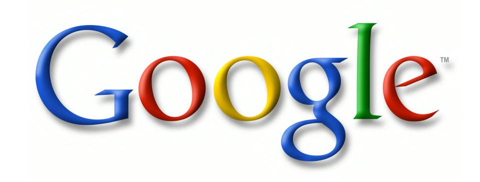
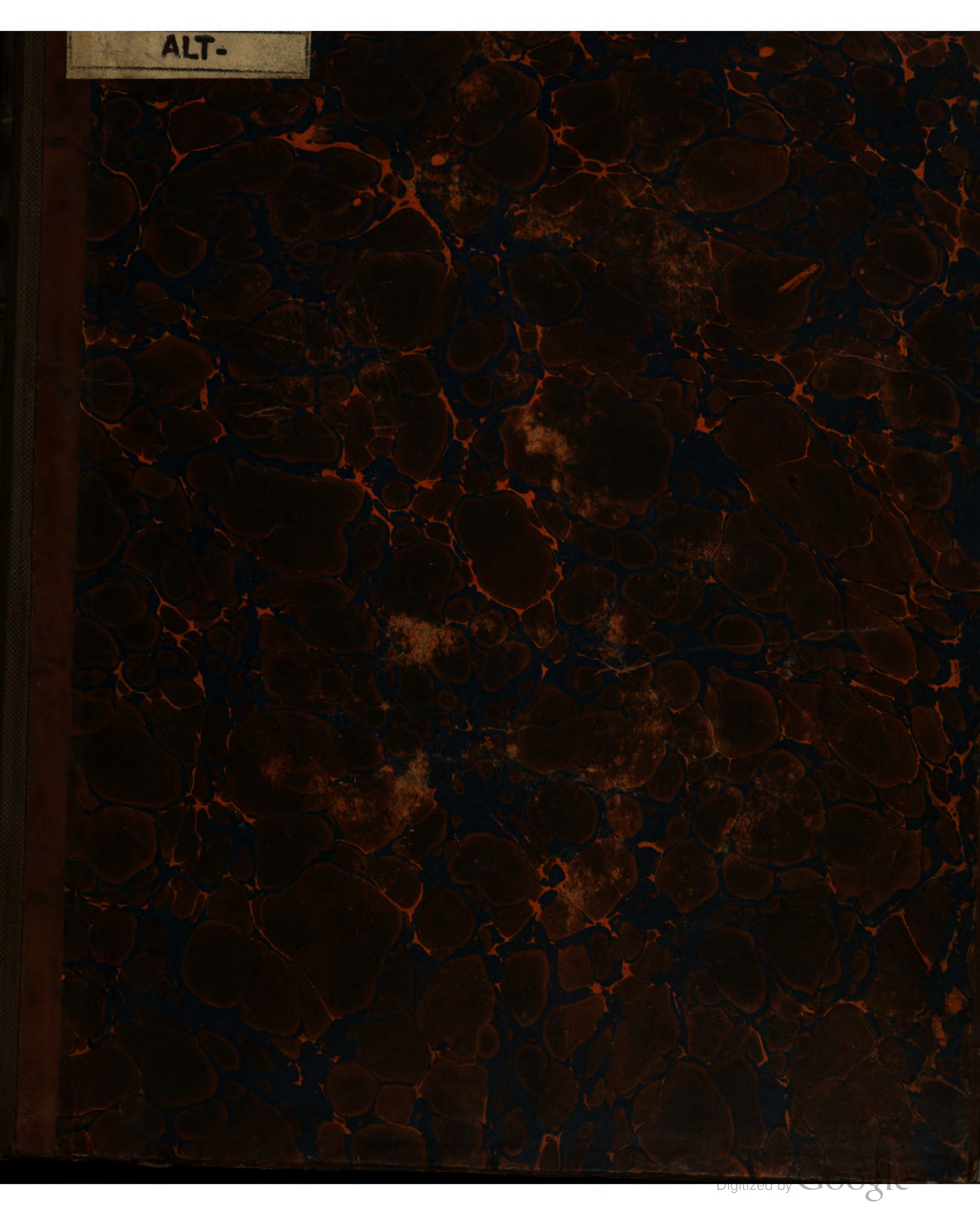
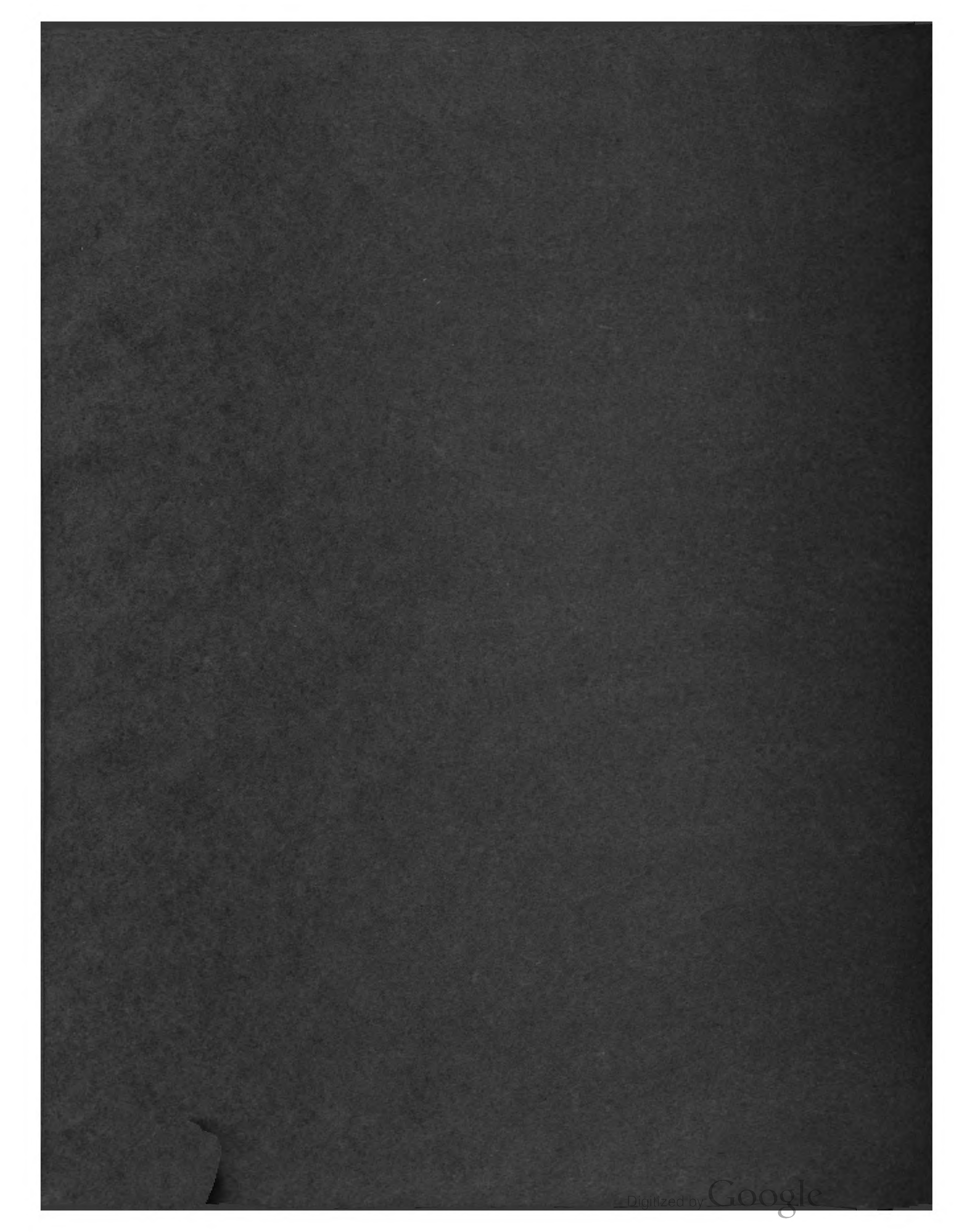



ALT-



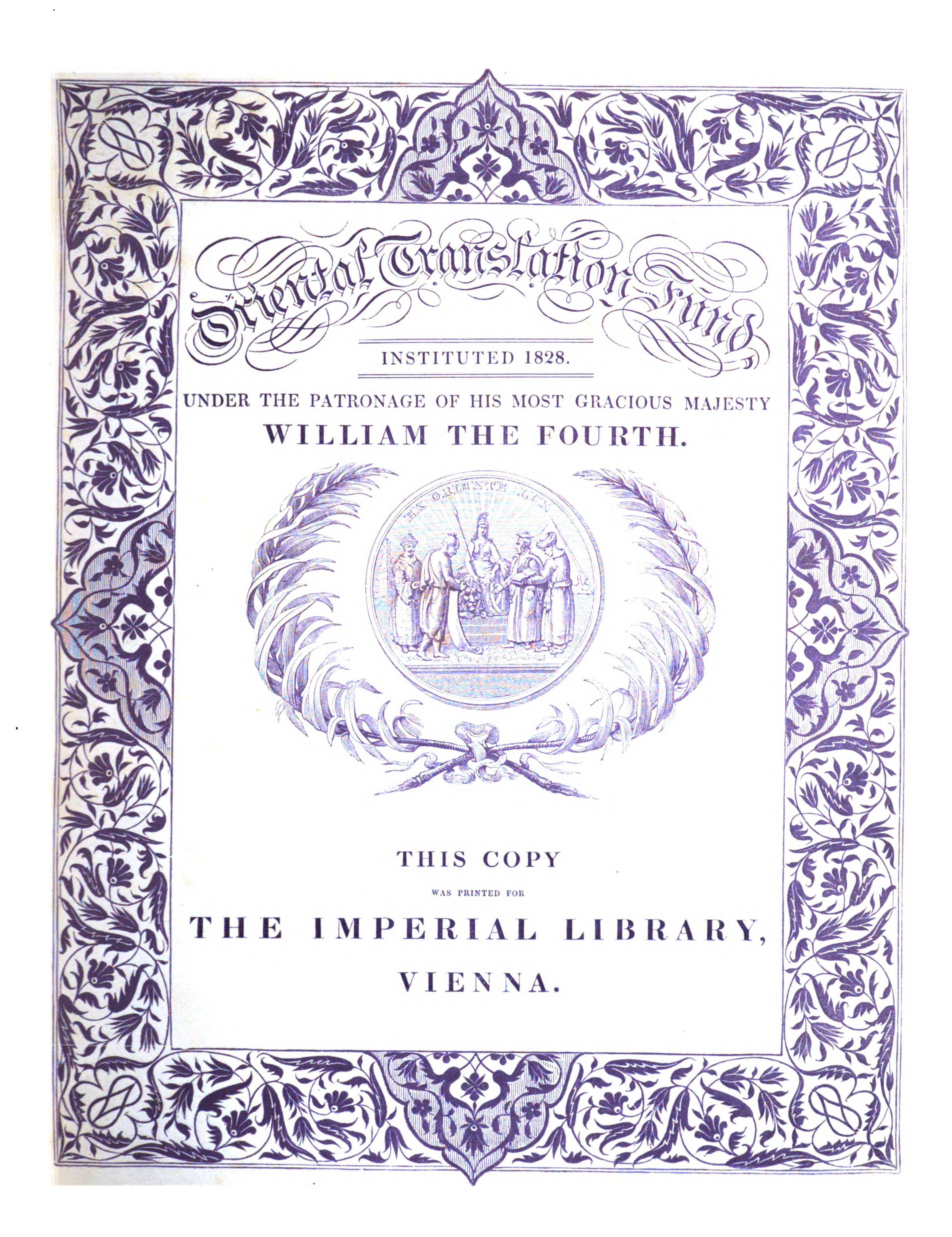
HARIVANSA

OU

HISTOIRE
DE LA FAMILLE DE HARI.

TOME SECOND.

IMPRIMÉ,
PAR AUTORISATION DE M. LE GARDE DES SCEAUX,
A L'IMPRIMERIE ROYALE DE FRANCE,
POUR LE COMPTE DU COMITÉ DES TRADUCTIONS ORIENTALES
DE LA GRANDE-BRETAGNE ET DE L'IRLANDE;
ET SE VEND A LONDRES
CHEZ PARBURY, ALLEN ET CIE, LEADENHALL STREET.


Oriental Translation Fund
INSTITUTED 1828.
UNDER THE PATRONAGE OF HIS MOST GRACIOUS MAJESTY
WILLIAM THE FOURTH.
THIS COPY
WAS PRINTED FOR
THE IMPERIAL LIBRARY,
VIENNA.

HARIVANSA

OU

HISTOIRE DE LA FAMILLE DE HARI,

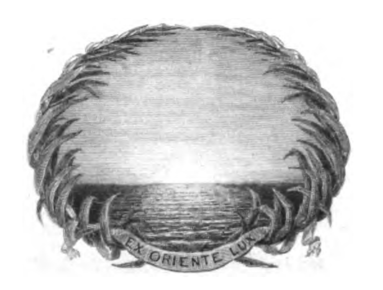
OUVRAGE

FORMANT UN APPENDICE DU MAHABHARATA,

ET TRADUIT SUR L'ORIGINAL SANSCRIT

PAR M. A. LANGLOIS.

TOME SECOND.



PARIS.

PRINTED FOR THE ORIENTAL TRANSLATION FUND
OF GREAT BRITAIN AND IRELAND.

SOLD BY PARBURY, ALLEN AND CO., LEADENHALL STREET,

LONDON.

M. DCCC. XXXV.

HARIVANSA,

OU

HISTOIRE

DE

LA FAMILLE DE HARI.

CENT-VINGT-DEUXIÈME LECTURE.

HISTOIRE DU PARIDJATA : DISCOURS DE NARADA.

Djanamédjaya dit :

Excellent Mouni, tu viens de me raconter les exploits du sage Crichna apparaissant au monde comme héros de Mathourâ : ton récit m'a causé un grand plaisir que je regrette de voir terminé. Parle-moi maintenant de ce même personnage devenu époux, et habitant de Dwâravatî : développe-moi le tableau des six qualités [1] dont il était orné. Tu peux satisfaire ma curiosité, car rien ne t'est inconnu.

Vêsampâyana répondit :

O Djanamédjaya, ô fils de Bharata, écoute à présent quelles furent les actions de Crichna agissant dans sa nouvelle qualité d'époux.

[1] Nous avons déjà parlé plusieurs fois de ces six qualités qui conviennent aux princes. Voy. t. I, LIe lect., not. 1.

L'illustre fils de Vasoudéva, accompagné de la divine Roukminî, se rendit sur le mont Rêvata [2]. Celle-ci y célébra un grand jeûne [3], à la fin duquel Crichna vint pour joindre ses offrandes à celles de son épouse, et pour traiter les Brahmanes suivant leur mérite. Ses jeunes fils et ses frères assistaient à la fête dirigée par Nârada, ainsi que ses seize mille femmes, toutes resplendissantes d'un éclat digne de Vichnou. Criçhna sut avec magnificence satisfaire aux demandes des Brahmanes attachés à leurs devoirs, réglés dans leurs actions comme dans leurs paroles, d'un nom et d'une famille [4] distingués, illustres, pieux et purifiés par les plus saintes pratiques que recommandent les livres sacrés. Hari, qui est le désiré des hommes vertueux, accomplit tous les désirs de ces Brahmanes et ceux de ses parents, et se montra en cette circonstance observateur fidèle des convenances. Mais surtout il fut d'une complaisance remarquable pour tous les vœux de la fille de Bhîchmaca, de sa bien-aimée Roukminî.

Dans le temps que Crichna, aussi étonnant dans son amabilité que dans ses autres actions, était en ces lieux tranquillement assis avec Roukminî, le Mouni Nârada se présenta devant lui. Le puissant frère d'Indra, Késava, reçut le saint Brahmane avec tous les honneurs prescrits par la loi. Le vénérable Richi, en récompense de ces honneurs, donna à Crichna une fleur de Pâridjâta, dont celui-ci fit cadeau à Roukminî. Cette beauté, tendre foyer d'amour, près de Crichna, brillait de l'éclat le plus vif que puisse présenter une mortelle; mais quand, pour obéir à son époux, la fille de Bhîchmaca, l'amante de Nârâyana, celle qui réunit en sa personne les attraits des trois mondes, eut placé sur sa tête cette fleur pure et divine, ses charmes furent comme doublés. Le Mouni, fils de Brahmâ, Nârada, lui dit :

[2] On se rappelle que le mont Rêvata, dont le pied est baigné par les eaux du golfe de Cambaie, était à la vue de Dwâravatì; les seigneurs Yâdavas y avaient leurs maisons de plaisance.

[3] Cette pratique de piété se nomme *oupavâsa* : elle consiste en une abstinence complète de tout plaisir, comme nourriture, parfums, fleurs, parures, bétel, musique et danse. Elle se termine par un repas donné à un Brahmane, avant que l'on puisse rompre son propre jeûne. Voyez à ce sujet la scène plaisante qui est vers la fin du prologue de la pièce intitulée *Mritchtchacatî*. Voyez encore plus loin les lectures CXXXVI et suiv. du *Harivansa*.

[4] Les Indiens s'informent avec soin de quelle famille sont les Brahmanes. Voyez les lois de Manou, lect. III, sl. 130, 149 et *pass.* Les Brahmanes ont soin d'ajouter à leur nom celui de leur père et la désignation de leur *gotra*, mot par lequel on indique la subdivision de caste en familles. On compte vingt-quatre *gotras*, qui ont pour chefs des saints renommés pour leur science et leur piété, comme Sândilya, Casyapa, Gôtama, Bharadwâdja, etc.

« Épouse vertueuse, cette fleur vous sied à merveille, et elle reçoit de vous « un ornement nouveau. C'est vous qui venez de lui donner du prix, vous « que la nature a douée de si heureuses qualités, vous qui faites la félicité « de votre époux. Cette fleur conserve sa fraîcheur durant toute l'année; « quel que soit le parfum que vous désiriez, quelle que soit l'exhalaison, « chaude ou froide, que vous souhaitiez, cette même fleur satisfera tous « vos goûts : elle renferme toutes les saveurs, toutes les odeurs, et pro« cure le bonheur que l'on demande. Est-il un parfum de fleur que vous « préfériez, cette fleur de Pâridjâta vous le donnera. Bien plus, source de « bonheur et de gloire, ô pieuse princesse, elle est encore un gage de vertu : « intelligente et raisonnable, elle perd son éclat avec l'impie, et le con« serve avec la personne attachée à son devoir. A votre gré, elle vous pré« sentera la couleur que vous aimerez, légère ou foncée; fidèle à retenir « la douce essence du parfum que vous aurez choisi, elle vous servira encore « de flambeau pendant la nuit. Vous n'aurez qu'à penser, et aussitôt par « la vertu de cette fleur, qui saura s'étendre et se multiplier, vous aurez « des guirlandes, des couronnes, des festons, des parterres [5] entiers. Cette « fleur remédie à la faim, à la soif, à la maladie, à la vieillesse, et vous « pouvez, en la portant, ressentir sa puissance. Ce n'est pas seulement l'œil « ou l'odorat qu'elle charmera; pour le plaisir de l'oreille, elle vous pro« curera les chants et les concerts les plus doux et les plus variés que vous « puissiez imaginer. Mais au bout de l'an, cette fleur disparaîtra et retour« nera vers son arbre. Telles sont, ô princesse, les qualités du Pâridjâta « créé pour les dieux seuls. La pieuse Oumâ [6], fille de l'Himâlaya et amante « de Siva, est toujours parée de ces fleurs, ainsi qu'Aditi, la fille de Pou« loman [7] environnée de la cour du grand Indra, Sâvitrî [8] la mère des dieux, « Srî [9], modèle de perfection, les autres épouses des dieux, les dieux eux-

[5] J'ai rendu ainsi le mot मण्डप *mandapa*, qui présente plutôt l'idée du mot français *reposoir*. C'est un édifice temporaire, une salle ornée de fleurs à l'occasion de certaines fêtes, par exemple, pour un mariage, etc.

[6] Autrement appelée *Pârwatî* ou *Dourgâ*.

[7] C'est Satchî, épouse d'Indra.

[8] La Sâvitrî est une prière que le Brahmane doit réciter chaque jour. On la personnifie, et on la regarde alors comme femme de Brahmâ, de la même manière que la Swadhâ, nourriture offerte aux mânes, est représentée comme l'épouse du dieu du feu. Sâvitrî est non-seulement la mère des dieux, mais encore celle des castes indiennes, parce que leur régénération par l'investiture du cordon est due à la vertu de cette prière.

[9] Nom de Lakchmî, épouse de Vichnou.

« mêmes et les Vasous. Le temps dans sa révolution est la mort de tout « (jouissez du présent). Au milieu des seize mille femmes de Crichna, vous « êtes aujourd'hui l'épouse préférée. Aimable rejeton des Bhodjas, vos rivales « sont douées de mille avantages ; cependant triomphez de leur humilia- « tion, et goûtez dans toute leur plénitude votre bonheur et votre gloire. « La fille de Satrâdjit, la belle Satyabhâmâ va savoir que le vainqueur de « Madhou vous a donné cette fleur céleste, et elle sentira l'atteinte portée à « cette félicité à laquelle elle est accoutumée. La mère de Sâmba [10], Gând- « hârî et les autres épouses de Crichna, avides de bonheur, concevront de « vains désirs qui ne seront point satisfaits. Vous avez obtenu un bien uni- « que, qui l'emporte sur tous les autres, et que mille désirs, des plus fer- « vents, ne sauraient conquérir. Je puis aujourd'hui m'unir à Crichna pour « déclarer, ô noble fille des Bhodjas, que vous êtes douée des avantages « les plus brillants ; et le présent que vous venez de recevoir de votre « époux, présent qui vaut toutes les pierreries des trois mondes, donne « maintenant à votre existence un prix incomparable. »

Ainsi parlait Nârada, et son discours était sincère. Quelques-unes des femmes attachées au service de Satyabhâmâ et des autres épouses de Crichna étaient présentes : elles entendirent les paroles de Nârada vantant l'excellence du présent fait à Roukminî; et bientôt, par suite de l'indiscrétion naturelle à leur sexe, tout le gynécée de Vichnou connut les détails de cette aventure. Ce discours, passant par la bouche [11] des suivantes, arriva jusqu'aux oreilles des maîtresses, qui se mirent à raisonner sur la faveur extraordinaire de Roukminî : « En quoi, se disaient-elles dans leur conci- « liabule, en quoi vaut-elle mieux que nous? Est-ce parce qu'elle lui a « donné un fils? Est-ce pour l'excellence réelle de ses qualités? » Les épouses de Crichna s'épuisent en longs discours; mais Satyabhâmâ, accoutumée à la tendresse de son époux, ne peut supporter le bonheur de sa rivale; elle était belle, jeune, fière de l'amour de Crichna : en entendant ce récit, qui blesse son orgueil, elle ressent le supplice de la jalousie. Celle dont le visage est ordinairement si calme, si riant, rejette avec colère sa robe qui brille de la couleur du safran [12] : elle se couvre d'un simple voile. Son cour-

[10] Elle se nommait *Djâmbavatî.*

[11] L'expression sanscrite signifie mot à mot *d'oreille en oreille*, कर्णाकर्णि *carnâcarni.*

[12] सकुङ्कुम *sacouncouma.*

roux croît et s'augmente, comme la flamme dont on alimente l'ardeur. Brûlée des feux de l'envie qui la dévore, elle perd tout l'éclat dont jadis elle resplendissait, et se retirant dans un cabinet [13] solitaire où elle va nourrir son ressentiment de ses tristes pensées, elle ressemble à l'étoile qui entre dans le nuage orageux. Sur son front pâle comme la lune glacée elle attache un bandeau de soie [14], symbole de la colère qu'elle se plaît à nourrir dans son cœur, et de la poudre onctueuse du sandal rouge elle teint le bord de ses tempes. La pensée de l'affront qu'elle croit avoir reçu excite de plus en plus son indignation; elle secoue la tête, elle croise les mains, elle jette ses parures sur sa couche formée de longs coussins; elle s'adresse avec humeur aux suivantes dont elle est entourée; elle effeuille un lotus; elle soupire, soupire encore, et sous ses ongles fait froncer ses sourcils.

CENT-VINGT-TROISIÈME LECTURE.

DÉSESPOIR DE SATYABHAMA.

Vêsampâyana dit :

Késava, connaissant le résultat de l'entrevue de Nârada avec Roukminî, sortit aussitôt pour tâcher de réparer le mal par son adresse incomparable et son ingénieuse tendresse. Il se rendit au palais de Satyabhâmâ, élevé par Viswacarman sur un beau coteau du Rêvata. Sachant quelle était l'orgueilleuse susceptibilité de la fille de Satrâdjit, il entra doucement; pareil à un amant craintif, il avait l'air de redouter son courroux, et ne s'avançait qu'avec précaution. Il dit à Dârouca [1] de l'attendre à la porte, et après avoir

[13] Ce cabinet s'appelle क्रोधागार *crodhâgâra*, ou क्रोधगृह *crodhagriha* (*maison de colère*). Nous avons en français un mot, *boudoir*, qui présente le même sens dans son étymologie, mais qui pour l'usage s'est éloigné de son origine.

[14] दुकूलपट्ट *doucoûlapatta*.

[1] Nom de l'écuyer de Crichna.

chargé Pradyoumna[2] de rendre à Nârada les honneurs qui lui étaient dus, il pénétra dans l'appartement. De loin il la contemplait, confinée dans le cabinet de colère, et entourée de ses suivantes : tantôt elle soupire avec douleur; tantôt elle presse contre son visage les restes du lotus qu'elle a froissé entre ses doigts, ou du bout de son pied légèrement courbé elle bat la terre. Tantôt elle rejette sa tête en arrière, et sourit avec effort; tantôt reposant son front sur sa main, elle penche en avant son beau corps, et semble méditer. Puis elle prend des mains de ses suivantes la pâte de sandal, ou bien elle trouve un cruel plaisir à se frapper la poitrine : enfin elle se lève brusquement, et se promène à grands pas.

Crichna, la tête cachée derrière un coussin, considérait tous les détails de cette scène et la physionomie des autres femmes qui entouraient sa bien-aimée. Enfin, jugeant le moment favorable, il fait signe aux suivantes de ne rien dire, et, confondu dans leur foule tremblante, il s'approche avec précipitation : sa main saisit un éventail, qu'il agite doucement et en riant. L'air, que forment les légères ondulations de l'éventail, est tout imprégné d'une odeur surnaturelle et divine : c'est le parfum du Pâridjâta. Satyabhâmâ en est surprise : elle tourne la tête, et s'écrie; elle se lève, sans voir le dieu qui lui tourne le dos; elle demande à ses femmes d'où vient ce parfum merveilleux. Celles-ci, sans répondre à sa question, tombent à genoux, la tête baissée et dans l'attitude du respect. « Je ne reconnais pas « ce parfum, disait Satyabhâmâ : il ne vient pas de la terre, qui ne saurait « en produire de pareil. Qui peut nous l'envoyer? » et elle regardait de tout côté. Elle aperçoit alors le maître du monde, le divin Késava : dans sa surprise elle pousse un cri, et, les yeux baignés de mille larmes, malgré sa colère, elle le salue avec respect. Ses lèvres sont tremblantes, son front est baissé, sa respiration gênée : son visage, dont la beauté est relevée par la poudre noire qui teint le coin de ses yeux[3], se décompose en un instant : son sourcil se fronce, son regard est effaré; elle couvre son front de sa main, et dit à Crichna : « Vous voilà bien heureux ! » Et en même temps la honte et la colère arrachaient à ses yeux des larmes qui ressemblaient à

[2] C'est le fils de Crichna et de Roukminî.

[3] Cette idée est contenue dans l'épithète असितापाङ्गी *asitâpângî*. L'usage des femmes indiennes est de teindre le coin extérieur de leurs yeux et leurs cils avec un cosmétique noir et liquide, nommé *andjana*.

des gouttes d'eau glacées roulant sur les feuilles du lotus. Le dieu la soutient; et ses mains, sa poitrine ornée du divin Srîvatsa, sont tout inondées des pleurs qui sillonnent les joues arrondies de son amante. Il essuie ces larmes, et lui dit :

« O mon amie, ô toi dont l'œil est aussi beau que la fleur du lotus noir, « pourquoi tes regards sont-ils chargés de pleurs, comme le calice du lotus « est rempli de l'eau du lac? Quand la lune doit briller de tout son éclat, « quand le lotus doit, à l'heure de midi, étaler toute sa beauté, quelle « cause vient leur enlever ces charmes qui ravissent mon âme? O ma belle, « pour quel motif as-tu quitté la couleur dorée du safran pour prendre le « vêtement blanc? Ta couleur de prédilection n'est-elle plus la couleur « jaune [4]? Avant l'arrivée de Nârada, le blanc n'était pas de ton goût. Pour« quoi ton corps est-il dépouillé de ces parures qui relèvent tes attraits? « Pourquoi ce front est-il caché sous un voile blanc, ce front qui doit être « marqué d'un signe sacré [5]? Ma belle et tendre amie, par quel motif ne « porte-t-il pas la douce empreinte du sandal liquide et odorant? O ma « chérie, ce trouble qui règne sur ton visage jette aussi le trouble dans « mon âme. Le sandal onctueux ne forme plus sur ta joue des lignes [6] aussi « gracieuses qu'à l'ordinaire; ton cou, dépouillé des pierres précieuses qui « l'ornaient, ressemble au ciel dont les étoiles sont voilées par les nuages « de l'automne. Ton visage, naguère aussi radieux que la lune, est devenu « sombre; et de ta bouche riante et modeste, parfumée par une douce « haleine, il ne sort aucune parole pour ton ami. A peine daignes-tu me « regarder. Tu soupires, et de tes yeux tombent des pleurs noircis par le « cosmétique [7]. Charmante amie, c'est assez gémir, Ne verse plus ces larmes « qui gâtent ton beau visage, et emportent la teinture de tes cils. Ne suis-je « pas ton serviteur? Le monde le sait. Et pourquoi ne m'exprimes-tu pas tes « volontés? Quel mal t'ai-je fait, pour que tu te montres de fer envers « moi, ô ma belle maîtresse? Ne te suis-je pas soumis d'âme, d'action,

[4] Cette couleur jaune est aussi celle des vêtements de Crichna.

[5] Ce signe s'appelle *tchitraca*, et ordinairement il est fait avec la poudre de sandal.

[6] Ces lignes se tracent avec le doigt sur le front, la gorge, le cou, etc. On se sert pour les former de parfums liquides et colorés avec le safran, le sandal, etc. Cette opération de toilette s'appelle *patraca*, *patrabhanga*, *patralékhâ*, *patraballî*, *patrângouli*, ou *patrâbalî*. Une ligne perpendiculaire tracée sur le front se nomme *oûrddhwapoundra* ou simplement *poundra*.

[7] Voyez pour l'explication de cette circonstance la note 3.

« de parole? C'est la vérité que je dis. Quelle différence entre la tendresse « et l'estime que j'ai pour toi, et celles que je ressens pour les autres « femmes! Mon amour, immortel comme moi, t'est pour toujours assuré. « O femme pareille à une fille des Souras, telle est ma ferme résolution. « Comme la solidité, l'odeur, le son et d'autres propriétés encore sont les « qualités de la terre [8], ma qualité, à moi, c'est l'amour. L'amour est en « moi ce que la flamme est au feu, la divine lumière au soleil, la grâce [9] « impérissable à la lune. »

Ainsi parlait Djanârddana : l'heureuse Satyabhâmâ, essuyant ses larmes, dit à son amant : « Oui, seigneur, vous êtes à moi, telle était naguère « mon unique pensée. Mais aujourd'hui je sais que votre amour est incons- « tant. Je reconnais bien maintenant qu'il n'est rien de stable dans ce monde, « rien de plus changeant que le temps, de plus incertain que le bonheur. « Mon sort paraissait être celui d'une immortelle. Cependant vos discours sont- « ils bien l'expression de vos sentiments? Je ne vois que des mots, des mots « flatteurs et agréables. Mais votre amour pour moi est supposé : pour d'au- « tres votre amour est véritable. Vous savez, seigneur, que je suis sincère « et dévouée; et vous me dédaignez, vous me trompez. Voilà ce qui s'est vu « et ce qui se verra toujours, ce qu'on a entendu et ce que l'on entendra « constamment : tel est le fruit destiné à l'amour. Cependant si j'ai mérité « votre faveur, daignez le reconnaître. Pour vous prouver ma tendresse, je « puis supporter toutes les peines et les fatigues de la pénitence. L'époux « n'a qu'à commander, et le devoir des femmes est de se livrer aux exer- « cices de la mortification la plus rigoureuse ; mais qu'au moins la mauvaise « volonté de l'époux ne rende pas infructueuse la bonne volonté de la femme. »

Tel fut le discours de la belle Satyabhâmâ; ses yeux se remplirent de larmes, et elle saisit le bord du vêtement jaune de Crichna, qu'elle porta à ses lèvres.

[8] Ce passage un peu incomplet a besoin, pour être entendu, que l'on combine ensemble le sl. 20 et les sl. 75, 76, 77 et 78 de la 1re lect. des lois de Manou, d'où il résulte que chacun des cinq éléments a une qualité particulière, et que les derniers possèdent les qualités de ceux qui les précèdent sur la liste : de là vient que la terre, qui est le cinquième, a les qualités du son, de la tangibilité, de la couleur, de la saveur et de l'odeur. Dans cette énumération de qualités n'est pas comprise la solidité, que nous trouvons ici, क्षमा *kchamâ*.

[9] On fait de la Grâce, कान्ति *cânti*, une nymphe qui est l'épouse du dieu de la lune. Voyez la CXVIIe lecture.

CENT-VINGT-QUATRIÈME LECTURE.

ENTREVUE DE CRICHNA ET DE NARADA.

Vêsampâyana dit :

O fils de Bharata, Nârâyana répondit alors à la pieuse Satyabhâmâ, orgueilleuse et colère à force de tendresse : « Belle aux yeux de lotus, le chagrin me brûle et me dévore. Et quel motif cause ton affliction? Je t'en « conjure par ma propre existence : si tu as pour moi quelque tendresse, « si tu crois encore au dévouement de ton époux, explique-toi. »

Satyabhâmâ, voyant que Crichna était sincère, lui répondit, le front baissé et d'une voix coupée par ses sanglots : « O vainqueur de Késin, ô « noble et généreux époux, c'est à vous que je dois le bonheur et la gloire « dont je jouissais, et dont on a tant parlé dans ce monde. Si je lève ma « tête avec orgueil, si parmi toutes les femmes je suis un objet d'envie, c'est « vous qui en êtes l'auteur. Eh bien! aujourd'hui je suis la risée de mes « rivales. Tel est l'effet d'un récit que viennent de répandre partout nos suivantes; récit, hélas! trop vrai! Nârada vous avait donné une fleur de Pâridjâta : vous en avez fait présent à quelqu'un, dit-on, et ce n'est pas à « moi. On dit encore que la même personne a reçu de vous des pierreries « en profusion, et les témoignages les plus évidents de votre attachement, « de votre préférence; que Nârada lui a prodigué devant vous les plus grands « éloges, et que vous avez avec plaisir entendu ce panégyrique. Si elle [1] « mérite en effet les louanges que ne lui a pas épargnées Nârada, pourquoi faire retentir jusqu'à nous, malheureuses que nous sommes, les « échos de sa gloire? Si, après m'avoir fait goûter les délices de votre tendresse, vous voulez, seigneur, me condamner au chagrin, ordonnez, je « vous prie, et la pénitence aura pour moi des charmes. Mais ce n'est pas « ici un vain songe qui m'abuse : j'ai bien entendu le récit véritable de mon

[1] Il est à remarquer que Satyabhâmâ ne prononce pas le nom de sa rivale. Crichna a aussi la même discrétion.

« infortune, et vous avez été le témoin de cette scène. Que ce soit un « caprice de l'illustre Mouni, je le veux; mais ce qui m'irrite, c'est que « vous étiez présent à l'éloge qu'il faisait. Vous l'avez dit vous-même : c'est « l'honneur qui est dans le monde la vie des êtres vertueux; privée de « cet honneur, je ne dois plus vivre. Ce qui faisait autrefois mon espoir va « former aujourd'hui ma crainte. Celui qui est fort par excellence ne veut « plus me prêter sa force. Abandonnée que je suis par vous, ô dieu, quelle « route vais-je suivre? Irai-je encore avec vous dans des chemins parsemés « de lotus [2]? Quelle faute ai-je donc commise envers les dieux, pour avoir « mérité de perdre votre amitié, ô vous qui faisiez mon orgueil? Après un « tel malheur, comment puis-je revoir encore le Rêvata couronné des fleurs « du printemps? Haïe de vous, comment puis-je encore, épouse infor- « tunée, goûter la douceur de cet air qui m'apportait et le parfum des « fleurs et les sons agréables des instruments? Tombée dans votre disgrâce, « comment contemplerai-je encore le spectacle de la mer témoin de ces « jeux [3] auxquels je me livrais à vos côtés? Vous me disiez : Sâtrâdjitî, nulle « autre n'est plus aimée que toi! Ce beau discours a cessé, et qui pourra « me le rappeler? Après m'avoir vue si heureuse, si honorée, ma belle- « mère me verra donc méprisée, et célèbre maintenant par mon malheur? « Que j'étais insensée avec mon amour tendre et dévoué! Mes yeux fas- « cinés vous voyaient toujours sous le même aspect. Je ne vous croyais pas « fourbe et trompeur : je sais aujourd'hui que vous êtes changeant, infi- « dèle et dissimulé. En vain vous affectez le faux semblant d'un dieu, vous « vous couvrez d'une apparence divine : imposteur, je vous connais, vous « n'êtes qu'un inconstant aux discours mielleux, à l'âme perfide. »

Crichna essaya d'apaiser la fière Sâtrâdjitî, ainsi subjuguée par sa jalousie. « O ma belle et douce maîtresse, lui dit-il, ne te livre pas à ce cha-

[2] Ce passage renferme une expression composée dont le sens est difficile à saisir : c'est le mot कुमुद्वतीगतां *coumoudwatîgatâm* en rapport avec गतिं *gatim*. Mon excellent maître, M. de Chézy, pensait que la force grammaticale de la phrase entraînait ce sens : *la route suivie par Coumoudwatî*. Mais je ne connais pas de légende où il soit question des malheurs d'une amante qui aurait porté le nom de *Coumoudwatî*. Il y a bien une rivière de ce nom qui sort du mont Vindhya : mais j'ignore quel en est le cours. J'ai donc hasardé le sens que je présente ici : *viam per nymphæas euntem*.

[3] जलक्रीडा *djalacrîdâ*. Nous verrons plus loin, lect. cxxxxv, la description de cette fête.

« grin. Pourquoi m'adresser ces reproches, à moi qui suis toujours ton ser-« viteur? Si Nârada, devant moi, lui a donné cette fleur de Pâridjâta, c'est « que l'adroit Mouni croyait me plaire : c'était un moyen de me témoigner « sa reconnaissance des présents qu'il avait reçus de moi. Calme-toi, voilà « toute ma faute : il faut me la pardonner. Si tu veux, ô ma tendre amie, « des fleurs de ce Pâridjâta, je t'en donnerai, je te le promets. Même je « placerai, dans ton palais, pour tout le temps que tu voudras, l'arbre lui-« même que je ferai venir du ciel. »

A ces paroles de Crichna, Satyabhâmâ répondit : « O seigneur, s'il est « possible que je possède le Pâridjâta, je n'ai plus de ressentiment. O « Crichna, j'aurais toutes les qualités, et je l'emporterais sur toutes les « autres femmes! » « Tentons d'abord la voie des négociations [4], » dit le vainqueur de Madhou, le maître puissant et le divin auteur du monde. Et cependant la joie était au cœur de sa belle et pieuse amie. Crichna, accoutumé à combler les vœux des êtres bons et vertueux, commença par faire ses ablutions, et acheva toutes les cérémonies nécessaires [5] : en même temps dans sa pensée il appela Nârada. A peine le dieu achevait-il de se purifier, que le saint Mouni apparut sur la mer. Crichna, animé par l'amour du devoir, rendit au sage, ainsi que Satyabhâmâ, tous les honneurs accoutumés. La fille de Satrâdjit elle-même lava les pieds de Nârada, tandis que Crichna lui présentait l'eau dans un vase d'or. Le Mouni était assis; et Késava, le maître du monde, lui servait des mets excellents. Le généreux Nârada, aussi distingué par son éloquence que par sa foi, ayant mangé avec reconnaissance ce que lui offrait le souverain des êtres, finit par se rincer la bouche, et donna sa bénédiction que Késava reçut avec plaisir; puis, étendant sa main droite remplie d'eau, il dit à Sâtrâdjitî, qui fixait sur lui ses yeux modestes et aussi noirs que le nuage : « Beauté divine, soyez toujours, « comme aujourd'hui, soumise à votre époux. Puissent les fruits de ma « pénitence contribuer à rendre votre félicité à jamais incomparable! » Il dit, et l'amante de Crichna se leva, l'âme comblée de joie. Avec l'assen-

[4] C'est ce qu'on appelle le प्रथमः कल्पः *prathamah calpaḥ*, c'est-à-dire le premier des quatre moyens indiqués par les lois de Manou, lect. VII, sl. 198.

[5] Ces cérémonies, sur lesquelles je n'ai aucun détail, portent le nom général de आवश्यकं कर्म्म *âvasyacam carmma*.

timent du Brahmane, le sage et puissant héros mangea le reste [6] de son repas. Cependant, après l'accomplissement de toutes ces cérémonies [7], Satyabhâmâ, suivant les directions de son époux, et quittant la place qu'elle avait occupée près de lui, avait salué avec respect le saint Mouni, et s'était retirée dans l'intérieur de ses appartements.

Alors Nârada, tranquillement assis, dit à Crichna : « Je vous remercie de « votre politesse, héros vertueux : je vais me rendre au séjour d'Indra, où « les Gandharvas, réunis aux chœurs des Apsarâs, se disposent à célébrer « par leurs chants et leurs danses leur souverain, le premier des dieux. Le « grand dieu Soma lui-même se dérobe [8] aux yeux des mortels pour aller « avec dévotion assister à cette fête, qui tous les mois se renouvelle dans « le palais de celui dont la foudre brise les rochers en éclats. En reconnais- « sance de votre réception hier je vous ai donné une fleur cueillie sur « le roi des arbres, sur le grand Pâridjâta : c'est à votre intention que je « l'avais apportée du ciel, cette fleur divine qui fait le bonheur des dieux. « L'arbre qui la produit est pour Satchî un objet de prédilection, toujours « honoré pour la félicité dont il est une source intarissable. Le grand Pâ- « ridjâta fut jadis créé par le vénérable et pieux Casyapa, fils de Marîtchi, « noble et riche trésor de pénitences. C'est un présent que sa tendresse « fit un jour à Aditi, pour satisfaire aux saints désirs de cette déesse. Je « veux, lui avait dit Aditi, obtenir de vous, excellent Mouni, un présent « qui assure mon bonheur, qui me procure à volonté toute espèce de paru- « res, les plaisirs de la danse et du chant, une jeunesse éternelle, l'éloi- « gnement de toute passion, de tout chagrin, qui conserve en moi l'atta- « chement que j'ai pour mon époux et pour les règles du devoir. Casyapa « créa donc pour Aditi le Pâridjâta couvert de fleurs odorantes, dont la « propriété est de satisfaire tous les désirs. Cet arbre, agréable à tous les « êtres, remarquable par sa hauteur, a trois branches [9], et porte des fleurs

[6] Tel est l'usage consacré par les sl. 116, 117 et 118 de la IIIe lecture des lois de Manou. Ce reste est appelé *vighasa* (ibid. sl. 285).

[7] C'est le même mot que ci-dessus, *âvasyacam*.

[8] Il semblerait que par cette fiction on veut rendre compte du phénomène qui a lieu aux environs de la nouvelle lune.

[9] Le Pâridjâta serait-il un arbre allégorique représentant les trois Vèdes, ou bien une espèce de rituel, rédigé par Casyapa, et contenant trois parties ? Voyez plus loin les lectures CXXXVI, CXXXVII et CXXXVIII qui renferment des règles de purification, pratiquées et révélées par la femme de Siva. Cette comparaison des livres sacrés avec des arbres n'est pas rare dans les

« de toute espèce de formes qu'il varie suivant le goût de chaque beauté. « Il peut, si l'on veut, imiter les grâces du lotus. Casyapa, pour le former, « a pris la moelle de l'arbre appelé *Mandâra*, et a fait ainsi du Pâridjâta une « véritable merveille. Aditi, ayant formé une guirlande de ces fleurs, la « remit à son époux Casyapa, pour récompenser mes services par ce présent, « gage précieux de bonheur et de pureté. Ce fut dans la même intention « que de semblables guirlandes furent données à Indra par Indrânî, à Soma « par Rohinî, et à Couvéra par Riddhi [10]. La félicité est donc le fruit que « produit le Pâridjâta, ainsi nommé parce qu'il est né sur le bord (*pâré* « *djâta*) du Gange céleste [11]. On l'appelle aussi *Mandâra*, parce qu'il res- « semble pour ses fleurs au Mandâra divin. Enfin il porte encore le nom de « *Covidâra* [12], parce que les créatures ignorantes, en le voyant, s'écrièrent : « Quel est cet arbre (*co'pi dârou*)? Et voilà pourquoi cet arbre céleste, « dont vous avez vu une fleur, est connu sous le triple nom de *Mandâra*, de « *Covidâra* et de *Pâridjâta*. »

CENT-VINGT-CINQUIÈME LECTURE.

MENACES DE CRICHNA.

Vêsampâyana dit :

Nârada allait partir; le puissant Vichnou lui dit : « Saint Maharchi, vous « allez au Swarga, et bientôt vous vous trouverez à la cour du dieu dont « la prudence a causé la ruine de Tripoura [1]. Je ne prétends pas vous donner

auteurs indiens. Voyez le commencement de la xve lecture du Bhagavad-gîtâ.

[10] Il paraît que c'est le nom de l'épouse du dieu des richesses.

[11] Le Gange coule d'abord dans le ciel, et il est appelé *Vichnoupadî*, parce qu'il sort de dessous les pieds de Vichnou.

[12] Le dictionnaire de M. Wilson donne à ce mot une autre origine; mais nous voyons ici un nouvel exemple de la bizarrerie du poëte quand il veut être étymologiste.

[1] On désigne ordinairement par cette périphrase le dieu Siva, vainqueur du roi de Tripoura, aujourd'hui Tipperah. Cependant il serait possible que l'on voulût ici parler d'Indra, qui souleva contre Tripoura la colère de Siva. Le même Indra porte le nom de *Pourandara*, parce qu'il *brise les villes* avec sa foudre.

« un ordre, mais je vous prie de parler en mon nom au vainqueur de Pâca[2]. « Rappelez-lui notre antique fraternité ; dites-lui que mes épouses ont « entendu parler de cet arbre fameux, nommé *Pâridjâta*, que le divin « Mouni Casyapa a jadis créé pour l'amour d'Aditi, et qui donne la pureté « et le bonheur. Elles savent qu'Indra a fait présent aux déesses, pour « éterniser leur sainteté, de cet arbre merveilleux; et elles ont conçu le « désir d'obtenir la même faveur. Illustre Brahmane, faites valoir les motifs « de piété, de générosité, d'amitié même, et tâchez de déterminer Indra « à m'envoyer à Dwâravatî le Pâridjâta, que plus tard je lui rendrai fidè- « lement. Tel est le langage que vous tiendrez au dieu vainqueur de Bala[3], « pour l'amener à me faire le présent que je lui demande. Quand je con- « sidère le mérite de mon messager, je ne puis douter du succès de sa « négociation. »

Ainsi parlait le vainqueur de Késin au divin Richi Nârada, qui lui répondit en souriant : « Chef des Yâdavas, tel est sans doute le langage que « j'adresserai au roi des dieux; mais il ne donnera jamais le Pâridjâta. « (D'ailleurs il n'est pas seul à défendre cet arbre[4].) Quand autrefois les « dieux et les Asouras se réunirent pour baratter la mer avec le mont Man- « dara, le Pâridjâta sortit du sein des flots[5], et le dieu Siva fut chargé de « le transporter sur le sommet du Mandara. En chemin, Indra lui exposa « son désir de voir cet arbre délicieux placé dans le jardin de Satchî. Siva « voulut bien condescendre à sa demande, et le Pâridjâta ne fut point porté « sur les coteaux du Mandara; mais il devint l'arbre favori de Satchî, et « Indra sut avec adresse se l'approprier. Cependant, plus tard, pour com- « plaire à Oumâ, Siva forma dans un vallon du Mandara un bois de Pârid- « jâtas de la longueur d'une *gavyoûti*[6]. Les traits brûlants du soleil, les « rayons glacés de la lune, le souffle du vent ne sauraient percer l'épaisseur « de ce bois. La fille de l'Himâlaya[7] y entretient une douce température,

[2] Asoura tué par Indra.

[3] Autre Asoura tué aussi par Indra.

[4] Cette phrase est ajoutée par le traducteur pour donner le motif de ce qui suit.

[5] Voyez dans les notes que M. Wilkins a ajoutées à sa traduction du Bhagavad-gîtâ, un épisode extrait du Mahâbhârata et dans lequel on raconte ce barattement de la mer. Le fait que l'auteur rapporte ici n'est pas la création du Pâridjâta, déjà mentionnée dans la lecture précédente; c'est la manière miraculeuse dont il fut recouvré, après avoir été perdu dans le déluge.

[6] Mesure itinéraire de 2,000 *dandas* ou brasses (*fathoms*).

[7] C'est-à-dire Oumâ, épouse de Siva, appelée aussi *Pârwatî* (*montana*).

« et ces lieux sont éclairés de la splendeur de Siva. A l'exception de ce dieu « et de moi, personne n'a le privilége d'entrer dans ce bois sacré. Là, de tout « côté, les Pâridjâtas produisent les plus belles pierreries que l'on peut dé- « sirer, et que Mahâdéva [8] distribue à ses principaux serviteurs : forêt char- « mante, ornée de fruits merveilleux, douée de mille qualités rares et pré- « cieuses, et couverte d'un ombrage magnifique sous lequel le dieu qui a « pour symbole un taureau [9] reçoit quelquefois Soma et les grandes divinités. « Ces arbres appelés aussi *Mandâras,* embellis de toute la magnificence de « Siva, sont nés pour le bonheur d'Oumâ et le malheur des téméraires qui « oseraient profaner ce bois. Un jour un Dêtya terrible et courageux, nommé « *Andhaca,* fier de la protection d'un dieu et bravant le danger, eut l'audace « de pénétrer dans cette enceinte défendue. Le grand Siva ne ménagea point « son ennemi; et cet Asoura, qui se croyait privilégié contre toute espèce « d'attaque, dix fois plus fort que Vritra [10] lui-même, expira sous les coups « du dieu des dieux. De même, ô Crichna, tu ne peux obtenir qu'au prix « des plus grands malheurs ce Pâridjâta, source abondante de tous les biens, « et sur lequel le puissant Indra et la divine Satchî ont les yeux toujours « ouverts. »

« Pieux Mouni, reprit Crichna, le sage Mahâdéva a bien fait autrefois de « se montrer complaisant pour Satchî, et de lui accorder le Pâridjâta; mais « ce grand dieu, ce puissant auteur du monde, ne peut pas m'accorder moins « qu'à mon frère aîné : telle est ma pensée. Quoique plus jeune que le vain- « queur de Bala, je mérite bien aussi qu'on ait égard à mes caprices, et je « ne vaux pas moins que Djayanta. Essayez donc, sage Brahmane, auprès « d'Indra tous les moyens que vous suggèrera votre amitié pour moi. Ma « résolution est bien prise; je veux que le Pâridjâta soit apporté du ciel « pour l'honneur de Satyabhâmâ. Vous me demanderez comment il est pos- « sible que je commette une injustice. Et, sous ce rapport, a-t-on un fait, « une parole même à me reprocher? Le monde n'a-t-il pas toujours trouvé « en moi le défenseur de l'opprimé? La vertu ne m'a-t-elle pas vu toujours « disposé à la servir? Comment donc aujourd'hui cesserais-je d'être juste en « mes discours? Je vous le répète donc, saint Brahmane; les dieux, les

[8] Nom du dieu Siva, c'est-à-dire le *grand dieu.*

[9] C'est le dieu Siva.

[10] Vritra est un Asoura vaincu par Indra. Voyez pour l'histoire d'Andhaca les lectures CXLIII et CXLIV.

« Gandharvas, les Râkchasas, les Asouras, les Yakchas, les serpents conjurés « contre moi, ne sauraient détruire ma résolution. Si le maître des dieux « ne veut point vous remettre le Pâridjâta, alors j'élèverai ma massue contre « la poitrine de Pourandara [11] toute teinte du sang de Satchî écrasée sous « mes coups. C'est là ce qu'il faut lui dire, s'il est insensible aux premières « ouvertures de conciliation. Vous connaissez mon intention ferme et inva- « riable; tâchez qu'il puisse n'en pas douter. »

CENT-VINGT-SIXIÈME LECTURE.

RÉPONSE D'INDRA.

Vêsampâyana dit :

Le Mouni Nârada se rendit au palais d'Indra. Il y arriva pour la nuit, et assista à la fête. Là, il trouva rassemblés les nobles Âdityas, les grands Vasous, les Râdjarchis, les Sages qui par leurs œuvres ont obtenu le Swarga, les serpents, les Yakchas, les Siddhas, les Tchâranas [1], les pénitents, les Brahmarchis, les Dévarchis, les Manous, les illustres Souparnas [2], les vigoureux Marouts [3], enfin tous les habitants du ciel accourus par milliers. Par-dessus tous les autres brillait le dieu Soma, s'avançant avec majesté au milieu de sa cour, souveraine essence des choses, maître suprême, escorté de ces illustres Dévarchis qui vivent, sans connaître la mort, depuis des milliers de *calpas,* qui, pareils au prince des dieux, sont toujours pour ces mêmes dieux un objet de vénération. Près de Soma se tenaient les Roudras, le fils de Casyapa, le dieu Scanda, fils de Roudra, Gangâ, la première des rivières, Artchichmân [4], Toumbourou [5], l'éloquent Routchi, enfin tous les chefs des ordres célestes, renommés pour leur pénitence. A leur suite venaient tous ces dieux, attachés aux règles saintes et aux pratiques de la piété, suivant avec constance la route de la vertu, se faisant un

[11] Voyez plus haut la note 1.
[1] Bardes célestes.
[2] Oiseaux de l'espèce de Garouda.
[3] Ce sont les vents.
[4] Ce mot est une épithète du feu ou du soleil.
[5] Nom d'un Gandharva.

devoir d'honorer, parmi les humains, ceux qui honorent les Immortels, et payant par leurs services les bonnes œuvres de leurs protégés qui, dans les hommages qu'ils rendent aux Pitris et aux dieux, laissent de côté tout intérêt mondain, et s'appliquent à augmenter leurs mérites par la prière et la mortification. Le chef brillant des Gandharvas, Tchitraratha, accompagné de ses enfants, faisait retentir le son joyeux de ses instruments divins : Oûrnâyous, Tchitraséna, Hâhâ, Hoûhoû, Oumbara [6], Toumbourou et d'autres encore chantaient d'après les six tons de la musique [7]. Ourvasî, Poûrwatchinti, Hémâ, Rambhâ, Hémadattâ, Ghritâtchî et Sahadjanyâ mêlaient leurs voix aux concerts des Gandharvas. Cette auguste réunion semblait encore s'embellir de la présence de Soma, qui est la voie et l'âme du monde; enfin ce dieu se retira enchanté de la réception d'Indra.

Après son départ, tous les autres prirent aussi congé du maître du ciel, dont ils n'avaient qu'à se louer, et retournèrent dans leurs demeures. Lorsque Pourandara fut resté seul avec sa cour accoutumée, le Mouni Nârada s'approcha de lui. Le dieu se leva pour faire honneur au saint pénitent, et le fit asseoir sur un siége [8] de *cousa*, semblable au sien. Alors le brillant Nârada dit à Indra : « Roi des immortels, le puissant Vichnou m'a chargé « d'un message pour vous, et j'arrive du pays d'Ânartta pour vous prier de « le tirer d'un embarras qu'il éprouve. » Le vainqueur de Pâca, charmé de ce début, répondit amicalement au Mouni : « Pieux solitaire, dites-moi « promptement ce que désire ce noble héros. Il y a longtemps que nous ne « nous sommes donné quelque marque de souvenir. Faites-moi part des « paroles d'amitié de l'illustre Crichna. »

Nârada reprit : « Grand Indra, je m'étais rendu à Dwâravatî pour y visiter « votre jeune frère, glorieux soutien des Yâdavas. Je trouvai ce héros, vain« queur de tous ses ennemis, occupé sur le Rêvata avec Roukminî à hono« rer par un sacrifice le dieu dont le symbole est un taureau. Je lui donnai « une fleur de Pâridjâta dans l'intention d'exciter la surprise de ses épouses.

[6] Peut-être Dambara.

[7] Cette idée est exprimée par le mot षड्गुण *chadgouna*. J'ai compris qu'il s'agissait des tons de la musique, qui sont au nombre de six, correspondant aux six saisons. On les personnifie par six génies, appelés *Bhérava, Mâlava, Srîrâga, Hindola* ou *Vasanta, Dîpaca* et *Mégha*. Voyez à ce sujet deux Mémoires des Recherches Asiatiques, vol. III, pag. 64, et vol. IX, pag. 446.

[8] Ce siége porte le nom particulier de *pîta*.

« En voyant cette fleur produite par le roi des arbres, et qui satisfait à tous « les désirs, celles-ci ne purent maîtriser leur admiration. O magnifique « souverain des dieux, je leur expliquai les diverses qualités de cette fleur « et la manière dont le puissant Casyapa avait créé le Pâridjâta. Je leur « dis comment Aditi avait tressé, avec les fleurs de cet arbre, une guir- « lande qui orne la poitrine et purifie l'âme, et chargé Casyapa de me la « remettre; comment, dans la même intention, vous-même vous en aviez « reçu une de Satchî, aussi bien que les autres dieux de leurs épouses; enfin « comment ces guirlandes sont des gages de la reconnaissance de Casyapa et « des dieux. En entendant mon discours, une des épouses chéries de votre « frère, nommée *Satyabhâmâ*, conçut le désir de jouir des heureux priviléges « du Pâridjâta, et son époux, ô noble souverain du ciel, se laissa toucher « par ses prières. Ce vaillant héros, qui est Vichnou, s'est engagé envers elle « par une promesse, et m'a tenu un discours que je dois vous rapporter. Il « prétend qu'en qualité de votre jeune frère il mérite d'être écouté dans « ses caprices, et il vous prie de lui céder le Pâridjâta. J'ai promis d'appuyer « auprès de vous les prétentions de son épouse, distinguée entre toutes les « femmes par son extrême piété. Songez, maître des dieux, que Crichna « est heureux dans les entreprises les plus difficiles : d'ailleurs n'est-il pas « bon que les humains aient une idée du bonheur des Immortels? »

O fils de Courou, en apprenant les intentions de Crichna, Indra dit au sage Nârada : « Saint Brahmarchi, restez à votre place; j'ai entendu votre « discours et je vais répondre au message du puissant Vichnou. » Nârada conserva la place qu'il occupait, et le maître des Souras, assis également sur un siége semblable à celui du Brahmane, après avoir obtenu son attention, s'exprima en ces termes, tout en jetant les yeux sur la nombreuse cour dont il était entouré :

« Illustre pénitent, saluez de ma part Djanârddana, et dites à celui qui « est la félicité de tous les êtres : Tu es, sans aucun doute, le maître du « monde, et je te suis soumis. Le Pâridjâta et les autres trésors sont à toi. « Tu es descendu sur la terre pour alléger le fardeau sous lequel elle gé- « missait : tu as revêtu un corps humain dans la vue de mieux réussir en « tes desseins. Quand ta mission sera terminée, et que tu auras obtenu le « ciel, alors je pourrai combler tous les désirs de ton épouse, et lui ou- « vrir les trésors du Swarga; mais, pour une circonstance frivole, troubler

« l'ordre anciennement établi dans le monde mortel, c'est là ce que je ne « saurais faire. Si je m'oubliais à ce point, tous les chefs des Pradjâpatis « me dénonceraient au grand Brahmâ, à ses enfants et à ses petits-enfants. « Les devoirs et les œuvres de tous dans ce monde sont bien déterminés. « Que j'abandonne la ligne qui m'a été tracée par le souverain des êtres, ce « créateur sage et puissant me maudira en apprenant que j'ai transgressé « l'ordre général. Aucun frein ne retiendrait plus les Dêtyas et leurs alliés, « si pour une femme je laissais emporter le Pâridjâta. Le trouble se glisse- « rait dans l'âme des habitants du ciel.

« Que mon frère, considérant la marche du temps, jouisse sur la terre des « plaisirs que Brahmâ a bien voulu accorder aux humains; mais qu'il attende « pour goûter ici, dans le ciel, le bonheur qui fait mon partage. Djanârd- « dana oublie-t-il donc quels sont les droits d'un frère aîné? Pourquoi re- « nonce-t-il à son devoir pour suivre la passion? Il est honteux, surtout pour « le grand Crichna, de se déclarer l'esclave d'une femme. Il ne doit pas sur la « terre faire alliance avec le déshonneur : tel est mon sentiment. Si le vain- « queur de Madhou a daigné se revêtir de l'humanité, il faut, ô Nârada, « qu'il respecte ce qui appartient à son frère aîné. C'est témoigner du mé- « pris pour moi que de porter la main sur les trésors du ciel; et c'est une « chose particulièrement blâmable, que le mépris qui vient de la part d'un « parent. Que Crichna se conforme aux règles établies par le dieu né du « sein d'un lotus, et qui a déterminé l'action et les limites des qualités du « *trivarga* [9].

« Si je transportais le Pâridjâta sur la terre, tous, à commencer par la « fille de Pouloman, me blâmeraient. Les mortels, jouissant des avantages « du Pâridjâta dont ils verraient les fruits auprès d'eux, ne feraient plus « d'efforts pour arriver au ciel, et toute distinction aurait cessé d'exister entre « les dieux et les hommes; car on recueille dans le ciel le fruit des œuvres « qu'on a faites sur la terre. S'ils étaient en possession du Pâridjâta, quel « motif d'action resterait aux mortels, puisque cet arbre céleste est une « source inépuisable de biens et de trésors? Il n'y aurait plus dans le monde « que des dieux. Les hommes, maîtres sur la terre des fruits qu'ils ne pou- « vaient espérer que dans le ciel, et devenus désormais semblables à nous,

[9] Ces qualités sont le devoir, धर्म्म, la richesse, अर्थ, et le désir, काम.

« s'abstiendraient de sacrifices et de toutes pratiques pieuses[10]. Maintenant, « dans la vue de gagner le ciel, pleins de foi, éprouvés par la pénitence, ils « travaillent sans cesse à notre prospérité par leurs sacrifices, leurs prières et « leurs offrandes. Possesseurs du Pâridjâta, ils cesseront de faire tout cela; « et nous, privés de leurs hommages, nous serons faibles et sans vigueur. « Pour obtenir une pluie favorable, une heureuse moisson, ils nous com- « blent aujourd'hui de présents, et nous offrent des sacrifices; mais donnez- « leur le Pâridjâta, et qu'ils viennent à souffrir de la faim ou de la soif, des « maladies ou de la vieillesse, de la mort, de la langueur, de la mauvaise « odeur, enfin de ces maux qui naissent de l'œuvre humaine, ils sauront « alors s'en délivrer eux-mêmes.

« Ainsi je ne puis lui accorder cet arbre. Tel est le discours, ô Brahmane, « que vous rapporterez au puissant Vichnou. Vous tâcherez de ménager les « sentiments de mon frère; mais, si vous m'aimez, vous devez lui parler « avec franchise. Vous pouvez, pour son épouse, faire porter à Dwâravatî des « perles, des pierreries, du bois de sandal et de l'aloès, de riches étoffes. « Que Késava demande tout ce qui est compatible avec la nature humaine; « mais qu'il ne dépouille pas le ciel de ses privilèges. Je donne toutes les « pierreries, toutes les étoffes qu'il est possible de donner; mais pour le « Pâridjâta, sage Mouni, c'est un bien des habitants du ciel, jamais je ne « l'accorderai. »

CENT-VINGT-SEPTIÈME LECTURE.

OBSTINATION D'INDRA.

Vêsampâyana dit :

Nârada, aussi habile dans la science du devoir que dans les secrets de l'éloquence, répondit à ce discours du roi des dieux : « Vainqueur de Bala,

[10] Le mot employé ici est *poûrtta*, par lequel on désigne une action pieuse, comme de creuser un puits, de planter un bois, de bâtir un temple, etc.

« je me crois obligé de vous parler avec franchise, je vous estime trop pour « vous rien cacher. Je prévoyais vos raisons, et c'est dans ce sens que j'ai « parlé au fils de Vasoudéva. Je lui ai fait observer que ce n'était pas à lui « que jadis Siva avait donné le Pâridjâta; je lui ai rappelé les propriétés de « cet arbre, mais il a repoussé mes discours : c'est la vérité que je vous dis. « Il a prétendu que Mahendra[1] devait avoir des complaisances pour Oupen- « dra. J'ai insisté, lui démontrant la destination du Pâridjâta. Il est resté « inflexible dans sa résolution, et, riant de mes efforts, il m'a chargé de « vous menacer même de sa colère. Les dieux, m'a-t-il dit, les Gandharvas, « les Râkchasas, les Asouras, les Serpents conjurés contre moi, ne sauraient « détruire ma résolution. Si le maître des dieux ne veut pas vous remettre « le Pâridjâta, alors j'élèverai ma massue contre la poitrine de Pourandara « toute teinte du sang de Satchî écrasée sous mes coups. Telle est, Mahen- « dra, l'intention bien formelle de votre frère Oupendra. Embrassez le parti « qui convient le mieux à vos intérêts. Suivez, roi des dieux, l'avis que j'ose « vous donner, et laissez transporter le Pâridjâta à Dwâravatî. »

Ainsi parlait le sage Nârada. Indra ne put contenir sa colère et lui dit : « Si Késava nourrit de pareilles dispositions contre moi, son frère aîné, qui « ne lui ai fait aucun mal, ô pieux Nârada, que puis-je résoudre aujourd'hui? « Depuis longtemps Crichna est accoutumé à se conduire mal avec moi. J'ai « supporté tous ses torts, parce qu'il était mon frère. Poussant avec méchan- « ceté le char d'Ardjouna dans le Khândava[2], il a mis le feu à ce bois, et j'ai « eu besoin de rassembler mes nuages pour éteindre l'incendie. Il s'est en- « core montré mon ennemi lorsqu'il a soutenu sur son bras le Govard- « dhana[3]. Quand Vritra[4] me menaçait, j'ai voulu l'avoir pour allié; il m'a « répondu qu'il ressemblait à tous les autres êtres, et pour tuer Vritra je « n'ai eu d'autre secours que celui de mon bras. Dans les combats qui sur-

[1] Le mot *Mahendra* signifie *grand Indra*, et *Oupendra* veut dire *collègue d'Indra*. Voyez la LXXV[e] lecture.

[2] Bois consacré à Indra auquel Ardjouna mit le feu pour faire plaisir au dieu Agni. Cette aventure est racontée dans le I[er] livre et le V[e] du Mahâbhârata, et à cette occasion on rapporte un conte assez ignoble. On dit qu'Agni, ayant contracté un excès d'embonpoint par suite du beurre qu'il avait mangé dans un sacrifice, pria Ardjouna de lui donner à dévorer le bois de Khândava, dans lequel se trouvaient des plantes qui devaient opérer sa guérison. C'est ce que fit Ardjouna, et ce qui indisposa contre lui le dieu Indra. Ardjouna était le favori du dieu Crichna.

[3] Voyez la LXXIV[e] lecture.

[4] Géant tué par Indra.

« viennent entre les Dévas et les Asouras, Crichna, vous le savez bien, divin « Mouni, ne prend les armes que quand il lui plaît. Qu'est-il besoin de « plus longs discours? Vous m'êtes témoin, Nârada, que j'ai tout fait pour « éviter toute dissension entre parents; mais si Késava se dispose à lever sa « massue contre ma poitrine, si même il n'épargne pas dans ses menaces la « fille de Pouloman, que doit-on penser de ses sentiments? Le grand Casya- « pa, notre père, est dans ce moment avec notre mère Aditi occupé sur les « bords d'une onde sacrée à ses ablutions pieuses [5]; quels reproches ne se- « raient-ils pas tous deux dans le cas de m'adresser?

« Mon frère, dont l'âme est cependant invincible, est aujourd'hui subjugué « par la passion et aveuglé par le désir; il cède à l'influence de sa femme, « quand il me tient un pareil langage, à moi qu'il devrait respecter. Honte « à qui se laisse entraîner par ce sexe imprudent et passionné! O Brahmane, « quand Vichnou, dominé par l'ascendant d'une femme, me provoque et « m'insulte, il oublie ce qu'il doit à la famille de Casyapa et à celle de « Dakcha, dont est sortie notre mère; il oublie, égaré qu'il est par son fol « amour, ce qu'il doit à son frère aîné et au roi des dieux. Entre tes frères, « m'a dit un jour Brahmâ, il en est un qui se distingue par ses milliers de « femmes et d'enfants, et surtout par sa vertu et sa science. Ma mère et le « Pradjâpati mon père m'avaient averti qu'aucun étranger, qu'aucun parent « ne pouvait être comparé à un frère; mais en même temps Casyapa m'avait « prévenu qu'il fallait faire une distinction entre les personnes du même « sang, et qu'il regardait comme des ennemis les superbes Dânavas, endurcis « dans le péché. Ce que je vais vous dire n'est pas pour me louer, mais « l'occasion s'est présentée pour moi de prouver que j'étais pénétré des « principes de mon père. Sage Mouni, dans un combat, les archers Asou- « ras [6], favorisés par leur destinée, étaient venus à bout de couper la corde « de l'arc de Vichnou; ce Késava qui depuis, tendant son arc avec orgueil, « s'est écrié, Je suis le dieu par excellence! ce même Késava avait alors la « tête abattue, déchirée par une grêle de traits terribles. Une réflexion me

[5] Mot à mot, *il est parti pour la maison d'eau*, उदवास *oudavâsa*. Cette maison d'eau doit être une habitation sur le bord d'un lac ou d'un étang, et servant de retraite aux pénitents qui viennent y faire leurs dévotions. Plus tard on verra que Casyapa était sur la mer de lait.

[6] J'ai lu असुराणां *asourânâm* au lieu de अमराणां *amarânâm*.

« vint : Que vont me dire mon père et ma mère? pensai-je en moi-même. « Émù d'une tendre pitié, je pris dans mes bras le corps de mon frère, et « je me maintins au double poste d'Indra et de Vichnou.

« O Nârada, j'ai toujours eu pour Crichna l'amitié qu'on doit à un jeune « frère. Dans les combats que nous avons eus à soutenir ensemble, comme « roi, je me suis toujours montré le premier avec un courage digne de « moi; et Késava, dans ses diverses incarnations, s'est trouvé constamment « protégé par moi, comme s'il eût été mon propre corps. Tel a été mon « dévouement pour lui, et telle est sa reconnaissance. C'est un déshon- « neur qui pèse sur moi, et les mondes les plus élevés sont témoins de « ma honte. On me dit qu'il est comme un enfant pour lequel un frère « plus sensé doit avoir des ménagements. Et, Nârada, ce jeune frère, ne « l'ai-je pas considéré comme mon propre fils? Un père et une mère ont- « ils traité Késava avec plus de douceur que moi? Quelle est donc ma ré- « compense? Késava est le favori du monde, et moi je suis un objet de « haine. Késava, chéri de tous par excellence, possède la science univer- « selle, la force, l'héroïsme; il rend, dit-on, à chacun le respect qui lui « est dû. Vains éloges, que l'expérience a démentis!

« Enfin, Nârada, retournez auprès de Crichna, et dites-lui en mon nom : « Provoqué par mes ennemis, je ne sais point éviter le combat. Viens donc, « si tu le veux, viens saisir ce que tu demandes. Prends tes armes, toi qui « te laisses vaincre par une femme, et combats de dessus ton char, avec « l'arc, la massue et l'épée. Arme-toi, et monte courageusement sur Ga- « rouda. Si je dois me défendre contre toi, hélas! tu le sentiras, la ten- « dresse n'affaiblira pas mon bras. Oui, Nârada, je ne céderai le Pâridjâta, « que vaincu dans les combats par le dieu qui lance le *tchacra*. Il défie son « frère aîné! Comment ne résisterai-je pas à celui dont une femme a triom- « phé? Allez donc, sage Mouni, rendez-vous à Dwâravatî, séjour de Crichna. « Dites-lui qu'entre nous la guerre est déclarée; que, tant qu'il ne m'aura « pas vaincu, il n'obtiendra pas de moi la moitié d'une feuille de Pâridjâta. « Tel est le langage que vous tiendrez au vainqueur de Madhou. Vous pou- « vez lui parler encore de mon affection pour lui, qui exclut cependant « tout sentiment de crainte. Ce n'est point le secours de la magie qu'il doit « employer pour enlever le Pâridjâta : il faut un combat loyal, et non une « lutte déshonnête. »

CENT-VINGT-HUITIÈME LECTURE.

INSTANCES DE NARADA.

Vêsampâyana dit :

L'éloquent Nârada, après avoir entendu ce discours d'Indra, adressa encore au roi des dieux en particulier quelques observations. « Je sais que « les rois n'aiment à entendre que des choses agréables : je vous dirai cependant tout ce qui convient à la circonstance présente. Gardez-vous de l'indiscret qui ne calcule rien : l'homme instruit et sage connaît toute l'exigence du moment. Vous m'avez demandé mon avis sur la conduite que « vous devez tenir. Je parlerai avec franchise, et vous choisirez le parti « que vous avez à suivre. Un ami sensé doit, même sans être interrogé, « prendre la parole pour dire la vérité qu'il connaît, pour démontrer la « justice et la convenance d'une action, et pour prévenir le mal qu'il prévoit. Même un discours peu agréable, pourvu qu'il soit utile, ne doit pas « être épargné à un ami : c'est là une dette de l'amitié, que les gens de « bien aiment à payer. C'est le fait de l'homme injuste, rebelle au devoir, « sourd à l'obéissance, excité par la haine, de nuire aux intérêts d'une personne en taisant ce qui peut lui être utile : c'est là une conduite blâmée « de l'homme vertueux. O dieu, je dois donc vous parler, écoutez-moi, et « tâchez de mettre à profit un discours prononcé dans votre intérêt.

« O vainqueur de Bala, la dissension qui éclate entre des frères ou des « amis, n'en doutez pas, tourne à l'avantage de leurs ennemis. Il faut toujours que la prudence sache distinguer l'utilité et l'inconvénient d'une « action. Vous prenez un parti qui doit être pour vous une source de chagrin, et que la sagesse est loin d'approuver. Je ne vois pas que le résultat « en puisse être avantageux : roi des dieux, examinez bien ce que vous « allez faire. Ne savez-vous pas ce que c'est que Hari, maître du monde, « présidant seul à tout, reconnu par les savants comme l'âme de la nature, « portion visible du grand être invisible, principe de toute existence, souffle

« vivifiant, dieu souverain, intelligence suprême? C'est lui qui est aussi la « portion physique de cet univers, la glorieuse Oumâ [1], le grand tout re- « vêtu de formes, essence femelle et mère du monde; Roukminî et ses « autres épouses ne sont que quelques-unes des plus belles manifestations « de cet être devenu visible; la nature en son immensité est Vichnou, « apparaissant orné de qualités physiques; Vichnou est à la fois Îswara [2] et « sa femme. Il n'est entre Roudra [3] et Vichnou aucune différence; puis- « sance femelle du grand infini, pourvu de formes extérieures, ce dieu est « aussi le puissant Nârâyana, auteur et substance de tous les êtres, Îswara « qui les dévore et Vichnou qui les crée. C'est lui qui, avec Îswara, a donné « naissance à Brahmâ, à tous les autres dieux, aux différents Pradjâpatis. « Les Vèdes le représentent comme l'antique Pouroucha [4], comme Vichnou « pénétrant partout, échappant à la pensée, incapable d'être mesuré, et « orné de qualités supérieures.

« Jadis le grand Vichnou, touché de la pénitence d'Aditi, promit d'ac- « complir le vœu qu'elle formerait. Celle-ci, adorant le dieu avec respect, « pria Nârâyana de lui accorder un fils qui lui ressemblât. Vichnou lui ré- « pondit : Il n'est point dans le monde d'être qui me ressemble. Cependant « dans un *ansâvatare* [5] je naîtrai de toi. C'est ainsi que le dieu créateur, le « tout-puissant Nârâyana est devenu votre frère et a reçu le surnom d'*Ou-* « *pendra*. Car souvent il arrive au divin Hari, qui dans son existence em- « brasse le passé, le présent et l'avenir, de condescendre à devenir enfant « de Casyapa, et de revêtir tantôt une forme, tantôt une autre. Aujour- « d'hui ce Késava, qui fait et détruit les mondes, pour le salut de la terre, « s'est montré à Mathourâ. Comme un pâté de viande est tout imprégné « d'une graisse onctueuse [6], de même ce monde est tout pénétré de la pré- « sence de Vichnou. Esprit universel, dieu uni à Brahmâ, agissant dans « tous les êtres, qualité première dans la nature, divin Vêcountha, subs-

[1] Oumâ est l'épouse du dieu Siva : on voit qu'elle est ici considérée comme la nature personnifiée.

[2] Îswara est l'esprit revêtu d'attributs. Parmi les philosophes, les uns le considèrent comme borné, les autres comme infini. D'après le Védânta, Îswara est l'esprit infini et universel, cause et substance de la création. Dans ce passage il me semble que c'est le principe actif; sa femme est le principe passif.

[3] Nom du dieu Siva, lequel est Îswara.

[4] Voyez lect. 1, pag. 7.

[5] Voyez tom. I, pag. 121, note 9.

[6] Je n'ai pas voulu faire perdre au lecteur cette comparaison qu'il trouvera sans doute bien triviale.

« tance de tout ce qui existe, Késava doit être adoré de tous les dieux; le « lotus mystérieux naquit de son ombilic; il est le souverain auteur de la « création; il est aussi Ananta [7], et en cette qualité il supporte glorieusement la terre. Les sages qui connaissent les Vèdes savent encore qu'il est « le sacrifice. Il est blanc dans le Crita, rouge dans le Trétâ, jaune dans le « Dwâpara, et noir dans le Cali.

« Hari, sous sa forme divine, a donné la mort à Hiranyâkcha; sous l'ap« parence d'un homme-lion, il a tué Hiranyacasipou. La terre était submer« gée; il se fit sanglier pour la relever. Sous la figure d'un nain, il conquit « les mondes, et enchaîna Bali dans les liens des serpents [8]. C'est au puis« sant et magnifique Vichnou que vous-même, vous devez la déesse votre « épouse, née du sang Dânava et amenée dans vos bras par la violence [9]. « Le soin ordinaire de Djanârddana est de détruire quiconque a rejeté la « pénitence et se complaît dans le mal; c'est pour cette raison qu'il a donné « la mort aux chefs des Dânavas, qui sont les ennemis des dieux; mais « vous, vous êtes l'objet de son affection, de même qu'il est la voie des « hommes vertueux. Devenu Râma, il a tué Râvana; sous une autre appa« rence, il a frappé à mort un éléphant [10]. Pour le bien du monde, il est en« core aujourd'hui revêtu d'une forme mortelle : c'est Oupendra, le maître « de la terre et le premier de tous les êtres. Je l'ai vu jadis, ses cheveux rele« vés en *djatâ*, couvert d'une peau noire, un bâton à la main [11] : il allait « au milieu des Dêtyas, comme le feu au milieu des touffes de gazon. J'ai « vu Govinda, pour le salut du monde, exterminer les Dânavas sur la mer « universelle qui couvrait la terre. Il faut donc, roi des dieux, que Dja« nârddana emporte le Pâridjâta à Dwâravatî; et sa prétention, j'ose le dire, « n'est pas tout à fait injuste. Vaincu par l'affection que vous portez à votre « frère, vous ne vous armerez pas contre Crichna; Crichna respectera en « vous son frère aîné. Cependant si vous refusez d'entendre mes paroles,

[7] C'est-à-dire le grand serpent, appelé *Sécha;* il a mille têtes, et l'une d'elles porte la terre.

[8] Bali, prince vertueux, dépossédé de son royaume, obtint la souveraineté du Pâtâla, séjour des serpents.

[9] Je crois que ce passage, assez obscur, fait allusion au mariage d'Indra avec Satchî, fille du Dânava Pouloman, enlevée par le roi des dieux que la protection de Vichnou rendit vainqueur.

[10] Il est probable que dans cet endroit l'auteur veut parler de la mort de l'éléphant Couvalayâpîda, suscité par Cansa contre Crichna. Voyez lect. LXXXV.

[11] Telle est la description que l'on donne en général de l'anachorète. Voyez les lois de Manou, lect. VI, sl. 6.

« demandez l'avis de conseillers instruits dans les règles du devoir et de « la religion. »

Ainsi parla Nârada au souverain du ciel; celui-ci répondit en ces termes au Mouni, précepteur du monde : « Je connais la nature de Crichna, et « j'ai plus d'une fois déjà entendu ce que vous venez de me dire, ô saint « Brahmane. C'est même parce que je connais Crichna, que je ne lui don- « nerai pas cet arbre, sachant trop bien quel est le devoir de l'être ver- « tueux. Sa grandeur ne peut être diminuée pour si peu de chose; et moi, « ce serait me priver de tout. Ceux qui sont grands sont toujours patients, « et ils écoutent les vieillards qui ont l'œil de la science. Crichna est trop « généreux, trop ami du devoir pour se mettre, sous un frivole prétexte, « en hostilité avec son frère aîné. Si Vichnou a jadis exaucé le vœu de ma « mère, ce n'est pas pour porter préjudice aux droits de ses enfants plus « âgés. Djanârddana a voulu lui-même devenir Oupendra : il doit donc « respecter Indra son frère. Pourquoi dès le commencement ne s'est-il pas « donné ce droit d'aînesse? Pourquoi donc aujourd'hui veut-il usurper ce « privilége de la naissance? Ainsi je ne donnerai pas le Pâridjâta sans com- « bat. C'est là ma réponse à Crichna. Pieux solitaire, il n'est plus nécessaire « de m'en parler. »

Nârada, voyant la ferme résolution du vainqueur de Bala, prit congé de lui, et ce sage Mouni se rendit au pays de Cousasthalî, dans la ville habitée par les chefs Yâdavas.

CENT-VINGT-NEUVIÈME LECTURE.

PRIÈRE DE CASYAPA A SIVA.

Vêsampâyana dit :

Le grand Mouni Nârada, arrivé à Dwâravatî, se présenta devant Nârâyana, le premier des êtres, le plus vaillant des héros. Celui-ci était dans son palais assis à côté de Satyabhâmâ, et tout environné de gloire et de splendeur. Il réfléchissait à l'incident qui venait de s'élever, toujours ferme en sa

résolution, et causait tranquillement avec son épouse. A la vue de Nârada, le dieu se leva, et rendit au Brahmane les honneurs prescrits par la loi. Quand le Mouni fut assis, le vainqueur de Madhou lui demanda en souriant ce qu'il avait à lui annoncer sur le Pâridjâta. Nârada lui rapporta tout le discours d'Indra, son frère aîné. Après avoir entendu ce récit, Crichna dit au pieux solitaire : « Demain je me rendrai dans la ville d'Amarâvatî [1]. » Alors prenant le saint Mouni à part, il le conduisit sur le bord de la mer, et lui donna ses dernières instructions : « Vous allez aujourd'hui retourner « au palais d'Indra, illustre Richi : dites en mon nom au roi des dieux « d'éviter de combattre contre moi, et de condescendre à mes désirs en « me cédant le Pâridjâta. »

Nârada, pour complaire à Crichna, revint dans le Swarga, et redit au puissant roi des dieux ce qu'il était chargé de lui annoncer. Alors Indra demanda le conseil de Vrihaspati. Après l'avoir entendu, celui-ci s'écria : « Hélas! pourquoi étais-je parti pour la demeure de Brahmâ? cette affaire « a été mal conduite; voilà certes une division bien malheureuse. Pour- « quoi avez-vous pris, roi du ciel, une pareille résolution sans me consulter? « Le succès est dans le domaine de l'avenir, et le monde est d'une nature « incertaine et changeante. Toute entreprise commencée sans réflexion ne « saurait réussir : il ne peut rien sortir que de futile d'une résolution légère. » Indra répondit au grand Vrihaspati : « Le sort en est jeté : dites-moi ce qu'il « faut faire maintenant. » Le sage Mouni, dont la pensée embrasse le passé et l'avenir, tout pensif et la tête baissée, reprit la parole : « Unissez vos « efforts avec ceux de votre fils, et combattez Djanârddana. Pour moi, je « ferai ce qu'il faudra. » Il dit, et partit pour la mer de lait [2], où il raconta toute cette histoire au grand Casyapa. A ce récit, Casyapa se mit en colère; il dit à Vrihaspati : « Il est impossible d'échapper à l'avenir. Ce malheur « arrive à Indra, pour avoir porté ses coupables désirs sur la femme d'un « Maharchi, qui jouit de la félicité des dieux [3]. C'était pour prévenir ce « triste résultat que je m'étais rendu sur les bords de ces ondes sacrées; et

[1] Ville céleste où demeure Indra.

[2] La mer de lait, dans la description des sept Dwîpas, est celle qui environne le sixième ou le Sâca-dwîpa.

[3] Je suppose que ce passage fait allusion à l'aventure d'Indra avec Ahalyâ, femme de Gôtama. Voyez lect. XXVII, note 8. Cependant comme Indra avait déjà été puni de cette faute, il est possible que le poëte indique ici une autre galanterie de ce dieu.

« je n'ai pu détourner le coup qui va le frapper. Cependant j'irai avec Aditi « leur mère; j'empêcherai ce funeste conflit, si toutefois le destin le per- « met. » Le pieux Vrihaspati répondit au fils de Marîtchi : « C'est ici même « qu'il faut chercher à vous rendre le destin favorable. » « Oui, » dit Casyapa, et, prenant congé de Vrihaspati, il alla adresser ses hommages au divin Roudra, souverain des mauvais génies [4], au dieu brillant et généreux qui porte un taureau pour symbole. Le sage Casyapa, accompagné d'Aditi, implora la faveur du maître du monde en des termes indiqués par les Vèdes, et embellis par l'art de la poésie.

« Je t'adore, ô dieu, qui étends au loin ton empire, qui as créé l'uni- « vers et formé ce monde visible, qui te distingues par ta justice et ta « bonté, maître universel, dont le corps est ferme et solide.

« Je t'honore, roi des dieux, qui détruis les péchés, qui remplis de ta « grandeur le monde entier, qui, maître et protecteur de ce grand tout, as « d'abord été contenu au sein des eaux [5].

« Je m'humilie devant toi, souverain gardien du monde, qui, sous la « forme d'un pénitent [6], as donné la mort aux chacals destructeurs envoyés « par Indra [7], matrice de l'univers, dieu que l'on peint tantôt avec des yeux « horribles, tantôt avec un regard agréable.

« Puissé-je obtenir une vigueur éternelle par toi, seigneur unique du « monde, toi dont ce grand tout est le corps, toi dont il est impossible de « détruire la solidité, toi qui es le plus grand de ceux qui boivent le *soma* « et sont nourris de lumière [8]!

« Je t'adore, dieu protecteur, maître souverain, que l'on appelle *Athar- « wana* [9], toi que l'on célèbre pour ta belle tête, source de tous les êtres,

[4] C'est ce que signifie l'épithète *Bhoûtaganéswara*.

[5] Siva est considéré dans cet hymne comme étant à la fois principe spirituel et principe matériel. La 1re lecture, tom. I, pag. 5, nous a appris que les eaux avaient au commencement reçu un germe vivifiant.

[6] Le mot par lequel ce pénitent se trouve désigné est *yati*. Voyez à ce sujet les lois de Manou, lect. VII, sl. 54 et suiv.

[7] Je ne connais pas ce trait de l'histoire de Siva : nous avons vu, tom. I, lect. LXVI, pag. 281, une aventure où des loups viennent ravager la campagne. Mais ces deux faits n'ont aucun rapport entre eux.

[8] Le mot qui exprime cette idée est *marîtchipâ*. Un passage de la XVIIIe lect. tom. I, p. 85, nous a appris qu'il y avait pour les Pitris des mondes appelés *Marîtchigarbhas*. Je crois qu'il s'agit ici d'êtres célestes, honorés par les sacrifices des hommes et habitants des régions lumineuses.

[9] Cette épithète de Siva est dérivée du nom du quatrième Vède, qui est l'Atharwa.

« toi qui es aussi sage que vaillant, terreur des Dânavas, toi qui es la ma« tière du sacrifice, objet d'admiration pour ta beauté, objet de terreur « pour ta laideur [10].

« Sois-moi toujours favorable, souverain seigneur, âme suprême dans « laquelle se meut et s'étend la décevante magie [11] du monde, dieu d'amour « pour les êtres qui entrent dans l'existence, planant dans un char mer« veilleux au-dessus de ton œuvre que tu animes.

« Je t'adore, grand dieu, père de cet univers que tu parcours par des « routes invisibles, auteur de toute beauté, de toute justice, fort et véné« rable, arbre mystique distingué par tes brillants rameaux, déité terrible « aux mille yeux, aux cent armures.

« Je te vénère, toi qui es la pureté, la dévotion, la tranquillité, toi qui « effaces le péché, être universel, appelé *Sambhou* et *Sancara* [12], roi des « mauvais génies [13], taureau puissant, qui portes le poids du monde, toi « dont le front est orné du croissant de la lune [14], toi qui sers de voie aux « organes des sens.

« Je t'implore, toi qui es comme la pierre qui aiguise l'activité des êtres, « taureau mugissant avec force, être aux aspects divers, tantôt parfait et « juste, tantôt faux et inerte, brillant de richesses, escorté d'animaux sau« vages, puissant, ferme en ta dévotion, et armé du trident.

« Je m'incline devant toi, dont la force est infinie et la fermeté inébran« lable, premier des êtres, maître et victime du sacrifice, toi qui es l'of« frande de la piété, le bras des mondes, le compagnon du destin, le « Dwidja désiré des hommes de bien.

« Je t'adore, ô rejeton de Prisni [15], orné de mille qualités supérieures,

[10] Siva, comme représentant la nature, renferme en lui les contrastes les plus étonnants.

[11] Ainsi est rendu le mot *mâyâ*, qui sert à exprimer l'idée d'une cause immédiate et active de la création toujours mobile et changeante.

[12] Épithètes du dieu Siva, qui ont rapport à la félicité qu'il procure à ses adorateurs.

[13] J'ai regardé ici l'épithète *Bhoûtanâtha*, et plus loin celle de *Bhoûtapati*, comme synonymes de *Bhoûtaganéswara*.

[14] Soma, qui est la lune, avait été banni du ciel : pour l'y faire rentrer, Lakchmî eut l'idée de le placer sur la tête de son mari, qui, ainsi orné, parut dans l'assemblée des dieux.

[15] Pour se rendre compte de ce mot, il faut se rappeler que Siva peut être confondu avec Crichna dans quelques-uns de ses attributs philosophiques. Or, la légende rapporte que Dévakî, mère de Crichna, avait été dans une première naissance l'épouse de l'ancien roi Soutapas, nommée *Prisni*. Au reste, ce mot *prisni* signifie *rayon* et *terre*.

« paré de ta seule beauté, couronné de gloire, ami de l'ordre, agréable « par tes formes, esprit de pureté, actif et vivifiant, source de justice pour « les bons, source d'égarement pour les méchants.

« Je t'invoque, dieu consolateur, maître des quadrupèdes [16], toi qui es « l'*aum* mystérieux du dévot, toi dont la tête brille [17] de tant d'éclat, dont « les actions sont si nobles et la conduite si ferme, vaillant héros, dont la « main tend l'arc avec tant d'habileté et manie les armes avec tant de force.

« Protége-moi, dieu unique, toi qui es aussi la volupté, et le passé et « l'avenir, toi qui es l'hôte de tous les êtres, qui triomphes de la mort, qui « terrasses tes ennemis, et, souverain dispensateur des biens, répands au « loin ta splendeur.

« Pour l'encouragement des hommes vertueux exauce-moi, toi qui seul « jouis en maître de l'empire des mondes, qui seul donnes aux vents leur « haleine impétueuse, qui peux dans ta bonté nous accorder une éternité « embellie par les chants du Sâma.

« Conserve-moi, ô toi qui envoies la mort à tes ennemis, toi dont les « membres apparaissent sous tant de formes, toi qui, en qualité de Brah- « mâ, as pris plaisir à créer les mondes les plus élevés, et en qualité de « sage Brahmane, as formé l'essence originelle [18] des six devoirs, laquelle « consiste dans la récitation des mystérieuses *vyâhritis*.

« Sois mon défenseur, ô Sambhou, ô Sancara, ô toi qui es la véritable « parure et l'éternelle sagesse, toi qui es tout sentiment, qui donnes la vie, « qui portes sur tes épaules la peau d'un tigre, qui es la moelle du monde « et le maître de toute pureté.

[16] Ces mots sont la traduction de l'épithète *Pasoupati*. On donne de cette épithète diverses explications, qui pourraient me forcer à modifier ma traduction. Voyez ce mot dans le dictionnaire de M. Wilson.

[17] Voyez lect. I, note 2.

[18] Cette phrase m'a paru fort difficile, et je ne me flatte pas d'en avoir découvert le véritable sens. J'ai rendu par *essence originelle* le mot रस *rasa*, qui s'entend du fluide élémentaire dans le corps humain, et j'ai pensé qu'il pouvait être ici employé par métaphore. Le *chadgouna* ou les six qualités exigées du Brahmane sont sans doute celles que cite M. Wilson, au mot षट्कर्मन् *chatcarmman* : savoir, l'enseignement des Vèdes, l'étude de la sainte écriture, le droit d'offrir des sacrifices, le privilége d'en faire pour les autres, la faculté de faire des présents, et celle d'en accepter. Voy. tom. I, lect. LI, pag. 236, note 1. Les *vyâhritis* sont trois mots qui probablement doivent s'entendre des trois mondes, c'est-à-dire la terre, l'atmosphère et le ciel : ces mots sont *bhoûr*, *bhouvah* et *swar*. Pour connaître la vertu des *vyâhritis*, voyez les lois de Manou, lect. II, sl. 76, 78, et suiv.

« J'implore ton secours, ô Roudra, dieu des dieux, toi que l'on surnomme « *Tryambaca* [19], auteur de toute richesse, toi qui enseignes aux Brahmanes « leur devoir, qui combles les vœux des sacrificateurs, toi le premier des « biens, seigneur victorieux dans les combats.

« Sois mon soutien, ô Roudra, toi qui es la bouche des dieux [20], la mort « de l'impie, le *soma* du sacrifice [21], l'être parfait, le témoin de nos actions, « la voie de tous les êtres, le maître des mauvais génies [22], le divin institu- « teur savant dans la science de la morale.

« Défends-moi, ô Roudra, toi qui es l'incomparable, le grand sacrifica- « teur, la fin, le milieu et le commencement du monde, formé de mille « membres et de mille têtes, toi que les dieux invoquent de tant de « manières dans leurs actes de dévotion, seigneur composant les trois « mondes [23].

« Je t'adore, ô maître divin, toi qui as pour siége une peau de gazelle [24], « saint pénitent orné d'une ceinture [25], toi qui dispenses le bonheur et fais « redouter ta colère, toi, exempt de péché, âme de tous les êtres revêtue « d'attributs matériels, toi qui portes la *djatâ*, toi qui es le premier des liens.

« J'ai recours à toi, ô Roudra, dieu des dieux, toi qui es la pureté de « tout ce qui est pur, l'acte de l'homme vertueux, la fin du grand *Mahat* [26], « toi qui as cent âmes, toi qui es célébré comme le maître du taureau.

« Je me prosterne devant toi, être spirituel et caché, brillant de ta propre « lumière, toi dont le nom est un mystère, cause incessamment renaissante « d'un monde éternel, dieu resplendissant de clarté et paré d'organes maté- « riels.

[19] Malgré l'étymologie différente que M. Wilson donne du mot *tryambaca*, je crois plutôt que c'est un synonyme du mot *trilotchana*, faisant allusion aux trois yeux avec lesquels on représente Siva.

[20] Le feu est ordinairement appelé ainsi, parce que les offrandes présentées aux dieux sont jetées dans le foyer qui les dévore. Au reste, les dieux ont deux bouches, celle des Brahmanes et celle du feu.

[21] J'ai cru pouvoir rendre ainsi le mot त्रिवृत् *trivrit*. M. Wilson dit que c'est une espèce de sacrifice; mais il ne donne aucune explication. Ce même mot peut signifier également *triple*.

[22] Voyez la note 13.

[23] Ces mots sont la traduction du mot *tripichtapa*, qui ordinairement ne s'entend que du ciel. Cependant en décomposant त्रिपिष्टप, on arrive au sens que j'ai adopté. Dans le Câsikhanda il est question d'un phallus, nommé *Tripichtapa*.

[24] Cette peau s'appelle *adjina* : elle sert au pénitent de siége et de lit.

[25] La ceinture porte le nom de *mécalâ*. Voy. les lois de Manou, lect. II, sl. 42.

[26] Voyez lect. I, tom. I, pag. 5, note 12.

« Préserve-moi de tout mal, ô toi qui es à la fois la fécondité et la stérilité, atome imperceptible des éléments décomposés, substance unique des « corps organisés, ne devant ta naissance qu'à toi-même, essence universelle, « être doué de la pensée et du bonheur, brillant comme la pierre précieuse.

« Conserve-moi, ô seigneur, toi qui es placé près et loin de nous, toi qui « dans les cérémonies du Srâddha diriges les dévots pleins de foi, toi maître « des divers ordres de dieux, des gens puissants, des hommes vertueux, toi « qui perfectionnes les six espèces d'œuvres du Brahmane [27].

« Efface mes péchés, ô dieu des dieux, toi qui es l'ennemi de toute faute « commise en secret ou par la pensée, toi qui par une action libre crées ou « changes les choses, qui as été et qui seras, qui agites tes armes menaçantes, « et qui es tout l'éclat de l'homme vertueux.

« Protége-moi, maître des dieux, toi qui renfermes l'océan de tous les « êtres, toi qui de tes flèches terribles as brûlé les orgueilleux pécheurs qui « dans le Tripoura [28] employaient la magie pour soutenir leurs perfides « projets.

« Sauve-moi, seigneur dieu, toi qui te plais à abattre le bonheur des heu« reux, qui interrompis jadis le sacrifice de Dakcha [29] et confondis les pro« jets des dieux assemblés, toi qui es le seul sage, le commencement et la « fin de tout sacrifice.

« Sois-moi toujours favorable dans les sacrifices, toi qui es l'immortelle « pensée, toi heureux, parfait et grand, qui, après avoir créé le monde, en « diriges les ressorts secrets, toi qui es le premier de ceux qui doivent pos« séder les six qualités [30].

« Accorde-moi le bonheur, ô dieu qui connais les trois temps, toi qui « es la source naturelle de toute bonté, pasteur des pasteurs, avare de tes

[27] Autrement le *chadgouna*. Voy. la note 18.

[28] Le Tripoura porte aujourd'hui le nom de *Tipperah*. Il renfermait trois villes fortes, appartenant à un Asoura qui fut brûlé par Siva. Voy. lect. CCLIX.

[29] Dakcha avait donné sa fille Satî en mariage à Siva. Le gendre refusa un jour dans l'assemblée des dieux de saluer son beau-père, qui, pour se venger de cette offense, négligea de l'inviter à un sacrifice où étaient réunis les dieux et les Mounis. Satî, de douleur, se jeta dans le feu du sacrifice. Siva envoya les génies de sa suite afin de troubler la cérémonie. Tout fut renversé, les dieux frappés et mutilés, et Dakcha lui-même décapité par son gendre. Les dieux, touchés du sort de ce Richi, lui donnèrent une autre tête : c'était celle d'un bélier. N'est-ce pas là encore un conte astronomique? Cette aventure est le sujet d'un drame moderne en 5 actes.

[30] Encore le mot *chadgouna*. Voyez la note 18.

« dons envers les méchants, premier être de cet univers, terrible pour tes « ennemis, protecteur de la vertu, toi qui autrefois as produit de ton corps « le grand Hari, toute la création, Brahmâ et ses fils, les Brahmanes, et « Soma, roi d'un monde qui est ton ouvrage.

« O Roudra, toi qui as donné l'existence à tous les êtres, toi qui es la « fin et le milieu, la force et la puissance, toi de qui vient la science sacrée, « âme vivifiante et secrète, maître généreux et sans cesse accompagné d'ani- « maux sauvages, substance universelle, seigneur surnommé *Tryambaca,* toi « qui portes le signe du *linga* et celui du *bhaga* [51], dieu [52] qui es en même « temps Oumâ, Oumâ dont le sein contient tout; ô Mahâdéva, après toi et « elle, il n'est pas un troisième être. Tu es tout, tu es l'Îswara [53] de tout. »

Tel fut l'hymne adressé au dieu dont un taureau est l'emblème. Siva, animé par le sentiment du devoir et de la justice, se montra disposé à exaucer le vœu de Casyapa. Il lui dit avec douceur : « Illustre Pradjâpati, je sais « pour quel motif tu m'adresses cette prière. Les grands dieux Indra et Ou- « pendra obéiront à la nature [54]. Le pieux Djanârddana emportera le Pâri- « djâta, et Indra, par l'effet de la malédiction d'un saint Mouni, sera puni « pour avoir désiré la femme de cet illustre pénitent. Vertueux Richi, rends- « toi avec Aditi, fille de Dakcha, au palais d'Indra. Le bonheur de tes en- « fants est assuré. » Après avoir entendu cette réponse de Hara [55], le sage incomparable, fils du dieu qui est sorti du lotus [56], salua, plein de joie, le maître de tous les ordres de dieux, et retourna dans sa demeure.

[51] Ce sont là les noms des deux symboles représentant les organes masculin et féminin.

[52] Ce mot dans le texte est exprimé par तत् *tat.* Voyez le Bhagavad-gîtâ, lect. XVII, sl. 23 et 25.

[53] Voyez lect. CXXIX, note 2.

[54] Ce passage m'a paru obscur. J'ai pensé que le mot प्रकृति *pracriti* devait être interprété dans le deuxième sens qu'indique le dictionnaire de M. Wilson. Il est encore, dans la CXXXXIV[e] lecture, employé pour désigner que les astres reprennent leur marche accoutumée.

[55] Surnom de Siva.

[56] C'est-à-dire Brahmâ.

CENT-TRENTIÈME LECTURE.

COMBAT DE CRICHNA ET D'INDRA.

Vêsampâyana dit :

Le soleil venait de se lever; le puissant Vichnou, sous prétexte d'aller à la chasse, se rendit sur le mont Rêvata. Il avait fait monter sur son char le vaillant fils de Satyaca, et avait dit à Pradyoumna de le suivre. Arrivé sur le mont Rêvata, le dieu dit à Dârouca · « Arrête ici mon char, et laisse errer « les chevaux en liberté. J'ai besoin de ton secours pour la moitié de la jour« née. Je rentrerai à Dwâravatî sur mon char. » Ainsi parla Crichna, et, volant à la victoire, ce sage et puissant héros monta avec Sâtyaki sur Târkchya [1]. Quant au vaillant Pradyoumna, il suivit son père sur un char céleste. En un clin d'œil Hari fut rendu dans le parc de Nandana, dans le jardin des dieux, et se disposa à enlever le Pâridjâta. Là, il trouva les guerriers d'Indra prêts à combattre, et couverts d'armes variées. Cependant malgré leur courage, à leur vue même, Késava, dieu fort et espoir du juste, déracina le Pâridjâta, l'enleva et le plaça sans effort sur le dos de l'oiseau Garouda. O fils de Bharata, il adressa même la parole à cet arbre, comme pour le rassurer, et lui dit : « O arbre, ne crains rien, Késava est généreux. » Quand le Pâridjâta fut bien établi sur Garouda, Crichna fit le tour [2] de la belle ville d'Amarâvatî.

Cependant les gardiens du Nandana accoururent auprès d'Indra, et lui dirent : « On enlève le Pâridjâta. » Le vainqueur de Paca, montant sur Êrâvata, et suivi de Djayanta porté sur un char, poursuivit le ravisseur. Késava arrivait à la porte de l'orient, quand Indra l'aperçut et lui dit : « Vainqueur « de Madhou, que signifie cette conduite? » Crichna, de dessus Garouda, saluant le roi des dieux, lui répondit : « Pour orner et purifier mon épouse, « j'emporte ton Pâridjâta. » « Crichna, reprit Indra, il n'en sera pas ainsi. « Vous ne pouvez emporter cet arbre sans combat. Généreux Késava, dirigez

[1] Nom de l'oiseau Garouda. — [2] C'est-à-dire, il fit le *pradakchina*, en tournant sur la droite.

« d'abord vos armes contre moi. Accomplissez votre menace en levant sur « moi votre Cômodakî [3]. »

Alors Crichna, comme en jouant, perce de ses flèches aiguës, et pareilles à la foudre, l'éléphant du roi des dieux. Le maître du tonnerre frappe Garouda de ses traits divins, et coupe rapidement ceux de l'ardent Késava. Mâdhava et le vainqueur de Bala et de Vritra brisent mutuellement les flèches qu'ils se lancent l'un à l'autre. Au bruit de l'arc d'Indra, au frémissement du Sârnga [4] les habitants du ciel sont émus.

Pendant que les deux héros sont occupés à combattre, le vaillant Djayanta s'efforce d'arracher le Pâridjâta placé sur Garouda. Le vainqueur de Cansa charge Pradyoumna d'éloigner ce nouvel adversaire, et le fils de Roukminî attaque alors Djayanta. Celui-ci, comme en riant, du haut de son char prend pour but de ses flèches chacun des membres de Pradyoumna; et Pradyoumna, à son tour, avec ses traits semblables à des serpents, du char où il est placé, inquiète le fils d'Indra. Le combat s'échauffe entre ces deux rivaux, et les fils de Mahendra et d'Oupendra, célèbres par leur courage entre tous les guerriers, se distinguent par d'égales prouesses. Les dieux, les Mounis, les Siddhas, et les Tchâranas contemplaient avec admiration ce combat terrible.

Un héros du parti des dieux, nommé *Pravara,* s'avance pour reprendre le Pâridjâta. C'était un Brahmane élevé par sa pénitence au rang de Siddha, et nouvellement arrivé du Djambou-dwîpa [5] : il était habile à manier les armes, terrible pour ses ennemis, et fier surtout du privilége d'immortalité qu'il avait reçu de Brahmâ : il était venu, par amitié pour Indra, joindre ses forces à celles du vainqueur de Bala. Crichna, qui le voit s'approcher, dit à Sâtyaki : « Tâche avec tes flèches d'éloigner Pravara, mais toutefois en « le ménageant : c'est un Brahmane qu'il faut traiter avec douceur. » Cependant Pravara, de dessus son char, avait décoché soixante flèches sur le guerrier que portait Garouda. Le petit-fils de Sini, d'un trait habilement lancé, brise l'arc de son adversaire, et s'écrie : « On ne doit pas frapper un Brah« mane. Soyez tranquille, respectable Mouni : les Yâdavas savent trop ce

[3] Nom de la massue de Crichna.

[4] Ainsi s'appelle l'arc de Crichna.

[5] Suivant les Pourânas, le Djambou est le *dwîpa* central : suivant les livres bouddhistes, on doit attribuer ce nom à l'Inde. Ce mot désigne une province abondante en *djambous*, espèce d'arbre qui est le jambosier (*Eugenia jambolana*), *rose-apple*, pomme de rose.

« qu'ils doivent aux saints Brahmanes, même à ceux qui les attaquent. » Pravara lui répond en riant : « Guerrier, le sort dans les combats ne doit « pas plus épargner les Brahmanes que les autres. Yâdava, je suis un disciple « de Râma, fils de Djamadagni [6]. Mon nom est *Pravara*, et je me vante d'être « l'ami du sage Indra. Les dieux craignent de combattre par respect pour « le vainqueur de Madhou; mais moi, Mâdhava, je veux payer la dette de « l'amitié. » Le combat recommence entre le petit-fils de Sini et le Brahmane : leurs traits divins se choquent d'une manière plus terrible encore. Le ciel tremble, ô fils de Courou, ainsi que les êtres divins qui remplissent les airs.

Cependant la lutte entre le fils de Crichna et le fils d'Indra continuait toujours, et les deux rivaux se soutenaient également. Ils portaient vivement leurs coups, paraient ceux de leur adversaire [7], et tous deux avec une ardeur et une adresse sans pareilles cherchaient à obtenir la victoire. Le fils de Satchî, saisissant l'instant favorable, lance un trait rapide au fils de celui qui porte le Sârnga. Ce trait enflammé arrivait en sifflant : Pradyoumna l'arrête en sa marche par une foule de flèches aiguës. Mais, ô miracle! les feux que porte avec elle cette arme destinée plutôt à frapper les Dânavas tombent devant le fils de Roukminî, et consument son char sans le brûler lui-même. Les efforts de Pradyoumna sont impuissants pour éteindre ces flammes qui l'assiégent. Le fils de Nârâyana s'élance hors de son char qu'il abandonne au feu, et, se soutenant au milieu de l'air, il dit à Djayanta : « Fils de Mahendra, « cent de ces traits divins, tels que tu viens d'en lancer un, ne sont pas en « état de m'abattre. Allons, développe tous les secrets de ton art; mais crois « bien que tu n'es pas plus habile que moi. J'en pouvais douter tant que je « ne t'avais pas vu sur ton char de bataille et les armes à la main, mais au- « jourd'hui que je te connais, je puis dire que je ne te crains pas. Le Pâ- « ridjâta, qu'il n'est pas permis à ton bras de toucher, ne recevra plus « de toi que des souvenirs. Et ce char magique que ta flèche brûlante

[6] Cette phrase est une menace de la part de Pravara. Parasourâma avait été l'ennemi mortel des Kchatriyas.

[7] Cette idée est exprimée par deux mots qui me semblent être deux termes techniques, employés peut-être dans l'escrime : ce sont deux impératifs, dont le premier même est irrégulier, गृह्लप्रतीक्ष इति. Le mot प्रतीक्ष se trouve seul dans la CXLVII[e] lecture : c'est un cri de défi de la part de Crichna, qui va lancer son *tchacra*.

« vient de dévorer, je puis, si je veux, par ma science en créer des milliers « qui lui ressemblent. » A ces mots, le vaillant Djayanta lui décoche un trait que lui-même avait composé avec un art tout particulier. Pradyoumna se défend contre la rapidité de cette arme par une grêle de flèches : son rival, de quatre traits tout divins dirigés avec habileté et pareils à des météores enflammés, forme une barrière qui enferme de tout côté le grand Pradyoumna, et ne lui laisse que la vue de la voûte céleste. Le fils de Crichna avec ses flèches fend ce rempart, et perce Djayanta lui-même. Les saints répandus dans les airs firent entendre de bruyantes acclamations en voyant la force et l'agilité du grand Pradyoumna.

Le petit-fils de Sini avait d'un trait perçant coupé l'arc de Pravara à l'endroit où la flèche vient s'appuyer sur la main; mais le Brahmane avait reçu d'Indra un autre arc solide et retentissant comme la foudre. Il tire plusieurs flèches aussi brillantes que les rayons du soleil, et brisant à son tour l'arc de Sâtyaki, il le frappe lui-même dans tous ses membres. Sâtyaki, prenant un autre arc, ferme et solide, recommence ses attaques contre Pravara; et tous deux à l'envi, de leurs flèches aiguës, percent l'armure ou le corps de leur adversaire. Ainsi, d'un trait le brave Pravara coupe en deux morceaux l'arc de Sâtyaki, dont la personne reçoit aussi trois flèches. Le héros Yâdava allait s'armer d'un autre arc : le Brahmane le prévient, et le frappe de la massue que brandit sa main légère. Sâtyaki sourit de cette attaque, et sous les coups de cette massue il saisit son épée, son bouclier et un autre arc. Pravara lui décoche des centaines de flèches, de manière à l'empêcher de faire usage de ses bras. Pradyoumna donne à son compagnon d'armes un poignard étincelant, qu'une flèche de Pravara vient briser à l'instant; Pravara, comme en riant, a touché cette arme dans le manche même, et en même temps de trois autres traits acérés il a déchiré le bouclier; puis d'un coup de lance il frappe Sâtyaki au cœur, et pousse un cri de victoire. Alors voyant son ennemi vaincu, dans le désir de prendre le Pâridjâta, il s'approche avec son char de Garouda. Celui-ci le pousse de son aile, et le Brahmane est lancé avec le char à la distance d'une *gavyouti* [8], où il perd connaissance. Djayanta va relever Pravara; il cherche à le ranimer, et le fait remonter sur son char léger. D'un autre côté Pradyoumna, tenant dans

[8] Voyez la CXXVI[e] lecture, note 6.

ses bras son oncle [9], le petit-fils de Sini, presque privé de sentiment, tâchait de rappeler ses esprits abattus : le vainqueur de Madhou touche Sâtyaki de son bras gauche, et celui-ci, par l'effet de ce simple attouchement, reprend toute sa vigueur. Pradyoumna, à la droite de Crichna, et Sâtyaki, à sa gauche, attendaient l'ennemi, plus que jamais disposés à combattre.

Cependant Djayanta et Pravara, portés sur le même char, arrivent près d'Indra, qui leur dit en riant : « Il ne faut pas s'approcher de Garouda : ce « roi des oiseaux, ce fils de Vinatâ, est d'une force redoutable. Placez-vous « aussi à ma droite et à ma gauche, vos armes toutes prêtes, et regardez-moi « combattre. » Il dit, et les deux guerriers se mettent aux côtés d'Indra. Le roi des dieux et Djanârddana recommencent leur combat. Indra, de ses flèches énormes dont le bruit égale celui de la foudre, frappe Garouda dans toutes les parties de son corps; l'orgueilleux fils de Vinatâ n'aurait pu compter les coups qui lui étaient portés. De son côté, Crichna ne ménageait point l'éléphant d'Indra. Les montures des deux héros, l'éléphant et l'oiseau, combattaient eux-mêmes avec force et courage : le souffle de leur respiration était violent. Le puissant Êrâvata, de ses défenses, de sa trompe, de sa tête, frappe l'ennemi des serpents [10], et pousse de grands cris. Le fils de Vinatâ, de ses serres tranchantes, et du choc de ses ailes, fatigue le roi des éléphants. Ce combat terrible et singulier entre ces deux animaux fixe un instant l'attention du monde, et jette l'épouvante dans l'âme des spectateurs. Enfin Târkchya donne sur la tête d'Êrâvata un coup de son pied armé d'une serre vigoureuse; et l'éléphant, étourdi par cette attaque, tombe du ciel dans cette province même, ô Djanamédjaya, sur le sommet du Pâripâtra [11]. Indra ne voulut pas abandonner Êrâvata dans sa chute autant par amitié que par compassion. Le puissant Crichna le suivit, et s'arrêta aussi sur le Pâripâtra avec Garouda. Là, les forces étant revenues à Êrâvata, le vainqueur de Vritra et le grand Késava reprirent le combat interrompu, et s'attaquèrent de nouveau avec des flèches aiguës, armées d'un fer meurtrier, et rapides comme des serpents. Le maître du tonnerre lança sur

[9] Ce n'était pas son oncle; c'était un cousin du côté de son père, qui avait un degré sur lui. Son nom est Youyoudhâna. Voyez lect. CLX.

[10] Épithète de Garouda.

[11] Voyez tom. I, lect. CVIII, note 29. Le conte que l'on va lire a été inventé sans doute pour expliquer l'abaissement de cette chaîne de montagnes, qui s'étend à l'occident sur les confins du Malwa. Voyez la lecture suivante; voyez aussi la note 9 de la CXV[e] lecture.

Garouda, l'ennemi d'Êrâvata, la foudre dont le roi des oiseaux brava l'atteinte : car sa nature et ses mérites le mettaient à l'abri de la mort. Cependant il abaissa ses ailes comme par respect pour l'arme de celui qui était le roi des dieux, et en même temps son frère, en qualité de fils de Casyapa[12]. La montagne foulée par les pas de Târkchya s'affaisse de tout côté. Le sentiment de vénération dont elle est pénétrée pour Crichna la portait à s'humilier encore davantage. Crichna, qui la voit peu à peu s'effacer et disparaître, s'éloigne avec Garouda, et se soutient dans l'air. Alors ce dieu, créateur de tous les êtres et âme de la nature, dit à Pradyoumna : « Dirige-« toi vers Dwâravâti, et sans délai amène-moi le char avec Dârouca. Va, ma « force t'accompagnera : annonce à Balabhadra[13] et au roi des Coucouras[14] « que demain je serai à Dwâravatî après avoir vaincu Indra. » « Vos ordres « seront exécutés, » répond Pradyoumna à son père, et plein d'empressement il part, il parle à Bala et au roi des Yâdavas, et en un moment revient, monté sur le char que conduisait Dârouca.

CENT-TRENTE ET UNIÈME LECTURE.

LA MONTAGNE SANCTIFIÉE.

Vêsampâyana dit :

Crichna, porté sur ce char, revient sur le Pâripâtra, où se trouvait le roi des Souras avec Êrâvata. A la vue de Djanârddana, le Pâripâtra s'abaissa, pareil à un pied de chanvre (*sânapâda*), par déférence pour le fils de Vasoudéva, dont il connaissait la grandeur. Hrichîkésa lui sut gré de cette preuve de respect ; il s'avançait au combat, suivi de Garouda qui était chargé du Pâridjâta, et monté par Pradyoumna et Sâtyaki : ces deux héros gardaient l'arbre conquis par Crichna.

Cependant le soleil descendait vers l'occident, la nuit approchait, et le

[12] Voyez tom. I, lect. III, pag. 22.

[13] C'est-à-dire Balarâma, son frère.

[14] Nom d'une branche des Yâdavas. Voyez lect. XXXVII. Ce roi, c'est Ougraséna.

combat continuait entre Indra et Késava. Vichnou, voyant que l'éléphant Êrâvata, percé de coups, n'était plus en état de résister, dit au roi des dieux : « Le grand Êrâvata, frappé déjà par Garouda, n'est plus en état de combattre ; « la nuit vient, demain matin nous recommencerons, si tu le veux. » « Ainsi « soit fait, » dit à Crichna le maître des dieux ; il se rapprocha du ciel et campa sur une colline. Là arrivèrent pendant la nuit Brahmâ, Casyapa, Aditi, tous les dieux, les Mounis, les Sâdhyas, les Viswas, les deux Aswins, les Âdityas, les Roudras, les Vasous et Couvéra. Quant à Nârâyana, il resta sur le riant sommet du Pâripâtra avec son fils et Sâtyaki. Pour récompenser ce mont, qui par respect était descendu à la faible hauteur d'un pied de chanvre, ce dieu juste et bon lui accorda une faveur, et lui dit : « O mont, tu « seras appelé *Sânapâda*. Tu posséderas la moitié de la sainteté de l'Himâlaya. « Ainsi relève-toi ; tu seras le rival du Mérou, et une foule de bêtes fauves « t'adopteront pour leur refuge. » Après avoir témoigné sa bienveillance au Pâripâtra, Crichna, voulant honorer le dieu dont le taureau est le symbole, par sa pensée appela la rivière du Gange. Aussitôt la céleste Vichnoupadî [1] se présenta, attirée par la force seule de la réflexion du dieu ; celui-ci la salua, fit ses ablutions, prit de l'eau et un fruit du *bilwa* [2], et adressa cette offrande au maître de l'univers, à Roudra. Alors Mahâdéva, seigneur excellent, lui qu'on nomme aussi *Soma*, apparut au-dessus de cette offrande de *bilwa* et d'eau du Gange. Késava avait eu soin d'orner de fleurs le Pâridjâta, et il célébra en ces termes Îswara, souverain créateur de toutes choses.

« O dieu, toi qui t'appelles *Roudra* [3], parce que tu causes les pleurs des « hommes, et *Âdhidéva* [4], parce que tu es l'auteur des formes matérielles, « toi qui es le plus honoré et le plus chéri des êtres, tu sais unir en toi, « ô seigneur, la magnificence et la gloire.

« Tu es le maître des animaux, des bourgs et des bois, et pour cette raison « nommé *Pasoupati* [5] ; tu es le créateur suprême, ô dieu des dieux, le vainqueur de tous les ennemis des Souras, et dans le monde il n'est personne « au-dessus de toi.

« Tu es le souverain des puissants et des maîtres, l'être vénérable qui

[1] Voyez lect. cxxv, note 11. La déesse du Gange vient fournir l'eau des ablutions.

[2] Cet arbre est appelé vulgairement *Bel* (*Ægle marmelos*).

[3] La racine de ce mot est रुद् *rouda*, qui signifie *pleurer, gémir*.

[4] Voyez le Bhagavad-gîtâ, lect. viii, sl. 4.

[5] Voyez la cxxx[e] lecture, note 16.

« donne le bonheur et la vie, et c'est pour ce motif que les hommes « sages et instruits dans les mystères de nos livres saints t'ont nommé *Ísa* « et *Íswara* [6].

« A toi, dont la sagesse est infinie, à toi, essence impérissable, invisible, « immatérielle, est due la naissance de ce monde, et voilà pourquoi on t'ap- « pelle *Bhava* [7], l'être le plus élevé parmi tout ce qui est grand, tout ce qui « est souverain.

« O grand dieu, tous les génies vaincus par toi, les Dévas et les Asouras, « t'ont reconnu pour leur roi, et c'est ce qui t'a fait donner le nom de « *Mahéswara* [8].

« Adorable, et toujours adoré par les dieux avides du bonheur éternel, « bienveillant, infiniment fort, on t'appelle le dieu des dieux, le fortuné, « le désiré des hommes vertueux, et tu es à jamais l'âme de tous les êtres.

« Maître des dieux, tu es l'essence des trois mondes, la source infiniment « glorieuse de toute supériorité; et de là est venu ton premier nom de « *Tryambaca* [9].

« Par ta puissance infinie tu commandes à tes ennemis; tu fais également « entendre à tous, ô maître des maîtres, la voix de l'autorité; pour le bon- « heur commun tu es répandu partout; aussi l'on t'appelle le seigneur « suprême [10], bienfaisant, vivifiant comme le soleil.

« Tu maintiens la paix entre les hommes qui vivent ensemble, tu con- « serves la concorde entre les cousins [11]; et voilà pourquoi les sages t'ont « surnommé *Sancara* [12], ô dieu d'une justice infinie.

« Jadis la foudre du roi des Souras te fit une blessure à la gorge, et te « l'a marquée d'une teinte noire, ô seigneur rempli de force et de sagesse : « de là t'est venu ton nom de *Nîlacantha* [13].

[6] Ces deux mots signifient *maître, seigneur.*

[7] Mot dérivé du verbe भू *bhoû* (*être*).

[8] C'est-à-dire *grand maître.*

[9] Voyez lect. CXXX, note 19. Les trois yeux de Siva ne représenteraient-ils pas les trois mondes?

[10] Les deux manuscrits dévanâgaris portent शब्दस्येशान *sabdasyésâna* (*maître de la parole*).

[11] Il est singulier que le même mot sanscrit भ्रातृव्य *bhrâtrivya* signifie à la fois *cousin* et *ennemi.*

[12] C'est-à-dire *auteur du bonheur.*

[13] Une autre légende donne de ce nom une explication différente L'océan, baratté par les dieux, produisit un poison mortel, que Siva avala pour sauver le genre humain : ce poison lui resta dans le gosier, et depuis ce temps le dieu a été surnommé *Nîlacantha*, c'est-à-

« Tu portes dans le monde le signe du *linga* et du *bhaga;* tu es tout, « Soma [14], le monde animé et inanimé : aussi les savants Brahmanes te re- « connaissent pour l'incompréhensible Ambicâ [15], qui porte et contient le « monde.

« De toi sont nés les Vèdes, les Védângas, les offrandes, les cérémonies « et les libéralités du sacrifice; ô dieu des dieux, il n'est, il n'a été, il ne « sera jamais d'être semblable à toi.

« Moi et Brahmâ, Capila [16], Ananta, et tous les sages, enfants de Brah- « mâ, ô dieu des dieux, nous sommes nés de toi; tu es le maître de tout, « l'âme du grand œuvre, l'être à jamais adorable. »

C'est en ces termes qu'était honoré le dieu dont l'emblème est un taureau. Il étendit la main droite, et dit à Govinda : « Illustre Soura, tu ob- « tiendras les biens que tu désires : le Pâridjâta te restera, cesse de t'in- « quiéter. Pour prix de la dévotion dont tu as fait preuve sur le Mênâca [17], « tu verras mon oracle s'accomplir; et cette pensée doit te donner du cou- « rage. Personne ne pourra te vaincre et t'abattre : tu sauras mieux que moi « briller sur les champs de bataille. Ce que je t'annonce maintenant s'accom- « plira. Quiconque récitera avec piété la prière que tu viens de m'adresser « recueillera le fruit de sa dévotion. O Vichnou, il obtiendra la victoire « dans les combats et un honneur immortel. Tu élèveras en ce lieu une « statue qui me représentera, et que viendront adorer les dieux et les Sid- « dhas : je porterai ici le nom de *Bilwodakéswara* [18]. Le sage qui, dévoué à « mon service, sera resté en ce lieu pendant trois nuits, ô Djanârddana, « ira dans le monde qu'il aura désiré. En ce même pays se trouvera une « rivière du Gange [19], sous le nom d'*Avindhyâ :* les ablutions qu'on y fera

dire *gosier noir* ou *bleu.* Voyez l'épisode du Mahâbhârata inséré par M. Wilkins dans les notes de sa traduction du Bhagavad-gîtâ. Voy. encore la CXXVIIe lecture du Harivansa.

[14] Ce mot, qui est un des noms de la lune, est aussi une épithète de Siva. Ne serait-ce pas un composé de स *sa* et de उमा *oumâ* (*comitatus Oumâ*)? On sait qu'Oumâ est la femme de Siva.

[15] Ambicâ ou Ambâ est un nom de la déesse Pârwatî : ce mot signifie *mère.*

[16] Voyez tom. I, lect. XIV, pag. 69.

[17] Voyez tom. I, lect. CXVIII, note 32. Le Mênâca est placé parmi les montagnes du midi : je crois qu'ici le poëte le confond avec le Pâripâtra.

[18] C'est-à-dire *maître du bilwa* et *de l'eau.*

[19] Cette rivière, lectures CXL et CXLI, sera appelée *Âvarttî.* Wilford, t. XIV des Recherches asiatiques, parmi les rivières qui se jettent dans l'Yamounâ, mentionne la Crichnagangâ, qui coule dans le Câlandjara ou Bundelcund, et qui

« en récitant les *mantras* prescrits, auront le même effet que si elles étaient « faites dans le Gange. La partie intérieure [20] de cette contrée est occupée « par les puissants Dânavas, qui y possèdent une ville nommée *Chatpoura,* « et qui font de là des excursions. Ces Dêtyas, aveuglés par leurs passions, « objet de terreur pour le monde, habitent en sûreté le sommet de cette « montagne : Brahmâ leur a donné le privilége de ne pouvoir succomber « sous la main des dieux [21]. Mais toi, Késava, qui es devenu homme, tu « auras le pouvoir de les détruire. » Ainsi parla Mahâdéva : il embrassa le noble fils de Vasoudéva, et disparut.

Après son départ et au point du jour, Govinda dit encore à la montagne : « Sur tes flancs habitent de terribles Asouras qui, par l'effet de la bonté « de Brahmâ, ne sauraient être mis à mort par les Dévas. Pour le salut du « monde je serai donc obligé de t'assiéger, et de les contraindre à quitter « leurs retraites. Mais l'issue sera fermée, et ils périront tous d'après les « ordres que j'aurai donnés. Moi-même, ô mont, j'établirai sur toi ma de- « meure [22], et j'annoncerai aux redoutables Asouras que de là je les sur- « veillerai. Le pénitent, qui, le bras élevé [23], montera sur ton sommet, « obtiendra par ce fait un fruit pareil à celui de l'oblation de cent vaches. « Le dévot qui, soumis aux règles saintes, fera faire ta figure en pierre, « entrera à jamais dans ma voie. » Tel fut le privilége que le bienveillant Crichna accorda à cette montagne. Le maître des dieux y fixa une de ses habitations; et les dévots, qui ont le désir d'obtenir le monde de Vichnou,

porte aussi le nom de *Criyâ* ou *Criyanâ*. Cependant M. Wilson, au mot *Crichnânadî,* confond la Crichnagangâ avec la Crichnâ, aujourd'hui le Kitsna, qui coule dans le Décan. Je remarque aussi qu'il sort du Vindhya une rivière nommée *Nirvindhyâ*.

[20] Antardharanî.

[21] Nous avons déjà vu plusieurs fois que les Dânavas, ennemis des dieux, avaient obtenu de Brahmâ des grâces particulières. En voyant, comme ici, ces Dânavas retranchés dans les montagnes, et en pensant qu'ils se trouvent sous la protection de Brahmâ, dieu ancien, toujours respecté, mais dépourvu de culte et en quelque sorte détrôné, j'ai été tenté de croire que ces Dânavas représentent quelquefois, dans les annales mythologiques des Indiens, les premiers habitants du pays, les aborigènes, espèce de Titans, enfants de la Terre, refoulés dans les montagnes par les conquérants, et leur disputant avec acharnement le sol de leur vieille patrie, que Brahmâ, divinité désormais sans puissance et sans crédit, leur avait jadis accordé.

[22] Il est probable qu'une forteresse fut construite par Crichna sur cette montagne, et que plus tard on a fait de ce lieu un endroit de pèlerinage.

[23] On nomme cette espèce de pénitent *Oûrddhabâhou*.

y viennent animés par la piété, et font imiter en pierre la ressemblance de cette demeure d'un dieu.

CENT-TRENTE-DEUXIÈME LECTURE.

RÉCONCILIATION DE CRICHNA ET D'INDRA.

Vêsampâyana dit :

Le grand Crichna remontant sur son char, après avoir adoré le divin Bilwodakéswara, partit, et appela aux armes Indra qui était campé dans le voisinage du ciel avec tous les dieux. Alors Indra et Djayanta s'élancèrent aussi sur un char traîné par de légers coursiers. Ainsi volait au combat le dieu qui comble les vœux des justes, et la possession du Pâridjâta devint la cause d'une nouvelle lutte entre ces deux héros élevés sur leur char de bataille. Vichnou, habitué à triompher de ses ennemis, accablait de ses flèches rapides les troupes du roi des dieux. Cependant, malgré leur force et leur habileté, les deux rivaux ne purent se faire aucun mal. Djanârddana, de dix flèches armées d'un fer aigu, frappa chacun des chevaux de Mahendra. De son côté, Indra, de ses traits garnis d'une pointe menaçante, protégeait ses défenseurs. Êrâvata et Garouda, sans prendre part à la mêlée, se trouvaient cependant, au milieu des airs, couverts des milliers de flèches que lançaient Crichna et l'illustre vainqueur de Bala. Les chars de ces deux combattants également terribles, également courageux, faisaient sous leur poids trembler la terre qui les supportait, et qui vacillait comme le vaisseau sur l'onde. Tout l'horizon était enflammé, les montagnes chancelaient et les arbres tombaient par milliers. Les mortels, que leur vertu ne préservait pas dans cette calamité, étaient abattus sur le sol; de furieux ouragans bouleversaient les airs; les fleuves remontaient vers leur source; les vents soufflaient en désordre, et des météores effrayants tombaient du ciel. Le bruit des deux chars troublait l'âme de tous les êtres : le feu même brillait dans l'eau, et les astres allaient de tout côté se heurter contre les astres. De nombreuses étoiles se précipitaient de la voûte céleste sur la terre. Les

éléphants, gardiens des diverses régions de l'horizon, et les serpents des régions inférieures, s'agitaient en tumulte. Le ciel était découpé en nuages rouges, horriblement sonores et chargés d'une pluie de sang. On ne distinguait plus ni terre, ni ciel, ni atmosphère. En voyant de leurs places ces deux rivaux se précipitant au combat, la troupe des Mounis récitait des *mantras* pour le salut du monde, et les pieux Richis s'arrêtaient, murmurant à voix basse leurs prières.

Alors le grand Brahmâ dit à Casyapa : « Va, pars avec Aditi ton épouse « pour séparer tes enfants. » « Ainsi soit fait, » répondit le Mouni, fils de Brahmâ, et, montant sur un char, il va se placer entre les deux héros. A sa vue, à celle d'Aditi, les deux combattants descendent de leurs chars et mettent pied à terre : ils déposent leurs armes, et ces héros, pénétrés d'amour pour tous les êtres, et sachant bien, en leur qualité de pères, ce qu'ils doivent à leurs parents, s'inclinent avec respect. Aditi les prend tous deux par la main : « Pourquoi donc, leur dit-elle, vous faites-vous la guerre, « comme si vous n'étiez pas tous deux sortis du même sein? C'est une chose « horrible que de s'attaquer pour un faible intérêt. Parmi tous mes enfants « il n'en est aucun qui se conduise comme vous. Si vous êtes encore en état « d'entendre la voix de votre père et de votre mère, quittez vos armes, et « suivez mon conseil. » « Votre volonté soit faite, » répondirent les dieux, et, empressés d'aller se laver de leurs souillures, ils descendirent au Gange [1] en causant ensemble.

Indra disait à Crichna : « Vous êtes le maître et l'auteur du monde : c'est « vous qui m'avez affermi sur mon trône. Vous qui m'avez élevé, pourquoi « voulez-vous maintenant me renverser? Après vous être montré si bon « frère, après avoir reconnu mes droits d'aînesse, comment aujourd'hui « voulez-vous anéantir ma puissance? » Quand ils eurent achevé leurs ablutions dans l'eau du Gange, ils revinrent, pleins de soumission et de douceur, à l'endroit où se trouvaient Aditi et Casyapa. Ce lieu où ces deux fils se réunirent avec leurs parents fut nommé par les Mounis *Priyasangamana* [2]. Après qu'Indra eut été rassuré pour l'avenir, on se rendit au camp où étaient rassemblés les dieux. De là ils montèrent tous dans leurs chars

[1] C'est sans doute la rivière dont il a été question dans la lecture précédente.

[2] Ce mot se traduit par ceux-ci : *rencontre amicale*.

et prirent le chemin du ciel, transportés de la joie la plus vive. Casyapa, Aditi, Indra et Djanârddana étaient sur le même char. Arrivés dans le magnifique palais du roi des dieux, ils y furent accueillis au milieu des plaisirs et des honneurs de toute espèce. La pieuse Satchî témoigna au noble et bon Casyapa et à son épouse le respect qu'ils méritaient.

Au point du jour suivant, la prudente Aditi dit à Hari empressé de faire le bonheur du monde : « Oupendra, tu vas retourner à Dwâravatî et em« porter le Pâridjâta. Donne à ton épouse ce moyen de purification qu'elle « désire avec tant d'ardeur. Quand Satyabhâmâ en aura joui, cet arbre sera « rapporté par toi dans le Nandana, où il doit rester. » « Vos intentions se« ront remplies, » dit Crichna à la glorieuse mère des dieux, qui avait suivi les sages instructions du grand Nârada. Ensuite ayant fait ses adieux à son père et à sa mère, à Indra et à Satchî, Djanârddana partit pour Dwâravatî. Mais auparavant la fille de Pouloman, connaissant tous les devoirs de la politesse, lui fit accepter pour ses seize mille épouses des pierreries et des étoffes magnifiques, brillantes de mille couleurs, et toutes resplendissantes d'un éclat divin.

Comblé d'honneurs par tous les saints habitants du ciel, Crichna prit le Pâridjâta, et se dirigea vers Dwâravatî. Il arriva avec son fils et Sâtyaki sur le mont Rêvata. Là, il déposa le Pâridjâta, et envoya devant lui Sâtyaki à Dwâravatî. Il le chargea d'annoncer aux Yâdavas [3] qu'il apportait le Pâridjâta du palais de Mahendra; qu'il allait ce jour-là même le montrer à Dwâravatî, et que l'on eût à préparer de brillantes illuminations. Sâtyaki, après avoir reçu ces ordres, s'éloigne pour les exécuter, et revient ensuite avec toute la jeunesse de Dwâravatî, avec Sâmba et ses autres compagnons. Ce fut alors que Pradyoumna, remettant le Pâridjâta sur Garouda, fit son entrée triomphante dans la ville : Hari le suivait sur son char, que traînaient Sêvya [4] et ses autres coursiers. Sur des chars non moins magnifiques venaient après lui Sâtyaki et Sâmba, et tous les enfants de Vrichni, qui célébraient avec joie la gloire de Crichna. Les Yâdavas, en entendant de la bouche de Sâtyaki le récit des exploits de leur héros incomparable, se sentaient pénétrés d'admiration. Les habitants de la terre ne pouvaient se rassasier de contempler

[3] Le texte porte *aux Bhêmas*, branche des Yâdavas descendant de Bhîma. Voy. lect. xxxvi.

[4] C'est le nom de l'un des quatre coursiers qui sont attelés au char de Crichna. Les trois autres se nomment *Sougrîva*, *Méghapouchpa* et *Balâhaca*.

cet arbre chargé de fleurs divines. A la vue de ce miracle de beauté, source incompréhensible de plaisir et de bonheur, les vieillards sentaient diminuer leur faiblesse. Les aveugles recouvraient les yeux. Le parfum seul de cet arbre rendait la santé aux malades. Une foule de Cokilas [5] blancs couvraient ses branches, enchantant de leurs doux concerts les mortels qui, dans leur surprise, révéraient Djanârddana; ceux qui s'approchaient de l'arbre entendaient aussi les chants les plus agréables et les sons des instruments les plus variés. Quel que fût le parfum qu'ils désiraient, le Pâridjâta leur en donnait les suaves exhalaisons.

Crichna, revenu à Dwâravatî, se présenta devant le grand Vasoudéva et Dévakî. Il fit aussi une visite au roi des Coucouras, à Bala son frère, et aux Yâdavas respectables par leur âge et semblables aux Immortels. Après leur avoir rendu ces hommages et s'être acquitté de ce devoir, le dieu, qui ne connaît ni commencement ni fin, rentra dans son propre palais. Il se rendit à la demeure de Satyabhâmâ et lui remit le Pâridjâta, Celle-ci, remplie de joie, honora le vainqueur de Madhou, et reçut le présent qu'il lui faisait. L'arbre intelligent avait pris en ce moment de petites dimensions : c'était là un miracle digne de la grandeur de Crichna. Tantôt ce Pâridjâta couvre Dwâravatî tout entière, tantôt il n'est plus que de la grandeur du pouce, et peut être porté dans un appartement. Satyabhâmâ au comble de ses vœux s'incline avec respect, et, pressée de se purifier, peut à peine supporter les préparatifs nécessaires. Crichna transporta aussi dans Dwâravatî les autres richesses qu'il avait conquises dans le Djambou-dwîpa. Ensuite, se souvenant des services que Nârada lui avait rendus, le glorieux frère d'Indra appela par sa pensée le saint Mouni, afin qu'il vînt recevoir de Satyabhâmâ les preuves de sa reconnaissance.

[5] Le Cokila ou Koïl est renommé dans les poésies des Indiens pour l'agrément de son chant (*Cuculus indicus*). Sa couleur est noire.

CENT-TRENTE-TROISIÈME LECTURE.

LE PARIDJATA A DWARAVATI.

Vêsampâyana dit :

Le saint Mouni Nârada, appelé par la pensée de Crichna, se présenta sur-le-champ, ô fils de Courou. Ce héros l'accueillit avec tous les honneurs que la loi prescrit. Quand Nârada eut terminé ses ablutions, des guirlandes, des parfums, des mets de toute espèce lui furent présentés par le dieu créateur de toute la nature, et par Satyabhâma dont le cœur était plein de joie. Cette épouse de Crichna, heureuse de la possession du Pâridjâta, orne sa poitrine d'une guirlande de fleurs, et salue son mari. Elle fait d'abord à Nârada une offrande d'eau; puis elle lui présente, suivant les indications de Késava, mille vaches, une montagne d'or, d'argent, de pierres précieuses, de grains de sésame [1], et d'autres richesses. Le Brahmane contempla ces cadeaux avec plaisir, et, cessant de manger, il dit à Késava : « C'était déjà bien assez de l'eau que m'a donnée Satyabhâmâ. Je « suis content; suivez-moi, et faites tout ce que je vais vous dire. » « Ce n'était « là qu'une première cérémonie [2], » répondit le vainqueur de Madhou, et en même temps il suivit Nârada qui, marchant devant lui, s'amusait à faire mille plaisanteries. « Arrêtez-vous, dit enfin le Mouni en détachant de sa poitrine « une guirlande de fleurs, je vais partir. Pour salaire donnez-moi une vache « noire avec son veau, et une peau de gazelle noire, remplie de sésame « et d'or. Tel est le salaire qui convient au dieu même dont le taureau est « le symbole. » « Que votre désir soit satisfait, répondit en souriant Hrichî-« késa. Mais de plus formez un vœu, que je vous promets d'exaucer, ô Nâ-

[1] Le nom sanscrit est *tila*. J'ai conservé à dessein dans cette phrase le mot *montagne :* nous verrons plus bas, lect. CXXXVII, que l'usage était de donner aux Brahmanes des cadeaux qui représentaient diverses formes.

[2] Ce sont les mêmes expressions que celles que nous avons vues, lect. CXXIV, note 4; mais je ne conçois pas trop le rapport qu'elles ont avec l'ensemble de ce passage : peut-être qu'ici elles ne sont prises qu'au figuré.

« rada, pour vous prouver ma reconnaissance. » Le pieux Richi lui dit : « O Vichnou, ô éternel Nârâyana, ô vous qui êtes la voie des justes, soyez-moi « toujours favorable. Accordez-moi de pouvoir toujours visiter votre de- « meure : que je sois exempt de renaître dans une matrice, et que dans mes « existences à venir je sois encore Brahmane. » « Je vous l'accorde, » dit le dieu, et le sage Mouni se réjouit de la faveur qu'il venait d'obtenir.

Les seize mille épouses du grand Vichnou furent appelées par sa favorite Satyabhâmâ, qui leur distribua à chacune tous les présents que Satchî avait remis pour elles au fils de Vasoudéva. Le Pâridjâta, par le conseil de Nârada et l'ordre de Crichna, fut fixé en ces lieux et y prit de l'accroissement. Invité par le héros, chacun vint admirer cette merveille. On vit arriver les Pândavas avec Prithâ [3], l'illustre Drôpadî [4], Soubhadrâ [5], Sroutasravâ [6] et sa famille, Bhîchmaca et ses enfants, et d'autres parents et amis. Djanârddana eut le plaisir de recevoir le prince son ami, Ardjouna, surnommé *Phâlgouna;* le gynécée de Crichna était alors le séjour du bonheur et de la magnificence.

CENT-TRENTE-QUATRIÈME LECTURE.

LE PARIDJATA RENDU A INDRA.

Vêsampâyana dit :

Au bout d'un an le vainqueur de Késin, le dieu qui est l'essence universelle, reporta le Pâridjâta dans le Swarga : le maître du monde, aussi sage que puissant, se rendit avec Indra auprès d'Aditi et de Casyapa. Aditi sa

[3] Épouse de Pândou, appelée aussi *Countî.*

[4] Drôpadî est la fille de Droupada et l'épouse des cinq Pândavas. Le major Archer, dans son voyage au pays de Borendo, raconte qu'il y a retrouvé l'usage de la pluralité des maris.

[5] Sœur de Crichna, enlevée par Ardjouna. Elle est honorée à Djagannâtha avec ses deux frères Crichna et Balarâma. On y porte en triomphe les statues de ces trois personnages dans la fête annuelle appelée *Rathayâtrâ*, et qui a lieu au mois d'Âchâdha.

[6] C'était la tante de Crichna, mariée à Damaghocha, roi de Tchédi.

mère, en voyant devant elle le vainqueur de Madhou dans la posture du respect, prit la parole et lui dit : « Que l'amitié, qui convient à des frères, « règne toujours entre vous. O Djanârddana, songe à satisfaire le vœu d'une « mère. » « Vos vœux seront exaucés, » répondit Crichna avec feu. Prenant ensuite congé de ses parents, le vaillant Késava tint au roi des dieux un discours conforme aux circonstances : « Mahâdéva, seigneur, m'a donné « l'ordre d'assiéger des Asouras retranchés dans l'intérieur des terres [7]. Dans « dix nuits d'ici je les aurai détruits : pour cette œuvre je compte sur le « secours du brave Djayanta, qui gardera les plaines de l'air. C'est à un « fils des dieux, pourvu qu'il soit mortel, qu'est réservée la gloire de ce « triomphe. Forts de la faveur de Brahmâ, ces Asouras ne sauraient être dé- « truits par les dieux : c'est donc nous que cette tâche regarde, puisque nous « sommes de condition mortelle. » « Soyez heureux, » dit Indra, le visage rayonnant de joie. Les deux frères s'embrassèrent; et Indra fit présent à Crichna d'une aigrette d'origine immortelle, et d'une paire de pendants d'oreille.

CENT-TRENTE-CINQUIÈME LECTURE.

DÉTAILS SUR LES PURIFICATIONS.

Djanamédjaya dit :

Pieux Brahmane, raconte-moi l'origine des purifications [1]; car par un effet de la bonté de Dwêpâyana tu connais tout.

Vêsampâyana répondit :

Les cérémonies des purifications, ô noble et saint roi, furent jadis imaginées par Oumâ; et je vais t'en expliquer les règles.

[7] Autarbhoûmi.

[1] Je rends ainsi le mot पुण्यक *pounyaca*, qui est un acte religieux, comme le jeûne, la prière, etc., dont l'effet est de purifier et d'accroître les mérites déjà acquis par une piété précédente. Il paraît que la possession du Pâridjâta pouvait dispenser de l'accomplissement de pareils actes de dévotion, parce qu'il était

L'heureux Crichna venait d'apporter le Pâridjâta du ciel, et le sage Nârada s'était rendu à Dwâravatî, avant que la guerre se poursuivît entre les dieux et les Asouras par l'ordre de Mahâdéva, guerre d'extermination pour Chatpoura. Le Brahmane Nârada était donc assis près de Crichna, et autour de lui se trouvaient réunies Roukminî, fille de Bhîchmaca, la fille de Djambavân, la brillante Satyabhâmâ, la pieuse fille du roi de Gândhâra et les autres épouses de Crichna, toutes distinguées par leur naissance, leur beauté, leurs vertus, leur piété et leur soumission à leur mari. Roukminî dit à Nârada : « Saint Mouni, vous qui avez autant de savoir que d'éloquence, « daignez nous dire quelle fut l'origine des purifications : nous avons le plus « grand désir d'apprendre quelles sont les cérémonies, quel est le fruit, « quelle est l'époque de ces œuvres religieuses; ce sont là des détails que « nous attendons de vous. »

Nârada lui répondit : « Pieuse princesse de Vidarbha, écoutez, vous et « vos compagnes, les détails que j'ai appris jadis de la bouche de la déesse « Oumâ sur les cérémonies dont l'effet est de purifier l'âme. Oumâ venait « d'accomplir elle-même ces rites sacrés lorsqu'elle réunit auprès d'elle « toutes ses amies. A cette fête parurent Aditi et les autres filles du puissant « Dakcha, Satchî, fille de Pouloman et célèbre dans le monde par sa fidélité « conjugale, l'heureuse Rohinî, épouse chérie de Soma, et les autres, telles « que Phâlgounî, Révatî, Satabichâ, et Maghâ [2]. A ces déesses se joignirent « Gangâ, Saraswatî, Vennâ [3], Godâvarî, Vêtaranî [4], Gandakî [5] et les autres

convenu qu'elle en possédait toute la vertu et l'efficacité. Quelques-unes des idées qui vont être développées dans les lectures suivantes se retrouvent en substance dans les lois de Manou, lect. III, V, IX et XI.

[2] Ces quatre noms sont ceux de quatre de ces vingt-sept constellations, appelées *Nakchatras*, et qui sont les épouses du dieu de la lune.

[3] Le texte porte *Vénâ* ou *Vénou*. Voyez lect. XCIV, note 10, et lect. CXVIII, note 46.

[4] Rivière qui sort du Vindhya, ou plutôt du Rikcha et se jette dans le golfe de Bengale près de Cuttack. Wilford dit qu'il y a deux rivières de ce nom, la grande et la petite, et que la grande est dans les Poûranas appelée *Tchitrotpalâ;* il dit encore que dans son cours supérieur la Vêtaranî est nommée *Cokilâ*, et qu'elle coule par Yâdjapoura (*Jagepour*). Les poëtes donnent le nom de *Vêtaranî* à un fleuve des enfers dont les ondes sont enflammées : il faut le traverser pour arriver à la demeure d'Yama, et on ne peut le faire qu'en se tenant à la queue d'une vache noire qu'on aura donnée à un Brahmane.

[5] La Gandakî est une rivière qui se jette dans le Gange, à l'est de la Sarayou. C'est surtout de cette rivière que l'on tire la pierre sacrée, appelée *Sâlagrâma*, espèce d'ammonite qu'adorent les Vêchnavas.

« nymphes des rivières, Lopâmoudrâ [6] et toutes les saintes qui sont les protectrices du monde, les heureuses patronnes des collines [7], les pieuses « filles [8] d'Agni et Swâhâ son épouse, la glorieuse Sâvitrî [9], Riddhi, la bien-« aimée de Couvéra, l'épouse du maître de l'onde [10], celle du roi des Pitris [11], « les épouses des Vasous, la Pudeur (*Hrî*), la Richesse (*Srî*), la Fermeté « (*Dhriti*), la Gloire (*Kîrtti*), l'Espérance (*Âsâ*), la pieuse Méditation (*Médhâ*), la Volupté (*Prîti*), la Sagesse (*Mati*), la Renommée (*Khyâti*), la Mo-« destie (*Sannati*), enfin toutes les nymphes et saintes qui s'intéressent au « bonheur des êtres. Quand toutes les cérémonies furent achevées, et que « le sacrifice eut été offert, Ambicâ [12] leur donna des montagnes de sésame, « de pierres précieuses, et d'autres richesses, des étoffes, des parures magni-« fiques. Toutes ces belles pénitentes, après avoir reçu ces pieux cadeaux, « se mirent à causer ensemble. Les discours de ces femmes, pour lesquelles « leurs époux sont de véritables divinités [13], avaient pour sujet les céré-« monies des purifications que leur détaillait Oumâ. C'était l'aimable Gangâ « qui par leur conseil l'avait priée de leur donner ces renseignements cu-« rieux. La bonne déesse, pour leur faire plaisir, commença son discours « devant moi : car j'avais en cette occasion rempli l'office de Brahmane, et « j'avais eu ma part des présents de pierreries. Oumâ, s'adressant (spéciale-« ment) [14] à la divine Aroundhatî, tint le discours que je vais, ô princesse

[6] C'est le nom de la femme d'Agastya. Ce saint ayant vu ses ancêtres suspendus par le talon dans une fosse, apprit qu'il ne les délivrerait de ce supplice qu'autant qu'il aurait un fils. Des parties les plus gracieuses des animaux de la forêt il forma une femme, et la confia au roi de Vidarbha, en attendant qu'elle fût nubile. C'était Lopâmoudrâ, que ce prince regarda comme sa fille, et qu'il donna avec peine à Agastya, quand il vint la demander pour épouse.

[7] J'ai rendu de cette manière le mot गिरिनन्दिनी *girinandinî*.

[8] On donne au feu sept flammes ou rayons. Je n'ose assurer que ce soit là ce qu'on appelle ses filles. Voyez lect. CXCV, note 2.

[9] Voyez la CXXII[e] lecture, note 8.

[10] Varouna

[11] Yama.

[12] Nom d'Oumâ.

[13] पतिदेवता *patidévatâ* ou भर्तृदेवता *bhartridévatâ*. Voyez les lois de Manou, lect. V, sl. 154.

[14] J'ai ajouté ce mot pour rendre compte de l'intervention d'Aroundhatî, à qui Oumâ va adresser son discours : nouvel exemple de l'inconséquence du poëte, qui tout à l'heure disait que c'était Gangâ qui avait interrogé Oumâ. Il y a dans la mythologie indienne plusieurs femmes du nom d'Aroundhatî : l'une est fille de Dakcha, et elle épousa Dharma. Voyez tom. I, lect. III, pag. 15. Une autre est fille de Carddama et devint l'épouse du Richi Vasichtha; elle est citée comme le modèle de l'amour conjugal. On sait que Vasichtha et les six autres Richis ses collègues sont les sept étoiles de la grande

« de Vidarbha, vous répéter, à vous et à vos compagnes. J'ai connu tous les « détails de ces cérémonies, non-seulement pour les avoir entendu expli- « quer, mais encore pour les avoir vu pratiquer moi-même. »

CENT-TRENTE-SIXIÈME LECTURE.

CÉRÉMONIES DU JEUNE.

Oumâ dit :

Belle Aroundhatî, la faveur de mon époux m'a donné la science que je possède; et c'est par un effet de sa bonté que j'ai appris à connaître ces moyens de purification, saints, éternels, que l'œil de la sagesse peut seul distinguer. Oui, je le répète, c'est la divine prudence de mon époux qui m'a enseigné ces œuvres que les Pourânas révèlent, mais qui ne sont méritoires que pour la femme constamment attachée à son devoir. Il est bien de faire l'aumône et de jeûner, mais ces actes ne produisent aucun fruit pour les femmes infidèles. Une épouse mauvaise et corrompue, qui trompe son mari, par le fait de son désordre perd le fruit de sa dévotion, et tombe en enfer. Mais celle qui, parfaite en ses actions, considère son époux comme un dieu, ne s'écarte jamais de ses devoirs, et suit la voie d'une femme honnête, celle-là devient l'honneur et le soutien du monde : oui, le monde est conservé [1] par ces femmes modestes dans leur langage, pures dans leurs habitudes, fermes dans la vertu, constantes dans leur piété, et toujours sages dans leurs discours.

Qu'un époux soit malade, déchu ou pauvre, une femme ne doit jamais l'abandonner : c'est là un devoir éternel. L'époux inconsidéré dans ses

ourse. Leurs épouses demeuraient autrefois près d'eux dans le ciel : Agni en devint amoureux, et elles furent sensibles à sa tendresse, à l'exception d'Aroundhatî. Les six Richis outragés chassèrent leurs femmes hors du cercle arctique, et elles devinrent plus tard les Pléiades, qui, suivant les Indiens, ne sont qu'au nombre de six. Vasichtha est l'étoile qui paraît la seconde dans la partie un peu arquée du timon. A côté est une petite étoile que l'on fait passer pour Aroundhatî. L'auteur du Harivansa regarde comme fille de Soma l'Aroundhatî dont il est ici question.

[1] Ces mots veulent dire sans doute que la perpétuité comme la pureté des castes est assurée par la fidélité des épouses.

actions, déchu ou vicieux, est sauvé par sa femme, qui se sauve [2] en même temps que lui. Il n'est point d'expiation pour l'infidélité d'une épouse : c'est une femme morte [3]. Mais quand elle n'a péché qu'en paroles, il est alors une pénitence que les sages indiquent dans les Pourânas.

Toutes les œuvres de la femme doivent dépendre de la volonté du mari : mais surtout, si elle désire suivre la bonne voie, qu'elle sache que la véritable mortification est dans la vertu.

L'épouse infidèle reste des milliers de *calpas* [4] avant de redevenir femme, et elle expie sa faute par des milliers de transmigrations dans des êtres inférieurs. Si la malheureuse renaît à l'humanité, c'est pour être la fille d'une Tchandâlâ [5], et se nourrir de la chair de chien.

Les sages nous apprennent qu'un mari est un dieu pour sa femme : celle qui fait le bonheur de son mari a rempli son devoir et mérite le nom de *Satî* [6]. Quel que soit le zèle de ces femmes que j'ai dites *mortes*, le monde n'en reçoit aucun éclat. Mais celles qui par l'effet de leur bonne nature sont toutes en leur mari, qui ne voudraient l'offenser ni en actions, ni en pensées, ni en paroles, celles-là peuvent s'attendre à recueillir le fruit de leurs actes religieux. Écoutez donc toutes avec attention ; je vais vous dire quelles sont les règles de purification dont j'ai obtenu la connaissance par le mérite de mes mortifications.

L'épouse, après s'être levée le matin et avoir fait ses ablutions, déclarera à son mari le motif de son jeûne (*oupavâsa*) [7] ou de tout acte religieux (*vrataca*) [8] qu'elle voudra faire. Elle ira se prosterner devant les pieds de son beau-père et de sa belle-mère, puis, prenant une coupe de cuivre [9]

[2] L'expression sanscrite est तारयति *târayati*, c'est-à-dire qu'elle le fait passer sain et sauf à travers ce monde jusqu'au bonheur céleste. Il y a dans le Bhagavad-gîtâ, lect. IV, sl. 36, une image semblable : le poëte dit que la sagesse dirige l'homme à travers le péché, dont elle lui fait heureusement passer le courant.

[3] Cette condamnation n'est pas portée par les lois de Manou : car elles indiquent, lect. XI, sl. 177, un moyen de purification.

[4] Voyez tom. I, lect. VIII, pag. 45.

[5] Voyez tom. I, lect. XII, note 6.

[6] Ce mot signifie *femme vertueuse* : dans les temps modernes on a donné ce nom à la femme qui se brûle sur le corps de son mari.

[7] Voyez lect. CXXII, note 3.

[8] Le mot *vrataca* ou *vrata* s'entend de tout acte de dévotion ou de pénitence, volontaire ou imposé, comme jeûne, continence, résolution de s'exposer au froid ou à la chaleur, etc.

[9] L'expression sanscrite est औडुम्बर *ôdoumbara*. Ce mot peut signifier encore *fait du bois du figuier oudoumbara* (*ficus glomerata*).

remplie d'eau, avec du *cousa* et des grains rôtis (*akchata*)[10], elle fera une libation sur la corne droite d'une vache. Ensuite recueillant cette eau, elle en offrira à son mari, déjà purifié par ses ablutions et son esprit de pénitence, et s'en versera aussi à elle-même sur la tête. Cette espèce d'ablution est recommandée dans les trois mondes; elle a lieu avec l'eau de toute espèce d'étang consacré (*tîrtha*), et elle doit être faite dans tous les jeûnes et autres actes religieux. Cette ablution est commune aux hommes et aux femmes, ô Aroundhatî; c'est un secret que m'a révélé la bonté de Hara[11], touché de ma pénitence.

On recommande que le lit et le siége de la femme ne soient formés que d'une simple jonchée[12]; on lui prescrit de laver ses pieds. Les larmes, la colère, les disputes lui font perdre aussitôt une partie des mérites qu'elle devait recueillir d'un jeûne ou d'une autre œuvre pieuse. Pendant toute la durée de sa pénitence, ses deux vêtements, supérieur et inférieur, seront blancs[13] : sa chaussure sera faite de gazon entrelacé : elle s'abstiendra d'employer les pommades, les cosmétiques, les odeurs et les fleurs. Il lui est interdit de se frotter les dents[14], de se nettoyer la tête et de se parfumer. Elle ne pourra se purifier qu'avec de la terre[15], mêlée au jus des fruits du *bilwa*[16], de l'*amrita*[17], et de celui qu'on appelle spécialement *srîphala*[18]. Elle ne se lavera la tête qu'avec une eau mêlée de terre. On lui défend expressément tous ces soins recherchés[19] que la coquetterie conseille pour la tête, les

[10] J'ai traduit littéralement les expressions de M. Wilson au mot अक्षत, *fried grain;* ces grains se nomment aussi लाजाः *lâdjâh.* On appelle *sactou* la farine du grain rôti d'abord et réduit ensuite en poussière.

[11] Nom de Siva, époux d'Oumâ.

[12] Ce passage m'a paru fort obscur, et je n'ai rendu que d'une manière incertaine le mot अशल्यविद्ध *asalyaviddha.* Je suppose que ce mot indique que leur lit ou leur siége ne doit pas être formé de roseaux entrelacés en nattes, mais d'une simple jonchée d'herbes étendues sur le sol.

[13] Voyez lect. CXXIII, pag. 7.

[14] L'instrument qui sert pour cette opération est un petit bâton de bois tendre appelé ici दन्तकाष्ठ *dantacâchtha*, et ailleurs *dantadhâvana*.

[15] L'auteur ne dit pas quelle est cette espèce de terre ou d'argile. Il en est une qui est odorante et qui sert à la toilette : on l'appelle pour cette raison *mritâlaca*, et elle vient du pays de Sourâchtra, aujourd'hui Surate.

[16] Voyez lect. CXXXI, note 2.

[17] Voyez tom. I, lect. XX, note 22.

[18] Le dictionnaire de M. Wilson confond ce fruit avec celui du *bilwa :* le poëte les distingue ici.

[19] Ces détails de toilette sont désignés par le mot *abhyandjana*, lequel s'entend d'une opération qui consiste à se frotter le corps avec des substances onctueuses.

pieds et le corps. Elle ne doit pas monter sur un char traîné par des bœufs, des chameaux ou des ânes. Elle ne se baignera pas nue, ô fille de Soma; elle peut choisir pour son bain ou l'eau courante d'une rivière, ou l'onde d'un beau lac, et d'un étang formé par les pluies. Si ces eaux lui manquent, qu'elle fasse son ablution avec de l'eau contenue dans une jarre (*ghata, coumbha*), qui, suivant les antiques prescriptions, doit être neuve. Mais surtout l'ablution de tête, faite comme je viens de le dire, porte des fruits certains de pénitence.

CENT-TRENTE-SEPTIÈME LECTURE.

DERNIER JOUR DU JEUNE.

Oumâ dit :

L'épouse qui regarde son mari comme un dieu doit accomplir toutes ces cérémonies pendant un ou six mois, ou un an. Vers la fin de sa pénitence, comme par exemple au onzième mois, elle réunira des femmes vertueuses: c'est encore là une des pratiques que j'ai appris à connaître par suite de mes mortifications. La pénitente, qui n'a vécu que de végétaux [1], fera à ces femmes l'oblation de l'eau, et pour les payer de leur peine, leur présentera un cadeau conforme au temps et au lieu. Quand viendra le neuvième jour de la moitié blanche [2] du mois, sa pénitence sera complète, et elle mettra un terme à ses privations. Mais toutefois de même qu'elle aura commencé par un jeûne d'un jour et d'une nuit (*ahorâtra*), elle finira aussi par la même cérémonie.

A cette époque elle réclamera pour elle-même et pour son mari le service du rasoir [3] : elle se baignera et pourra se parfumer [4]. Comme au jour

[1] Le texte porte *de racines*, मूल *moûla*. La suite semble prouver qu'il faut étendre la signification de ce mot. Cette espèce de mortification s'appelle *moûlacritchtchhra*.

[2] C'est-à-dire le *soucla-pakcha*. Voyez à ce sujet ce que dit le tome I, lecture VIII, page 44.

[3] क्षुरकर्म्म *kchouracarma* (*novaculæ opus*).

[4] Cette opération s'appelle उत्सादन *outsâdana*, ou bien उद्वर्त्तन *oudvarttana*.

de son mariage, il lui sera permis de se purifier, de se parer, de se couvrir de guirlandes. En répandant sur elle l'eau de la jarre, après avoir adoré les pieds de son mari, elle dira de vive voix ou mentalement ce *mantra :* « Ondes, épouses des Richis, gardiennes universelles, source de plaisir, « trésor de bonheur et de justice [5], vous qui brillez de la couleur de l'or et « qui purifiez tout, de votre liqueur fortunée ornez-moi pour ma félicité. » Tel est le *mantra* que l'on conseille. Mais il en est encore d'autres; voici ceux que recommandent les Pourânas :

« Puissé-je conserver mes attraits, mes bonnes qualités, mon attachement « à mes devoirs! Puissé-je vivre toujours distinguée par mon époux! Puissé-je « éviter de l'offenser en action, en pensée ou en parole, et lui prouver cons« tamment ma soumission!

« Que je sois toujours au-dessus de mes compagnes! Que j'aie des en« fants! Que je sois heureuse et belle! Que mes mains soient pures! Que « ma bouche ne dise rien contre un être quelconque! Que je ne connaisse « pas la pauvreté!

« Que mon mari soit toujours beau, toujours rempli d'affection pour moi! « Constamment honorée par lui, que j'occupe sa pensée et son cœur! Qu'il « soit toutes mes amours! Et si je ressemble au tendre *tchacravâka* [6], que, « pour notre bonheur commun, il réponde à mes sentiments!

« Que j'arrive un jour aux demeures de ces femmes pieuses dont la vertu « conserve l'ordre du monde, qui soutiennent glorieusement les deux fa« milles de leur père et de leur mari, riches de leur amour pour leur époux!

« Que la terre, l'air, l'eau, l'éther, le feu, l'âme intérieure, la nature, le « Mahân [7], la conscience [8] universelle soient tous mes témoins; qu'ils se rap« pellent et attestent ma pénitence!

« Que les auteurs de cet ordre divin qui unit les âmes aux corps, et qui « mêle à la vie l'influence du Satwa, du Radjas et du Tamas [9], soient autour

[5] Le texte porte शङ्कराधर्म्म *sancarâdharmma*. J'aurais peut-être dû considérer ce mot comme composé de deux noms propres, Sancara ou Siva et Dharma, unis en vertu de la règle 1095 de la grammaire de Wilkins.

[6] Oiseau aquatique qui doit être l'*anas casarca*, et qui est renommé chez les poëtes comme modèle d'affection conjugale. Pour mieux comprendre ce passage, voyez dans la traduction de Sacountalâ par M. de Chézy la note 64, pag. 220.

[7] C'est le génie du Mahat. Voyez tom. I, lect. 1, note 12.

[8] Voyez ibid.

[9] Ce sont là les trois *gounas* dont les effets sont décrits lect. XVII du Bhagavad-gîtâ.

« de moi des témoins partout présents à mes œuvres de dévotion pour les « certifier un jour !

« Que Tchandra et Âditya, juges de tout ce qui est pur, qu'Yama, les « dix régions du ciel, le souffle même que je respire, soient tous aujour- « d'hui les témoins de ma pénitence, et répondent un jour pour moi ! »

Après la récitation de ces *mantras,* il est d'autres pratiques que les Pourânas indiquent aussi : ils nous apprennent comment on doit poursuivre le cours de toutes ces cérémonies.

Quand l'ablution dont j'ai parlé sera finie, l'épouse donnera à son mari un vêtement complet [10] qui sera son propre ouvrage, à moins qu'il n'y ait eu quelque empêchement. Elle lui fera encore cadeau d'un autre vêtement blanc et neuf, formé d'une trame qu'elle-même aura filée.

Elle invitera un Brahmane de mœurs pures, d'un esprit modeste, d'une science et d'une sagesse reconnues; et, suivant ses moyens, elle lui servira à manger avec son mari. Elle donnera à ce Brahmane le double vêtement, un lit, un char, une maison, du blé, des esclaves mâles et femelles, des parures selon sa fortune, une montagne de pierres précieuses, des grains de toute espèce, et particulièrement du sésame, des éléphants, des chevaux, des chèvres, des brebis et surtout des vaches. Elle lui présentera différentes figures de sel, de beurre, de miel, de sucre, d'or et d'argent, des ouvrages d'adresse qui rappelleront toutes les odeurs et tous les goûts, des peintures sur bois de tous les fruits, de tous les costumes, des représentations de rochers faites avec le beurre, le caillé, le lait et le gazon *doûrwâ* [11], enfin toutes les formes diverses que le Brahmane peut désirer. Ces cadeaux seront calculés selon la fortune de la femme, suivant le temps et le lieu, et, quelle qu'en soit la quantité, elle se conformera en tout à l'avis de son mari. Les présents les plus essentiels sont une mesure de sésame, et surtout une vache, qui doit être jeune et noire, une peau noire qui enveloppe ce sésame, un vêtement, un miroir et une époussette [12].

La femme qui a fait ces cadeaux à un Brahmane obtient tout ce qu'elle désire, la supériorité sur ses rivales, des enfants, le bonheur, la beauté; ses

[10] C'est-à-dire le vêtement inférieur et le vêtement de dessus.

[11] *Panicum dactylon.* On nomme communément ce gazon *Dub.*

[12] कूर्च *coûrtchtcha ;* c'est une espèce de plumeau ou de petit balai, formé d'une touffe de gazon ou d'autre matière, lequel doit servir pour la propreté.

mains seront toujours pures, elle sera riche; si elle veut des filles, elle en aura de belles et vertueuses : ainsi, plaisir, piété, satisfaction d'amour-propre, famille nombreuse, richesses, vertus, elle pourra tout posséder.

O Aroundhatî, ce sont là les grandes épreuves par lesquelles j'ai passé, et qui sont connues dans le monde sous le nom de *pénitence d'Oumâ*. C'est par ces mortifications et ces libéralités qu'une femme se rend digne des faveurs qu'elle demande. C'est à ces saintes cérémonies que s'est autrefois associé le souverain créateur, le dieu des dieux, celui dont un taureau est le symbole : c'est à ces pieuses ablutions qu'il daigna se prêter pour l'amour de moi.

Après ces actes de générosité, il faut poursuivre le cours des autres cérémonies. La conclusion est toujours un repas. Les femmes invitées à la fête reçoivent ce qu'elles peuvent souhaiter, suivant les lieux et les circonstances.

A chacun des Brahmanes présents on donnera, selon son désir, de la nourriture et des présents. Mais dans ces cérémonies le lait, et non une autre substance, est le fondement des repas; on ne doit y tuer aucun être animé [13] : telle est la loi dictée par les Pourânas.

Il faut distinguer de ces pratiques d'un ordre supérieur d'autres rites d'un genre secondaire, que la faveur de Mahâdéva, ô fille de Soma, m'a fait connaître également.

Les anciens sages ont indiqué une cérémonie particulière pour la femme enceinte, et qui consiste à offrir un vase [14] rempli de feu, ou deux fois, pendant les beaux mois de Djyechtha [15] et d'Âchâdha [16], ou une seule fois pendant l'un ou l'autre de ces deux mois. Au bout d'un mois ou deux de grossesse, une femme offrira ce vase rempli de fruits, de beurre, de lait, de caillé et de miel. Qu'elle remplisse ce même vase d'eau, et qu'elle le présente au Brahmane qu'elle préférera, vieilli par la science, éprouvé par la pénitence et vainqueur de ses passions.

Si elle désire une fille, qu'elle prenne le moyen (et il en est un) de

[13] C'est en cela que diffèrent cette cérémonie et celle du Srâddha. Voyez, vers la fin de la IIIe lecture des lois de Manou, les viandes qu'il est permis de manger en cette dernière circonstance.

[14] Le vase dont il va être question porte le nom particulier de सपुत्रकरका *sapoutracaracâ*. Le mot *caracâ* est ici du féminin, quoique M. Wilson n'indique pas ce genre dans son dictionnaire.

[15] Mai-juin.

[16] Juin-juillet.

faire exaucer son vœu, et elle obtiendra infailliblement ce qu'elle souhaite. Qu'elle sache ce qui peut faire envie à un Brahmane, et qu'elle lui fasse présent d'une vache, d'une somme d'or, d'un vêtement. Épouse fidèle et livrée aux exercices de la dévotion, qu'elle finisse par lui donner le cordon particulier à sa caste [17].

Ce sont là les règles qui intéressent la femme enceinte : quand elle est devenue mère, elle a pendant un an des devoirs à remplir envers les Brahmanes, à qui elle fera encore des offrandes de vases, telles que celles que j'ai décrites [18]. Toujours vertueuse en ses discours, d'après les directions de son mari, au jour appelé *Cômoudî* [19], elle donnera à un Brahmane un cordon d'or.

Quel que soit le vœu d'une femme en se livrant à une œuvre de pénitence, cette espèce d'offrandes, ce présent d'un cordon brahmanique, et des cadeaux proportionnés à sa fortune, voilà les moyens d'arriver heureusement à son but. Cependant, durant le cours de ses mortifications, elle ne mangera rien de nouveau en grains, en fruits ou en fleurs. Quand viendra le jour de fête, elle offrira un seul plat de riz bouilli [20] aux Brahmanes, et aussitôt après à son mari. Une femme qui s'est ainsi conduite pendant un an sera heureuse, belle et riche, et elle ne connaîtra pas le veuvage.

Celle qui, durant une année, renoncera à manger des *vârttâcas* [21], ne verra point la mort de son enfant.

Celle qui s'abstient de la chair du lièvre et des autres bêtes fauves ne tombera point dans la mort : elle partagera le destin de son époux.

Celle qui se prive d'*alâbou* [22], d'*oupodicâ* [23], de *calambicâ* [24], obtient le bonheur qu'elle désire.

Celle qui, pendant un an, ne donne au Brahmane que d'une seule plante

[17] Appelé *yadjnopavîta*. Voyez à ce sujet les lois de Manou, lect. II, sl. 44.

[18] कारकः *caracah*, du genre masculin.

[19] C'est le jour de la pleine lune dans le mois d'Âswina (septembre-octobre), ou dans celui de Cârtica (octobre-novembre). On donne surtout ce nom à une fête en l'honneur du dieu Cârtikéya, célébrée à la pleine lune de Cârtica : de là vient que ce mois s'appelle *Cômouda*.

[20] C'est le mot एकभक्त *écabhakta* que j'ai rendu ainsi.

[21] *Solanum melongena* (*egg-plant*). On appelle aussi cette plante *Sâcabilwa*, parce qu'elle est parmi les légumes ce que le *bilwa* est parmi les arbres, ou *Ractavarddana*, à cause de son influence sur le sang.

[22] *Cucurbita lagenaris*.

[23] *Basella rubra* ou *lucida*.

[24] *Convolvulus repens*.

potagère à la fois, mais y ajoute un cadeau, aura des enfants et le premier rang dans le ménage.

Celle qui aura constamment fait des ablutions de pieds volontaires aura toujours la prééminence, et ne sera jamais contrariée.

Celle qui, durant un an, prend ses repas à la clarté d'un soleil purifiant, et le soir s'abstient de manger, ne perdra pas ses enfants; elle sera heureuse, et surpassera toutes ses compagnes. Au bout de l'an, remplie de gloire, parfaite en sa pénitence, qu'elle donne un beau soleil d'or à un Brahmane pauvre et savant, et, avant le départ de l'astre du jour, qu'elle lui serve des fruits, des fleurs, et des friandises épicées (*bhakchya*) [25].

La femme pénitente, qui ne mange qu'après le coucher du soleil des mets (*bhodjya*) purifiés par la clarté de la lune et des étoiles, donnera à un Brahmane savant une lune, des étoiles, des planètes d'or, et un vêtement brillant. Elle deviendra belle et fraîche comme la lune, heureuse, digne de fixer tous les regards, et elle aura beaucoup d'enfants.

A l'époque de la pleine lune et au lever de cet astre, la femme, l'âme dévotement disposée, offrira l'*argha* avec le *cousa* et l'*akchata* [26], et fera le *bali* [27] d'orge (*yâvaca*) et de caillé. Constante dans cette pratique, elle obtiendra tous les objets de ses désirs.

Si la femme qui fait ces dévotions à la clarté du soleil est privée de la vue de l'astre par le mauvais temps ou par tout autre inconvénient, elle y suppléera en donnant au Brahmane de l'or, suivant sa fortune, et elle obtiendra le bonheur et la considération.

[25] Le commentateur des lois de Manou, Coulloûca Bhatta, au sloca 227 de la IIIe lecture, établit une différence entre les deux espèces de mets appelés *bhakchya* et *bhodjya*. Il semble que les *bhakchyas* sont des mets épicés, खरविशदं *kharavisadam;* les *bhodjyas* sont des mets formés de laitage, पायसादि *pâyasâdi.*

[26] Voyez lecture précédente, note 10.

[27] La cérémonie appelée *bali* est proprement la présentation de la nourriture, faite à l'intention de tous les êtres créés : ce qui est un des cinq sacrements chez les Indiens. Elle consiste à jeter, au moment du sacrifice, une petite portion de l'offrande en plein air derrière la maison.

CENT-TRENTE-HUITIÈME LECTURE.

PRATIQUES PARTICULIÈRES DE DÉVOTION [1].

Oumâ dit :

Maintenant, Aroundhatî, je vais te dire par quelles cérémonies pieuses on obtient les avantages extérieurs du corps.

Si une femme, attachée à son mari comme à une divinité, célèbre le huitième jour du *pakcha* noir, et ne mange que des racines et des fruits, si elle présente chaque jour à un Brahmane une seule espèce de nourriture, si, vêtue de blanc et réglée en ses habitudes, elle honore par des offrandes son *gourou* et les dieux, si, après s'être ainsi conduite pendant un an, elle donne alors à un Brahmane un éventail, et un *tchâmara* formé de la queue d'une vache, si, d'ailleurs, flattant son époux par quelque cadeau, elle s'est assurée de son assentiment, cette femme sage et fidèle acquerra une chevelure longue, flottante et descendant jusque sur ses reins.

Celle qui désire que sa tête soit garantie de tout mal doit, après l'avoir peignée soigneusement, la baigner avec du lait et le jus du fruit du *bilwa :* à son ablution elle mêlera de l'urine de vache [2]. Elle choisira pour cette cérémonie le quatorzième jour du *pakcha* noir, et elle obtiendra la faveur de conserver son mari, d'être heureuse, bien portante et de n'avoir jamais de maux de tête.

L'épouse pieuse qui désire être remarquée pour la beauté de son front doit, le premier jour [3] du *pakcha*, commencer à ne manger que d'un seul

[1] Quelque ridicules, quelque absurdes que soient toutes ces prescriptions, je n'ai pas dû priver le lecteur de ces détails. Tout en déplorant l'excès de la superstition indienne, j'ai pensé que de semblables passages n'étaient pas sans utilité pour l'histoire des mœurs et pour l'étude des antiquités. La matière a été parfois difficile à comprendre, parce que le texte est assez concis par lui-même et que souvent il fait allusion à des usages peu connus.

[2] L'urine de vache est une des cinq choses sacrées qui proviennent de cet animal, *pantchagavya*, et qui ont la vertu de purifier.

[3] Ce jour s'appelle *pratipad*.

mets. Ainsi, qu'elle ne prenne que du lait toute l'année : à la fin, qu'elle donne à un Brahmane un vêtement [4] tout-brillant d'or, et elle aura un front distingué par sa forme gracieuse.

Veut-elle obtenir de beaux sourcils; elle commencera sa pénitence le second jour du *pakcha*, et, constante dans son jeûne, elle ne mangera que des légumes [5] et du riz bouilli [6]. Au bout de l'an elle honorera les Brahmanes en leur offrant des fruits mûrs, des haricots [7], du sel et du beurre [8].

La femme qui désire des oreilles élégantes doit, au moment où brille la constellation Sravana [9], se mettre à manger de l'orge. A la fin de l'année, dans le beurre et le lait qu'elle donnera à un Brahmane elle mettra une paire de boucles d'oreilles d'or.

Celle qui a l'envie d'avoir un nez qui, prenant avec grâce à la chute du front, partage agréablement son visage, et soit exempt de toute incommodité, aura soin, en commençant son jeûne, de choisir une touffe de *tila* [10] en fleurs, qu'elle arrosera d'une onde pure : elle finira par cueillir ces fleurs, qu'elle mettra dans du beurre, et présentera à manger à un Brahmane.

O fille de Soma, une femme a-t-elle le désir d'avoir de beaux yeux; il faut qu'elle se mette à ne prendre que du lait et du beurre, et qu'au bout de l'an elle jette des feuilles de lotus noir dans le lait qu'elle donnera au Brahmane qui pour elle récitera les *mantras* [11]. En agissant ainsi elle acquerra des yeux comparables au lotus noir.

Si une femme, d'ailleurs sage et vertueuse, veut des lèvres charmantes, pendant un an elle boira de l'eau dans un vase de terre [12], et le huitième

[4] Ce vêtement est désigné par le mot पट *pata*.

[5] शाक *sâca*.

[6] भक्त *bhakta*.

[7] *Mâcha* (*phaseolus radiatus*).

[8] Le manuscrit dévanâgari de Paris ajoute ici un vers qui contient une comparaison que je n'ai pu comprendre. Il indique une similitude entre le sourcil et le musc, *mriganâbhi*.

[9] Cette constellation est le 23e Nakchatra lunaire, contenant trois étoiles α, β et γ de l'Aigle. La prescription dont il s'agit ici est fondée sur un jeu de mots, *sravana* signifiant aussi *oreille*.

[10] Le *tila* est le *sesamum orientale*.

[11] C'est ainsi que je rends le mot प्लवमानः *plavamânah*. M. Wilson dit que प्लव *plava* est le son prolongé des voyelles dans la récitation des Vèdes, et l'accentuation continue et marquée.

[12] Le texte ne porte que मृन्मयेन *mrinmayéna*, sans ajouter aucun substantif. Je n'ai pas cru que l'auteur prescrivît de mêler à sa boisson quelque substance terreuse; j'ai sous-entendu le mot *vase*.

jour du *pakcha* mangera de l'*ayâtchita* [13]. A la fin de l'année elle donnera à un Brahmane du corail, et ses lèvres deviendront aussi rouges que le fruit du *bimba* [14].

La femme fortunée, heureuse en enfants et riche en grains et en vaches, si elle désire avoir de belles dents, doit, le huitième jour du *pakcha* blanc, manger deux plats de riz bouilli (*bhakta*), et au bout de l'année mettre dans le lait qu'elle donne au Brahmane des dents d'argent. C'est ainsi qu'elle obtiendra des dents pareilles aux fleurs du *tila*, et de plus le bonheur et une nombreuse famille.

Celle qui veut être distinguée pour l'ensemble d'un visage agréable aura soin, le jour de la pleine lune et peu avant le lever de cet astre, de donner à un Brahmane et de manger elle-même de l'orge (*yâvaca*) cuite au lait : à la fin de l'année elle présentera ses hommages au même Brahmane en lui offrant dans une fleur de lotus une lune d'or. Ce don lui procurera un visage comparable à une pleine lune.

La femme qui désire deux seins semblables aux fruits du palmier, le dixième jour du *pakcha*, mangera silencieusement deux *ayâtchitas*. A la fin de l'année elle donnera en présent à un sage Brahmane deux fruits de *bilwa* d'or pur, et elle obtiendra une grande prospérité, une nombreuse lignée, et une belle poitrine.

Celle qui veut éviter le gonflement du ventre doit se soumettre à ne manger que du riz bouilli, et le cinquième jour du *pakcha* s'abstenir de toute nourriture cuite à l'eau. Au bout de l'année elle donnera à un pieux Brahmane des fleurs de *tila* accompagnées de présents.

La femme qui a l'envie d'avoir de belles mains devra, le douzième jour du *pakcha*, user de toute espèce d'herbes potagères, et au bout de l'an donner à un savant Brahmane deux lotus d'or.

Voici la pratique convenable pour celle qui désire de larges reins [15] : le treizième jour du *pakcha* elle ne mangera que du riz bouilli et de l'*ayâtchita*. A l'expiration de l'année, qu'elle offre du sel à un Brahmane, dont elle ornera la face comme celle d'un Pradjâpati [16], la teignant de poudres

[13] Ou *adjâtchita*. J'ignore quelle est cette plante.

[14] *Momordica monadelpha*.

[15] Nous avons déjà vu que c'est là un des traits distinctifs de la beauté chez les femmes indiennes.

[16] Le texte est assez obscur pour me laisser douter si c'est le visage même du Brahmane

noires et onctueuses [17], lui prodiguant l'or et les pierreries, et lui donnant toute espèce de présents et un vêtement rouge. Tel est le moyen pour une femme d'obtenir une largeur de reins dont elle pourra être fière.

Veut-elle une voix douce et agréable ; qu'elle renonce au sel pour elle-même, et qu'elle en donne pendant un an ou un mois à un Brahmane avec d'autres présents, et elle possédera une voix qui charmera les oreilles par ses cent qualités.

Celle qui a le désir d'être remarquée pour la finesse des chevilles de ses pieds doit, chaque sixième jour du *pakcha*, manger du riz cuit à l'eau : elle se gardera de toucher avec son pied ou le feu, ou un Brahmane; si jamais elle touche un Brahmane, qu'elle le salue avec respect. Qu'elle ait soin, au moment du bain, de ne pas frotter un pied contre l'autre. Après avoir rempli toutes ces conditions, que cette femme, fidèle à son époux comme s'il était un dieu, donne à un Brahmane deux tortues d'or placées dans du beurre, ou deux lotus inclinés et marqués de taches rouges [18].

Enfin celle qui veut réunir toutes les beautés du corps doit dans la saison des fleurs célébrer une fête de trois jours. Au moment de la Cômoudî [19], à la pleine lune d'Âchâdha [20], de Mâgha [21], et d'Âswina [22], elle honorera son père, sa mère et le souverain créateur; elle donnera aux Brahmanes du beurre et du sel; elle fera chez elle des ablutions; elle se frottera de bouse [23], et fera la cérémonie du *bali* [24]. Qu'elle soit toujours sage en ses paroles, réglée en ses désirs, modeste en ses actions, et de toutes les plantes potagères qu'elle mangera, qu'elle en jette autour d'elle une portion comme une offrande faite à tous les êtres.

L'épouse qui désire avoir de bons parents doit, chaque septième jour du *pakcha*, ne manger que du riz bouilli. Au bout de l'année elle donnera à un Brahmane, entre autres présents, un taureau d'or, et elle obtiendra l'objet de son vœu.

auquel elle donne l'apparence d'un Pradjâpati ou de Brahmâ, ou si ce n'est pas plutôt une idole qu'elle arrange de cette manière.

[17] C'est-à-dire avec la substance qu'on appelle *andjana*.

[18] Sens douteux : रत्नैर्द्रव्यैर्मुद्रयित्वा.

[19] Voyez lecture précédente, note 19.

[20] Voyez lecture précédente, note 16.

[21] Janvier-février.

[22] Voyez lecture précédente, note 19.

[23] Voyez plus haut la note 2.

[24] Cette cérémonie est indiquée dans la

Celle qui entretient une lampe sur un *carandja* [25], et qui à la fin de l'année donne à un Brahmane une lampe d'or, brillera elle-même comme un flambeau; elle sera aimée de son mari, elle aura beaucoup d'enfants et l'emportera sur ses rivales.

La femme qui mange les restes des offrandes sera exempte de péché, dévouée à son mari, douce en ses discours, égale en son humeur, toujours pure et soumise à son beau-père et à sa belle-mère.

J'ai dit quelles devaient être les œuvres pieuses et les pénitences de la femme qui, amie de la vérité et du devoir, honore son mari comme une divinité présente; je vais t'apprendre quelles sont les règles que les Pourânas indiquent pour l'épouse veuve, toujours unie de cœur à celui qu'elle a perdu. Elle formera de terre une image de son mari, à laquelle elle présentera des offrandes [26]; elle se rappellera les devoirs pieux qu'il a remplis, et, l'âme toujours dévouée à son souvenir, elle semblera n'agir qu'avec son assentiment pour ses œuvres de religion, pour ses jeûnes et le choix de ses mets : pour prix de sa fidélité, elle arrivera un jour dans le monde où vit encore son époux. C'est par ces moyens que Sândilî [27], qui avait toujours fait son dieu de son mari, brille maintenant comme le soleil.

Ainsi les épouses de tous les dieux ont appris aujourd'hui les antiques et éternelles cérémonies par lesquelles on conserve la pureté. Le Mouni Nârada vient aussi d'entendre dire quelles sont les règles prescrites pour le jeûne et les autres actes de pénitence. Aditi, Indrânî, et toi, pieuse fille de Soma, vous connaissez maintenant tous ces rites précieux qui vous procureront la pureté, et qui vous donneront une grande renommée parmi les femmes. Les nobles épouses de Vichnou, dans toutes les incarnations, seront également instruites dans ces saintes pratiques de purification. J'ai fini de vous expliquer quels étaient, parmi les devoirs, ceux qui concernaient les femmes, comment celles-ci étaient obligées d'honorer leur époux, de régler leur conduite, et de veiller sur leurs paroles.

phrase qui suit. Voyez la lecture précédente, note 27.

[25] *Galedupa arborea.*

[26] पूजा *poûdjâ.*

[27] Sândilî est un des noms d'Oumâ elle-même. Voyez lect. CXVIII, tom. I, pag. 510. Cependant, lect. CXLIX, c'est celui d'une pénitente, amie de cette déesse. Agni, dans une de ses naissances, est né de Sândilî, fille de Sandila : de là vient que ce dieu est surnommé *Sândilya.*

Vêsampâyana dit :

Nârada, continuant à parler à Roukminî, lui dit : « Les déesses, pénétrées de l'esprit de pénitence, après ce discours de l'épouse de Mahâdéva, « la saluèrent et se retirèrent pleines de joie. Aditi commença ses mortifi- « cations suivant les règles détaillées par Oumâ. Toutes les vertus de ses « purifications furent réunies dans le Pâridjâta : une guirlande formée de « ses fleurs fut remise pour moi à Casyapa. C'est précisément cette péni- « tence d'Aditi, dont Satyabhâmâ ressent les précieux effets.

« Il est quelques pratiques particulières suivies par la pieuse Sâvitrî, et « qui donnèrent un prix nouveau à ses mortifications : par exemple, au « moment du crépuscule, et sur le lieu convenable, on fait l'offrande [28], « l'adoration [29] et la double prière [30]. La femme qui à la pénitence de Sâvi- « trî joint celle d'Aditi sauve la famille de son père, de son époux et elle- « même.

« Indrânî se soumit aussi aux mortifications d'Oumâ : dans le genre de « pénitence qu'elle pratique, le vêtement est rouge, la chair est permise « pour nourriture [31], le jeûne est d'un jour entier (*ahorâtra*), et le présent « est de cent *coumbhas* [32] de grain.

« Gangâ eut aussi son genre particulier de pénitence, qui consiste à faire « dès le matin ses ablutions dans l'eau ou autrement, mais toujours dans l'eau « au moment du *pakcha* blanc de Mâgha. C'est là ce que l'on nomme *la mor-* « *tification de Gangâ*, laquelle procure l'accomplissement de tous les désirs; « et la femme qui remplit ces conditions sauve vingt-et-une familles. On « doit, à la suite de cette dévotion, donner mille *coumbhas* de grain, un « bateau et un repas [33] qui rompe le jeûne.

« L'épouse d'Yama se livra au genre de mortification nommé *Yâmara-* « *tha*, lequel a lieu en hiver et en plein air. Après avoir fait ses ablutions et « honoré son mari, une femme, dûment purifiée, doit dire ces paroles :

28 *Poûdjana.*

29 *Namascara.*

30 *Djapa.*

31 सामिष *sâmicha.*

32 Cette mesure contient plus de trois boisseaux. A la fin des sacrifices on présente au prêtre un vase, appelé *poûrnapâtra*, qui est supposé contenir deux cent cinquante-six poignées de riz.

33 पारणं *pâranam.*

« *Je me tiens dans l'Yâmaratha*[54] : *que le froid soit derrière moi. Fidèle à mon* « *époux, que je conserve mes enfants et ma considération; que je surpasse mes* « *compagnes, et que je ne voie pas Yama*[55]. *Que je vive longtemps, conservant* « *ma beauté, mon époux, mes enfants. Qu'à la fin j'arrive au monde*[56] *de mon* « *époux. Que tel soit le fruit de ma pénitence. Le cœur et les mains toujours pures,* « *aimée de ma famille, que je sois ornée de bonnes qualités.* Après cette céré- « monie, elle honorera un Brahmane, et lui donnera à manger du miel, du « sésame noir et du lait.

« Telles furent les pénitences accomplies par les déesses d'après l'indica- « tion de l'épouse de Mahâdéva. Beautés chéries de Hari, écoutez bien mes « paroles. Ayez soin de suivre ces saintes pratiques, et vous serez toutes « purifiées. Songez que je n'ai fait que vous rappeler ce qu'avait jadis révélé « Oumâ elle-même sur l'efficacité de ces cérémonies, source féconde de « vertu et de sainteté. »

Instruite par ce discours, Roukminî suivit ces règles de mortification, et Oumâ daigna lui donner, pour voir la vérité, l'œil divin. L'épouse de Crichna, en se soumettant à toutes ces pratiques de dévotion, ne manqua pas d'y ajouter le don d'un taureau, de pierreries, de guirlandes et de mets de toute espèce. Djâmbavatî imita l'antique pénitence d'Oumâ, et fit aussi le présent d'un taureau et de pierreries. Satyabhâmâ marcha également sur les traces de l'épouse de Siva.

Rohinî, Phâlgounî et Maghâ[57] se livrèrent aussi jadis à ces mêmes œuvres de pénitence. Satabhichâ[58] se distingua de cette manière entre les femmes de Soma, et mérita le premier rang parmi les Nakchatras.

[54] Ce passage est obscur. Le mot *Yâmaratha* signifie *appartenant au char d'Yama*. Je suppose que dans cet acte de dévotion la femme se tourne vers le midi, qui est la région d'Yama, et par conséquent elle a derrière elle les montagnes de l'Himâlaya, d'où viennent les froids.

[55] Elle souhaite de ne pas mourir, Yama étant le dieu des enfers.

[56] Au monde où son époux aura été accueilli après sa mort.

[57] Épouses de Soma : Rohinî est le 4ᵉ astérisme lunaire, contenant cinq étoiles du Taureau, α, β, γ, δ, ϵ. Le nom de Phâlgounî convient à deux constellations, la 11ᵉ et la 12ᵉ, distinguées par les épithètes *poûrwa* et *outtara*, et renfermant plusieurs étoiles du Lion. Maghâ est le 10ᵉ astérisme, et contient cinq étoiles du Lion, α, γ, ζ, η et ν.

[58] Ainsi se nomme le 25ᵉ Nakchatra, renfermant cent étoiles, dont une est le λ du Verseau. Voyez dans Wilson l'étymologie de ce mot.

CENT-TRENTE-NEUVIÈME LECTURE.

ORIGINE DE CHATPOURA.

Djanamédjaya dit :

Pieux Vêsampâyana, saint pénitent élève de Vyâsa, dans l'histoire de l'enlèvement du Pâridjâta tu m'as parlé de Chatpoura [1], séjour de princes Asouras. Sage Mouni, raconte-moi la mort de ces redoutables ennemis, et celle d'Andhaca.

Vêsampâyana reprit :

Quand le héros de Tripoura [2] périt sous les coups du puissant Roudra, ce pays était peuplé de guerriers Asouras. Plus de cent soixante mille habitants de cette province de Tripoura furent brûlés par les feux des flèches divines. Ceux qui avaient échappé, affligés de la mort de leurs parents, se livrèrent aux exercices de la pénitence dans le Djamboûmârga [3], pays aimé des hommes vertueux et habité par les Maharchis. La face tournée vers le soleil et ne se nourrissant que d'air, ces héros, au nombre de près de cent mille, adressaient leurs hommages au dieu qui est sorti du lotus [4]. Les uns réfugiés à l'ombre d'un *oudoumbara* [5] habitaient sous cet arbre; les autres avaient choisi pour demeure un *capittha* [6]; d'autres s'étaient retirés dans l'enclos du chacal (*srigâlavâtî*) [7]; quelques-uns, fixés aux pieds d'un majes-

[1] Voyez la lecture CXXXI, vers la fin.

[2] Le mot *Tripoura* se dit du prince, de la ville et du pays de Tripoura. Voyez lect. CXXIX, note 27. Voyez aussi lect. CCLIX.

[3] Ce mot signifie *chemin du Djambou*. Voyez pour ce mot *Djambou* la lecture CXXX, note 5. Le Djamboûmârga, lect. CIII, est cité comme un *tîrtha* renommé : il est sans doute voisin du Djambou-dwîpa, et situé au pied du Pâripâtra, où demeurent ces Asouras.

[4] C'est-à-dire à Brahmâ.

[5] *Ficus glomerata.*

[6] *Feronia elephantum.*

[7] Je traduis littéralement le mot *srigâlavâtî*. Il est à présumer que les noms d'arbres qui précèdent désignent, comme ce mot-ci, des lieux particuliers, qu'une légende, assez obscure d'ailleurs, a rendus célèbres. Le poëte cherche ici à rendre compte de l'origine de ces mots, et il me semble qu'il n'a pas su exprimer ses idées

tueux *vata* (*vatamoûla*) [8], d'un figuier de Brahmâ (*brahmavata*) [9], lisaient les saintes écritures, et tous poursuivaient avec ferveur le cours des pénitences les plus austères.

L'aïeul du monde, le dieu créateur de tous les êtres, satisfait de leur pénitence, se présenta devant eux, et leur laissa le choix d'une récompense. Malgré l'offre gracieuse que leur faisait le dieu né du sein d'un lotus, ils refusaient toute espèce de faveur, conservant leur haine contre Tryambaca, et voulant venger leurs frères. Brahmâ, dont la science embrasse tout, leur dit : « Qui peut se flatter de triompher de celui qui crée et détruit l'univers? « Ne perdez pas ainsi le fruit de votre pénitence. Le dieu époux d'Oumâ [10] « est tout-puissant : il n'a ni commencement, ni milieu, ni fin. » Quelques-uns de ces Asouras, connaissant mieux la vérité, demandèrent à habiter dans le Swarga [11] la partie ténébreuse. Les autres furent assez insensés pour persister dans leur refus. Brahmâ les engagea de nouveau à choisir autre chose que la colère de Roudra. Alors ils lui répondirent : « Nous demandons le privi« lége d'être à l'abri des coups de tous les dieux. Accorde-nous de posséder « six villes dans l'intérieur des terres; que par cette raison le lieu de notre « habitation se nomme *Chatpoura;* et puissions-nous y trouver le bonheur « et l'accomplissement de tous nos désirs! Instruits par le triste sort de Tri« poura, nous avons tout sujet de trembler. O toi qui es le trésor de toute « pénitence, fais que nous n'ayons rien à craindre de ce Roudra, qui a donné « la mort à nos parents. »

Brahmâ leur dit : « Asouras, vous n'aurez rien à redouter des dieux, ni de « Siva lui-même, mais à condition que vous ne maltraiterez point les Brah« manes qui marchent dans la voie de la vérité, et qui sont les amis des « gens de bien. Si vous êtes jamais assez fous pour les insulter, votre bon-

d'une manière assez claire. Le Varâ-sanhita, parmi les provinces du Madhyadésa, en cite une nommée *Ôdoumbara*, et nous avons vu, lect. CXVIII, au nombre des rivières du midi, l'Oudoumbarâvatî. Les Ôdoumbaras sont aussi une famille issue de Viswâmitra, comme le dit la lecture XXVII, p. 123.

[8] *Ficus indica*.

[9] C'est peut-être plutôt *brahmavâta;* car l'adjectif formé de ce mot est écrit plus bas *brahmavâtîya*. Ce mot signifierait alors *enceinte de Brahmâ*.

[10] Je rends ainsi l'épithète *Soma* appliquée au dieu Siva.

[11] S'il y a dans cette légende quelque vérité historique, on peut regarder le Swarga comme la partie orientale de l'Inde : c'est précisément le pays d'où sortaient ces Asouras, chassés de Tripoura, et ils demanderaient par conséquent à y rentrer.

« heur cessera. Les Brahmanes sont à la tête de la création. Si vous oubliez « leurs droits, c'est alors que vous aurez à craindre Nârâyana; car Nârâyana « est le gardien des priviléges de tous les êtres. »

Les Asouras, après avoir reçu de Brahmâ ce témoignage de faveur, se retirèrent. Quelques-uns d'entre eux, suivant les règles du devoir, adressèrent leurs hommages à Mahâdéva, funeste auteur de la chute de Tripoura. Ce dieu protecteur de la piété se montra à eux monté sur un taureau blanc, et leur dit : « Asouras, abjurant toute haine, déposant votre « orgueil et votre désir de vengeance, vous vous êtes adressés à moi. Je « veux vous en témoigner ma satisfaction par un don particulier. Je suis « content de vos œuvres; je vous accorde d'aller au Swarga en compagnie « avec les saints Mounis et les Brahmanes distingués par leur piété. Les « pénitents, instruits dans la science de Brahmâ, qui habiteront en ces lieux « sous l'arbre *capittha*, se retrouveront dans des mondes semblables au « mien. Le mortel qui, se livrant ici même à de pénibles austérités, em« brassera la vie de Vanaprastha [12], qui observera la fin des *pakchas* et des « mois, et m'offrira ses hommages, celui-là obtiendra le fruit de mille « années de pénitence. S'il continue ses dévotions pendant trois nuits, « suivant les prescriptions indiquées, il arrivera au but de ses désirs. Le « mérite de celui qui demeurera dans le *dwîpa* du soleil [13] et dans la région « inférieure [14] se trouvera doublé : tel est le privilége que je vous accorde. « Quiconque m'honorera sous le nom de *Swétavâhana* [15] sera à l'abri de « toute crainte et entrera dans ma voie. Les mortels qui traiteront avec res« pect les saints Mounis, les pieux Brahmanes habitant sous l'*oudoum*« *bara* [16], au pied du *vata* [17], près du *capittha* [18], dans l'enclos du chacal [19], « ou près du figuier de Brahmâ [20], ces mortels, dis-je, suivront toujours la « route que leur désir leur aura tracée. »

[12] Ainsi se nomme celui qui vit retiré dans la forêt : ce qui est le troisième état ou *âsrama* du dévot indien. Voyez la lecture VI des lois de Manou.

[13] अर्कद्वीप *arcadwîpa*. Tout ce passage est d'une obscurité que je ne saurais éclaircir. Je me suis contenté d'en donner une traduction littérale, nécessairement incertaine.

[14] नीच ou निम्नदेशे, *nîtcha* ou *nimnadésé*.

[15] Ce mot veut dire *porté sur une monture blanche*.

[16] C'est-à-dire *Ôdoumbaras*.

[17] *Vâtamoûlas*.

[18] *Câpitthacas*.

[19] *Srigâlavâtîyas*.

[20] *Brahmavâtîyas*.

Ainsi parla le dieu porté sur une monture blanche; et, accompagné de tous ces pénitents, il se rendit au Roudraloca [21]. Là il forma le projet de se rendre et de s'établir dans le Djamboûmârga.

CENT-QUARANTIÈME LECTURE.

SACRIFICE DE BRAHMADATTA.

Vêsampâyana dit :

Dans ce temps-là vivait un Brahmane, nommé *Brahmadatta*, savant dans les quatre Vèdes et les Védângas, disciple d'Yâdjnavalkya, zélé pour ses devoirs, et surtout instruit dans la partie de l'Yadjour appelée *Vâdjasanéyi* [1]. Le sage Vasoudéva l'avait chargé de célébrer un Aswamédha. Or, ce Brahmadatta habitait dans le pays de Chatpoura, sur les bords charmants de l'Âvarttî [2], aux ondes retentissantes et ornées de la présence des Mounis. Grand lecteur des Vèdes, ce Brahmane était l'ami, le directeur spirituel, le protecteur du noble Vasoudéva. Il s'était préparé à ce sacrifice solennel qui exige le délai d'une année [3]. Enfin Vasoudéva, accompagné de Dévakî, vint le trouver à Chatpoura, comme Indra vient trouver Vrihaspati. Le sacrifice était remarquable par une grande profusion de mets et de présents : Brahmadatta y avait pour assistants les plus sages, les plus pieux d'entre

[21] Ce qui signifie « le monde de Roudra. »

[1] L'Yadjour est un des Vèdes; on le divise en deux parties principales, appelées *blanche* et *noire*, ou *Vâdjasanéyi* et *Têttirîya*. La première est attribuée à Yâdjnavalkya, à qui elle fut révélée par le soleil, qui lui apparut sous la forme d'un cheval. La seconde partie doit son nom à Tittiri, qui la reçut d'Yâsca, disciple de Vêsampâyana, lequel, dans la recomposition des Vèdes, avait été chargé par Vyâsa de donner ses soins à l'Yadjour. Ce mot *Tittiri* signifie *perdrix*, et a donné lieu à un conte inventé par les auteurs des Pourânas : ils disent que les textes de l'Yadjour, avalés par Yâdjnavalkya, furent, au commandement de Vêsampâyana, dégorgés par lui et avalés ensuite par les disciples de ce même Vêsampâyana changés en perdrix. Tel est en général l'esprit des Pourânas; leurs historiettes ne sont bien souvent que des contes allégoriques, bâtis sur un jeu de mots : *ab uno disce omnes*.

[2] L'Âvarttî doit être la rivière que, dans la cxxxi[e] lecture, l'auteur désigne sous le nom du Gange. Il en sera question dans la lecture qui va suivre.

[3] Voyez lect. xiv, note 19.

les Mounis, Vyâsa, Yâdjnavalkya[4], Soumantou[5], Djêmini[6], le juste Djâbali[7], Dévala, bien d'autres encore, et moi-même[8]. Vasoudéva n'avait rien oublié pour relever la pompe de cette cérémonie : la pieuse Dévakî, par un effet de la puissance de son fils, dieu suprême descendu sur la terre, se trouva en état de donner à ces nobles convives tout ce qu'ils pouvaient désirer.

Au moment du sacrifice, les Dêtyas qui habitaient à Chatpoura, Nicoumbha et les autres, fiers du privilége qu'ils avaient reçu de Brahmâ, se rassemblèrent et dirent à Brahmadatta : « Nous voulons participer à votre sa- « crifice et boire avec vous le *soma*. Nous voulons aussi que Brahmadatta « nous donne ses filles; elles sont belles, dit-on; qu'on les appelle, qu'on « les remette entre nos mains, ainsi que les plus précieuses de vos pierre- « ries. Autrement nous ne vous laisserons pas achever votre sacrifice. » A ces mots Brahmadatta répondit : « Illustres Asouras, les Pourânas ne nous per- « mettent pas de vous admettre au sacrifice. Comment pourrais-je vous « donner à boire le *soma?* Demandez à ces sages Mounis, qui connaissent « la lettre des Vèdes et leurs commentaires[9]. Pour celles de mes filles qui « sont en état d'être mariées, c'est dans l'Antarvédî[10] qu'elles doivent trou- « ver des époux de leur rang. Quant aux pierres précieuses que vous deman- « dez, je vous les céderai de mon plein gré. Mais pensez-y bien : par la « violence vous n'obtiendrez rien de moi, et j'aurai recours au fils de Dévakî. »

Nicoumbha et ses compagnons, dans l'emportement de leur coupable rage, brisèrent l'enceinte du sacrifice et enlevèrent les filles de Brahmadatta. Vasoudéva, témoin de leur brutalité, appela par sa pensée son généreux fils Crichna, Balabhadra, et Gada. En apprenant cet horrible attentat, Crichna dit à Pradyoumna : « Pars, ô mon fils, et cours sans retard à la défense « de ces jeunes vierges : emploie pour les délivrer la magie, tandis que je « vais avec l'armée des Yâdavas assiéger Chatpoura. » Aussitôt le héros, fils

[4] Ce Mouni est regardé comme l'auteur d'un code renommé qui porte son nom.

[5] Rédacteur de l'Atharva-véda.

[6] Disciple de Vyâsa, rédacteur du Sâma-véda, et auteur d'une école de philosophie, appelée le *Mimânsa*.

[7] J'ai suivi pour ce mot l'autorité de M. Wilson : le manuscrit bengali me donne *djâpati*, et les deux dévanâgaris *djâdjali*.

[8] C'est-à-dire Vêsampâyana, le narrateur de ce poëme.

[9] भाष्य *bhâchya*.

[10] Le mot *antarvédi* désigne un espace de terre compris entre deux rivières. On en compte plusieurs dans l'Inde; celui dont il est ici question est le Doab ou pays placé entre le Gange et l'Yamounâ.

de Roukminî, exécutant l'ordre de son père, courut du côté de Chatpoura : par le secours de la magie il enleva les jeunes filles, et leur en substitua d'autres qui n'étaient que le produit de son art merveilleux. Il avait dit à Dévakî : « Vous n'avez rien à craindre. » Les Dêtyas, emmenant leur proie sans méfiance, entrèrent avec joie dans Chatpoura.

Cependant le sacrifice fut continué suivant les rites ordinaires, et rien ne fut omis de ce qui pouvait le faire distinguer entre tous. Dans l'intervalle étaient arrivés les princes invités d'avance par le sage Brahmadatta, savoir, Djarâsandha, Dantavaktra, Sisoupâla, les Pândavas, les fils de Dhritarâchtra, les princes de Mâlava et de Tangana [11], Roukmin, Âcriti, Nîla, Nârmada, les deux princes d'Avanti, Binda et Anoubinda, Salya, Sacouni, et d'autres héros, voisins de Chatpoura.

Le sage Nârada, en les voyant, se dit : « Les autres Kchatriyas vont se « trouver rassemblés avec les Yâdavas. De cette réunion naîtra un sujet de « guerre : il faut que je me montre en cette affaire. » Aussitôt le Mouni se rendit au palais de Nicoumbha. Après avoir reçu les hommages et de ce prince et des autres Dânavas, Nârada s'assit et prit la parole : « Comment ! « vous vous déclarez contre les Yâdavas, et vous restez ainsi tranquilles ! « Brahmadatta est l'ami du père de Crichna, et il doit compter sur l'assis- « tance de ce héros. Ce Mouni a cinq cents femmes, qu'il a épousées par « amitié pour le fils de Vasoudéva, deux cents appartenant à la classe des « Brahmanes, cent à celle des Kchatriyas, cent à celle des Vêsyas, cent à « celle des Soûdras. Le savant et sage Dourvâsas, honoré par ces femmes, « leur a accordé pour récompense que chacune aurait un fils et une fille, « tous remarquables par leur beauté. Les filles se distinguent par leur jeu- « nesse ; une fois mariées, elles sont dévouées à leur mari, et possèdent « l'heureux avantage d'embaumer la couche nuptiale du parfum de toutes « les fleurs. Le saint solitaire les a douées de tous les talents des Apsarâs : « elles savent avec grâce et chanter et danser. Les fils sont beaux, instruits « dans la science des livres sacrés, et attachés à tous les devoirs de leur « ordre, sans exception. Les filles du sage Brahmadatta ont été mariées aux « principaux Yâdavas : il en restait encore cent que vous avez enlevées. Cet « incident va devenir la cause d'une guerre avec le chef de ces héros. Il faut

[11] Voyez lect. CXIII, note 10.

« dès le commencement vous procurer des auxiliaires parmi les rois : tâchez, « par le don de pierres précieuses, de les gagner à votre cause dans cette « affaire qui intéresse les filles de Brahmadatta, et recevez avec tous les hon« neurs de l'hospitalité les princes qui viendront chez vous. » Ainsi parla Nârada, et les Asouras suivirent avec empressement ses recommandations. Une partie de ces jeunes vierges [12] et des pierreries fut offerte à ces rois suivant la distinction de leur rang; tous ces princes, à l'exception des Pândavas, amenés aussitôt par le grand Nârada, dirent aux Asouras dans l'effusion de leur joie : « Nous sommes satisfaits des présents dont vous nous comblez, « vous qui avez le privilége de traverser les plaines de l'air [13]. Que peuvent « à leur tour vous donner les Kchatriyas? » L'ennemi des Souras, Nicoumbha, connaissant la force et la sagesse de ces héros, leur répondit, tout transporté de joie : « Nous allons avoir un combat à soutenir contre nos « ennemis. Nous demandons votre alliance. » « Soit fait comme vous le dé« sirez! » s'écrièrent les Kchatriyas avec ardeur. C'est ainsi que tous ces princes, à l'exception des Pândavas, furent par l'adroit Nârada engagés dans la cause des Asouras.

Brahmadatta et ses épouses s'étaient rendus dans le champ du sacrifice. Crichna avec son armée marchait sur Chatpoura pour mettre à exécution la sentence de Mahâdéva [14]. Il avait laissé à Dwâravatî le prince fils d'Ahouca [15]. Avec son armée protectrice le héros, appelé par Vasoudéva, se rapprocha du champ du sacrifice, et campa dans un lieu favorable. Ayant, suivant l'usage, formé les divisions [16] de son armée, il envoya Pradyoumna à la découverte [17] pour assurer la marche de ses troupes.

[12] Le texte dit : *les cinq cents jeunes filles*. Et cependant tout à l'heure il n'en restait que cent à marier.

[13] Les Asouras jouissent de ce privilége à raison de leur naissance ; ou bien, il faut croire qu'habitant des montagnes ils sont comparés par le poëte à des oiseaux, खग *khaga*.

[14] Voyez lect. CXXXI.

[15] Ougraséna.

[16] Une division d'armée porte le nom de *goulma*, et se trouve composée de neuf éléphants, de neuf chariots, de vingt-sept chevaux et de quarante-cinq fantassins.

[17] Cette marche d'éclaireurs s'appelle *atana*.

CENT-QUARANTE ET UNIÈME LECTURE.

DÉFAITE DES ALLIÉS DE NICOUMBHA.

Vêsampâyana dit :

Aussitôt que l'œil éclatant du monde, le soleil, se fut levé, Balabhadra et Sâtyaki s'empressèrent de monter Garouda. Ardents, prêts à combattre, le doigt garni de la peau qui doit le protéger contre la corde de l'arc [1], ils adressent leurs hommages au maître des Souras, connu sous le nom de *Bilwodakéswara,* et se baignent dans les eaux de l'Âvarttî-gangâ [2], que la parole de Roudra a rendues à jamais pures et privilégiées. Crichna donne à Pradyoumna le commandement de l'avant-garde; il charge les Pândavas de protéger le champ du sacrifice, et conduit le reste de l'armée à l'entrée des souterrains. En ce moment il se rappelle Djayanta et Pravara; et aussitôt ces deux héros paraissent, amenés de leur propre volonté ou par la force de la pensée de Crichna : ils reçoivent l'ordre de seconder Pradyoumna, jouissant comme lui du privilége de se soutenir dans les airs [3].

Alors, au signal du chef, le tambour de guerre retentit : les trompes marines [4], les timbales et les autres instruments résonnent de toute part. Crichna donne au corps d'armée la forme d'un monstre marin (*macara*) [5],

[1] Cette peau s'appelle गोधा *godhâ*. M. Wilson dit qu'elle sert à protéger le bras gauche contre la corde de l'arc : le mot composé que je traduis m'indique que c'est un doigt अङ्गुलि *angouli*, qui en est couvert, c'est-à-dire l'index de la main droite.

[2] Voyez lecture précédente, note 2.

[3] Dans cette expédition une partie de l'armée de Crichna devait occuper les montagnes; les guerriers élevés sur la cime des collines sont naturellement comparés à des oiseaux. Consultez la lecture XXXII, tom. I, pag. 150, note 40.

[4] जलज *djaladja*. Ce sont les conques, appelées *sankhas*.

[5] Les lois de Manou, lect. VII, sl. 187, font mention des formes diverses qu'un général peut donner à son armée. Ces formes portent le nom général de *vyoûha* : entre autres on mentionne la forme *macara*, qui consiste à réunir les principales forces à l'avant-garde et à l'arrière-garde en affaiblissant le centre. Le *macara* est un poisson fabuleux, que l'on confond avec le crocodile.

et désigne pour commander les différentes divisions, Sâmba, Gada, Sârana, Ouddhava, Bhodja, Vêtarana, le sage Anâdhrichti, Viprithou, Prithou, Critavarman, Soudanchtra, le redoutable Vitchakchous; le zélé Sanatcoumâra et Tchâroudechna protégeaient l'arrière-garde avec Anirouddha. Le centre de l'armée Yâdava était composé d'un nombre infini de chars, de chevaux et d'éléphants.

Les belliqueux Dânavas sortent de Chatpoura, avec le bruit qui accompagne la nuée orageuse. Ils sont montés sur des ânes, des éléphants, des monstres marins (*macara*), des dauphins [6], des chevaux, des buffles, des rhinocéros, des lions, des tortues. On les voit aussi portés sur des chars, agitant dans leurs mains des armes de toute espèce, ornés d'aigrettes, de guirlandes, de diadèmes, de bracelets. L'air retentit du bruit divers des instruments, des roues et des conques mugissant comme les nuages. A la tête de ces Asouras qui s'avancent au combat, apparaît Nicoumbha, de même qu'Indra brille parmi les dieux. Ces terribles ennemis ont obstrué l'air et la terre, poussant mille cris, mille clameurs confuses. L'armée royale et auxiliaire était sous les ordres du roi de Tchédi : avec ce prince venaient les cent frères de Douryodhana, élevés sur des chars pareils aux villes célestes des Gandharvas [7]. Les robustes enfants de Nadin [8], marchant avec Droupada, Roukmin et Âcriti, se présentaient fièrement au combat; on distinguait Salya et Sacouni, agitant leurs deux arcs pareils à des palmiers, et le vaillant Bhagadatta, Djarâsandha, Trigartta, le puissant Virâta. Nicoumbha et ses compagnons, emportés par leur ardeur, croyaient marcher à la victoire, et demandaient à combattre contre les Yâdavas, comme les grands Asouras contre les dieux.

Nicoumbha commença l'attaque, et de ses flèches pareilles à des serpents frappa la formidable armée de ses ennemis. L'un des généraux Yâdavas, Anâdhrichti, soutint ce premier choc, et lui renvoya une grêle de flèches aiguës, et variées pour la couleur de leurs plumes. On n'apercevait ni le char, ni les chevaux du prince des Asouras : son étendard, sa personne, tout était couvert de traits. Mais Nicoumbha, habile dans l'art de la magie, envi-

[6] *Sisoumâra*.

[7] Les Indiens supposent que les Gandharvas sont portés à travers les airs dans des villes volantes.

[8] J'ai cru devoir rendre ainsi le mot नादिन : *nâdinah* : plus loin on trouve le mot नदीसुत *Nadîsouta*.

ronne Anâdrichti de ses armes enchantées, et le rend immobile comme une colonne : puis il le saisit et l'entraîne dans son souterrain, enchaîné qu'il se trouve par une force surnaturelle. Par les mêmes moyens il attaque Critavarman, Tchâroudechna, Bhodja, Vêtarana, Sanatcoumâra, Garouda lui-même, Nisatha, Oulmaca, beaucoup d'autres Yâdavas, et les emporte dans ses cavernes de Chatpoura, restant lui-même invincible et caché par l'effet de sa puissance magique. En voyant les pertes qui apparaissent dans les rangs des Yâdavas, le divin Crichna s'indigne. Sa colère est partagée par Bala, Sâtyaki, et surtout par Pradyoumna, le vaillant Sâmba, l'invincible Aniroud-dha, et tous leurs compagnons d'armes. Crichna bande son arc, et se présente aux Dânavas comme le feu qu'on allume au milieu du gazon. Les Dânavas accourent vers lui, semblables aux sauterelles dévouées à la mort qui s'élancent vers la flamme éblouissante. Ils brandissent par milliers des armes qui peuvent tuer cent hommes à la fois [9], des massues, des tridents brillants comme le feu, des haches étincelantes, des quartiers de rochers, des arbres, de larges pierres. Mais ces armes menaçantes, et ces éléphants furieux, les chars, les chevaux, sont tous dévorés par les feux de Nârâyana, qui, jaloux d'assurer le bonheur du monde, comme en riant, lance au milieu de cette mêlée ses traits resplendissants, aussi drus, aussi fâcheux pour le combattant que les pluies d'automne pour le pasteur. Les Asouras ne sont pas plus en état de supporter les flèches qui s'échappent de l'arc de Nârâyana, que les monticules de sable ne supportent la pluie qui tombe du nuage. Ils ne peuvent tenir contre Crichna; ils sont devant lui comme le taureau devant le lion à la gueule béante. Pour échapper aux coups du terrible Nârâyana, ils s'élancent dans les airs; ils espèrent sauver leurs jours : mais ils trouvent ces hautes régions occupées par le fils d'Indra, Djayanta, et par Pravara, qui de leurs traits de feu, semblables à des rayons, accablent ces ennemis qui fuient. Les têtes des Asouras tombaient à terre comme les fruits du palmier abattus de la cime de l'arbre. Les bras des Dêtyas, séparés du tronc, jonchaient le sol, semblables à des serpents à cinq têtes.

C'est alors que Pradyoumna, par le pouvoir de sa magie, créa une espèce de caverne, horrible à voir [10], dans laquelle il fit d'abord entrer Gada, Sâ-

[9] Nous avons déjà vu qu'on appelait cette arme *sataghnî*.

[10] Ne pourrait-on pas expliquer cet incident merveilleux, en disant que Pradyoumna, posté dans une gorge de la montagne, surprit le corps d'armée commandé par les Kchatriyas,

rana, Satha, Sâmba et ses autres compagnons d'armes : de là, invisible, il frappait les Kchatriyas, qu'il enfermait ensuite dans cette prison. Au premier rang des ennemis combattait Carna : le fils de Roukminî l'attaque rapidement, le saisit et l'entraîne, au milieu des cris et des clameurs, dans sa caverne magique. Tel fut aussi le sort du prince Douryodhana, de Virâta, de Droupada, de Sacouni, de Salya, de Nîla, fils de Nadin, de Binda et d'Anoubinda, princes d'Avanti, de Djarâsandha, des rois de Trigartta, de Mâlava, de Pantchâla, avec leurs principaux officiers, de Dhrichtadyoumna, et d'autres encore. Pradyoumna criait à Âcriti, à Mâtoula, à Roukmin, au roi Sisoupâla et à Bhagadatta : « O princes, je respecte les liens du sang et « le titre de *gourou;* c'est Bilwodakéswara lui-même, c'est le dieu qui porte « le trident qui m'a donné l'idée de cette caverne, où je puis enfermer mes « adversaires. J'use contre Nicoumbha des secrets magiques que possédait « Sambara [11], et je délivrerai les Yâdavas qu'il a faits prisonniers. » A ces mots, Sisoupâla, chef de l'armée ennemie, attaque de ses flèches les Yâdavas et entre autres Pradyoumna. Celui-ci, après avoir adoré Bilwodakéswara, dirigea ses efforts contre le vaillant Sisoupâla, son parent. En ce moment le génie de la montagne [12] présenta au fils de Roukminî des milliers de chaînes, et lui dit : « Noble Yâdava, rappelez-vous tout ce que vous a re« commandé Bilwodakéswara, et remplissez les ordres qu'il vous a donnés « pendant la nuit qu'il s'est montré à votre père [13]. Enchaînez ces princes qui « se sont laissé gagner par l'appât des pierreries dans cette affaire des filles « de Brahmadatta. Délivrez aussi ceux des Yâdavas qui sont prisonniers, et « exterminez tous les Asouras. Tel est l'ordre que doit exécuter Djanârddana; « telles sont ses instructions que vous devez lui rappeler. » Le héros, avec ces chaînes qu'on lui remettait de la part de Siva, attacha Bhagadatta, le roi Sisoupâla, Âcriti, Roukmin et tous les autres, et il les transporta dans sa caverne magique. Liés et soufflant comme des serpents, ils furent confiés par le fils de Roukminî à la garde d'Anirouddha. Tous les autres chefs Kcha-

et les força de mettre bas les armes? Cette caverne magique ne serait alors qu'un défilé obscur où il se serait mis en embuscade. Dans le deuxième chant du Mahâbhârata, Djarâsandha enferme également dans une caverne les rois ses ennemis, qui sont délivrés par Crichna. Voyez aussi le Râmâyana, liv. IV.

[11] Ce Sambara était un Asoura qui avait enlevé Pradyoumna, et à la cour duquel ce héros avait été élevé. Nous verrons plus loin cette histoire.

[12] J'ai traduit de cette manière le mot शैलादि *sêlâdi*.

[13] Voyez la lecture CXXXI.

triyas, généraux ou trésoriers [14], subirent le même sort; et le vainqueur se rendit maître des éléphants et des chars. Échauffé par le succès et disposé à ne pas épargner les Asouras, Pradyoumna, sans quitter ses armes, dit au Brahmane Brahmadatta : « Vous pouvez en toute confiance continuer votre « sacrifice; vous n'avez rien à craindre, reposez-vous sur Ardjouna. Qui- « conque est sous la garde des Pândavas ne peut rien redouter des dieux, « des Asouras, ni de tout autre. Vos filles n'ont pas été touchées par les « Asouras : j'ai su les sauver par le secours de la magie, et les voilà réunies « dans le champ du sacrifice. »

CENT-QUARANTE-DEUXIÈME LECTURE.

PRISE DE CHATPOURA.

Vêsampâyana dit :

Les Asouras se trouvèrent découragés dès qu'ils virent les rois et leur suite enfermés dans cette prison. Ils s'enfuyaient de tout côté, poursuivis par Crichna, par Ananta [1] et les autres héros Yâdavas. Leur chef irrité, Nicoumbha, leur criait : « Oubliant vos serments, pourquoi tremblez-vous « comme de faibles femmes? Infidèles à nos promesses, vaincus par nos « rivaux, dans quel monde pouvons-nous aller? Que deviendrons-nous si « nous refusons de venger nos frères par la force de nos armes? La victoire « remportée sur de fiers ennemis nous procure ici-bas des fruits honorables, « et le héros qui succombe sur le champ de bataille recueille un bonheur « céleste. Après avoir fui honteusement pour rentrer dans vos foyers, quels « regards pourrez-vous affronter? Oserez-vous envisager vos femmes? Mal- « heur à vous! devant qui n'aurez-vous pas à rougir? » Ainsi parlait Nicoumbha, et les chefs Asouras s'arrêtent tout honteux de leur faiblesse. Ils recommencent le combat contre les Yâdavas, et leur courage semble doublé.

[14] कोषाध्यक्ष *cochâdhyakcha*. — [1] C'est-à-dire Baladéva, qui est le serpent Sécha ou Ananta descendu sur la terre.

Ils s'élancent, animés d'une ardeur belliqueuse, et brandissant leurs armes diverses; mais ceux d'entre eux qui arrivent jusqu'au champ du sacrifice tombent sous les coups d'Ardjouna, de Bhîma, d'Youdhichthira, fils de Dharma, et des deux jumeaux [1] leurs frères. Ceux qui traversent les plaines de l'air rencontrent le fils d'Indra et le Brahmane Pravara. Le sang des Asouras coulait comme un fleuve qui au lieu d'herbes présenterait la chevelure des guerriers; au lieu de tortues, leurs *tchacras;* au lieu de tourbillons, les roues de leurs chars; au lieu de rochers, des éléphants; au lieu de poissons, des épées; à la place des arbres de ses rives, des étendards et des lances; fleuve non moins retentissant que le tonnerre, où Govinda apparaissait tel qu'un vaste roc, troublant par son seul aspect la pensée des femmes, tout couvert d'une écume et de bulles sanglantes, et gonflé comme les torrents dans la saison des pluies.

A cette vue, Nicoumbha, furieux des succès de ses ennemis, et de la perte des siens qui tombent avec leurs chevaux, s'élance, ardent et impétueux. Il est entouré par Djayanta et Pravara, et frappé de flèches pareilles à la foudre. Se mordant la lèvre, Nicoumbha s'arrête et décharge un coup de sa massue sur Pravara: celui-ci tombe par terre. Le fils d'Indra relève son compagnon, l'embrasse, et, reconnaissant qu'il respire encore, il le laisse pour attaquer l'Asoura qu'il frappe de son cimeterre. Nicoumbha répond à Djayanta par un coup de massue. Celui-ci redouble d'efforts, et le Dêtya, pressé par ce héros, se dit à lui-même : « Quand j'ai à me défendre contre « Crichna, qui massacre mes parents, pourquoi vais-je me fatiguer à com- « battre le fils d'Indra? » Aussitôt après cette réflexion, il disparaît, et se rend à l'endroit où se tenait le redoutable Crichna.

Cependant le vainqueur de Bala, placé non loin de son fils, avait vu ses exploits; curieux de considérer le combat, il était venu avec les dieux contempler ce spectacle, et se réjouissait des exploits de Djayanta : « Bien, « bien! » s'écriait-il, et il l'embrassait avec tendresse. Il serra aussi dans

[1] Les Pândavas étaient cinq frères, dont trois avaient Countî pour mère. La mère des deux autres, qui sont Nacoula et Sahadéva, s'appelait *Mâdrî*. Les Pândavas passaient pour être les enfants de différents dieux, et Pândou n'était que leur père putatif; ou plutôt, comme nous l'avons vu dans la LIIIe lect., tom. I, pag. 243, ces héros étaient les avatares de certaines divinités. Ainsi Nacoula et Sahadéva avaient eu pour pères les gémeaux Aswinî-coumâras, ou, suivant une autre légende, ils étaient ces gémeaux incarnés.

ses bras Pravara, qui était revenu de son évanouissement. Par son ordre les tambours célestes retentirent avec bruit pour célébrer la victoire de Djayanta.

Nicoumbha aperçut l'invincible Késava, arrêté avec Ardjouna non loin du champ du sacrifice. Il pousse un grand cri, et de sa terrible massue il frappe Garouda, le roi des oiseaux, Bala, Sâtyaki, Nârâyana lui-même, Ardjouna, Bhîma, Youdhichthira et les deux jumeaux leurs frères, Vasoudéva, Sâmba et Pradyoumna. Le Dêtya emploie également des moyens magiques, et tout à coup il disparaît aux yeux des guerriers. Vainement on le cherche; Hrichîkésa invoque dans sa pensée Bilwodakéswara, chef de ces demi-dieux appelés *Pramathas* [3]. Alors par la grâce de ce maître tout-puissant on revoit Nicoumbha, le grand enchanteur, le front élevé comme le Kêlâsa, menaçant de tout dévorer, et appelant au combat Crichna, l'ennemi et le meurtrier de sa famille. Ardjouna, armé de son arc Gandîva, plus d'une fois frappe de ses flèches et la massue et les membres du géant; mais ces flèches aiguës venaient heurter contre les membres et la massue de Nicoumbha, et tombaient à terre toutes recourbées. Ardjouna, voyant l'inutilité de ses efforts, dit à Késava : « Qu'est-ce à dire, Mâdhava? Mes flèches, pareilles au « tonnerre, peuvent fendre les montagnes. Qu'arrive-t-il aujourd'hui? Mon « étonnement est extrême. » Crichna lui répondit en riant : « O fils de Coun- « tî, ce Nicoumbha est un génie [4] puissant. Écoute son histoire. Jadis ce « grand Asoura, cet ennemi des dieux, s'est rendu dans le septentrion [5], et « s'y est livré à une grande pénitence qu'il a prolongée pendant cent mille « ans. Le divin Hara [6] lui a donné le choix d'une récompense : Nicoumbha « a demandé de pouvoir revêtir trois formes qu'aucun Soura ni Asoura ne « saurait détruire. Le dieu qui a le taureau pour symbole lui dit qu'en- « courant l'inimitié de Siva, ou des Brahmanes, ou de Vichnou, il ne serait « tué que par Hari, et non par d'autre; que lui, Siva, ainsi que Vichnou, « étaient amis des Brahmanes, et que les Brahmanes étaient pour eux à « la tête de la création. Ainsi, ô fils de Pândou, il n'est point d'arme qui

[3] Ainsi se nomme une classe de demi-dieux, appartenant à la cour de Siva.

[4] भूतं *bhoûtam.*

[5] Cette contrée se nomme *Outtaracourou*: c'est la plus septentrionale des divisions du globe, celle qui est la plus voisine de l'océan glacial.

[6] C'est-à-dire Siva.

« puisse abattre Nicoumbha. Il a trois corps [7], il ést entreprenant, et fier du « privilége dont il jouit. Déjà, lors de l'enlèvement de Bhânoumatî, j'ai tué « un de ses corps. Le second corps de ce terrible ennemi devait être détruit « par un autre que moi. Placé sous la protection de Diti, il se trouvait doué « des fruits de sa longue pénitence. Le troisième est formidable : et c'est « celui avec lequel il habite à Chatpoura. Voilà toute l'histoire de Nicoum-« bha, que sa mort complétera bientôt. »

Tandis que les deux Crichnas [8] parlaient ensemble, le terrible Âsoura entra dans sa caverne de Chatpoura. Le dieu, vainqueur de Madhou, le suivit dans cet antre horrible, d'un difficile accès, impénétrable à la lumière de la lune et du soleil, brillant d'un éclat qui lui est propre, et présentant, selon le désir de chacun, le bien ou le mal, le froid ou le chaud. Une fois entré sous ces voûtes, Crichna aperçut les princes prisonniers. Il renouvela le combat avec son puissant adversaire, et à sa suite s'élancèrent en ces lieux Bala et les autres Yâdavas, avec les généreux Pândavas: tous ensemble arrivèrent sur les pas de Crichna. Pendant que les deux combattants en étaient aux mains, Pradyoumna pénétra jusqu'au lieu où se trouvaient les Yâdavas prisonniers : il les délivra, et les ramena à l'endroit où était Djanârddana, tous transportés de joie, tous demandant la mort de Nicoumbha. Crichna dit ensuite à son fils : « Noble héros, donne aussi la « liberté aux rois tes prisonniers; » et aussitôt Pradyoumna brisa les fers de ces princes, qui, mornes et silencieux, le front baissé, privés de tout l'éclat de leur puissance, se tenaient debout, tristes et confus.

Nicoumbha ne désespérait pas encore de la victoire : il s'approche de Crichna, qui attaque lui-même avec non moins d'ardeur son adversaire furieux. Les deux rivaux se frappent mutuellement de leur massue, et se sentent en même temps défaillir sous les coups qu'ils viennent de se porter. A la vue des Pândavas et des Yâdavas que cet accident a émus, les Mounis récitent des prières qui doivent servir à ranimer Crichna; ils célèbrent ses louanges dans les hymnes consacrés par les Vèdes. Késava revient à lui : le Dânava recouvre aussi ses esprits, et les deux héros se disposent à une nouvelle lutte; tels que deux taureaux mugissants, ou deux éléphants,

[7] Les poëtes grecs donnent aussi trois corps à Géryon, et les poëtes latins à Herilus. C'est ce que Virgile dit dans son Énéide, liv. VII et VIII.

[8] C'est-à-dire Crichna et son ami Ardjouna.

ou deux animaux féroces [9], ils vont avec rage recommencer ce terrible duel.

Alors la voix d'un être invisible dit à Crichna : « Il est temps de détruire « avec ton *tchacra* ce fléau des dieux et des Brahmanes. Tel est l'ordre que « t'a donné Bilwodakéswara. Remplis ton devoir, et acquiers en même temps « une gloire immense. » Crichna répond : « Que votre volonté soit faite ! » Il adore le maître du monde, il lance Soudarsana [10], et le *tchacra* funeste à la race des Dêtyas, pareil au disque du soleil, quitte la main de Nârâyana pour aller couper la tête de Nicoumbha, ornée de magnifiques pendants d'oreilles. Elle tombe, cette tête superbe, comme du sommet de la montagne tombe le paon dont l'esprit a été troublé par l'aspect des nuages.

Nicoumbha, la terreur du monde, n'était plus : Bilwodakéswara en témoigne sa joie. Indra fait tomber du ciel une pluie de fleurs, et les tambours célestes retentissent pour célébrer la mort de cet ennemi des dieux. Le monde et surtout les Mounis chantent les louanges de Crichna. Le vainqueur donne par centaines aux Yâdavas les filles des Dêtyas. Pour se concilier l'esprit des Kchatriyas, il leur distribua des pierreries de toute sorte et des étoffes magnifiques. Il fit accepter à ses amis les Pândavas six mille chars attelés de chevaux. La belle cité de Chatpoura fut remise entre les mains du Brahmane Brahmadatta par le dieu bienfaisant qui a pour étendard l'oiseau Garouda, et qui porte dans ses mains la conque marine, le disque et la massue. Le sacrifice fut enfin achevé, et les Kchatriyas congédiés, ainsi que les généreux Pândavas.

Crichna célébra aussi en l'honneur de Bilwodakéswara un banquet orné de cent espèces de viandes et de potages [11], et remarquable par les mets et leurs assaisonnements [12]. Amateur des jeux de force et d'adresse, il fit combattre des lutteurs habiles, et distribua aux vainqueurs des richesses et des armes. Enfin accompagné de son père, de sa mère et des Yâdavas, il fit ses adieux à Brahmadatta et reprit le chemin de Dwâravatî. Il revit cette belle ville remplie d'une heureuse population : partout régnait la joie, les rues étaient parsemées de fleurs, et sur son passage le héros entendait célébrer ses louanges.

[9] शालावृक *sâlâvrica.*

[10] Nom du *tchacra* de Vichnou.

[11] सूप *soûpa.*

[12] व्यञ्जन *vyandjana.*

Celui qui entendra ou qui lira la mort du maître de Chatpoura [13] et le triomphe du dieu qui tient en ses mains le *tchacra*, celui-là sera vainqueur dans les combats; s'il n'a point d'enfants, il en obtiendra; s'il est pauvre, il deviendra riche; malade, il recouvrera la santé; prisonnier, il verra briser ses fers. La lecture de cette histoire est encore efficace pour procurer, à l'époque de certaines cérémonies, une heureuse conception [14], la conservation du fœtus [15], et, dans les Srâddhas, la perpétuité d'une famille [16]. L'homme qui lit toujours ici-bas dans le Mahâbhârata [17] le récit de la victoire du plus fort, du plus grand des dieux, est à l'abri de toute maladie, et après cette vie il est sûr de se trouver dans la bonne route. Portant à ses mains et à ses pieds des parures d'or et des pierres précieuses, aussi brillant que le soleil, vainqueur de ses ennemis, grand au milieu des puissants, asseyant sa domination sur les quatre mers, possédant les quatre qualités [18] désirables, il sera un héros qui triomphera du monde, et se trouvera célébré sous mille noms divers.

CENT-QUARANTE-TROISIÈME LECTURE.

TYRANNIE D'ANDHACA.

Djanamédjaya dit :

Saint Mouni, j'ai entendu avec plaisir le récit de la chute de Chatpoura. Raconte-moi maintenant la mort d'Andhaca [1], que tu m'as déjà annoncée;

[13] Le texte dit : *la mort de Chatpoura*. Nicoumbha paraît aussi avoir porté le nom de Chatpoura.

[14] गर्भाधानं *garbhâdânam*.

[15] पुंसवनं *poumsavanam*.

[16] अक्षयकरणं *akchayacaranam*.

[17] Le Harivansa est considéré comme une suite et une partie du Mahâbhârata.

[18] चतुर्विधात्मा *tchatourvidhâtmâ*. Je crois qu'il est ici question des quatre objets qui doivent fixer les désirs de l'homme, et dont les trois premiers forment ce qu'on appelle le *trivarga;* savoir, la vertu, l'amour, la richesse et la béatitude finale.

[1] Cet Andhaca semble être la deuxième forme de Nicoumbha, dont il a été parlé dans la lecture précédente.

j'ai aussi le plus grand désir d'entendre de ta bouche éloquente le récit de l'enlèvement de Bhânoumatî et de la mort de Nicoumbha [2] son ravisseur.

Vêsampâyana répondit :

Diti, voyant ses enfants tomber sous les coups du brillant Vichnou, chercha par sa pénitence à se rendre favorable le fils de Marîtchi, Casyapa. Le Mouni, satisfait de ses longues austérités, de sa soumission, de sa douceur, et de son égalité d'âme, lui dit enfin : « Épouse pieuse, je suis content : « choisis toi-même ta récompense. » Diti lui répondit : « Seigneur, mes en- « fants ont été tués par les dieux : je désire un fils qui soit doué d'une « grande puissance et du privilége de ne pouvoir succomber sous les coups « de ces terribles ennemis. » Le saint pénitent reprit : « Fille de Dakcha [3], « que ton désir soit accompli ! Tu auras un fils à qui les dieux ne pourront « donner la mort. Compte sur cet oracle. J'excepte cependant Roudra, le « dieu des dieux, dont le pouvoir est bien supérieur au mien. Tâchez donc « d'être sur vos gardes, ton fils et toi. » Alors le Mouni, s'approchant d'elle, de son doigt lui toucha le ventre, et aussitôt elle enfanta un fils qui avait mille bras, mille têtes, deux mille yeux, autant de pieds, et qui fut appelé *Andhaca,* parce qu'il marchait comme un aveugle (*andha*), quoiqu'il fût bien clairvoyant. Pénétré de cette idée que les autres êtres n'avaient point de prise sur lui, Andhaca porte ses ravages partout. Il enlève toutes les pierreries, et ne reconnaît d'autre droit que celui de sa force. Il outrage avec violence les Apsarâs, dévaste leurs demeures, et répand la terreur dans le monde entier. Toujours plus hardi dans ses folles entreprises et dans ses attentats, Andhaca continue à enlever les femmes de la plus haute distinction et les pierreries les plus précieuses, et même, associé à d'autres Asouras aussi entreprenants que lui, il se disposait à porter ses armes victorieuses dans les trois mondes.

Le dieu Indra, en apprenant ses projets, dit à son père Casyapa : « Illustre « Mouni, tels sont les desseins d'Andhaca. Dites-moi ce que nous devons « faire. Comment puis-je supporter cette conduite de la part d'un jeune

[2] Il en sera question plus loin : Nicoumbha, Andhaca et Chatpoura sont les trois formes d'un même personnage.

[3] Les femmes de Casyapa étaient filles de Dakcha : voilà pourquoi Diti s'appelle *Dâkchâyanî.*

« frère [4] ? Comment, d'un autre côté, puis-je m'armer contre un de vos fils « chéris ? L'auguste Diti entrerait en colère contre moi, si je donnais la mort « à son enfant. » Casyapa répondit à ce discours d'Indra : « Roi des dieux, j'y « pourvoirai : n'ayez aucune inquiétude. »

C'est donc ainsi qu'Andhaca avait reçu de Casyapa et de Diti le droit de soumettre les trois mondes, et ce droit était le fruit de la plus pénible des pénitences. Mais l'insensé en abusait pour attaquer les habitants du ciel, osant, en sa démence, persécuter même les Immortels. Il brisait les arbres des bois sacrés, dévastait les jardins, enlevait les chevaux nés d'Outchtchêhsravas [5], et, fier de sa force, à la vue même des Dévas, emmenait les éléphants divins issus de ces nobles animaux, qui sont les soutiens des régions célestes. Ennemi acharné des dieux, il ne l'était pas moins de ceux qui les honoraient par des sacrifices et des actes de pénitence. Par suite de la crainte qu'inspirait Andhaca, les trois castes n'osaient plus se livrer aux exercices de la piété. Au gré de ce tyran, le vent soufflait, le soleil répandait sa chaleur, la lune et les étoiles brillaient ou disparaissaient; les chars célestes ne cheminaient plus dans l'air, effrayés par la présence du superbe Dêtya. Le monde ne prononçait plus ni le mot *aum*, ni le mot *vachat* [6] : Andhaca l'avait glacé de terreur. L'orgueilleux pécheur parcourut ainsi l'Outtaracourou, le Bhadrâswa, le Kétoumâla et le Djambou-dwîpa [7]. Les Dânavas et les dieux eux-mêmes, tous les êtres les plus puissants lui adressaient des hommages.

Les saints Richis, ainsi persécutés, se rassemblèrent pour aviser aux moyens de détruire Andhaca. Le prudent Vrihaspati dit à ces sages réunis : « Il n'est que Roudra qui puisse lui donner la mort. Tel est le privilége dont « Andhaca a été doué par Casyapa, lequel a reconnu qu'il ne pouvait le « sauver des atteintes de ce dieu. Cherchons donc le moyen de faire con- « naître à l'éternel Sancara [8] les dangers qui menacent tous les êtres. En

[4] Indra est aussi fils de Casyapa, mais d'une autre mère.

[5] Cheval divin né de la mer, lorsqu'elle a été barattée.

[6] Exclamation employée en versant le beurre dans le feu sacré.

[7] Ce sont là les quatre provinces qui portent le nom de *Mahâdwîpas* ou *grands dwîpas*. Je ferai remarquer que dans le texte ces quatre mots sont au pluriel. Nous avons vu que l'Outtaracourou est la partie la plus septentrionale du continent. Le Bhadrâswa est à l'est, et le Kétoumâla à l'ouest. Nous savons que le Djambou répondait à l'Indostan. Voyez les Recherches asiatiques, VIII[e] vol. pag. 305.

[8] Nom de Siva.

« apprenant notre position, le dieu souverain du monde saura bien sécher « nos larmes : il est la voie des justes, le dieu des dieux, l'essence suprême [9], « le maître de la nature, et son principe est que l'être vertueux doit protéger « les êtres vertueux et surtout les Brahmanes. Rendons-nous tous auprès du « sage Nârada; il trouvera pour nous un moyen de salut. Il est éclairé, et « certainement il saura intéresser Siva en nôtre faveur. »

Après ces paroles de Vrihaspati, tous les Mounis prièrent Nârada de les sauver, et celui-ci leur promit ses services. Quand ils furent partis, il se mit à réfléchir, et vit aussitôt le parti qu'il avait à prendre. Il se rendit auprès du dieu des dieux, à l'endroit où se tenait dans un bois de *mandâras* [10] celui qui a pour symbole un taureau. Le saint Mouni resta toute la nuit dans ce bosquet d'agréables *mandâras*, comblé d'honneurs par le dieu qui est armé d'un trident. Il partit ensuite pour le ciel, chargé des instructions de Siva, après s'être tressé une guirlande formée de fleurs de *mandâra* et de *santâna* [11]. Il attacha sur sa poitrine cette guirlande magnifique, qui exhalait les odeurs les plus suaves, et s'approcha du lieu où était le cruel et orgueilleux Andhaca.

Celui-ci aperçoit Nârada, et respirant le parfum délicieux de cette guirlande de fleurs de *santâna*, il dit au Mouni : « Illustre pénitent, en quel « lieu vient cette aimable fleur? Quel parfum! quel coloris! » « C'est dans « le Swarga, répondit Nârada, qu'existent ces fleurs de *santâna*. » « Où est « ce lieu? reprit Andhaca, et quel en est le maître? Ne puis-je obtenir de « toi ces renseignements? » Le Mouni, véritable trésor de pénitence, prit en souriant la main droite du Dêtya, et lui dit : « Seigneur, ces arbres croissent « en foule sur la haute montagne de Mandara [12], et cette fleur est une « création de Siva. Personne, sans la permission de ce dieu, ne peut entrer « dans ces bois gardés par de vaillants guerriers, dont les mains bran- « dissent des armes terribles, et dont le corps est couvert d'armures diverses. « Aucun être ne saurait tuer ces gardiens, protégés qu'ils sont par Mahâdéva. « Dans ces bois, au milieu des *mandâras*, se livre sans cesse au plaisir le

[9] Traduction de l'épithète *Bhava*, qui est un des surnoms de Siva.

[10] Arbre fabuleux du paradis des Indiens, qui s'écrit aussi *mandara*.

[11] Autre arbre du Swarga. Je crois bien que le *mandâra* et le *santâna* sont souvent confondus.

[12] C'est le nom de la montagne fabuleuse dont les dieux se servirent autrefois pour baratter la mer.

« grand Siva, qui est l'âme et l'essence universelle. En honorant ce dieu, « maître des trois mondes, par des actes de pénitence extraordinaire, ô fils « de Casyapa, on peut obtenir de lui des fleurs de *mandâra*. Ces arbres « chéris de Siva procurent tout ce qu'on désire, des femmes charmantes, « des diamants, des pierreries. Sous leur ombrage on n'a besoin de la lu- « mière ni du soleil, ni de la lune. Ces arbres brillent d'eux-mêmes; étran- « gers au malheur, les uns produisent des parfums de tout genre, les autres « des étoffes élégantes, d'autres des pierres précieuses, ou des nourritures « et des breuvages de toute espèce [15] : enfin ces arbres donnent tout ce que « la pensée peut imaginer. Sous ces bosquets de *mandâras* on ne connaît ni « la soif, ni la faim, ni la maladie, ni l'inquiétude. Mille années ne me « suffiraient pas pour te dépeindre les qualités excellentes qui, de tout le ciel, « sont réunies en ce lieu. Il doit sans doute être après Mahendra, le vain- « queur des mondes, celui qui passe un seul jour sous ces ombrages. C'est « le Swarga du Swarga, le bien des biens, le tout du monde : telle est mon « opinion sincère. »

CENT-QUARANTE-QUATRIÈME LECTURE.

MORT D'ANDHACA.

Vêsampâyana dit :

Andhaca, après avoir entendu le discours de Nârada, résolut de se rendre sur le Mandara. Transporté de colère et menant à sa suite une foule de guerriers Asouras, il arriva sur cette montagne, qui était dans ce moment le séjour de Mahâdéva. Au-dessus du Mandara s'étendaient de vastes nuages; le sol était couvert de hautes herbes; des troupes nombreuses de saints et de Maharchis y trouvaient un asile. Le *tchandana* [1], l'*agourou* [2], le *sarala* [3]

[15] भक्ष्यं भोज्यं च पेयं च चोष्यं लेह्यं तथैव च·

[1] Le sandal, *sirium myrtifolium*.
[2] *Aquilaria agallocha*.
[3] *Pinus longifolia*.

y croissaient en abondance. Les bois étaient remplis d'éléphants et retentissaient des chants agréables des Kinnaras [4]. Là les branches chargées de fleurs se balançaient mollement au souffle des vents. La terre montrait ses veines gonflées des métaux les plus précieux. Ailleurs l'oreille entendait les accents harmonieux des oiseaux; l'œil suivait le vol des cygnes dont les pattes avaient été purifiées dans l'eau des étangs, ou la course rapide des buffles vigoureux, effroi des Dêtyas. La cime du mont était couronnée de neige, et ses flancs couverts de mille troupeaux d'antilopes, et de lions dont la robe fauve brillait comme un rayon de la lune.

Le superbe Dêtya dit au génie du mont Mandara : « Tu sais que, par une « faveur de mon père, personne ne peut me donner la mort, et que les « trois mondes, animés et inanimés, sont en mon pouvoir. Chacun tremble « devant moi, ô mont, et personne n'ose me combattre. Sur un de tes plateaux est un bois précieux de *pâridjâtas* [5], dont les fleurs procurent tous « les biens que l'on peut désirer. Eh bien! je veux avoir la jouissance de ce « bois. En vain tu te mettrais en colère. Que peux-tu contre moi? C'est un « plaisir que j'ai hâte de goûter, et je ne vois pas qui pourrait te garantir « de ma fureur. »

A ces mots le génie du Mandara ne répondit rien, et disparut. Alors Andhaca furieux, enorgueilli de son privilége, poussa un cri épouvantable : « Puisque tu dédaignes de répondre à ma demande, dit-il, je te réduirai « en poussière. O mont, vois quelle est ma force. » A l'instant il arrache un pic de plusieurs *yodjanas*, et le lance sur le corps de la montagne. Roudra, qui voit le Mandara, si fameux entre les monts, orné par la présence de tant de sages et doctes Brahmanes, sillonné par tant de ruisseaux majestueux, couvert de tant de forêts diverses, aujourd'hui déchiré et inondé de ses propres eaux qui coulent sur lui en flots plus impétueux que les torrents célestes, Roudra vient à son secours. Il veut : et les cimes arrachées et lancées par les Asouras retournent sur eux-mêmes pour leur donner la mort. Ceux d'entre ces fiers ennemis qui fuient après avoir jeté des quartiers de roc et ceux qui restent fermes sur les plateaux de la montagne, tous également périssent sous les éclats de ces pierres qu'ils ont soulevées.

[4] Musiciens célestes. — [5] Le *pâridjâta* est ici confondu avec le *mandâra*. Voyez la cxxiv[e] lecture et la cxxv[e].

Andhaca voit son armée terrassée : il s'indigne et pousse un grand cri. Il ose provoquer le dieu : « O toi qui es le maître de cette forêt, viens com« battre contre moi. Pourquoi mes compagnons ont-ils été victimes de la « ruse et de l'artifice? » Ainsi s'exprime Andhaca furieux : le grand Siva s'approche et lève son trident pour frapper l'insensé. Ce redoutable Îswara sur le front duquel brillent trois yeux est entouré des demi-dieux appelés *Pramathas,* et d'une foule de génies dont il est souverain. A la vue de Siva irrité, les trois mondes ont frémi, et les mers troublées dans leurs ondes ont fui de leurs rivages. L'éclat du dieu a enflammé les régions célestes, et les astres égarés de leur route sont venus se heurter. Les montagnes ont tremblé, et des nuages est tombée une pluie de fumée et de charbon. La lune s'est échauffée, et le soleil s'est refroidi. Les Mounis, occupés de la loi divine, ont oublié leurs prières. Les cavales ont donné le jour à des bœufs, les vaches à des chevaux; les arbres, sans être touchés, sont tombés réduits en poussière. Les lois de la nature ont été renversées, et des accouplements monstrueux ont eu lieu entre les taureaux et les vaches [6]. Çà et là, dans ce tumulte, errent les Râkchasas, les Djâtoudhânas [7] et les Pisâtchas.

Mahâdéva, témoin du désordre qui règne dans le monde, lance son trident armé d'une flamme étincelante. L'invincible trident frappe la poitrine d'Andhaca, et l'ennemi des dieux est réduit en poudre. A sa chute, tous les dieux et les saints Mounis chantent les louanges de Sancara; les tambours célestes retentissent, et une pluie de fleurs descend du haut des airs. Les trois mondes respirent de leurs craintes mortelles. Les Gandharvas font résonner leurs chants, les Apsarâs reprennent leurs danses, les Brahmanes récitent les Vèdes, et les sacrifices recommencent. Les astres suivent leur cours accoutumé [8], et les fleuves leur pente ordinaire. Le feu ne brûle plus dans l'eau, toutes les régions célestes recouvrent la paix, et le Mandara, le plus illustre des monts, brille, comme auparavant, des richesses dont il est orné et de l'éclat qui le couronne. Le dieu Siva se livre aux plaisirs avec Oumâ au milieu de ses bois de *pâridjâtas,* après avoir établi l'ordre dans le monde, et donné à Indra et aux autres Souras la liberté de remplir leurs devoirs.

[6] वाधन्ते वृषभा गाश्च गावश्चारुरुहुर्वृषान्.

[7] C'est un nom que l'on donne à une espèce de Râkchasa, ou de mauvais lutin.

[8] प्रकृतिमापेतुः.

CENT-QUARANTE-CINQUIÈME LECTURE.

FÊTE MARITIME DE DWARAVATI.

Djanamédjaya dit :

Vénérable Mouni, tu viens de me raconter la mort d'Andhaca, et le triomphe de Siva qui rendit la paix aux trois mondes. Fais-moi le plaisir de me dire maintenant comment l'autre corps de Nicoumbha fut tué par le dieu qui porte le *tchacra*.

Vêsampâyana reprit :

Illustre Râdjarchi, tu possèdes la foi, et je puis te confier l'histoire du maître du monde, du tout-puissant Hari. Dwâravatî était devenue le séjour de l'incomparable Vichnou : cependant arriva le moment du pèlerinage maritime [1] au *tîrtha*, appelé *Pindâraca*. Le roi Ougraséna et Vasoudéva furent chargés de la surveillance de la ville : tous les autres partirent. Ils formaient des groupes différents : dans l'un brillait Balarâma, dans l'autre le sage Djanârddana, maître du monde, ailleurs les jeunes Yâdavas pareils à des Immortels. A la suite de ces nobles enfants de Vrichni, tous remarquables par leur beauté et leurs parures, venaient des milliers de femmes ; car depuis la victoire des puissants Yâdavas sur les Dêtyas, une foule de courtisanes s'était établie à Dwâravatî. Ces femmes, destinées aux plaisirs [2] de cette vaillante jeunesse, et accoutumées au faste et à l'humeur des Kcha-

[1] समुद्रयात्रा *samoudrayâtrâ*. On donne le nom d'*yâtrâ* à un jour de fête qui consiste en pèlerinage à un endroit sacré, ou en procession pour promener des idoles. C'est ainsi que la fête de Crichna, à Djagannatha, est appelée *Ratha-yâtrâ*, parce qu'on fait sortir le char de ce dieu. Ces fêtes sont accompagnées de réjouissances, et de représentations dramatiques qui portent aussi le nom d'*yâtrâ*.

[2] L'expression sanscrite qui désigne cette espèce de femmes ressemble parfaitement à l'expression française ; क्रीडानारी ou युवती *crîdânârî* ou *youvatî* (*lusûs puellæ*).

triyas, devaient, par la facilité des jouissances, prévenir entre les Yâdavas les disputes que cause ordinairement la passion : telle avait été la sage pensée de Crichna.

Mais l'illustre Balarâma se contentait de l'amour de la seule Révatî, et leur tendresse mutuelle ressemblait à celle du Tchacravâca [3]. Échauffé par la *câdambarî* [4], orné d'une guirlande de fleurs sauvages, sur les flots de l'Océan, ce héros goûtait avec Révatî des plaisirs purs et innocents. Sur le même théâtre, Govinda, à l'œil de lotus, Govinda, créateur suprême, se livrait aussi à des ébats joyeux et variés [5] avec ses seize mille femmes; et chacune, éprise de son divin époux, se disait : « C'est moi qui suis la bien-« aimée : c'est moi que dans ses jeux sur la surface de l'Océan il a choisie « pour compagne. » Toutes en effet portent sur leurs membres des traces de leurs luttes amoureuses; toutes sont satisfaites; et, fières de la faveur de Govinda, elles lèvent la tête avec orgueil et disent aux suivantes qui les entourent : « C'est moi, oui c'est moi qui suis la bien-aimée ! » En voyant dans le miroir les traces que ses ongles ou ses dents ont laissées sur leur sein, sur leur lèvre, elles se réjouissent. Elles chantent, et leurs voix célèbrent la naissance de Crichna. Elles dévorent [6] de leurs regards et ses yeux et le lotus de son visage. Leurs yeux, leur âme est toute remplie de l'image de cet époux qui est aussi leur amant; et il semble que la certitude d'être aimée seule ajoute encore à leurs charmes. Tout occupées de l'unique objet qui les captive, elles n'éprouvent aucun sentiment de jalousie. Le divin Nârâyana a contenté leurs désirs, et toutes sans exception portent leur tête avec fierté, heureuses du titre d'amies de Késava.

Ainsi ce dieu poursuivait avec toutes ses femmes le cours de ses plaisirs heureusement diversifiés. L'Océan, qui en est le théâtre, a, par l'ordre de Crichna, dépouillé ses ondes de leur amertume : ses flots calmes et limpides exhalent toute espèce de parfums. Ces femmes, pour agacer leur époux, font jaillir l'eau sur les chevilles de ses pieds, ses genoux, ses cuisses, sa poitrine : ainsi les pluies de l'automne tombent sur l'Océan. Késava les

[3] Voyez lect. CXXXVII, note 6.

[4] Voyez lect. XCVII, tom. I.

[5] Cette idée est exprimée par le mot वैश्वरूप *véswaroûpa*, plusieurs fois répété. Je n'ai pas cru qu'il pût être ici question de la faculté que possédait Crichna de se multiplier et de se présenter en même temps à toutes ses épouses.

[6] Le texte dit : *elles boivent.*

couvre à son tour d'une onde légère : ainsi les nuages du ciel arrosent les plantes fleuries. Mollement inclinées, elles s'écrient en regardant tendrement Hari : « Je tombe, cher époux, retiens-moi ! » Elles fendent les flots sur des bateaux formés d'un bois léger, et qui représentent les uns des hérons, des paons ou des éléphants, les autres des poissons et des monstres marins, enfin toute espèce de figure; d'autres nagent, de manière à montrer aux yeux de Djanârddana enchanté leurs seins pareils à deux coupes élégantes [7].

Roukminî se mêle à ces jeux qui font le bonheur de son époux. C'était une suite non interrompue de plaisirs, auxquels prenaient part le plus grand des Immortels et ses joyeuses compagnes. Couvertes d'un léger vêtement, ces femmes, dans leurs mouvements vifs et folâtres, ressemblaient à d'aimables et beaux lotus flottant sur la surface des eaux. Crichna, habile à peindre et à exprimer la passion, s'adressait à chacune suivant son caractère, et savait la soumettre à son doux empire. Oui, le divin, l'éternel Hrichîkésa multipliait ses plaisirs, tendrement enchaîné par ses amantes; celles-ci, trompées par les apparences, le prenaient pour un simple mortel, digne par sa naissance et ses vertus de leurs constants hommages. En voyant le soin qu'il mettait à varier leurs jouissances, en considérant ses qualités, son mérite, le doux sourire qui précédait toutes ses paroles, ces épouses, ivres d'amour, vouaient à Crichna une espèce de culte.

Ailleurs les groupes variés, composés de jeunes gens et de femmes, embellissaient la surface de la mer. Crichna, pour achever de subjuguer leurs sens, avait mandé les Apsarâs, savantes dans l'art de la danse et du chant, et les héros Yâdavas ne pouvaient contenir les transports de leur admiration en voyant les pantomimes [8], en entendant la voix harmonieuse et les instruments de ces femmes divines; car, voulant que rien ne manquât à la fête, le dieu avait fait venir de la cour de Couvéra et de celle d'Indra les Apsarâs les plus habiles. Ces nymphes, appelées par la volonté du tout-puissant Crichna, étaient arrivées, et, baissant devant lui avec respect leur tête ornée de cinq aigrettes [9], elles attendaient ses ordres. Késava, les rele-

[7] Je n'ai trouvé que ce sens raisonnable à ce vers : स्तनकुम्भैस्तथा तेरुः कुम्भैरिव तथापराः.

[8] अभिनय *abhinaya*.

[9] Ces mots servent de traduction à l'épithète पञ्चचूड *pantchatchoûda*.

vant avec bonté, leur dit : « Déesses amies de la joie, soyez sans crainte : « allez auprès des Yâdavas, et pour l'amour de moi contribuez à leurs plai- « sirs. Développez votre adresse dans les arts de la danse et du chant, dans « la pantomime, et sur les divers instruments. De cette manière vous méri- « terez les faveurs que vous pouvez désirer. Je considère les Yâdavas comme « d'autres moi-même. » A l'instant ces Apsarâs, inclinant la tête devant Hari, vont exécuter ses ordres et se présentent aux Yâdavas.

Leur présence donne à la mer un nouvel éclat : ainsi brillent dans le ciel les éclairs au sein des nuages. S'élevant sur les flots comme sur un terrain solide, elles font entendre un concert de ces instruments dont les sons se prolongent mieux sur l'eau [10], et représentent avec des gestes animés les pièces qui font l'admiration du Swarga. Leurs parfums, leurs guirlandes divines, leurs vêtements, leurs regards agaçants, leurs tendres mouvements et leurs sourires subjuguent l'âme des Yâdavas, qui ne peuvent résister aux flammes de leurs prunelles, à l'élégance de leurs gestes, à la grâce de leurs lèvres riantes, à la tendre expression de leur jeu. Alors, plongés dans une douce ivresse [11], ils se laissent entraîner dans les airs, au milieu de ces régions où règne le vent. Crichna, pour leur complaire, vient jouer dans les plaines célestes avec ses seize mille épouses. Les Yâdavas connaissent sa toute-puissance, et ce prodige ne les étonne pas; ils se voient sans trembler au-dessus de ces vastes abîmes de l'air. Les uns se rendent de là sur le Rêvata, les autres dans leurs demeures, ou dans les bois dont la solitude les charme.

Par la volonté du maître du monde, de l'incomparable Vichnou, l'eau de la mer est devenue potable. Ces beautés à l'œil de lotus, courant sur l'eau comme sur le sol, entraînaient avec elles par la main ces jeunes héros, se plaisant quelquefois à plonger avec eux dans les flots. A leur disposition se trouvaient des mets et des boissons de toute espèce [12], selon la forme

[10] Le texte dit seulement : *des instruments d'eau*, जलवाद्यानि *djalavâdyâni*. Je n'ai pas cru que l'auteur désignât ici l'instrument qui forme une espèce d'*harmonica*, et qu'on appelle *djalataranga*. Cet instrument consiste en une coupe de métal, remplie d'eau, d'où l'on tire des notes harmonieuses.

[11] Ce passage me semble exprimer le délire de leur enthousiasme et de leur ivresse : ils se croient transportés dans les cieux. Le poëte dépeint l'erreur de leur imagination exaltée comme une réalité.

[12] Ici se retrouve le vers que nous avons cité dans la note 6 de la lecture précédente.

qu'ils pouvaient souhaiter. Ornées de guirlandes élégantes, dans des réduits mystérieux, elles leur faisaient savourer des voluptés qui ne sont connues que des habitants du Swarga.

Cependant le soir approchait : mais les Vrichnis et les Andhacas, non fatigués de plaisir, après les ablutions ordinaires, montèrent avec leurs compagnes sur des vaisseaux magnifiquement ornés, et continuèrent leurs jeux. Sur ces vaisseaux, l'art de Viswacarman avait représenté des places carrées, des portiques arrondis, des terrasses. L'œil surpris pourrait les prendre pour le Kêlâsa, le Mandara ou le Mérou, car ils sont chargés d'arbres, de bêtes fauves, d'oiseaux; on y voit des arcades ornées de lapis-lazuli [13], de longs cordons de pierres précieuses, de nombreux filets de saphir [14], de cristal [15], d'émeraudes [16] et d'or. On admire aussi sur quelques-uns des hérons, des perroquets, des éléphants. Ces vaisseaux tout brillants d'or étaient dirigés par d'habiles pilotes, et sillonnaient la mer qui soulevait ses vagues avec orgueil. L'empire de Varouna était couvert de tout côté de navires dressant leurs voiles blanches, de galères, de barques d'écorce [17]. Çà et là des villes aériennes de Gandharvas venaient à côté des vaisseaux Yâdavas se poser sur les flots de la mer. Sur ces vastes bâtiments imaginés pour réunir tous les genres de plaisir, Viswacarman avait formé une espèce de Nandana [18] : des jardins, d'élégants édifices, des arbres, des lacs, des chars, enfin toutes les merveilles de l'art se trouvaient, suivant l'ordre de Nârâyana, disposées par l'ouvrier céleste de manière à reproduire aux yeux des Yâdavas enchantés tous les prodiges du Swarga. Posés sur les branches des arbres, des oiseaux faisaient entendre leurs sons mélodieux, et en faveur des Yâdavas leurs accents semblaient avoir une douceur nouvelle. Des Cokilas blancs, descendus du séjour céleste, trouvaient pour ces héros des chants harmonieux et variés. Sur le haut des terrasses brillantes comme les rayons de la lune, des paons s'agitaient en cadence, développant les

[13] Cette pierre s'appelle *vêdoûrya*, parce qu'on l'extrait du mont Vidoûra. Le XIIIe vol. des Recherches asiatiques, pag. 437, parle d'une préparation liquide de ce minéral, qui donne aux objets une apparence d'or et d'émail.

[14] मसार *masâra*. C'est aussi le nom de l'émeraude.

[15] J'ai traduit ainsi le mot *galwarca*, auquel le dictionnaire donne la signification de lapis-lazuli.

[16] Littéralement *la pierre de Garouda*.

[17] शल्किकाभिः नौभिः.

[18] Jardin céleste d'Indra.

trésors de leur queue et charmant les oreilles de leur voix. Tous les pavillons de ces vaisseaux étaient couronnés de guirlandes et garnis d'oiseaux ou d'essaims d'abeilles bourdonnantes. Par la volonté de Crichna les arbres s'étaient couverts de fleurs, et autour de chacun d'eux régnait la saison qui lui convient. L'air était doucement agité par le souffle d'un vent agréable, qui séchait la sueur causée par la fatigue du plaisir, et qui, embaumé des parfums de toutes les fleurs, avait la fraîcheur du sandal. Les Yâdavas, au gré de leurs désirs, obtenaient, par la faveur de Crichna, le chaud ou le froid qu'ils demandaient au milieu de leurs jeux. Le dieu qui porte le *tchacra* les protége, et ils n'ont à craindre ni la toux, ni la soif, ni la maladie, ni l'inquiétude.

Cette fête maritime, donnée aux illustres Yâdavas, était donc embellie de danses et de chants : les orchestres résonnaient sans interruption, et les jeux couvraient la mer sur une étendue de plusieurs *yodjanas*. Tous ces héros étaient comme autant de rois. Quant à leur protecteur, au divin Nârâyana, Viswacarman lui avait préparé une galère capable de contenir toute sa suite. Les pierreries des trois mondes avaient été employées sur ce vaisseau. Chacune des épouses de Crichna avait son habitation resplendissante d'or, de diamants et de lapis-lazuli, parée de fleurs de toutes les saisons, parfumée de toute espèce d'essence, et animée de la présence de ces oiseaux célestes dont le langage est doux et harmonieux.

CENT-QUARANTE-SIXIÈME LECTURE.

AUTRES DÉTAILS SUR LA FÊTE DE DWARAVATI.

Vêsampâyana dit :

Balarâma prend aussi sa part de tous ces plaisirs; mollement couché près de Révatî, resplendissant de riches parures, le visage couvert de la poudre de sandal, les yeux rouges, les bras pendants, le corps mal assuré, la tête affaiblie par l'effet enivrant de la *câdambarî*, il est vêtu d'une robe aussi noire que le nuage orageux, tandis que lui-même il est blanc comme le

rayon de la lune. On croirait voir le disque de cet astre dans toute sa splendeur, brillant au milieu d'une couronne de nuages. Le seul pendant qu'il porte à son oreille gauche [1], doucement agité par le mouvement de sa tête, rend un son agréable : de temps en temps le dieu jette de côté un tendre regard sur son amie, dont il contemple les attraits avec ravissement.

C'est alors que, pour obéir aux ordres du vainqueur de Cansa et de Nicoumbha, les belles et folâtres Apsarâs, à la taille élégante et svelte, se présentent dans le séjour de Balarâma, qui, pour sa richesse, est comparable à la demeure des dieux. Elles saluent Râma et Révatî; au son des instruments, les unes dansent, les autres chantent. Quelques-unes, prenant les ordres de Balarâma et de la fille du roi Rêvata, représentent par leur pantomime l'histoire des amours de ce héros et de cette princesse. D'autres, empruntant le costume, le langage, les manières des femmes du pays, forment des chœurs, frappent leurs mains en mesure [2], et, suivant le mouvement d'une vive et agréable cadence, figurent par leurs gestes ou célèbrent par leurs chants les heureux exploits et la grandeur de Sancarchana et de Crichna, la mort de Cansa [3], de Pralamba [4] et des autres Dêtyas, la chute de Tchânoûra au théâtre [5], la gloire d'Yasodâ, le trait par lequel Crichna mérita le nom de *Dâmodara* [6], la mort d'Arichta [7], de Dhénouca [8], de Poûtanâ [9], l'établissement des pasteurs dans le pays de Vrạdja [10], la force avec laquelle Djanârddana brisa les deux *ardjounas* [11]. Elles disent comment il créa des troupes de loups qui portaient la mort avec eux [12]; comment il dompta dans le lac de l'Yamounâ le roi des serpents, le cruel Câliya [13]; comment du lac de Sankha il enleva tous les lotus [14]; comment en faveur des vaches il souleva le Govarddhana [15]; comment il redressa la taille de la parfumeuse bossue [16]; comment ce dieu, éternel et sans reproche, après

[1] Nous avons déjà remarqué ailleurs cette circonstance : Balarâma ne porte qu'un pendant d'oreille.

[2] सहस्ततालं *sahastatâlam*. Voy. tom. I, lect. LXXVI, note 8.

[3] Voyez tom. I, lect. LXXXVI.

[4] *Ibid.* lect. LXX.

[5] *Ibid.* lect. LXXXVI.

[6] *Ibid.* lect. LXIII.

[7] *Ibid.* lect. LXXVII.

[8] *Ibid.* lect. LXIX.

[9] *Ibid.* lect. LXII.

[10] *Ibid.* lect. LX.

[11] *Ibid.* lect. LXIII.

[12] *Ibid.* lect. LXIV. Voyez aussi plus loin la lecture CLVIII.

[13] Voyez tom. I, lect. LXVIII.

[14] Je ne connais pas cette légende.

[15] Voyez tom. I, lect. LXXIV.

[16] *Ibid.* lect. LXXXIII.

avoir été nain, sut agrandir sa taille [17]. Elles racontent la défaite de Sôbha [18], les exploits du héros qui porte le soc [19], la mort de Moura [20], l'ennemi des dieux, l'attaque formée par des princes puissants contre le char qui portait la fille de Gândhâra [21], l'enlèvement de Soubhadrâ [22], et la victoire remportée dans les plaines de Bâlâhaca et de Djambou [23], les trésors de pierres précieuses qui devinrent alors la proie du vainqueur. Tels étaient les sujets des chants de ces Apsarâs, chants délicieux, qui charmaient les souvenirs de Sancarchana et de Crichna, et qu'elles savaient varier avec un art infini. Échauffé par la *câdambarî,* Balarâma, tout brillant de riches parures, s'intéressait vivement à leurs jeux; lui-même et Révatî accompagnaient du mouvement de leurs mains [24] le rhythme de ces chants mélodieux.

Témoin des transports de Balarâma, Crichna céda lui-même au doux attrait du plaisir, et, pour encourager les autres, il se livra tout entier à la joie avec son épouse. Un héros illustre dans le monde, Ardjouna, était venu assister aux réjouissances de cette fête maritime, et, accompagné de la belle Soubhadrâ, il partageait le bonheur de Crichna. Au milieu de toute cette

[17] Ce trait n'a pas de rapport avec l'histoire de Crichna; c'est Vichnou qui apparut sous l'apparence d'un nain dans l'avatare de Vâmana.

[18] Prince dont il a été question dans la CVIII^e^ lecture, et qui a dû régner dans le pays de ces Sobiens que Quinte-Curce place près de l'Acésine, liv. IX. Je ferai remarquer que dans la CLIX^e^ lecture, la CLXXI^e^ et la CLXXVI^e^, Sâlwa et le prince de Sobha semblent devoir être deux personnages différents.

[19] C'est Balarâma.

[20] Nom d'un Dêtya, tué par Vichnou, qui pour cette raison est surnommé *Mourâri.*

[21] Le Gândhâra était la province qu'on appelle aujourd'hui le Candahar. Je crois qu'il est ici question de l'aventure de Dâmodara, roi de Cachemir. Ce prince, pour venger la mort de Gonarda son père, attaqua les amis de Crichna qui revenaient d'un mariage : la mariée fut tuée, l'époux et ses amis se défendirent et ôtèrent la vie à l'agresseur, qui laissa sa femme Yasovatî enceinte. Crichna eut l'attention d'envoyer des Brahmanes à cette veuve pour la consoler. Cette princesse de Gândhâra dont il est ici question est peut-être aussi l'épouse même de Crichna, qui porte le nom de *Gândhârî;* voyez lect. CLV : ce que semble au reste confirmer la CLXXI^e^ lecture. Voyez aussi la mention que fait la CLIX^e^ lecture d'une autre princesse nommée également *Gândhârî.*

[22] Soubhadrâ est la sœur de Crichna : elle fut enlevée par Ardjouna, qui l'épousa.

[23] Le texte porte वालाह्कजम्बुमाले *bâlâhacadjamboumâlé.* Je ne suis pas sûr de ma traduction du mot *mâla.* Mâla est aussi une contrée située dans l'ouest et le sud-ouest du Bengale : c'est Ramghur, ou, suivant Wilford, Mâlbhum dans le Midnapour. Le poëte fait peut-être ici allusion à l'expédition de Crichna contre Andhaca, rapportée dans la lecture CXXXIX et la suivante.

[24] Cette idée est exprimée par le mot *sahastatâla.* Voyez plus haut note 2.

folâtre jeunesse on distinguait le sage Gada, Sârana, Pradyoumna, Sâmba, Sâtyaki, Oudâravîrya [25], fils de Sâtrâdjitî, le beau Tchâroudechna, les deux jeunes héros, Nisatha et Oulmouca, fils de Balarâma, Acroûra, Sénâpati, Sancou et d'autres chefs Yâdavas. Le vaisseau qui portait cette glorieuse réunion, par la puissance de Crichna, prit un accroissement digne du nombre et de la dignité de cette auguste assemblée. La joie dont s'enivraient ces Yâdavas, pareils à des Immortels, pénétra le monde entier, et chassa des cœurs toute pensée criminelle.

Un hôte divin, le Mouni Nârada, par amitié pour le vainqueur de Madhou et de Késin, vint animer aussi les plaisirs de cette fête. Ce Brahmane, les cheveux relevés sur la tête en une seule touffe, son luth à la main, va se placer sur le devant du vaisseau, et c'est lui qui par les sons de son instrument conduit la danse [26]. Il s'élance ensuite au milieu du cercle, et par ses gestes bouffons et ses imitations burlesques il amuse la société. C'est Satyabhâmâ et Késava lui-même, c'est Ardjouna et Soubhadrâ, c'est le divin Balarâma et Révatî qui sont tour à tour les objets de ses plaisanteries. Il copie les mouvements de leur corps, il répète les éclats de leurs rires, il reproduit l'expression de leur joie, et ces charges exagérées dérident le visage des personnes même les plus graves. Reprenant un discours qu'il vient d'entendre, il en prolonge avec affectation les derniers sons. Enfin par ses rires bruyants il excite le rire des autres, et sa gaieté communicative gagne toute l'assemblée et le grand Crichna lui-même.

Cependant d'après les dispositions du suprême ordonnateur de cette fête, de jeunes beautés allaient distribuant à tous les assistants des pierres précieuses, de riches vêtements, des guirlandes divines formées de fleurs de *santâna*, des colliers de perles, des fleurs de toutes les saisons.

Quand la danse fut finie, d'autres jeux commencèrent. Le divin Crichna, prenant par la main le Mouni Nârada, tombe avec lui dans la mer, où il pousse aussi Sâtrâdjitî et Ardjouna, et le héros s'écrie en souriant avec joie : « Il faut nous diviser en deux partis; jetez-vous dans les flots, et livrons-« nous un combat auquel les femmes seront admises. Que Balarâma, ac-

[25] Ce mot n'est peut-être qu'une épithète. Car il ne se trouve pas parmi les noms des enfants de Crichna cités dans la CLX^e lecture.

[26] Cette danse se nomme *râsa*. On désigne par ce mot une fête de bergers, composée de chants et de danses, entre autres d'une danse circulaire qui représente celle de Crichna et des bergères ses compagnes.



« compagné de Révatî, soit à la tête de l'un de ces partis avec mes fils et « une moitié des Yâdavas : moi je commanderai la seconde division com- « posée des autres Yâdavas et des fils de Balarâma. »

Aussitôt Crichna appelle l'Océan; celui-ci se présente avec respect devant le dieu, qui lui dit : « Aie soin que tes ondes soient limpides et parfumées : « éloigne les monstres marins. Que tes flots, ordinairement agités, soient « pour nous un terrain solide et orné de mille pierres précieuses. Conforme- « toi aux volontés de ce peuple. Deviens, contre ta nature, un breuvage « agréable au gré de chacun. Ne présente à leur vue que de beaux pois- « sons, brillants comme le lapis-lazuli, la perle, la pierre précieuse ou l'or. « Fais sortir de ton sein de merveilleux lotus, aussi agréables à l'odorat « par leur parfum qu'à la vue par leur couleur, et couverts d'abeilles qui « viennent y puiser un suc délicieux. Sur la surface de tes eaux établis des « vases pleins de ces liqueurs que l'on fait avec les baies de la *mirâ* [27] et « du *madhouca* [28], ou de toute autre boisson fermentée [29]. Que les Yâdavas « reçoivent de toi des coupes d'or pour se désaltérer à longs traits. Que tes « ondes, couvertes de fleurs aux calices blancs et parfumés, restent calmes « et tranquilles au milieu de tous leurs ébats. Enfin, fais en sorte que rien « ne trouble les Yâdavas et leurs compagnes uniquement occupés de leurs « plaisirs. »

Ainsi parla le dieu à l'Océan, et il donna le signal des jeux de concert avec Ardjouna. Aussitôt Sâtrâdjitî, à qui Crichna en secret a donné le mot, fait en riant rejaillir l'eau jusque sur Nârada. Balarâma, s'abandonnant sans réserve à l'ivresse du plaisir, prend la belle Révatî par la main, et se jette avec elle dans la mer. Les fils de Crichna et les chefs Yâdavas qui doivent être du côté de Balarâma s'élancent aussi dans les flots; l'éclat de leurs vêtements est terni par l'eau, leur visage rayonne de joie, et leur tête est échauffée par les liqueurs et par l'ardeur du jeu. Non moins empressés, emportés aussi par une double ivresse, leurs vêtements en désordre, Nisatha, Oulmouca et d'autres Yâdavas se rangent du parti de Crichna. Leurs poitrines sont ornées d'une guirlande de fleurs de *santâna*. Distingués tous par leur

[27] Cette liqueur est le *mêréya*, ainsi appelé du nom de la contrée où se fabrique cette boisson, ou du mot *mirâ* qui pourrait être une plante, le *lythrum fruticosum*.

[28] Le *madhouca* est le *bassia latifolia* dont on tire une liqueur appelée *mâdwî* ou *mâdhwica*.

[29] Le nom général sous lequel on désigne les liqueurs fermentées est *sourâ*.

force, parfumés d'essences, les combattants se réunissent autour d'une superbe bannière : ils portent pour arme une pompe maniable et légère [30], et chantent des airs nationaux pleins de grâce et de mélodie. Crichna veut que les milliers de courtisanes présentes à la fête se joignent aux divines Apsarâs pour faire toutes entendre sur les instruments qui leur sont familiers des sons que répètent au loin les flots. Mais surtout les nymphes, toujours jeunes et folâtres, accoutumées à faire retentir de leurs accents les ondes du Gange céleste, charment les échos de l'Océan des éclats de leur voix harmonieuse, et des accords qu'elles tirent de leurs flûtes et de leurs autres instruments. En voyant cette réunion de beautés, on dirait une assemblée de déesses; leurs yeux peuvent être comparés à des coupes de lotus; des lotus forment leurs guirlandes; elles ont dérobé tous les trésors de ces fleurs éveillées par les rayons du soleil. C'est l'espoir du plaisir ou l'ordre de Crichna qui attire toutes ces femmes, et l'Océan, couvert de mille visages brillants de si doux rayons, ressemble à un ciel où viendraient apparaître mille lunes. La mer, sillonnée par mille beautés étincelantes, est comme un vaste nuage que coupent les lueurs éblouissantes de l'éclair. Cependant les deux partis s'attaquent : Nârâyana, secondé par Nârada, fait jaillir l'eau sur ses adversaires; les compagnons de Balarâma leur répondent par une aspersion générale. Chacun se rallie au drapeau qui le guide au combat : dans leurs mains brille l'instrument dont le piston pousse l'onde sur les rangs ennemis. La joie, l'émulation, l'ivresse les animent, et les femmes de Balarâma et de Crichna ne sont pas les moins acharnées dans cette lutte amusante. Les Yâdavas, les yeux enflammés, en présence de ces

[30] Cet instrument, appelé *djalayantra*, est une espèce de seringue. Dans le Mémoire de Buchanan sur les Birmans, inséré au VI[e] vol. des Recherches asiatiques, pag. 299, on parle d'une fête qui se termine par un amusement pareil : les hommes, pendant tout le dernier jour, jettent de l'eau aux femmes, et celles-ci aux hommes. Les femmes enceintes sont exclues de ces jeux, qui sont un objet de rire pour toute la jeunesse. Je ne sais plus où j'ai lu que chez ces mêmes Birmans, à la fin de l'année, il y a dans tout l'empire une cérémonie dont le but est de purifier l'homme de toutes les souillures morales qu'il a contractées durant cette même année. Les femmes munies de seringues ou tenant des vases d'eau parcourent les rues et aspergent les hommes qu'elles rencontrent, et qui ont le droit de leur rendre la pareille. Il existe encore aujourd'hui un usage qui pourrait être une imitation de ce jeu. A la grande fête du printemps, appelée *holi*, on se jette l'un sur l'autre, de loin avec une sarbacane, et de près avec la main, une poudre rouge et odorante nommée *phalgou*, *pichtâta* et *dhoûligoutchtchha*. Voyez Nouveau Journal Asiatique, n° 75, pag. 231 et 234.

femmes, tiennent à se conduire en héros : le tube que leur main dirige vomit l'eau incessamment : l'orgueil, l'amour, l'entraînement du plaisir, tout se réunit pour soutenir longtemps leurs efforts.

Mais le dieu qui porte le *tchacra* a préparé pour eux de nouvelles réjouissances : il calme l'ardeur des combattants, et lui-même, avec Nârada, Ardjouna et les autres, arrive auprès de l'orchestre. La lutte a cessé, et la danse commence. Ce n'est plus un sentiment d'orgueil qui les anime : ils sont tout entiers à l'amour; ils suivent l'exemple que leur donne Crichna, et les couples heureux se mêlent, se confondent dans des mouvements rapides et cadencés.

Oupendra lui-même en dansant a terminé le bal, et il quitte le séjour des ondes. Il prend et donne au Mouni qui l'accompagne un cosmétique convenable. Les Yâdavas aussitôt font comme lui : leurs corps sont essuyés, et ils passent, sur l'invitation de Crichna, dans la salle du banquet [31]. Placés suivant leur rang et leur âge, ils choisissent parmi les mets et les boissons ce qu'ils peuvent préférer. Les cuisiniers [32], remarquables par leur propreté, ont apporté des viandes bouillies, relevées par le moyen du jus de fruits ou d'herbes acides [33], comme la grenade [34] et l'oseille [35]; ils ont servi des animaux tout entiers rôtis à la broche, tels que de jeunes buffles, bien gras, dont les chairs ruisselantes d'un jus abondant sont arrosées de beurre [36], et baignent dans une sauce piquante, formée de végétaux acides et de sel. Les chefs d'office [37] donnent leurs ordres, dont ils surveillent l'exécution; et devant les convives sont présentées de larges tranches de biches ou d'autres gibiers, arrangées sous toutes les formes, et pénétrées des sucs de l'oseille et de la mangue [38]; des poitrines tout entières, humectées de beurre et saupoudrées de sel et de poivre [39]; des racines, des grenades, des

[31] पानभूमि *pânabhoûmi*, mot à mot *potionis locus*.

[32] सूद *soûda*.

[33] Cette classe de plantes, dont les fruits ou les feuilles sont acides, se nomme *amlavarga* : on y comprend le limon, l'orange, la grenade, le tamarin, la pomme de bois, l'oseille, le *lacoutcha* (*artocarpus lacoutcha*), la *spondias manjifera* et d'autres encore.

[34] दाडिम *dâdima*.

[35] चुक्र *tchoucra*.

[36] घृत *ghrita*, beurre clarifié (*ghee*).

[37] पौरोगव *pôrogava*.

[38] चूत *tchoûta* (*manjifera indica*).

[39] मरिच *maritcha*.

citrons [40], du basilic [41], de l'assa-fœtida [42], du gingembre [43], de l'andropogon [44], distribués çà et là en entremets pour enflammer le palais et exciter la soif; des oiseaux rôtis, garnis d'enveloppes acides, et couverts d'une sauce onctueuse composée avec du beurre, du jus de mangue [45], de l'huile et du sel. Les liqueurs extraites de la *mirâ* et du *madhouca*, et les autres boissons fermentées coulaient dans les coupes, et ces coupes circulaient passant des mains des Yâdavas aux mains de leurs amies. Mais on ne leur sert pas seulement de ces nourritures substantielles : ils ont aussi un choix d'aliments plus légers [46], composés d'épices odoriférantes, et saupoudrés, les uns en rouge, les autres en blanc, des fromages [47] crémeux, des mets de toutes les formes, et tout pénétrés d'un beurre savoureux, des légumes, des potages [48] variés, du lait bouilli avec du sucre [49], du caillé [50] doucement parfumé, dont on avait su diversifier l'emploi, enfin des fruits de toutes les espèces. Tels sont les divers mets et les boissons variées qu'on offre à ces Yâdavas; et tous, même les plus sages, au milieu des joies de cette fête, oublient les règles de la modération.

Enfin rassasiés et contents ils mêlent leurs voix à celles des femmes, et commencent des chants agréables ou des airs amoureux, qu'ils accompagnent de gestes. La nuit était venue : alors Crichna avertit l'assemblée que l'on va exécuter les airs des Tchhâlikyas [51], qui ne sont autre chose que ceux des Gandharvas célestes. Nârada prend son luth, sur lequel avec tant de science il parcourt les six degrés de l'échelle musi-

[40] मातुलुङ्ग *mâtoulounga* (*citrus medica*).

[41] पर्णाश *parnâsa* (*ocimum sanctum*).

[42] हिङ्गु *hingou*.

[43] आर्द्रक *ârdraca*.

[44] भूस्तृण *bhoûstrina* (*andropogon schœnanthus*).

[45] आम्र *amra*, appelé aussi *capîtana*.

[46] *Bhakchya*. Voyez lect. CXXXVII, note 25.

[47] किलाट *kilâta*.

[48] सूप *soûpa*.

[49] शर्करा *sarcarâ*.

[50] दधि *dadhi*; रसाल *rasâla*. Le *rasâla* est du lait caillé mêlé avec du sucre et des épices.

[51] Je n'ai trouvé sur ce mot aucune espèce de renseignement, et l'ignorance complète où je suis resté sur sa signification a dû influer sur la traduction de tout ce passage. Je confesse donc en toute humilité que plusieurs endroits de la fin de cette lecture m'ont présenté des difficultés dont je ne me flatte nullement d'avoir trouvé la solution. Je pense que le mot *tchhâlikya* est un des noms des Gandharvas. La racine de ce mot pourrait bien être छल *tchhala*, qui signifie *adresse*, *déception*.

cale [52]; Crichna avec Ardjouna et sa famille forme la chaîne de la danse bruyante, appelée *hallîsaca* [53]. Les plus illustres d'entre les Apsarâs font résonner le tambourin et les autres instruments. La fête alors se trouve couronnée, et les regards de Crichna et de son frère sont délicieusement charmés par l'apparition de la belle Rambhâ, à la taille élancée, aux gestes élégants, d'Ourvasî, aux beaux yeux bien fendus, d'Hémâ, de Misrakésî, de Tilottamâ, de Ménacâ, et des autres, qui, pour complaire à Crichna, viennent déployer leur science dans l'art du chant et de la pantomime, et conquérir tous les suffrages par leur talent gracieux et flexible.

Le fils de Vasoudéva, émerveillé de leurs chants, de leurs danses, de leurs gestes, leur prodigue des louanges, et charge leurs compagnes de distribuer le bétel [54] d'honneur et des fruits d'une odeur admirable.

En effet, à ces airs des Tchhâlikyas-Gandharvas apportés, par une faveur particulière de Crichna, du ciel sur la terre, à ces plaisirs tout divins, réservés pour les oreilles des Yâdavas, le fils de Roukminî a voulu joindre les douceurs d'un bétel qu'il a lui-même habilement composé, mélange délicieux de cinq aromates [55] dignes de la bouche des rois, substance merveilleuse, qui est, pour Nârâyana lui-même comme pour les hommes, un objet éternel d'envie, qui, par l'effet d'une douce ivresse, donne au mortel la prospérité, les richesses, les honneurs, la victoire, la vertu, la pureté, qui fait luire à ses yeux l'aurore du bonheur, dissipe les mauvais songes et tue le péché.

Ces chants des Tchhâlikyas-Gandharvas sont ceux que le fameux roi Rêvata, admis dans la demeure des dieux, entendit pendant quatre âges, et qui furent cause de l'erreur par laquelle il prit des milliers d'années pour un seul jour [56]. On exécuta ensuite la *Soucoumâradjâti* [57], qui n'est

[52] Voyez lect. CXXVI, note 7.

[53] C'est une ronde ordinairement exécutée par des femmes.

[54] ताम्बूल *tâmboûla;* c'est le *piper betel* dont la feuille, mêlée à la noix d'aréca, quelquefois à un peu de chaux et à plusieurs épices, forme une substance que mâchent avec plaisir les Indiens, et qui porte le nom de *pan*.

[55] Je suppose que ces cinq aromates sont les cinq épices indiquées par M. Wilson au mot पञ्चसुगन्धक *pantchasougandhaca*, savoir, le clou de girofle, la muscade, le camphre, le bois d'aloès et le caccola, *cocculus indicus*.

[56] Voyez tom. I, lect. X, pag. 55.

[57] Ce passage est surtout un de ceux dont j'ai déclaré que la traduction était fort conjecturale. Le sens général me conduit à regarder la *soucoumâradjâti* comme l'air d'une danse particulière, qui probablement s'exécutait avec des flambeaux : de là son nom, qui signifie *jasmin*,

que la *Gândharvadjâti*, brillante de mille lumières. Toute la beauté de cette danse fut vivement sentie par Crichna et Nârada, par Pradyoumna et les principaux Yâdavas, qui reconnurent qu'elle était une émanation des Tchhâlikyas : ainsi les guides retrouvent dans un mauvais pays les traces du chemin. On peut jusque dans la mer distinguer l'eau des rivières : on peut à la bonté de ses fruits nommer telle ou telle colline. Il n'est aussi que le Tchhâlikya qui réunisse tant de science pour la mesure [58], les demi-tons [59], les six tons principaux [60]; et en effet la *Soucoumâradjâti* n'est qu'une petite partie d'un vaste corps.

Mais ces chants devaient cesser : car tout, même les dieux, les Maharchis, les Gandharvas ont une fin; c'est ce que la science nous apprend. Ces concerts célestes, dont la bonté de Crichna permettait à des mortels de jouir, sont terminés : cependant ces fêtes se renouvellent souvent pour eux. Enfants, jeunes hommes et vieillards, tous se livrent à la joie; mais jeunes ils annoncent, vieux, ils prouvent qu'ils sont dignes du beau nom d'*Yâdavas*, vivante image de ceux qui les ont précédés dans cette carrière mortelle, toujours pleins de valeur, toujours pénétrés de l'amour de leurs devoirs. Les vieillards, dans les leçons qu'ils adressent aux autres, font valoir non pas l'autorité que donne l'âge, mais celle que donne l'amitié : doux privilége que chacun se plaît à respecter parmi ces Dasârhas, ces Vrichnis et ces Andhacas, amis de leurs enfants, et respectueux envers leurs parents.

Enfin Crichna prend congé de cette brillante assemblée. Les divers chœurs des Apsarâs saluent avec respect le vainqueur de Késin, et remontent au ciel, portant la joie dans leur âme et la laissant aussi sur la terre.

chaque danseur, avec son flambeau, brillant comme une fleur de cet arbuste. Cette explication n'est, de ma part, qu'une simple supposition.

[58] ताल *tâla*.

[59] मूर्च्छना *moûrtchtchhanâ;* c'est la septième partie d'un *grâma*. Voyez le IXe volume des Recherches asiatiques, pag. 459.

[60] Voyez lect. CXXVI, note 7.

CENT-QUARANTE-SEPTIÈME LECTURE.

ENLÈVEMENT DE BHANOUMATI.

Vêsampâyana dit :

Pendant que les Yâdavas étaient occupés de sacrifices et de fêtes, un terrible ennemi des dieux méditait le crime, et, pour son propre malheur, il l'exécutait : le Dânava Nicoumbha enlevait la jeune Bhânoumatî, fille de Bhânou. Fidèle à son ancienne haine, il a recours aux secrets de la magie, et, se rendant invisible, il obsède et tourmente les femmes des Yâdavas. Il avait encore à venger la mort de son frère Vadjranâbha et de Prabhâvatî, fille de ce prince, tous deux tués par Pradyoumna [1]. Profitant du moment favorable, le rusé Dânava pénètre dans le parc de Bhânou, que sa position et ses défenses semblaient mettre à l'abri de toute surprise. Tout à coup un grand bruit se fait entendre dans le gynécée [2]; l'air a retenti au loin des cris plaintifs d'une vierge modeste. Vasoudéva et le fils d'Ahouca arrivent en armes, attirés par ces gémissements. Mais le ravisseur se cache à leurs regards avec sa proie : leurs yeux n'aperçoivent rien. Ils se rendent alors auprès de Crichna, et lui racontent le crime qui vient de se commettre. Au récit de cette injure, Djanârddana s'indigne; accompagné d'Ardjouna, il monte sur Garouda, l'ennemi des serpents. En même temps il dit au héros qui porte un poisson sur sa bannière [3] de le suivre sur son char, et ordonne à l'oiseau fils de Casyapa de faire diligence.

Le redoutable Nicoumbha avait gagné la ville de Vadjranâbha : Ardjouna et Crichna l'eurent bientôt rejoint, ainsi que Pradyoumna, héros initié aux secrets de la magie. Aussitôt que Nicoumbha les eut aperçus, il tripla sa

[1] Les lectures suivantes nous apprennent que, loin de tuer Prabhâvatî, Pradyoumna la séduisit et en fit sa femme.

[2] कन्यापुर *canyâpoura*, mot à mot *virginum urbs*.

[3] C'est Pradyoumna, fils de Crichna, lequel fut trouvé miraculeusement dans le ventre d'un poisson. On le regarde comme l'Amour régénéré, de là vient que dans le texte il est souvent appelé *Câma*.

personne, et les attaqua, comme en se jouant, avec ses trois lourdes massues, hérissées de nœuds. Le misérable a dans ce moment la force d'un Immortel : de son bras gauche il tient la jeune Bhânoumatî; de la main droite il brandit son arme menaçante. Les deux Crichnas [4] et Pradyoumna, à cause de la jeune vierge, n'osent attaquer l'Asoura avec leur ardeur accoutumée : ils ont pour eux la force et le courage, ils sont habitués à vaincre, et cependant ils ménagent leur ennemi. Incertains, embarrassés, ils tremblent de frapper celle qu'ils viennent protéger. Ardjouna, habile à manier toutes les armes, habile surtout à tirer de l'arc, le premier, perce de ses traits le Dêtya qu'il vise comme on peut viser un éléphant ou un chameau. Ses compagnons, non moins adroits, de leurs longues flèches [5] atteignent aussi le Dânava, sans toucher à la jeune vierge.

Alors, recourant aux prestiges de l'art des Asouras, Nicoumbha disparaît subitement avec Bhânoumatî : les yeux les cherchent en vain tous les deux. Cependant les trois héros ne cessent de le poursuivre, et s'attendent à le revoir. En effet il reparaît bientôt sous la forme d'un vautour, tenant dans ses serres la victime qu'il a enlevée. A l'instant Ardjouna recommence à le harceler de ses flèches aiguës, s'abstenant toujours de toucher Bhânoumatî. L'Asoura, planant sur la terre, parcourait les sept *dwîpas,* toujours suivi de ses ennemis. Enfin s'arrêtant sur le Gocarna [6], lieu rempli de la splendeur

[4] Nous avons déjà vu qu'Ardjouna portait aussi le nom de Crichna, peut-être à cause de l'amitié qui l'unissait au fils de Vasoudéva.

[5] Le texte dit qu'elles sont longues d'une *vitasti,* mesure qui équivaut à une palme ou à douze doigts.

[6] Le Gocarna est un lieu consacré à Siva, de là vient que ce dieu est surnommé *Gocarnéswara.* Voyez dans le XVI[e] vol. des Recherches asiatiques, pag. 461, une invocation bouddhique en son honneur. Mais il ne m'est pas facile de dire où cet endroit est situé. M. Wilson nous apprend que c'est un lieu de pèlerinage sur la côte de Malabar. En effet, dans l'inscription expliquée au III[e] vol. des Recherches asiatiques, pag. 39, ce mot se trouve cité parmi d'autres qui semblent appartenir à la presqu'île en deçà du Gange. Dans le V[e] vol. du même ouvrage on place Gocarna (Gowkern) près de Mangalore. D'un autre côté, le I[er] vol., pag. 129, fait mention d'un Gocarna, près du Penjab, et parmi les rivières qui sont à la droite du Gange il en est une petite nommée *Gocarnî.* Il faudrait donc conclure que divers lieux ont porté ce nom de Gocarna. Si nous consultons les détails du texte ici traduit, nous serons portés à croire que le Gocarna, dont il y est question, se trouve au nord du Pâripâtra, puisqu'on dit que Nicoumbha quittant Gocarna qui est au nord pour se rendre vers le midi, त्यक्त्वाथोत्तरगोकर्णं निकुम्भो दक्षिणां दिशं जगाम, arrive ensuite à Chatpoura. Une autre chose à observer, c'est que le poëte fait descendre Nicoumbha du Gocarna dans une île du Gange, et, que cette rivière soit ou le grand Gange, ou le petit, dont on a parlé

de Mahâdéva, et dont les dieux et les Asouras pénitents n'osent approcher, il va de là s'abattre dans une île du Gange. Pradyoumna s'élance avec rapidité, et s'empare de Bhânoumatî : cependant les deux Crichnas, de leurs flèches acérées repoussent le Dêtya qui, laissant Gocarna au nord, se dirige vers le midi. Ses deux adversaires, portés sur Garouda, le poursuivent avec acharnement, et il va se réfugier à Chatpoura au milieu des siens. Crichna et son compagnon s'établissent à la porte de la caverne, et y passent la nuit.

Cependant le fils de Roukminî s'était rendu, par l'ordre de son père, à Dwâravatî, et, le cœur rempli de joie, avait ramené la fille de Bhânou. Cette mission terminée, il vint à Chatpoura, capitale des Dânavas, où il trouva les deux Crichnas guettant leur ennemi à l'entrée de sa caverne. Les trois guerriers réunirent leurs efforts contre Nicoumbha : ils avaient juré sa mort. Celui-ci bientôt sort de sa retraite et vient les braver : il est fier de sa force et de son courage. Ardjouna, avec les flèches que lance son Gândîva[7], lui ferme le chemin. Nicoumbha lève sa terrible massue, et frappe sur la tête Ardjouna, qui vomit le sang et s'évanouit. Le superbe Asoura poursuit sa victoire, attaque aussi en riant le fils de Roukminî qui se trouvait en avant, disparaît soudain, et continue à porter sur la tête de Pradyoumna des coups invisibles qui lui font perdre connaissance.

Govinda, voyant ses deux compagnons ainsi maltraités par le Dêtya, accourt vers lui avec colère, et brandit sa Cômodakî[8]. Aussitôt ces deux redoutables rivaux s'attaquent en poussant de grands cris. Indra, monté sur l'éléphant Êrâvana, vient avec tous les dieux pour contempler le grand combat que vont se livrer ces deux ennemis. Hrichîkésa, si souvent vainqueur, aperçoit les dieux : son courage s'accroît, et pour leur complaire il veut abattre le Dânava. Il fait tourner plusieurs fois sa massue, et cherche habilement à frapper son adversaire. Le Dânava, avec non moins de dextérité, brandit son arme pesante, et suit tous les mouvements de Crichna :

lect. CXXXI, note 19, et lect. CXL et CXLI, il en résulte toujours que le Gocarna de cette lecture ne peut être placé dans le Décan. Dans le Târâtantra on donne Gocarnésa pour borne au Mahâcosala du côté de l'est. Or le Mahâcosala doit correspondre à la province d'Oude. J'ignore s'il y a quelque rapport entre le nom de Gocarna, et celui de la Trivénî appelée *Carnaprayâga*.

[7] C'est le nom de l'arc d'Ardjouna. Brahmâ d'un seul bambou forma trois arcs différents : de la portion voisine des racines, il fit le Pinâca, qu'il donna à Siva; et du reste, le Codanda et le Gândîva, qu'il remit à Vichnou. Ce dernier arc passa ensuite entre les mains des deux premiers Râmas, d'Indra et d'Ardjouna.

[8] Ainsi s'appelle la massue de Crichna.

ils tournent et retournent tous les deux dans le même cercle, et leurs clameurs retentissent tantôt comme les mugissements de deux taureaux, ou comme les cris de deux éléphants, tantôt comme le glapissement de deux singes se disputant la possession d'une femelle. Enfin avec un bruit égal à celui de huit cloches la massue de Nicoumbha tombe sur Crichna : au même instant celui-ci abaissait aussi la sienne sur la tête de Nicoumbha; mais, étourdi par le coup qu'il avait reçu, il laisse un moment échapper son arme, il chancèle, il tombe évanoui. Le monde entier, à cet aspect, souffre avec lui. Le roi des dieux, qui voit en cet état le fils de Vasoudéva, le maître de la terre, puise au Gange céleste une eau blanche et parfumée, mêlée d'ambroisie, qu'il répand sur Crichna. Ah! si dans cette circonstance le dieu, maître des Souras, a paru fléchir, c'est qu'il l'a bien voulu. Qui peut se flatter de pouvoir, dans le combat, faire chanceler le grand Hari? Il a bientôt recouvré ses esprits, et, son *tchacra* à la main, il défie l'insensé qui déjà triomphe. Nicoumbha ne répond pas à son appel; il emprunte le secours de la magie, et ne laisse aux yeux de Crichna qu'un corps sans mouvement. « Il se meurt, ou bien il est déjà mort, » se disait Djanârddana, et guerrier il se rappelle son devoir et respecte la dépouille mortelle d'un guerrier [9].

Cependant Pradyoumna et le fils de Countî, revenus de leur évanouissement, accourent près de Nârâyana, et ne doutent pas d'abord de la mort de Nicoumbha. Mais bientôt Pradyoumna, qui connaît l'art de la magie, dit à Crichna : « Mon père, ce n'est pas là Nicoumbha, le traître est loin « d'ici. » A peine il achevait ces mots, que le corps disparaissait. Ardjouna et son maître divin ne purent s'empêcher de rire. Mais voilà que sur la terre, dans le ciel, de tous côtés apparaissent des milliers de Nicoumbhas, qui viennent assaillir et Crichna, et le vaillant Ardjouna, et le héros fils de Roukminî. O prodige! les uns prennent l'arc du fils de Pândou, les autres ses flèches redoutables; quelques-uns le saisissent par les mains, d'autres par les pieds, et l'emportent dans les plaines de l'air. Bien plus, l'image d'Ardjouna prisonnier se multiplie aussi par milliers aux yeux de Crichna et de son fils. Ceux-ci de leurs flèches percent les Nicoumbhas, se gardant bien de frapper l'apparence d'Ardjouna. Mais d'un Nicoumbha que leurs

[9] La VII° lecture des lois de Manou, sl. 91 et suiv., détaille les cas dans lesquels un guerrier doit s'abstenir de frapper son ennemi.

traits atteignent il en naît deux. Cependant Crichna, rempli d'une science divine, qui embrasse le présent, le passé et l'avenir, Crichna, dis-je, ouvre en ce moment cet œil merveilleux qui voit toujours la vérité : il reconnaît le véritable Nicoumbha, l'auteur de toutes ces créations fantastiques, le ravisseur d'Ardjouna. A la vue de tous les êtres, son bras accoutumé à vaincre les Asouras lance le *tchacra* qui va trancher la tête de cet insolent ennemi. Le charme cesse : Ardjouna, dégagé de ses liens, descend du haut des airs, et, par l'ordre de Crichna, est reçu dans les bras de Pradyoumna, où il peut enfin respirer librement, tandis que Nicoumbha, comme lui précipité du ciel, tombe à terre : sa tête est séparée du tronc, et il ressemble à l'arbre que la hache vient de séparer de ses racines.

Le dieu vainqueur revint à Dwâravatî avec Ardjouna et Pradyoumna. Il y entra au milieu des démonstrations de la joie la plus vive; il alla saluer avec respect le grand Nârada, le priant de consoler Bhânou. Nârada dit à ce malheureux père : « Illustre Yâdava, ne t'afflige pas. Écoute-moi. Dans les « jardins qui ornent le mont Rêvata, ta fille folâtrait un jour imprudemment; « elle excita la colère du Mouni Dourvâsas [10], qui prononça contre elle une « imprécation. Cette jeune fille, dit-il, en punition de sa folle gaieté, passera « dans les bras d'un ennemi. Les autres Mounis et moi nous cherchâmes à « l'apaiser : Pieux solitaire, lui disions-nous, cette vierge ignorante et naïve « n'a pas voulu vous offenser. Comment avez-vous pu la punir par cette hor- « rible imprécation? Nous vous en supplions, révoquez votre sentence. « Touché par nos prières, Dourvâsas baissa la tête et réfléchit un instant. « Ce que j'ai prononcé, répondit-il, doit s'accomplir. Oui, elle passera dans « les bras d'un ennemi. Mais son honneur restera sans tache, et elle revien- « dra à son père, pure et vertueuse. Épouse riche et fortunée, mère d'un « grand nombre d'enfants, elle sera comme ce jasmin [11] fleuri, et répandra « au loin la douce odeur de la sagesse. Ainsi se trouvera effacé jusqu'au « souvenir même de ses chagrins. Noble Bhânou, continua Nârada, je vous « engage à donner l'aimable Bhânoumatî au Pândava Sahadéva, jeune héros « plein de foi et de vertu. »

[10] Dans la mythologie indienne, si Nârada est l'ami des plaisirs, Dourvâsas au contraire est toujours enclin à la colère. Aussi le regarde-t-on comme un avatare du terrible Siva, dieu de la destruction.

[11] कुमारी *coumârî*.

En effet Bhânou, suivant le conseil de Nârada, accorda au fils de Mâdrî [12] la main de Bhânoumatî. Le dieu qui lance le *tchacra* fit venir Sahadéva et le présenta lui-même : le mariage fut célébré, et les deux époux allèrent ensuite habiter leur capitale.

Celui qui, soutenu par la foi, lit ou écoute le récit de cette victoire de Crichna, s'assure le succès en toutes ses entreprises.

CENT-QUARANTE-HUITIÈME LECTURE.

PRÉTENTIONS DE VADJRANABHA.

Djanamédjaya dit :

Pieux Mouni, tu viens de me raconter l'enlèvement de Bhânoumatî et la victoire de Késava; tu m'as décrit les jeux des Tchhâlikyas, la demeure des dieux, et les divertissements presque divins des illustres Vrichnis sur la mer. Dans le récit de la mort de Nicoumbha, tu m'as parlé de celle de Vadjranâbha. Aurais-tu la bonté de me la raconter?

Vêsampâyana dit :

Oui, je vais te dire la mort de Vadjranâbha, et la victoire de Pradyoumna et de Sâmba. O fils de Bharata, un Asoura puissant dans les combats, nommé *Vadjranâbha*, se livra aux exercices de la pénitence sur le sommet du mont Mérou. L'aïeul du monde, Brahmâ, touché de sa piété, lui accorda le choix d'une grâce particulière : « Je veux, demanda ce Dânava, que les « Dévas ne puissent me donner la mort; que la ville de Vadjrapoura soit « brillante de toute espèce de pierres précieuses; qu'on n'y puisse arriver « que par le domaine du dieu de l'air [1]; qu'enfin les désirs [2] s'y trouvent

[12] Pândou avait eu deux femmes, Countî et Mâdrî. Celle-ci lui donna deux enfants, Nacoula et Sahadéva.

[1] C'est, comme nous l'avons déjà vu plusieurs fois, une manière poétique de désigner un pays de montagnes où il n'est possible d'arriver que par des routes escarpées, et telles que l'oiseau seul semble pouvoir s'y élever.

[2] Cette phrase ne peut avoir en français le sens amphibologique qu'elle a en sanscrit. Le

« satisfaits, sans qu'on y pense; que ma capitale soit composée de faubourgs « magnifiques, de larges rues [3], et entourée d'un territoire immense. » Le vœu de Vadjranâbha fut exaucé : établi dans la ville de Vadjrapoura, il vit accourir en foule auprès de lui les Asouras qui habitèrent les faubourgs agréables, et couvrirent les rues de cette riche cité. Ils y apportèrent l'amour des plaisirs et en même temps leur vieille haine pour le roi des dieux.

Vadjranâbha, gâté par la fortune et fier des priviléges accordés par Brahmâ et à sa ville et à lui-même, conçut le projet de soumettre le monde. Il apparut un jour dans le Dévaloca [4], et dit au grand Indra : « Vainqueur de « Pâca, je veux réunir les trois mondes sous ma domination. Ainsi, maître « des dieux, il faut me reconnaître pour souverain, ou me faire la guerre. « Tous les enfants de Casyapa ont des droits égaux sur la terre. » Indra se consulta avec Vrihaspati, et répondit ensuite à Vadjranâbha : « Le Mouni « Casyapa, notre père commun [5], est occupé d'un sacrifice. Une fois qu'il « sera libre de ce soin, il fera lui-même ce qu'il jugera convenable. »

Le Dânava se rendit auprès de Casyapa son père, et lui rapporta le discours d'Indra. Casyapa lui répondit : « Oui, quand le sacrifice sera achevé, « je ferai ce qui sera convenable. En attendant, mon fils, retourne à Vadjra- « poura, et reste tranquille. » Il dit, et Vadjranâbha reprit le chemin de sa capitale.

De son côté, Indra s'était transporté dans la ville de Dwâravatî entourée comme d'une guirlande de portes; il se présenta en secret devant le fils de Vasoudéva, et lui fit part des prétentions de Vadjranâbha. Djanârddana lui dit : « Roi des dieux, le fils de Soûra [6] est occupé du grand sacrifice du

mot *désir* est exprimé par le mot काम *câma*, qui signifie également *amour* et *le dieu d'amour*. Vadjranâbha demande que tous les *désirs* soient satisfaits, कामानामुपपत्तिः ; mais l'oracle trompeur lui accorde que les *amours* seront satisfaits. En effet, l'Amour va tout à l'heure perdre Vadjrapoura; et cet Amour, c'est le fils de Crichna, Pradyoumna qui n'est autre que Câma, l'Amour régénéré.

[3] J'ai traduit ainsi le mot संवाह् *samvâha*, pour lequel le dictionnaire ne me donne aucun sens convenable. Il me semble qu'en traduisant ce mot par *convectio*, on peut arriver à la signification que je lui ai donnée. वह् veut dire *route, chemin* : संवाह् doit être la voie par laquelle se font les transports, les charrois, *convectiones*.

[4] Séjour des dieux.

[5] Indra et Vadjranâbha sont enfants de Casyapa, et fils l'un d'Aditi, l'autre de Danou. Voyez tom. I, IIIe lect. pag. 18 et 20.

[6] C'est-à-dire Vasoudéva.

« cheval. Quand ce sacrifice sera terminé, je saurai bien abattre Vadjra-« nâbha. Mais d'abord avisons ensemble au moyen de pénétrer chez lui « car on n'y peut entrer que par le domaine du dieu de l'air. » Alors Crichna reçut Indra avec les honneurs qui lui étaient dus, et durant tout le temps qu'exigea la célébration du sacrifice de Vasoudéva, le souverain des dieux et son illustre protecteur réfléchirent au moyen de forcer l'entrée des états de Vadjranâbha.

Pendant les fêtes données à l'occasion de ce sacrifice, un acteur (*nata*) nommé *Bhadra* charma les Mounis assemblés par son adresse et sa légèreté. Ceux-ci lui laissèrent le choix d'une récompense particulière. Bhadra, fier comme le roi des dieux, à l'instigation de Crichna et d'Indra, et inspiré d'ailleurs par Saraswatî [7], salua les Mounis, et exprima ainsi ses désirs : « Je veux, dit-il, être dans le cas de mériter l'estime de tous les Brah-« manes, et pouvoir planer sur les sept régions de la terre, possédant le « privilége de traverser les airs, et toujours distingué par mes talents : je « veux qu'aucun être, animé ou inanimé, ne puisse me donner la mort, « que la maladie ou la vieillesse n'ait aucune prise sur moi, que, quelle que « soit la personne dont j'emprunte le costume, quelle que soit la substance « vivante, morte ou même végétale, que je cherche à imiter, il me soit « permis d'en représenter l'exacte ressemblance, et qu'enfin les Mounis « et les autres spectateurs se trouvent toujours satisfaits de mon jeu. » « Ainsi soit fait! » dirent les Brahmanes au danseur, et depuis lors Bhadra, semblable à un dieu, parcourt les sept *dwîpas,* visite les villes des rois Dânavas, de l'Outtacourou [8] passe dans le Bhadrâswa, dans le Kétoumâla ou la région d'Yama, et, quand un sacrifice se célèbre dans la ville des Yâdavas, à Dwâravatî, il accourt avec empressement pour y déployer ses talents. C'est ainsi que, par la faveur des Mounis, il est devenu citoyen du monde entier [9].

Cependant le roi des Souras, Indra, se mit à flatter ces génies ailés, habitants du Dévaloca, et portant la forme de cygnes aux jambes noires [10] :

[7] Saraswatî est la déesse de l'instruction et de l'éloquence, représentée quelquefois par une plume, un encrier et un livre. C'est à elle qu'on attribue l'invention de la langue sanscrite et des lettres dévanâgaries.

[8] Voyez lecture CXLIII, note 7. A la place du Djamboudwîpa, on met ici la contrée d'Yama, qui est le midi.

[9] लोकनरः *locanarah.*

[10] Ces oiseaux célestes portent le nom de *hansa*, et le poëte leur donne l'épithète de *dhâr-*

« O vous, leur dit-il, qui êtes mes frères, et enfants de Casyapa comme « moi [11], oiseaux divins, qui prêtez aux dieux et aux saints le secours de « vos ailes, le ciel est menacé, et je réclame vos services contre mes ennemis. Agissez; et, fidèles aux ordres de votre roi, vous n'avez ni imprécation, ni châtiment à craindre. Les routes vous sont ouvertes de tout côté, « et vous pouvez, par un chemin qui est interdit aux autres, arriver dans la « ville de Vadjranâbha : il vous est facile de vous abattre sur les étangs qui « ornent les jardins de son gynécée. Ce prince a une fille qui par sa beauté « est la perle des trois mondes. On la nomme *Prabhâvatî*, parce qu'elle « brille comme l'astre des nuits. Sa mère, dit-on, a obtenu pour elle de « la déesse Mahâdévî, fille d'Himâlaya, une faveur particulière, qui consiste « à pouvoir, libre et indépendante de l'autorité de ses parents, choisir « l'époux qui lui conviendra. Je vous recommande de lui vanter les qualités « du grand Pradyoumna, sa piété, sa naissance, sa beauté, ses vertus, sa « jeunesse. Nobles génies, quand vous verrez la fille de Vadjranâbha prévenue en faveur de votre protégé, ayez soin de lui rappeler le privilége « que lui a donné Pârwatî : avec l'habileté dont vous êtes susceptibles, préparez adroitement toutes les voies à Pradyoumna. Regards caressants, « langage flatteur, ne négligez rien : faites de Pradyoumna un éloge tel que « l'âme de Prabhâvatî en soit profondément atteinte. Vous me tiendrez « chaque jour au courant de vos progrès, et vous vous mettrez aussi en « communication avec Crichna, mon jeune frère. Que vos efforts ne se ralentissent que lorsque Pradyoumna se verra l'heureux vainqueur de la fille « de Vadjranâbha. Ces Dânavas, fiers de la faveur de Brahmâ, ne peuvent « succomber sous la main des dieux : c'est aux enfants de ces dieux, c'est « à Pradyoumna et à ses compagnons d'armes qu'est réservé l'honneur de « les abattre. Ce héros et les autres Yâdavas, destinés à frapper Vadjranâbha, « arriveront à la faveur du privilége accordé à l'acteur Bhadra, et sous le « vêtement de comédiens. Voilà ce que vous aurez à faire : vous y ajouterez

tarâchtra. Le *hansa* est la monture de Brahmâ et de Saraswatî; cet oiseau est l'oie ou le cygne. Au reste, on le distingue en trois espèces : 1° le *râdja hansa*, dont le corps est d'un blanc de lait, le bec et les pattes d'un rouge foncé; c'est le phénicoptère ou flamant; 2° le *mallicâkcha hansa*, avec un bec et des pattes brunes; 3° le *dhârtarâchtra hansa*, avec le bec et les pattes noires; c'est le cygne d'Europe. L'histoire de Vadjranâbha a été mise sur la scène indienne, et l'on y voit ces merveilleux oiseaux. La pièce est en sept actes et porte le titre de *Pradyoumna vidjaya*. Voyez l'ouvrage de M. Wilson.

[11] Voyez la lecture III, pag. 21.

« ce que votre sagesse vous suggérera. C'est vous qui aurez préparé notre « succès, officieux génies. Les Dévas, dit-on, ne peuvent entrer à Vadjra- « poura, mais Vadjranâbha leur en ouvrira les portes. »

CENT-QUARANTE-NEUVIÈME LECTURE.

ARRIVÉE DES COMÉDIENS.

Vêsampâyana dit :

Les cygnes, après avoir entendu les paroles d'Indra, se rendirent à Vadjrapoura par le chemin qui leur est naturel, et descendirent sur des lacs charmants, couverts de fleurs de lotus tendres et dorées; ils firent retentir ces lieux de leur voix harmonieuse. Leurs manières élégantes et polies excitèrent d'abord l'étonnement. Sur la demande de Vadjranâbha lui-même, ils se transportèrent sur les étangs du gynécée, et par la douceur de leurs accents charmèrent toutes les oreilles. Le Dêtya dit à ces oiseaux célestes : « Chantres divins et harmonieux, vous arrivez dans un moment propice; « nous sommes en fête. Venez, ce palais est à vous, vous pouvez entrer « avec confiance. » Ainsi parlait Vadjranâbha; les cygnes se rendent à son invitation, et, jaloux de répondre à la confiance d'Indra, ils entrent dans le palais du roi des Dânavas. Ce sont bientôt des amis qu'on accueille avec plaisir; et comme ils parlent aussi la langue humaine, ils racontent des histoires agréables. Les femmes surtout s'assemblent autour d'eux, écoutant avec intérêt ces récits qui rappellent la gloire des enfants de Casyapa.

Cependant la fille de Vadjranâbha, la belle Prabhâvatî, au visage riant, à la taille élancée, se promenait à l'écart. Les cygnes l'aperçoivent, et s'approchent pour lier connaissance avec elle. L'un d'eux, Soutchimoukhî, par le charme de sa conversation, s'insinue peu à peu dans les bonnes grâces, enfin dans la confiance et l'amitié de la jeune princesse. Il l'amusait par mille récits variés; il lui dit un jour : « Charmante Prabhâvatî, vous êtes « ce qu'on peut voir de plus aimable dans les trois mondes. Je ne sais rien « de comparable à vos attraits et à vos qualités. Mais, ô ma belle amie,

« songez que la jeunesse se passe, et qu'elle va se perdre dans le temps, « comme les fleuves dans la mer. Croyez-moi, il n'est pas de plaisir tel que « celui de l'amour : c'est là pour la femme le premier des biens. Votre père « vous laisse entièrement libre dans votre choix : vous pouvez à votre gré « vous décider en faveur d'un Déva ou d'un Asoura. Mais quand je consi- « dère quelles sont et pour l'extérieur et pour l'esprit les qualités que pré- « sentent les jeunes Asouras, je pense qu'ils devraient rougir d'aspirer à « votre main; certes vous dédaigneriez tous ces prétendants, s'il était pos- « sible au fils de Roukminî, à Pradyoumna, de se présenter devant vous. « Dans les trois mondes il n'a point d'égal pour la beauté, la naissance, « l'âme et le courage. Quelque part qu'il se présente, parmi les Dévas, les « Dânavas ou les mortels, il est toujours le premier, le plus vaillant comme « le plus vertueux. A sa vue, tous les cœurs lui sont ouverts [1]. Comparez « son visage à la lune dans toute sa splendeur, ses yeux à deux lotus, sa « démarche à celle du lion, et vous serez encore bien au-dessous de la vé- « rité. Il doit sa naissance à Vichnou qui, pour le former, a pris la subs- « tance de tout ce qu'il y a de mieux sur la terre [2] : c'est l'Amour, c'est « Ananga qui a repris son corps [3]. Il venait de naître quand le méchant Sam- « bara [4] l'enleva. Pradyoumna tua son ravisseur; et quoiqu'il possède à fond « tous les secrets de la magie, ses heureux penchants n'en sont pas altérés.

[1] J'ai changé la pensée de l'auteur; et je ne conçois pas que dans un pareil sujet, dans un discours de cette nature, on puisse se permettre un langage obscène, tel que celui que contiennent ces deux vers sanscrits :

यं सदा देवि दृष्ट्वा हि स्रवन्ति
जघनानि हि ।
आपीनानीव धेनूनां स्रोतांसि
सरितामिव ॥

[2] जगतः सारमुद्धृत्य, *mundi medullam sumendo.*

[3] Câma, dieu de l'amour, était fils de Brahmâ. Il essaya son pouvoir sur le dieu Siva, à qui il lança une de ses flèches. Siva furieux le consuma du feu de son regard, et ensuite, touché de son sort, il lui accorda de renaître dans la famille de Crichna. Considéré comme privé de son corps et réduit en cendres, Câma est appelé *Ananga, membris privatus.*

[4] Câma venait de renaître dans la famille de Crichna sous le nom de Pradyoumna, quand un Asoura, nommé *Sambara,* qui devait un jour périr sous ses coups, l'enleva et le jeta dans la mer. Il fut dévoré par un poisson, qui bientôt après tomba dans les filets des pêcheurs; ce poisson fut porté dans les cuisines de Sambara, l'enfant retrouvé et élevé à la cour même de Sambara, qui ne put échapper à son destin. Cette histoire est racontée en détail dans le Bhâgavata, et dans le Harivansa, lect. CLXI et suivante.

« Formez-vous l'idée de la réunion de toutes les qualités qu'on peut admirer dans les trois mondes, et vous aurez une image de Pradyoumna, « brillant comme le feu, ferme comme la terre, pénétrant comme le soleil, « profond comme l'eau. »

Prabhâvatî répondit à Soutchimoukhî : « Noble génie, j'ai bien souvent « entendu parler de ce Vichnou descendu sur la terre. Mon père et le sage « Nârada m'ont fait à ce sujet des récits merveilleux. C'est, dit-on, l'ennemi « des Dêtyas, et, pareil à la foudre, il brûle nos tribus des feux de son « *tchacra*, ou les accable sous les flèches de son arc et les coups de sa « massue. Aussi les Asouras, qui occupent les divers quartiers de notre « ville, sont-ils avertis par leur roi de veiller à leur salut. Sans doute le « désir légitime d'une femme est de s'allier à un époux d'une famille plus « relevée que la sienne. S'il y avait quelque moyen d'amener ici Pradyoumna, ce serait pour moi un grand bonheur; je sens que ma race ne « pourrait être qu'honorée [5] de cette union. Bon génie, je demande ton « secours: fais qu'un descendant de Vrichni, que Pradyoumna devienne « mon époux. Quoique Hari soit l'ennemi des Dêtyas, quelques femmes « âgées de nos Asouras m'ont raconté sa merveilleuse histoire : elles m'ont « parlé de la naissance de Pradyoumna et de sa victoire sur le cruel Sambara. Je sens que l'image de ce héros est au fond de mon cœur. Mais je « ne trouve pas de prétexte qui puisse l'amener auprès de moi. Je te suis « toute dévouée; deviens mon conseil et mon ambassadeur. Cherche dans « ton esprit éclairé un expédient qui me réunisse à Pradyoumna. »

« Oui, reprit en souriant Soutchimoukhî, je serai votre ambassadeur; « par moi il connaîtra vos sentiments. Je saurai l'engager à se rendre auprès « de vous, et vous serez bientôt l'heureuse épouse de Câma. Belle princesse, « souvenez-vous de ma promesse, elle aura tout son effet. Cependant parlez « au roi votre père des histoires merveilleuses que je raconte: faites naître « en lui le désir de m'entendre, et je trouverai le moyen d'arriver au but « que nous nous proposons. »

Prabhâvatî suivit ce conseil, et bientôt le roi des Dânavas, en se promenant dans son gynécée, dit à Soutchimoukhî : « Ma fille m'a parlé de tes « histoires étonnantes; je suis curieux de connaître quelques-uns de tes

[5] Le texte dit *purifiée*.

« merveilleux récits. Allons, dis-moi quelque chose de singulier, que toi « seul aies vu dans le monde, dont personne n'ait encore parlé, de quelque « genre que ce soit. » L'oiseau céleste répondit au puissant roi des Dânavas : « Prince, écoutez. J'ai vu sur le mont Mérou la pieuse Sândilî [6], qui par la « vertu de sa pénitence fait des miracles. Amie de la fille d'Himâlaya, elle « vit dans la retraite, occupée de ses méditations, bonne, tranquille et heu« reuse du bonheur de tous les êtres. J'ai vu encore un acteur qui a reçu « des Mounis une singulière faveur : il peut prendre la forme qu'il veut; sûr « d'être goûté dans les trois mondes par son heureux talent, il parcourt « tous les pays, l'Outtaracourou, la région d'Yama, le Bhadrâswa, le Kétou« mâla et les autres provinces; il connaît les chants et les danses des Gan« dharvas, et s'attire l'admiration des dieux eux-mêmes. » « Il y a peu de « temps, dit Vadjranâbha, j'ai entendu les contes des Tchâranas [7], j'ai vu « les prestiges des Siddhas [8]. Ce genre de spectacle me cause toujours un « grand plaisir, mais je ne connais pas encore l'acteur surprenant dont tu « viens de me parler. » « Cet acteur, reprit Soutchimoukhî, parcourt les sept « *dwîpas*, et se rend partout où il croit que son talent sera apprécié. Et en « effet il mérite qu'on le recherche. S'il pouvait soupçonner votre goût, « ô prince, il s'empresserait de se rendre à vos désirs. » « Eh bien! répliqua « le roi des Asouras, noble génie, je te charge du soin de le faire venir « dans mes états. Adieu. »

Les cygnes, ayant pris congé de Vadjranâbha, s'en vont prévenir le roi des dieux et Crichna. Celui-ci explique ses intentions à Pradyoumna, qui doit épouser Prabhâvatî, et tuer Vadjranâbha. La ruse va seconder ce projet, et le nom de Bhadra couvrira les embûches de Hari. Sous un vêtement de comédien se cachent les principaux Yâdavas : Pradyoumna est le premier sujet de la troupe (*nâyaca*) [9]; Sâmba en est le bouffon (*vidoûchaca*); Gada

[6] Voyez lecture CXXXVIII, note 28.

[7] Les Tchâranas sont quelquefois confondus avec les Gandharvas; ce sont ordinairement des comédiens ambulants.

[8] Les Siddhas sont aussi des saints qui appartiennent à la cour d'Indra, et que l'on confond avec les Vidyâdharas. Ils jouissent d'une puissance surnaturelle, et habitent les airs. Les Indiens croient qu'un soulier magique, appelé *siddhi*, sur lequel on a prononcé certaines paroles, transporte son possesseur partout où il veut. La poésie, qui ennoblit tout, donne ici le nom de *siddhas* à ces escamoteurs qui vont de ville en ville exploiter la curiosité des populations.

[9] Voyez dans l'exposition qu'a donnée M. Wilson du système dramatique des Indiens, l'espèce de personnage que jouent le *nâyaca* et le

est l'interlocuteur (*pâripârswa*)[10]; d'autres Yâdavas sont chargés de différents rôles; on leur adjoint un certain nombre de femmes distinguées par leurs grâces et leurs talents [11], et de plus un orchestre convenable. On jurerait que ce sont les véritables compagnons de Bhadra, dont ils ont tout l'extérieur et le costume. Pradyoumna les fait monter sur un char magnifique, qui, à travers les airs, transporte ces héros là où ils doivent défendre la cause des dieux. Ainsi cachés, hommes, femmes, musiciens, sous le costume du rôle particulier qu'ils vont jouer, ils arrivent dans un faubourg populeux de Vadjrapoura, distingué par le nom de *Swapoura* [12].

CENT-CINQUANTIÈME LECTURE.

REPRÉSENTATIONS DRAMATIQUES.

Vêsampâyana dit :

Vadjranâbha, par une proclamation adressée aux habitants de Swapoura, avait ordonné de donner à ces comédiens une belle maison, tous les secours de l'hospitalité, des pierres précieuses, des cadeaux de toute espèce, des étoffes variées, et des domestiques aussi beaux que lestes. Les ordres du prince furent exécutés avec empressement. Bhadra à peine arrivé voulut justifier sa réputation : il parut devant les Dêtyas, qui l'accueillirent avec des transports de joie immodérés. On lui jetait de tout côté de l'argent et des pierres précieuses. Le spectacle commence [1], et l'attention des spectateurs est vivement excitée. On représentait un drame (*nâtaca*) dont le sujet

vidoûchaca. (Théâtre indien, système dramatique, 5°.)

[10] M. Wilson dit que le *pâripârswa* remplit le rôle du chœur dans les pièces grecques.

[11] वारमुख्यानटी *vâramoukhyânatî*. *Vâramoukhyâ* désigne ordinairement la présidente d'une réunion de courtisanes. Il est ici question de femmes qui peuvent être honnêtes.

[12] Le mot *swapoura* signifie *ville particulière*, *urbs propria*. Il se trouve dans la lecture CIII; l'endroit où Kêsica reçoit Crichna s'appelle aussi *Swapoura*.

[1] Je ferai remarquer que l'auteur exprime l'idée de *jouer la comédie* par le mot qui signifie *danser*, नृत *nrita*. Le mot *nata* lui-même s'applique à un danseur comme à un comédien. Il paraît que les Indiens ne font pas de distinction entre la danse et la comédie.

est tiré du grand poëme qui porte le nom de *Râmâyana* [2] : le puissant Vichnou naissait [3] pour détruire le roi des Râkchasas; on voyait Lomapâda-Dasaratha [4] séduisant le solitaire Richyasringa par le moyen de jeunes bayadères [5], Sântâ son épouse, Râma, et ses trois frères Lakchmana, Satroughna, et son épouse Sîtâ. Les acteurs qui représentaient ces personnages étaient vêtus de costumes convenables; et les Dânavas, jeunes et vieux, les regardaient avec admiration. Ils ne pouvaient se lasser de contempler cette merveilleuse imitation de la nature, la perfection du jeu des acteurs, l'élégance de leur geste. Après le prologue d'usage (*prastâvanâ*), ils avaient vu une suite (*dhârana*) [6] de scènes (*pravésa*) [7] intéressantes. Leur étonnement, leur joie se manifestait par de bruyantes acclamations ; leur visage était enflammé, ils se levaient, ravis de la beauté du drame, et ne se rasseyaient que pour se lever encore. Comme témoignage de leur satisfaction, ils distribuaient aux acteurs des étoffes de prix, des colliers, des bracelets, de superbes rivières de perles, dont la blancheur était relevée par l'éclat de l'or et la teinte sombre du lapis-lazuli. Après la grande pièce, les acteurs s'exercèrent encore sur des sujets particuliers, et ils récitèrent des vers en l'honneur des Asouras et des Mounis, dont ils célébraient la naissance et la famille.

Vadjranâbha donna ordre aux habitants de Swapoura de lui amener le merveilleux acteur. Le roi des Dêtyas, heureux de posséder celui qu'on lui avait vanté avec tant de raison, veut qu'il paraisse sans délai dans Vadjrapoura. Les ordres du prince sont exécutés fidèlement, et les Yâdavas sous le vêtement de comédiens se voient introduits dans cette ville dont l'entrée leur était défendue. On les établit dans une maison que Viswacarman lui-même

[2] Le Râmâyana, comme on peut le voir dans le théâtre indien de M. Wilson, a fourni le sujet de plus d'un drame. Il en est un, entre autres, en quatorze actes, intitulé par excellence *Mahânâtaca* ou *le grand drame*. On en attribue la première pensée au fameux Hanoumân, qui joue un si grand rôle dans l'histoire de Râma.

[3] Râma surnommé *Tchandra* est considéré comme un avatare de Vichnou.

[4] Roi d'Anga. On lui donne quelquefois le nom de *Dasaratha*, et même on le confond par erreur avec le prince de ce nom qui fut roi d'Ayodhyâ et père de Râma. Voyez tom. I, lect. XXXII, pag. 142.

[5] On trouvera cet épisode du Râmâyana dans les notes de la traduction de Sacountalâ par M. de Chézy, pag 201.

[6] Le principal acteur ou directeur d'une troupe comique est appelé *soûtra-dhâra*, parce qu'il tient et dirige le fil des scènes.

[7] Le mot प्रविशति *pravisati* est celui par lequel on désigne l'entrée en scène d'un personnage.

semblait avoir construite, et on leur donne tout ce qu'ils peuvent désirer. Le grand Vadjranâbha célébrait alors la fête de Câla. Il fit élever un beau théâtre (*rangavâta*), et, quand il les crut remis de leurs fatigues, il leur envoya des présents magnifiques de pierres précieuses, et les engagea à donner une nouvelle représentation. Entouré de ses parents, il vint se placer sur son trône. La salle avait été disposée de manière que les habitantes du gynécée pouvaient tout voir sans être aperçues.

Cependant les Yâdavas, qui par ces jeux préludent à d'autres scènes terribles, viennent, au foyer (*népathya*), de revêtir leurs costumes, et vont commencer la représentation. Alors de larges timbales, des tambours de diverses dimensions, des instruments à vent ou à cordes, forment de leurs sons réunis un admirable concert. La voix des femmes fait entendre un des airs divins des Tchhâlikyas, douce ambroisie pour l'oreille et l'âme des auditeurs. Sur les différents tons de l'échelle musicale appelée *Gândhâra*[8], elles chantaient, avec un ensemble délicieux, la descente sur la terre de la céleste Gangâ[9], épanchant ses ondes au milieu des campagnes qu'elle féconde et qu'elle purifie. A ces accents harmonieusement cadencés, par lesquels est célébré cet heureux événement, les Asouras sont émus, et se lèvent en applaudissant.

Mais bientôt arrivent nos comédiens déguisés : Pradyoumna, accompagné de Gada et du courageux Sâmba, se présente et prononce l'invocation préliminaire (*nândî*); après cette cérémonie, le fils de Roukminî récite des vers qui ont rapport au chant que l'on vient d'entendre, et annonce le sujet de la pièce qui va être jouée. C'est un trait de l'histoire de Couvéra[10], les amours de Rambhâ[11], ouvrage célèbre du savant Mouni Nârada. On y

[8] Le mot *gândhâra* s'emploie pour désigner la troisième note chez les Indiens, et en même temps un de leurs trois *grâmas* ou échelles musicales. Voyez le mémoire de M. Paterson, IX[e] vol. des Recherches asiatiques.

[9] Les Indiens prétendent que le Gange sort de dessous les pieds de Vichnou, au pôle même, et traverse les airs en vapeurs insensibles qui se condensent et remplissent le lac Mânasarovara; il vient ensuite tomber sur un rocher, nommé *la tête de Mahâdéva* : c'est là que se trouve la chute du Gange, appelée *Gangotrî*. La mythologie dit que le Gange descendit du ciel à la prière de Bhagîratha. On célèbre, le troisième jour du mois de Vêsâkha (avril-mai), l'anniversaire de la descente du Gange sur la terre.

[10] L'épithète कौवेरं, employée par l'auteur, semble désigner une classe particulière de pièces dont les sujets étaient tirés de l'histoire de Couvéra, dieu des richesses.

[11] Le nom de la pièce en sanscrit est *Rambhâbhisâram*, qui se traduirait mieux par *visite*,

voit comment la nymphe Rambhâ se laissa toucher par la tendresse de Nalacoûvara, comment Râvana fut puni de son crime par une imprécation lancée contre lui. Les décorations, par un effet magique de l'art des Yâdavas, représentent au naturel le mont Kêlâsa[12]. Le rôle de Râvana est joué par Soûra[13], celui de Rambhâ par Manovatî, celui de Nalacoûvara par Pradyoumna, à qui Sâmba sert de *vidoûchaca*[14]. Enchantés de la grâce de leurs mouvements, de leur jeu, de leurs gestes, les Asouras les comblèrent d'éloges, et ajoutèrent à ces louanges des présents de toute espèce, des étoffes magnifiques, des pierres précieuses, des parures, des colliers de perles, de diamants, de lapis-lazuli, des chars élégants, des voitures aériennes, des éléphants issus d'une race divine et doués de la faculté de traverser les airs, du sandal odorant, et frais comme la glace, de l'aloès embaumé, et d'autres parfums renommés, enfin de ces pierres merveilleuses appelées *tchintâmanis* et qui procurent à leur possesseur tout ce qu'il peut désirer. Les spectacles se succédèrent, et le roi se distingua surtout par la richesse et la variété des cadeaux qu'il fit en cette occasion aux femmes des chefs Dânavas.

Cependant Soutchimoukhî était revenu auprès de Prabhâvatî, et lui avait dit : « Je me suis rendu dans la belle ville de Dwâravatî habitée par « les Yâdavas. J'ai vu en particulier Pradyoumna, ô ma belle amie, et je « lui ai parlé de vos sentiments. Son bonheur est extrême; il a voulu hâter « le moment de vous voir, et aujourd'hui même, ce soir, il vous demande

rendez-vous de Rambhâ. Rambhâ est une de ces nymphes célestes, que l'on appelle *Apsarâs*. Je ne connais pas bien l'histoire des amours de Rambhâ et de Nalacoûvara, fils de Couvéra. Je crois cependant que cette pièce peut être fondée sur un fait que l'on rapporte de Râvana, tyran de Lancâ, le même qui fut depuis vaincu par Râma. Ce Râvana était frère de Couvéra, qui par sa piété avait obtenu de Brahmâ le royaume de Lancâ, où les chemins, dit-on, sont pavés d'or : Couvéra en fut chassé par son frère, et se retira sur le mont Kêlâsa. Non content de l'avoir privé de ses états, Râvana poussa plus loin ses méfaits : il enleva la bru de Couvéra, lequel le maudit, et par suite de cette imprécation le feu sortait des dix têtes de Râvana. Brahmâ apaisa Couvéra irrité, et il fut convenu que Râvana perdrait sa virilité, s'il commettait encore une faute de ce genre. Je ne sais jusqu'à quel point la pièce dont il est ici question pouvait faire allusion à cette légende : parmi les drames cités par M. Wilson il n'en est aucun sur ce sujet.

[12] Les Indiens croient que c'est un des pics les plus élevés de l'Himâlaya, au nord du Mânasarovara.

[13] Aïeul de Crichna.

[14] Personnage qui dans les pièces indiennes est chargé du rôle de bouffon. Voyez le travail de M. Wilson sur le système dramatique des Indiens. 5°.

« un rendez-vous. Oui, aujourd'hui même vous verrez votre bien-aimé. « Ne craignez rien, les enfants d'Yadou ne savent pas manquer à leur « parole. » Prabhâvatî, agitée de crainte et de plaisir, dit à Soutchimoukhî : « Ne me quitte plus, je veux que tu sois près de moi quand je verrai le « fils de Késava. Ta présence me donnera plus de courage. » Le génie obéissant promet de se conformer à ses désirs, et entre avec elle dans ce palais, chef-d'œuvre de Viswacarman. Dans un appartement supérieur tout est préparé pour recevoir Pradyoumna. Aussitôt après Soutchimoukhî s'élance par la route des airs; messager fidèle de l'amour, il va porter au fils de Crichna les vœux de Prabhâvatî. Il revient, et s'écrie : « Voici le fils de « Roukminî; du courage! » Mais en arrivant, Pradyoumna a vu une guirlande de fleurs que les femmes de la princesse venaient de tresser pour elle, et sur laquelle se reposaient de légères abeilles. Il lui prend fantaisie de revêtir la forme de cet industrieux insecte, et il se cache au milieu des fleurs : il veut voir, sans être connu, celle qui lui est destinée. La guirlande est apportée, placée sous les yeux de Prabhâvatî, et déposée à quelque distance. Le soir approchait : les autres abeilles se retirent; mais Pradyoumna cherche un asile sur l'oreille de sa bien-aimée, qui est alors pour lui comme le calice d'un lotus. Cependant la lune se levait au ciel dans tout son éclat, et Prabhâvatî en la contemplant dit à Soutchimoukhî :

« O mon ami, je ne sais quel feu me brûle. Ma bouche est desséchée. « Mon cœur est inquiet. Quel est donc ce mal auquel je ne connais pas de « remède? La vue de cet astre accroît mon secret tourment. Il n'est pas « encore levé pour moi, cet autre astre dont les aimables rayons doivent « rafraîchir mon cœur, cet astre que je n'ai pas encore vu et que je ne « connais que par tes discours. Hélas! je sens que je succombe. Malheu- « reuses femmes que nous sommes! je tremble, car il ne vient pas, comme « tu me l'as annoncé, celui que mon cœur désire. Je m'étais dit : Je vais « parcourir une route semée de lotus [15]! infortunée que je suis! j'y ai trouvé « le serpent d'amour et sa morsure cruelle [16]. Seraient-ce donc les rayons

[15] Voyez dans la CXXIV[e] lecture la note 2. On retrouve ici la même expression que celle qui a été relevée dans cette note, et dont le sens m'a paru difficile à établir.

[16] « Qui legitis flores et humi nascentia fraga, « Frigidus, ô pueri! fugite hinc, latet an- « guis in herbâ. »

Virg. *Eclog.* III.

« de la lune, si froids de leur nature, si doux pour les mortels, qui allu-
« meraient en moi ce feu qui me dévore? La brise du soir, fraîche et chargée
« du parfum des fleurs, est aujourd'hui telle qu'une flamme qui me brûle.
« C'est lui, lui seul qui occupe ma pensée; il est comme le maître de ma
« volonté. Toute remplie de son image, mon âme est sans force, sans
« énergie. Interdite, éperdue, je frémis, ma vue se trouble, je sens que je
« me meurs [17]. »

CENT-CINQUANTE ET UNIÈME LECTURE.

AMOURS DE PRABHAVATI.

Vêsampâyana dit :

« Il est temps de me montrer, » dit le fils de Crichna à Soutchimoukhî en voyant l'expression d'un amour aussi tendre. « O fille de Vadjranâbha,
« s'écrie-t-il, apprends que je suis près de toi; j'étais une de ces abeilles qui
« couvraient cette guirlande. Je ne puis résister à l'ardeur de mon désir
« passionné. » Il dit, et apparaît dans toute sa beauté. L'appartement est éclairé d'une vive lumière, et la clarté de la lune est effacée par la splendeur qui environne Pradyoumna. A sa vue, cette mer d'amour qui remplit le cœur de Prabhâvatî se soulève, comme les flots de l'océan au lever de la lune. La vierge, aux yeux de lotus, reste immobile. Elle rougit, elle baisse les yeux qu'elle relève ensuite avec timidité. Pradyoumna prend sa main chargée de parures brillantes, et sent qu'elle frissonne : « Beauté céleste,
« objet des plus tendres désirs, pourquoi baisser ce front brillant comme
« l'astre des nuits? pourquoi garder ce silence cruel? ne m'enviez pas la
« vue de votre charmant visage. O femme adorée! allons, ne dédaignez pas
« votre serviteur, acceptez l'hommage qu'il vous fait de sa liberté. Vous n'avez

[17] Καδ δ' ἱδρὼς ψυχρὸς χέεται · τρόμος δὲ
Πᾶσαν αἱρεῖ....................
.....τεθνᾶναι δ' ὀλίγου δέουσα,
.......Φαίνομαι ἄπνους. Sapho.

« rien à craindre, repoussez cette timidité : soumis et respectueux [1], je « vous adresse ma prière; dites que j'ai su toucher votre cœur, ô femme « incomparable, et le rite Gândharva [2], conforme au temps et au lieu où « nous sommes, va consacrer notre union. »

Alors Pradyoumna lève sa main sur le feu sacré qui brille dans un vase [3]; il offre des fleurs en sacrifice, récite des *mantras*, et prononce le serment d'amour. Aussitôt après il prend la main de sa nouvelle épouse, et fait le tour du brasier par le côté droit. Par honneur pour le fils de Crichna, le feu, témoin divin de tout ce qui arrive dans le monde en bien ou en mal, brille en ce moment d'un éclat merveilleux. Pradyoumna désigne les cadeaux qu'il réserve aux Brahmanes, et dit à Soutchimoukhî d'aller veiller à la porte. Le génie ailé baisse la tête avec respect et se retire; alors Pradyoumna saisit la main de sa bien-aimée, et l'entraîne vers la couche nuptiale; son genou presse tendrement le sien, sa voix calme ses frayeurs; il dépose sur sa joue un long baiser, et respire lentement sa douce haleine; il s'enivre des trésors de son visage, comme l'abeille de ceux du lotus. Il la serre dans ses bras, il prépare doucement son dernier triomphe, et, savant dans l'art des voluptés, il arrive au comble du bonheur. Cependant Arouna [4] avait ramené le jour : le fils de Crichna quitte le séjour du plaisir, et va rejoindre ses compagnons. C'est à regret que Prabhâvatî voit partir son charmant époux, et lui, emporte dans son âme l'image de sa belle amie.

Ainsi les Yâdavas, fidèles à leur plan d'attaque, continuaient à porter l'habit de comédiens, et attendaient les ordres d'Indra et de Késava, disposés en secret à surprendre Vadjranâbha, dès l'instant qu'il se lèverait pour la conquête des trois mondes. Tant que dura le sacrifice du Mouni Casyapa, les hostilités restèrent suspendues entre les Dévas et les Asouras. Pendant que les Yâdavas, prêts à combattre pour l'empire des trois mon-

[1] C'est-à-dire faisant l'*andjali*. Voyez lect. v, note 5.

[2] Il y a huit espèces de mariages : le mariage suivant le rite Gândharva est permis aux Kchatriyas, et a lieu par consentement mutuel. Voy. à ce sujet la IIIe lecture des lois de Manou, sl. 20 et suivants.

[3] L'expression sanscrite est मणिस्थ *manistha*. M. Wilson donne le mot *mani* comme signifiant *petit vase qui contient de l'eau*. Ce passage prouve que ce même mot s'applique à tout autre vase.

[4] Arouna est le conducteur du char du soleil. On le représente comme privé de jambes. Il est, ainsi que Garouda, fils de Casyapa et de Vinatâ.

des, étaient dans l'attente du moment qui les appellerait aux armes, l'automne était arrivée, aimable saison qui fait le bonheur de tous les êtres. Le jour et la nuit les génies ailés servaient de messagers entre Indra et Késava, et les héros généreux. Pradyoumna passait auprès de Prabhâvatî des nuits délicieuses; la troupe des fidèles génies veillait pour protéger leurs amours, et, aveuglés par leur mauvais destin, les Asouras ne soupçonnaient ni ces oiseaux, émissaires d'Indra, ni ces faux comédiens. A la fin le fils de Roukminî ne peut se résoudre à quitter pendant le jour le palais du roi, et, par un prodige de son art magique, il double sa personne. Il se trouve à la fois dans la maison des comédiens, et auprès de Prabhâvatî. Les Asouras sont enchantés de la sagesse et de la modestie de leurs hôtes, non moins que de leurs talents et de leur habileté. Leurs femmes elles-mêmes admirent la beauté, les grâces, l'élégance [5], l'esprit et surtout la décence des aimables étrangères.

Vadjranâbha avait un frère nommé *Sounâbha*, et ce Sounâbha était père de deux filles distinguées par leurs attraits et leurs heureuses qualités. L'une s'appelait *Tchandravatî*, l'autre *Gounavatî*. Dans les visites qu'elles faisaient à leur cousine, elles surprirent le secret de ses amours : elles lui firent des questions, ces questions amenèrent des confidences. Prabhâvatî leur dit : « Je possède un talisman [6] merveilleux : celle qui le tient le « place dans sa bouche, et aussitôt elle voit arriver le mari qu'elle a désiré : « Déva ou Dânava, quel qu'il soit, celui-ci ne peut résister au charme, il vient « couronner les vœux de celle qui l'appelle par sa pensée. Mon choix est « fait, et un sage enfant des dieux possède mon cœur. Vous allez voir un « effet de ma puissance : voici Pradyoumna mon bien-aimé. » En voyant la beauté et la jeunesse de ce héros, les jeunes princesses restèrent dans l'étonnement. Prabhâvatî, reprenant la parole, tint à ces cousines cet adroit discours : « Quelle différence entre un Déva et un Asoura, amis, l'un du de- « voir, l'autre de l'injustice, attachés l'un à la piété, l'autre au plaisir, l'un « à la vérité, l'autre au mensonge ! N'en doutez pas; là où se trouvent le « devoir, la piété, la vérité, là sera la victoire. Allons, choisissez toutes deux

[5] Le texte dit : « l'odeur et la propreté. »

[6] Le mot que j'ai traduit ainsi est विद्या *vidyá*. Ce mot désigne une espèce de petite pilule magique, que l'on met dans sa bouche, et à laquelle on attribue des effets surnaturels, comme de transporter les gens au ciel. De là le nom de *Vidyâdharas*, donné à une classe de génies, qui habitent l'air.

« des Dévas pour époux; je vous prête mon talisman. Par la vertu d'un pou- « voir magique vous les verrez aussitôt apparaître devant vous. » « Essayons, » répondent les deux cousines transportées de joie. Prabhâvatî consulte son époux pour savoir ceux qu'elles doivent appeler : il désigne Gada, son oncle, et Sâmba, son frère, héros distingués par leur beauté, leur naissance et leur courage. « Voici, dit alors Prabhâvatî, ce talisman que m'a remis un jour « Dourvâsas, satisfait de mes hommages, en m'assurant qu'il me procurerait « le bonheur que j'aurais souhaité, et amènerait devant moi l'époux que « je voudrais, fût-il Déva, Dânava, ou bien Yakcha. Prenez ce talisman, et « le désiré de votre cœur va paraître. » De sa bouche elle tire le talisman et le remet à ses cousines : elles le prennent, et pensent à Gada et à Sâmba. A l'instant ces deux héros se présentent à côté de Pradyoumna, dont la science les a couverts comme d'un voile magique. Leur amour s'exprime avec ardeur ; ils demandent que le rite Gândharva les unisse à ces jeunes princesses. Les *mantras* sont prononcés; Gada prend la main de Tchandravatî, Sâmba celle de Gounavatî. C'est ainsi que les héros Yâdavas gagnaient le cœur des filles des Asouras pour se conformer aux ordres d'Indra et de Késava.

CENT-CINQUANTE-DEUXIÈME LECTURE.

DESCRIPTION DE L'AUTOMNE [1].

Vêsampâyana dit :

Le mois de Nabhas [2] avait amené les nuages qui couvraient le ciel de tout côté. Pradyoumna, en les contemplant, dit à la belle Prabhâvatî, aux larges et grands yeux, au visage brillant comme l'astre des nuits dans sa splendeur : « O ma charmante amie, la lune, dont le disque est si brillant, « et dont ton visage me représente tout l'éclat, est maintenant voilée par

[1] Ce sujet a déjà été traité, lect. LXVI et LXXII.

[2] Nom ancien du mois qui fut depuis appelé *Srâvana* (juillet-août). On trouvera dans le IIIe vol. des Recherches asiatiques les noms des douze mois de l'ancienne année solaire, où *Nabhas* est le cinquième.

« les nuages, et ne se montre que par intervalles, comme ta face quand « elle est ombragée par les tresses de tes cheveux. L'éclair se dessine en « arc dans le ciel, et ressemble à l'or éblouissant de ta parure. L'eau jaillit « de la nuée retentissante en filets aussi délicats que tes membres. Sur le « sombre fond du nuage apparaît une ligne de grues, pareille pour sa blan- « cheur à la rangée de tes dents. Les feuilles sont tombées sur les étangs, « dont elles couvrent l'onde autrefois brillante et limpide, et maintenant « troublée par les torrents. Ces nuages poussés par le vent, et sur lesquels « les troupes de grues forment une espèce de dentelure, se heurtent dans « l'air, comme les éléphants, avec leurs défenses éblouissantes de blan- « cheur, s'attaquent dans les forêts. Vois cet arc aux trois couleurs qui res- « semble au signe[3] sacré qui décore ton front. Les nuages sont l'orne- « ment du ciel et la joie du monde.

« Cependant à la vue de ce ciel orageux, les paons font éclater leur « joie; ils poussent des cris, ils se rassemblent, relèvent leur queue pesante « et déformée, et, près de leurs compagnes, par leurs trépignements imitent « les mouvements du danseur. Les uns, à l'abri sur les terrasses du palais « dorées par la lune, se promènent fièrement et déploient avec orgueil les « couleurs variées de leur brillant plumage; les autres, surpris par l'orage « sur les sommets des arbres, ramassent les trésors de leur queue riche « en pierreries, et, l'aile toute mouillée, leur beau corps tout frissonnant, « s'abattent sur la terre couverte d'un gazon nouveau. La pluie cesse un « instant, et laisse régner un air doux et frais, embaumé de l'odeur du « sandal, et chargé des parfums ravis aux fleurs du *cadamba*[4], du *sardja*[5], « de l'*ardjouna*[6]; air délicieux, chéri de l'amour, qui sèche sur nos mem- « bres la sueur de la volupté, et présage une pluie nouvelle. Privé de ce « souffle bienfaisant, que serait l'automne? Non, rien n'est au-dessus de « ce vent parfumé, qui vient doubler le charme de nos entrevues, et, après « les douces fatigues de l'amour, rafraîchit mollement nos membres brûlants.

« A la vue de ces grandes rivières qui se débordent et inondent au loin la

[3] Trois lignes courbes tracées sur le front avec du limon du Gange ou de la poussière de sandal, ou des cendres de bouse de vache, sont le signe des sectateurs de Siva. Prabhâvatî était donc dévouée à ce dieu. Les sectateurs de Vichnou n'en ont que deux. Ceux de Râma portent une espèce de trident.

[4] *Nauclea cadamba.*

[5] *Shorea robusta* (*sâl tree*).

[6] *Pentaptera arjuna.*

« campagne, les cygnes abandonnent le Mânasa[7], et arrivent avec les grues « et les hérons. Les fleuves et les torrents ont perdu leur brillante limpi- « dité, et se trouvent couverts de ces troupes de cygnes et de grues qui « s'y abattent en forme de tourbillons.

« En ce moment le maître du monde, le grand Oupendra, dort étendu « sur le serpent qui lui sert de couche[8] : à ses côtés est la belle Lakchmî. Le « Sommeil s'approche avec respect, et berce mollement les deux époux. « Cependant la lune, obscurcie par les nuages, ressemble à la fleur du « lotus noir, ou plutôt à la face de Crichna[9]. Les Saisons[10], placées autour « du dieu et briguant ses faveurs, lui présentent des guirlandes de fleurs et « des branches de *cadamba*, de *nîpa*[11], d'*ardjouna*, de *kétaca*[12]. Le ser- « pent se traîne auprès de lui, et sa bouche, qui distille le poison, touche « les fleurs que pressent les pieds de Crichna : il se plaît avec l'abeille « à s'enivrer de leur doux nectar. Tous les êtres animés partagent le res- « pect dont l'homme est pénétré pour le maître de la nature.

« Vois, ô ma charmante amie, ce ciel chargé de nuages, pareil à un « lac profond suspendu sur nos têtes, et dont les eaux menaceraient à « chaque instant de rompre leurs digues. Vois ces nuages entourés d'une « belle ceinture de grues voyageuses, et destinés à féconder la terre. Tel « qu'un prince, armé de son *tchacra*, pousse ses éléphants privés contre les « éléphants sauvages et orgueilleux de leur force, tel le vent furieux, chas- « sant devant lui ces masses humides, pousse, heurte les nuages avec « d'autres nuages. De leur sein déchiré jaillit une onde céleste et pure, que « saluent de leurs cris joyeux les Tchâtacas[13], les paons et les autres oiseaux. « La grenouille, dont les flancs sont comme sillonnés par les seize côtes[14],

[7] C'est le même que le Mânasarovara.

[8] Nous avons déjà vu que pendant la saison des pluies Vichnou est supposé dormir, et qu'il a pour couche le grand serpent appelé *Sécha* ou *Ananta*, dont les mille têtes se relèvent au-dessus du dieu pour lui servir de pavillon. On appelle *Prabodhanî* le jour où Vichnou est supposé se réveiller de son sommeil, le 11 du *pakcha* blanc de Cârtica.

[9] Le teint de Crichna est noir.

[10] Voyez la VIII[e] lecture, tom. I, pag. 44, note 4.

[11] *Nauclea cadamba*. Il paraît que c'est le même arbre que le *cadamba*. On le désigne aussi comme une espèce d'*asoca* ou d'*ixora*.

[12] *Pandanus odoratissimus*.

[13] *Cuculus melano-leucus*.

[14] षोडशपक्षशार्य्यिन् *chodasapakchasâryyin*. Il me semble que, par cette épithète un peu obscure, l'intention de l'auteur est de dépeindre les seize côtes de la grenouille, devenues plus apparentes à la suite des chaleurs de l'été qui ont dû l'affaiblir.

« au milieu de ses compagnes, fait retentir le marais de ses coassements, « comme le sage et vertueux Brahmane [15], entouré de ses disciples, mur- « mure les paroles du Rig-véda.

« Oh! que j'aime cette saison, lorsque amenant à sa suite l'orage et le ton- « nerre elle réveille deux époux endormis, et les force à chercher dans les « bras l'un de l'autre un asile contre la terreur, en doublant les transports « de leur amour! Mais, ô mon amie, ô toi qui es pour mon âme ce que le « nuage est pour la terre altérée, cette saison a un défaut; c'est que d'un « voile humide et sombre elle cache à nos regards cette lune brillante « comme ton beau visage. Quand cet astre, doux flambeau du monde, « apparaît entre deux nuages, l'homme enchanté semble voir un ami revenu « de la terre étrangère. La lune est le témoin des gémissements de l'amante « séparée de son ami; elle est sa consolatrice quand elle se couvre de nua- « ges, et que la bien-aimée peut se dire : Il revient. Si la lune est le charme « du rendez-vous pour celle qui jouit de la présence de son ami, elle est « comme un feu dévorant pour celle qui vit loin de l'objet de sa tendresse, « réunissant ainsi en elle les deux extrêmes, la peine et le plaisir.

« Mais outre les avantages de ces rayons argentés dont tu peux jouir ici, « dans la ville de ton père, la lune nous a dispensé d'autres biens. Cet astre « brille à tes yeux sous le nom de *Tchandra* [16]; nous le connaissons encore « sous celui de *Tchandramas* [17]. C'est lui que les Brahmanes, instruits dans « le Sâma-véda, aux jours appelés *parwans* [18], célèbrent comme seigneur « magnifique et source de toute pureté : c'est lui qui, par ses austérités, a « mérité le titre vénérable de roi des Brahmanes, titre brillant et difficile « à obtenir [19]. Puissant par ses œuvres, il est devenu le père de Boudha [20], « lequel a donné naissance au roi Pouroûravas [21], homme véritablement « divin, qui, animé d'une sainte flamme, tira le feu caché au sein de la « *samî*, qui aima Ourvasî, la plus belle des Apsarâs, qui, rassasié de la « divine ambroisie et habitant du céleste séjour, fut honoré par les sages et

[15] Dans nos mœurs rien n'égalerait l'impertinence d'une comparaison dans laquelle une grenouille serait assimilée à un respectable ecclésiastique. Les Indiens, à ce qu'il paraît, ne voyaient dans cette espèce de rapprochement aucune teinte d'impiété.

[16] Nom de la lune, appelée aussi *Soma*. La lune en sanscrit est du genre masculin. C'est le dieu Lunus des Latins.

[17] Nom du dieu de la lune incarné.

[18] Voyez tom. I, pag. 25, lect. IV, note 18.

[19] Voyez la lecture XXV.

[20] Voyez *Ibid.*

[21] Voyez la lecture XXVI.

« respectables Brahmanes du nom de *Soma* et d'*Agni*. C'est de Pouroûravas, « et par conséquent de Tchandramas, que sont descendus et Âyous[22], et « Nahoucha[23], lequel devint roi des Dévas, et le maître des dieux, le sou-« verain du monde, la gloire des Yâdavas, Hari, né pour défendre la cause « des Souras. C'est de la famille de l'illustre époux des filles de Dakcha[24] « qu'est sorti le roi Vasou[25], honneur de la race lunaire, qui acquit le titre « de *Tchacravarttin* et une puissance pareille à celle d'Indra; et le prince « Yadou[26], le plus illustre des fils de la lune, qui obtint sur la terre le pou-« voir souverain; et les Bhodjas[27], nobles enfants d'Yadou, comparables au « roi des Souras. Dans cette heureuse famille aucun prince n'a paru ami « de la fraude, de l'impiété ni du vice; tous ont été distingués par leur « foi, leur générosité, leur bravoure; tous ont été des modèles de vertu. « Mais par-dessus tous brille celui qui est le maître de la terre et l'ami des « hommes justes : ô ma belle amie, baisse avec respect ton front superbe « devant Nârâyana, par qui vivent tous les autres êtres, Nârâyana, soutien du « monde et du ciel, devant le héros dont Garouda est l'étendard, devant « le dieu puissant qui est ton beau-père. »

CENT-CINQUANTE-TROISIÈME LECTURE.

DÉCLARATION DE GUERRE.

Vêsampâyana dit :

Le sacrifice du grand Casyapa était fini; les dieux étaient retournés dans leurs demeures. Alors Vadjranâbha se présenta devant le saint Mouni, et lui exprima son désir de posséder les trois mondes. « Si tu veux m'en croire, « lui dit Casyapa, tu resteras à Vadjrapoura, au sein de ton royaume. Je sais

[22] Voyez la lecture XXVII.

[23] Voyez lecture XXVIII. Ce prince posséda le titre d'Indra, qu'il perdit pour avoir outragé le saint Mouni Agastya. Il fut, dit-on, changé en serpent.

[24] Voyez tom. I, pag. 11, lecture 2. Cet époux des filles de Dakcha est Tchandra.

[25] Voyez lecture XXXII, tom. I, pag. 150.

[26] Voyez lecture XXXIII, tom. I, pag. 153.

[27] Voyez lecture XXXIV, tom. I, pag. 60.

« qu'Indra, de sa nature, est ton ennemi, mais il a pour lui le pouvoir de la « pénitence. La piété et la science divine font sa force : il a de l'expérience, « et, maître du monde entier, il justifie les suffrages et les vœux des gens « de bien. Tous les êtres sont heureux sous son empire. En vain tu essaieras « de l'abattre; Vadjranâbha, tu succomberas dans cette lutte. Le pied du « voyageur passe sur le serpent et ne l'écrase pas. » Ce discours était loin de plaire à Vadjranâbha : l'insensé ressemblait au malade qui, déjà enveloppé des liens de la mort, refuse les remèdes qui lui sont offerts. Il salue Casyapa, patriarche de tous les êtres, et, se fiant en sa force, il persiste dans son projet de soumettre les trois mondes. Il rassemble ses parents, ses alliés, et se met en devoir d'attaquer le Swarga.

Cependant Crichna et le roi des dieux avaient déjà pris leurs mesures, comme nous l'avons vu. Les cygnes avaient été envoyés pour préparer la défaite de Vadjranâbha : les chefs Yâdavas, instruits du plan de Crichna, avaient pris une résolution par suite de laquelle Vadjranâbha et tous ses sujets devaient être mis à mort par Pradyoumna. Dans l'intervalle, la fille de Vadjranâbha et ses deux cousines avaient contracté leur mariage secret; épouses fidèles et dévouées, elles étaient devenues enceintes, et l'époque de l'accouchement allait bientôt arriver. Les cygnes furent chargés par Pradyoumna de transmettre ces détails à Indra et à Késava; et ceux-ci, par l'intermédiaire de ces divins messagers, lui répondirent de n'avoir aucune inquiétude, que les enfants qui allaient voir le jour naîtraient doués de toutes les qualités du corps et de l'esprit, et que, sans aucune transition, ils arriveraient aussitôt à l'âge mûr, remplis de vertus et de science, possédant, sans les avoir étudiés, les Vèdes, les Védângas et les différents Mantras. Les cygnes vinrent donc rapporter aux Yâdavas qui se trouvaient à Vadjrapoura les intentions d'Indra et de Késava. Bientôt Prabhâvatî mit au monde un fils, qui était tout le portrait de son père; non moins heureuses qu'elle, Tchandravatî et Gounavatî eurent aussi chacune un fils; le fils de Tchandravatî fut appelé *Tchandraprabha*, celui de Gounavatî, *Gounavân;* et ces rejetons de la race d'Yadou, suivant l'oracle d'Indra et de Crichna, à peine nés, passèrent subitement à l'état d'une brillante jeunesse, pleins de force et de science [1].

[1] Les Grecs disaient la même chose de leur dieu Apollon, et surtout sur Diane, qui, à peine née, avait secouru sa mère prise des douleurs de l'enfantement.

Mais ces nouveaux habitants de l'appartement supérieur du palais, comme l'avaient prévu Indra et Crichna, furent un jour aperçus par les gardes Dêtyas, chargés de surveiller les plaines de l'air. Le rapport en fut fait à Vadjranâbha, qui déjà se préparait à la conquête du ciel. « Que l'on recherche, « s'écrie ce prince, qu'on arrête les misérables qui osent profaner mon palais ! » Ainsi parle le puissant roi des Asouras : toutes les issues sont fermées. « Qu'on les arrête ! qu'ils meurent ! » tel est le cri général. Les satellites, fidèles à l'ordre qu'ils ont reçu, accourent avec empressement. Les princesses entendent tout ce tumulte, elles se troublent, elles gémissent. Mais Pradyoumna les rassure, et leur dit : « Vous n'avez rien à craindre tant qu'il « nous restera un souffle de vie. Que peuvent contre nous les Dêtyas? Re« prenez courage. » Puis s'adressant en particulier à Prabhâvatî, qui demeurait faible, éperdue : « Vois, lui dit-il, et ton père et ton oncle, tes frères « et tous tes parents, armés de leur massue. Sans doute, par égard pour toi, « je dois les respecter. Mais demande-le à tes deux cousines, le moment « n'est-il pas critique? Nous sommes morts, si nous les attendons; la victoire « est à nous, si nous les combattons. Les chefs Dânavas arrivent sur nous « des deux côtés pour nous attaquer. Que devons-nous faire, quand l'ennemi « est à la portée de notre *tchacra?* » Prabhâvatî gémit : sa tête s'incline, ses genoux fléchissent : « Noble héros, s'écrie-t-elle, arme-toi, et défends tes « jours. Vis pour tes enfants et tes épouses. Souviens-toi de ta vénérable « mère [2] et d'Anirouddha [3], et daigne me sauver moi-même. Le sage Dour« vâsas m'a promis autrefois qu'épouse et mère fortunée je ne connaîtrais « pas les malheurs du veuvage, et que je jouirais de la vue de mon fils [4]. Si « l'oracle du pieux Mouni ne peut s'accomplir qu'à cette condition, ô fils « de Crichna, je ne te retiens plus. » Elle dit, prend une épée, lève les yeux vers le soleil [5], et, remettant avec fermeté le fer entre les mains de Pra-

[2] C'est-à-dire Roukminî, surnommée dans le texte *Vêdarbhî,* fille du roi de Vidarbha.

[3] Anirouddha est un autre fils de Pradyoumna, dont nous avons vu le mariage, lecture CXVII.

[4] Cette idée est exprimée par le mot जीवपुत्रा *djîvapoutrâ*. Tel est aussi le sens de la prière faite pour l'épouse le jour de son mariage. Voyez VII[e] vol. des Recherches asiatiques, pag. 398.

[5] Le manuscrit bengali remplace cette circonstance par une autre. Au lieu de सूर्य्यं दृष्ट्वा, ce manuscrit porte अपः स्पृष्ट्वा, désignant par ces mots une espèce de libation particulière.

dyoumna : « Va, lui dit-elle, sois victorieux! » Le héros, transporté de joie, saisit le glaive que lui présente sa fidèle amie, et son front s'est incliné vers elle. Tchandravatî et sa sœur arment également Gada et le magnanime Sâmba.

Alors Pradyoumna dit au chef des cygnes qui le salue avec respect : « Je « vous laisse en ces lieux avec Sâmba pour résister aux Dânavas : quant à moi, « c'est dans les plaines de l'air que je vais combattre l'ennemi. » Ainsi parle le fils de Crichna, et aussitôt par son art magique il se crée à lui-même un char volant, traîné par un serpent à mille têtes, aussi terrible que le terrible Ananta. A cette vue, la confiance est revenue au cœur de Prabhâvatî; Pradyoumna s'élance au milieu des Asouras, comme le feu qui se répand au sein d'une forêt. De ses traits effilés comme un serpent ou courbés comme un croissant, il perce, il fend, il met en pièces les Dêtyas. Ceux-ci furieux, dirigeaient de tous les côtés leurs flèches sur le fils de Crichna, se croyant certains de l'abattre. Pradyoumna frappe sans relâche : sous ses coups tombent les bras couverts de riches bracelets, et les têtes ornées de pendants d'oreille. La terre est jonchée des membres et des corps mutilés par son cimeterre.

Le roi des dieux, accompagné des chœurs célestes, contemple avec joie le combat des Yâdavas et des Dêtyas. Les Asouras qui ont osé attaquer Gada et Sâmba sont déja plongés dans le gouffre de la mort, comme les poissons dans l'océan. Le dieu [6], témoin de cette lutte terrible, envoie à Gada son propre char, conduit par le fils de Mâtali, et à Sâmba son éléphant Êrâvata [7], dirigé par Pravara [8]. Il charge son fils Djayanta de seconder le fils de Roukminî. Le prudent Indra a dit à ces deux enfants des dieux, nobles et vaillants héros, à l'illustre Brahmane Pravara, et au fils de Mâtali, en l'envoyant avec l'éléphant Êrâvata : « Le charme que possédait notre ennemi « est rompu; l'insensé doit succomber sous les coups des Yâdavas. L'entrée « de ses états est maintenant ouverte indistinctement à tous les êtres. » Alors Pradyoumna et Djayanta s'approchent du palais; ils accablent sous leurs traits les Asouras qui le défendent. Le vaillant fils de Crichna dit au terrible Gada : « Frère d'Oupendra, Indra vient de t'envoyer son char attelé

[6] En cet endroit Indra porte le nom de *Hari* : on l'y distingue aussi par l'épithète de *harivâhana*, comme dans la xxxiv[e] lecture, tom. I, pag. 159.

[7] Ou Êrâvana.

[8] C'est le même Brahmane que nous avons vu combattre pour la cause d'Indra dans la cxxx[e] lecture.

« de chevaux célestes [9], avec le fils de Mâtali son écuyer, comme il a envoyé « à Sâmba l'éléphant Êrâvata, monté par Pravara. Nous faisons aujourd'hui « un sacrifice à Roudra [10], et demain, après ce sacrifice, Hrichîkésa veut « retourner triomphant à Dwâravatî. Il veut que, malgré les liens qui nous « attachent à Vadjranâbha, nous l'immolions sans pitié. Ce prince a osé « concevoir la pensée criminelle de conquérir le ciel. Remplissons donc « notre devoir; il ne l'emportera pas sur Indra et son fils. De la vigilance : « voilà ce que j'ai à te recommander. L'ennemi doit employer tous les « moyens pour défendre sa forteresse [11] : une pareille perte est pour un « héros pire que la mort. »

Telles étaient les instructions que donnait Pradyoumna à Gada et à Sâmba. Tout à coup par l'effet d'une magie divine, il crée des milliers de Pradyoumnas, et dissipe les ténèbres dont les Dêtyas s'enveloppaient. Le roi des dieux se plaisait à voir les exploits de ce héros : chacun des ennemis était attaqué par un Pradyoumna, et l'on ne pouvait distinguer quel était le véritable Pradyoumna qui animait tous ces corps. Cependant la nuit était survenue, et n'avait pas suspendu le cours des triomphes du noble fils de Roukminî : trois fois les Asouras avaient été mis en déroute. Pendant que le fils de Crichna combattait, Djayanta allait, dans les eaux du Gange céleste [12], faire les ablutions du crépuscule [13]; il venait ensuite combattre à son tour, et remplacer Pradyoumna, que le fleuve divin recevait alors dans ses ondes.

[9] Ces chevaux sont désignés par le mot हरियुज्.

[10] Roudra est un nom de Siva, considéré ici comme le dieu de la destruction.

[11] Le mot कलत्र *calatra*, employé pour signifier ici *forteresse, citadelle*, veut aussi dire *femme*.

[12] Appelé *Vichnoupadî*, parce qu'il sort de dessous les pieds de Vichnou, comme nous l'avons vu lect. CXXIV, note 11.

[13] Le crépuscule du soir et du matin s'appelle *sandhyâ* : on donne aussi ce nom à une cérémonie que font les Indiens, particulièrement au lever et au coucher du soleil, et qui consiste en prières et en ablutions.

CENT-CINQUANTE-QUATRIÈME LECTURE.

MORT DE VADJRANABHA.

Vêsampâyana dit :

L'œil du monde, le soleil, brillait au ciel depuis trois heures, quand Hari apparut porté sur Garouda, l'ennemi des serpents. L'oiseau divin, aussi rapide que le vent, vient se placer à côté d'Indra. A peine Crichna est-il arrivé, que, pour jeter la terreur dans l'âme des Dêtyas, il fait entendre le son de sa conque Pântchadjanya [1]. A ce signal, Pradyoumna se présente devant son père. « L'heure est venue, lui dit Crichna, hâte-toi de monter « sur Garouda, et va immoler Vadjranâbha. » Le héros salue avec respect Indra et Késava, il s'élance sur Garouda, et avec la rapidité de la pensée il arrive près de son ennemi, qui soutenait dignement cette noble lutte. Pradyoumna, habile à manier toutes les armes, le frappe à la poitrine d'un coup de massue. Le Dêtya chancelle, son sang coule en abondance, il va s'évanouir. « Reprends courage, » lui dit le fils de Crichna. Vadjranâbha revient à lui : « C'est bien, s'écria-t-il, je te reconnais pour un Yâdava, aussi « brave que généreux. Mais défends-toi, et tâche de parer ce coup. » Il dit, et avec un bruit égal à celui de cent nuages amoncelés, avec une rapidité effrayante, de sa massue lourde et noueuse il frappe au front Pradyoumna, qui vomit le sang et se sent défaillir. Crichna le voit : il sonne de sa conque guerrière, et lui rend sa force et sa vigueur. Les mondes sont étonnés de l'effet merveilleux produit par les sons du Pântchadjanya : Indra et Késava se réjouissent. Celui-ci remet dans les mains de son fils le redoutable *tchacra*, dont le tranchant a moissonné tant de Dêtyas. Pradyoumna s'incline d'abord avec respect devant le roi des Souras et devant son père ; puis il lance le disque fatal, qui abat la tête de Vadjranâbha aux yeux des Dêtyas étonnés.

[1] Voyez la lecture LXXXIX.

D'un autre côté, dans la partie du palais la plus retirée, Sounâbha combattait en désespéré, et trouvait la mort sous les coups de Gada. Sâmba, de ses flèches acérées, perçait les Dêtyas acharnés à se défendre, et les envoyait au roi des morts, comme une proie dès longtemps attendue. Nicoumbha [2], témoin de la chute du grand Vadjranâbha, et tremblant devant Nârâyana, s'enfuit à Chatpoura.

L'ennemi des dieux avait succombé : Indra et Crichna entrent dans Vadjrapoura. Les prisonniers sont passés au fil de l'épée, mais on accorde la vie aux enfants et aux vieillards déjà vaincus par la crainte. Indra et Késava tinrent conseil pour savoir ce qu'ils allaient faire de leur conquête. D'après l'avis de Vrihaspati, on divisa le royaume de Vadjranâbha en quatre parties, qui furent données l'une à Vidjaya, fils de Djayanta, la seconde au fils de Pradyoumna, la troisième au fils de Sâmba, et la quatrième à Tchandraprabha. On fit quatre parts des quatre mille villages magnifiques, des mille bourgs populeux et pareils à Vadjrapoura, qui avaient formé l'empire de l'ambitieux Asoura, des tapis, des fourures, des étoffes, des pierres précieuses amassés dans ses trésors. Au bruit du tambour céleste [3], les quatre jeunes princes reçurent le baptême royal [4] dans les eaux du Gange céleste des mains du roi des dieux et du sage Késava. Nobles rejetons des Richis, illustres enfants d'Indra et de Mâdhava [5], ils possédèrent le privilége de parcourir les plaines de l'air : Vidjaya le tenait de sa naissance même, les jeunes Yâdavas de la nature de leurs mères [6]. Le roi des dieux recommanda à Djayanta de veiller pour la défense de ces nouveaux rois, dont l'un devait propager sa propre race, et les autres, celle de Késava. « Je leur donne, dit-« il, le droit d'être invulnérables aux atteintes de tous les autres êtres, et « de se transporter par les routes de l'air au ciel ou à Dwâravatî. Mets à leurs « ordres des éléphants issus de l'éléphant céleste, des chevaux nés d'Out-« chêhsravas, et des chars fabriqués par Twachtri [7]. Fournis aussi à Sâmba

[2] C'est le personnage dont on a vu la mort dans la CXLVII[e] lecture.

[3] Ce tambour s'appelle *dévadoundoubhi*.

[4] La principale cérémonie du sacre ou plutôt du baptême des rois consiste à verser sur leur tête de l'eau prise à l'un des fleuves regardés comme sacrés. On mêle à cette eau du miel, du beurre clarifié, une liqueur spiritueuse, deux espèces de gazon et des épis nouveaux.

[5] Nom de Crichna : l'un de ces enfants n'était pas son petit-fils, mais son neveu.

[6] Je crois que ces mots font allusion à la propriété que possédaient les Asouras de traverser les airs, comme nous l'avons déjà remarqué.

[7] Nom de l'artiste céleste Viswacarman.

« et à Gada les deux éléphants qui doivent le jour à Êrâvata, et nommés « *Sacrandjaya* et *Pourandjaya*. Que ces animaux, qui ont le pouvoir de tra« verser les airs, transportent ces deux héros à leur gré à Dwâravatî ou « dans le royaume de leurs enfants, quand ils voudront leur faire une visite. »

Telles furent les instructions du souverain des dieux : il prit ensuite le chemin du ciel, et Késava celui de Dwâravatî. Gada, Sâmba et Pradyoumna, après un séjour de six mois dans ce pays nouvellement conquis, retournèrent aussi dans leur propre contrée. Ces royaumes subsistent encore sur le flanc septentrional du mont Mérou, et ils subsisteront tant que durera le monde. Après avoir terminé cette guerre, où la terrible massue avait joué un si grand rôle [8], les Vrichnis, pour récompense de leurs hauts faits, furent admis dans le Swarga [9]; Gada, Sâmba et Pradyoumna, qu'ils avaient laissés à Vadjrapoura, vinrent les y rejoindre ensuite pour recueillir le prix de leurs exploits et de la faveur du grand Crichna.

O roi, je viens de te faire le récit de cette nouvelle expédition de Pradyoumna, récit qui procure aux hommes de la prospérité, de la gloire, une longue vie, la victoire sur leurs ennemis, une nombreuse postérité, un grand accroissement de biens et une heureuse santé. Tel est le merveilleux effet des paroles de Dwêpâyana.

CENT-CINQUANTE-CINQUIÈME LECTURE.

DESCRIPTION DE DWARAVATI.

Vêsampâyana dit :

Crichna, monté sur Garouda, aperçut la ville de Dwâravatî, semblable au séjour des dieux et couverte d'une bruyante population. Le plan de cette ville avait été tracé sur les dessins de Viswacarman : tout s'y trouvait admi-

[8] Cette périphrase est la traduction de l'épithète मौशले *môsalé*.

[9] Je serais tenté de croire que ce lieu appelé ici *swarga* est tout simplement Dwâravatî, séjour de bonheur pour les Yâdavas et comparable au Swarga du dieu Indra.



rablement disposé, les jardins, les parcs, les tourelles, les places, les champs cultivés, les montagnes, les machines et les maisons de plaisance. Lorsque pour la première fois le fils de Vasoudéva était arrivé dans ce pays, il avait mandé Viswacarman, et lui avait dit : « Dieu des artistes, si « tu veux me faire plaisir, donne tous tes soins à l'embellissement de Dwâ- « ravatî; que cette ville soit entourée de jardins délicieux; qu'elle devienne « riante comme le Swarga : qu'elle soit digne enfin d'être ma capitale. « Réunis en ces lieux toutes les pierres précieuses que l'on peut voir dans « les trois mondes. » Crichna s'était ensuite occupé des querelles des Souras, et avait eu à soutenir de terribles combats. Cependant Viswacarman, avec la permission d'Indra, était venu à Dwâravatî, et avait fait de cette ville une seconde Amarâvatî.

Porté sur Garouda, le chef des Dasârhas aperçut de loin ce merveilleux ouvrage de Viswacarman, et s'en approcha avec le plus vif empressement. Il contemplait avec joie autour de la ville ces plantations d'arbres agréables; ces canaux pareils au Gange ou au Sindhou, couverts de fleurs de lotus et de cygnes; ces murs resplendissants d'or, brillants comme le soleil, portant leur tête dans les airs qu'ils couronnaient comme aurait fait une guirlande de nuages; ces bois dignes du Nandana et pareils à ceux du Tchêtraratha, formant autour de Dwâravatî une ceinture pareille à celle des nuées autour du ciel. A quelque distance s'élèvent diverses branches du Rêvata, ornées de plateaux et de maisons charmantes : à l'orient, c'est le Lakchmîvân, offrant des arcades enrichies d'or et de pierres précieuses; au midi, le Pantchavarna, couvert de verdure; à l'occident, l'Akchaya qui apparaît comme un étendard royal; au nord, le Vénoumân, d'une couleur jaunâtre [1], et semblable au mont Mandara.

On distingue, non loin du Rêvata, différents bois délicieux : c'est le Tchitraca, le Pântchavarna, le Pântchadjanya, le Sarwarttouca, le Mérouprabha vert et touffu, le Gârgya, le Pouchpaca, le Satâvartta, planté d'*akchacas* [2], de citronniers [3], de *mandâras* [4] et de *caravîras* [5]; le Tchitraratha, le Nandana, le Ramana, le Bhâvana, le Vénoumân. Du côté de l'orient brille une belle rivière, appelée *Mândakinî*, dont la surface est

[1] पाण्डुर *pândoura*.

[2] *Dalbergia oujeiniensis*.

[3] En sanscrit *vîdjaca*.

[4] *Erythrina fulgens* (*coral tree*) ou *asclepias gigantea* (*swallow wort*).

[5] *Oleander* ou *nerium odorum*.

ornée de lotus aux feuilles noires. Les plateaux des diverses collines sont habités par des troupes de Dévas et de Gandharvas que l'amitié de Crichna a su y attirer et pour lesquels Viswacarman a construit de superbes demeures.

La rivière se partage en cinq branches, qui vont arroser et embellir de leurs ondes sacrées la ville de Dwâravatî. Cette ville apparaît, immense, élevée, entourée de fossés profonds, défendue par de hauts remparts, brillante d'un enduit jaune, garnie de machines de guerre, d'instruments meurtriers [6], de jalousies d'or [7], de croisées de fer, grandes et arrondies [8]. Huit mille chars, ornés de sonnettes, et de superbes étendards, parcourent tous les quartiers de Dwâravatî, qui ressemble à la ville des dieux. Cette cité magnifique a huit *yodjanas* de large, et douze de long; sa banlieue [9] en compte deux fois autant. On y remarque huit rues principales, seize grandes places, et de plus un large chemin de ceinture : ouvrage admirable, digne d'être chanté par Ousanas [10] lui-même. Dans ces rues peuvent se déployer à l'aise la magnificence du cortége des femmes ou des seigneurs Vrichnis, et l'habileté des guerriers dans leurs manœuvres militaires : car sept chars y marchent de front. D'autres rues de diverse grandeur y ont encore été ménagées par Viswacarman pour la commodité des glorieux Dasârhas.

On arrive aux maisons par des escaliers [11] enrichis d'or et de pierres précieuses : tout y respire le plaisir et la prospérité. Les pavillons [12] et les cours y retentissent d'un bruit continuel; des étendards y flottent avec orgueil. Autour de ces habitations sont plantés des arbres dont le sommet s'agite avec grâce : le faîte de ces palais agréables est tout resplendissant d'or, couvert d'un enduit jaune et comparable au pic du mont Mérou. Ces

[6] C'est l'instrument appelé *sataghnî*, c'est-à-dire *capable de tuer cent personnes*.

[7] हेमजाल *hémadjâla*. Ce sont peut-être des barreaux, une espèce de treillis. Voyez lecture CXX, note 30, et lecture CLXII, note 4.

[8] J'ai cru pouvoir rendre ainsi le mot महाचक्र *mahâtchacra*.

[9] Je ne sais si j'ai bien saisi le sens du mot उपनिवेश *oupanivésa*.

[10] Voyez lect. XX, tom. I, pag. 98, note 28. Quand je pense que cet Ousanas est considéré par les Indiens comme le précepteur des Asouras, je ne puis m'empêcher quelquefois de rapprocher son nom de celui du fameux Houcheng, que les Persans reconnaissent pour un de leurs premiers législateurs.

[11] सोपान *sopâna*.

[12] प्रासाद *prâsâda*. Ce mot veut dire *bâtiment*, *temple*, *palais*. Je crois qu'il peut signifier aussi une partie d'un bâtiment, *corps de logis*, et même *terrasse* et *balcon*.

édifices pompeux sont comme des montagnes d'un aspect varié, et offrant des plateaux, des grottes, des collines délicieuses. Les arbres, disposés par Viswacarman pour le plaisir des Yâdavas, sont aussi diversifiés par leur nature que par leur couleur; chargés de fleurs de cinq teintes différentes[13], ils s'élèvent dans les airs, s'y balancent avec le bruit du nuage orageux, et, dorés par les rayons du soleil ou de la lune, brillent comme un magnifique incendie.

Mais surtout les hôtels des grands et celui du fils de Vasoudéva attirent tous les regards, et brillent dans Dwâravatî, comme de magnifiques nuages brillent dans le ciel. Le palais de Crichna a été l'objet particulier des soins de Viswacarman : il a quatre *yodjanas* de long, et autant de large. D'immenses richesses y sont accumulées. Il est composé de différents corps de logis, qui s'élèvent ainsi que de vertes montagnes, et pour lesquels Viswacarman, d'après l'invitation d'Indra, a réuni tous ses moyens. L'un, appelé *Hémâbha*, et resplendissant comme la cime dorée du mont Mérou, est le séjour charmant destiné à Roukminî. Un autre est la demeure de Satyabhâmâ, remarquable par sa couleur jaune, et ses escaliers garnis de pierres précieuses : on le nomme *Bhogavân*. Un troisième, formé de quatre pavillons, est orné de drapeaux qui regardent les quatre points de l'horizon, et qui éblouissent les yeux, tels qu'un soleil sans nuage : plus brillant que tous les autres, il mérite le nom de *Bhâscara*[14], et c'est là que réside Djâmbavatî. Entre ces deux palais, il en est un qui a la couleur du soleil à son lever : pareil à la cime du Kêlâsa, il est étincelant d'or; on dirait un océan de lumière. On l'appelle *Mérou*, et il sert de séjour à la fille du roi de Gândhâra, à la noble Gândhârî. Un cinquième palais porte le nom de *Padmacoûta :* il a la couleur et l'éclat du lotus, et il est habité par Soubhîmâ. Un sixième, le *Soûryaprabha*, embelli de tout ce que l'esprit peut désirer, avait été par Crichna assigné à Lakchmanâ. Mitrabindâ demeurait dans un septième palais, connu sous le nom de *Para*, tout éclatant de pierres précieuses et de lapis-lazuli, distingué par sa couleur verte, et visité par les Dévarchis. Enfin, un dernier palais d'une incomparable beauté, était le *Kétoumân*, magnifique retraite de Sounandâ[15], se dressant dans les airs comme une superbe montagne et fréquenté par tous les dieux.

[13] On verra, vers la fin de cette lecture, quelles sont ces cinq couleurs.

[14] Ce mot signifie *soleil*.

[15] La CXVI[e] lecture donne les noms des

Le chef-d'œuvre de Viswacarman, c'était l'habitation particulière de Crichna[16]; elle occupait en surface plusieurs *yodjanas*. Entièrement composée de pierres précieuses, elle étincelait de toute part. On lui donnait le nom de *Vidjaya*. Çà et là étaient placés des officiers portant une canne d'or et un drapeau sur lequel on lisait l'indication des chemins et des cours. Toutes les pierreries du séjour céleste s'y trouvaient amoncelées : le chef des Yâdavas, par un effet de sa force miraculeuse, y avait transporté le Vêdjayanta, qui est un pic du Hansacoûta, près du lac d'Indradyoumna, élevé de soixante palmes[17] et long d'un demi *yodjana*. A la vue de tous les êtres, cette célèbre colline, qui forme la cime élevée du Mérou, ornée de lotus et de mille autres plantes, toute resplendissante d'or, couverte de chars divins, de Kinnaras, de grands serpents, fut, par la route céleste d'Âditya, amenée à Dwâravatî, et, suivant le désir d'Indra, employée par Viswacarman. Késava y plaça aussi le Pâridjâta, qu'il avait enlevé après un combat merveilleux soutenu contre les dieux, qui voulaient le retenir. Pour l'agrément de Crichna, on avait planté dans les jardins des arbres chargés de fruits, de fleurs et de pierreries; on avait disposé des bassins et des étangs, couverts de lotus rouges et odorants, sillonnés par des barques toutes d'or et de pierres précieuses, ombragés d'arbres magnifiques, tels que les *sâlas*[18], les palmiers[19], les *cadambas*[20] et les figuiers[21] aux cent branches. Viswacarman avait même transporté en ces lieux les plantes de l'Himâlaya et du Mérou. Les fleurs y offraient l'agréable mélange des cinq couleurs, le rouge, le jaune, l'orange[22], le noir[23] et le blanc; les fruits de toutes les saisons naissaient en foule dans ces bosquets charmants.

Au milieu de cette ville coulaient à plein bord, sur un sable jaune et un caillou poli, des rivières tranquilles, qui çà et là formaient des pièces d'eau. Quelques-uns de ces courants, garnis d'un sable et d'un gravier doré, étaient

épouses de Crichna : ils ne se rapportent pas avec tous ceux qui sont cités en cet endroit-ci. La même observation se reproduira pour la CLX[e] lecture. *Sounandâ* est peut-être pour *Soudattâ*.

[16] उपस्थान *oupasthâna*.

[17] ताल *tâla*. Je pense que ce mont Vêdjayanta est le même que celui qui, dans la CXXI[e] lecture, est appelé *Maniparwata*.

[18] *Shorea robusta*.

[19] En sanscrit *tâla*.

[20] *Nauclea cadamba*.

[21] On appelle le figuier रोहिन् *rohin*.

[22] En sanscrit *arouna*, qui est la couleur de l'aurore.

[23] श्याम *syâma*. Ce mot s'emploie pour signifier *noir*, *bleu* et même *vert*.

couverts de fleurs et ombragés par de nombreux rameaux. Sous les arbres était abritée une foule de paons et de Cokilas, ivres de plaisir. On rencontrait aussi des troupes d'éléphants, de vaches, de buffles, de sangliers, de cerfs, de grands oiseaux. Au centre apparaissait le palais doré, élevé par Viswacarman à la hauteur de cent coudées; et à l'entour cent et cent hôtels qui avaient l'air de montagnes, des ruisseaux, des rivières, des bois et des parcs.

CENT-CINQUANTE-SIXIÈME LECTURE.

ENTRÉE DE CRICHNA A DWARAVATI.

Vêsampâyana dit :

Le dieu aux yeux de taureau contemplait Dwâravatî, et admirait son propre palais, formé de cent pavillons majestueux, élevé sur mille colonnes de cristal, brillant de pierres précieuses et de corail, présentant aux yeux éblouis de tant de splendeur cent arcades pompeuses, et des portiques dorés. Telle était l'habitation particulière de Crichna, où le premier des métaux était partout prodigué. Des bassins, chargés d'ornements d'or et de pierres précieuses, avec des degrés magnifiques, se montraient couverts de fleurs épanouies et de lotus rouges : çà et là le tableau était égayé par l'aspect des paons et par les chants des Cokilas. Viswacarman avait entouré ce palais d'un mur de pierre haut de cent coudées, et d'un énorme fossé; merveilleux séjour, pareil à la demeure d'Indra, et large en tous sens d'un demi *yodjana*.

Ce spectacle transporte de joie le petit-fils de Soûra, qui, élevé sur le dos de Garouda, remplit de son souffle cette conque jaune, dont le son fait frémir ses ennemis. A ce bruit la mer est émue, le ciel retentit, le monde entier est frappé d'étonnement. Mais en reconnaissant le son du Pântchadjanya, en voyant Garouda, les Coucouras et les Andhacas accourent avec allégresse, et ne peuvent contenir leur joie à l'aspect du dieu qui porte dans ses mains la conque divine, le *tchacra* et la massue, et qui, assis sur Garouda, brille comme le soleil. Les tambours et tous les instruments com-

mencent aussitôt un immense concert, auquel s'unissent les cris de lion de tous les habitants. Les Yâdavas s'assemblent : Vasoudéva se met à leur tête, et au milieu des sons de la trompe et des autres instruments de musique, le roi Ougraséna se présente au palais de Crichna. Dévakî, Rohinî, Yasodâ et les épouses du fils d'Ahouca allaient, de maison en maison, se communiquant l'heureuse nouvelle de l'arrivée du héros.

Crichna descendit à la porte de son palais, où Garouda, docile à la voix de son maître, vint le déposer. Le dieu, petit-fils d'Yadou, salua les Yâdavas : il reçut les hommages de Râma, du fils d'Ahouca, de Gada, d'Acroûra, de Pradyoumna et des autres, et entra dans son palais, heureux d'y introduire le Maniparwata et le Pâridjâta [1], l'arbre chéri d'Indra, que le fils de Roukminî avait été chargé d'apporter. Tous ces héros, parents de Crichna, se regardaient l'un l'autre d'un air de surprise, et admiraient l'éclat du Pâridjâta. Ils comblèrent d'éloges le courage de Govinda, et accompagnèrent ensuite le dieu dans l'intérieur du palais que lui avait préparé Viswacarman. Au milieu du gynécée, Crichna fit déposer le Maniparwata, et planter convenablement le divin Pâridjâta, objet de tant de respects et de combats. Le guerrier, qui avait vaincu ses ennemis, s'occupa ensuite de sa famille. Il donna des étoffes, des parures, des bijoux, des esclaves, de l'argent, des colliers de perles brillant comme les rayons de la lune, et des pierreries magnifiques à toutes ces épouses qu'il avait délivrées de la tyrannie de Naraca [2], sans oublier dans ses générosités Dévakî, Rohinî, Révatî, et le fils d'Ahouca. Mais les plus favorisées furent, sans contredit, Satyabhâmâ, la plus belle des femmes, et Roukminî, fille de Bhîchmaca, la première dans le cœur de Crichna comme dans sa famille [3]. Elles reçurent de lui des palais plus distingués que les autres, plus élégants par leurs tourelles et leurs terrasses, et un train de maison plus considérable.

[1] Il semble par ces mots que ce passage serait mieux placé à la suite de la conquête du Pâridjâta, lecture CXXXII.

[2] Voyez lecture CXXI.

[3] कुटुम्बस्य ईश्वरी.

CENT-CINQUANTE-SEPTIÈME LECTURE.

SALLE DU CONSEIL.

Vêsampâyana dit :

Crichna rendit aussi à Garouda les honneurs qu'il méritait : il lui adressa des paroles d'amitié, et lui permit de retourner dans sa demeure. Aussitôt l'oiseau céleste, saluant Djanarddana, s'éleva dans les airs, et s'en alla. L'empire des poissons, la mer fut troublée du vent de ses ailes. Garouda se rendit avec rapidité vers l'océan oriental. Il avait dit à Crichna en partant : « Quand le moment d'agir reviendra, je serai près de vous. »

Le dieu revit avec plaisir son vieux père Ânacadoundoubhi, le roi Ougraséna, Baladéva, Sâtyaki, Câsya-Sândîpani [1], Brahmagârgya [2], et les autres vieillards Vrichnis, Bhodjas, Andhacas et Dasârhas : il leur distribua les plus belles pierreries que le sort des combats avait mises entre ses mains. Tous les ennemis de Brahmâ avaient succombé, et avec Crichna triomphaient les Vrichnis et les Andhacas. L'invincible Késava venait de poser les armes. « Honorons le héros digne de tous nos hommages, le guerrier « puissant, dont les oreilles sont ornées de riches brillants. » C'est ainsi que chantait dans les rues et sur les places de Dwâravatî le barde populaire [3].

Djanârddana rendit les premiers hommages à Sândîpani : aussi modeste que généreux, il salua le roi des Vrichnis, Ougraséna. Ensuite il s'inclina avec respect devant son père, dont les yeux étaient remplis de douces larmes, et dont le cœur palpitait de joie : puis il parla avec amitié à Râma et aux autres Yâdavas, les appelant tous par leur nom. Alors, sous la présidence de Crichna, ceux-ci se placèrent sur des trônes divins, éblouissants des

[1] Voyez lecture LXXXIX.

[2] Le pontife ordinaire des Yâdavas devait être un Gârgya. Une légende du Bhavichyat-pourâna prétend que ce personnage était le dieu Siva incarné. Dans la lecture suivante on dit que c'est ce personnage qui fit pour Crichna les diverses cérémonies du *sanscâra*.

[3] चाक्रिक *tchâcrica*.

feux de mille pierres précieuses. Le héros leur distribua les immenses trésors qu'il avait fait apporter par des esclaves. Il avait voulu que tous les Yâdavas eussent leur part de ce riche butin. Il les avait fait assembler au son du tambour; et ils étaient venus siéger dans une salle[1] richement décorée, ornée d'arcades de pierres précieuses et de corail, et qui, remplie de ces chefs illustres, ressemblait à une caverne de la montagne occupée par les lions, rois des forêts. Govinda et Râma tenaient les premières places au milieu de tous ces héros assis suivant leur mérite et leur âge. Élevé sur un siége tout resplendissant d'or, Crichna, saluant Ougraséna, s'était adressé en ces termes à l'assemblée.

CENT-CINQUANTE-HUITIÈME LECTURE.

ALLOCUTION DE NARADA.

Vêsampâyana dit :

« Grâce à la puissance de votre pénitence et de vos saintes austérités, le « fils de la Terre, Naraca, animé de l'esprit du péché, est tombé victime « de ses mauvaises pensées. Son gynécée, tout composé de vierges injus- « tement ravies, respire, sauvé de l'esclavage; le mont Maniparwata a été « enlevé et apporté en ces lieux. Un torrent de richesses est ouvert pour « vous, et d'après mon ordre des esclaves viennent le mettre à vos pieds. « Vous êtes les maîtres de toutes ces richesses. »

Crichna avait fini de parler; et les Bhodjas, les Vrichnis, les Andhacas, frémissant de joie, le saluent avec respect, et lui disent : « Noble fils de « Dévakî, ce que nous admirons le plus en toi, ce ne sont pas ces triomphes « si faciles pour ton bras, et si difficiles pour celui des dieux : c'est cette « générosité avec laquelle tu répands sur nous les trésors qui sont le « fruit de tes victoires. »

En ce moment les épouses des Yâdavas entrèrent aussi dans la salle pour

[1] C'est cette salle, *sabhâ*, dont il est question à la fin de la CXIV[e] lecture.

voir Crichna : c'étaient Dévakî sa mère, et ses sept épouses; c'était la belle Rohinî. Elles aperçurent sur des trônes magnifiques Crichna et le grand Râma, qui aussitôt accoururent au devant d'elles, et saluèrent avec respect, d'abord Rohinî, ensuite la divine Dévakî. Celle-ci, entre ses deux fils [1], ressemblait à la mère des dieux, à Aditi placée entre Mitra et Varouna. Les deux héros s'approchèrent ensuite de la fille de Dévakî, que les hommes ont appelée *Écânansâ* [2], vierge aimable et pieuse, mais terrible, qui à l'heure où le maître des Souras naissait pour donner un jour la mort à Cansa et à ses complices, apparaissait également au monde pour sauver Késava. Elle grandit, honorée dans la famille des Vrichnis, qui, suivant le désir de Crichna, la regardèrent comme une de leurs filles. De là le nom d'*Écânansâ* [3], que lui a décerné la reconnaissance des hommes sur la terre. Tous les Yâdavas sont remplis de vénération pour elle, parce que, revêtue d'une forme divine, elle a été la libératrice de Crichna. Mâdhava vient à elle comme un ami vient à une tendre amie : il la serre de son bras droit, Râma la presse également de son bras gauche, en l'embrassant avec amitié, et entrelacée dans les bras de ses deux frères, elle apparaît comme Lakchmî, assise dans le calice d'un lotus et tenant à sa main un lotus d'or. Les autres femmes la contemplent avec admiration; elles lui jettent, comme pour lui faire honneur, des fleurs de toute espèce, et de ces grains, ou mouillés ou frits, appelés *lâdjâs* [4]; et ensuite elles se retirent dans leurs demeures.

Les Yâdavas s'approchent de Djanârddana pour lui adresser de plus près leurs hommages, et par leurs discours exaltent ses actions merveilleuses. Le héros reçoit ces hommages, il partage tous leurs transports de joie, et se trouve au milieu d'eux avec autant de plaisir que s'il était dans la société des

[1] Balarâma était aussi le fils de Dévakî, du sein de laquelle il avait été transféré dans le sein de Rohinî, afin d'éviter la colère de Cansa, ainsi que l'auteur le raconte dans la LIX[e] lecture, tom I, pag. 268.

[2] *Écânansa* est un surnom de la déesse Câlî, qui, comme nous l'avons vu dans la LIX[e] lecture, s'était incarnée dans le sein d'Yasodâ, et avait été sacrifiée à la place de Crichna. Par conséquent elle ne pouvait être que la fille adoptive de Dévakî. Il paraît qu'elle n'avait pas été la victime de la fureur de Cansa, comme on aurait pu le croire d'après les détails de cette LIX[e] lecture.

[3] Ce mot appliqué à la déesse Câlî ou Dourgâ, considérée comme représentant la nature, peut exprimer l'idée d'*unité* et de *généralité* dans ce grand ensemble des êtres créés. Mais ici le sens de ce mot doit être restreint à une circonstance particulière : il me semble qu'il signifie que cette jeune vierge est regardée comme la fille de tous les Yâdavas en général, et qu'elle appartient à chacun d'eux en particulier.

[4] Voyez lect. CXXXVI, note 10, et lect. CLXXVI.

Dieux. Au moment où les Yâdavas étaient réunis avec Crichna, Nârada arrive dans l'assemblée, envoyé par le roi du ciel. Reçu avec honneur par ces héros, il va toucher la main de Govinda, s'assied sur un trône magnifique, et s'adressant [5] aux Yâdavas assemblés :

« Sachez, leur dit-il, que je viens ici d'après la volonté d'Indra. J'ai l'ordre « de vous rappeler, ô princes, tous les exploits par lesquels Késava, depuis « son enfance, a signalé son pouvoir. Cansa, fils d'Ougraséna, était devenu « le tyran des Yâdavas, et l'insensé, jetant dans les fers son propre père, « le fils d'Ahouca, avait usurpé son trône. Fier du secours de Djarâsandha « son beau-père, ce misérable prince outrageait tous les Bhodjas, les « Vrichnis et les Andhacas. Le glorieux Vasoudéva osa prendre la défense « de ses parents; et ce fut par le moyen de son fils qu'il entreprit de venger « Ougraséna. Mais pour sauver ce fils, qui n'était autre que l'antique vain- « queur de Madhou, il le fit élever au milieu des pasteurs dans un bois « voisin de Mathourâ. Là cet enfant commença à se distinguer par mille « actions merveilleuses. Les Soûrasénas ont vu l'un de ces prodiges, et je « puis hardiment vous en parler : Djanârddana donna la mort à une ter- « rible Râkchasî, nommée *Poûtanâ* [6], qui avait pris la forme d'un oiseau « énorme, et qui, suspendue au-dessus du char où il était couché, lui pré- « sentait son sein empoisonné. Oui, l'on a vu cette Râkchasî sauvage, cette « horrible et laide fille de Bali, expirer, mordue par cet enfant : et comme « s'il eût alors reçu une seconde fois la vie, il fut pour cette raison sur- « nommé *Adhokchadja* [7].

« Un autre miracle de ce glorieux enfant fut de renverser un char, en « se jouant, avec l'orteil de son pied [8]. Comme il aimait à courir avec ses « jeunes compagnons, on l'avait attaché à un mortier; il l'entraîna avec lui, et « brisa deux *ardjounas :* d'où lui vint le nom de *Dâmodara* [9]. Un énorme « serpent, rempli de force et de puissance, Câliya, habitait le lac d'Ya- « mounâ : le vaincre fut un jeu pour le fils de Vasoudéva [10]. Aux yeux « d'Acroûra, ce héros apparut sous une forme divine dans le monde des

[5] Ce discours de Nârada est assez inutile, car il va leur rappeler des faits qu'ils connaissent tous parfaitement.

[6] Voyez tom. I, lect. LXII, pag. 278.

[7] अधोऽक्षज *inferiore carru natus.* Voyez l'explication métaphysique que M. Wilson donne de ce mot.

[8] Voyez tom. I, lect. LXI, pag. 275.

[9] Voyez tom. I, lect. LXIII, pag. 279.

[10] Lect. LXVIII, tom. I, pag. 295.

« serpents dont il recevait les hommages [11]. Voyant les vaches tourmentées « par un vent glacé, il éleva et soutint pendant sept nuits le mont Govard- « dhana [12]. Toujours dans l'intention de sauver ces vaches dont il s'était « déclaré le protecteur, il tua un superbe Asoura, nommé *Arichta,* géant « terrible et déguisé en pasteur [13]. Un autre géant, Dânava aussi redou- « table, appelé *Dhénouca,* tomba encore sous ses coups pour le salut de ces « mêmes vaches [14]. Sounâman, à la tête d'une armée entière, était venu pour « le prendre : Crichna le mit en fuite en lui opposant des troupes de loups [15]. « Il se mit ensuite à parcourir les bois avec le fils de Rohinî sous l'habit « de pasteur; et c'est là, dans le pays de Vradja, que Cansa, toujours fidèle « à sa haine, suscita contre lui un cheval vigoureux, armé de dents meur- « trières. Le petit-fils de Soûra sut dompter ce cheval et lui donna la mort [16]. « Un robuste Dânava, émissaire du roi Cansa, et nommé *Pralamba,* fut « assommé d'un coup de poing par le vaillant fils de Rohinî [17]; et ces deux « enfants de Vasoudéva, semblables aux enfants des Dieux, grandirent, « initiés à la vie religieuse par les soins de l'illustre Richi Brahmagârgya, « qui, suivant les règles ordinaires, accomplit pour eux les diverses céré- « monies du *sanscâra* [18].

« Arrivés à l'âge de la jeunesse, ils ressemblaient à deux fiers lionceaux « de l'Himâlaya. Pleins de force et de beauté, ils conduisaient les vaches « aux pâturages, entraînant tous les cœurs des jeunes bergères. Aucun des « pasteurs placés sous les ordres de Nanda ne pouvait les égaler à la « lutte et dans leurs jeux divers. Leur poitrine était large, leur âme géné- « reuse, leur taille élancée comme la tige du *sâla* [19].

« Cansa, en entendant les éloges que l'on faisait d'eux, conçut de l'in- « quiétude, et prit l'avis de ses conseillers. Il ne put réussir à s'emparer « de Bala et de Késava. Alors, outré de colère, il fit charger de ces chaînes « destinées aux voleurs Vasoudéva et ses parents, et les fit mettre dans

[11] Lect. LXXXII, tom. I, pag. 345.

[12] Lect. LXXIV, tom. I, pag. 312.

[13] Lect. LXXVII, tom. I, pag. 325.

[14] Lect. LXIX, tom. I, pag. 298.

[15] Cette histoire des loups est racontée, mais différemment, lect. LXIV, tom. I, pag. 281. Là, ce n'est qu'une ruse de Crichna pour déterminer les pasteurs à changer d'habitation. Ici, c'est une manière de se défendre contre les attaques de Sounâman, frère de Cansa.

[16] Lect. LXXX, tom. I, pag. 338.

[17] Lect. LXX, tom. I, pag. 300.

[18] Voyez ce mot dans le dictionnaire de M. Wilson, qui explique les dix cérémonies ainsi désignées.

[19] *Shorea robusta* (*sâl tree*).

« la même prison que son propre père Ougraséna. Ânacadoundoubhi supporta longtemps cette peine. Cansa, en se portant à cette extrémité contre « son père, avait adressé une proclamation aux Soûrasénas, et en même « temps demandé l'appui de Djarâsandha, d'Âcriti et de Bhîchmaca. A quelque temps de là il annonça une fête solennelle à Mathourâ en l'honneur « de Siva. Alors, de divers pays, se rassemblèrent en cette ville des athlètes, « des danseurs et des chanteurs habiles. Cansa, déployant en ce jour toute « sa magnificence, fit élever un théâtre superbe par des artistes distingués : « des milliers de loges étaient disposées pour les habitants de la ville et « des provinces, et entourées de cet éclat que les astres ont dans le ciel. Cansa « arriva dans cette salle décorée de toutes les richesses des rois Bhodjas, « et se plaça sur son trône comme un dieu sur son char céleste. A la porte « du théâtre, ce prince, qui commandait à tant de héros, avait fait mettre « un éléphant armé de ses terribles défenses. Il savait que Râma et Crichna « venaient d'arriver, aussi brillants que le soleil et la lune : il avait cherché « un moyen de les accabler. Cette pensée de Râma et de Crichna avait « troublé son sommeil, et tel était l'expédient qu'il avait imaginé. En effet « les deux jeunes héros, avides de voir le spectacle, s'approchaient du « théâtre ; mais ils y entrèrent comme des léopards dans un pâturage. « Arrêtés à la porte même, ils tuent le superbe éléphant Couvalayâpîda [20], « massacrent la garde, pénètrent de vive force dans la salle, assomment « Tchânoûra et Andhra [21], et donnent la mort au fils d'Ougraséna et à son « jeune frère [22]. Voilà ce qu'a fait Késava, et ce que les dieux eux-mêmes « n'auraient pu exécuter. Et quel autre que lui eût osé le tenter? Ce que « n'avaient pas essayé autrefois Prahlada, Bali, Sambara, le petit-fils de « Soûra a su l'accomplir pour vous-mêmes. Il a attaqué et vaincu Mourou [23] et le Dêtya Pantchadjana [24] ; il a écrasé sous une grêle de pierres « Nisounda et sa suite [25]. Le fils de la Terre, Naraca, a été puni par la « mort du vol qu'il avait fait du pendant d'oreille d'Aditi [26]. Le ciel même « a été le témoin de la gloire de Crichna dans les luttes qu'il a soutenues « contre les Dieux. O nobles Yâdavas, exempts de crainte et d'inquiétude,

[20] Lect. LXXXV, tom. I, pag. 362.
[21] Lect. LXXXVI, tom. I, pag. 366.
[22] Voyez *ibid.* p. 371. Le personnage qu'on nomme ici *Andhra* est Mouchtica.
[23] Lect. CXX, tom. I, pag. 517.
[24] Lect. LXXXIX, tom. I, pag. 380.
[25] Lect. CXX, tom. I, pag. 522.
[26] Lect. CXX, tom. I, pag. 525.

« délivrés de vos ennemis et protégés par le bras de ce héros, occupez-« vous de vos sacrifices, et renoncez à de frivoles rivalités. Le sage Crichna « a rempli dignement la sainte mission dont les dieux l'avaient chargé. Je « suis votre ami, et je désire votre bonheur : j'exaucerai sans relâche tous « les vœux que vous pourrez former. Je suis à vous, et vous êtes à moi : « je suis à votre disposition. Tel est le langage que je vous tiens au nom « d'Indra, qui ne fait plus qu'un avec Crichna : ce héros, vous dit-il, est « mon ami, et vous aussi, vous m'êtes chers. Où est l'honneur, là est la « fortune; où est la fortune, là est le respect. Le respect, la fortune et « l'honneur sont en Crichna. »

CENT-CINQUANTE-NEUVIÈME LECTURE.

SUITE DE L'ALLOCUTION DE NARADA.

Vêsampâyana dit :

Nârada continua : « Crichna a brisé les liens dont Mourou voulait l'en-« lacer [1], il a tué Nisounda et Naraca [2], et ouvert la route qui conduit à la « ville de Prâgdjyoticha. Les princes de la terre, que l'envie excitait contre « lui, ont été effrayés du bruit de son arc et de son Pântchadjanya. Vaine-« ment Roukmin était soutenu par les armées des rois du Dakchina, égales « en nombre aux nuages du ciel : Roukmin, malgré sa vaillance, a été « vaincu, et Roukminî enlevée rapidement par Késava [3]. Sur un char bril-« lant comme le soleil, retentissant comme le tonnerre, le héros qui porte « la conque, le *tchacra* et la massue, a emmené cette princesse pour régner « au milieu des Bhodjas [4]. Sur la Djâroûthî [5] il a vaincu le fils de Cratha,

[1] Voyez lect. cxx, tom. I, pag. 525.

[2] Voyez *ibid.* pag. 525.

[3] Lect. cxv, tom. I, pag. 492.

[4] Le poëte donne à cette princesse l'épithète de *Bhodjâ*, soit à cause de sa naissance, soit à cause de l'alliance qu'elle a contractée avec Crichna : car tous les Yâdavas semblent avoir porté par extension le nom de *Bhodja*.

[5] J'ai pris ce mot pour le nom d'une rivière que je ne connais pas.

« Âcriti, Sisoupâla, et le rusé [6] Satadhanwan avec son armée [7]. Dans sa « colère, il a donné la mort à Indradyoumna, à l'Yavana Caséroumân, à « Sâlwa, l'illustre roi de Sôbha. Il a, des coups de son *tchacra*, frappé « mille montagnes et les arbres qui les couvraient. Deux héros, émissaires « de Râvana, qui en un clin d'œil se transportaient partout, ont, sur le « sommet du Mahendra [8], senti l'effet de son courage. Près de l'Irâvatî [9], « Gopati et Tâloukétou, qui brillaient dans les combats comme le soleil « et la lune, ont trouvé le trépas sous les flèches lancées par son arc. Les « roues de son char ont écrasé deux Dânavas, Nimi et Hansa, avec toute « leur suite. Bârânasî a été brûlée par lui [10]; le roi des Câsis a perdu le trône « et la vie, et ses parents ont partagé son sort. Ses flèches indomptables « ont vaincu Maya, et délivré, comme par miracle, le fils d'Indraséna. Ce « héros infatigable, se rendant à Lohitacoûta, a vaincu sur la mer Varouna « lui-même entouré de tous ses monstres marins. En vain les dieux con- « servaient avec soin dans le palais d'Indra le divin Pâridjâta : Crichna, « sans redouter Indra, a enlevé cet arbre [11]. Sous ses coups sont tombés « Pândya, Pôndra, Câlinga, Mâtsya, le roi de Banga et toute son armée. « Les cent princes, enfants de Gândhârî, venaient de perdre la vie : c'est « lui qui, par ses sages conseils, consola cette belle princesse [12]. Le plus

[6] Voyez lect. XXXIX, tom. I, pag. 137. Le texte porte वक्र *vacra*. Comme le prince appelé *Dantavaktra* est quelquefois nommé *Dantavacra*, il se pourrait que ce mot *vacra* fût mis par abréviation pour le nom de ce roi.

[7] La plupart des faits que cite ici Nârada me sont peu connus, et se passent presque tous du côté de la presqu'île orientale de l'Inde. Je n'ai pas trouvé de renseignements qui pussent m'éclairer : c'est dans le Mahâbhârata qu'il serait possible de les recueillir. J'ai tâché de présenter ces idées dans leur brièveté avec toute l'exactitude possible.

[8] Ghates septentrionales.

[9] Sans doute le mot *Irâvatî* est le même qu'*Érâvatî*. Or *Érâvatî* est le nom de deux rivières placées à des distances fort éloignées l'une de l'autre. L'une est le Ravi dans le Penjab, l'autre est l'Iravaddi dans la presqu'île orientale de l'Inde. Je crois que c'est de cette dernière qu'il est ici question.

[10] Ce fait est rapporté dans le Bhâgavata-pourâna. Quant à la défaite de Varouna, voyez plus bas lect. CLXXXV.

[11] Voyez la CXXII[e] lecture et les suivantes.

[12] J'ai adopté ce sens, qui m'est fourni par un épisode du XI[e] livre du Mahâbhârata. Gândhârî était l'épouse de Dhritarâchtra, et, comme Hécube dans l'histoire de Troie, la mère, au moins putative, de cent princes dont l'aîné se nommait *Douryodhana*. Elle les perdit tous dans la guerre des Côravas contre les Pândavas : amenée pour les pleurer sur le champ de bataille, elle y reçut des consolations de Crichna. Cependant ce passage pourrait aussi bien s'appliquer à la princesse Gândhârî, qui fut une des femmes de Crichna. Voyez la CXLVI[e] lecture, note 21, et la lecture CLXXI. Ce n'est que la mention du

« illustre des fils de Countî, celui qui manie en se jouant l'arc Gandîva, « n'a pu résister au redoutable vainqueur de Madhou [13], qui, par la force « de son *tchacra,* a vaincu également Drona et son fils, Cripa, Carna et le « vaillant Bhîchma [14]. Ce guerrier qui porte la conque, le *tchacra,* la massue « et l'épée, par amitié pour Babhrou, a enlevé la fille du roi Sôvîra [15], et, « pour faire plaisir à Vénoudâri, il a subjugué toute une province voisine, « féconde en chevaux et remarquable par ses chars.

« Dans une naissance précédente, Mâdhava avait dépouillé Bali de l'em- « pire des trois mondes, et l'avait privé de la force, des richesses et de la « puissance qu'il avait obtenues par ses austérités [16]. Crichna a vaincu, non « loin de la ville de Prâgdjyoticha, le fils de ce même Bali, dont la mort « ne pouvait approcher : en vain les Dânavas répandaient au loin la terreur, « armés de poignards, de massues et même du tonnerre; le puissant Bâna « fut obligé de céder [17]. Un des ministres de Cansa, nommé *Pîtha,* avait « une chevelure formée de pointes d'épée : malgré sa force, il trouva la « mort sous le bras de notre héros. Tel fut aussi le destin de Djambha, « qui était l'horrible Êrâvata [18] revêtu d'une forme humaine. Crichna a « vaincu et relégué dans la mer le grand serpent Câliya, qui infestait les « eaux de l'Yamounâ [19]; il a ressuscité le fils de Sândîpani [20], et vaincu Yama « lui-même. Enfin cet ennemi puissant de tous ceux qui haïssent les dieux « et les Brahmanes donna la mort à Naraca, fils de la Terre, qui avait « enlevé les pendants d'oreille d'Aditi, et par amitié pour le maître du « tonnerre il rendit à la mère des dieux ce que le Dêtya lui avait ravi [21].

nombre 100 qui m'a décidé à suivre ici le sens que j'ai choisi.

[13] Je crois qu'il est ici question de la querelle de Crichna et d'Ardjouna, à l'occasion de l'enlèvement de Soubhadrâ.

[14] Ces personnages se sont distingués dans la guerre des Pândavas et soutenaient le parti des Côravas. Drona commanda en chef l'armée de Douryodhana : il eut pour fils Aswatthâman. Cripa était son beau-frère. Les Indiens prétendent que lui et Aswatthâman vivent toujours, attendant la restauration de la foi dans toute sa pureté. Voyez lecture XXXII, tom. I, pag. 149. Quant à Carna et à Bhîchma, voyez aussi tom. I, lecture XXXII, pag. 143; lecture XX, pag. 99; et lecture XVI, pag. 74, note 2.

[15] Les Sôvîras habitaient un pays situé dans l'ouest de l'Inde, non loin de l'Indus.

[16] Lect. XLI, tom. I, pag. 190.

[17] Nous verrons plus loin l'histoire de l'Asoura Bâna.

[18] Êrâvata (lecture III, tom. I, pag. 22) est un serpent fils de Casyapa. Sa sœur est la fameuse Ouloupî, qui, dans le Mahâbhârata, devient la femme d'Ardjouna.

[19] Lect. LXVIII, tom. I, pag. 275.

[20] Lect. LXXXIX, tom. I, pag. 380.

[21] Lect. CXX, tom. I, pag. 523.

« Et c'est ainsi que Crichna, roi et seigneur du monde, s'efforce d'établir la paix entre les dieux et les Dêtyas; il fait régner la justice parmi « les mortels, célèbre des sacrifices accompagnés de magnifiques présents, « et, après avoir accompli l'œuvre infinie des dieux, il retournera dans sa « céleste demeure. Cependant, comblé de gloire, il habitera l'heureuse et « belle Dwâravatî dont il est le fondateur, Dwâravatî qu'il a conquise sur « la mer, ville aimée des Richis, couverte de pierres précieuses, ornée de « cent autels [22], de cent poteaux pour les sacrifices, entourée de bois charmants, et voisine du séjour de Varouna. Le dieu de l'océan, connaissant « la pensée du héros qui porte l'arc Sârnga, se plaira à baigner de ses « ondes la cité bâtie par le fils de Vasoudéva, et comparable au palais du « soleil. Parmi les Souras, les Asouras et les mortels, il n'a existé, il n'existera personne plus digne d'habiter cette ville que le vainqueur de Madhou. Et cet ami, complaisant pour les Yâdavas, c'est Vichnou, Nârâyana, « qui est à la fois le soleil et la lune, dieu fort et infini, incompréhensible, libre et indépendant, pour qui tous les êtres ne sont que de légers « jouets dont il s'amuse. Il n'est rien au-dessus de celui qui porte toutes « les formes [23]; cent et mille fois déjà les œuvres de cet être adorable ont « été célébrées par ceux qui nous ont précédés. Je viens de vous dire ce « qu'il a fait avec Sancarchana, dans sa naissance présente, pendant son enfance et son âge mûr. »

Ainsi parla le saint et savant Mouni, qui, avec l'œil de sa longue pénitence, sait tout voir d'avance. Après avoir fait, selon l'intention d'Indra, l'éloge de Govinda, Nârada retourna au ciel, honoré par tous les Yâdavas. Cependant Crichna distribua aux Vrichnis et aux Andhacas, suivant leur mérite, toutes les richesses qu'il avait conquises. Les Yâdavas, heureux d'habiter Dwâravatî, et enrichis par la générosité du héros, firent des sacrifices dans lesquels ils ne ménagèrent pas les présents.

[22] चैत्य *tchêtya*. C'est aussi un arbre consacré. — [23] विश्वरूप *viswaroûpa*.

CENT-SOIXANTIÈME LECTURE.

FAMILLE DE CRICHNA.

Djanamédjaya dit :

Des milliers d'épouses qu'on donne à Crichna on en cite particulièrement huit. Divin Mouni, dis-moi quels enfants ce héros eut de ces huit femmes.

Vêsampâyana répondit :

Voici d'abord les noms de ces huit épouses; je te dirai ensuite les noms de leurs enfants, qui furent tous des héros. Ces femmes de Crichna furent Roukminî, Satyabhâmâ, Nâgnadjitî, Soudattâ [1], fille de Sivi; la riante Lakchmanâ, Mitrabindâ, fille de Calinda [2]; Djâmbavatî de la famille de Pourou, et Soubhîmâ, fille de Madra [3].

Les enfants de Roukminî [4] furent Pradyoumna, l'aîné, lequel tua Sambara; ensuite Tchâroudechna, le lion de la race de Vrichni, habile à diriger un char; Tchâroubhadra, Tchârougarbha, Soudanchtra, Drouma, Souchéna [5], Tchârougoupta, le vaillant Tchâroubinda : le dernier fut Tchâroubâhou. Roukminî eut encore une fille, nommée *Tchâroumatî*.

Satyabhâmâ donna le jour à Bhânou, à Bhîmaratha, à Cripa, à Rohita, à Dîptimân, à Tâmradjâkcha, à Djalântaca, et à quatre filles, Bhânou, Bhîmaricâ, Tâmrapakchâ, et Djalandhamâ.

[1] Le ms. de M. Tod nomme cette femme *Soudantâ* et *Soudântâ*. J'ai déjà fait remarquer au lecteur, lecture CXVI, note 8, et lecture CLV, note 5, que le poëte n'est pas d'accord avec luimême pour les noms qu'il donne à ces huit épouses de Crichna.

[2] Ces mots sont la traduction de l'épithète *Câlindî*. Le Calinda est une montagne qui fait partie de l'Himâlaya, et d'où sort l'Yamounâ. Sans doute Mitrabindâ était fille du roi de la contrée qui avoisine cette montagne; car le lecteur aura déjà observé que le poëte donne aux rois le nom du pays sur lequel ils règnent.

[3] Voyez la XC^e lecture, tom. I, pag. 384, note 19.

[4] Voyez la CXV^e lecture, vers la fin, où ces noms ne sont pas tous les mêmes.

[5] Le ms. de M. Tod porte *Soukhéna*.

Djâmbavatî eut pour fils Sâmba, fameux par son courage; Mitravân, Mitrabinda, Mitrabâhou et Sounîtha. Elle leur donna une sœur nommée *Mitravatî.*

Nâgnadjitî mit au monde Bhadracâra, Bhadrabinda, et une fille, *Bhadravatî.*

Soudattâ, fille de Sivi, fut mère de Sangrâmadjit, de Satyadjit, de Sénadjit et du héros Sapatnadjit.

Vricâswa, Vricati, Vriti et le vaillant Vricadîpti durent le jour à Soubhîmâ, fille de Madra.

Lakchmanâ donna la naissance à Gâtravân, à Gâtragoupta, au courageux Gâtrabinda, et à une fille, nommée *Gâtravatî.*

La fille de Calinda fut la mère d'Asrouta, savant dans les livres sacrés; et le divin Hrichîkésa, en confiant cet enfant à Sroutasénâ, dit à son épouse d'un air joyeux : « Il aura deux mères, et sera pour toujours [6] votre fils « à toutes deux. »

De Vrihatî, fille de Sivi, Crichna eut encore, dit-on, Gada [7], le brillant Angada, Outpala, Coumouda, Swéta, et une fille, nommée *Swétâ;* de Soudévâ, Agâvaha, Soumitra, Soutchi, Tchitraratha, Tchitrasénа, et deux filles, Tchitrâ et Tchitravatî; (d'une autre femme [8]) Stambavana [9] et Vanastamba, père de Mitraséna [10], et une fille, appelée Stambavatî; de Soutasomâ, descendante de Cousica, Vadjrânsou et Kchipra; de la fille d'Youdhichthira, Youdhichthira, avec Câpâlin et Garouda, habiles tous deux à manier toute espèce d'armes.

Les autres enfants de Crichna sont comptés par milliers. Le nombre s'en élève jusqu'à un *ayouta* [11]; ils lui donnèrent huit *ayoutas* de descendants, tous héros savants dans l'art des combats. Voilà ce que j'avais à te dire sur la famille de Crichna.

[6] Le texte porte शाश्वती: समा:. Voyez ces mots dans le Râmâyana, II, 18.

[7] Gada est le nom d'un oncle de Crichna. Il paraît que c'est ici le nom d'un de ses fils. Le manuscrit bengali attribue la famille, dont il est question en cet endroit, à l'oncle de Crichna; mais l'ensemble de ce passage m'a déterminé à suivre la leçon des deux autres manuscrits.

[8] J'ai ajouté ces mots, parce qu'il m'a semblé que ces enfants ne pouvaient être attribués à la femme dont il venait d'être question. Ce passage m'a paru fautif, et les trois manuscrits ne sont pas d'accord.

[9] Le texte porte *stambastambavana.*

[10] Le manuscrit bengali et le manuscrit dévanâgari de Paris donnent *nivaséna.*

[11] Ce nombre équivaut à 10,000.

Le fils de Pradyoumna, issu d'une princesse de Vidarbha [12], fut Anirouddha, furieux sur le champ de bataille, et portant la figure d'une biche sur ses drapeaux.

De Baladéva et de Révatî naquirent Nisatha et Oulmouca, deux frères semblables aux Immortels, et guerriers pleins de courage.

On cite encore parmi les femmes de Crichna, Soutanou et Narâtchî, qui donnèrent le jour, l'une à Pôndra, l'autre à Capila. Pôndra fut roi, et Capila ermite. Tourî eut de Crichna un guerrier renommé, Djara, qui commanda aux Nichâdas adroits à manier l'arc; le même Crichna rendit Câsî mère de Soupârswa, célèbre pour son agilité.

Le fils d'Anirouddha fut Vadjra : Vadjra donna le jour à Pratiratha, et Pratiratha à Soutchârou.

D'Anamitra, le jeune fils de Vrichni [13], naquit Sini; de Sini, Satyavâk, et Satyaca habile à diriger un char. Le fils de Satyaca fut Youyoudhâna : cet Youyoudhâna fut père d'Asanga; Asanga, de Toûni, et Toûni, d'Yougandhara [14]. Là se termine la généalogie de la race de Vrichni.

CENT-SOIXANTE ET UNIÈME LECTURE.

NAISSANCE DE PRADYOUMNA.

Djanamédjaya dit :

Tu as dit tout à l'heure que Pradyoumna avait tué Sambara. Raconte-moi comment il accomplit ce glorieux exploit.

Vêsampâyana reprit :

De Roukminî, qui était Lakchmî [1] descendue sur la terre, et de Crichna naquit Pradyoumna, charmant comme l'Amour [2]. Or c'était l'Amour lui-

[12] Voyez le commencement de la CXVII[e] lecture.

[13] Voyez la XXXIV[e] lecture, tom. I, pag. 159.

[14] Cette généalogie se retrouve lecture XXXIV, tom. I, pag. 161, où à la place de *Toûni* on lit *Bhoûmi*.

[1] Voyez lecture CXV, tom. I, pag. 495.

[2] Autrement Câma.

même achevant sa pénitence. Il était destiné à donner la mort à Sambara. Il y avait sept jours que Roukminî était accouchée : Sambara, surnommé *Câla,* s'introduisit au milieu de la nuit dans la chambre de cette malheureuse mère, et enleva le jeune fils de Crichna. Celui-ci savait bien ce qui arrivait, mais il se soumettait à la destinée qui réglait ces divines métamorphoses, et le terrible Dânava n'éprouva aucun obstacle. Cet Asoura, dont la mort enveloppait déjà l'existence, employa la magie pour ravir sa proie : il prit l'enfant dans ses bras et l'emmena dans sa capitale [3].

Parmi les épouses de Sambara se trouvait une femme d'une grande beauté, nommée Mâyâvatî ; elle était semblable à la divine Mâyâ [4], dont elle avait tous les brillants attraits. Elle venait de perdre son enfant. Sambara lui donna le fils de Crichna, comme s'il eût été son propre fils : l'insensé était entraîné par son mauvais destin. Cette princesse, dont la vie tenait à une mystérieuse magie, frémit de plaisir à la vue de cet enfant; et, comblée d'une joie extrême, elle ne pouvait se lasser de le contempler. A mesure qu'elle le regardait, ses souvenirs s'éclaircissaient : « Oui, se disait-elle, « c'est bien lui, c'est mon bien-aimé. C'est mon époux, c'est mon seigneur, « dont, le jour et la nuit, la pensée me jette dans un abîme de douleurs, « et m'empêche de goûter aucun plaisir. C'est lui qui jadis fut réduit en « cendres [5] par la colère du dieu qui porte le trident, et que je retrouve « aujourd'hui dans la vie. Comment pourrai-je avoir pour lui l'affection « d'une mère? comment lui donnerai-je le sein? sachant que je suis son « épouse, comment pourrai-je m'appeler sa mère? »

Telles étaient les réflexions de Mâyâvatî. Elle aimait à demander l'enfant à sa gouvernante, et elle lui faisait prendre des boissons merveilleuses [6] qui lui procurèrent une croissance rapide. Le fils de Roukminî, qui ne l'entendait parler qu'en présence de sa gouvernante, croyait que Mâyâvatî

[3] L'histoire de Pradyoumna est aussi racontée dans le Bhâgavata-pourâna, mais le récit en est plus fabuleux. Le poëte y dit que Sambara jeta Pradyoumna à la mer; que cet enfant, trouvé dans le corps d'un poisson qui l'avait dévoré, fut remis à Mâyâvatî, intendante des cuisines de Sambara. Le reste de l'histoire, quoique moins développé, est conforme au récit du Harivansa.

[4] Voyez lecture CXV, tom. I, pag. 495, note 17.

[5] Voyez lecture CXLIX, pag. 118, note 3.

[6] Ces boissons s'appellent रसायन *rasâyana.* C'est le nom technique que l'on donne à une liqueur merveilleuse qui prolonge la vie et prévient la vieillesse, et qui est *l'élixir de vie* des alchimistes.

était sa mère. Celle-ci hâtait de toute sa puissance les progrès de son élève, et, entraînée par son amour, elle lui livra les divers secrets de la magie des Dânavas. Quand Pradyoumna fut devenu homme fait, et qu'il commença à sentir le prix des charmes d'une femme, brillant de beauté, instruit dans tous les exercices militaires, il fut alors pour Mâyâvatî l'objet d'agaceries aimables; elle ne voyait en lui que l'époux auquel était liée sa destinée; il était Câma, elle était Câminî. Elle lui souriait avec tendresse, et ses regards exprimaient ses désirs. Elle le serrait dans ses bras, et Pradyoumna étonné lui disait : « Pourquoi renoncer à votre affection de mère pour vous livrer « à un autre sentiment? Hélas! vous outragez la nature; et l'inconstance que « l'on reproche aux femmes peut-elle aller jusqu'à ce point? Vous oubliez « que je suis votre fils, et vous nourrissez des désirs que je dois réprouver. « Une autre que vous m'aurait-elle donné le jour? quel est ce renverse- « ment des lois de la nature? Je désire connaître la vérité, étonné que je « suis de votre conduite. Je sais que l'âme des femmes est aussi mobile que « l'éclair, qu'elles s'attachent aux hommes comme le nuage aux cimes des « montagnes. Parlez-moi, princesse, avec franchise : Suis-je votre fils, ou « bien suis-je un étranger pour vous? Que signifie la passion que vous me « témoignez? »

Ainsi parle Pradyoumna. Mâyâvati, les sens tout troublés par son amour, répond avec douceur au fils de Késava, et lui révèle un grand mystère.

« Non, tu n'es pas mon fils; Sambara n'est pas ton père. Tu es un noble « héros de la race de Vrichni, le fils de Crichna et de Roukminî. Sept jours « après ta naissance tu as été enlevé de la chambre de ta mère, où tu étais « endormi dans ton berceau. Ton ravisseur, c'est mon époux, fier de sa « force et de sa puissance. Ennemi de la maison de ton père dont la gloire « égale celle d'Indra, Sambara t'a enlevé. Et ta mère chérie, privée de son « tendre nourrisson, pleure sans relâche, affligée comme la vache que l'on « a séparée de son veau. Sans doute ton père, qui est aussi puissant qu'In- « dra, et qui a pour étendard l'oiseau Garouda, ignore que l'enfant qu'on lui « a ravi existe en ces lieux. O mon ami, tu es le fils des Vrichnis, et non de « Sambara : les Dânavas n'ont pas d'enfant tel que toi. Oui, j'ai pour toi de « l'amour, car tu n'es pas mon fils. En voyant ta beauté, je sens que mon « cœur faiblit. Enfant des Vrichnis, daigne répondre à ce sentiment qui

« règne au fond de mon cœur. Je viens de te révéler ton sort : tu n'es pas « mon fils, tu n'es pas le fils de Sambara. »

A ce discours de Mâyâvatî, le fils de celui qui lance le *tchacra* ne respira plus que la vengeance contre Sambara : « Comment, se disait-il, cet odieux « et vil Dânava est habile dans les arts de la magie, il est puissant sur les « champs de bataille, et il s'attaque au fils de Késava, à un enfant ! il l'en-« lève sans crainte ! Eh bien ! aujourd'hui je veux qu'il craigne. Par quel « moyen exciterai-je sa colère ? comment lui donnerai-je la mort ? que puis-« je faire d'abord pour irriter cet insensé ? Son drapeau, orné de couleurs « brillantes et de la figure d'un lion, flotte sur son palais au-dessus d'un « arc de triomphe, pareil au sommet du Mérou : d'une flèche acérée je vais « l'abattre. En apprenant que son drapeau est tombé, Sambara va accourir : « je le combattrai, je le frapperai et ensuite je me rendrai à Dwâravatî. »

Tel était le langage de Pradyoumna. Il prend son arc, tend la corde, ajuste la flèche, et abat le drapeau de Sambara. Celui-ci apprend le trait d'audace de Pradyoumna ; il s'indigne et dit à ses fils : « Allez sans retard « immoler le fils de Roukminî : délivrez mes yeux de la vue d'un ennemi. » Les fils de Sambara, en entendant les paroles de leur père, s'arment aussitôt et vont pour le venger par la mort de Pradyoumna : ce sont Tchitraséna, Atiséna, Viswakséna, Sénadjit, Sroutaséna, Souséna [7], Somaséna, Mata, Sénânî, Sênyahantri, Sénahan, Sênica, Sénaskandha, Sénaca, Djanaca, Sacala, Vicala, Sânta, Sousânta, Antacara, Vibhou, Coumbhakétou, Soudanchtra, Kési et les autres. Armés de *tchacras*, de massues, de tridents, de haches [8], de cognées, ils vont là où la mort les appelle. Ils entourent l'ennemi, qui les attend de pied ferme. Pradyoumna, monté sur un char, se présente au combat, son arc à la main. Alors commence entre les fils de Sambara et le fils de Késava une lutte dont la seule pensée fait frissonner. Les dieux, accompagnés des Gandharvas, des grands serpents, des Râkchasas, arrivent sur leurs chars célestes pour contempler avec leur roi cet horrible spectacle. Là se trouvaient Nârada, Toumbourou, Hâhâ, Hoûhoû, chanteurs de la cour d'Indra, et les Apsarâs, et le Gandharva, concierge [9] du palais des dieux. Scène merveilleuse à voir ! d'un côté les cent fils de Sambara, de

[7] Le manuscrit bengali dit *Satrouséna* et *Praséna*. — [8] पट्टिश *pattisa*. — [9] प्रतीहार *pratîhâra*.

l'autre le fils seul de Crichna. Comment pourra-t-il triompher de tant d'ennemis?

Le vainqueur de Bala, Indra, entendant exprimer ce doute, apprit aux dieux un secret qu'ils ignoraient : « Sachez, leur dit-il, quelle est la puissance « de ce héros. Pradyoumna est Câma qui, dans une naissance précédente, a « été consumé par le feu de la colère de Siva. Le dieu, surnommé *Trilot-« chana*, touché de la douleur de Rati, épouse de Câma, lui accorda une « faveur : Vichnou, lui dit-il, revêtu d'une forme humaine, habitera un « jour Dwâravatî. Celui qui dans les trois mondes va être connu sous le nom « d'*Ananga* deviendra alors son fils ; il se nommera *Pradyoumna*, et il « donnera la mort à Sambara. Une semaine se sera à peine écoulée depuis sa « naissance que ce Dânava viendra, par la puissance de la magie, enlever cet « enfant du sein même de Roukminî. Pour toi, tu te rendras au palais de « Sambara, dont tu deviendras la femme sous le nom de *Mâyâvatî :* couverte « des voiles d'une divine magie, tu sauras le tromper. Là tu retrouveras « ton bien-aimé, qui, amené sous la forme d'un enfant, grandira par tes « soins. Quand Ananga sera devenu homme, il frappera Sambara, et vous « irez vivre ensemble à Dwâravatî : il sera heureux avec toi, comme je le « suis avec Pârwatî. Le maître des dieux, après avoir ainsi arrangé l'avenir, « se transporta sur le Kèlâsa, séjour aussi brillant que le Mérou, et habité « par les Siddhas et les Tchâranas [10]. L'épouse de Câma salua le divin époux « d'Oumâ, et dirigea ses pas vers le palais de Sambara, attendant le mo-« ment annoncé par son destin. Ainsi vous n'en sauriez douter, Pradyoumna « donnera la mort à Sambara et à ses enfants. »

[10] Voyez lecture CXLIX, notes 7 et 8.

CENT-SOIXANTE-DEUXIÈME LECTURE.

DÉFAITE DE L'ARMÉE DE SAMBARA.

Vêsampâyana dit :

Il était donc commencé le terrible combat entre les fils de Sambara et le fils de Roukminî. Les Dêtyas furieux lançaient à Pradyoumna des flèches, des dards, des *tchacras*, des traits fulminants [1], brandissaient autour de lui des haches, des piques, des massues, des masses de fer. Le fils de Crichna [2] leur décoche à chacun cinq flèches. La colère des Asouras redouble, et, toujours pleins de confiance, ils font pleuvoir sur Pradyoumna une grêle de traits. Ananga [3], outré d'indignation, tend son arc avec promptitude, et abat dix des enfants de Sambara les plus ardents. D'un autre trait il tranche la tête du vaillant Tchitraséna. Les autres se rassemblent pour combattre de concert leur ennemi et l'accabler sous leurs coups. Leurs flèches partent, et semblent devoir seconder leur impatience. Mais Pradyoumna, comme en se jouant, abattait les têtes de ses faibles adversaires; et une fois vainqueur de ses cent ennemis, il s'arrête sur le champ de bataille, défiant hardiment celui qui voudrait les venger.

Sambara, apprenant que ses cent fils ne sont plus, entre dans une grande colère. Il commande à son écuyer d'atteler son char, et celui-ci, le saluant jusqu'à terre, sort pour exécuter ses ordres Le roi rassemble son armée, dont il excite l'ardeur, prend son arc et ses flèches, et s'élance sur son char. Ce char, chef-d'œuvre de l'art, est traîné par mille ours, attachés avec des nœuds de serpents: il s'avance, revêtu de peaux de tigres, orné d'un treillis circulaire [4] d'or, divisé en riches panneaux, sur lesquels sont

[1] भुशुण्डी *bhousoundî*. M. Wilson dit que c'est une espèce d'arme à feu. Voy. lect. CCXXIII.

[2] Le nom patronymique employé ici est à remarquer : c'est कार्ष्णायनि, comme qui dirait, *venant de Crichnâyana*.

[3] Nom de Câma, et par conséquent de Pradyoumna.

[4] Voyez lecture CXX, note 30, et lect. CLXV, note 7. Le mot *djâla* est toujours pour moi difficile à comprendre.

peintes des figures de loups et des guirlandes d'étoiles. Le joug est d'or: par-dessus flotte à une grande hauteur un drapeau sur lequel on a représenté un lion, et dont la hampe est d'or également [5]. Un large rebord s'y trouve disposé pour prévenir la violence des chocs, et le timon de fer est retenu par un lien de diamant. Aussi haut que le sommet du Mandara, ce char s'élève ombragé d'un *tchâmara* magnifique.

Sur ce char qui l'attend, tout resplendissant d'or et rempli d'armes diverses, Sambara s'élance, impatient de combattre et appelé par son mauvais destin. Il est entouré d'une nombreuse armée et de ses quatre généraux, Dourddhara, Kétoumâlin, Satrouhantri et Pramarddana. A la suite de ce prince, avide de combats, marchent dix mille éléphants, deux cents chars, huit mille chevaux, et des millions [6] de fantassins. Tel était l'immense cortége à la tête duquel s'avançait Sambara. En ce moment apparurent mille prodiges d'un funeste augure. Des troupes de vautours couvrirent le ciel; les nuages formèrent une espèce de crépuscule, et grondèrent d'un ton formidable. L'ouragan remplit les airs. Les Sivâs [7] rendirent un son sinistre. Un vautour, comme s'il fût venu compter l'armée des Dânavas, se plaça sur le haut de l'étendard royal, semblant attendre le moment où le sang allait couler. Sur le char de Sambara on vit un cadavre [8] tomber, et de là rouler à terre. Des oiseaux poussèrent de lugubres cris [9] au-dessus de sa tête. Le soleil se trouva dévoré par Swarbhânou [10]; autour de lui apparurent plusieurs disques. L'œil gauche de Sambara trembla, comme présage de terreur; son bras gauche frémit; les chevaux de son

[5] Le mot *hémadanda*, qui est dans cette même lecture CXX, se reproduit ici. Je l'ai traduit de la même manière, mais sans être bien certain du sens que je lui donne. Un *danda* est en général un bâton. Ne serait-ce pas plutôt ici le bâton, symbole de la justice et du commandement, avec lequel on punit le criminel? A côté du *tchâmara* et de la bannière, le *danda* ne serait pas déplacé.

[6] प्रयुत *prayouta*.

[7] Qu'est-ce que les *Sivâs?* J'avais d'abord considéré ce mot comme synonyme de *Roudra*. Les Roudras sont, comme on sait, des demi-dieux, des manifestations inférieures du dieu Siva. Voyez lecture III, tom. I, pag. 17. Mais dans la lecture CCXLIV j'ai trouvé que ce mot était féminin. *Sivâ* est un nom du chacal.

[8] कबन्ध *cabandha*. On désigne ordinairement par ce mot un corps sans tête, et qui est encore vivant.

[9] Ces cris sont ceux dont il est question dans la note 25 de la XX[e] lecture, tom. I, pag. 97.

[10] C'est le même personnage que Râhou, qui est l'éclipse personnifiée. Le mot que j'ai rendu par *disque* est परिघ *parigha*, que l'on a vu lecture LXXIX, note 13. Voyez aussi lecture CLXXII, note 27. परिघैः परिवेष्टितः.

char s'arrêtèrent; un corbeau se percha sur sa tête; il tomba du ciel une pluie de sang et des pierres calcinées; des milliers de météores s'abattirent sur le front de l'armée; l'aiguillon glissa de la main de l'écuyer qui conduisait les chevaux du char. Mais sans faire attention à ces prodiges, Sambara, aveuglé par sa colère, poursuit ses projets de vengeance contre Pradyoumna.

Les tambours, les conques, les timbales formaient un horrible concert, qui faisait au loin trembler la terre. Effrayés de ce bruit, les animaux des bois et les oiseaux erraient de tout côté, faibles et interdits. Au milieu de ces innombrables ennemis, le fils de Crichna restait immobile, décidé à les attaquer et pensant au moyen d'abattre leur orgueil. Sambara, qui ne peut maîtriser sa colère, lance à son adversaire mille flèches qui n'arrivent pas jusqu'à lui : elles sont brisées au milieu de leur essor par les flèches de l'adroit Pradyoumna. Au contraire celui-ci, de l'arc que tient sa main, décoche une foule de traits qui vont tous frapper les chefs de l'armée ennemie. Privées de leurs généraux, ces troupes fuient en tremblant devant le héros, qui s'approche du char de Sambara. Le roi Dânava, qui voit ses soldats dispersés, s'adresse avec colère aux officiers qui l'entourent : « Allez, leur dit-il, « hâtez-vous d'attaquer le fils de notre ennemi. Frappez sans pitié, et qu'il « expire promptement sous vos coups. Comme le fer du médecin retranche « le mal qui dévorerait le corps, abattez aussi l'insensé qui nous outrage. « Prévenez ses fureurs, si vous m'êtes véritablement attachés. » Ses officiers, partageant son indignation, inclinent la tête en signe d'obéissance, et lancent leurs chars en se faisant précéder d'une grêle de flèches.

Le héros qui porte un poisson sur sa bannière [11] les voit venir; il tend son arc, et résiste hardiment au torrent impétueux qui l'enveloppe. Vingt-cinq flèches sont lancées à Dourddhara, soixante-trois à Kétoumâlin, soixante et dix à Satrouhantri, quatre-vingts à Pramarddana. C'est à eux que s'adresse de préférence le fils de Roukminî. Irrité des attaques de Pradyoumna, chacun d'eux lui décoche soixante flèches, que l'habile guerrier avec ses propres flèches brise dans leur vol. Puis il prend un trait qui a la forme d'un croissant, et tue l'écuyer de Dourddhara, à la vue de tous ces princes et de l'armée. De quatre flèches lourdes et noueuses, ornées de plumes de héron,

[11] Tel est l'enseigne de Pradyoumna, qu'une légende fait retrouver dans le corps d'un poisson.

il perce les quatre chevaux du même général; d'une autre, le nœud du timon[12], d'une autre encore le parasol et le drapeau flottant; soixante autres font voler en éclats le joug, les roues et l'essieu. Enfin, pour couronner l'œuvre, l'intrépide guerrier, prenant un dernier trait bien acéré et orné d'une plume de héron, l'envoie au cœur même de Dourddhara. Celui-ci expirant perd d'un seul coup sa vie, ses richesses, sa renommée, ses honneurs, et tombe de son char, comme l'astre déchu de ses mérites est précipité du ciel.

Témoin de la mort du vaillant Dourddhara, le Dânava Kétoumâlin accourt pour le venger, et accable de ses flèches le fils de Crichna. Le sourcil froncé, le visage menaçant, il crie à Pradyoumna : « Arrête! » Celui-ci, furieux, le couvre de ses flèches, comme dans la saison des pluies le nuage couvre la montagne de gouttes d'eau. Le général de Sambara, percé de mille traits, prend son *tchacra* pour donner la mort à son ennemi. Au moment où ce *tchacra* aux mille rayons, aussi éclatant que celui de Crichna, arrivait auprès de lui, Pradyoumna, à la vue de tous, le saisit, le renvoie, et tranche la tête de Kétoumâlin. Le roi des Dieux, en contemplant cet exploit du fils de Roukminî, fut saisi de la plus vive admiration, ainsi que toute la troupe céleste : les Gandharvas et les Apsarâs lui jetèrent une pluie de fleurs.

Satrouhantri et Pramarddana ont vu le désastre de Kétoumâlin : accompagnés d'une suite nombreuse, ils s'approchent de Pradyoumna. Ils lancent ou brandissent contre lui des massues, des *tchacras*, des javelots[13], des masses de fer[14], des flèches, des dards[15], des haches, des marteaux[16]; mais Pradyoumna avec ses flèches brisait tour à tour ces armes, et faisait éclater l'étonnante prestesse de ses mouvements. Dans sa colère, il frappait par milliers les éléphants et leurs conducteurs, les chars, les chevaux et les écuyers, perçant tout de ses traits infatigables. L'armée entière périt sous ses coups. La plaine ne présente plus qu'un fleuve horrible[17] qui roule du sang à la place d'eau : les colliers de perles y tiennent lieu de vagues; la chair, la

[12] योक्त्र *yoktra*.

[13] प्रास *prâsa*.

[14] तोमर *tomara*. C'est peut-être aussi un levier ou une lance.

[15] भिण्डिपाल ou भिण्डीपाल *bhindipâla* ou *bhindîpâla*. M. Wilson donne भिन्दपाल *bhindapâla*. Voy. tom. I, lect. XLI, note 55.

[16] कूट *coûta*.

[17] Le poëte se plaît à cette comparaison que nous avons déjà vue deux fois. Voyez tom. I, lect. LXXXIX, et tom. II, lect. CXLII.

moelle, les os, de limon; les parasols, d'îles; les flèches, de tourbillons; les chars, de bas fonds; les bracelets et les pendants d'oreille de tortues; les bannières, de poissons; les éléphants, de requins [18]; les chevaux, de crocodiles; les cheveux, de plantes aquatiques [19]; les ceinturons y remplacent les fibres du lotus; les faces d'hommes, les fleurs du lotus elles-mêmes; les émouchoirs, les troupes de cygnes; fleuve épouvantable formé par Ananga, où les poissons, ce sont des têtes mutilées; où l'onde, c'est du sang; où les alligators, ce sont des armes; fleuve affreux à voir, affreux à traverser, sombre, lugubre, et du tribut de ses flots enrichissant le royaume d'Yama.

Le fils de Roukminî s'approche de Satrouhantri, et, par les flèches dont il l'accable, porte sa fureur au dernier degré. Celui-ci lance le meilleur de ses traits, qui vient glisser sur le cœur de Pradyoumna, et pénètre dans sa chair. Cependant le héros ne chancelle pas un instant. Il prend un javelot enflammé, et le lance au malheureux Satrouhantri, avec le bruit qui accompagne la foudre d'Indra [20]. Le Dânava, percé au cœur, sent la mort qui vient enchaîner ses articulations et ses os: il tombe en vomissant le sang.

Pramarddana, qui voit tomber Satrouhantri, se présente au combat. Il prend sa massue et s'écrie: « Arrête, guerrier! Que veux-tu faire de cette « tourbe inconnue? Insensé, c'est contre moi qu'il faut combattre. Ta vie « m'appartient. Enfant des Vrichnis, ton père est mon ennemi. Je vais commencer par tuer son fils, pour le tuer aussi lui-même; et, lui mort, « tous les dieux seront détruits. Que les Dêtyas et les Dânavas se livrent à « la joie: tu vas succomber sous mes armes; ta mort et celle de tes parents « nous délivreront de nos ennemis. Je vais faire les libations funéraires en « l'honneur des enfants de Sambara [21]. Aujourd'hui la fille insensée de « Bhîchmaca pourra gémir quand elle apprendra que son fils, si brillant de « jeunesse, est privé de la vie. Ton père, qui porte le *tchacra*, aura conçu « de vaines espérances, et en recevant la nouvelle de ta mort, le misérable

[18] ग्राह *grâha*.

[19] Cette plante porte le nom de *sévâla*, *vallisneria octandra*.

[20] Ce sont des passages tels que celui-ci qui ont fait croire que les Indiens avaient des armes à feu, ou que les ouvrages qui parlent de ces armes sont modernes. Cependant les lois de Manou, lect. VII, sl. 90, parlent aussi de traits enflammés, et sans doute ce n'étaient que des flèches garnies de matières inflammables.

[21] Voyez à la fin de la LXXXVIII[e] lecture comme les libations d'eau étaient une partie des cérémonies funéraires. Ici l'eau sera remplacée par le sang.

« cessera de vivre. » Il dit, et de sa massue il frappe le fils de Roukminî. Pradyoumna reçoit le coup, étend les bras, saisit le char de Pramarddana et le renverse par terre. Pramarddana se débarrasse de son char, se relève sur ses pieds, et, la massue à la main, se représente promptement devant Pradyoumna. Mais celui-ci lui arrache cette massue, et l'en frappe jusqu'à la mort. Les Dêtyas, qui voient Pramarddana sans vie, prennent la fuite, aussi incapables de tenir tête à Pradyoumna, que les éléphants au lion dont la présence les épouvante. Comme un troupeau de brebis qui tremble de peur à la vue du chien, ainsi cette armée se dissout poursuivie par la terreur que lui inspire Pradyoumna. En la voyant les vêtements tout couverts de sang, défaite, les cheveux en désordre, on dirait une jeune fille aux jours de son impureté mensuelle. Percée par les traits du guerrier divin, cette armée rentrait dans ses foyers, toute souillée de sang, abattue par la crainte, respirant à peine, incapable de s'arrêter un moment et de regarder en face son vainqueur[22].

CENT-SOIXANTE-TROISIÈME LECTURE.

COMBAT DE PRADYOUMNA ET DE SAMBARA.

Vêsampâyana dit :

Sambara, outré de colère, dit à son écuyer : « Allons, conduis rapide- « ment mon char en présence de l'ennemi. Qu'il puisse sentir de près la » puissance de mes flèches. » A ces mots, l'écuyer, pour obéir à cet ordre, presse ses ours tout couverts d'or. Pradyoumna, dont le regard attentif a suivi la marche de ce char, saisit son arc et ajuste une flèche dorée. Il vise le Dêtya au cœur, et lâche le trait qui vole rapidement à son but.

[22] S'il fallait regarder comme de l'histoire de semblables récits, rien ne serait plus ridicule que ce combat de Pradyoumna contre une armée entière. Mais si l'on pense que ce personnage est le fils d'un dieu considéré comme le soleil, on découvre alors dans cette légende une allégorie ingénieuse : on commence à s'expliquer l'enfance de Pradyoumna passée chez les Dêtyas, ou les génies des ténèbres, et sa victoire sur les quatre généraux de Sambara, qui peuvent sans doute représenter les quatre points cardinaux.

Sambara troublé se sent défaillir, et se soutient à la barre[1] de son char. Mais bientôt il recouvre ses esprits, prend son arc, et, furieux, répond au fils de Crichna par sept flèches aiguës. Sept flèches de Pradyoumna les brisent successivement sans les laisser approcher, et le héros décoche encore à Sambara soixante et dix traits, suivis de mille autres, qui, ornés de plumes de hérons et de paons, viennent frapper le Dêtya, comme les nuages frappent la montagne. Tous les points de l'horizon[2] sont couverts d'un voile de traits; le ciel en est obscurci, et le soleil a disparu. Un javelot de Sambara, aussi brillant que l'éclair, dissipe cette obscurité, et une grêle de flèches vient tomber près du char de Pradyoumna. Celui-ci, l'arc toujours tendu, avec une étonnante dextérité, réussit à briser tous ces traits, et d'une dernière flèche atteint encore son ennemi.

Alors Sambara, ayant recours à la magie, lui lance une pluie d'arbres entiers. Pradyoumna décoche un trait de feu, qui dévore tous ces arbres et les réduit en cendres. A cette pluie succède une grêle de pierres, que le héros Yadava repousse avec une arme qu'anime le vent. Le cruel ennemi des dieux appelle à son secours une autre magie : il tend son arc, et envoie à son rival des traits qui couvrent son char et se changent en lions, en léopards, en sangliers, en hyènes, en ours, en singes, en éléphants noirs comme le nuage, en chevaux, en chameaux. Pradyoumna lance un trait de Gandharvas[3], et tous ces êtres fantastiques sont anéantis. Sambara, furieux de voir ses projets déjoués, forme une création magique d'éléphants, jeunes de soixante ans, montés par d'habiles conducteurs, s'avançant, la trompe levée et menaçante, et disposés au combat. Le fils de Crichna, à cette vue, réfléchit un moment, et, non moins habile dans la science magique, il crée à son tour une troupe de lions qui dévorent les éléphants, comme le soleil dévore les nuages.

[1] J'ai rendu ainsi le mot शक्ति *sakti*, qui signifie ordinairement une *lance*, et qui dans cette circonstance me semble désigner une *barre* à laquelle on se retient, une *rampe* sur laquelle on s'appuie.

[2] Ici se trouvent deux mots dont la différence n'est pas bien marquée, प्रदिश : et विदिश : *pradisah* et *vidisah*. Le mot दिश : *disah* indique déjà huit points de l'air; en disant que *pradisah* et *vidisah* s'emploient pour les points intermédiaires, le dictionnaire ne donne pas une désignation assez précise. Dans ce sens on emploie encore le mot *apadisah*.

[3] Je ne sais quelle est cette espèce d'arme, ni quel effet elle doit produire : tout à l'heure il en sera encore question, et alors il en résultera une création d'êtres, appelés *Sarabhas*.

Le Dânava emploie alors une autre arme magique, inventée par Maya, qu'on appelle *Mohanî,* et qui porte dans le cœur la faiblesse et l'évanouissement. Pradyoumna la combat par un trait appelé *Sandjnâstra*, et qui redonne aux sens la force et la vigueur. La fureur du Dêtya redouble; il produit à son tour une troupe de lions: le fils de Roukminî, à cette vue, prend un trait de Gandharvas et crée des Sarabhas [4], lesquels, pourvus de huit pieds, vigoureux et armés d'ongles et de dents terribles, mettent en fuite les lions, comme le vent chasse les nuages. Sambara, étonné du succès de son rival, se disait à lui-même : « Comment parviendrai-je à lui donner la mort? Insensé que je suis de ne l'avoir pas détruit dans son enfance! Le voilà « devenu homme, et le misérable veut ma perte. Quel moyen dois-je employer contre cet insolent ennemi? Il me reste encore une arme magique « et redoutable, que je tiens d'un dieu ennemi des Asouras, de Siva lui-« même. Elle s'appelle *Pânnagî :* produite par mon art, qu'une troupe de « serpents brûlants aille consumer le malheureux qui me brave. » Aussitôt des serpents enflammés s'élancent au commandement de Sambara, et vont enchaîner de leurs traits dévorants le char, les chevaux, l'écuyer de Pradyoumna et Pradyoumna lui-même. L'enfant des Vrichnis, qui se voit chargé de semblables liens, trouve aussitôt dans les secrets de la magie un moyen de se délivrer. L'arme qu'il imagine se nomme *Sôparnî;* il produit une foule de Souparnas [5], qui s'élancent sur les serpents et les anéantissent. Ce dénoûment imprévu étonne à la fois les Souras et les Asouras : leurs voix s'élèvent de tout côté pour louer Pradyoumna : « Honneur, s'écrient-ils avec « joie, au héros magnanime! honneur au fils de Roukminî, vainqueur du « plus terrible des enchantements! »

Sambara, dont les serpents viennent d'être détruits, se dit à lui-même : « Je possède une massue toute brillante d'or, et pareille au sceptre [6] de « Câla. Elle m'a été donnée par la déesse Pârwatî touchée de ma dévotion : « Prends, m'a-t-elle dit, cette massue dont ne saurait triompher dans le « combat aucun des dieux, des Dânavas ni des mortels. Je l'ai faite dans le

[4] Les Sarabhas sont des animaux fabuleux qui ont huit pieds, et qui habitent dans les montagnes de neige. On les surnomme *Oûrdhwapâda*.

[5] Les Souparnas sont des oiseaux pareils à Garouda, qui est, comme on sait, l'ennemi né des serpents, et ils ont contre ces animaux la même antipathie que lui.

[6] C'est-à-dire au *danda* du dieu de la destruction.

« temps que j'exerçais sur mon propre corps de sévères austérités : elle peut « détruire toute espèce de charmes, et abattre tous les Asouras. Avec cette « massue j'ai mis en pièces deux Dânavas, terribles et courageux, errants « sur les montagnes, Soumbha et Nisoumbha [7] avec toute leur suite. Quand « tu te trouveras en danger de la vie, lève cette arme contre ton ennemi. « Ainsi m'a parlé la déesse Pârwatî, et elle a disparu. Eh bien! je vais faire « sentir au fils de Késava le poids de cette merveilleuse massue. »

Le roi des dieux a deviné son intention et dit à Nârada : « Approche-toi « promptement du char de Pradyoumna, et instruis-le de sa première nais- « sance. Donne-lui l'arme de Vichnou, destinée à immoler Sambara : qu'il « reçoive une armure que le Dêtya ne puisse briser. » Nârada, obéissant à l'ordre de Maghavan [8], traverse l'air et dit au héros dont le drapeau est marqué d'un poisson : « Guerrier, reconnais en moi le Gandharva Nârada « envoyé par le maître des dieux pour te donner quelques instructions. « Rappelle-toi d'abord que tu es l'ancien Câmadéva, consumé par le feu de « la colère de Siva, et pour cette raison appelé *Ananga*. Tu es né dans la « famille de Vrichni; ta mère est Roukminî, ton père est Késava, ton nom « est *Pradyoumna*. Le septième jour après ta naissance, tu as été enlevé par « Sambara de l'appartement de ta mère, et amené en ces lieux : car il savait « que de toi il recevrait un jour la mort, et que telle était la part que te « laissait Késava dans l'exécution de son plan conçu en faveur des dieux. « Cette Mâyâvatî, aujourd'hui femme de Sambara, c'est Rati, ta fidèle et « tendre épouse lorsque tu étais Câma. Elle est venue habiter la maison de « Sambara pour avoir l'occasion de te prodiguer ses soins. Elle a revêtu un « corps d'apparence magique, pour charmer le barbare Dêtya, et tous ses « efforts tendent à redevenir Rati. Ainsi, Pradyoumna, sachant que ton « épouse est près de toi, combats Sambara et donne-lui la mort avec l'arme « de Vichnou. Prends Mâyâvatî pour femme et retourne à Dwâravatî. Voici « l'arme de Vichnou; voici une armure éclatante que te remet Indra. Écoute « encore une dernière parole, et conforme-toi à mes instructions. Cet ennemi « des dieux possède une massue formidable que lui a donnée Pârwatî, et « qui porte des coups trop certains : personne, parmi les dieux, les Dânavas « et les mortels, ne peut y résister. C'est à toi qu'il est donné de détruire

[7] Voyez lect. LVIII, tom. I, pag. 263. — [8] Nom d'Indra.

« cette arme redoutable; mais, avant tout, tu devras te rendre propice par « de pieux hommages la déesse, épouse de Mahâdéva. Assuré de sa protec- « tion, tu pourras alors commencer le combat contre ton ennemi. » Ainsi parla Nârada, et il retourna auprès de Vâsava.

CENT-SOIXANTE-QUATRIÈME LECTURE.

MORT DE SAMBARA.

Vêsampâyana dit :

Sambara, animé par le ressentiment, saisit sa massue; et le soleil aux douze formes [1] frémit à ce spectacle, les montagnes s'agitèrent, la terre trembla, la mer sortit de son lit, tous les dieux furent indignés. L'air se couronna de vautours, des météores tombèrent du ciel, le sol fut rougi d'une pluie sanglante, et le vent souffla avec violence. A la vue de ces prodiges, Pradyoumna descendit de son char, et, dans une posture respectueuse, il pensa en son âme à Pârwatî, épouse de Siva. Le front baissé, il adora la déesse, et dit :

« Aum ! Adoration à Câtyâyanî [2] ! adoration à la mère de Cârtikéya ! ado- « ration à Câtyâyanî, souveraine des trois mondes ! J'adresse mes hommages « à celle qui est la mort de ses ennemis, à Gôrî [3], fille d'Himâlaya, à celle « qui tua Soumbha, qui déchira le cœur de Nisoumbha. Je vénère Câla- « râtrî [4] et Coumârî [5], et dans l'attitude du plus profond respect j'adore la « déesse qui se plaît au séjour de la montagne, qui habite le Vindhya [6], qui « donna la mort à Dourga [7]. Je m'incline devant Mahâdévî [8], terrible dans

[1] Ce sont, comme on sait, les douze Âdityas. Voyez lect. III, tom. I, pag. 18.

[2] La LVIII[e] lecture est un hymne adressé à la même déesse. On y retrouve les mêmes idées que dans cette prière. Voy. aussi la CLXXV[e] lect.

[3] Nom de la déesse Pârwatî ; ce mot signifie *blanche* ou *jeune fille*.

[4] Voyez lect. L, note 9.

[5] Épithète de Pârwatî, signifiant *jeune fille*.

[6] Voyez lect. LVII, pag. 263.

[7] C'est du nom de ce géant tué par la déesse Pârwatî qu'elle prit, suivant les uns, son nom de Dourgâ. D'autres donnent à ce nom une autre étymologie, ce que semble indiquer notre auteur, en appelant plus bas cette déesse रणदुर्गा.

[8] *Grande déesse*, épouse de Mahâdéva.

« les combats, passionnée pour la guerre, devant la déesse de la victoire et « du triomphe [9]. J'honore la déesse invincible, incomparable, fléau de ses « ennemis, tenant dans sa main une cloche et couronnée d'une guirlande « de sonnettes. Je m'humilie devant celle qui porte le trident, qui mit à « mort l'Asoura Mahicha [10], qui est traînée par des lions, et qui sur son dra- « peau porte la figure de cet animal. Enfin j'adore Écânansâ [11], Gâyatrî [12], « celle qui est honorée par des sacrifices, celle qui est la Sâvitrî [13] des Brah- « manes. O déesse, faites que dans le combat je sois toujours vainqueur des « Râkchasas ! »

La déesse Dourgâ entendit avec plaisir la prière de Câma, et elle lui répondit : « Héros, fils de Roukminî, choisis la grâce que tu désires, et que « ma vue ne te soit pas inutile. » Pradyoumna, frémissant de joie à ces paroles de Pârwatî, la salua avec respect et lui dit : « O déesse, si vous êtes « contente de mon hommage, si vous daignez consentir à ma demande, « soyez-moi favorable, et accordez-moi la grâce d'être vainqueur de tous « mes ennemis. Que la massue que vous avez donnée à Sambara et qui fait « son unique défense, en tombant sur mon corps, se change en guirlande « de lotus. » « Ainsi soit fait ! » dit la déesse, et elle disparut.

Alors Pradyoumna, satisfait et radieux, remonta sur son char. Sambara, poussé par le désir de la vengeance, balançait sa massue. Enfin il la pousse contre la poitrine de son ennemi ; mais, en approchant de Pradyoumna, cette massue devient une guirlande de lotus, qui reste suspendue au col du héros : telle dans le ciel brille une couronne d'étoiles autour de la lune. Les dieux, les Gandharvas, les Siddhas et les grands Richis applaudissent à cet exploit, et honorent le fils de Késava. Celui-ci, qui vient de voir la massue du Dânava changée en guirlande, prend l'arme de Vichnou que lui a remise Nârada : il tend son arc et lui dit : « Si je suis le fils de Késava et « de Roukminî, avec cette flèche immortelle donne la mort à Sambara. »

[9] जया et विजया.

[10] C'était le géant Soumbha, sous la forme d'un buffle. Les exploits guerriers de la déesse Dourgâ sont célébrés dans le Tchandî, section du Mârcandéya-pourâna.

[11] Voyez lecture CLVIII, note 3.

[12] La Gâyatrî est une stance du Rig-véda, que l'on a personnifiée et dont on a fait la femme de Brahmâ. On la confond ici avec Dourgâ, femme de Siva.

[13] L'hymne entier dont la Gâyatrî est la première stance est appelé *Sâvitrî*. Les deux mots *Gâyatrî* et *Sâvitrî* sont confondus, et comme prière, et comme personnage mythologique. Voyez lecture CXVIII, tom. I, note 3, et lecture CXXII, note 8.

A ces mots l'arc se détend, et le trait divin décoché par le héros Vrichni, ce trait qui réjouit les oiseaux de proie et qui est capable de brûler les trois mondes, perce le cœur de Sambara et va ensuite s'enfoncer en terre. Mais il ne reste du Dêtya ni chair, ni nerf, ni os, ni peau, ni sang : tout est réduit en cendres par le trait enflammé de Vichnou.

Après la mort du géant Dêtya, de l'odieux Sambara, les Gandharvas se livrèrent à la joie, les Apsarâs commencèrent leurs danses; Ourvasî, Ménacâ, Rambhâ, Poûrwatchinti [14], Tilottamâ prirent part à la joie universelle qui transportait tous les êtres animés et inanimés. Le roi des dieux et la troupe céleste, pour témoigner à Pradyoumna leur reconnaissance, faisaient pleuvoir sur lui des fleurs de tous les côtés. Heureux de la mort du Dêtya immolé par la main du fils de Vichnou, les Souras, délivrés de crainte, allaient célébrant le héros qui porte un poisson sur sa bannière. Cependant le fils de Roukminî, fatigué du combat, rentrait dans la ville, et, aussi empressé que l'amant qui se rend auprès de sa bien-aimée, il se hâtait d'aller revoir la fidèle Rati.

CENT-SOIXANTE-CINQUIÈME LECTURE.

ARRIVÉE DE PRADYOUMNA A DWARAVATI.

Vêsampâyana dit:

L'habile magicien, le guerrier invincible, Sambara, venait de périr malgré toute sa science dans l'art des enchantements, malgré son courage dans les combats. Il avait succombé dans le jour appelé *achtami* [1]. Pradyoumna, après avoir dans la ville de Rikchavanta [2] donné la mort à cet Asoura, prit avec lui la divine Mâyâvatî et se dirigea vers la capitale de son père. Un char

[14] Les manuscrits dévanâgaris portent *Vipratchinti*.

[1] Le mois est partagé en deux quinzaines, dont le huitième jour s'appelle *achtamî*.

[2] La partie orientale du Vindhya, depuis le golfe du Bengale jusqu'à la source de la Narmadâ, se nomme *Rikcha* ou *Rikchavân*. Je ne sais pas s'il faut chercher la ville de Rikchavanta dans ces parages. Le texte porte bien ऋक्षवन्ते नगरे.



magique les transporta rapidement par les airs vers la ville charmante, défendue par la puissance de Crichna, et Pradyoumna descendit dans le gynécée avec Mâyâvatî, sous la forme d'un jeune homme resplendissant de toute la beauté de Câmadéva. Les femmes de Késava, à ce spectacle, restèrent étonnées : elles éprouvaient un sentiment de plaisir mêlé de crainte. Elles considéraient avec joie cette apparition de Câma et de sa divine épouse, et semblaient les dévorer des yeux. A la vue de ce beau visage, rempli de douceur et de modestie, elles se sentaient peu à peu pénétrées d'un tendre intérêt. La triste Roukminî, en le contemplant, ne pouvait s'empêcher de penser à son fils, et, les yeux baignés de pleurs, elle disait à ses compagnes qui l'entouraient : « Écoutez le récit d'un songe que j'ai eu cette nuit. Le « vainqueur de Cansa m'avait donné un collier de perles, comparable pour « sa beauté aux rayons de la lune. Une jeune fille, la tête ornée d'une che- « velure magnifique, le corps vêtu d'une robe brillante, portant à sa main « une fleur de lotus, entre dans ma maison : elle me parfume elle-même « d'une essence de sandal, prend une guirlande de lotus, et déposant un « baiser sur ma tête [3], y place cette même guirlande. »

Ainsi Roukminî, l'esprit tout occupé de Crichna, racontait ce songe à ses compagnes, et en même temps ses yeux s'attachaient sur le jeune homme qui venait d'arriver. « Elle est heureuse, la mère de cet aimable enfant! Je « crois voir Câma à la fleur de l'âge. O mon fils, quelle est la femme for- « tunée qui jouit de la félicité de t'avoir donné le jour? Beau jeune homme « à l'œil de lotus, que viens-tu faire en ces lieux avec ton épouse? Mon « cher Pradyoumna aurait cet âge, s'il ne m'avait pas été ravi par un destin « cruel.... Mais évidemment ce jeune homme est un Vrichni, je ne me « trompe pas. Certains signes me l'indiquent : c'est Djanârddana sans *tchacra*. « Je reconnais la tête de Nârâyana, ses cheveux, son front; je retrouve la « large poitrine, les bras de mon beau-frère, armé du soc guerrier. Qui es- « tu donc, toi qui réunis tous les traits des Vrichnis? Oui, tu es la chair « divine et le sang de Nârâyana. »

En ce moment arrivait avec empressement Crichna, qui venait d'entendre le récit de la mort de Sambara que lui avait fait Nârada. Il contemple avec

[3] L'expression sanscrite se traduirait littéralement par *odorari* : मूर्द्धन्युपाघ्राय *moûrddhanyoupâghrâya*.

ravissement son fils aîné, qui est tout le portrait de Câma, et Mâyâvatî sa bru. Il dit à la divine Roukminî : « Celui qui est ici près de toi, c'est ton « fils. Par lui le magicien Sambara a trouvé la mort, par lui ont été détruits « tous ces enchantements qui faisaient la terreur des dieux. Cette fidèle « épouse de ton fils, cette bru pieuse s'est appelée *Mâyâvatî*, tant qu'elle a « habité le palais du Dânava. Ne t'effraie pas de son titre d'épouse de Sam- « bara. Lorsque Câma a cessé de vivre, lorsqu'il fut devenu Ananga, la « compagne chérie de ce dieu ne s'est pas soumise à partager l'amour du « Dêtya; par une forme fantastique elle a su le tromper, et cette beauté, « comparable à la lune éclairée de ses plus beaux rayons, pendant l'enfance « de ton fils n'a pas été souillée par la tendresse d'un autre; elle n'a livré « à Sambara qu'un corps produit par la magie. Voilà donc la digne épouse « de Pradyoumna, voilà ta bru, voilà celle qui est destinée à faire le bon- « heur d'un héros chéri de la terre. Qu'elle soit introduite dans ton palais, « et qu'elle y reçoive tous les honneurs qu'elle mérite. Embrasse un fils « qui t'est rendu et qui longtemps a été mort pour toi. »

Ce discours de Crichna causa à Roukminî une joie incomparable; cette mère fortunée s'écria : « Mon bonheur est doublé, puisque je jouis de la « vue de mon époux et de mon fils. C'est aujourd'hui que mon amour reçoit « toute sa récompense, aujourd'hui que tous mes vœux sont comblés par la « vue d'un fils que j'avais cru mort et par celle de sa bien-aimée. Viens, ô « mon enfant, entre dans mon palais avec ton épouse. » Ce fut alors que Pradyoumna, s'avançant avec respect, salua Govinda, sa mère et le courageux Baladéva. L'illustre Késava fit relever, et prit dans ses bras le vaillant Pradyoumna en baisant ses cheveux [4]. Mâyâvatî, toute brillante de parures d'or, s'était aussi inclinée devant les parents de son époux. Roukminî la fit relever, la prit par la main, l'embrassa et lui parla avec tendresse. Elle serra contre son cœur et son fils et sa bru, et les fit ensuite entrer dans son palais.

Pradyoumna, dans ce moment, ressemblait au fils d'Indra introduit dans le ciel par la divine Satchî [5].

[4] Voyez la note précédente, मूर्द्ध्न्याघ्राय *moûrddhnyâghrâya*.

[5] A la suite de cette CLXV[e] lecture, vient celle qui a déjà été traduite sous le n° CXVIII.

CENT-SOIXANTE-SIXIÈME LECTURE.

QUEL EST L'ÊTRE HEUREUX ?

Vêsampâyana dit :

Le même mois où Sambara, pour son propre malheur, enleva Pradyoumna, Djâmbavatî eut un fils nommé *Sâmba*. Dès son enfance Sâmba fut par son oncle Râma formé au métier des armes, et se concilia l'estime de tous les Vrichnis.

A cette époque Crichna habitait la brillante ville de Dwâravatî : autour de lui tous ses ennemis avaient été détruits, et le héros vainqueur était aussi heureux que les Immortels dans le séjour d'Indra. Le roi des dieux, témoin de la prospérité des Yâdavas, voyait d'un œil mécontent sa propre félicité. Les princes, par la crainte que leur inspirait Djanârddana, quittaient le trône pour se retirer dans la forêt.

Un jour Douryodhana faisait un sacrifice dans la ville de Vâranasa [1]; tous les rois s'y étaient assemblés. On y parlait du bonheur de Mâdhava et de ses enfants, de la ville de Dwâravatî établie au sein même de la mer. Le désir vint à ces princes de visiter amicalement Hrichîkésa : ils le firent prévenir par des députés, et bientôt ils arrivèrent eux-mêmes. Les principaux d'entre eux étaient Douryodhana, les rois soumis au sceptre de Dhritarâchtra, les Pândavas, Dhrichtadyoumna, les souverains des Pândyas [2], des Tcholas [3], des Calingas [4], des Bâhlîcas [5], des Dravîdas [6], des Khasas [7], traînant à leur suite dix-huit armées complètes [8]. Ils se présentèrent devant la ville

[1] J'ignore si c'est la même ville que Bârânasî. Voyez lect. XIX, tom. I, pag. 173, note 3. Parmi les villes que, dans le *Vénisanhâra*, les Pândavas réclament, il en est une nommée *Vâranâvata*.

[2] Voyez lecture XC, note 26.

[3] Le Tchola est le Tanjore.

[4] Voyez lecture XC, note 9.

[5] Le Bâhlîca est le pays de Balkh, au nord-ouest de l'Afghanistan.

[6] La contrée de Dravîda s'étend de Madras au cap Comorin.

[7] Les Khasas sont les montagnards du Cachemire.

[8] अक्षौहिणी *akchôhinî*.

que protégeait le bras de Crichna, entourant de leurs bataillons le mont Rêvata et couvrant de leurs camps l'espace d'un *yodjana*. Alors l'auguste Hrichîkésa et les héros Yâdavas sortirent à la rencontre de ces princes. Le vainqueur de Madhou, au milieu de ce noble cortége, apparaissait comme le soleil au milieu des nuages de l'automne. Après avoir rendu à chacun de ces princes les honneurs qu'ils méritaient, suivant leur dignité et leur âge, Crichna se plaça sur un trône d'or : tous les autres s'assirent sur des siéges différents selon l'élévation de leur rang. Cette assemblée de rois ressemblait à celle que tient Brahmâ quand il convoque les dieux et les Asouras.

La conversation roulait sur des objets variés, et occupait toute l'attention des Yâdavas, des princes et de Késava, quand tout à coup le vent souffla avec bruit, l'air s'obscurcit, l'éclair sillonna la mer et le tonnerre retentit. Un moment après du sein de ces ténèbres apparut Nârada, qui, les cheveux relevés en *djatâ*, la *vînâ* attachée à son bras, aussi brillant que la flamme étincelante, mit pied à terre et s'avança dans cette assemblée royale. Lorsqu'il eut fendu les flots pressés de cette mer immense pour s'approcher de Crichna, le favori d'Indra dit au chef des Yâdavas : « Noble héros, seul entre « les dieux, tu es admirable, tu es heureux : aucun autre ne l'est dans le « monde. » A ces paroles du Mouni, Crichna répondit en souriant : « Oui, « je suis admirable, je suis heureux, mais par les présents [9] que je fais. » Nârada, à cette réponse, reprit devant les rois assemblés : « Crichna, la « longue série des discours que j'ai tenus à toute la nature est achevée, et « je reprends ma route. » Et les princes, le voyant disposé à partir, s'adressèrent à Késava : « Cette parole de Nârada renferme un mystère que nous « ignorons. Il t'a dit : O Mâdhava, tu es admirable, tu es heureux ! Tu lui « as répondu : Oui, par les présents que je fais. Nous ne pouvons comprendre « l'objet d'une pareille allusion. S'il était possible de nous en instruire, « ô Crichna, nous écouterions avec plaisir une explication. » Crichna leur répondit : « Écoutez, Nârada lui-même va vous donner la clef de notre « discours. Sage Mouni, dites à ces princes quel est le motif de votre dis- « cours et de ma réponse. » Nârada, assis sur un siége d'or et magnifiquement orné, donna en ces termes l'explication qu'on lui demandait.

[9] दक्षिणा *dakchinâ* : présent fait à la suite des sacrifices.

Nârada dit :

Écoutez, ô princes ici assemblés; je vais vous dire ce qui a été l'occasion de ce propos. Un jour je m'étais rendu sur les bords du Gange pour y faire la triple ablution [10]. Je me promenais seul au moment où le soleil se couvre des vapeurs de la nuit. J'aperçus une tortue de la forme de mon luth : on aurait dit un monticule ou bien un large éléphant; elle m'apparaissait enveloppée d'une double cuirasse, longue d'un *crosa* [11], s'avançant d'un pas lent sur ses quatre pattes, humide, et couverte de limon et de plantes aquatiques [12]. Je touchai de la main l'animal amphibie, et je lui dis : « Tortue, « tu es admirable de corps, tu es heureuse : tel est mon sentiment. » La tortue, prenant une voix humaine, me répondit : « Puissant Mouni, qu'y « a-t-il d'admirable en moi? comment suis-je heureuse? C'est la rivière du « Gange qui est heureuse : rien n'est plus admirable qu'elle. Dans ses eaux « se trouvent par milliers des êtres tels que moi [13]. »

Aussitôt avec empressement je m'approchai du Gange : « O la plus belle « des rivières, lui dis-je, tu es heureuse; toujours ornée de mille merveilles, « habitée par des poissons gigantesques, tu te rends à la mer, formant des « îles qui servent de retraites aux saints pénitents. » La rivière du Gange répondit à ce discours : « Illustre Gandharva, habile dans les luttes et les « combats, je ne suis pas heureuse, je ne suis pas admirable. Tu connais « la vérité, et ton discours me surprend. C'est l'Océan, ô saint Brahmane, « qui fait l'admiration du monde; c'est l'Océan qui est heureux, lui qui « reçoit par centaines des rivières telles que moi. »

Après avoir entendu les paroles de la rivière qni descend du ciel, j'allai vers l'Océan et je lui dis : « Océan, tu es la merveille des mondes, tu es « heureux, toi qui es l'essence des ondes, ô puissant souverain des eaux! « C'est vers toi que tendent toutes ces rivières honorées sur la terre qu'elles « purifient : ce sont des épouses qui viennent retrouver leur époux. »

[10] Cette ablution, qui se fait le matin, à midi et le soir, se nomme *trichévana*.

[11] Mesure de distance de 4,000 coudées.

[12] C'est-à-dire de *sévâlas;* voyez lecture CLXII, note 19.

[13] La donnée principale de cette histoire se retrouve dans le livre de Calila et Dimna et dans la fable VII du IXe livre de La Fontaine, où l'on voit aussi un Brahmane renvoyé d'être en être pour arriver jusqu'au plus puissant.

L'Océan, apparaissant au-dessus de ses vagues agitées par le vent, me répondit : « Non, divin Mouni, je ne suis pas admirable, comme tu le dis. « C'est la Terre qui est heureuse, elle qui arrête mes flots soulevés. » A peine avais-je entendu cette réponse de l'Océan que je me hâtai de revenir vers la Terre, à laquelle je dis : « O Terre, mère de tout ce qui a un corps, tu es « heureuse, tu es admirable entre tous les êtres. Douée d'une grande soli- « dité, tu portes les animaux, tu nourris les hommes; même les êtres cé- « lestes n'agissent que soutenus par toi. » La Terre, provoquée par mes éloges, quitta un moment sa tranquillité naturelle et me répondit en ces termes : « Noble Gandharva, spirituel ami de la contradiction, je ne suis ni « heureuse ni admirable; elle ne m'appartient pas cette solidité que tu loues. « Il faut appeler heureuses les montagnes qui me soutiennent. La merveille « que tu cherches, ce sont ces montagnes, vastes chaussées [14] du monde. »

Tournant alors mes pas et mes paroles d'un autre côté, je m'adressai aux montagnes : « Vous êtes heureuses et admirables, vous qui supportez la « terre, vous qui produisez des mines inépuisables d'or, de pierres pré- « cieuses, de métaux de toute espèce, vous éternels soutiens du monde. » Les montagnes, couronnées de forêts, entendant mon langage, me répondirent pour me désabuser : « Saint Brahmarchi, nous ne sommes pas heu- « reuses : ce n'est pas en nous que sont les merveilles. L'être entièrement « admirable parmi les Souras, c'est le Pradjâpati Brahmâ. »

Je me présentai donc devant le père des êtres, essence infinie de toute la nature, et je lui adressai à son tour les paroles que j'avais adressées à tous les autres. Les yeux baissés, en adoration devant Swayambhou, puissant auteur du monde, dieu aux quatre faces, issu d'une fleur de lotus, j'osai lui dire : « O maître de la terre, vous êtes la seule merveille; vous êtes « heureux, je ne vois rien au-dessus de vous. Tous les êtres, animés et ina- « nimés, dépendent de vous. Les Dévas, les Dânavas, les mortels, tout ce « qui a une âme et des sens, ô souverain des dieux, tous ces mondes, visibles « et invisibles, existent par vous. Vous êtes le dieu des dieux, éternel, source « première de la vie et de l'action de toute cette immense création. » Le dieu Brahmâ, l'aïeul des mondes, me dit alors : « Nârada, pourquoi célèbres-tu « par tes paroles mon bonheur et ma merveilleuse existence? Les Vèdes sont

[14] सेतव: *sétavah*.

« admirables, plus heureux que moi, les Vèdes qui sont le soutien des « mondes, les Vèdes qui enseignent la sagesse. Le Rig, le Sâma, l'Yadjour « et l'Atharwa, voilà la vérité. Ils sont ma substance, ô Brahmane; ils me « soutiennent comme je les soutiens. »

D'après cet avis de Brahmâ, je m'approchai des quatre Vèdes, si riches en *mantras*, en préceptes, en histoires pieuses, et leur adressai mes hommages. Je leur dis : « Livres sacrés, vous êtes heureux et toujours admi- « rables; vous êtes le soutien des Brahmanes. Ainsi l'a dit Brahmâ; tel est « le discours qu'il vient de me tenir sur vous. Il n'est pas d'écriture sainte « ni de pénitence qui puisse vous être préférée. » Les Vèdes, présents devant moi, me répondirent : « Ces titres d'*admirable* et d'*heureux* conviennent « aux sacrifices qui nous accompagnent. Nous n'avons été créés que pour les « sacrifices; ce sont eux qui nous soutiennent. Les sacrifices sont au-dessus « de nous, nous ne sommes pas les premiers. Les Vèdes sont avant Swayam- « bhou, les sacrifices sont avant les Vèdes. »

J'allai donc aux sacrifices, qui sont accompagnés du feu domestique, et je leur dis : « O sacrifices, c'est vous qui possédez la plus haute puissance. « Telle est la parole de Brahmâ lui-même que les Vèdes viennent de me ré- « péter. Il n'est rien dans le monde de plus admirable que vous. Vous êtes « aussi bienheureux, vous qui devez votre naissance aux Brahmanes. Les « feux obtiennent par vous l'hommage qu'ils désirent, par vous tous les dieux « ont leur offrande, et les grands Richis leurs *mantras*. »

Agnichtoma [15] et les autres sacrifices, paraissant à mes yeux ornés de drapeaux et de poteaux [16], me répondirent : « Ces mots, *admirable* et *heu- « reux*, ne nous appartiennent pas, ô sage Mouni. La première des mer- « veilles, c'est Vichnou : c'est lui qui est notre voie supérieure. Quand nous « consumons par la bouche du feu le beurre qu'a offert la piété, c'est le « dieu aux yeux de lotus qui nous le donne, lui qui est la forme du monde. »

C'est alors que, voulant connaître la voie de Vichnou, je suis descendu sur la terre, et j'ai vu Crichna au milieu de vous. Je lui ai dit qu'il était admirable et heureux, et il m'a répondu : « Oui, par les présents que je « fais. » Ainsi s'est terminée la série de discours que j'ai tenus à toute la

[15] Nom d'un sacrifice. M. Wilson dit qu'il est célébré au printemps pendant cinq jours.

[16] यूप *yoûpa*. Ce sont les poteaux auxquels on attachait les victimes.

nature. Vichnou, magnifique en présents, est la voie de tous les sacrifices. Ces mots, *par les présents que je fais*, forment la conclusion de toutes ces allocutions successives que j'ai adressées à la tortue et à tous les autres, et des réponses que j'en ai reçues. Elles se trouvent couronnées et expliquées par le mot du généreux Crichna. Vous m'aviez demandé l'objet des paroles que vous avez entendues; je viens de vous le dire, et je continue ma route.

Vêsampâyana dit :

Nârada retourna au ciel, et les princes de la terre, frappés d'admiration, reprirent avec leurs troupes et leurs chars le chemin de leurs royaumes. Djanârddana, accompagné des vaillants Yâdavas, rentra dans sa capitale.

CENT-SOIXANTE-SEPTIÈME LECTURE.

GÉNÉROSITÉ DE CRICHNA

Djanamédjaya dit :

Je voudrais bien encore entendre le récit de quelque action éclatante du grand Crichna. Je n'ai jamais éprouvé un plaisir égal à celui que me donnent les histoires qui concernent ce sage et antique personnage.

Vêsampâyana répondit :

Cent années ne suffiraient pas pour raconter, ô roi, les actions de Govinda. Voici de lui un trait merveilleux. Bhîchma, étendu sur un lit de *sara*, demandait un jour avec humeur qu'on lui citât quelque haut fait de Késava. Le héros qui porte l'arc Gândîva[1], blâmant l'incrédulité de Bhîchma, prit la parole dans l'assemblée des rois présidée par son frère aîné, le vaillant Youdhichthira. « Fils de Courou, dit-il, écoute. »

[1] C'est-à-dire Ardjouna. Voyez lect. CXLVII, note 7.

Ardjouna dit :

Je m'étais rendu à Dwâravatî, pour faire une visite à mes parents. J'y demeurai quelque temps, comblé d'honneurs de la part des Andhacas et des Vrichnis. Un jour que le pieux et noble vainqueur de Madhou accomplissait les cérémonies d'un sacrifice, un Brahmane vint réclamer son secours : « Protégez-moi, lui dit-il, j'implore votre appui. Protégez-moi ; le « protecteur d'un homme occupé d'un devoir pieux recueille le quart du « fruit de l'action de son protégé [2]. » « Saint Brahmane, répondit Crichna, « vous n'avez rien à craindre, je vous défendrai. D'où vous vient cette « terreur? parlez-moi en toute vérité, et dites-moi de quel malheur vous « êtes menacé. » « Mes fils, reprit le Brahmane, me sont successivement « enlevés. En voici trois que je perds : daignez, ô Crichna, sauver le « quatrième. Ma femme est sur le point d'accoucher. Accordez-moi votre « protection, et que par vous, ô Djanârddana, mon enfant puisse vivre. » Alors Govinda me dit : « Je suis occupé de mon sacrifice, et cependant « nous devons protection aux Brahmanes, quelle que soit notre position. » En entendant ces paroles de Crichna, je m'écriai : « Donnez-moi cette « commission, Govinda, et je délivrerai ce Brahmane de toutes ses craintes. » Djanârddana me répondit en riant : « Le pourras-tu? » A ces mots, je rougis. Et lui, me voyant en cet état, me dit alors : « O le plus brave des « Côravas, va donc tenter cette œuvre de générosité. Les guerriers Vrichnis « et les Andhacas t'accompagneront, à l'exception du grand Râma et du « vaillant Pradyoumna. » Entouré de l'armée des Vrichnis, je partis et suivis le Brahmane.

[2] Cette idée correspond à celle qui est exprimée dans le 18e sloca de la VIIe lecture des lois de Manou, où il est dit que le quart de l'injustice d'un jugement retombe sur le roi. Cependant le 304e sloca de la même lecture n'accorde au prince qui protége ses peuples que la sixième partie de toutes les actions vertueuses, comme il ne rend comptable que de la sixième partie des injustices celui qui ne veille pas au salut de ses sujets.

CENT-SOIXANTE-HUITIÈME LECTURE.

ENLÈVEMENT DU FILS D'UN BRAHMANE.

Ardjouna continue :

En peu de temps nous arrivâmes dans le bourg qu'habitait le Brahmane. Nos montures avaient besoin de se reposer; nous fîmes halte, et je m'établis au centre de ce bourg, entouré de toute l'armée des Vrichnis. En ce moment apparurent à nos yeux d'effrayants prodiges; des feux volants traversaient les airs, l'horizon était enflammé, les hôtes des bois poussaient des cris terribles; le soleil, sombre et comme malade, n'avait que la couleur du crépuscule; des météores tombaient du ciel et la terre tremblait. A la vue de ces prodiges horribles et capables de faire frémir, j'ordonnai à mes gens de se tenir sur leurs gardes. Les héros Vrichnis et Andhacas étaient à la tête de leurs troupes, tous les chars attelés, les hommes armés : moi-même j'avais donné l'exemple. Au milieu de la nuit le Brahmane, affaibli par la peur, se présenta devant nous, et me dit : « Le moment approche où ma femme va accoucher. « Prenez garde d'être surpris. » Presque aussitôt retentit le cri déplorable de ce Brahmane, qui venait de rentrer dans sa maison : « Il est emporté, « il est emporté ! » Et en même temps j'entendis dans l'air le vagissement de l'enfant enlevé, mais sans voir le Râkchasa. Nos flèches à l'instant partirent à la fois et remplirent tout l'espace céleste; mais l'enfant avait disparu, et le malheureux père, accablé par cet événement, poussait des cris lamentables, en m'accablant de reproches. Les Vrichnis étaient déconcertés, et moi j'étais anéanti.

Le Brahmane s'adressant particulièrement à moi : « Je le protégerai, « avais-tu dit, et voilà l'effet de ta promesse. Insensé, écoute ce que tu « mérites d'entendre. Tu as tort de vouloir remplacer le sage Crichna. « Si Govinda eût été ici, ce malheur ne serait pas arrivé. Si le protec- « teur obtient le quart des mérites d'une action, celui qui trahit ce devoir

« porte le quart du péché pour prix de son sot orgueil. Je le défen« drai, c'est ainsi que tu parlais, tu n'as pas la force de me défendre. Ton « arc Gândîva est vain, comme ta force et ta gloire. » Je ne répondis rien au Brahmane : il partit, et moi je retournai avec les Vrichnis et les Andhacas auprès de Crichna. Arrivé à Dwâravatî, je me présentai devant Govinda, la rougeur sur le front et le chagrin dans le cœur. Mâdhava, me voyant tout honteux, releva mon courage. Il consola le Brahmane, et donna aussitôt l'ordre à Dârouca[1] d'atteler à son char ses chevaux Sougrîva, Sêvya, Méghapouchpa et Balâhaca. A côté de lui il fit monter le Brahmane, et voulut bien, outre son écuyer, me prendre aussi pour son compagnon de voyage. Ainsi portés sur ce char, Crichna, le Brahmane et moi, nous prîmes le chemin du Nord.

CENT-SOIXANTE-NEUVIÈME LECTURE.

DÉLIVRANCE DES ENFANTS DU BRAHMANE.

Ardjouna dit :

Je vis une multitude de montagnes, de rivières et de forêts; enfin nous arrivâmes sur les bords de l'Océan, séjour des poissons. Le dieu de cet empire, se présentant devant Djanârddana dans une posture respectueuse, lui offrit l'*argha*, et lui dit : « Qu'exigez-vous de moi? » Crichna reçut son hommage, et lui répondit : « Époux des rivières, je veux pour mon char « un passage sur ton domaine. » L'Océan, saluant le héros dont Garouda est l'étendard, reprit la parole : « Excusez, ô dieu, il n'en sera pas ainsi. « Ce serait d'un mauvais exemple. C'est vous-même qui avez creusé mes « abîmes : je me conformerai à l'ordre que vous avez établi. D'autres rois « égarés par l'orgueil voudraient vous imiter : c'est une considération, ô « Govinda, qui doit vous arrêter et vous engager à vous contenter de la

[1] Dârouca est le nom de l'écuyer de Crichna. Nous ne savons pas si c'est le même personnage que Sâtyaki. Voyez lect. XXXIV, tom. I, pag. 161, et lect. CLX, tom. II, pag. 159.



« terre ferme. » Le fils de Vasoudéva dit à l'Océan : « En faveur de moi, « en faveur d'un Brahmane, fais ce que je te demande. Aucun autre que « moi n'aura cette prétention. » L'Océan, craignant que Djanârddana ne le maudît, lui répondit : « Que votre volonté soit faite ! Je vais vous ouvrir, « ô Crichna, une carrière que votre char, avec son superbe drapeau, pourra « parcourir à sec. » Késava reprit : « Autrefois je t'ai accordé pour faveur « particulière de ne jamais voir tes ondes desséchées, et de ne point dé- « couvrir aux regards des mortels tes trésors de pierres précieuses. Tu « peux aujourd'hui affermir tes flots sous mon char, certain qu'aucun « autre n'aura la connaissance de tes richesses. » L'Océan obéit, et nous passâmes sur ses flots comme sur une terre solide, étincelante de mille pierres précieuses.

Après avoir traversé la mer, nous gagnâmes bientôt les contrées septentrionales, et nous arrivâmes au mont Gandhamâdana [1]. Sept montagnes se présentèrent alors devant Késava, le Djayanta, le Vidjayanta [2], le Nîla [3], le Radjata [4], le grand Mérou, le Kêlâsa et l'Indracoûta, élevant leurs fronts admirables et variés pour la couleur. Elles lui dirent : « O Govinda, que « pouvons-nous faire pour vous ? » Le vainqueur de Madhou les accueillit avec honneur, et, content de leur respect, il leur répondit : « J'ai besoin que « vous m'ouvriez un passage à travers vos flancs. » Les montagnes, se conformant aux désirs de Crichna, lui cédèrent le passage qu'il réclamait. Alors elles disparurent, ô prodige ! et le char sans obstacle roulait, comme le soleil traversant les nuages. Les chevaux conduisirent ensuite ce char dans un pas dangereux : nous nous trouvâmes au milieu d'un brouillard, né des terrains fangeux de ces montagnes, et les chevaux s'arrêtèrent, ne pouvant plus avancer. En ce moment Govinda, d'un coup de son *tchacra*, frappa ce brouillard : l'air s'éclaircit. En sortant de l'obscurité et en revoyant la lumière, je repris mes sens et bannis toutes mes frayeurs. Je vis alors de tout côté dans l'air une clarté merveilleuse : c'était le *Sarwaloca*, l'immense réservoir des êtres. Hrichîkésa pénétra dans ce foyer de lumière, tandis que le char était

[1] Cette montagne est celle qui sépare l'Ilâvrita et le Bhadrâswa : elle est à l'est du Mérou.

[2] Voyez lect. CLV, vers la fin. On y parle du Vêdjayanta.

[3] C'est une chaîne de montagnes que l'on place au nord de l'Ilâvrita.

[4] Le Radjata, que l'on confond quelquefois avec le Kêlâsa, est plutôt ici le Swêtaparwata, qui sépare l'Hiranmaya et le Românaca.

arrêté avec le Brahmane et moi. Un moment après le puissant Crichna apparut, ramenant les quatre enfants du Brahmane, les trois anciennement ravis et le dernier qui venait d'être enlevé. Il les remit à leur père, qui les revit avec la joie la plus vive. J'éprouvais aussi en moi-même je ne sais quel plaisir mêlé d'un grand étonnement. Nous retournâmes, comme nous étions venus, avec les enfants du Brahmane. Un seul instant suffit pour nous ramener à Dwâravatî; je fus surpris que ce voyage n'eût pas duré une demi-journée. Le glorieux Crichna, non content de rendre au Brahmane ses enfants, le combla encore de richesses et lui donna une habitation plus solide.

CENT-SOIXANTE ET DIXIÈME LECTURE.

UNIVERSALITÉ DE CRICHNA.

Ardjouna dit :

Crichna fut le bienfaiteur de bien d'autres Brahmanes, et sut combler les vœux de ces hommes vénérables, pareils aux Richis. Jouissant avec moi de ses heureux loisirs, et entouré des Vrichnis et des Andhacas, il nous racontait des histoires diverses sur des sujets tout divins. A la fin de son récit, je m'approchai de lui et lui demandai comment était arrivé tout ce que j'avais vu; comment l'Océan avait rendu ses ondes solides, comment les montagnes s'étaient ouvertes; de quelle manière le brouillard épais et terrible qui s'était élevé avait été dissipé par son *tchacra;* par quel moyen il était entré dans ce foyer de lumière extraordinaire; comment il avait délivré les enfants du Brahmane; par quel secret ce long voyage avait été abrégé, et achevé en si peu de temps. « O Késava, lui dis-je, expliquez-« moi comment tous ces prodiges sont arrivés. »

Le fils de Vasoudéva me répondit : « Ces enfants n'ont été enlevés que « pour me donner l'occasion de montrer que Crichna est tout dévoué à l'in-« térêt des Brahmanes. Enfant de Bharata, cet éclat éternel et divin que tu « as vu, cette splendeur digne de Brahmâ, c'est moi-même. Cette nature, « que ne bornent ni le temps, ni l'espace, cette nature visible et invisible,

« c'est moi. En y pénétrant, les mortels, savants dans la science de l'*yoga*, « sont arrivés à l'émancipation finale. Telle est la voie d'un nombre infini « de saints *yogins :* partant de Brahmâ, elle traverse le monde entier. Ainsi « cette lumière merveilleuse qui t'a apparu, c'est moi; cette onde qui sous « nos pas est devenue solide, c'est moi; celui qui lui a donné cette soli- « dité, c'est encore moi. C'était moi, ces sept montagnes, différentes de « couleurs, qui se sont présentées à ta vue, et cette obscurité née du limon, « et ce brouillard, et celui qui l'a dissipé. Je suis le temps et le devoir de « tous les êtres, la lune et le soleil, la terre, les montagnes, les rivières, « les fleuves; les quatre points principaux de l'horizon sont mon haleine « divisée en quatre souffles; de moi sont nées les quatre castes, les quatre « conditions de la vie [1]; c'est moi qui ai enseigné les quatre Vèdes [2]. »

« O dieu, m'écriai-je, seigneur de la nature entière, je désire vous con- « naître! Je vous salue avec respect, et vous adore, ô le plus grand de tous « les êtres! »

Crichna reprit : « Brahmâ et les Brahmanes, la pénitence et la vérité, la « destruction [3], l'étendue, l'atome, tout est en moi. O Ardjouna, tu m'aimes « et je te suis attaché. Je te dirai ce que je ne confierais à aucun autre. Le « Rig, l'Yadjour, le Sâma et l'Atharwa, les Richis, les dieux, les sacrifices, « tout cela est en moi. Les cinq éléments, la terre, l'air, l'éther, l'eau et la « lumière, la lune, le soleil, le jour, la nuit, les *pakchas* [4], les mois, les sai- « sons, les heures, les *calâs* [5], les *kchanas* [6], les années, les *mantras* divers, « tous les livres, les sciences, l'instruction, ce sont là autant de manifesta- « tions de mon essence. O fils de Counti, je suis la mort et la création; l'être, « le non-être, l'âme, l'esprit et la matière, l'être supérieur surnommé *Tad* [7]. »

Tel fut le discours que me tint Crichna; il m'avait honoré de son amitié, et mon âme était tout entière à lui. Voilà ce que j'ai entendu, ce que j'ai vu moi-même. J'ai satisfait à votre demande, ô roi des rois; je vous ai raconté l'un des hauts faits de Djanârddana; il en est beaucoup d'autres que l'on pourrait citer encore.

[1] C'est-à-dire les quatre *âsramas*.

[2] चातुर्व्विधस्य कर्त्ताहमिति बुधस्य.

[3] Je confonds ici le mot उग्रं *ougram* avec le mot *roudra*, épithète de Siva, considéré comme le dieu de la destruction. Voyez lect. I, pag. 6.

[4] Voyez lecture VIII, tom. I, pag. 43.

[5] Voyez *ibid.*

[6] Mesure de temps, égale à 30 *calâs*.

[7] Voyez Bhagavad-gîtâ, lect. XVII, sl. 23.

Vêsampâyana dit :

Le premier des Courous, Youdhichthira, surnommé *Dharmarâdja*, après avoir entendu ce discours, adora en son âme Govinda, chef des êtres : ce roi, tous ses frères et les princes présents à cette assemblée, restèrent pénétrés d'une profonde admiration.

CENT-SOIXANTE ET ONZIÈME LECTURE.

SOMMAIRE DES EXPLOITS DE CRICHNA.

Djanamédjaya dit :

Vertueux Brahmane, je désire encore t'entendre parler des œuvres immortelles du sage Crichna. On cite de lui bien d'autres faits miraculeux et divins. Continue à me raconter quelques-unes de ces aventures merveilleuses que j'ai tant de plaisir à écouter, et dont le récit purifie mon âme.

Vêsampâyana reprit :

Les œuvres admirables du grand Crichna sont innombrables. J'en rappellerai bien quelques-unes, mais il me serait impossible d'en parcourir la longue série. Je me contenterai de te présenter un sommaire des actions du fameux et tout-puissant Vichnou. Écoute, ô roi, ces indications que je vais te donner.

Crichna, établi à Dwâravatî, renversa les trônes de plusieurs rois puissants. Un Dânava, maître de la ville de Prâgdjyoticha, ayant osé se mettre en état d'hostilité contre les Yâdavas, périt sous le *tchacra* de ce héros. Naraca expira au milieu de la mer [1]. Indra lui-même fut vaincu et obligé de céder le Pâridjâta [2]. Le dieu Varouna fut défait près du lac Lohita [3]. Le

[1] L'histoire de Naraca se trouve dans la CXX[e] lecture, mais il n'y est pas fait mention de cette dernière circonstance; on dit au contraire qu'il mourut en défendant Prâgdjyoticha.

[2] Voyez la CXXXII[e] lecture.

[3] La CLIX[e] lecture appelle cet endroit *Lohitacoûta*, c'est-à-dire *le Pic rouge*. Voyez lecture CLXXXV.

roi de Cároucha, Dantavaktra, fut tué dans le midi. Sisoupâla, après avoir comblé la mesure de ses méfaits, trouva enfin la mort. Crichna, se rendant à Sonitapoura, que protégeait Siva, y combattit le vaillant fils de Bali, Bâna, fier de ses mille bras, le vainquit et lui laissa la vie [4]. Par lui furent éteints les feux de la montagne enflammée [5]; Sâlwa fut vaincu et Sôbha terrassé [6]. Ce généreux guerrier a soumis la mer et conquis le Pântchadjanya [7]; il a donné la mort à Hayagrîva [8] et à d'autres princes remplis de courage. Après le trépas de Djarâsandha, les princes prisonniers furent délivrés [9]. Crichna a repoussé les rois qui attaquaient le char de la fille de Gândhâra et il a enlevé cette princesse [10]. Il a relevé le courage des Pândavas chassés de leur royaume, et il est devenu leur protecteur. La terrible forêt de Khândava consacrée à Indra ayant été brûlée [11], et l'arc Gândîva, donné par Agni, cédé à Ardjouna [12], Crichna est devenu le médiateur dans cette terrible querelle. Par lui la race d'Yadou a prospéré. Il a accompli la promesse qu'il avait faite à Counti, mère des Pândavas, de sauver son fils des dangers de la guerre de Bharata. L'illustre Nriga a été affranchi de l'effet de l'imprécation lancée contre lui [13]. Le fameux Câlayavana a péri, victime de son imprudence [14] : deux singes puissants et terribles dans les combats, Mênda et Dwivida [15], ont été vaincus, ainsi que Djâmbavân [16]. Le fils de Sândîpani [17] et ton propre père [18], descendus au séjour de Vêvaswata [19], ont été

[4] L'histoire de Bâna sera racontée dans la lecture CLXXII et les suivantes.

[5] Ceci est une circonstance de l'histoire de Bâna. Voyez lecture CLXXVII.

[6] Voyez lecture CXLVI, note 18.

[7] Voyez lecture LXXXIX, tom. I, pag. 380.

[8] Voyez lecture CXX, tom. I, pag. 517.

[9] Djarâsandha fut tué par Bhîma, l'un des Pândavas; Crichna délivra les princes que ce roi avait enfermés dans une caverne. Ce fait est raconté dans le II[e] chant du Mahâbhârata.

[10] Voyez lecture CXLVI, note 21.

[11] Voyez lecture CXXVII, note 2.

[12] Voyez lecture CXLVII, note 7.

[13] Nriga est le nom que quelques auteurs donnent à l'un des fils du Manou Vêvaswata, autrement appelé *Srâddhadêva*. Cependant la X[e] lect., tom. I, pag. 52, n'en parle pas. J'ignore ensuite à quelle imprécation ce passage peut faire allusion. Ne serait-ce pas plutôt le roi Nahoucha, qui, maudit par Agastya, fut condamné à rester serpent jusqu'à l'époque des Pândavas?

[14] Voyez lecture CXIII, tom. I, pag. 482.

[15] Ce fait appartient plutôt à l'histoire de Râma-tchandra. Ces singes n'étaient sans doute que des peuples sauvages, habitants des bois.

[16] Djâmbavân est représenté comme un ours qui combattit Crichna; il fut vaincu par ce dieu, qui épousa Djâmbavatî, sa fille. Voyez lecture XXXVIII, tom. I, pag. 171.

[17] Voyez lecture LXXXIX, tom. I, pag. 380.

[18] Djanamédjaya était fils de Parîkchit, lequel avait été tué dans le sein même de sa mère, et fut rendu à la vie par Crichna.

[19] C'est-à-dire d'Yama, fils de Vivaswân.

rappelés à la vie par la puissance de ce héros. Je t'ai déjà raconté les combats épouvantables qu'il soutint pour sauver le monde des fureurs de Naraca, et la mort de tous ces rois que, sous cette forme de Crichna, ce dieu a glorieusement vaincus. O Djanamédjaya, tu dois te rappeler ces merveilleux récits.

CENT-SOIXANTE ET DOUZIÈME LECTURE.

HISTOIRE DE BANA : DISCOURS DE COUMBHANDA.

Djanamédjaya dit :

Oui, pieux Brahmane, j'ai entendu ces récits, et je sais de plus que les œuvres du sage Crichna sont infinies. Mais il est un de ces hauts faits que tu m'as déjà cité, et dont je désire connaître les détails : c'est la défaite du grand Asoura Bâna[1], que protégeaient Siva lui-même, Cârtikéya et ses bandes guerrières[2], présentes dans ses états; Bâna, qui était l'aîné des cent fils du puissant Bali, élevant mille bras et autant d'armes menaçantes, défendu par d'innombrables satellites, géants redoutables pour leur force et leur habileté dans les arts magiques. Comment ce Bana a-t-il été vaincu par le fils de Vasoudéva? Malgré sa colère et son ardeur de combattre, comment a-t-il été épargné par son rival?

Vêsampâyana dit :

O roi, je te dirai comment Bâna dans ce monde mortel fut pour le puissant Crichna un astre[3] malfaisant, et comment cependant le fils de Vasou-

[1] De même que l'histoire de Vadjranâbha est devenue, comme nous l'avons dit, le sujet d'un drame indien intitulé *Pradyoumnavidjaya*, celle de Bâna a aussi inspiré un poëte dramatique, qui en a fait une composition en huit actes, intitulée *Madhourâniroudḍha*. Voyez l'ouvrage de M. Wilson sur le théâtre indien.

[2] Ces bandes guerrières portent le nom de *Pramâthas*, comme on le verra dans la suite.

[3] ग्रहो महान् *graho mahân*. Ce n'est sans

déva, après avoir vaincu ce vaillant fils de Bali, cet ami de Roudra et de Scanda [4], lui laissa la vie; comment Sancara [5] accorda à ce prince la faveur d'être attaché à sa personne et d'être le chef immortel d'une troupe de dieux [6]. Je te donnerai des détails sur le combat de Crichna et de Bâna, et sur la clémence du vainqueur. Je t'expliquerai comment cet Asoura devint le fils [7] d'un dieu, et quel fut le motif de cette grande querelle. Écoute donc tous ces détails.

Le fils de Bali avait vu Coumâra au milieu de ses exercices, et il était resté dans l'admiration de la beauté de ce dieu. Il conçut alors la pensée de se livrer aux rigueurs d'une sévère pénitence, dans la vue d'obtenir de Roudra la faveur de devenir son fils. Affaibli par ses austérités, il eut enfin le bonheur de plaire à Siva et à Oumâ son épouse; ce dieu, qu'on surnomme *Srîcantha* [8], satisfait de ses bonnes dispositions, lui dit : « Choisis la faveur « que tu désires. » Bâna répondit au dieu des dieux : « O vous qui vous « distinguez par vos trois yeux [9], je demande à devenir le fils de votre divine « épouse. » « Ainsi soit fait, dit Sancara à Roudrânî [10], qu'il soit le frère puîné « de Cârtikéya ! La ville de Roudhira [11], où naquit le dieu de la guerre, dont « le feu fut le premier berceau [12], sera aussi la ville de Bâna; elle prendra le « nom de *Sonitapoura* [13], et se trouvera placée sous ma protection. Personne « ne pourra lutter contre la puissance de ce prince. »

doute qu'une comparaison de la part du poëte. Cependant certains passages, que le lecteur distinguera facilement, m'ont quelquefois donné à penser que cette légende de Bâna n'était peut-être qu'un conte astronomique.

[4] Nom de Cârtikéya, fils de Siva et dieu de la guerre, appelé aussi *Coumâra*.

[5] Nom du dieu Siva.

[6] Son titre fut *ganapati*, *chef d'ordre*, mot synonyme de Ganésa, fils de Siva. Bâna devint Mahâcâla, officier du palais de Siva, lequel est quelquefois confondu avec Nandin.

[7] Je crois bien que le mot *fils* est ici synonyme de *serviteur;* nous l'avons déjà vu employé dans ce sens. Voyez lect. XXIX, tom. I, pag. 128. Cependant, quelques lignes plus bas, on dit que Bâna devient le fils de Roudrânî.

[8] Ce mot signifie *felicitatis guttur*. Je crois qu'il doit être une allusion au dévouement de Siva, par lequel ce dieu avala le poison formé par le barattement de la mer, au risque d'en conserver à la gorge une marque noire, qui l'a fait surnommer *Nîlacantha*.

[9] Siva est surnommé *Trilotchana* ou *Trinayana* (*trioculus*). Sans doute ces trois yeux représentent les trois mondes.

[10] Nom de l'épouse de Siva, lequel est aussi appelé *Roudra*.

[11] Les mots *roudhira* et *sonita* signifient tous deux *sang*.

[12] Voyez lect. III, tom. I, pag. 17.

[13] Fr. Hamilton croit que Bâna habitait la contrée qui est dans le nord du Bengale, et qu'on nommait *Matsya*, aujourd'hui le district de Dinajpour. Il dit que l'on voit encore les ruines de Sonitapoura, appelé aussi par M. Wil-

En vertu de cet oracle, Bâna habitait la ville de Sonitapoura. Il aspirait au royaume céleste, inquiétant sans cesse les dieux. Fier de sa force, agitant avec orgueil ses mille bras, sans penser à la puissance des ennemis qu'il attaquait, il tentait la fortune des armes. Pour lui plaire, Coumâra lui avait donné son étendard aussi brillant que le feu, et sa monture divine, le paon au plumage ardent comme la flamme. Personne, parmi les Dévas, les Gandharvas, les Yakchas et les serpents, ne pouvait résister dans le combat à l'influence du dieu des dieux. Protégé par Tryambaca [14], enflé d'orgueil, l'Asoura ne cherchait que l'occasion d'en venir aux mains. Il se présente devant Siva, et, dans la posture du plus profond respect, le fils de Bali dit à celui dont l'étendard porte le symbole du taureau : « Déjà plus d'une fois « les Dévas, les Sâdhyas, les Marouts, ont été vaincus par moi, et avec votre « secours mes troupes ont fait triompher l'orgueil de nos armes. Nos enne- « mis effrayés de leur défaite, désespérés par mes succès, se sont réfugiés « au plus haut du ciel, pour y trouver la tranquillité. Quant à moi, privé de « l'espoir de les combattre encore, je ne puis supporter la vie. Si la guerre « est impossible, à quoi servent ces mille bras? Oh! dites-moi que je puis « encore combattre, car sans cet espoir, seigneur, je n'ai plus de bonheur à « espérer : daignez excuser ma franchise. »

Le dieu lui répondit en souriant : « Bâna, tes désirs seront satisfaits, et « sache dans quel moment. Quand ce drapeau, élevé sur ton palais, se « trouvera abattu, alors l'heure du combat sera venue. » Tel fut le discours du dieu; et Bâna s'abandonna plusieurs fois au rire de la joie. A genoux et le front baissé, il s'écria : « Ce n'est donc pas en vain que je porte ces « mille bras! Je pourrai donc vaincre le dieu aux mille yeux. » Et, le visage baigné de larmes de bonheur, se prosternant cent fois devant Siva, il lui adressa les plus ferventes prières. Mahâdéva lui dit : « Lève-toi, tu auras à « soutenir une lutte digne de toi et de ta race, une lutte incomparable, où « tes bras développeront toute leur vigueur. » Ainsi parla le grand Tryam-

son *Sonapoura*. Ce dernier savant place l'empire de Bâna sur la côte de Coromandel, et il appelle sa capitale du nom de la déesse épouse de Siva, *Dévîcotta* ou *Cotavîpoura*, surnommée encore *Âgnéya* et *Cotîvarcha*. (La mère de Bâna se nommait aussi *Cotavî*.) Il est difficile de concilier ces deux opinions, à moins de supposer deux princes du même nom, dont les aventures auront été confondues. On trouve encore une ville de Sonitapoura sur les rives de la Godâvarî; elle avait été la résidence du roi Moundja, et elle reçut ce nom parce que ce prince y périt avec une grande partie de son armée.

[14] Nom de Siva.

baca à Bâna, qui se leva plein de joie en bénissant le dieu son protecteur, ce dieu puissant qui porte à son cou la trace noire du poison [15].

Triomphant déjà en idée, le superbe Asoura rentra dans son palais, sur lequel flottait sa brillante bannière. A peine arrivé, il dit en riant à Coumbhânda : « Je te ferai part d'une bonne nouvelle. » A ces mots, le fidèle conseiller, pénétré de joie, demanda à son maître : « O roi, et quelle est « donc cette heureuse nouvelle que vous voulez me communiquer? Vos yeux « semblent briller d'espérance et de bonheur : vous me donnez le plus vif « désir de connaître ce qui vous est arrivé. Qu'avez-vous obtenu de la faveur « du dieu des dieux, et du grand Scanda? Expliquez-vous, seigneur. Indra, « par la crainte que vous lui inspirerez, ira-t-il se réfugier dans le Pâtâla [16]? « Est-ce là le triomphe que vous assure la protection de Siva et de Scanda? « Le dieu qui porte le trident vous a-t-il promis l'empire des trois mondes? « Les enfants de Diti seront-ils à l'abri de la terreur que leur cause Vichnou, « forcés qu'ils sont, par la crainte de son *tchacra*, de se cacher au sein des « flots? Seront-ils désormais libres de cette terreur qui les assiége à la vue « de Vichnou portant dans sa main la massue et le cimeterre; et, sortant du « Pâtâla, les Asouras seront-ils, par la force de votre bras, installés dans la « demeure des dieux? Bali, votre père, vaincu et enchaîné par Vichnou, va- « t-il, ô roi, être arraché au séjour des ondes pour être rétabli sur le trône? « Allons-nous revoir ce prince, noble fils de Virotchana, le front orné de la « couronne, et le sein paré d'une guirlande divine? Vainqueurs des habitants « du ciel, nous est-il donné de reprendre ces trois mondes qui furent autre- « fois enlevés en trois pas [17]? Ce Nârâyana, ce fier conquérant, qui remplit « les airs des éclats sonores de sa conque orgueilleuse, est-il destiné à de- « venir notre prisonnier? La faveur du dieu qui porte le signe du taureau « sur son étendard est-elle pour vous tellement prononcée qu'avec raison « votre cœur batte de joie, et que vos yeux se remplissent de larmes? Enfin « la bonté d'Îswara [18] et la sagesse de Cârtikéya vous assurent-elles la domi- « nation universelle? »

Ainsi parla Coumbhânda. Bâna, excité par ces paroles, et tout frémissant de plaisir, lui répondit : « Fatigué de mon inaction, je me suis adressé à

[15] Voyez plus haut la note 7.

[16] Les régions inférieures.

[17] Voyez cette histoire, lecture XLI, tom. I, pag. 190. On la verra plus loin avec plus de détails.

[18] Nom de Siva.

« Mahâdéva, à celui qui porte avec orgueil l'arc Pinâca [19]. Je lui ai exposé « le désir que j'avais d'éprouver la fortune des combats, et l'ai prié d'exaucer « le plus ardent de mes vœux. Le divin Hara [20], si terrible pour ses ennemis, « a bien voulu m'adresser un long discours, et n'a pas dédaigné de me sou- « rire : Avant qu'il soit peu, m'a-t-il dit, tu obtiendras l'objet de tes désirs. « Quand tu verras tomber ta bannière sur laquelle est l'image d'un paon [21], « alors tù sauras que le moment du combat est arrivé. O fils de Diti, ce « combat sera long et terrible. Comblé de joie, je me suis prosterné devant « le dieu qui porte un taureau sur son étendard, et je suis venu auprès de « toi. » « Prince, dit Coumbhânda, il me semble que cette parole n'est pas « d'un bon augure. »

Ils parlaient ensemble, quand le drapeau élevé sur le palais tomba tout à coup, frappé par la foudre d'Indra. L'Asoura, en voyant tomber sa bannière, est transporté de joie, et reconnaît le signal du combat. En ce moment le sol frémit, ébranlé par le tonnerre; on entend sur la terre les miaulements d'un chat invisible [22]; Vâsava, le roi des dieux, fait pleuvoir une pluie de sang sur Sonitapoura. Une grande comète, heurtant le soleil, descend ensuite sur la terre. L'astre du jour, s'éloignant de sa route, se jette du côté de Bharanî [23] qu'il inquiète. Des milliers de nuages sanglants s'abattent sur les arbres consacrés [24], et des étoiles menaçantes traversent le ciel. Râhou [25] dévore le soleil au moment de l'Aparwan [26]. L'ouragan se précipite sur le monde, dont il semble annoncer la fin. Dhoûmakétou [27] envahit le midi. Les vents soufflent à la fois des divers points de l'horizon. Un brouil-

[19] Voyez lecture CXLVII, note -.

[20] Nom de Siva.

[21] Le paon était l'oiseau de prédilection de Cârtikéya, qui en avait fait sa monture.

[22] Je n'ai trouvé que ce sens singulier pour ce vers : ननदान्तर्हितो भूमौ वृषदंशो जगर्ज च. L'animal qui guette et détruit la souris est bien ici l'image naturelle de l'ennemi secret qui menace Bâna.

[23] Constellation. Voyez lect. LXXIX, note 12.

[24] Ces arbres consacrés portent le nom de *tchêtyavrikcha*, ou *tchêtyadrouma*. Ce sont des arbres, tels que le figuier, qui croissent dans un village ou aux environs, et pour lesquels on a une grande vénération.

[25] L'éclipse personnifiée. Voyez lect. LXXIX, note 17.

[26] Voyez *ibid.*, note 16.

[27] Dhoûmakétou, ou simplement Kétou, est le nœud descendant. La mythologie rapporte que Râhou est la tête, et Kétou la queue du serpent qui avait goûté de l'Amrita, et que Vichnou coupa en deux morceaux. L'astronomie en fait deux planètes. Voyez Recherches asiatiques, tom. II.

lard épais a couvert le soleil, et l'on n'aperçoit qu'un disque [28] revêtu des trois couleurs de l'éclair, au fond noir, au bord rouge et blanc. Angâraca [29] s'écarte de son chemin pour aller effrayer les nymphes Criticâs [30], et semble menacer l'étoile qui a présidé à la naissance de Bâna. Un arbre sacré [31], distingué par ses mille branches et honoré par les vierges Asouras, tombe à terre subitement.

On venait rapporter à Bâna tous ces prodiges effrayants; et lui, égaré par son orgueil, refusait de voir la vérité. Mais le sage Coumbhânda ne prévoyait que trop bien l'avenir, et dans sa crainte ce ministre de Bâna pensait à toutes les fautes que son maître avait commises. « Tous ces signes, lui « disait-il, ne sont pas heureux, et je ne doute pas qu'ils ne présagent la « ruine de votre trône. Et nous, ministres et sujets, nous partageons le sort « d'un prince aveugle et imprudent. » « Allons! s'écriait Bâna, entraîné par « son fol orgueil, que l'étendard d'Indra soit abattu, et que ce dieu tombe, « victime de sa présomption! » Enivré par la faveur du dieu des dieux, il se croit déjà vainqueur, le malheureux, et il court à sa perte. Il demande à grands cris le combat, et, pour faire mieux éclater sa joie, il donne un grand festin où sont admis les Dêtyas et leurs femmes.

Cependant Coumbhânda, toujours pensif, se promenait dans le palais, et envisageait cet avenir que lui annonçaient de si tristes présages. « Un roi « imprudent et insensé, gâté par la fortune, veut tenter le sort des combats, « et ne pense pas aux maux qui le menacent. L'apparition de tous ces pro- « diges ne sera pas vaine. Je voudrais bien que mes craintes ne fussent « qu'imaginaires. La présence de Siva et de Cârtikéya en ces lieux n'est peut- « être pour nous qu'un malheur; et je tremble qu'elle ne soit l'occasion de « notre ruine. Pourvu encore que le malheur que je redoute ne menace « que notre fortune et respecte nos jours! Oui, cette disgrâce me semble « inévitable. Tous les Dânavas partagent la folie de leur prince. Sans doute « le maître de la terre, celui qui a créé les Dévas et les Dânavas, celui qu'on « appelle *Bhava* [32], habite cette ville avec Cârtikéya, son fils bien-aimé; « sans doute Bâna a toujours possédé l'affection de Bhava; mais le malheu-

[28] त्रिवर्णपरिघो *trivarnaparigho*. Voyez pour ce mot *parigha* la lecture LXXIX, note 13, et la lecture CLXII, note 10.

[29] C'est la planète de Mars.

[30] Voyez IIIe lecture, note 25, pag. 17.

[31] C'est-à-dire un *tchêtyavrikcha*. Voy. plus haut, note 23.

[32] Surnom de Siva.

« reux, dans l'excès de son imprévoyance, lui a demandé une faveur qui « doit le mener au trépas. Il ne gagnera rien à ce combat qu'il désire. Si les « amis de Vichnou, si Indra et les autres habitants du ciel obtiennent quel- « que nouvel avantage, ils le devront à Bhava lui-même. Cependant qui « peut résister à la force de Bhava et de Coumâra, combattant pour Bâna? « Ah! l'oracle du dieu s'accomplira : il y aura un grand combat, mais ce « sera pour la perte de tous les Dêtyas. »

Telles étaient les pensées du prudent Coumbhânda : il songea dès lors à trouver quelque moyen de salut. Car il savait que ceux qui luttent contre les dieux, source de toute pureté, finissent toujours, comme Bali, par succomber.

CENT-SOIXANTE ET TREIZIÈME LECTURE.

MISSION DE TCHITRALÉKHA.

Vêsampâyana dit :

Un jour Siva, sur les bords agréables d'une rivière, se livrait avec Dévî aux plus doux ébats. Autour d'eux des troupes d'Apsarâs et de Gandharvas les amusaient par leurs danses et leurs chants. Des fleurs de toutes les saisons embellissaient ces bois; le Pâridjâta et le Santâna [1] ornaient les bords de cette rivière et embaumaient les airs des parfums les plus suaves. Au son des flûtes, des guitares, des tambourins, les Apsarâs mêlaient leurs accents mélodieux. Elles remplissaient l'office des Soûtas et des Mâgadhas [2], et célébraient le dieu des dieux, brillant de beauté, orné d'une guirlande de fleurs et vêtu d'une robe rouge. Elles charmaient enfin les oreilles et les yeux du bienfaisant Hara et d'Oumâ son épouse. Tchitralékhâ et les autres Apsarâs imitaient les gestes, les manières, tout l'extérieur de Dévî adressant en riant ses hommages à son époux. D'un autre côté les divins compagnons de Siva, ces sages, savants dans tous les secrets, prenaient aussi tous

[1] Arbres célestes. — [2] Voyez lecture v, tom. I, pag. 30.

l'apparence de Mahâdéva; et la scène que jouait Dévî avec Siva, chaque Apsarâ la répétait vis-à-vis de chacun de ces saints personnages. Les doux propos, les accents de plaisir retentissaient de tout côté, et Siva, charmé de ce spectacle, ressentait une joie incomparable [3].

En ce moment la princesse, fille de Bâna et nommée *Ouchâ,* aperçut sur les bords de la rivière les jeux de la déesse et de son époux. Elle vit Mahâdéva, brillant comme les douze Âdityas, et prenant pour plaire à Dévî toute espèce de formes. Aussitôt Ouchâ souhaita de ressembler à Pârwatî : « Heureuses, disait-elle, les femmes qui, près d'un époux qu'elles aiment, « peuvent ainsi se livrer au plaisir ! » La déesse, fille d'Himâlaya, connut la pensée d'Ouchâ, et elle lui adressa ces paroles, qui charmèrent l'esprit de la jeune princesse : « Ouchâ, bientôt tu goûteras avec un époux ces plaisirs « que je goûte moi-même avec le divin Siva. » A ces mots, Ouchâ, le regard tout confus, demanda d'un ton passionné : « Et quand viendra ce moment? » Pârwatî reprit en souriant : « Ouchâ, écoute mes paroles; voici comme tu « connaîtras ton époux. La douzième nuit du mois de Vêsâkha [4], il viendra « pendant ton sommeil te prouver son amour. » La fille du prince Dêtya s'éloigne avec sa suite, satisfaite de cette réponse.

La belle princesse et ses amies se livraient à de joyeux ébats et s'amusaient à se frapper mutuellement en cadence la paume de la main [5]. Auprès d'elle accouraient de jeunes vierges distinguées parmi les filles des Kinnaras, des Yakchas, des Nâgas, des Dêtyas ou parmi les Apsarâs. Elles disaient à Ouchâ : « Ton époux ne tardera pas à paraître; tel est l'oracle de Dévî, et cet oracle « ne sera pas trompeur. La déesse te prépare un mari distingué par sa beauté « et sa naissance. » Ouchâ accueillait avec plaisir les paroles de ses amies : elle pensait en secret à la promesse que lui avait faite Pârwatî, et se rappelait les jeux de la forêt, dont elle avait été le témoin. A la fin du jour la déesse disparut, et toutes ses compagnes partirent pour leurs demeures, les unes sur des chevaux, des chars ou des éléphants, les autres sur l'aile même des vents. La princesse rentra dans la ville avec son heureux cortége.

[3] Il est une danse, nommée *lâsya*, inventée, dit-on, par Pârwatî, et communiquée par cette déesse à Ouchâ. Elle consiste surtout en pantomimes, et est exécutée par des femmes, qui semblent glisser sans remuer les pieds. C'est peut-être à ce genre de danse qu'on fait ici allusion

[4] Avril-mai.

[5] तालिकासन्निपात.



Cependant le mois de Vêsâkha était arrivé : la douzième nuit du *pakcha* blanc[6], Ouchâ était couchée dans son palais, et non loin d'elle était la troupe fidèle de ses compagnes. L'époux qui lui avait été désigné par l'oracle vint pendant son sommeil, et, triomphant de sa pudeur, la laissa éperdue, pleurant, toute sanglante. Elle se lève aussitôt; et son amie Tchitralékhâ[7], en la voyant tremblante de peur, en entendant ses gémissements, lui dit avec tendresse : « Ouchâ, ne tremble pas; pourquoi t'affliger et te déses- « pérer? Petite-fille de Bali, dois-tu donc t'abandonner à la crainte? O ma « belle, ce n'est pas dans ta famille que l'on connaît la terreur. Rassure-toi, « ton père n'a-t-il pas la force de vaincre les dieux eux-mêmes? Allons, du « courage; ne t'afflige point. La crainte ne convient pas dans ce séjour. Plus « d'une fois l'époux de Satchî, le maître des Souras, sans avoir osé appro- « cher de nos murs, s'est vu terrassé par ton père. Telle est la frayeur que « le nom de Bâna inspire à tous ces dieux. Ton père n'est-il pas le plus « grand des Asouras, le vaillant fils de Bali? »

Telles étaient les paroles qu'une amie adressait à Ouchâ; celle-ci lui expliqua en rougissant l'accident qui lui était arrivé pendant son sommeil. « Ainsi déshonorée, lui dit-elle, comment puis-je supporter la vie? Que « dirai-je à mon père, ennemi et vainqueur des dieux? J'ai souillé la gloire « de notre illustre maison. Certes la mort est désormais pour moi préfé- « rable à la vie. Cet époux que je désirais, comment s'est-il présenté à moi? « O sommeil aussi funeste que la plus pénible veille! En quel état il m'a « réduite! Désormais la vie m'est odieuse. Honte de ma famille, objet de « mépris, privée de tout espoir, pourrais-je tranquillement supporter la vue « des femmes vertueuses? »

Ainsi gémissait la belle Ouchâ, au milieu de ses compagnes : ses yeux étaient baignés de larmes. Elle pleurait comme l'épouse qui vient de perdre son époux. Ses amies éperdues lui disaient : « Dans toute action, bonne ou « mauvaise, il faut considérer l'intention; et la tienne n'a point été cou- « pable. Tu es la victime de la violence, et ta vertu ne souffre pas d'un acci- « dent survenu pendant le sommeil. Tu ne mérites en cette circonstance « aucun reproche, et dans ce monde mortel la faute commise pendant le

[6] Voyez lecture VIII, tom. I, pag. 44.

[7] Je crois que cette Tchitralékhâ est la fille de Coumbhânda, dont il va être question tout à l'heure, et qui est appelée Râmâ dans la CLXXXVIe lecture; il faut la distinguer de l'Apsarâ Tchitralékhâ.

« sommeil n'en est pas une. C'est ainsi que raisonnent les sages Richis, instruits dans la science du devoir. On appelle pécheresse sur la terre celle « qui a failli par une de ces trois choses, l'âme, la voix ou l'action. Ton « âme n'est point entachée d'une souillure qui est involontaire. Comment, « pénitente et pieuse, sentirais-tu l'atteinte du péché? Si, de ta nature, bonne, « sage et pure, tu as été surprise pendant que tu étais endormie, tu n'as « manqué en rien au devoir. On nomme vicieuse celle dont l'âme fut corrompue d'abord, et qui s'est ensuite souillée par l'action; mais toi, tu as « été vertueuse. Noble, belle, distinguée par tes austérités et ta sagesse, tu « ne peux accuser que la fatalité, qu'il n'est pas possible de maîtriser. »

A ces raisonnements que l'on adressait à la pauvre princesse, qui ne cessait de gémir et de verser des larmes, la fille de Coumbhânda ajoutait cette importante considération : « O ma belle amie! oublie ton chagrin : tu es « pure de toute faute. Je me rappelle bien le discours que t'a tenu Dévî, « en présence même du grand Siva, lorsque tu lui demandais un époux; « et toi-même tu dois t'en souvenir. Dans le mois de Vêsâkha, t'a-t-elle dit, « la douzième nuit du *pakcha* blanc, le héros qui viendra dans ton palais, « même malgré tes pleurs, te prouver son amour, ce héros invincible sera « ton époux. La déesse a répondu au vœu de ton cœur; et son oracle a dû « s'accomplir. Ainsi, pourquoi gémirais-tu, ô toi qui égales en beauté la « lune elle-même? » La charmante fille de Bâna se rappela en effet la parole de Pârwatî, et elle commença à se consoler. « Oui, dit-elle, je me souviens de ce que la déesse m'a annoncé au milieu de ses jeux avec Siva. Ce « qu'elle m'avait prédit vient de se réaliser dans mon palais. Mais comment « connaître ce mari que l'épouse du maître du monde m'a indiqué? Voilà « l'œuvre difficile. » La fille de Coumbhânda, sensée et remplie d'expérience, lui répondit : « Sans doute il n'est guère possible de deviner la « naissance, la gloire et les exploits de ce héros. Qu'en penses-tu toi-même? « Par quel moyen nous serait-il permis de connaître ce voleur d'amour [8] « qu'on ne voit pas, qu'on n'entend pas, qui n'apparaît que pendant le « sommeil, qui s'introduit furtivement dans le gynécée, et vient, au milieu « des pleurs et de la violence, s'emparer de ta personne, ô charmante princesse? Certes, on ne saurait douter de la grandeur d'âme de celui qui,

[8] रतितस्कर ou रतिचौर.

« seul, ose pénétrer dans une ville aussi célèbre que la nôtre. Les Âdityas, « les Vasous, les Roudras, les brillants Aswins craignent de se présenter « dans Sonitapoura. Quelle existence glorieuse est réservée à celle qui « aurait un époux aussi distingué, aussi vaillant? Tu dois t'estimer heureuse « que la faveur de Dévî t'ait donné un semblable mari, aussi puissant que « Candarpa [9]. Je vais maintenant te dire ce qu'il est à propos de faire, pour « savoir quel est le père, le nom, le pays de cet époux. »

Ouchâ, rougissant d'amour, dit alors à la fille de Coumbhânda : « O mon « amie, et comment pourrai-je le connaître? Réfléchis toi-même; je ne sais « que répondre, on est sujet à se tromper dans ses propres affaires. Vois, « et tâche de me rendre la vie. » A cette instance d'Ouchâ, l'aimable fille de Coumbhânda répondit : « Il faut sur-le-champ appeler auprès de toi l'Apsarâ « Tchitralékhâ, habile à trouver d'heureux expédients : elle connaît parfai- « tement les trois mondes. » Aussitôt Ouchâ, passant de l'étonnement à la joie, fait venir l'Apsarâ Tchitralékhâ. Cette tendre amie se présente, et la malheureuse princesse la saluant avec respect : « Écoute, lui dit-elle, la dé- « claration que je vais te faire. Si aujourd'hui même tu ne m'amènes pas « l'époux qui m'est cher, le héros à l'œil de lotus, égal en puissance à l'élé- « phant furieux, je suis résolue à mourir. Hâte-toi, ô ma belle amie. »

Tchitralèkhâ, relevant peu à peu le courage d'Ouchâ, lui dit : « Ce que « tu demandes n'est pas facile à deviner : car on ne connaît ni la famille, ni la « tribu, ni la forme, ni les qualités, ni le pays de ce personnage. Toutefois « sa personne est connue de toi. Voici donc ce qu'il est possible de faire. « Suis en tout les instructions que je te donnerai. Je vais te faire le por- « trait de tous ceux qui se distinguent par leur naissance, leur extérieur et « leurs qualités chez les Dévas, les Dânavas, les Yakchas, les Gandharvas, « les serpents, les Râkchasas et les mortels : dans sept jours je te montrerai « ces portraits; tu reconnaîtras sur la toile celui qui est ton mari, et tu « pourras alors réclamer hautement son amour. » « Ainsi soit fait, dit Ouchâ « à sa chère Tchitralékhâ, rien n'est mieux imaginé. » Aussitôt celle-ci se met à l'œuvre; d'une main savante elle trace la ressemblance de tous les personnages les plus renommés, et au bout de sept jours elle vient déve- lopper sa toile devant Ouchâ et ses autres amies. C'était une galerie com-

[9] Nom du dieu d'amour.

plète de tous les princes qui pouvaient avoir quelque célébrité parmi les Dévas, les Dânavas, les Kinnaras, les serpents, les Yakchas, les Râkchasas, les Gandharvas, les Asouras, les Dêtyas et les mortels. « Vois, dit-elle à Ou- « châ, tous ces portraits; reconnais celui de l'époux que tu as vu pendant ton « sommeil. » Elle fait passer sous ses yeux toutes ces peintures, et arrive aux princes de la race d'Yadou. C'est alors que, frappée d'étonnement, Ouchâ aperçoit Anirouddha, et dit à Tchitralékhâ : « Le voilà, le voleur d'amour « qui s'est introduit dans mon palais, et qui pendant mon sommeil a surpris « ma tendresse. Je le reconnais à sa beauté; c'est bien là le coupable. O Tchi- « tralékhâ, parle-moi de lui; dis-moi ce que tu sais de son histoire, de ses « qualités, de sa naissance. C'est surtout dans le malheur que l'on doit re- « trouver l'amitié. Oui, l'amour me transporte. Deviens mon guide en cette « circonstance; c'est à toi que je veux confier le succès de cette affaire. »

Tchitralékhâ lui dit : « Ce héros, ton époux, est le petit-fils du sage « Crichna, maître des trois mondes, et le fils de Pradyoumna : il est renommé « pour son courage, et dans les trois mondes il n'est personne qui l'égale « en force; il peut déraciner les montagnes, et les briser les unes contre les « autres. Tu es bien heureuse d'avoir reçu de l'épouse de Siva un mari d'une « aussi bonne maison et de la race d'Yadou. » « Eh bien! reprit Ouchâ, ô ma « belle amie, deviens ma messagère : il est une route qui m'est interdite, et « qui cependant est la seule qui nous soit ouverte, c'est celle des airs; mais « toi, tu peux suivre cette route. Tu connais les secrets de l'*yoga*[10], tu peux « prendre les formes que tu veux, et ton esprit est fertile en expédients : « charge-toi de m'amener promptement mon bien-aimé. Cherche un moyen « pour nous réunir : car mon bonheur dépend maintenant de lui. Vois com- « ment tu peux me faire arriver à ce but désiré. Je te l'ai déjà dit; si aujour- « d'hui tu ne m'amènes pas cet époux semblable à un immortel, je sens que « j'en mourrai. »

A ces paroles d'Ouchâ Tchitralékhâ répondit : « Aimable princesse, écoute « mes raisons. Dwâravatî n'est pas moins forte que la ville de Bâna. Ses rem- « parts sont de fer, ses portes sont solides, et elle est vigoureusement dé- « fendue par les Vrichnis qui l'habitent. Placée sur le bord de la mer et « construite par Viswacarman, elle a été, par le dieu qui porte un lotus sur

[10] Pouvoir surnaturel : elle est une *yoginî*.

« son ombilic, confiée à la garde de héros invincibles. Entourée d'une masse « de rochers, de murailles, de fossés, on ne peut y arriver qu'en passant « par des forts inexpugnables : elle est protégée par sept enceintes et par « des montagnes élevées. Enfin il est impossible d'entrer dans Dwâravatî. « Prends garde de compromettre ou ton père ou moi-même. » Ouchâ lui dit : « Ta puissance, qui est surnaturelle (*yoga*), te permet d'y entrer. « Qu'est-il besoin de plus longs discours? Telle est ma ferme résolution. « Si je ne vois ce visage d'Anirouddha, que mon imagination compare à une « lune brillante, il faut que je descende au séjour d'Yama. Mais le succès serait « assuré, si quelqu'un se rendait auprès de lui. Veux-tu que je vive? sois « ma messagère. Si tu tiens à mon amitié, si ton affection est sincère en son « langage, amène-moi promptement mon bien-aimé, ou je meurs. C'est le « seul moyen de me sauver la vie. Une fois que l'amour nous a frappées, nous « sommes prêtes à sacrifier notre vie, nos parents, l'honneur même de notre « famille. Tout ce que les amants désirent, ils veulent le voir accompli : « c'est ce que nous apprend la sagesse des livres. Oui, tu peux pénétrer « dans Dwâravatî. Je t'en supplie, ô ma belle amie, procure-moi la vue de « celui que je chéris. » « Ta prière, dit Tchitralékhâ, est à mon oreille aussi « douce que l'ambroisie. Tout ce que pourra faire l'amitié par de bonnes et « agréables paroles, sois sûre que je le ferai. Je me rends à l'instant à Dwâ-« ravatî, et je t'amènerai aujourd'hui cet Anirouddha, noble enfant des « Vrichnis. »

Promesse désastreuse pour les Dânavas, et qui fut fidèlement accomplie! Tchitralékhâ avait à peine fini de parler, et déjà elle avait disparu. Entourée de ses compagnes, Ouchâ resta toute pensive. Il était la troisième heure, quand Tchitralékhâ partit de la ville de Bâna pour aller porter le message de son amie. Elle honorait en passant les pénitents qu'elle rencontrait. En un moment elle arriva à Dwâravatî, soumise aux lois de Crichna, ornée de palais qui ressemblaient aux pics du Kêlâsa, et apparaissant à ses regards comme l'étoile qui brille au ciel.

CENT-SOIXANTE ET QUATORZIÈME LECTURE.

EMPRISONNEMENT D'ANIROUDDHA.

Vêsampâyana dit :

En arrivant à Dwâravatî, Tchitralékhâ s'arrêta devant le palais, et réfléchit au moyen de s'acquitter de sa commission. Tandis qu'elle pensait au parti qu'il lui fallait prendre, elle aperçut sur le bord de l'eau le Mouni Nârada qui se livrait à ses méditations. Aussitôt Tchitralékhâ, transportée de joie, s'approcha de lui, et, le front baissé, elle salua le saint Richi. Nârada lui donna sa bénédiction et lui dit : « Quel motif t'amène en ces lieux ? Dis-« moi toute la vérité. » La nymphe, gardant une posture respectueuse, répondit à ce divin Dévarchi, que le monde honore : « Seigneur, daignez « m'écouter : je viens ici chargée d'une commission difficile. Il s'agit d'em-« mener Anirouddha, et voici pourquoi. Dans la ville de Sonitapoura il « existe un Asoura puissant, nommé *Bâna,* dont la fille, jeune et brillante « beauté, s'appelle *Ouchâ.* Cette princesse est éprise du vaillant fils de Pra-« dyoumna, et Pârwatî le lui a donné pour époux. Je viens le chercher « pour le conduire dans cette ville de Sonitapoura, mais j'ai besoin que vous « me dirigiez par vos conseils. Annoncez vous-même à Crichna l'objet de « ma mission. Il est certain qu'il va éclater entre ce héros et Bâna un grand « débat ; et, il faut l'avouer, l'Asoura est presque un dieu quand il s'agit de « combattre. Je crains bien qu'Anirouddha ne puisse pas le vaincre ; et il « sera nécessaire que le grand Crichna vienne triompher de cet ennemi aux « mille bras. Je suis donc envoyée pour emmener Anirouddha. Comment ce « prince accueillera-t-il cette nouvelle ? Comment Crichna recevra-t-il cette « information ? Seigneur, daignez le disposer favorablement pour moi. Dans « sa colère il peut brûler les trois mondes, et, si son petit-fils venait à périr, « son imprécation seule me réduirait en cendres. O saint Mouni, j'implore



« vos avis; faites que la princesse obtienne son amant, et que moi-même je « sois à l'abri de tout danger. »

Nârada répondit à Tchitralékhâ : « Ne crains rien, et apprends de quelle « manière il faut te conduire. Quand tu auras mené Anirouddha dans le « palais de la jeune princesse, s'il est question de combat, appelle-moi aus- « sitôt par ta pensée. J'ai un vif désir de voir ce combat; je m'en promets « une grande joie; ne manque pas de m'en informer. Prends ce bol[1], dont « l'effet est de rendre invisible à tous les regards. Tu peux, à ton choix, en « communiquer la vertu à un autre. » Ainsi parla le grand Nârada : « Que « votre volonté soit faite! » répondit Tchitralékhâ; et aussitôt, saluant le noble Richi, la nymphe, toujours sur l'aile du vent, se rendit au palais d'Anirouddha.

Au centre de Dwâravatî se trouvait la demeure de Pradyoumna, et à quelque distance celle d'Anirouddha, ornée de portiques[2] et de colonnes d'or, d'arcades d'or et de lapis-lazuli, parée de guirlandes et de couronnes; çà et là sont disposés des vases[3] remplis de rafraîchissements; ses terrasses[4], brillantes comme le soleil, forment, autour du palais, l'effet d'un beau col de paon nuancé de riches couleurs. De tout côté étincèlent les pierres précieuses et le corail; de toute part retentissent les chants divins des Gandharvas. Tchitralékhâ reconnut à cette magnificence l'heureux séjour du fils de Pradyoumna : elle entra, et vit Anirouddha pareil, au milieu de ses femmes, au roi des astres s'élevant dans le ciel. Occupé de plaisirs et de jeux, et entouré de ses compagnes attentives à prévenir ses désirs, il savourait de douces liqueurs[5], couvert de riches vêtements, et assis sur un siége magnifique, pareil enfin au dieu, petit-fils d'Élavilâ[6]. Au son des

[1] Cette petite boule s'appelle विद्या तामसी *vidyâ tâmasî*. Voyez lecture CLI, note 6.

[2] वेदिका *védicâ*.

[3] पूर्णकुम्भ *poûrnacoumbha*. J'ai traduit d'après l'idée exprimée dans la lecture CXLVI, pag. 102. Cependant il se peut que ces vases, au lieu d'être remplis de liqueurs agréables, ne le soient que d'eau; cette eau, agitée par des esclaves, répand la fraîcheur dans les appartements. *Poûrnacoumbha* peut aussi être confondu avec *poûrnapâtra*, mot qui s'emploie pour désigner des vases dans lesquels on met les étoffes et autres présents qu'un prince destine à ses amis ou favoris.

[4] प्रासाद *prâsâda*.

[5] मधुमाधीक *madhoumâdhwîca*. M. Wilson dit que c'est une liqueur extraite des fleurs du *bassia latifolia*.

[6] Épouse du Richi Poulastya, et aïeule de Couvéra, dieu des richesses.

instruments les plus agréables se mariaient les voix les plus harmonieuses. Et cependant l'esprit d'Anirouddha était distrait. Des femmes charmantes dansent, chantent autour de lui; et Tchitralékhâ s'aperçoit que son âme n'est point émue : il n'a pas l'air de goûter ces plaisirs, qui semblent n'avoir plus aucun attrait pour lui.

C'est qu'un songe occupe toute sa pensée. Tchitralékhâ se rassure : elle n'a plus de crainte en voyant ce héros, au milieu de ce cercle de femmes, pareil à cet animal qui est le symbole d'Indra [7]. Et elle se disait à elle-même : « Que dois-je faire? Allons, il faut l'aborder. » En ce moment elle était invisible par l'effet du bol mystérieux. Alors, du milieu de l'air où elle planait elle descend vers le palais. Elle apparaît au seul Anirouddha, dont les yeux sont miraculeusement ouverts pour la voir : elle le mène à l'écart, et lui dit d'une voix douce et tendre : « Salut à toi, héros enfant d'Yadou. Et « le jour et la nuit chacun travaille pour ton bonheur. Écoute : j'ai à te dire « un secret qui intéresse tes amours, et je viens te parler au nom d'Ouchâ, « mon amie. Oui, je suis envoyée près de toi par une jeune beauté qui t'a « vu, qui est devenue ton épouse durant son sommeil, et qui garde ton image « en son cœur. Elle pleure, elle gémit, elle respire à peine, elle se consume « dans son amour, ne formant qu'un seul vœu, celui de te voir. Viens au- « près d'elle, et tu sauveras ses jours : autrement sa mort est certaine. Je sais « que tu as mille épouses dans ton palais; cependant tu ne peux t'empêcher « de donner ta main à une femme éprise d'amour pour toi. C'est Dévî elle- « même qui a fait naître en elle cette passion; j'ai exposé devant ses yeux di- « vers portraits : elle t'a reconnu, et elle ne vit plus maintenant que de « l'espérance de revoir celui dont elle conserve les traits en son souvenir. En- « fant d'Yadou, aie pitié de son amour; elle et moi, nous t'en conjurons « avec respect. Je te parlerai aussi de sa naissance, de sa famille, de ses « qualités; je te dirai quel est son rang et son caractère, de quel père « elle est née. Elle est la fille du roi de Sonitapoura, du grand Asoura Bâna, « petit-fils de Virotchana [8]. Uniquement remplie de ta pensée, elle ne peut « plus vivre sans toi. L'amour et la volonté de Dévî se réunissent pour faire « de toi son époux. Ce n'est qu'à cette condition qu'elle peut consentir à « vivre. »

[7] शक्रध्वज *sacradhwadja*, c'est-à-dire l'éléphant. — [8] Voyez lecture III, tom. I, pag. 19.

Ainsi parla Tchitralékhâ; Anirouddha répondit : « C'est elle certainement « que j'ai vue moi-même en songe. Apprends mon secret, ô charmante mes- « sagère : sa beauté, ses grâces, ses manières, sa tendresse, ses pleurs, tout « se représente à chaque instant du jour à ma pensée, et me jette dans un « délire inexplicable. Si tu veux mériter ma reconnaissance, ô Tchitralékhâ, « si tu veux te montrer mon amie, conduis-moi auprès d'elle, et que je voie « ma bien-aimée. Brûlé des feux d'amour, empressé de me réunir à mon « amie, je t'en supplie les mains jointes[9], réalise, oh! réalise mon songe. »

Tchitralékhâ répondit à ces mots : « Mon voyage portera ses fruits et l'es- « poir de mon amie sera comblé. Que votre volonté soit donc faite! » ajou- ta-t-elle; et bien assurée de l'amour d'Anirouddha, elle le rend tout à coup invisible dans son propre palais, au milieu même de ses femmes, l'emmène en le tenant par la main, le conduit par la route que fréquentent les Siddhas et les Tchâranas, et arrive promptement à Sonitapoura. Les deux voya- geurs, cachés à tous les yeux par la vertu du bol magique, descendent à l'endroit où se trouvait Ouchâ. Tchitralékhâ découvre tout à coup aux regards de la princesse, Anirouddha, orné de diverses parures et de guirlandes, cou- vert d'un vêtement magnifique et semblable au beau Candarpa. A cette vue, Ouchâ sourit; elle éloigne ses compagnes qui étaient auprès d'elle, et in- troduit le héros dans son palais. Ses yeux sont rayonnants de joie et s'atta- chent avec tendresse sur l'objet de son affection ; elle offre au noble Yâdava les présents de l'*arghya*, et embrassant Tchitralékhâ, elle lui prodigue les noms les plus aimables. Mais bientôt un sentiment de crainte pénètre dans son âme; elle dit à sa confidente : « O mon amie, comment ferons-nous « pour tenir cette aventure secrète? Le bonheur est dans le mystère, mais si « nous sommes découverts, notre vie est en danger. » Et en même temps elle se retire avec son amant dans un lieu solitaire, mais sa terreur n'en est pas moins grande.

Tchitralékhâ lui adressa ces mots pour la rassurer : « Écoute, ô mon amie! « Le destin que l'homme se crée à lui-même peut être détruit en un mo- « ment. Mais si la faveur de Dévî t'est véritablement acquise, personne ne « pourra découvrir le mystère dont vous aurez soin de vous envelopper. » A ce discours de son amie, Ouchâ baisse les yeux : « Qu'il en soit donc ainsi! »

[9] एषोऽञ्जलिर्मया बद्धः.

s'écrie-t-elle; puis elle dit à Anirouddha : « Celui qui pendant mon sommeil « est venu surprendre mon amour appartient à une famille distinguée : « c'est un pareil motif qui m'a fait succomber au désir de posséder le cœur « d'un amant aussi rare. Noble héros, vous répandez le bonheur autour de « vous, et je réclame une place dans votre cœur, que d'autres déjà ont su tou- « cher. » Ainsi s'exprimait Ouchâ avec autant de douceur que de prudence; en même temps ses yeux étaient remplis de larmes de joie. Anirouddha essuie ces douces larmes, il sourit, et d'une voix qu'une véritable passion inspire, il lui tient ce langage séduisant : « O ma belle et charmante amie, « mon bonheur, dont vous venez de me parler, dépend de votre bonté pour « moi. Recevez l'hommage de mes sentiments. C'est la première fois que je « vois réellement ces lieux : une fois déjà, mais en songe et pendant la nuit, « j'ai visité ce gynécée. C'est à votre faveur que je dois maintenant d'y être « admis. L'oracle de l'épouse de Roudra ne sera pas vain : fort de la protec- « tion de cette déesse et comptant sur votre indulgence, je me présente au- « jourd'hui. Oh! grâce pour ma présomption; j'implore de vous mon par- « don. » Il dit, et dans leur asile mystérieux ces deux amants réunis goûtaient le plaisir de se retrouver, plaisir qui pour Ouchâ n'était pas sans un mélange de crainte. Quelques moments après, leur mariage fut consacré par le rite *Gândharva* [10]. Chaque jour était témoin de leur bonheur, leur tendresse égalait celle des oiseaux nommés *tchacravâcas* [11]; ornée de guirlandes divines, et belle de son amour, Ouchâ s'abandonnait sans réserve aux charmes de cet hymen, qui resta quelque temps secret.

Cependant le héros Yâdava, couronné de fleurs, paré de guirlandes et de vêtements dignes des dieux, fut enfin aperçu par les gardes de Bâna. A l'instant cette nouvelle fut portée au roi : on lui dénonça l'outrage fait à la personne de sa fille. Dans sa colère le fils de Bali, le vaillant et terrible Bâna, fait rassembler la troupe de ses satellites. « Allez, leur dit-il, que le malheureux « soit mis à mort, qu'il expie l'affront fait à notre race. La honte d'Ouchâ re- « tombe sur toute sa famille : c'est nous-mêmes qu'il attaque, celui qui, dé- « daignant de la demander à son père, est venu la déshonorer par sa vio- « lence. Quelle est donc la force, quel est le courage du misérable insensé « qui ose pénétrer dans notre ville et jusque dans notre palais! » Ce discours

[10] Voyez lecture CLI, note 2. — [11] Voyez lecture CXXXVII, note 6.

a excité l'ardeur des satellites. A peine ont-ils reçu ces ordres, qu'ils sortent pour aller attaquer Anirouddha. Élevant dans leurs mains leurs armes menaçantes, inspirant la terreur par leurs costumes divers, ces Dânavas irrités ont juré la mort du fils de Pradyoumna.

Celui-ci, entendant les pas de cette troupe armée, s'est levé promptement; il demande quel est ce bruit, et il voit autour du palais une foule de soldats qui l'assiégent. La fille de Bâna, à ce spectacle, pousse des cris de douleur : ses yeux se remplissent de pleurs, elle tremble pour les jours d'Anirouddha. Le héros, ému par les larmes et les pieuses clameurs de son épouse, lui dit pour la rassurer : « Tu n'as rien à craindre, ô ma belle amie; « tant que je vivrai, tes jours sont en sûreté. Au contraire tu dois te réjouir, « car le moment du triomphe est arrivé. Je ne m'inquiète pas de la présence « de tous ces satellites de Bâna. Tu vas aujourd'hui juger de ma force. » Aussitôt il s'approche de ses ennemis, seul et confiant dans sa propre valeur; il est poussé par la colère, et ses dents mordent ses lèvres.

C'est alors que Tchitralékhâ, entendant les cris de fureur des soldats de Bâna, appela par sa pensée le divin Nârada. A l'instant ce grand Mouni arriva dans la ville de Sonitapoura, et, se tenant dans l'air, il dit à Anirouddha : « Courage, noble héros, ne crains rien : je viens pour te rassurer. » Anirouddha voit Nârada, le salue, et, l'âme contente et remplie de force, il s'avance au combat. Aux cris de tous ses adversaires réunis, ce guerrier s'élance, comme l'éléphant blessé par la pointe du croc [12] qui le dirige. Ses ennemis en le voyant sortir du palais, plein de courage, les dents enfoncés dans ses lèvres, commencèrent à trembler, et déjà ils songeaient à fuir. Dès la porte du gynécée, il saisit sa massue incomparable, et, pour la perte d'un grand nombre, il la brandit avec cette force et cette habileté qui lui sont naturelles. Les autres cherchent à lui résister : ils font pleuvoir sur lui une grêle de flèches, agitent leurs massues, leurs épées, leurs lances, leurs tridents. Cependant, assailli de tout côté par les Dânavas irrités, le fils de Pradyoumna reste immobile; sa voix résonne comme le bruit du nuage orageux dans la saison des chaleurs. Promenant dans les rangs de ses ennemis sa terrible massue, il est au milieu d'eux comme le soleil, dans le ciel, entouré de nuages. Nârada, couvert d'une peau noire [15], et son bâton à la main, le regar-

[12] तोत्र *totra*. — [15] C'est la peau d'une antilope noire, que porte l'anachorète.

dait avec plaisir, et l'encourageait du geste et de la voix. Les Dânavas, frappés par cette massue redoutable et puissante, s'enfuirent de peur, comme des nuages poussés par le vent. En voyant son triomphe, le vaillant Anirouddha poussa un cri de lion : ainsi résonne la nue qui couvre le ciel vers la fin de l'été. « Arrêtez, » disait-il aux guerriers Dânavas, et il continuait à les frapper. Ceux-ci poursuivis avec vigueur, la tête baissée, revinrent auprès de Bâna, et là, respirant à peine, tout couverts de sang, affaiblis par la crainte, ils paraissaient tristes et abattus. « Courage! leur criait le roi; bannissez cette « vaine terreur, rassemblez-vous et combattez, vaillants Dânavas. » Ainsi leur parlait Bâna, et leurs regards exprimaient la crainte dont ils étaient pénétrés. « Eh! quoi, leur disait-il, oubliant votre gloire à jamais célèbre, vous « vous abandonnez à la faiblesse, comme de méprisables ennuques! Et quel « est donc celui dont l'aspect vous épouvante? Vous si habiles à manier les « armes, vous voulez déshonorer votre race. Je le vois bien, je ne dois « plus compter sur vous. Allez, éloignez-vous de moi, et périssez honteu- « sement. »

Telles étaient les paroles terribles dont Bâna gourmandait ses soldats : des milliers d'autres sont appelés pour les remplacer. Une armée formidable par son nombre et ses traits menaçants se présente au combat, excitée par son chef : l'air retentit au loin du bruit de ces guerriers dont les yeux brillent de colère; on croirait entendre le roulement des nuages étincelant du feu des éclairs. Les uns, fermes sur la terre, poussent des cris semblables à ceux des éléphants; les autres, suspendus dans l'air, font entendre des clameurs telles que le fracas des nues dans la saison des pluies. Quand cette armée fut rassemblée, de tous les rangs s'élevèrent des voix qui disaient : « Arrête, arrête! » Alors Anirouddha commença à les attaquer; c'était merveille que de voir un seul homme résister à des milliers d'ennemis courageux. Il leur enlevait leurs massues et leurs lances, et s'en servait pour les frapper; puis, sur le front même de la bataille, brandissant sa propre massue, il abattait une foule de guerriers. Armé d'un cimeterre, couvert d'un bouclier qu'il avait ravi à ses victimes, il allait portant la mort dans les rangs de ses adversaires. On le vit, trente-deux fois différentes, aller, pénétrer, revenir, plonger et tourner en tous sens au milieu des bataillons ennemis. On le vit, à plusieurs reprises, seul, sous les yeux du prince aux mille bras, paraissant se faire un jeu des combats, et terrible comme la Mort

dévorante. Pressés par ce héros, couverts de sang, succombant sous les coups, les Dânavas reculèrent du côté de Bâna : des milliers d'éléphants, de chevaux, de chars étaient abattus çà et là. De toute part s'élevaient des cris plaintifs, et le ciel répétait de longs gémissements. Telle était la terreur qui avait frappé les Dânavas, que, vomissant le sang, et découragés par la vue de leurs désastres mutuels, ils perdaient toute espèce d'espoir. Jamais dans leurs combats avec les dieux ils n'avaient éprouvé une crainte pareille à celle que leur inspirait Anirouddha. Les uns élevés comme de hautes collines, brandissant dans leurs mains des massues, des tridents, des épées, tombaient à terre baignés dans leur propre sang; les autres, troublés par la peur, lançaient de loin leurs flèches mal assurées, dont l'air était obscurci, mais rien ne pouvait soutenir l'attaque d'Anirouddha.

Bâna, voyant son armée dispersée, et privé de tout espoir, brillait dans sa colère, comme le feu du sacrifice que le bois alimente. Cependant Nârada sautait de joie au milieu des airs, et applaudissait au triomphe d'Anirouddha. Bâna, dans l'ardeur de son ressentiment, s'élance sur un char que dirige Coumbhânda, et s'approche de son ennemi, élevant dans ses mille mains des épées, des haches, des massues, des tridents : on dirait le dieu Indra entouré de cent étendards. Quelques-unes de ses mains tiennent l'arc tendu, et ses doigts sont défendus par un bourrelet de cuir [14] contre la tension de la corde. Il pousse des cris de lion, il agite son arc, son œil est rouge de colère : « Arrête, s'écrie-t-il, arrête ! » A ces mots l'invincible fils de Pradyoumna tourne les yeux du côté de Bâna, et il sourit. Il voit le Dânava qui se présente au combat dans le même appareil que jadis Hiranyacasipou, lors des querelles des Dévas et des Asouras : le char de Bâna est attelé de mille chevaux, ombragé d'étendards et de drapeaux rouges, orné de cent clochettes retentissantes, recouvert de peaux d'ours et long de dix *nalwas* [15]. Rempli de joie, Anirouddha sent redoubler son ardeur : ferme et résolu, armé de son cimeterre, protégé par son bouclier, il attend le moment du combat, comme jadis l'homme-lion né pour la mort du premier des Dêtyas. A la vue d'un guerrier, combattant à pied avec des armes si légères, Bâna, empressé de le frapper, ne peut contenir sa surprise et sa joie. « Comment, se dit-il, serait-« il invincible, ce rival désarmé, cet ennemi, qui ne porte qu'un simple

[14] गोधा *godhâ*. — [15] Distance de 400 coudées.

« cimeterre? » Et déjà, comme s'il était sûr de la victoire, il dit en montrant Anirouddha : « Qu'on le prenne, et qu'on le mette à mort. » Mais le fils de Pradyoumna qui l'entend se contente de rire en le regardant. Cependant Ouchâ gémit et tremble de crainte : Anirouddha lui sourit pour la rassurer.

En ce moment Bâna commença l'attaque par une grêle de petites flèches qu'il lança à son ennemi. Anirouddha les brisa dans leur vol, ou les détourna avec son bouclier. Les deux rivaux étaient également acharnés l'un contre l'autre. Le héros Yâdava brillait devant Bâna, comme le soleil à son lever, et triomphait des vains efforts du Dânava, tel que le lion combattant dans la forêt l'éléphant furieux. Mille flèches rapides, aiguës et meurtrières venaient l'assaillir sans l'émouvoir. Cependant fatigué de ces attaques, il s'avance avec son cimeterre et son bouclier au milieu de cette pluie dont son adversaire ne cesse de le harceler. Il s'irrite à la vue de son sang qui coule; il aspire à se venger et s'élance jusqu'auprès du char de Bâna. Celui-ci de ses épées, de ses massues, de ses tridents, de ses dards, de ses flèches le frappe, le perce, l'accable, sans pouvoir toutefois le faire fléchir. Anirouddha, d'un bond rapide, est arrivé jusqu'au char dont il brise le joug; de son cimeterre il frappe les chevaux, à la vue de Bâna, qui couvre alors son imprudent rival d'une masse de traits et d'armes de toute espèce. L'adroit Dânava s'écrie, « Il est mort, » et, descendant de son char, saisit un dard formidable, brûlant, entouré d'une rangée de clochettes, pareil à un soleil enflammé, ou au sceptre terrible d'Yama. Il lance ce dard, qui ressemble à une comète flamboyante; mais Anirouddha, qui voit arriver ce trait mortel, s'avance, le saisit dans son vol et le renvoie à Bâna. Le dard, traversant le corps du Dânava, va s'enfoncer en terre. Frappé de ce coup imprévu, Bâna s'appuie sur le bâton de son drapeau, et se sent défaillir. Coumbhânda lui dit : « O roi, pourquoi méprisez-vous cet ennemi? il combat comme un héros ferme et intrépide. Employez contre lui la magie, il n'est pas d'autre moyen de l'abattre. Protégez-moi en vous défendant vous-même, et n'ayez pas l'imprudence de le dédaigner. Qu'il périsse, ou nous succombons sous ses coups. »

Excité par ces paroles de Coumbhânda, le prince répond avec courroux: « Je lui garde un trait qui va lui donner la mort. Je le traiterai comme Garouda traite le serpent. » Il dit, et avec son char, ses chevaux, son étendard, son écuyer, il disparaît sous la forme d'une ville de Gandhar-

vas [16]. L'invincible Anirouddha, ne trouvant plus son ennemi, regarde vers tous les points de l'horizon. Le fils de Bali a disparu par la vertu d'un bol magique, et, tout invisible qu'il est, il lance sur son ennemi des flèches qui ont la forme de serpents, et qui, de leurs nœuds, enchaînent le fils de Pradyoumna. Celui-ci, dont tous les membres se trouvent liés, reste immobile et pareil au mont Mênâca [17]. Ces serpents, dont les gueules vomissent le feu, l'entourent de leurs replis, et forment autour de lui comme une haute montagne, au centre de laquelle le héros est emprisonné. Mais, toujours animé du même courage, il ne tremble pas.

Cependant Bâna s'emportait contre lui dans les termes les plus durs, et, reparaissant auprès de son étendard, il s'écriait avec fureur : « Coumbhânda, « qu'on mette à mort ce misérable, qui a porté le déshonneur dans notre « famille ! » « Que votre volonté soit faite, répondit Coumbhânda ; cependant, « ô roi, souffrez que je vous donne un conseil. Sachons quel est son père, « son pays ; par quel moyen il est arrivé en ces lieux. Sa force est égale à « celle d'Indra. Plus d'une fois je l'ai observé pendant le combat ; il sem- « blait que c'était un jeu pour lui : on aurait dit un enfant des dieux. Il est « vaillant, rempli de hautes qualités, et habile dans l'art de manier les « armes. Peut-être ne mérite-t-il pas la mort que vous prononcez contre lui. « Il a sans doute épousé Ouchâ suivant le rite Gândharva, et vous savez « que vous-même vous n'avez aucun droit sur votre fille, qui peut se choisir « un époux à son gré. Ainsi n'en venez à la dernière extrémité qu'après avoir « bien réfléchi. Son trépas pourrait vous laisser des regrets : sa mort peut être « un grand mal, et sa vie un grand avantage. Ce héros mérite qu'on le traite « avec respect. Ces serpents qui l'entourent ne lui causent aucun tourment. « Il paraît de bonne naissance, rempli de force, de courage et de vertu : un « semblable héros est fait pour la gloire et la renommée. Menacé de la mort, « il ne compte pas les ennemis. Si la puissance de la magie ne l'avait pas « vaincu, il aurait triomphé de tous les Asouras. Il connaît les divers genres « de combat, et sa force peut être même supérieure à la vôtre. Tout cou- « vert de sang, enchaîné par les serpents, il semble encore nous braver, « et son front se ride d'un triple sillon. Réduit à la nécessité de combattre, « il n'a eu recours qu'à la force de son bras. O roi, il n'a pas voulu se sou-

[16] Voyez lecture LXXIX, tom. I, note 15. — [17] Voyez lecture CXVIII, tom. I, note 32.

« mettre devant vous. Quel est donc ce jeune héros ? Il n'a que deux bras, et « il a osé lutter contre un prince qui en a mille. Il n'a point calculé votre « puissance. Certes celui qui possède tant de force et de courage mérite « d'être connu. Votre fille ne saurait appartenir à aucun autre. S'il est issu « d'une illustre famille, il faut, ô prince, qu'il soit honoré de vous. J'ai « défendu sa cause, disposé cependant à vous obéir. »

Ainsi parla le généreux Coumbhânda. « Tu as raison, » dit le terrible Bâna ; et, donnant l'ordre de garder avec soin Anirouddha, le vaillant fils de Bali rentra dans son palais.

Cependant le grand Richi Nârada, quand il avait vu Anirouddha enchaîné par les serpents magiques, s'était rendu à Dwâravatî par la route de l'air, et avait annoncé cette nouvelle à Crichna. Après le départ du Richi, Anirouddha se dit à lui-même : « C'en est fait du cruel Dânava. Nârada, « arrivé à Dwâravatî, rendra compte de tout ce qui s'est passé au héros qui « porte la conque, le *tchacra* et la massue. » Mais Ouchâ, en apercevant le fils de Pradyoumna sous les chaînes des serpents, s'affligeait et poussait des gémissements. Ses yeux étaient rouges à force de pleurer. Anirouddha lui dit : « O ma belle amie, pourquoi te lamenter ? Ne crains rien. Ne vois-tu « pas venir, pour me sauver, le vainqueur de Madhou ? En entendant le son « de sa conque, et le seul vent de son bras, les Dânavas vont mourir de peur, « et leurs femmes avorteront. » Ces paroles rendirent à Ouchâ toute sa confiance ; cependant elle pleurait encore sur l'obstination de son père.

CENT-SOIXANTE ET QUINZIÈME LECTURE.

PRIÈRE D'ANIROUDDHA A DÉVÎ : SA DÉLIVRANCE.

Vêsampâyana dit :

Anirouddha était à Sonitapoura retenu en prison avec Ouchâ[1] par le roi des Asouras, Bâna, fils de Bali. Dans cette circonstance il implora la pro-

[1] Cette circonstance n'est pas mentionnée dans la lecture précédente.

tection de la déesse qu'on a surnommée *Cotavî*[2]. O roi, je vais te dire la prière qu'il lui adressa. Après avoir adoré celui qui est infini, impérissable et divin, le premier des dieux, l'éternel et excellent Nârâyana, le seigneur souverain, je te répéterai, tels que Hari[3] lui-même les a célébrés, les noms de cette bienfaisante déesse, que ce dieu vénère et qu'il appelle *Tchandî, Câtyâyanî, Dévî, Âryâ*[4], que les Richis et les dieux honorent avec les fleurs de l'éloquence[5], déesse existant dans tous les corps et révérée de tous les êtres. Anirouddha lui dit :

« Le front baissé devant toi, pur d'esprit et de corps, je t'invoquerai, je « t'appellerai à mon secours, ô toi qui es la sœur[6] d'Indra et de Vichnou. « Tu es Gôtamî[7]; tu as été la terreur de Cansa et le bonheur d'Yasodâ; tu « es née au milieu des vaches, et tu as été la fille du berger Nanda[8].

« Pure, sage, habile, heureuse, sainte, tu es le fléau des enfants de Diti : « tu habites dans tous les corps, et le monde entier te révère. Antique, « clairvoyante, tu es Mâyâ[9]; tu as la face et l'éclat de la lune. Tu es la tran- « quillité, la fermeté, la mère; tu es celle qui séduit[10] les yeux et charme « les esprits.

« Les dieux et les Richis t'adressent leurs hommages; tous les êtres t'ado- « rent. Tu es Câlî[11] Capâlinî[12], Câtyâyanî, Dévî; tu inspires et tu chasses « la crainte. On te décerne le nom de vierge[13] et le titre de belle[14]; tu es « Câlaratrî[15], sortant du terrible Câla. Trois yeux ornent ton front[16]. Tu « suis avec fidélité les règles saintes[17].

[2] Ce mot signifie *nue*. Voyez lecture CLXXXII.

[3] Dans la LVIII[e] lecture, le poëte a inséré une prière à cette même déesse, qui va s'incarner dans le sein d'Yasodâ.

[4] Voyez pour toutes ces épithètes cette même lecture LVIII, tom. I, pag. 264.

[5] वाक्पुष्प *vâkpouchpa*.

[6] Nous reverrons ce mot plus bas. C'est un terme qui exprime l'amitié, ou une alliance toute métaphysique, plutôt qu'une parenté naturelle.

[7] Ce mot indique sans doute une naissance de la déesse dans la famille de Gotama. Mais je ne connais pas cette légende. Voyez lect. XXXII, tom. I, pag. 150.

[8] Voyez lecture LIX, tom. I, pag. 269.

[9] Voyez la CXV[e] lecture, note 17.

[10] मोहनी *mohanî*.

[11] Siva étant confondu avec le Temps ou Câla, sa femme s'appelle *Câlî*.

[12] On représente Siva avec un collier de crânes : de là son surnom de *Capâlin*, dont le féminin est *Capâlinî*.

[13] कन्या *canyâ*.

[14] सौम्या *sômyâ*.

[15] Voyez la LVII[e] lecture, tom. I, pag. 264.

[16] Siva est représenté avec trois yeux.

[17] Mot à mot, *elle est brahmatchârinî*.

« Tu es l'éclair [18], tu es aussi le son qui retentit au sein du nuage. Tu es « le squelette [19], comme tu es aussi la déesse au large visage. Douée des « plus nobles qualités, tu es la première dans toutes les espèces d'êtres [20]; « tu es Sacounî [21] et Révatî [22]. Parmi les *tithis* [23], tu es Pantchamî [24], Cha- « chtî [25], Pôrnamâsî [26] et Tchatourdasî [27]. En toi sont les vingt-sept constella- « tions, toutes les rivières, les dix régions du ciel.

« Tu habites les villes, les bois, les jardins, les portes, les pavillons [28] qui « couronnent les palais. Tu es Gângî [29] et Gândhârî ; livrée aux saints exer- « cices de l'*yoga*, tu dispenses les grâces de la dévotion. Tu es la pudeur, « la fortune, la gloire, l'espérance, la joie du ciel [30], Saraswatî [31], et, la mère « des Vèdes, Sâvitrî [32], entièrement dévouée à ses adorateurs [33].

« Pieuse pénitente, tu procures la paix du cœur. Tu es Écânansâ [34]. Tu « apparais avec six faces [35]. Une aigrette magnifique orne ta tête [36]. Tu es « Madirâ [37], Tchandî, Ilâ [38], Couchmândî [39]. Si tu soutiens les êtres, tu es

[18] Le nom de l'éclair, qui est féminin en sanscrit, est ici *sôdâminî*.

[19] Littéralement, *tu es Vétâlî*. Un *vétala* est un mauvais esprit qui hante les cimetières et anime des corps morts.

[20] यूथस्याग्रा *yoûthasyâgrâ*.

[21] Ce mot est le nom d'un oiseau qui est le milan ou l'aigle.

[22] Nom de la deuxième constellation.

[23] C'est-à-dire les jours lunaires.

[24] Le cinquième jour.

[25] Le sixième jour.

[26] Le jour de pleine lune.

[27] Le quatorzième jour.

[28] अट्टाल *attâla*.

[29] J'ignore d'où provient cette épithète donnée à Dévî. Gangâ reçut d'Agni Cârtikéya, fils de Siva. Mais je ne vois pas pour quelle raison la mère de Cârtikéya aurait été surnommée *Gângî*. D'un autre côté, Siva reçoit le Gange sur sa tête, quand ce fleuve descend du ciel; de là vient que ce dieu est nommé *Gangâdhara*. Le mot *Gângî* aurait-il le même sens que *Gangâdhara?* Peut-être aussi ce mot et celui de *Gândhârî* qui suit ne signifient-ils que *déesse adorée sur les bords du Gange et dans le Gândhâra*.

[30] Est-ce bien le sens de दिवस्पर्शा *divasparsâ?*

[31] Saraswatî, déesse de l'éloquence, est ordinairement fille et femme de Brahmâ.

[32] Voyez lecture CLXIV, note 13.

[33] भक्तवत्सला *bhaktavatsalâ*. Ce mot pourrait aussi signifier qu'*elle affectionne les offrandes de riz bouilli*.

[34] Voyez lecture CLVIII, note 3.

[35] C'est ainsi que l'on représente le dieu Cârtikéya, fils de Dévî. De ces six faces, quatre représentent les points cardinaux, et les deux autres le zénith et le nadir.

[36] कोटीर्य्या *côtîryyâ*. Ce mot peut aussi désigner que les cheveux de la déesse sont en désordre.

[37] Déesse des liqueurs fermentées.

[38] Ce mot s'emploie pour signifier la *vache* ou la *terre*.

[39] Nom de Dévî, lequel est aussi celui d'une plante, *cucurbita pepo*.

« aussi l'amie des combats. Tu répands la crainte, et tu brises l'audace « de tes ennemis. Tu aimes le séjour du Malaya[40], du Mandara, du Vin- « dhya, du Kêlâsa.

« Brillante de beauté, tu es portée sur un char que traînent des lions. « Tu revêts mille formes : ton étendard est orné de l'image d'un lion. C'est « en vain qu'on voudrait te prendre, te vaincre, t'approcher : ta vue seule « a épouvanté Nicoumbha. Amie des liqueurs, tu es Sourâdévî[41]. Tu es la « jeune sœur du dieu qui lance le tonnerre, et l'épouse de Siva. Tu es aussi « Kirâtî[42], couverte de haillons et adorée par les troupes de brigands.

« Tu aimes à te nourrir du beurre consacré, et à boire le *soma*. Tu « es Sômyâ, habitante de toutes les montagnes. Tu as frappé à mort Soum- « bha et Nisoumbha. Ta large poitrine est semblable au front d'un éléphant. « Mère de l'armée des Siddhas, tu es adorée par les Siddhas et les Tchâ- « ranas. Noble déesse, tu es la mère de Coumâra[43], tu es Pârwatî, fille « d'Himâlaya.

« Tu es le père et la mère de tous les êtres; tu es le monde tout entier, « le ciel, les dieux et les Apsarâs : c'est par toi que sont devenues fécondes « les cinquante[44] filles de Dakcha, les épouses des dieux, celles qui ont « uni leurs destinées aux mille enfants de Cadrou[45], à leurs fils et à leurs « petits-fils, celles qui se sont mariées aux Richis, aux Yakchas, aux Gan- « dharvas, aux Vidyâdharas et aux mortels.

« Tu es adorée dans les trois mondes qui retentissent des chants har- « monieux des Kinnaras. Incompréhensible, infinie, tu es tout ce qui existe. « Salut à toi ! Je t'adore sous ces noms et sous d'autres encore, ô Gôtamî ! « Que ta faveur daigne me délivrer promptement de ces liens. Jette sur « moi un regard de bonté, déesse aux yeux de lotus; je me prosterne « devant toi et j'implore ta protection. Daigne aussi me délivrer de toute « autre espèce de chaînes.

« Brahmâ, Vichnou, Roudra, la lune, le soleil, le feu, les vents, les « Aswins, les Vasous, les Viswas, les Sâdhyas, Mahendra, le nuage, Dhâ-

[40] C'est la chaîne des Ghates occidentales.

[41] Autre nom de la déesse des liqueurs.

[42] Les Kirâtas, nommés *Kirrhadæ* dans Arrien, sont des peuples sauvages qui habitent les montagnes. Dans le *Kirâtârdjounîya*, Siva se déguise en Kirâta pour faire la guerre à Ardjouna.

[43] Nom de Cârtikéya.

[44] La IIIe lect., tom. I, pag. 15, en compte soixante.

[45] Voyez *ibid.*, pag. 22.

« tri[46], la terre, les dix régions célestes, les vaches, les constellations, les « planètes, les rivières, les lacs, les torrents, les mers, les Vidhyâdharas, « les oiseaux, les serpents, les Souparnas[47], les Gandharvas, les Apsarâs, enfin « le monde entier aime à chanter les louanges de Dévî.

« Celui qui lit avec dévotion cette prière sacrée en l'honneur de Dévî « reçoit d'elle une grande faveur le septième mois. O déesse aux seize bras[48], « ornée de parures diverses, brillante de perles sur tous tes membres, éle- « vant un front ceint d'un diadème superbe, ô Câtyâyanî, on vante ta bien- « faisance. Salut à toi, Mahâdévî! sois touchée de ma prière, et protége-moi. « Accorde-moi une vie heureuse, de l'honneur, de la constance, de la fer- « meté. Que mes fers soient brisés. Daigne exaucer mes vœux! »

C'est ainsi qu'Anirouddha enchaîné célébrait la grandeur de la puissante Dourgâ, dont la face renverse les citadelles. La déesse lui apparut, et, pleine de bonté pour le héros, le délivra de ses chaînes. Elle daigna même le consoler et calmer sa juste impatience. De son doigt elle toucha et ouvrit cette espèce de cage, aussi forte que le diamant, dans laquelle les nœuds des serpents retenaient l'époux d'Ouchâ, puis, s'adressant avec douceur au prisonnier qu'elle venait de délivrer, elle lui dit : « Anirouddha, « le héros armé du *tchacra* va venir achever ta délivrance. Ce vainqueur des « Dêtyas frappera les mille bras de Bâna, et emmènera ce prince dans sa « propre ville. Le fils de Bali se trouvera désarmé, et Hari porté sur le roi « des oiseaux t'enlèvera avec la fille de Bâna. »

Anirouddha, apprenant ainsi que Bâna allait bientôt ressentir les effets du terrible *tchacra*, rendit à Dévî des actions de grâces, et dans l'accès de sa joie son visage brillait comme le disque de la lune. « Adoration à toi, « bienfaisante Dévî! adoration à toi, redoutable ennemie des Asouras! « adoration à toi, souveraine toujours puissante! adoration à toi, secourable « amie de tous les êtres! adoration à toi, qui as vaincu le grand Asoura « Mahicha[49]! à toi, qui as toujours été la terreur de tes ennemis! à toi, « qui es Brahmânî, Indrânî, Roudrânî[50], le passé et l'avenir, à toi toujours

[46] Nom de Brahmâ ou de Vichnou.

[47] Oiseaux semblables à Garouda.

[48] Ordinairement on ne lui en donne que dix.

[49] Voyez lecture CLXIV, note 10.

[50] Ces noms sont ceux par lesquels on exprime l'énergie femelle de Brahmâ, d'Indra et de Roudra, contenue dans Dévî. C'est ce qu'on appelle aussi les *mâtris*. Voyez lecture CXVIII, note 88. Voyez aussi ce mot dans le dictionnaire de M. Wilson.

« glorieuse ! Sauve-moi de tous les maux, ô Nârâyanî[51], je t'adore ! Je t'adore, « mère et maîtresse du monde, illustre pénitente, fidèle en amitié ; fille « d'Himâlaya, ô toi qui es la terre elle-même, déesse aux yeux de lotus, « sauve-moi. Je me prosterne à tes pieds pour implorer ta protection. Je « t'adore, le front baissé avec respect, et te remercie de m'avoir délivré « de mes chaînes. Garde-moi de tout péché. O Nârâyanî, je t'adore. Sauve- « moi de tout mal, ô toi qui es la terreur des Dânavas. Épouse chérie de « Roudra, noble déesse, qui guéris les maux de tes serviteurs, maîtresse « souveraine, délivre-moi de la crainte de tous les maux. »

Celui qui lit avec recueillement cette prière sacrée en l'honneur d'Âryâ sera purifié de tout péché, et ira dans le monde de Vichnou ; s'il est dans les fers, il recouvrera sa liberté. Tel est l'effet inévitable de cette lecture.

CENT-SOIXANTE ET SEIZIÈME LECTURE.

TÉMOIGNAGE RENDU A CRICHNA.

Vêsampâyana dit :

Cependant le palais d'Anirouddha était rempli des gémissements de toutes ses femmes. Elles ne voyaient plus leur maître chéri : on aurait dit autant de Kinnarîs[1] affligées. « Hélas ! hélas ! s'écriaient-elles, le maître du « monde, Crichna, habite auprès de nous, et notre seigneur nous est enlevé, « et nous sommes livrées à la crainte. Indra et les Dieux ses sujets, les Âdy- « tyas, les Marouts, à l'ombre de son bras puissant, vivent tranquilles dans « le ciel. Ce héros est la terreur à la fois et la sécurité du monde. Et voilà « qu'on nous ravit son petit-fils, le vaillant Anirouddha. Quel est donc l'au- « teur de ce crime ? Ah ! certes, il est intrépide dans son forfait, l'insensé « qui ose ainsi provoquer la colère terrible du fils de Vasoudéva. Il se « trouve sous la dent de la Mort entr'ouvrant sa bouche pour le dévorer, « celui qui a la folie d'attaquer le généreux Crichna. L'époux lui-même de

[51] Voyez la note précédente. — [1] C'est le féminin du mot *kinnara*, espèce de musicien céleste.

« Satchî, s'il se rendait coupable envers l'enfant d'Yadou d'un semblable « crime, ne pourrait sauver ses jours. Privées de notre époux, nous n'avons « plus à attendre que le malheur et la honte : la mort seule est désormais « notre partage. » Tels étaient les discours de ces femmes éplorées, et dans leur profonde affliction elles versaient des larmes. Leurs yeux, inondés de pleurs, ressemblaient aux calices des lotus remplis d'eau dans la saison des pluies, et, sous leurs longues paupières recourbées, ils paraissaient comme rougis de sang. Du sein de leurs palais leurs cris se répandaient au dehors; ainsi s'élèvent dans l'air les bêlements plaintifs de mille brebis. A ce bruit effrayant et nouveau, l'alarme régna dans la ville, et tous les héros sortirent rapidement de leurs maisons. « D'où viennent ces cris que l'on entend dans « le palais d'Anirouddha? Défendus par Crichna, comment pouvons-nous « être encore inquiétés? » Remplis d'une tendre sollicitude, le regard effaré, telles étaient les questions qu'ils s'adressaient, pareils à des lions que la crainte vient de faire sortir de leur caverne.

En cet instant le tambour de guerre fut frappé pour les avertir de se rendre au conseil : à ce son ils arrivèrent tous. « Quel est donc cet événe- « ment? » se demandèrent-ils, et ils apprirent bientôt les uns des autres ce qui venait d'arriver. Les yeux remplis de larmes et rouges de colère, les invincibles Yâdavas restaient immobiles, et soupiraient. Au milieu du silence général, Viprithou prit la parole, et s'adressant au grand Crichna, dont la douleur s'exhalait en longs soupirs : « Noble et vaillant héros, pour- « quoi restes-tu ainsi pensif? Tous les Yâdavas mettent leur confiance dans « la vigueur de ton bras. Tous ceux qui ont recours à toi ont obtenu pro- « tection. Le grand Indra a senti qu'en toi était la défaite comme la vic- « toire. Il dort heureusement sans inquiétude. Comment donc, toi, peux-tu « éprouver des chagrins? Tes parents sont tous plongés avec toi dans « cette mer d'amertume. Retire-les de cet abîme, héros généreux. Quel « est cet événement qui cause tes soucis? Ce n'est rien, dis-tu. O Mâdhava, « ce n'est pas en vain que tu réfléchis. »

Pendant ce discours Crichna ne cessait de soupirer. Aussi habile que Vrihaspati[2] dans l'art de la parole, il répondit : « Viprithou, je pensais à ce « que je dois faire; et plus je médite, moins je puis fixer mon irrésolu-

[2] Maître des dieux, surnommé *Gourou* ou *Sourâtchârya*.

« tion. Ainsi je ne saurais en ce moment répondre convenablement à ton « discours. Je vais m'expliquer devant les Dâsârhas [3]. Apprenez, héros « Yâdavas, ce qui me jette dans cette préoccupation d'esprit. Quand tous « les princes de la terre vont apprendre l'enlèvement d'Anirouddha, ils « penseront que nous tous, ses parents, nous sommes sans force et sans « puissance. Le fils d'Ahouca, notre roi, fut un jour enlevé par Sâlwa [4], « mais ramené par nous après un combat sanglant. Dans son enfance Pra- « dyoumna nous a été ravi par Sambara : ce fils de Roukminî nous est « revenu après avoir tué son ravisseur sur le champ de bataille [5]. Mais au- « jourd'hui quel est donc le sort du fils de Pradyoumna? C'est là ce qui fait « l'objet de mes réflexions, vaillants héros. Oui, je combattrai l'ennemi qui « a osé mettre son pied sur ma tête sans qu'il fût réduit en cendres : lui « et sa race y perdront la vie. »

« Ainsi soit fait! dit Sâtyaki; cependant il faut, ô Crichna, envoyer des « émissaires à la recherche d'Anirouddha, Qu'ils parcourent toute cette « terre, les montagnes, les bois. » « Eh bien! dit Crichna en souriant au fils « d'Ahouca, envoyez sur-le-champ ces émissaires à la recherche d'Aniroud- « dha. Qu'on en dirige, ô roi, et au dedans et à l'extérieur. » Ougraséna fit exécuter à l'instant les ordres de Crichna : il expédia, pour retrouver Anirouddha, des émissaires dans toutes les directions : il leur fournit des chevaux et des chars. « Allez, leur dit-il, parcourez tout dans nos do- « maines au dedans et au dehors. Visitez sur le Rêvata les lieux couverts « de roseaux ou ombragés d'arbres; parcourez le Rikcha sur vos chevaux ra- « pides. Ne passez aucun bois, aucun jardin sans l'inspecter. Allez partout « hardiment. Vous aurez à vos ordres des milliers de chevaux et de chars. « Allez, et cherchez le petit-fils d'Yadou. »

Le général Anâdhrichti prit la parole et dit au puissant Crichna avec une espèce de crainte respectueuse : « O Crichna, écoute, je te prie, mon « discours; il y a déjà quelque temps que je désire te parler. Asiloman, « Pouloman [6], Nisounda et Naraca [7], Sôbha, Sâlwa [8], Mênda [9], Dwivida [10],

[3] Nom donné aux Yâdavas.

[4] C'est le prince dont il est question dans la cv[e] lecture et les suivantes.

[5] Voyez la lecture CLXI et les suivantes.

[6] Pouloman est ordinairement le nom d'un Richi, beau-père d'Indra, tué par son gendre.

[7] Voyez lecture CXX, tom. I, pag. 517.

[8] Voyez lecture CXLVI, note 18.

[9] Dânava tué par Vichnou.

[10] Nom d'un singe tué par Râmatchandra.

« le grand Hayagrîva [11] avec tous les siens ont perdu la vie après de longs « combats soutenus dans l'intérêt des dieux. Toutes ces querelles ont été « terminées sans laisser aucune suite. O Govinda, tu as frappé de manière « à ne pas laisser de chef d'arrière-garde. Mais l'œuvre difficile que tu as « exécutée en enlevant le Pâridjâta [12] ne se trouve pas entièrement terminée : « elle doit encore avoir des conséquences. Indra, monté sur Êrâvata, malgré « son habileté dans les combats, a été vaincu par la force de ton bras; « mais son ressentiment n'est pas éteint, et ce ressentiment aura des suites. « Je crois qu'Anirouddha a été enlevé par Maghavan [13]. Quel autre que « lui peut avoir l'audace et la puissance de se déclarer ton ennemi? Tel « est mon avis. »

Le sage Crichna, respirant avec la force de l'éléphant, répondit au vaillant Anâdhrichti. « Général, c'est une erreur. Les Dévas ont trop de géné« rosité, trop de sagesse et de prévoyance pour agir ainsi. Je leur ai rendu « assez de services dans leurs querelles avec les Dânavas, et pour les sou« tenir j'ai frappé dans les combats un assez grand nombre d'ennemis : je « n'ai jamais eu d'autre pensée, d'autre soin que de leur témoigner mon « dévouement et mon amitié. Comment pourraient-ils me manquer, après « avoir reçu tant de preuves de mon attachement? Toujours nobles et gé« néreux, ils sont reconnaissants et attachés à leurs devoirs. Anâdhrichti, « tu te trompes. Anirouddha n'a été enlevé que par suite de quelque in« trigue de femme. Mais une manœuvre aussi indigne n'est pas dans la « nature des Dévas. »

Acroûra, qui venait d'entendre ces paroles de Crichna, ajouta à son discours ces réflexions sages qu'il prononça d'une voix douce et insinuante : « Seigneur, ce que fait Indra, nous le faisons aussi, et la conduite de « l'époux de Satchî est en tout modelée sur la nôtre. Les dieux nous doi« vent protection, comme nous devons aussi protection aux dieux. C'est « pour eux que tu as pris un corps humain, toi, Vichnou, vainqueur de « Madhou, dieu des dieux, héros, et maître éternel. » Émbeen par ces mots d'Acroûra, Crichna lui dit avec affection : « Anirouddha, certainement, « n'a été enlevé ni par les dieux, ni par les Gandharvas, ni par les Yakchas « et les Râkchasas : c'est par une femme et par suite d'une intrigue amou-

[11] Voyez lecture cxx, tom. I, pag. 522. — [12] Voyez lecture cxxxiii. — [13] Nom d'Indra.

« reuse. Les femmes des Dêtyas et des Dânavas sont passionnées, et con« naissent les secrets de la magie. Ce sont elles qu'il faut accuser : c'est de « là que vient le mal. »

Ainsi parla le généreux Crichna, et son explication fut accueillie avec faveur parmi les Yâdavas. Un grand bruit s'éleva : c'était la voix des Soûtas, des Mâgadhas [14], des panégyristes qui célébraient la grandeur de Crichna; leurs doux accents retentissaient dans le palais de Mâdhava, et charmaient son oreille. Mais voilà que de tout côté les émissaires arrivent à la porte du conseil, et s'écrient d'une voix tremblante : « Nous avons visité les jardins, « les assemblées, les rochers, les cavernes, les fleuves et les rivières. Cent « fois nous avons parcouru tous ces lieux, et nous n'avons rien trouvé. » D'autres revenaient aussi, et disaient à Crichna : « Nous avons vu toutes les « contrées, et nous n'avons pas trouvé le fils de Pradyoumna. Enfant « d'Yadou, quels autres ordres voulez-vous nous donner concernant la re« cherche d'Anirouddha ? » Alors les Yâdavas, accablés par la douleur, et, les larmes aux yeux, se dirent : « Que nous reste-t-il à faire? » Les uns, le front baissé, se mordaient les lèvres; les autres fondaient en larmes; d'autres, fronçant le sourcil, pensaient au moyen de sortir d'embarras. Au milieu de leurs réflexions et de cette inquiétude que leur causait le sort de leur parent, le jour disparut, et les Yâdavas, toujours plongés dans leur affliction, résolurent de passer la nuit.

Cependant les instruments de musique et les conques marines retentissaient dans le palais de Crichna pour annoncer l'heure du réveil [15]. Alors au jour pur d'un soleil radieux, Nârada entra seul en riant dans la salle du conseil. A la vue de tous les Yâdavas assemblés avec Crichna, il salua Mâdhava de l'acclamation royale [16]. Crichna, se levant avec empressement, lui présenta l'*arghya* [17] et le *madhouparca* [18], et une vache. Le saint Richi se plaça sur un siége orné d'étoffes magnifiques, et dit aux Yâdavas : « Pour-

[14] Voyez lecture v, tom. I, pag. 30.

[15] Un poëte musicien, nommé *vêtâlica*, est chargé d'annoncer en vers certains moments de la journée, comme le matin et le soir. Il éveille le prince au bruit de la musique et des chants. Ce poëte se nomme encore *khéditâla* ou *khétitâla* et *bhândica*.

[16] C'est-à-dire, *du mot victoire*, जयशब्द *djayasabda*.

[17] Pour ce mot *arghya* ou *argha*, voyez lecture XIV, tom. I, pag. 70, note 21.

[18] Le *madhouparca* est un plat de caillé, de beurre et de miel, présenté aux hôtes que l'on veut honorer.

« quoi donc cet air pensif? Tristes, mornes, abattus, vous êtes sans mouvement et sans énergie, comme des hommes énervés. »

A cette interpellation du grand Nârada, le fils de Vasoudéva répondit : « Pieux brahmane, écoutez-moi. Anirouddha a été enlevé, et nous avons « passé cette nuit à penser aux moyens de remédier à nos inquiétudes. Si « vous avez quelque nouvelle à nous donner de lui, si vous l'avez vu quel« que part, ô divin Mouni, parlez; c'est un service que je réclame de votre « amitié. » L'illustre Késava finissait ces paroles, Nârada lui dit en souriant : « Vainqueur de Madhou, écoutez-moi. Il vient de se livrer entre Anirouddha et Bâna un grand combat, digne de tous ceux que l'on raconte des « dieux et des Asouras. Le sujet de leur querelle est Ouchâ, fille de ce « puissant Bâna : c'est pour cette princesse que l'Apsarâ Tchitralékhâ est « venue enlever Anirouddha. Les deux champions se sont donc livré un « combat terrible, et j'ai admiré moi-même les coups que se sont portés le « fils de Pradyoumna et Bâna : on les aurait pris pour Bali et pour Vâsava. « Enfin Bâna, craignant l'habileté d'Anirouddha, a eu recours à la magie, « et a enchaîné sa valeur par des nœuds de serpents. Il avait même ordonné sa mort. Votre petit-fils a été sauvé par les conseils de Coumbhânda, « ministre de Bâna, et le héros s'est vu lié par les serpents magiques du « prince dont la valeur avait échoué contre lui dans le combat. Mais vous, « ô Crichna, levez-vous promptement pour la gloire et le triomphe. Ce n'est « pas ici le moment d'encourager ceux qui marchent à la victoire : d'ailleurs « le héros, même lorsqu'il est abattu, conserve sa force et sa fermeté. »

Excité par ces paroles, le fier Crichna donna aussitôt l'ordre du départ. Couvert de poudre de sandal et de *lâdjas*[19], il sortit bientôt lui-même. Nârada lui dit : « Crichna, il vous faut par la pensée appeler le fils de Vinatâ. « Autrement il vous est impossible de faire cette route difficile, qui est de « onze mille *yodjanas*. Pour arriver à Sonitapoura, où est maintenant Anirouddha, employez le vaillant Garouda, qui en un moment vous transportera dans la capitale de Bâna. » Après avoir entendu ces mots, Hari pensa à Garouda, et aussitôt le serviteur fidèle se présenta devant lui dans l'attitude du respect. Le fils de Vinatâ, saluant Crichna, lui dit avec soumission : « O dieu dont l'ombilic a produit le lotus mystérieux, pourquoi m'avez-

[19] Voyez lecture CXXXVI, note 10.

« vous appelé? Je désire savoir le service que vous demandez de moi. Quelle « est la ville que je dois renverser du choc de mes ailes? O Govinda, qui « n'a pas éprouvé la force de mes coups? quel est l'orgueilleux insensé qui « court au trépas, ignorant et le poids de votre massue et les feux de votre « *tchacra?* A quel ennemi le héros orné d'une guirlande divine[20] va-t-il « lancer son soc aussi dévorant que la gueule du lion? Quel malheureux « doit rouler à terre, consumé par vos flammes? Quel est celui dont les « sens vont défaillir au son de votre conque divine, ô Mâdhava? Quel est « le prince qui, avec sa suite, est destiné à descendre au séjour d'Yama? »

Ainsi parlait le sage Garouda; le fils de Vasoudéva lui répondit: « Écoute, « roi des oiseaux. Le fils de Bali, Bâna, a surpris par la ruse le fils de « Pradyoumna, et le retient enchaîné dans la ville de Sonitapoura. Enivré « du charme de l'amour, Anirouddha s'est vu lié par des nœuds de ser- « pents venimeux. C'est pour aller le délivrer que je t'ai appelé. Il n'est que « toi qui puisses me seconder pour ce voyage. Transporte-moi prompte- « ment dans les lieux où est retenu le fils de Pradyoumna. La fille des « rois de Vidarbhâ[21], sa mère, pleure et appelle son enfant à grands cris: que « par toi la mère et le fils se trouvent bientôt réunis. Tu sais qu'autrefois « tu ravis l'ambroisie, et qu'alors nous fîmes ensemble un traité: tu es de- « venu mon étendard, mon compagnon fidèle[22]. Puissant ennemi des ser- « pents, toi que je regarde comme mon ami, prouve-moi aujourd'hui que tu « m'es attaché. Aucun oiseau ne t'égale en rapidité. Approuvant jadis ton « noble motif, je ne t'ai point maudit, quand seul tu as délivré ta mère du « poids de l'esclavage sous lequel elle gémissait. Du choc de tes ailes des « guerriers ont été par toi terrassés dans le combat. Tu as prêté ton dos vi- « goureux à des troupes entières de Souras. Viens avec moi dans des régions « inabordables; je veux devoir la victoire à ton secours. Par l'étendue de « tes ailes tu ressembles au Mérou; par leur légèreté tu ressembles au

[20] वनमालिन् *vanamâlin*. Crichna porte une guirlande nommée *vanamâlâ*.

[21] Voyez lecture CXVII.

[22] Vinatâ, mère de Garouda, était devenue, à la suite d'une gageure, esclave de Cadrou, mère des serpents. Ceux-ci promirent de la délivrer si Garouda voulait leur donner le breuvage d'immortalité, dont la lune est le réservoir. Garouda alla saisir la lune et la cacha sous son aile. Indra avec les dieux vint l'attaquer et fut vaincu. Vichnou fut plus heureux; mais, content de la conduite de Garouda, il lui accorda une capitulation honorable. Garouda devint la monture de Vichnou, et quand le dieu est porté sur un char, l'oiseau se place au-dessus de lui en forme de bannière flottante.

« dieu de l'air. Il ne fut, il n'est, il ne sera aucune force pareille à la tienne. « Puissant enfant de Vinatâ, généreux et noble ami, unissons-nous pour « sauver Anirouddha. »

« Je suis confus, dit Garouda, des discours que vous me tenez, magna« nime Crichna. A votre faveur seule je dois mes succès, ô Késava. Je suis « heureux des éloges que vous m'adressez. Mais c'est à vous qu'est due toute « louange, et c'est vous qui me louez! Vous êtes au-dessus des Vèdes, au« dessus des Souras. C'est de vous que vient toute grâce. Vous savez ce qui « est utile à tous les êtres, et vous comblez de bienfaits ceux qui sont dans « le besoin. Vous avez quatre bras et quatre formes[23] : c'est vous qui diri« gez les quatre holocaustes[24], qui connaissez les devoirs des quatre ordres « de dévots, qui offrez les quatre sacrifices. Vous êtes le grand poëte[25] : vous « portez avec honneur l'arc, le *tchacra* et la conque. Célébré entre tous les « dieux, vous soutenez la terre. Noble fils de Dévakî, vous êtes armé de la « massue et du disque; vous avez pour l'amour des vaches élevé le Govard« dhana[26]; par vous sont tombés Cansa et Tchânoûra, le premier, le plus « habile des lutteurs[27]. Ce dernier exploit vous a rendu le maître et le pro« tecteur de ceux qui s'exercent à la lutte. Être supérieur, vous êtes l'ami, le « défenseur, le soutien toujours assuré des Brahmanes. Identifié avec Brahmâ, « constamment secourable, c'est vous qu'on appelle *Dâmodara*[28]; c'est vous « qui avez donné la mort à Pralamba[29], à Késin[30], à d'illustres Dânavas, « à Asiloman, à Râvana[31]. C'est de vous que Vibhîchana[32] et Sougrîva[33]

[23] Brahmâ est représenté avec quatre têtes; mais je ne sais pas précisément ce qu'on entend ici par les quatre formes de Crichna. Ce sont peut-être les quatre Vèdes.

[24] J'ai déjà dit que sans doute ces quatre holocaustes étaient les quatre sacrifices désignés, liv. II des lois de Manou, sl. 80, sous le nom de *pâcayadjnas*. Je ne sais quelle différence le texte prétend mettre ici entre चतुर्होत्र et चतुर्क्रतु. Ces quatre sacrifices sont l'offrande aux Viswadévas, le Srâddha particulier, le Srâddha perpétuel, et l'hospitalité.

[25] महाकवि *mahâcavi*.

[26] Voyez lecture LXXIV, tom. I, pag. 312.

[27] Voyez lecture LXXXVI, tom. I, pag. 366.

[28] Voyez lecture LXIII, tom. I, pag. 279.

[29] Voyez lecture LXX, tom. I, pag. 300.

[30] Voyez lecture LXXX, tom. I, pag. 338.

[31] C'est Râmatchandra qui l'a tué.

[32] C'était le frère de Râvana, qui fut appelé à lui succéder au trône de Lancâ : il avait été l'ami et l'allié de Râma.

[33] Chef de singes, ami de Râma. Quand Râma arriva dans le pays de Sougrîva, celui-ci était révolté contre le roi Bâlin, son frère, qui lui avait enlevé sa femme Roumâ. Bâlin fut blessé à mort par Râma, et partagea son royaume entre son frère Sougrîva et son fils Angada. Son

« ont reçu leur royaume, vous qui avez tué Bâlin [34], qui avez détrôné « Bali [35], et enlevé des trésors de pierres précieuses [36]. Vous êtes vous-même « la première des pierres précieuses. Sorti du sein de Samoudra, vous êtes « Varouna, vous êtes la grande source des rivières. Paré de votre arc et de « votre conque, vous êtes le plus illustre des archers. On vous nomme *Dâ-« sârha,* habile et savant guerrier. On vous appelle aussi *Govinda.* Vous êtes « l'océan, l'éther, les ténèbres, le *swarga,* la terre, celui qui trouble la « mer, qui porte le *swarga,* qui est le prix destiné à un grand nombre. « Vous êtes aussi le grand nuage, le père de toute semence. Vous êtes le « perturbateur des trois mondes, celui qui porte avec lui la colère, le mal « et la crainte; mais en même temps vous êtes le désir et celui qui le sa-« tisfait. Vous savez manier toute espèce d'arc. Vous êtes celui qui dérange « et qui arrange [37], qui détruit et qui construit [38]; vous êtes le germe d'or [39], « l'embryon de la terre, l'être immatériel et l'être revêtu de formes, le « maître [40], le grand dieu [41], doué de qualités innombrables. Vous daignez « me louer, et c'est vous, être éternel, qui méritez d'être loué. Ceux sur « lesquels votre regard ne daigne pas s'attacher, malgré leur force terrible, « sont frappés par la verge d'Yama, et forcés de rétrograder dans l'échelle « de la création. Ceux au contraire que vous regardez d'un œil de bonté « sont dans ce monde et dans l'autre délivrés de tout péché, et vont tous « dans le *swarga.* O seigneur, je me soumets à tous vos ordres. Commandez, « je suis disposé à vous obéir. »

En même temps Garouda, après avoir fait entendre l'acclamation royale, ajouta ces mots, « Me voici prêt, seigneur, à vous servir de monture; » et, s'approchant de Crichna, il frémissait de plaisir. Alors le héros, l'embrassant par le cou, lui dit : « Ami, à la perte de nos ennemis! reçois cet *argha.* » Aussitôt

royaume se nommait *Kichkindha,* près du Mysore.

[34] Voyez la note précédente.

[35] Lors de l'avatare appelé *Vâmana.*

[36] Voyez lecture CXXI.

[37] संवर्त्तः et वर्त्तनः.

[38] प्रलयः et निलयः.

[39] *Hiranyagarbha.* Voyez lecture I, tom. I, pag. 5. On donne le nom de *garbha* au lit du Gange, quand le fleuve est à sa plus grande hauteur. Ses flots chargés de limon méritent bien alors l'épithète de *hiranya* (doré). Ne serait-ce pas là l'explication physique de la fiction poétique de l'*hiranyagarbha?*

[40] ईश *Îsa.* Ce nom est ordinairement donné à Siva, et est synonyme d'*Îswara.* Voyez lect. I, tom. I, pag. 5.

[41] *Mahâdéva,* nom de Siva.

le dieu qui porte la conque, le *tchacra*, la massue et le cimeterre, présente avec empressement à Garouda l'offrande de l'*argha;* et, peu d'instants après, sur le dos de l'oiseau céleste apparaît le premier des êtres, ardent à saisir la victoire, celui que sa couleur a fait nommer *Crichna* [42], celui qui a tué Cansa, Késin, Pralamba, qui a quatre bras et quatre armes, qui connaît les quatre Vèdes et les six Védângas, celui dont la poitrine est ornée du Srîvatsa [43], dont l'œil ressemble à la fleur du lotus, dont le poil est hérissé et la peau douce, les doigts et les ongles réguliers, dont le blanc des ongles est teint en rouge [44], dont la voix est douce et pénétrante, les bras longs, arrondis et pendants jusqu'aux genoux [45], la face noire, dont le corps, brillant de jeunesse, tient de l'apparence du lion, et resplendit comme mille soleils; qui, maître, âme et essence de la nature, possède les huit qualités souveraines [46] qu'il a reçues du suprême Pradjâpati, et qui règne sur les Pradjâpatis, les Sâdhyas et les dieux, celui enfin dont la gloire est célébrée par les Soûtas, les Mâgadhas et les panégyristes divins, et par les illustres Richis, instruits dans la science des Vèdes et des Védângas.

Après avoir fait proclamer la déclaration de guerre dans la ville de Dwâravatî, le noble fils de Vasoudéva se mit en route. Il était assis sur Garouda, ayant derrière lui le héros qui porte le soc et ensuite le terrible Pradyoumna. « Sois vainqueur de Bâna et de ses satellites. Personne ne « peut te résister dans le combat. De toi dépendent la prospérité constante, « et la victoire qui accompagne la puissance. Oui, tu vaincras ce roi des Dêtyas « et son armée. » Ainsi s'exprimaient les Siddhas, les Tchâranas, les Maharchis qui parcouraient les plaines de l'air, et que Crichna rencontrait sur son passage tandis qu'il volait au combat.

[42] *Crichna* signifie *noir*.

[43] Voyez lecture XLI, tome I, page 185, note 20.

[44] Pratique usitée dans l'Inde.

[45] C'est l'explication que l'on a aussi donnée du surnom d'Artaxerce *Longuemain*.

[46] Il est question ici ou des huit facultés surnaturelles appelées *vibhoûti;* ou des huit armes dont il sera fait mention au commencement de la lecture suivante; ou de huit présages heureux, tels que ceux que l'on nomme *achtamangala* (voyez ce mot dans M. Wilson); ou de ces huit formes que l'on donne à Siva, surnommé pour cette raison *achtamoûrttîdhara*, et qui sont invoquées dans le prologue du drame de Sacountalâ; ou bien encore de la présidence qui aurait été accordée au dieu sur les huit points cardinaux : अष्टगुणामैश्वर्यं.

CENT-SOIXANTE ET DIX-SEPTIÈME LECTURE.

VICTOIRE REMPORTÉE SUR LE FEU.

Vêsampâyana dit :

Au bruit que faisaient les instruments de musique, les conques, les chants des Soûtas, des Mâgadhas, des panégyristes, les acclamations des mortels qui lui souhaitaient la victoire, Crichna avait pris une forme qui le rendait aussi brillant que le soleil, la lune et Indra. Au moment où le fils de Vinatâ allait s'élever dans les airs, la splendeur de Hari éclata sur toute la personne de Késava. Le dieu à l'œil de lotus apparut comme une large montagne, et, disposé à frapper le Dânava, il prépara ses huit bras [1]: ceux de droite étaient armés du cimeterre, du *tchacra,* de la massue, de la flèche; ceux de gauche, du bouclier, de l'arc, du tonnerre [2] et de la conque. Au-dessus de lui s'élevaient mille têtes, qui se dressaient sur les mille corps de Sancarchana [3]. Celui-ci, vêtu de blanc, fier et superbe comme le Kêlâsa aux cimes magnifiques, ressemblait, sur la croupe de Garouda, à la lune qui se lève. Quant au vaillant Pradyoumna, volant aux combats, il resplendissait comme le grand Sanatcoumâra [4]. Garouda, du vent de ses ailes, agitait les hautes montagnes, et couvrait à lui seul le chemin des vents. Il traversait rapidement cette route supérieure, fréquentée par les Siddhas et les Tchâranas. Râma dit à l'incomparable Crichna : « D'où vient que « nous avons perdu notre couleur naturelle pour prendre celle de l'or ? « que signifie ce prodige? qu'allons-nous faire du côté du Mérou? » « Je

[1] Dans la lecture précédente on ne lui donnait que quatre bras : le lecteur doit être accoutumé à ces petites contradictions.

[2] Le manuscrit dévanâgari de Paris à la place de ce mot met *une fleur de lotus, padma.*

[3] Sancarchana ou Balarâma est une incarnation du serpent Ananta, à qui la mythologie donne mille têtes, servant de pavillon au dieu Crichna.

[4] Voyez lecture XVII, tom. I, pag. 78.

« pense, répondit Crichna, que nous arrivons près de la ville de Bâna : et « pour la protéger, ce feu brillant a été allumé[5]. On l'appelle *âhavanîya*[6], « et c'est de ses reflets que nous sommes en ce moment frappés : c'est là « ce qui change notre couleur. » « Eh bien! reprit Râma, si nous sommes « arrivés près de notre ennemi, éteignons ce feu, et profitons de cet avan- « tage pour commencer sur-le-champ notre attaque. » « Allons, dit Crichna « au fils de Vinatâ, agis le premier et promptement : je frapperai plus tard « le dernier coup. »

A ces mots, Garouda s'élance vers le Gange céleste : il se donne à lui-même mille têtes, plonge dans le fleuve, y boit une grande quantité d'eau, et vient ensuite la rejeter en forme de pluie, pour éteindre le feu dont la clarté s'étendait au loin. Ce feu a jeté sa dernière lueur, et Garouda, étonné lui-même de ce résultat, s'écrie : « Quelle doit être un « jour la force du feu qui brûlera les mondes à la fin des âges, si celui-ci « a pu altérer la couleur du sage Crichna! Mais je vois en ce moment réu- « nis ensemble trois feux capables sans doute de consumer les trois mondes, « Crichna, Sancarchana et le vaillant Pradyoumna. » Après avoir détruit ce grand rempart, le roi des oiseaux prit son vol, formant avec ses ailes un bruit terrible. Les Feux[7], serviteurs de Roudra, à cette vue, se demandaient : « Comment sont-ils venus ici ces trois hommes formidables, mon- « tés sur Garouda? Ce ne sont pas nos compagnons de la colline et du pâ- « turage[8]. » Et en même temps ils engagent le combat avec les trois Yâdavas. Le bruit des armes, leurs cris pareils à des rugissements de lion s'étendent au loin. Alors le roi des Feux[9] envoie ses gens sur le lieu du combat : « Hâtez-vous, » leur dit-il. Tel est l'ordre qu'il leur transmet de la part de Bâna. Ils arrivent, ils voient que leurs compagnons sont engagés dans un grand combat avec le fils de Vasoudéva. Ce sont Calmâcha, Cousouma, Dahana, Sochana, et le violent Tapana, c'est-à-dire les cinq Feux employés

[5] Dans l'analyse que M. Wilson a donnée du drame composé sur l'histoire de Bâna, il est dit, acte 3, que la capitale de Bâna était entourée d'une muraille de flamme perpétuelle. Voilà pourquoi on la surnommait *Âgnéya*.

[6] Ce mot s'emploie ordinairement pour désigner un feu consacré, qui est pris au feu perpétuel du maître de maison et qui sert pour les sacrifices.

[7] On voit ici que les feux sont personnifiés : अनुचराग्नयः.

[8] गिरिव्रजवह्नयः.

[9] अग्निराट्.

dans l'offrande de la *swâhâ* [10]. D'un autre côté, se présentent avec toutes leurs forces les cinq Feux qui accompagnent la *swadhâ* [11], Pithara, Pataga, Swarna, Agâdha et Bhrâdja. Ajoutez à ceux que je viens de nommer les deux Feux du Djyotichtoma [12], employés aussi dans le Vachatcâra [13], et entourés d'un éclat étincelant. Monté sur un char enflammé, armé d'un trident flamboyant, entre ces deux Feux brille le grand Richi Angiras; Crichna qui l'aperçoit, animé d'une ardeur héroïque, s'écrie en riant : « O Feux, arrêtez : celui-ci va vous montrer ce que vous avez à craindre de moi : mes « traits ont déjà brûlé les diverses régions du ciel et surtout celle d'Yama [14]. » A ces mots Angiras s'élance avec son trident enflammé, et croit, dans sa colère, pouvoir trancher les jours de Crichna. Celui-ci, de ses traits aigus, courbés en croissant, brûlants comme les feux d'Yama ou du soleil, brise le trident d'Angiras, et, poursuivant sa victoire, d'une flèche enflammée, longue, énorme [15], meurtrière, il frappe son rival dans la bouche. Angiras couvert de sang, éperdu et tremblant, tombe par terre. Tous les autres Feux et les quatre enfants de Brahmâ [16] s'enfuient aussitôt vers la ville de Bâna, et Crichna les suit jusqu'à l'endroit où est ce prince.

[10] La *swâhâ* est une exclamation usitée dans les sacrifices offerts aux dieux. On en a fait un personnage : c'est l'épouse du Feu et la déesse qui préside aux holocaustes.

[11] La *swadhâ* est l'exclamation employée dans les sacrifices offerts aux mânes, et en même temps la nourriture qu'on leur présente. On en a fait aussi une épouse d'Agni, dieu du feu.

[12] Ce mot signifie *sacrifice à la lumière*. On distingue ce sacrifice par le nombre de seize prêtres qui doivent y officier.

[13] Holocauste offert avec l'exclamation *vachat*.

[14] C'est-à-dire celle du midi.

[15] Littéralement, *pareille à une enclume*, स्थूणाकर्ण *sthoûnâcarna*.

[16] Je ne sais pas quels sont ces quatre fils de Brahmâ, mais je soupçonne qu'il y a quelque rapport entre ces mots et ceux par lesquels dans la lecture précédente on désignait quatre espèces d'holocaustes. Voyez la note 24 de cette lecture.

CENT-SOIXANTE ET DIX-HUITIÈME LECTURE.

DÉFAITE DE DJWARA.

Vêsampâyana dit :

A la vue de la ville de Bâna, Nârada dit à Crichna : « Voici, ô vaillant « Crichna, la ville de Sonitapoura, habitée par le grand Roudra et Rou- « drânî, et par Gouha [1]; ils s'intéressent au bonheur de Bâna, et ils le « protégent. » Crichna répondit à Nârada : « Nous verrons quel sera l'effet « de cette protection, ô sage Mouni. Si Roudra veut défendre Bâna, il « faudra employer notre puissance à le combattre aussi lui-même. » En parlant ainsi, ils arrivèrent promptement avec Garouda. Alors le guerrier à l'œil de lotus prenant sa conque, en tira avec force des sons qui remplissaient le ciel. En voyant cette conque rapprochée de la bouche de Crichna, on aurait dit un nuage amassé par le vent, et du sein duquel sort la lune qu'il avait dévorée. Au bruit de cet instrument redoutable, le héros entre dans la ville de Bâna, le merveilleux enchanteur. Cependant le son des conques et des tambours avait appelé rapidement l'armée de ce prince. D'après ses ordres ses satellites se précipitaient au combat par milliers, et leurs armes étincelaient au soleil. C'était une masse pareille à un immense nuage noir, une foule innombrable, infinie. Ces Dêtyas, ces Dânavas, ces Râkchasas, ces Pramâthas réunis étaient conduits contre le grand Crichna; ils brandissaient leurs armes, et les yeux enflammés comme des astres rayonnants, ils s'élançaient, se baignant déjà en idée dans le sang de leurs quatre adversaires.

L'impétueux Râma, placé en face de cette troupe ennemie, dit à son frère que tant de triomphes ont illustré : « Crichna, vaillant Crichna, fais-« leur sentir ce qu'ils doivent craindre de toi. » Ainsi parlait le sage Râma :

[1] Nom du dieu Cârtikéya.

à l'instant, d'une main exercée le grand Késava lance un trait meurtrier, que la flamme entoure, que semble pousser Yama lui-même, et qui, de son éclat éblouissant, épouvante les barbares Asouras. Crichna, sans hésiter, s'avance rapidement vers cette armée menaçante où brillent des tridents, des haches, des dards, des épées, des arcs, des massues, et qui présente une élite de Pramâthas fameux. On les voit élevés sur des chars de forme variée, terribles et pareils à des montagnes mobiles ou à des nuages poussés par le vent. Tel était l'aspect de ces innombrables bataillons sous la masse brillante de ces arcs, de ces haches, de ces lances, de ces tridents, de ces masses de fer qu'ils agitaient de toute part.

A ce spectacle, Sancarchana, placé avec Crichna sur Garouda, dit au vainqueur de Madhou : « Crichna, j'éprouve le désir le plus vif de me mesurer « avec ces ennemis. » « Je partage ce désir, lui répondit Crichna. Il me tarde « d'en venir aux mains avec ces guerriers. Qu'en avant soit placé Garouda; « à gauche, Pradyoumna; et toi-même, à droite. Servons-nous mutuelle- « ment d'appui dans ce combat terrible. » C'est ainsi qu'ils parlaient, élevés sur la croupe de Garouda, et armés de massues, de haches, de socs qui ressemblaient à des pics de montagne. L'apparence du fils de Rohinî était formidable : tel on verra à la fin des siècles Câla qui doit tout dévorer. Habile dans tous les genres de combat, il frappait de sa massue, ou de son soc invincible labourait les rangs ennemis. Pradyoumna accablait de ses flèches les chefs Dânavas. Djanârddana, pareil à une masse sombre et noire[2], combattait armé de son *tchacra* et de sa massue, effrayant les Dêtyas des sons de sa conque. Le fils de Vinatâ de ses ailes, de son bec, de ses serres harcelait ses ennemis, et, de ses coups meurtriers, les envoyait au séjour d'Yama.

Attaquée par ces quatre adversaires, cette formidable armée des Asouras se trouvait inondée d'un déluge de flèches, et commençait déjà à plier. Alors pour la soutenir accourt Djwara[3], monstre à trois pieds, à trois têtes, à six bras, à neuf yeux : son arme, c'est la cendre[4]; aussi effroyable que Câla,

[2] Cette idée de *masse noire* est toujours exprimée par अञ्जन *andjana*, qui est le cosmétique dont on se sert pour teindre le poil des paupières.

[3] Djwara est la fièvre personnifiée. M. Wilson croit que les poëtes lui donnent trois pieds et trois têtes, pour représenter les trois périodes successives de froid, de chaleur et de transpiration. Cependant voyez la lecture suivante.

[4] भस्मप्रहरण *bhasmapraharana*

aussi bruyant que mille nuages, aussi impétueux que l'ouragan, il respire avec peine, il bâille; son corps semble affaissé par le sommeil; son regard est troublé, son air effaré, son poil hérissé, son œil affaibli et son âme abattue. Transporté de colère, il gourmande en ces termes le héros qui porte le soc : « D'où te vient cette insolente confiance dans ta force? Ne « vois-tu pas que je viens te combattre? Arrête, arrête, tu ne peux sortir « vivant de cette lutte. » Ainsi s'exprime Djwara; il sourit, et marche au devant de Râma. Il agite ses poings, aussi terrible que le feu dévorant de la fin des âges. Le fils de Rohinî brandit sans relâche sa terrible massue, qu'il tourne avec rapidité. Djwara lui lance une cendre enflammée, qui vient jaillir contre la poitrine de ce grand corps, semblable à une montagne. Une partie de cette cendre brûlante s'élève de là en tourbillons jusqu'au Mérou, dont elle recouvre et déchire le sommet : le reste de cette poussière rouge et dévorante s'attache sur le frère de Crichna, qui soupire et bâille : la somnolence le gagne; son regard est incertain, sa tête éprouve des vertiges, son poil se hérisse, ses yeux s'affaiblissent, et sa raison se trouble.

Le héros éperdu dit à Crichna : « O Crichna, toi qui es l'espoir du monde, « je brûle : je ne sais quel feu me consume. Comment est-il possible de « l'éteindre? » « Rassure-toi, » lui répond Crichna en riant; et en même temps il embrasse tendrement son frère, et le délivre des feux dont il se plaignait. Mais ensuite il s'adresse à Djwara, et lui dit avec colère : « Allons, « Djwara, combattons; voyons jusqu'où va ta puissance. Déploie contre moi « toute ta valeur. » Alors Djwara, de ses deux mains, jette des poignées de cendre rouge, qui, en un instant, répandent la flamme sur tout le corps du héros. Crichna trouve le moyen d'apaiser ce feu. Djwara revient à la charge : il jette autour du cou de Crichna ses bras, pareils à des serpents, et le frappe d'un coup de poing dans la poitrine. Un bruit terrible annonce au loin ce duel de Djwara et du grand Crichna. Les coups que se portent les deux rivaux sont aussi retentissants que le fracas du tonnerre qui tombe sur la montagne. « Jamais, s'écriaient les spectateurs de cet horrible combat, « jamais on n'a rien vu de pareil. » Mais la lutte fut bientôt terminée. Le maître de la terre saisissant de ses deux mains le monstre tout brillant de parures d'or, pour finir les tourments du monde, lui brise le corps entre ses doigts.

CENT-SOIXANTE ET DIX-NEUVIÈME LECTURE.

RETRAITE DE DJWARA.

Vêsampâyana dit :

Crichna, voyant Djwara vaincu, le jette de toute sa force contre terre. Mais celui-ci s'attache aux bras de son ennemi, et de là, sans lâcher prise, pénètre dans son corps. Crichna, envahi par son puissant adversaire, songe à se défendre lui-même, et se débat avec force. Il bâille, il soupire, il tressaille ; tout son corps frémit, le sommeil l'enchaîne peu à peu. Cependant il rappelle de temps en temps toute sa fermeté ; mais malgré lui, malgré la puissance que lui donne l'*yoga*, il bâille et perd sa contenance. Il sent qu'il est vaincu par Djwara. Aussitôt pour détruire cet ennemi et lui faire éprouver toute sa force, il crée un autre Djwara[1], terrible, menaçant, épouvantant tout ce qui respire, et né de la substance de Vichnou. Celui-ci va saisir l'adversaire qui lui est désigné, et le livre à Crichna, qui le prend, et fait sortir de son corps les deux Djwaras. Mais dans sa colère il écrase contre terre celui qui s'était déclaré son ennemi, et se dispose à le déchirer en cent morceaux. Celui-ci s'écrie : « Grâce, grâce ! sauvez-moi. » En ce moment la voix d'un être invisible se fait entendre du ciel : « O généreux Crichna, « noble enfant d'Yadou, ne tue pas ce Djwara ; conserve-lui la vie. » En entendant ces mots, Hari le laisse aller ; Djwara, se prosternant devant Hrichîkésa, se jette à ses pieds et demande sa protection. Il lui dit : « O Govinda, « permettez-moi d'exprimer un vœu, et daignez l'exaucer. Que je sois au « monde le seul Djwara. Maître des dieux, telle est la grâce que j'ose im- « plorer de vous. » Crichna lui répondit : « Qu'il soit fait, ô Djwara, comme

[1] Je ne chercherai pas à expliquer cette fable, de laquelle il résulte que Crichna guérit la fièvre par la fièvre même. Toute cette lecture est allégorique ; le lecteur s'en apercevra facilement, et trouvera lui-même le sens de cette énigme.

« tu le désires. C'est un devoir d'être bienfaisant envers les faibles, et tu t'es « mis sous ma protection. Comme auparavant tu seras au monde le seul « Djwara. Celui que je viens de créer va cesser d'exister. » Ainsi parla le glorieux Crichna : il ajouta encore ces mots : « Écoute, ô Djwara, ce que je « vais te dire sur la manière dont tu dois te trouver dans le monde, mêlé à « tous les êtres, animés et inanimés. Si tu veux mériter ma faveur, tu te « diviseras en trois parts, qui résideront l'une dans les quadrupèdes, la « seconde dans les substances inanimées, et la troisième dans les hommes. « Les habitants de l'air n'échapperont pas à ta juridiction. Dans cette troisième « division on te verra sous quatre formes, désignées par le nombre d'un, « de deux, de trois ou de quatre jours pendant lesquels tu apparaîtras[2]. Tu « n'habiteras chez les mortels que pour leur douleur. Tu existeras aussi « dans les autres êtres. Dans les arbres tu te glisseras sous la forme d'un « ver : tu seras la chute[3] et la couleur jaune des feuilles[4], et la pourriture[5] « des fruits. Tu seras la teinte noirâtre[6] des eaux croupissantes, la maladie « qui abat la couronne du paon[7], le froid qui glace les lotus, la chaleur « qui entr'ouvre et sillonne la terre[8], l'ocre[9] des montagnes, l'effrayante « épilepsie des vaches[10]. C'est ainsi que tu seras revêtu de mille formes : ta « vue, ton toucher tuera les êtres. Personne, sans en excepter les hommes « ni les dieux, ne pourra te résister. »

Ces paroles de Crichna transportèrent de joie Djwara, qui, la tête baissée avec respect, lui répondit : « O Mâdhava, je suis heureux de cette « domination que vous m'accordez sur tous les êtres. Je suis maintenant « soumis à vos ordres, que je vous prie de me communiquer. Je dois sans « doute la naissance au vainqueur de Tripoura, à Hara[11], terrible adversaire

[2] एकाह्निकी द्व्याह्निकश्च त्र्याह्निकश्च चतुर्थकः. Ce vers m'a semblé désigner les fièvres quotidienne, tierce, quarte, que le poëte personnifie.

[3] असङ्कः पत्रकः : *asancah patracah.*

[4] पाण्डुपत्रः : *pândoupatrah.*

[5] आतुर्य्यं *âtouryyam.*

[6] नीलिका *nîlicâ.*

[7] शिखोद्भेदः : *sikhodbhédah.*

[8] आखरः : *akharah.*

[9] गैरिक : *gêricah.* M. Wilson fait ce mot du genre neutre. Le dictionnaire anglais traduit cette expression par *red chalk*, ce qui doit être la sanguine, ou l'oxyde rouge de fer. Voy. lect. LXX, tom. I, pag. 300.

[10] अपस्मारकः : *apasmâracah.*

[11] Nom de Siva.

« des Asouras; mais vous m'avez vaincu sur le champ de bataille : vous êtes « désormais mon maître, et je suis votre esclave. » « Écoute, reprit Crichna, « les conditions que je te fais. » « Je suis trop heureux de votre bienveillance, « lui dit Djwara. Parlez, ô dieu qui portez le *tchacra,* dites ce qui peut « vous faire plaisir : je promets de l'exécuter. » « Je veux, ô Djwara, ajouta « Crichna, qu'il soit exempt de la fièvre, celui qui, l'esprit fixé sur moi « seul, lira le récit du grand combat où nous avons tous deux déployé la « force de nos bras et notre courage guerrier. » « Ainsi sera fait, » répondit Djwara au grand Crichna. Satisfait de la grâce qu'il avait obtenu, il salua son vainqueur avec respect, et, leur traité une fois conclu, il se retira du champ de bataille.

CENT-QUATRE-VINGTIÈME LECTURE.

COMBAT DE CRICHNA ET DE SIVA.

Vêsampâyana dit :

Les trois héros, montés sur Garouda, et pareils à trois flammes étincelantes, s'avancent avec rapidité et continuent le combat : ils poussent de grands cris, frappent leurs ennemis avec vigueur et couvrent au loin leurs bataillons d'une grêle de flèches. L'armée des Dânavas, sillonnée par le *tchacra* et par le soc, accablée sous une pluie de traits, frémissait de colère. L'incendie allumé par les flèches de Crichna s'étendait avec la fureur d'un feu lancé au milieu d'un amas de bois desséché, consumant sans pitié des milliers de Dânavas, et non moins brillant que ces flammes dévorantes que doit amener la consommation des âges. Bâna veut ranimer le courage de ces troupes brûlées ou déchirées par les armes de ses adversaires. Il s'élance au devant de ses soldats, et leur dit : « Vaillants Dêtyas, pourquoi quittez-« vous le champ de bataille? Quoi! vous jetez vos armures, vos épées, vos « massues, vos dards, vos poignards, vos boucliers et vos haches, et vous « fuyez par les plaines de l'air! Est-ce ainsi que doivent se conduire des « gens qui pensent à leur origine, à leur patrie, à l'alliance qui leur donne

« l'appui de Hara? Pour moi, je ne céderai pas. » Il dit; mais les Dânavas, sans faire attention à ces paroles, continuaient à fuir. Le roi, rassemblant un reste de Pramâthas dispersés, pensait encore à combattre; Coumbhânda, son ami et son conseiller, au milieu de cette déroute générale, criait aussi aux chefs Dânavas : « Voyez votre chef, voyez Bâna vous donnant l'exemple « du courage. Rappelez-vous que Sancara lui-même est son maître. Pour-« quoi donc renoncer au combat, et vous laisser dominer par la crainte? « Vous sacrifiez à la fois et votre honneur de guerriers, et votre vie. » La voix de Coumbhânda n'était pas mieux écoutée; et, effrayés par les feux terribles du *tchacra*, les Dânavas fuyaient sur tous les points de l'horizon.

Le dieu qu'on surnomme *Sthânou* [1] voit cette armée dispersée par le puissant Crichna. Il se prépare lui-même au combat : son œil est rouge de colère; pour voler à la défense de Bâna, Siva monte sur son char étincelant de lumière, et conduit par Nandin [2]. A ses côtés est le divin Coumâra; Roudra, en se mordant la lèvre, arrive à l'endroit où se trouve Hari. Son char retentissant est attelé de lions, et semble dévorer l'espace [3] : il brille comme la lune en son plein, se dégageant des nuages qui l'obsèdent. Autour de ce char apparaissaient mille formes d'êtres fantastiques, aussi effrayants par leur aspect que par leurs cris variés : les uns avaient des têtes de lion, de tigre, de serpent, de cheval, de chameau, d'âne, d'éléphant, de chèvre, de loup, de chat ou de bélier; les autres, au lieu du cordon consacré, portaient un serpent; d'autres étaient couverts de haillons, et sur leur tête leurs cheveux s'élevaient en pointe menaçante. Quelques-uns étaient nus, et faisaient retentir le bruit des conques ou des tambours. On en voyait qui, distingués par leur extérieur, étaient ornés de guirlandes de fleurs divines et de traits guerriers. Quelques autres se présentaient sous la forme de nains, à l'épaisse carrure, vêtus de peaux de lion et de tigre, montrant leurs longues dents rouges de sang, et affamés de chair. Tel était le cortége du dieu qui a la force d'abattre les grands : et par des gestes brusques et joyeux, tous ils témoignaient le désir qu'ils avaient de commencer le combat.

Crichna, élevé comme il est sur la croupe de Garouda, aperçoit le char

[1] Surnom de Siva, signifiant *fixe, ferme.*

[2] Le texte porte नन्दीश्वर *nandîswara,* que j'ai traduit comme M. Wilson traduit नन्दीश *nandîsa*, appliquant ce mot à Nandin, officier de la maison du dieu Siva.

[3] पिवान्निवाकाशं *bibens sicut ætherem.*

divin du puissant Roudra, et il s'avance pour l'attaquer. Hara le voit, et dans sa colère il lui lance cent flèches. Hari, outré des atteintes qui lui sont portées, pour résister à cet ennemi terrible prend un trait nommé *Pârdjanya* [4]. Sous les coups de Vichnou et de Roudra la terre tremble : les éléphants, surpris de ce désordre, frémissent et lèvent leurs trompes avec inquiétude. Les montagnes, surchargées de nuages, fléchissent sous le poids, et quelques-unes même perdent leur couronne de rochers. Les points principaux de l'horizon et les points intermédiaires, la terre, l'éther, paraissent comme enflammés dans cette lutte que soutiennent l'un contre l'autre ces héros divins. De tout côté les ouragans fondent sur la terre : les Sivâs [5] poussent un cri sinistre et prennent un air menaçant; les Vasous font entendre un son terrible, et du ciel tombe une pluie de sang. Sur le front de l'armée de Bâna descend un météore brûlant qui le couvre entièrement. Le vent cesse de souffler, et le jour pâlit. Les planètes sont privées de la lumière, et les oiseaux n'osent plus s'élancer dans l'air.

En ce moment Brahmâ, témoin des efforts de celui qui a détruit Tripoura, arrive, entouré de la troupe sacrée des dieux : au milieu du ciel on aperçoit des groupes de Gandharvas, d'Apsarâs, d'Yakchas, de Vidyâdharas, de Siddhas. Le trait *Pârdjanya*, que Vichnou vient de lancer à Roudra, arrive à sa destination, et de tous les points du ciel tombent sur le char de ce dieu cent mille flèches aiguës. Contre cette arme terrible il se défend par une autre non moins redoutable et appelée *Âgnéya* [6]. O prodige! les quatre adversaires qu'il combat se trouvent de tout côté assaillis, couverts et brûlés par des flèches enflammées : ils ont disparu à tous les yeux. Les Asouras poussent un cri de lion : « Ce trait de feu a tué l'ennemi, » se disent-ils. Mais le fils de Vasoudéva est trop expérimenté dans le métier des armes pour succomber à une semblable attaque; il prend un autre trait, nommé *Vârouna* [7]; il le lance, et les flammes de son rival se trouvent bientôt éteintes.

Toujours obstiné à combattre, Siva emploie quatre traits semblables au feu destructeur des derniers âges : ce sont le *Pésâtcha*, le *Râkchasa*, le *Rôdra*, et l'*Ângirasa* [8]. A ces quatre traits Vichnou aussi répond par quatre

[4] C'est-à-dire, *formé de nuages.*

[5] Voyez lect. CLXII, note 7.

[6] C'est-à-dire, *enflammée.*

[7] Ce mot veut dire *marin.*

[8] Le premier mot signifie *ordinaire aux Pisâtchas* (voyez lect. III, note 5); le second, *ordinaire aux Râkchasas* (voyez *ibid.* note 3); le troisième, *terrible* ou *ordinaire à Roudra;* le



autres non moins puissants : ce sont le *Vâyavya*, le *Sâvitra*, le *Vâsava* et le *Mohana* [9]. Telles sont les armes dont il se sert, et qu'on distingue par le nom général de *Vêchnava* [10]; la Mort ouvrant sa bouche formidable est moins effrayante que lui. A cette vue, les chefs Asouras, les démons [11], les Yakchas, les satellites de Bâna fuient de tout côté, emportés par la crainte, et Bâna lui-même, quand les Pramâthas ont déserté le champ de bataille, est obligé d'en sortir : il presse le pas, et cependant sa face est toujours tournée vers l'ennemi. Couvert d'armes terribles, ce vaillant prince des Dêtyas, environné de ses grands officiers, apparaît, majestueux comme le dieu du tonnerre.

Par le moyen de prières et de *mantras*, par le charme de plantes efficaces, on essaie encore de rétablir sa fortune [12]. Ce fils de Bali, avec la magnificence du dieu des richesses [13], donne aux plus illustres Brahmanes des étoffes magnifiques, des vaches, des fruits, des fleurs et des monceaux d'or [14]. Son char l'attend, brillant comme un feu dévorant, orné de mille soleils, de mille lunes, de mille étoiles, enrichi d'or et de peintures. Bâna, son arc à la main, environné des Dânavas, s'élance encore sur ce char : il va affronter les coups des Yâdavas, et revêt la forme la plus effrayante. Comme une mer gonflée par le vent et menaçant d'engloutir le monde sous ses vagues furieuses, cette masse de Dânavas, où s'agitent les chevaux et les guerriers, s'avance avec rapidité. Semblables à ces forêts qui couvrent le front des montagnes, ces bataillons se présentent, inspirant la terreur, hérissés de grands chars de bataille, et garnis d'archers tout prêts à lâcher leurs flèches.

quatrième, *familier à Angiras*. Ce Richi est quelquefois confondu avec le feu.

[9] C'est-à-dire, le trait de Vâyou ou le Vent, le trait de Savitri ou le soleil, le trait des Vasous, et le trait qui inspire la folie.

[10] *Appartenant à Vichnou.*

[11] Autrement les Bhoûtas. Voyez lecture III, note 6.

[12] स्वस्त्ययनं प्रचक्रुः.

[13] Couvéra.

[14] C'est-à-dire, des *nichcas*. Voyez ce mot dans le dictionnaire de M. Wilson.

CENT-QUATRE-VINGT-UNIÈME LECTURE.

HYMNE EN L'HONNEUR DE HARIHARA.

Vêsampâyana dit :

Le monde était plongé dans l'obscurité. On ne voyait d'autre lumière que celle de Tryambaca; le char, et Nandin, et Cârtikéya [1] avaient disparu. Brillant à la fois de sa propre nature et des feux de sa colère, le dieu dont le front est orné de trois yeux s'arme de la flèche à quatre pointes [2] qui détruisit Tripoura; il l'apprête sur son arc, disposé à la décocher. En ce moment le sage Crichna, qui a deviné son dessein, saisit celui de ses traits qu'on appelle *Djrimbhana* [3], et à l'instant Hara ne peut s'empêcher de bâiller. En vain il veut se défendre contre l'effet du trait que son rival vient de lui lancer : son arc et sa flèche restent sans force dans ses mains. Crichna lui-même céderait à la puissance de ce charme, si les sons éclatants qu'il tire de sa conque Pântchadjanya, et le bruit terrible de son arc Sârnga ne tenaient ses esprits éveillés. A la vue de ce dieu qui bâille, tous les êtres tremblent de peur. Cependant les compagnons de Roudra avaient attaqué le héros qui porte sur ses enseignes la figure d'un poisson. Pradyoumna, employant contre eux des armes magiques, leur lance çà et là des traits qui les jettent dans un profond assoupissement, et frappe avec vigueur les Dânavas qui osent l'approcher.

[1] J'ai substitué dans le texte le mot गुह: *gouhah*, nom de Cârtikéya, à l'expression रुद्र: *roudrah*.

[2] चतुर्मुख *tchatourmoukha* : épithète que les deux manuscrits dévanâgaris font rapporter au mot बाण *bâna*.

[3] Ce mot signifie *bâillant*. Je n'ose prêter un sens allégorique à toutes ces fictions du poëte, qui peuvent n'être qu'un caprice de son imagination. Cependant quand il dépeint plus bas la bouche enflammée de Siva qui s'ouvre et se ferme tour à tour, je ne puis m'empêcher de me représenter l'effet physique que produit dans le ciel l'éclair de chaleur, qui par un mouvement alternatif semble aussi fermer et ouvrir l'horizon.

De la bouche du puissant Hara, ouverte pour bâiller, sortaient des flammes étincelantes, qui embrassaient les dix régions du ciel. La Terre, pressée sous le poids des deux combattants, vient en tremblant se présenter devant le grand Brahmâ. « Dieu des dieux, s'écrie-t-elle, je suis la victime « de cette lutte terrible : je succombe sous le poids de Crichna et de Rou« dra. Bientôt je serai dans l'état où je me trouve quand une mer univer« selle couvre ma surface. Aïeul du monde, c'est un fardeau que je ne puis « supporter; fais que je sois soulagée, et que je puisse soutenir tous les « êtres animés et inanimés. » « Encore un moment de patience, répondit « Brahmâ à la déesse surnommée *Câsyapî* [4]; bientôt tu seras délivrée. »

Alors le dieu dit à Roudra : « Tu as accordé au grand Asoura un privi« lége. Pourquoi veux-tu encore le protéger toi-même? Ta lutte avec Crichna « m'afflige. Ne sais-tu pas que Crichna est un autre toi-même, qu'à sa nature « divine et infinie il a uni un corps? » Roudra, par le moyen de l'*yoga*, considère alors les trois mondes, la nature animée et inanimée : il se voit lui-même, l'arc et la flèche à la main, et soumis à un funeste bâillement; il reconnaît les trois rivaux qu'il combat, et se rappelle quels sont les héros de Dwâravatî. Il ne répond rien à Brahmâ, mais il cesse de menacer son adversaire : il sait que Crichna et lui ne sont qu'une seule et même substance. Crichna aussi s'approche sans parler. Alors Roudra dit à Brahmâ : « O dieu, c'en est fait, je ne combattrai plus contre Crichna, et la terre « sera délivrée de nos divisions. » En même temps les deux rivaux s'embrassent, et, remplis de joie, sortent du champ de bataille. Personne ne saurait reconnaître ces dieux ainsi confondus dans leur saint *yoga* [5] : l'œil seul de Brahmâ les distingue encore. L'aïeul des mondes, à la vue de cette union miraculeuse, dit au grand et sage Mouni Mârcandéya, qui se trouvait alors à ses côtés :

« Non loin de la Nalinî [6], sur le flanc du Mandara, ô saint Brahmane, « pendant le sommeil du monde, au sein de la nuit, j'ai déjà vu cette mer-

[4] Conquise par le fils de Djamadagni, Parasourâma, la terre avait été donnée en présent à Casyapa.

[5] Ce mot signifie en cet endroit *union;* plus haut il voulait dire *réflexion, méditation, union pieuse avec Dieu.*

[6] C'est un nom que l'on donne au Gange du ciel. La Nalinî est encore regardée comme une rivière qui coule à l'est, arrose le pays de Caserou, et va tomber dans la grande mer. Voyez tom. VIII des Recherches asiatiques, p. 329 et suiv.

« veilleuse confusion de Hara et de Hari : Hara a la forme de Hari, comme « Hari a celle de Hara. Hara est couvert d'un vêtement jaune et porte dans « ses mains la conque, le *tchacra* et la massue, comme Hari est vêtu d'une « peau de tigre et armé du trident et de la masse de fer. Garouda est la « bannière de Hara, comme le taureau se présente sur celle de Hari. A la « vue de ce mystérieux rapprochement, ma surprise est extrême. O divin « pénitent, considère cet étonnant prodige et tâche de l'expliquer. »

Mârcandéya répondit : « Je ne vois aucune différence entre ces deux per- « sonnages que tu me montres, entre Siva ressemblant à Vichnou et Vichnou « ressemblant à Siva. Je vois ici Harihara [7], forme éternelle et divine, qui « n'a ni commencement, ni milieu, ni fin. Celui qui est Vichnou est Rou- « dra; celui qui est Roudra est aussi Brahmâ. Vichnou, Roudra et Brahmâ « sont trois dieux sous une seule forme [8], tous trois bienfaisants, créateurs « et maîtres du monde, nés d'eux-mêmes [9], à la fois mâles et femelles, et « soumis à une pénitence sévère. De même que l'eau, tombant dans l'eau, « ne cesse pas d'être eau, ainsi Vichnou, uni à Roudra, devient Roudra sans « changer de nature : de même que le feu jeté dans le feu est toujours du « feu, ainsi Roudra s'unissant à Vichnou devient Vichnou sans altérer son « essence. De Vichnou, sous la forme de Soma, et de Roudra sous la forme « d'Agni, naît l'Agnîchoma [10], source de tous les êtres animés et inanimés. « Ces dieux font et détruisent les mondes; ils sont les fondateurs de l'uni- « vers, les maîtres de la création, qu'ils gouvernent en souverains et qu'ils « pénètrent [11] de tout côté, première cause et premier agent, esprit supérieur,

[7] Cette union toute philosophique de Siva et de Vichnou a été exprimée par un symbole que l'on retrouve dans les Hermapollons des Grecs. La statue de ces deux divinités confondues se nommait *Harihara* : elle avait quatre pieds et deux têtes; une moitié était noire et l'autre blanche. Les poëtes à ce sujet racontent qu'un jour Lakchmî et Dourgâ se disputaient devant Siva sur la prééminence de leurs époux. Vichnou survint, et pour prouver qu'ils étaient égaux, il entra dans le corps de Siva et ne forma plus qu'un tout avec lui. Il existe une autre légende sur l'origine de ce symbole : on dit que Siva pria un jour Vichnou de reprendre cette forme de femme qui avait autrefois charmé les Asouras. Vichnou eut pour lui cette complaisance, et Siva, épris de cette beauté, la poursuivit avec ardeur. Vichnou avait cependant repris sa forme ordinaire; mais Siva, dans la chaleur de ses embrassements, s'était confondu avec lui comme Salmacis avec le fils de Mercure.

[8] एकमूर्त्तिस्त्रयो देवाः

[9] स्वयंभुवः

[10] Voyez lect. XL, tom. I, p. 182.

[11] C'est là le sens du mot *Vichnou*. Voyez lect. I, tom. I, p. 7.

« dieux du passé, du présent et de l'avenir, instituteurs divins et infinis, « protecteurs des êtres qui leur doivent la naissance. Ils sont la pluie, le « vent et la force qui ranime la nature; ils sont, ô Brahmâ, ce grand mys- « tère que tu nous révèles. L'homme qui lit ou entend lire ces hautes vérités « obtient, par la faveur de Roudra et de Vichnou, le séjour le plus relevé.

« Je chanterai la gloire de Hari et de Hara unis à Brahmâ. Hari et Hara « sont les premiers des dieux, et leur puissance infinie brille dans le monde « qui est leur ouvrage. Vichnou est l'essence de Roudra; Roudra est l'es- « sence de Vichnou; ce n'est qu'un seul être qui s'est doublé, et existe « sans cesse et partout dans la nature. Vichnou n'est pas sans Siva, et Siva « sans Vichnou : dès le commencement ces deux divinités n'en font qu'une.

« Aum! adoration à Crichna et à Roudra ensemble confondus!

« Adoration à celui qui a trois yeux [12]! adoration à celui qui en a deux!

« Adoration à celui qui a les yeux rouges! adoration à celui dont les yeux « ressemblent au lotus!

« Adoration au maître de Coumâra [13]! adoration au maître de Pradyoumna!

« Adoration à celui qui porte le Gange [14]! adoration à celui qui porte la « terre!

« Adoration à celui qui effraie le paon! adoration à celui qui porte un « bracelet sur le haut du bras [15]!

« Adoration à celui qui est orné d'une guirlande de crânes [16]! adoration « à celui qui se pare d'une guirlande de fleurs sauvages!

« Adoration à celui dont la main est armée du trident! adoration à celui « qui lance le *tchacra!*

« Adoration à celui qui porte le sceptre d'or! adoration à celui qui a le « sceptre de la mortification!

[12] Littéralement : *qui a six demi-yeux.*

[13] Nom de Cârtikéya, fils de Siva.

[14] On dit que le Gange, descendant du ciel, tombe sur la tête de Siva, et coule quelque temps au milieu de sa chevelure.

[15] Je crois que l'esprit de ce vers est tout dans une vaine opposition des mots मयूर *mayoûra* et केयूर *kéyoûra*. Au sujet de l'effroi du paon, on raconte que Siva, voulant amuser sa femme, inventa certaines danses bruyantes et exécutées au son d'un tambour que battait Nandin. Son fils Kârtikéya était présent avec le paon, son oiseau favori; celui-ci, effrayé du bruit, poussa un cri qui causa un grand désordre dans la cour de Siva. Voyez le Prologue du drame de *Mâlatî* et *Mâdhava*.

[16] J'ai lu कर्पर au lieu de कर्पल, que le dictionnaire ne donne pas. C'est peut-être aussi कर्पट, qui signifie *haillons*.

« Adoration à celui qui est vêtu d'une peau [17] ! adoration à celui dont le « vêtement est jaune !

« Adoration à l'époux d'Oumâ ! adoration à l'époux de Lakchmî !

« Adoration à celui qui tient le Khatwânga [18] ! adoration à celui qui tient « la massue !

« Adoration à celui dont les membres sont couverts de cendre [19] ! Adora- « tion à celui dont les membres sont noirs !

« Adoration à celui qui habite les cimetières [20] ! adoration à celui qui ha- « bite les ermitages !

« Adoration à celui qui est porté sur un taureau ! adoration à celui qui « est porté sur Garouda !

« Adoration à celui qui a plus d'une forme ! adoration à celui qui a de « nombreuses formes [21] !

« Adoration à celui qui cause la fin des choses ! adoration à celui qui fait « la création !

« Adoration à celui qui a l'extérieur terrible [22] ! adoration à celui qui a « une apparence aimable !

« Adoration au dieu qui a un œil difforme ! adoration à celui qui a un « œil charmant !

« Adoration à celui qui a troublé le sacrifice de Dakcha [23] ! adoration à « celui qui a enchaîné Bali [24] !

« Adoration à celui qui habite la montagne ! adoration à celui qui habite « la mer !

« Adoration au destructeur de Tripoura ! adoration à l'ennemi victorieux « des Asouras !

« Adoration à celui qui a consumé le corps de Câma [25] ! adoration à celui « qui a tué Naraca [26] !

[17] Siva a pour vêtement une peau d'éléphant, ou plutôt celle d'un Asoura tué sous cette forme et qui se nommait *Gadjâsoura*. D'autres fois il porte une peau de tigre.

[18] Bâton surmonté d'un crâne, que portent les pénitents, et que l'on regarde comme une arme de Siva.

[19] Le dieu Siva, et ceux qui l'honorent, se couvrent d'une poudre grisâtre qui provient de la bouse de vache, et que l'on appelle *vibhoûti*.

[20] Voyez le 5e acte du drame de *Mâlatî* et *Mâdhava*.

[21] अनेकरूप est opposé à बहुरूप.

[22] C'est-à-dire, *la forme de Bhêrava*.

[23] Voyez lect. CXXIX, note 29.

[24] Voyez lect. XLI, t. I, p. 190.

[25] Voyez l'histoire de Pradyoumna, pag. 163.

[26] Voyez lect. CXX.

« Adoration à celui qui a donné la mort à Andhaca [27] ! adoration à celui « qui a ôté la vie à Kêtabha [28] !

« Adoration à celui dont les bras sont innombrables ! adoration à celui « qui a mille mains !

« Adoration à celui dont les têtes sont innombrables ! adoration à celui « qui a mille têtes !

« Adoration à celui qui a une ceinture de *moundja* [29] ! adoration à celui « qu'on appelle *Dâmodara* [30] !

« Adoration à toi, Siva ! adoration à toi, Vichnou !

« Adoration à toi, objet de l'adoration des dieux ! adoration à toi, dieu « excellent !

« Adoration à toi, que célèbrent les chants de l'Yadjour ! adoration à toi, « que célèbrent les chants du Sâma !

« Adoration à toi, qu'honorent les Souras ! adoration à toi, qui as tué les « ennemis des Souras !

« Adoration à toi, être infiniment puissant ! adoration à toi, œuvre des « œuvres !

« Adoration à toi, Swarnakésa [31] ! adoration à toi, Hrichîkésa [32] ! »

Celui qui lit cet hymne en l'honneur de Roudra et de Vichnou, hymne récité par les grands Richis, par Vyâsa, savant dans les Vèdes, par le sage Nârada, par Bhâradwâdja, Gârgya, Viswâmitra, Agastya, Poulastya, et l'illustre Dhômya [33], celui, dis-je, qui lit cet hymne à la louange de Harihara, sera exempt de maladie et rempli de force : il possédera des richesses et arrivera un jour au Swarga. S'il est sans enfant, il en obtiendra ; s'il veut une épouse, il aura une femme soumise et vertueuse. La femme enceinte qui lira cet hymne accouchera heureusement. Là où cet hymne a répandu sa sainte influence, on ne craint ni les Râkchasas, ni les Pisâtchas, ni les mauvais esprits, ni les Vinâyacas [34].

[27] Voyez lect. CXLIII et CXLIV.

[28] Cette histoire sera racontée plus loin.

[29] *Saccharum munja.* Voyez Lois de Manou, lect. II, sl. 41.

[30] Voyez lect. LXIII, t. I, p. 280.

[31] *Dieu à la chevelure dorée.*

[32] Ou le poëte joue sur les consonnances des mots *Swarnakésa* et *Hrichîkésa*, ou il indique pour ce dernier mot une autre étymologie que celle que lui donne M. Wilson, en ayant l'air de la chercher dans le mot केश *késa*.

[33] Ou Dhôbya.

[34] Oiseaux de l'espèce de Garouda.



CENT-QUATRE-VINGT-DEUXIÈME LECTURE.

APPARITION DE COTAVI.

Djanamédjaya dit :

Après le départ du dieu Siva [1], comment se passa ce terrible combat?

Vêsampâyana reprit :

Cârtikéya, monté sur le char guidé par Coumbhânda, se présenta devant Crichna, Balarâma et Pradyoumna, qui, tout couverts de ses flèches, resplendissant comme trois feux, et le corps inondé de sang, répondirent aux attaques de ce nouvel adversaire. Transporté par la colère, Cârtikéya fait pleuvoir sur eux, comme en se jouant, une grêle de traits meurtriers. Les trois héros, habiles à manier les armes, lui lancent trois traits, le *Vâyavya, l'Âgnéya* et le *Pârdjanya* [2]. Le dieu surnommé *Pâvaki* [3] se défend contre eux par trois autres traits, qui sont le *Séla,* le *Vârouna* et le *Sâvitra* [4]; mais ces torrents de flèches enflammées qui jaillissent de son arc brûlant sont à l'instant dévorés par les armes magiques de ses ennemis. Alors Cârtikéya, encore plus irrité, étincelant de colère, saisit un trait de feu, trait invincible et meurtrier, nommé *Brahmasiras* [5], et le lance en se mordant la lèvre. Le *Brahmasiras* est parti, brillant de mille rayons, menaçant et terrible pour le monde qu'il va détruire. Tous les éléments ont frémi d'effroi; mais Ké-

[1] Le texte porte le nom de *Crichna;* mais, comme ce dieu va reparaître dans cette lecture, j'ai cru devoir substituer à son nom celui de Siva.

[2] C'est-à-dire, les traits formés avec le vent, le feu et le nuage.

[3] Surnom de Cârtikéya, considéré quelquefois comme né du feu. C'est ce que nous avons vu lect. III, t. I, p. 17.

[4] C'est-à-dire, les traits formés des rochers, de la mer et du soleil.

[5] Voyez lect. XXV, t. I, p. 114.

sava, qui a vu le désastre de la nature, Késava, le vainqueur de Késin, prend son *tchacra,* contre lequel aucune autre arme ne saurait lutter. L'incomparable *tchacra,* de son éclat, éclipse le *Brahmasiras :* ainsi les nuages, pendant la saison des pluies, couvrent le disque du soleil.

Cârtikéya, qui voit le *Brahmasiras* sans force, sans éclat, sans vigueur, se sent rougir de colère : il brille dans le combat comme le feu sur lequel on verse le beurre liquide. Il prend une lance d'or, qui est sa force et son espoir, l'effroi et la perte de ses ennemis : le monde entier redoute cette arme enflammée, qui reluit telle qu'une comète ou telle que l'incendie de la fin des âges, et qui est entourée d'un cercle de clochettes. Le dieu, qu'on nomme *Brahmanya* [6], poussant un cri effrayant, lâche cette lance, qui déchire le ciel, et arrive tout en feu, comme pour dévorer Crichna. Indra, entouré de la troupe des Immortels, l'a vue; il en frémit et s'écrie : « Crichna « est brûlé ! » Mais celui-ci avec un ton d'autorité gourmande cette arme qui s'approche, et aussitôt elle tombe à terre. A cette vue, Indra et tous les dieux jettent un cri de lion, applaudissant à cet exploit. Cependant le fils de Vasoudéva élève le *tchacra* qui frappe et détruit les mondes : il va le lancer, quand, sur l'avis de Siva, et pour défendre Cârtikéya, devant lui se présente Cotavî [7], sous celle de ses huit formes [8] que l'on distingue par le nom de *Lambâ :* elle n'a d'autre vêtement que l'air qui l'environne [9]; son corps est peint de diverses couleurs [10]; elle tient une lance d'or, et elle se place entre les deux combattants. Le vainqueur de Madhou, en la voyant, détourne les yeux, et lui dit : « O déesse, retirez-vous! malheur! malheur! « pourquoi venez-vous arrêter mon bras prêt à donner la mort? »

A ces mots de Crichna, Cotavî, toujours disposée à défendre Cârtikéya, ne songe pas à relever ses vêtements. Alors Crichna lui dit : « Emmenez

[6] Surnom de Cârtikéya; on dit aussi *Soubrahmanya.* Cârtikéya est ainsi surnommé ou parce qu'il est le protecteur de l'ordre des Brahmanes, ou parce qu'il dut sa naissance à un conseil donné aux dieux par Brahmâ.

[7] Ce mot, qui signifie *femme nue,* est un surnom de Dourgâ, épouse de Siva.

[8] Siva est appelé le dieu *aux huit formes :* il est naturel que la même division existe pour son épouse. On reconnaît aussi quelquefois huit Mâtris; mais parmi leurs noms on ne trouve pas le mot *Lambâ.*

[9] दिग्वासा : *digvâsâh.* C'est aussi un surnom de Siva.

[10] J'ai cru pouvoir rendre de cette manière le mot चित्रा *tchitrâ,* qui signifie aussi *admirable.*

« Cârtikéya, et sortez promptement du champ de bataille. Recevez cette « preuve de mon respect : c'est vous qui le délivrez aujourd'hui de mes « coups. » C'est ainsi qu'à la vue de la déesse apparaissant au milieu du combat, le divin Késava retient son *tchacra*. Suivant l'avis du sage Crichna, Dévî emmène Cârtikéya et va rejoindre Hara.

Cependant le combat n'en continue pas moins. Après avoir vu Cârtikéya sauvé par Dévî, Bâna se présente pour lutter contre Crichna. « Cârtikéya, « se dit Bâna, a quitté la partie, et son ennemi l'a épargné. Eh bien! c'est « moi qui vais combattre Mâdhava. »

CENT-QUATRE-VINGT-TROISIÈME LECTURE.

GRACES ACCORDÉES A BANA.

Vêsampâyana dit :

Les mauvais génies, les Yakchas, tous les soldats de Bâna s'enfuyaient de tout côté, l'œil troublé par la crainte. A la vue de ses guerriers dispersés, Bâna s'avance lui-même pour combattre. De même que le maître du tonnerre entouré des grands Souras, ce prince arrive escorté d'une foule de princes Dêtyas, couverts d'armes terribles et montés sur des chars magnifiques. Ses prêtres et les autres sages, instruits dans la science des livres saints, pour lui ouvrir une voie favorable[1], prononcent les prières et les versets, et emploient les plantes qui ont la vertu de causer la mort d'un ennemi. Au bruit des instruments de musique, au son des tambours, aux cris de lion que poussent ses compagnons, Bâna s'approche de Crichna. En voyant cet intrépide rival qui demande le combat, Crichna monte sur Garouda, et se présente hardiment. Bâna ne peut contenir son indignation quand il

[1] C'est la même expression que celle qui est mentionnée dans la note 12 de la CLXXX[e] lecture.

aperçoit devant lui le héros des Yâdavas, l'incomparable Crichna élevé sur la croupe du fils de Vinatâ; il s'écrie :

« Arrête, arrête, tu n'auras pas impunément affronté aujourd'hui ma « présence. Tu laisseras la vie dans ce combat; ô Mâdhava, tu ne reverras « plus Dwâravatî et ses habitants. Tu peux dire adieu à tes amis, à tes ar« bres d'or, à tes jardins. Tu viens te mesurer avec moi! tu veux donc mou« rir, et c'est le Trépas qui t'appelle. Tu n'as que huit bras : comment « peux-tu espérer de lutter contre moi qui en ai mille? C'est en vain que « Garouda te sert de drapeau. Aujourd'hui tu vas avec tes compagnons « trouver sous mes coups et la défaite et la mort. Tu vas tomber dans Soni« tapoura; tu n'as plus qu'un souvenir à donner à Dwâravatî. Vois si tu peux « résister à ces mille bras armés de glaives et de traits menaçants, et ornés « de bracelets. » Il parlait, et les paroles sortaient de sa bouche terribles et pressées, comme les flots de la mer soulevés par le vent. Ses yeux sont gonflés par la colère : tel le soleil se lève dans le ciel quand il doit dévorer le monde. Nârada, en entendant le discours menaçant de Bâna, se prit à rire, mais d'un rire qui retentit au loin dans les airs. Rattachant autour de ses reins son vêtement inférieur, et ouvrant de grands yeux, le Mouni court çà et là pour mieux voir le combat.

Crichna répond à son adversaire : « Bâna, pourquoi ces cris insensés? « Est-il digne d'un héros de crier? Allons, viens, combattons. Pourquoi perdre « le temps en vaines clameurs? Enfant de Diti, si des paroles suffisaient « pour décider le sort des combats, tu serais déjà vainqueur. Commence « par enchaîner ton ennemi pour lui parler ensuite à ton aise. Allons, Bâna, « viens me vaincre; ou bientôt, fier Asoura, tu vas, tête baissée, étendu « sur la poussière, expier ton fol orgueil. » Ainsi parle Crichna, et de ses flèches aiguës il attaque Bâna, qui répond lui-même à ses coups par une grêle de traits. Ce ne sont pas seulement des flèches acérées que le Dêtya lance à son rival, ce sont des massues, des masses de fer, des cimeterres, des dards, des lances, des épées dont il menace Késava, et de ses mille bras armés il semble, aussi prompt, aussi leste que le guerrier qui n'en a que deux, se faire un jeu de ce combat avec le héros qui a huit bras et qui porte le cimeterre, le *tchacra* et la massue. Le fils de Bali, le père d'Ouchâ, témoin de l'habileté de Crichna à se défendre, prend un trait qui jadis appartint à Hiranyacasipou, trait merveilleux et divin, donné autrefois

par Brahmâ et obtenu à force de pénitences, trait formidable et toujours invincible. Bâna le lance; et à l'instant le ciel se couvre de ténèbres : de funestes prodiges apparaissent de tout côté. Au milieu de cette obscurité profonde l'œil ne peut plus rien distinguer. Les Dêtyas, à ce coup, encouragent Bâna par leurs acclamations. Les Dévas font déjà entendre des cris plaintifs[2]. Avec force et rapidité un déluge de flèches piquantes et lumineuses fondaient sur la terre. Les vents avaient cessé de souffler, les nuages étaient immobiles. Le trait de Bâna allait dévorer Késava, quand celui-ci décocha à son adversaire le trait rapide et meurtrier appelé *Pârdjanya*[3], et, au milieu des ténèbres épaisses qui couvraient le monde, les feux de l'arme du Dêtya se trouvèrent apaisés, aux yeux des Dânavas, étonnés de l'impuissance de leurs efforts, et des Dévas, qui de leurs cris et de leurs rires faisaient retentir le ciel.

Ce mauvais succès de Bâna n'a fait qu'augmenter sa colère, et Késava est de nouveau exposé aux coups de ses massues, de ses cimeterres, de ses tridents. Mais le dieu, vainqueur de Késin, repousse comme en se jouant la grêle de flèches dont il est assailli. Avec les traits fulminants que décoche son arc il abat[4] le char, les chevaux, le drapeau, la bannière de son rival; il lui brise sur son corps son armure, la garniture de son bras[5], son aigrette brillante, son arc redoutable : il le frappe lui-même à la poitrine, et Bâna, incapable de résister à cette atteinte, tombe évanoui. A la vue du Dânava pressé si vivement, étendu sans connaissance, le grand Mouni Nârada, qui s'était assis sur le haut d'un palais[6], se lève avec enthousiasme, et, se frappant les flancs[7], faisant claquer ses doigts[8], il pousse des cris de joie. « Oui, dit-il, je suis heureux d'être né, puisque j'ai pu voir « cet exploit de Dâmodara. Noble héros, digne objet des louanges de tous « les dieux, achève de vaincre le Dêtya Bâna, et mets la dernière main à

[2] L'acclamation par laquelle on encourage est साधु *sâdhou* : les exclamations de douleur sont हाहा धिग् *hâhâ dhig*.

[3] *Formé de nuages.*

[4] L'expression sanscrite est तिलशश्चक्रे (*tilasastchacré*) *il rédait en morceaux, aussi petits que les graines de tila.*

[5] Je ne suis pas sûr du sens que je donne ici au mot हस्तावाप *hastâvâpa*, que j'ai traduit différemment lect. cxxx, p. 38, l. 11.

[6] प्रासादवरशृङ्गस्थः.

[7] कक्षास्फुटनतत्परः.

[8] नादमानो नखान्.

« l'œuvre pour laquelle tu es descendu sur la terre. » Après avoir par ces paroles encouragé Crichna, Nârada va sur le lieu même du combat à travers les flèches qui tombaient de toute part, illuminant le ciel de rayons éclatants.

Tandis que Bâna et Késava combattaient l'un contre l'autre, leurs deux montures s'attaquaient aussi mutuellement. Garouda et Mayoûra[9] avec leurs becs, leurs serres et leurs ailes se portaient des coups terribles. Enfin le fils de Vinatâ, emporté par la colère, saisit par la tête le brillant Mayoûra, lui fait sentir la dureté de son bec, le frappe violemment du fouet de son aile droite, lui enfonce ses serres dans le flanc, et après l'avoir de mille manières tourmenté, tiraillé, déchiré, il le rejette privé de connaissance. Mayoûra tombe du ciel, comme le soleil qu'un ennemi vindrait de détrôner : avec lui est précipité du haut des airs le belliqueux Bâna, qui maintenant déplore son imprudence : « Insensé que j'étais, se dit-il, de n'avoir pas suivi « les conseils de mes amis ! Parmi les Dévas et les Dêtyas il n'est pas d'être « aussi infortuné que moi. » Cependant le dieu Roudra apprend le malheur et la défaite de Bâna; il veut le sauver, et dit à Nandin d'une voix forte : « Nandin[10], rends-toi à l'endroit où est Bâna. Prends mon char, attelé de « lions, et va joindre rapidement cet imprudent monarque. C'est assez de « combats pour moi : mon intention n'est plus de reparaître au milieu des « guerriers. Va défendre Bâna, que la fortune trahit aujourd'hui. » Docile aux ordres de Roudra, Nandin arrive avec le char divin à l'endroit où se trouvait Bâna, et il lui dit : « Roi des Dêtyas, monte promptement sur ce « char que je conduis, hâte-toi, et combats. » Aussitôt Bâna s'élance sur le char du sage Mahâdéva, sur ce char fabriqué par Brahmâ et donné par lui au tout-puissant Bhava[11]. Poussé par son courage et le désir de la vengeance, il lance à son ennemi le trait redouté, indomptable, enflammé, que l'on nomme *Brahmasiras*[12]. A ce coup, les mondes sont agités : car ce trait a été créé pour leur destruction par le dieu qui est né du sein d'un lotus. Mais l'effet qu'il devait produire est arrêté par le *tchacra* du grand Crichna.

Alors ce héros, s'adressant à l'incomparable Bâna, à ce guerrier si vanté

[9] Ce mot signifie *paon* : or le paon était la monture de Cârtikéya, qui l'avait sans doute mise à la disposition de Bâna. Mais le poëte a oublié que plus haut, lect. CLXXIV, il nous a montré ce prince porté sur un char magnifique.

[10] Ce personnage est appelé ici *Nandikêswara*.

[11] Épithète de Siva.

[12] Voyez lect. XXV, t. I, p. 114.

dans le monde, s'écrie : « Eh bien! où sont donc tes exploits, que tu racontes « avec tant de complaisance? Pourquoi restes-tu muet aujourd'hui? Me voilà « prêt à te combattre. Du courage, montre-nous ta vaillance. Il fut jadis un « guerrier célèbre, nommé *Ardjouna* et fils de Critavîrya : il avait mille « bras, et Râma ne lui en a laissé que deux. Je vais aujourd'hui punir ton « fol orgueil, et couper tous ces bras qui te donnent tant d'arrogance. Ar-« rête; tu ne saurais m'échapper. »

Cependant Nârada sautait de joie en contemplant cet horrible combat, qui lui rappelait ceux que s'étaient jadis livrés les dieux et les Asouras. Le reste de l'armée, vaincu par le vaillant Pradyoumna, s'enfuyait, le front baissé, auprès de Mahâdéva. Crichna, jetant un cri pareil au bruit d'un nuage orageux, pour abattre les bras de Bâna, lève le *tchacra* aux mille rayons, qui réunit en lui l'éclat des astres, de la foudre et du maître des dieux, celui du Trétâgni [13], les feux du Bramatchârin, ceux de la science et de l'austérité des Richis, la force des mérites obtenus par la piété des femmes fidèles, le souffle vital des oiseaux, des animaux des bois, des serpents [14], des Nâgas, des Râkchasas, des Yakchas, des Gandharvas, des Apsarâs, des trois mondes enfin. Le *tchacra,* entouré de toute cette lumière, brillait, comme un soleil étincelant, aux yeux de Bâna épouvanté.

Mais Siva, qui a vu dans la main de Crichna cette arme resplendissante, inévitable, infaillible, dit à Roudrânî : « Voilà Crichna qui lève son *tchacra,* que rien dans les trois mondes ne saurait vaincre; ô déesse, il faut secou-« rir Bâna avant que cette arme soit lancée. » Après avoir entendu ces paroles de Siva, Dévî s'adresse à Lambâ [15] : « Va, dit-elle, hâte-toi de secourir « Bâna. » Alors la fille d'Himâlaya invisible pour tous, excepté pour Crichna, se présente à ce héros. Elle est nue, et dans l'attitude d'un combattant : c'est Cotavî, n'ayant d'autre vêtement que l'air qui l'environne, et prenant Bâna sous sa protection. A la vue de l'épouse de Roudra, de Lambâ qui vient pour la seconde fois arrêter son bras, le fils de Vasoudéva lui dit : « O déesse, vous voilà encore, nue et au milieu des combattants. Vous « voulez protéger Bâna, mais sa mort est résolue. » La déesse, protectrice

[13] Voyez lect. XXVI, t. I, p. 119.

[14] J'ai cru pouvoir traduire ainsi le mot चक्रधर *tchacradhara.* On distingue les serpents par cette épithète, sans doute à cause des anneaux représentés sur leur peau.

[15] Dévî s'adresse à une forme d'elle-même. Voyez la lecture précédente.

du Dêtya, lui répond d'une voix douce : « Je sais que tu es le créateur « suprême, le souverain de tous les êtres, généreux, élevé entre tous « les dieux, infini, mystérieux [16], impérissable; je sais que tu es Hrichî-« késa, la source primordiale du monde, et que de ton ombilic est né le « lotus. O dieu, daigne épargner ce Bâna, héros incomparable dans les « combats. Accorde-moi la vie de Bâna, qui a sauvé lui-même celle de « ton fils [17]. Il a reçu de moi un privilége, que je maintiens et que sans « doute tu respecteras. O Mâdhava, fais que ma protection ne soit pas « vaine. »

Ainsi parlait la déesse à l'invincible Crichna. Celui-ci lui répond : « Écou-« tez la vérité. Bâna est trop fier de ses mille bras : il faut qu'aujourd'hui « ces bras soient coupés, et qu'il n'en conserve plus que deux. Je laisserai « la vie à votre fils [18], mais cet Asoura aura perdu ce qui fait son orgueil. » Ainsi parla le tout-puissant Crichna; la déesse, mère de Cârtikéya, lui répondit : « Eh bien, que Bâna devienne un dieu! » Alors le vaillant Crichna, poursuivant le cours de sa vengeance, dit à Bâna : « Combattons, combat-« tons : voilà Cotavî qui vient se mêler de nos débats. Allons, Bâna, de la « fermeté. » Il dit, et, de l'œil ajustant son arme, il lance son *tchacra* sur le vaillant Bâna. Ce coup a fait trembler les êtres animés et inanimés. Les mauvais génies, avides de chair [19], poussent des cris de joie. Cependant Crichna, toujours enflammé par la colère, ramenant à lui son arme incomparable, brûlante comme le soleil, la lançait de nouveau contre le Dânava : le *tchacra* de Vichnou, tel qu'un météore dévorant, allait coupant les bras de Bâna, avec une telle rapidité que l'œil ne pouvait suivre ses mouvements. Le disque tranchant abattit les mille bras du prince, et ne lui en laissa que deux : en voyant Bâna, on aurait dit un arbre privé de ses branches. Cet exploit achevé, le terrible Soudarsana [20] revint de lui-même dans la main de Crichna.

[16] Il me semble que ce mot peut rendre नील *nîla*, qui signifie *noir*, expression synonyme de *Crichna*.

[17] जीवपुत्री त्वं. On se sert ordinairement du mot *djîvapoutra* pour désigner une personne qui a le bonheur de conserver ses enfants.

[18] जीवपुत्री भविष्यसि. Je lirais plutôt जीवपुत्रा. Voy. la CLXXII[e] lecture, où Bâna demande à devenir le fils de Roudrânî.

[19] Ce sont des Râkchasas, surnommés *Cravyâdas*.

[20] Nom que l'on donne au *tchacra* de Vich-

Le dieu était vengé : son *tchacra* meurtrier avait mutilé le Dêtya, qui, baigné dans des flots de sang, ressemblait à une montagne privée de ses cimes orgueilleuses. Le malheureux jette des cris tels que les sons qui s'échappent de la nuée orageuse. Ces cris irritent encore plus Késava, qui, pour l'achever, lève son *tchacra*. En ce moment Mahâdéva, accompagné de Câritkéya, se présente et lui dit : « Crichna, ô vaillant Crichna, je sais « que tu es le premier des êtres, le vainqueur de Madhou et de Kêtabha. « Oui, tu es le fils de Vasoudéva, et le souverain éternel des mondes, le « créateur de tout ce qui existe. Dans la nature entière il n'est personne « qui puisse te vaincre, parmi les dieux, les Asouras et les hommes. Re- « tiens donc ton *tchacra* divin, formidable, invincible. Vainqueur de Késin, « je protége Bâna : que ma protection ne soit pas vaine, je t'en prie. » « Qu'il vive, répondit Crichna; je retiens mon *tchacra*. O Siva, tu mérites « d'être respecté de tous les dieux et des Asouras. Je t'adore, et vais achever « l'œuvre qui m'appelle. O maître souverain, permets-moi donc de prendre « congé de toi. » Il dit, et aussitôt, porté sur Garouda, il se rendit à l'endroit où était le fils de Pradyoumna, couvert des flèches amoncelées sur lui.

Après le départ de Crichna, Nandin dit à Bâna : « Malgré tes blessures « viens en la présence de Siva. » Bâna consent à suivre ce conseil, et son ami l'emporte rapidement sur son char au lieu où se trouvait le dieu. Là Nandin lui dit : « Bâna, il faut danser [21] : c'est pour ton plus grand bien. « C'est un moyen de t'assurer la faveur du Mahâdéva. » Et Bâna, excité par ces paroles, quoique tout couvert de sang et tremblant encore d'épouvante, mais privé de tout moyen d'existence, dansa devant Sancara [22]. Le malheur le réduisit à cette extrémité : cependant un reste de honte lui faisait baisser les yeux, et la crainte agitait son cœur.

Le dieu l'aperçut, et l'espoir de Nandin se réalisa. Siva eut pitié de ce prince : il l'admit au nombre de ses serviteurs, et lui dit : « Bâna, choisis la

nou, arme intelligente qui d'elle-même revient dans la main de son maître.

[21] Le mot sanscrit désigne une danse accompagnée de gestes, une pantomime. S'il est permis de tirer de toutes ces fictions quelque résultat historique, on doit penser que le prince Bâna, détrôné par Crichna, fut forcé de devenir prêtre du dieu Siva, que la mythologie indienne représente comme environné d'un cortége de serviteurs, qui sont des espèces de Dactyles ou de Corybantes.

[22] Surnom de Siva.

« faveur qu'il te plaît de me demander. Mon amitié n'a rien à te refuser dans « ce moment. » « Faites, seigneur, répondit Bâna, que je ne connaisse jamais « la vieillesse et la mort. Telle est la première faveur que j'ose implorer de « vous. » « Prince, reprit Siva, tu seras désormais semblable aux dieux; tu « ne mourras pas. Choisis une autre faveur, je suis encore prêt à exaucer tes « vœux. » « Je demande, dit Bâna, tout couvert que je suis de sang et de « blessures, et accablé sous le poids du malheur, à naître avec la qualité de « votre fils [23], et à compter parmi ceux de vos vieux compagnons qui vous « honorent par la danse. » Siva lui répondit : « Oui, tu seras désormais au « nombre de ces dévots serviteurs, qui, exercés par le jeûne et la péni- « tence, amis de la justice et de la vérité, consacrent leurs soins aux danses « religieuses. Je te donne encore une troisième faveur à choisir : allons, mon « fils [24], tu es certain de n'être pas refusé. » « Je veux, dit Bâna, que les plaies « que m'ont causées les coups du *tchacra* se trouvent cicatrisées. » « Ainsi « soit, dit Bâna, tu seras guéri; tu n'auras à souffrir d'aucune infirmité. « Mais profite de ma bonne volonté, et choisis une quatrième faveur. » « O seigneur, reprit Bâna, que je devienne le premier de vos Pramâthas, « et que je sois à jamais Mahâcâla. » « Ton désir sera comblé, ajouta Mahâ- « déva; par un don particulier que je t'accorde, tu auras une forme divine, « tu seras exempt de blessures, de maladies et de crainte. Noble et vail- « lant héros, forme un cinquième vœu, et je te promets de le remplir. » « Je « désire, dit Bâna, que mes membres ne présentent aucune difformité, et, « si je n'ai plus que deux bras, je demande à être préservé de tout défaut « corporel. » « Je te l'accorde, illustre Asoura, répondit Siva : tu es mon « serviteur, et mes serviteurs n'ont jamais éprouvé aucun refus. Tout ce que « tu as désiré se trouvera accompli. »

Ainsi parlait à Bâna le dieu dont le front est orné de trois yeux : il était environné de son divin cortége. Bientôt il disparut aux regards de tous les êtres.

[23] पुत्रजन्म *poutradjanma*. C'est une faveur qu'il possédait déjà.

[24] पुत्र *poutra*. Voyez lecture XXIX, tom. I, pag. 128, note 9, le sens de ce mot *fils*, dont le Journal des Débats du 11 juin 1835 me fournit un exemple remarquable. Ce journal nous représente le bey de Tunis montant sur son trône, et assisté par son ministre de la justice, soupçonné d'avoir intrigué contre lui. Celui-ci, lui baisant la main, lui dit : « Je te « reconnais pour mon souverain et maître, et je « suis ton esclave. » « Non, lui répondit le bey, « tu es mon fils. »

CENT-QUATRE-VINGT-QUATRIÈME LECTURE.

MARIAGE D'ANIROUDDHA.

Vêsampâyana dit :

Heureux des grâces qu'il venait d'obtenir, Bâna partit avec Roudra, et fut désormais Mahâcâla. Cependant le fils de Vasoudéva, le vainqueur de Madhou, disait à Nârada : « Où est Anirouddha, enchaîné par des nœuds « de serpents? Hâtez-vous de m'éclairer; je sens mon cœur qui se trouble. « L'enlèvement d'Anirouddha a répandu l'alarme dans Dwâravatî. Je veux le « délivrer promptement : c'est lui qui est la cause de mon voyage en ces « lieux, et j'ai le plus vif désir de voir ce fils dont je viens d'abattre l'en- « nemi. Sans doute, ô saint pénitent, vous savez en quel lieu il se trouve. » Nârada répondit à Crichna : « O Mâdhava, c'est dans le gynécée que ce « héros est retenu enchaîné par les serpents. » En ce moment se présente à leurs yeux Tchitralékhâ : « O dieu, dit-elle à Crichna, entrez heureuse- « ment dans le gynécée du grand Bâna, du magnifique roi des Dêtyas. » Et aussitôt pour délivrer Anirouddha se précipitèrent Bala, Garouda, Crichna, Pradyoumna et Nârada. Mais à la vue de Garouda [1], les serpents qui couvraient le corps du prisonnier s'éloignèrent avec rapidité, tombèrent à terre et reprirent leur première nature de flèches [2]. Le courageux Anirouddha fut serré dans les bras de Crichna qui le contemplait avec tendresse. Pénétré de joie, il s'inclina devant son aïeul, et lui dit : « Dieu des dieux, vous êtes « toujours victorieux dans les combats. Et qui peut vous résister? vous êtes « plus qu'Indra lui-même. » Crichna l'interrompit : « Monte avec nous sur « Garouda, et retournons à Dwâravatî. »

[1] Garouda est l'ennemi des serpents.

[2] Voyez la fin de la CLXXIV[e] lecture. Le poëte me semble ici avoir oublié que dans la CLXXV[e] lecture Anirouddha avait déjà été délivré de ses chaînes par la déesse Dourgâ, qui avait ouvert elle-même cette espèce de prison.

Mais Anirouddha, heureux de la défaite de Bâna et du discours de Crichna, regardait Ouchâ avec inquiétude. Il salue avec respect le grand Mâdhava, l'illustre et courageux Balabhadra, le vaillant roi des oiseaux, Garouda, et le héros qui porte sur ses drapeaux la figure d'un poisson, dont la main lance des flèches de cinq espèces différentes [3], Pradyoumna son père. Entourée de ses suivantes, Ouchâ reçoit dans le palais et salue en rougissant le robuste Bala, Crichna doué de quatre bras, Garouda qui parcourt les plaines immenses de l'air, et le prince qui, sous la forme de Câma, porte des flèches de fleurs. Nârada, exécutant les ordres d'Indra, s'approche en riant du fils de Vasoudéva, et le félicite d'avoir retrouvé Anirouddha. Celui-ci et tous les assistants témoignent leur respect à ce saint Mouni, qui les bénit, et dit ensuite à Crichna : « Il faut célébrer le mariage [4] d'Ani-« rouddha; que tel soit le fruit de tant de valeur. Il me semble voir ici la « *mâlicâ* [5] enlacée au *djamboûla* [6]. » L'assemblée sourit du propos de Nârada, et Crichna s'écria : « Allons, que la noce se fasse promptement. »

En ce moment Coumbhânda se présente avec les ornements nuptiaux, et prenant devant Crichna une posture respectueuse, il lui dit : « Puissant « Crichna, je viens implorer votre protection, et me confier à votre géné-« rosité. » Késava, qui avait connu par Nârada la conduite de Coumbhânda, le rassure et lui dit : « O le plus sage des ministres, je suis content de te voir. « Je sais le service que je te dois : je veux que tu règnes en ces lieux, entouré « de ta famille, et jouissant de la gloire et du bonheur que tu mérites. Oui, « tu vas être roi : puisses-tu vivre longtemps! » Ainsi fut élevé sur le trône le sage Coumbhânda : ensuite on célébra le mariage d'Anirouddha. C'est alors que le dieu du feu apparut, et souhaita que l'astre d'Anirouddha fût toujours éclatant. Les Apsarâs vinrent augmenter par leurs jeux les plaisirs

[3] Pradyoumna est l'Amour régénéré. Or les poëtes donnent à Câmadéva ou l'Amour autant de flèches que nous avons de sens, et arment ces flèches, chacune d'une fleur particulière ; savoir : l'*amra*, ou fleur du manguier, le *nâga-késara* (*mesua ferrea*), le *tchampaca* (*michelia tchampaca*), le *kétaca* (*pandanus odoratissimus*) et le *mâloûra* ou *bilwa* (*egle marmelos*).

[4] Il est ici question du mariage solennel, car le prince avait déjà épousé Ouchâ suivant le rite *gândharva*, comme nous l'avons vu dans la CLXXIV[e] lecture.

[5] *Jasminum zambac, floribus multiplicatis.*

[6] *Pandanus odoratissimus.* On appelle aussi *djamboûla* les plaisanteries adressées à la mariée par ses parentes et ses amies : d'où il résulterait que le mot जम्भूलमालिका peut signifier, dans un sens figuré, *guirlande de plaisanteries.*

de cette journée, où Anirouddha, parfumé d'essences, couvert de riches parures, brillait à côté d'Ouchâ. Les Gandharvas, de leurs voix douces et tendres, célébrèrent leur bonheur, et les Apsarâs dansèrent en l'honneur des nouveaux époux.

CENT-QUATRE-VINGT-CINQUIÈME LECTURE.

RETOUR DE CRICHNA A DWARAVATI.

Vêsampâyana dit :

Quand les fêtes du mariage d'Anirouddha furent terminées, le sage et heureux vainqueur de Madhou, Crichna, entouré de tous les dieux, prit congé du puissant Roudra, objet de l'adoration de tous les êtres, et songea à se mettre en route pour Dwâravatî. Alors Coumbhânda, se prosternant devant lui, s'écria : « O dieu à l'œil de lotus, écoutez mes paroles. Bâna possédait des vaches dont le lait, aussi doux que l'ambroisie, procurait la victoire à celui qui le buvait. Elles sont maintenant en la possession de Varouna. » Ces mots de Coumbhânda ranimèrent la joie de Crichna, qui n'en eut que plus d'empressement à partir. Le divin Brahmâ, après avoir béni Késava, se retira avec son cortége au Brahmaloca. Indra, accompagné des Marouts, se dirigea du côté de Dwâravatî; car Crichna attire vers lui tous ceux qui peuvent désirer la victoire. Entourée de ses compagnes, et traînée par des paons[1], que dirige Dévî, Ouchâ se rendit à Dwâravatî, tandis que Bala, Crichna, Pradyoumna et Anirouddha partirent de leur côté, montés sur Garouda. Sur son chemin, le roi des oiseaux déracinait les arbres, ébranlait la terre, agitait l'horizon, et semblait couvrir le ciel d'un nuage de poussière. Les rayons du soleil étaient comme obscurcis. Après

[1] Nous avons vu que le paon était l'oiseau favori de Cârtikéya, fils de Dévî. Il n'est pas étonnant que cette espèce de monture soit ici prêtée à la princesse que chérissait Dévî, comme plus haut elle avait été aussi mise à la disposition de Bâna.

avoir parcouru une longue route, les vainqueurs de Bâna portés par Garouda à travers les airs, arrivèrent dans la région de Varouna[2], et aperçurent les vaches de Bâna, dont le lait passait pour être divin, et qui, par milliers, erraient dans les bois marins, distinguées par leurs couleurs variées. Le vaillant et sage Crichna les reconnut à la peinture que lui en avait faite Coumbhânda, et, sachant qu'elles appartenaient à Bâna, il résolut de s'en emparer. Le dieu maître du monde dit à Garouda : « Dirige-toi vers le pâturage de « Bâna. On rapporte que ceux qui boivent du lait de ces vaches obtiennent « l'immortalité. Satyabhâmâ m'a recommandé de lui en amener quelques- « unes : leur lait empêche, dit-elle, les Asouras de vieillir, et de ressentir « la maladie. Si la chose est possible, a-t-elle ajouté, je veux les avoir : s'il « existe des obstacles insurmontables, n'y pense pas. Voilà donc les vaches « dont on nous a parlé. » « Oui, répondit Garouda; mais ne t'aperçois-tu pas « qu'à ma vue elles se réfugïent dans le séjour de Varouna? Allons, il nous « faut agir. » Il dit, et du vent de son aile il agite la mer, où il pénètre lui-même.

En voyant Garouda s'élancer dans l'empire de Varouna, les compagnons de ce dieu frémirent d'effroi. Une armée formidable se rassemble, et agite devant le fils de Vasoudéva des armes de toute espèce. Ce fut un combat terrible que celui qui eut lieu entre les sujets de Varouna et l'oiseau ennemi des serpents. Enfin, cette armée innombrable et superbe fut mise en déroute par le grand Késava, et alla cacher sa honte au milieu des abîmes de Varouna. En vain soixante-six mille[3] chars de guerre avaient été rangés en bataille, remplis d'armes étincelantes. Ces bandes invincibles, brûlées par les flèches de Crichna et enfoncées de tout côté, ne trouvaient aucun moyen de salut, pressées par les torrents de traits acérés dont les accablaient à la fois Djanârddana, Baladéva, Pradyoumna, Anirouddha et même Garouda.

Varouna, qui voit ses troupes repoussées par le tout-puissant Crichna, s'avance, effrayé, au devant de son ennemi. Ce dieu, que célèbrent de tant de manières les Richis, les Dévas, les Gandharvas et les Apsarâs, apparaît

[2] Le texte porte वारुणीं दिशं *vârounîm disam* : ce qui semblerait indiquer l'occident, et non le séjour de l'océan, dont Varouna est le dieu.

[3] Voici ce nombre, tel qu'il est exprimé dans le vers sanscrit : षष्टी रथसहस्राणि षष्टी रथशतानि च.

avec son parasol jaune, brillant, magnifique, tout dégouttant d'onde salée. Il agite avec fureur un arc menaçant; environné de ses fils et de ses petits-enfants, il porte un défi à son adversaire, et fait retentir les sons terribles de sa conque marine. Tel que Hara dans son courroux, il couvre Hari d'une grêle de flèches.

De son côté Djanârddana fait résonner son Pântchadjanya, et remplit l'air d'un déluge de traits dont il inonde, comme en se jouant, le roi des eaux. Mais bientôt il s'arme d'un trait plus terrible que les autres, et avertit son adversaire en ces termes : « Voilà un trait formidable et meurtrier qui « va causer ta perte : c'est le *Vêchnava*[4]. Attends-le, si tu l'oses. » Au *Vêchnava* le dieu de la mer oppose le *Vârouna*[5]. Un bruit horrible s'élève : les ondes, écrasées par le trait de Crichna, sortent de leur lit, et cherchent à éteindre les feux qui les consument. Mais le *Vêchnava* l'emporte, et les eaux fuient épouvantées.

A l'aspect de cette arme étincelante, Varouna dit à Crichna : « Grand « dieu, rappelle-toi ta nature, immatérielle dans son origine, mais s'en- « tourant d'organes physiques. Dissipe ces ténèbres trompeuses[6], au milieu « desquelles tu sembles te plaire. Maître de l'*yoga*, source de toute lumière, « tu as toujours existé dans la vérité[7]. Renonce à ces souillures qui te vien- « nent du contact des cinq éléments; quitte l'individualité[8]. Je suis supé- « rieur à cette forme de Vichnou sous laquelle tu te manifestes : pourquoi « donc veux-tu brûler ce que tu dois respecter à raison même de sa nature « supérieure? Le feu n'est pas l'ennemi du feu. O noble guerrier, oublie ta « colère. Les eaux n'existent-elles pas en toi, qui es la source première de « ce monde? Un être créé par toi perdra donc sa forme et sa beauté, parce- « qu'il a voulu remplir le devoir qui lui a été assigné dès l'origine? N'as-tu « pas dès le commencement distingué ce qui appartenait à la nature d'Agni « et à celle de Soma[9]? Ce monde est ton ouvrage : pourquoi donc veux-tu

[4] C'est-à-dire, *trait de Vichnou.*

[5] *Trait composé de l'élément de Varouna.*

[6] Ces ténèbres sont le *tamas*, d'où proviennent dans ce monde la folie, l'ignorance, l'aveuglement d'esprit et la déception des sens. Voy. le Bhagavad-gîtâ, lect. XIV.

[7] C'est-à-dire, dans le *satwa;* voyez cette même lecture XIV du Bhagavad-gîtâ.

[8] C'est ainsi que j'ai rendu le mot *ahancâra.* L'âme universelle, s'unissant à un corps composé des cinq éléments, quitte son caractère originel pour devenir *individuelle.* Voy. lect. I, t. I, p. 5, note 12.

[9] Agni et Soma sont considérés comme les principes, l'un du chaud, l'autre de l'humide. Voyez lect. XL, t. I, p. 182.

« me maltraiter? Tu es invincible, immense, éternel; tu ne dois la naissance qu'à toi-même [10]; tu es l'essence des mondes, inaltérable, infini, tu « es l'être et le non-être [11]. Dieu sage et source de toute pureté, tu dois me « protéger. Je t'adore, toi le premier auteur de tout ce qui existe, et cependant tu m'accables! Pourquoi t'amuses-tu de ma perte comme un enfant « s'amuse de ses jouets? Je ne suis ni l'ennemi, ni le fléau de la nature. O « vainqueur de Madhou, tes soins tendent à régulariser les changements qui « s'opèrent dans cette nature; mais tous ces changements successifs, sans « influer aucunement sur toi, tout en paraissant s'éloigner de l'ordre, n'altèrent cependant que des formes matérielles. La nature, au milieu de toutes « ces souillures des éléments, est constamment déçue par le *tamas* et reconstruite par le *radjas* [12] : nos sens ne cessent jamais d'être abusés par les apparences. Tu connais quels sont les devoirs des grands et des petits, toi qui « exerces la suprême domination [13]. Pourquoi donc consens-tu à fasciner « nos yeux, toi qui es le premier des Pradjâpatis? »

Ainsi parlait Varouna à Crichna, souverain des mondes, trésor de la science universelle. Le héros, loin de s'offenser de ce discours, sourit, et dit : « Adversaire puissant et redoutable, si tu veux la paix, donne-moi les vaches de « Bâna. » Telles furent les simples paroles du savant Crichna. Varouna lui répondit : « O dieu, j'ai fait autrefois un traité avec Bâna, et comment puis-« je ne pas le tenir? Tu connais toi-même les règles saintes : quiconque viole « un traité manque au devoir; aucun être vertueux ne peut consentir à « perdre ainsi le fruit de ses mérites, il sait qu'il renoncerait au prix de ses « bonnes œuvres, et que même en ce monde le pécheur n'a rien à espérer. « Pardonne, ô Mâdhava, ne me reproche pas d'être fidèle au devoir. Ne me « force pas à manquer à un traité. Tant que je vivrai, je ne céderai pas « ces vaches, ô dieu à l'œil de taureau. Il faut me donner la mort pour pouvoir les emmener : tel est le traité qui me lie, telle est ma ferme résolution. Je t'ai déclaré, ô maître des dieux, avec la plus grande franchise, la « vérité tout entière. Si je mérite de toi quelque faveur, protége-moi. Mais

[10] *Swayambhou.*

[11] भावाभावौ.

[12] Des trois qualités constitutives c'est celle qui produit le désir, la convoitise, la fausseté et le chagrin. Voyez la XIVe lecture du Bhagavad-gîtâ.

[13] C'est-à-dire *qui possèdes la qualité d'Íswara,* ऐश्वर्य्य. Voyez lect. I, t. I, p. 5.

« si tu veux enlever ces vaches, je te l'ai dit, il faut commencer par m'ôter « la vie. »

Le chef des Yâdavas, voyant que Varouna était disposé à observer son traité, ne lui répondit rien au sujet de ces vaches; seulement il lui adressa en riant ces paroles douces, aimables et flatteuses : « Si tel est le traité fait « avec Bâna, je n'insiste plus. Comment pourrais-je, ô Varouna, me mon- « trer cruel envers toi? Va, tu es libre de toute inquiétude. Entre nous « qu'il existe une alliance fondée sur la justice. A cause de toi je ne demande « plus les vaches de Bâna. » Alors, au son des instruments de musique et des tambours, Varouna offrit à Késava les présents de l'*argha*, que celui-ci reçut avec plaisir. De grands honneurs furent également rendus au divin Bala; et après avoir fait sa paix avec Varouna, le petit-fils de Soûra prit le chemin de Dwâravatî, accompagné de l'époux de Satchî. Les plaines de l'air étaient remplies de troupes de Dévas, de Marouts, de Sâdhyas, de Siddhas, de Tchâranas, de Gandharvas, d'Apsarâs, de Kinnaras, de Vidyâdharas, qui suivaient le héros maître du monde, l'auteur infini de tous les êtres. Les Âdityas, les Vasous, les Roudras, les Aswins, les Yakchas, les Râkchasas l'entouraient de leurs respects et de leurs brillants hommages. Le grand Nârada se rendit aussi à Dwâravatî, heureux de la défaite de Bâna et de la réconciliation de Crichna avec Varouna.

De loin, à la vue de cette ville, couronnée de portes et ornée de palais vastes et majestueux, semblables aux pics du Kêlâsa, le dieu qui porte le *tchacra* et la massue fit retentir les sons du Pântchadjanya, et avertit de son arrivée les habitants de Dwâravatî. A ce bruit la joie se répandit dans toute la cité. Ces rues si régulières, si riches, si brillantes de pierres précieuses, offrent çà et là des vases remplis de liqueurs agréables [14], des grains appelés *lâdjas* [15], et des guirlandes de fleurs. Les Brahmanes et les citoyens les plus distingués [16] présentent à Mâdhava l'*argha*, qu'ils accompagnent de mille félicitations [17]. Assis sur Garouda, et distingué par sa couleur noire [18], Crichna, couvert des plus riches parures, reçoit leurs hommages. Les trois castes viennent successivement lui offrir leurs respects; devant lui se pré-

[14] Voyez lect. CLXXIV, note 3.

[15] Voyez lect. CXXXVI, note 10.

[16] कुलनैगमाः *coulanégamâh.*

[17] जयशब्द् *djayasabda* (*cri de victoire*).

[18] नीलाञ्जनचयोपमः.

sentent les différentes corporations, précédées de leurs doyens [19]. Le dieu s'arrête d'abord dans le faubourg de Dwâravatî, où de toute part retentissent les louanges que font de lui les Richis, les Dévas, les Gandharvas et les Tchâranas. O prodige! les Dâsârhas, comblés de joie, contemplaient avec admiration le grand Crichna, ce héros puissant et divin, revenant vainqueur de Bâna; et les habitants de Dwâravatî, en voyant cet illustre guerrier, terreur et fléau des Dânavas, arriver de ce long voyage qu'il avait entrepris avec Garouda, proclamaient hautement sa gloire : « Oui, s'écriaient-ils, nous sommes heureux et favorisés du ciel, nous dont ce « maître du monde est le sauveur et le gardien. Son bras est long pour « atteindre et frapper son ennemi. Le voilà, ce dieu à l'œil de lotus, qui, « porté sur Garouda et vainqueur du terrible Bâna, revient ici pour « charmer nos regards et nos esprits. » Ainsi parlaient entre eux les habitants de Dwâravatî, et les héros arrivaient au palais de Vasoudéva, où descendaient Crichna, Bala, Pradyoumna et Anirouddha en quittant Garouda. Cependant l'air était rempli de milliers de chars divins, traînés par des cygnes, des taureaux, des cerfs, des éléphants, des chevaux, des grues, des paons. Crichna, s'adressant avec douceur à Pradyoumna et à tous les autres guerriers qui l'environnaient : « Vous voyez, leur dit-il, les Roudras, les « Âdityas, les Vasous, les Aswins, les Sâdhyas et les autres dieux. Saluez-« les tous avec respect. Honorez aussi le grand Indra, le dieu terrible pour « les Dânavas, le roi aux mille yeux porté sur l'éléphant céleste. Voilà les « grands Saptarchis qui sont venus ici par amitié pour moi, et les plus « illustres d'entre les Richis : adressez-leur les hommages qu'ils méritent. « N'oubliez pas d'honorer les serpents [20], les mers, les lacs, les Disas et les « Vidisas [21], les grands Nâgas [22] qui ont pour chef Vâsouki, les vaches, les « astres, les constellations, les Yakchas, les Râkchasas et les Kinnaras, qui « tous m'accompagnent ici par complaisance. »

Après avoir entendu ces paroles du fils de Vasoudéva, les héros Yâdavas s'inclinèrent respectueusement devant chacun de ces nobles visiteurs. A la vue de ces habitants du ciel, les mortels sont dans l'étonnement : ils arrivent, les mains chargées d'offrandes : « Quel miracle, s'écriaient-ils, s'opère

[19] Ces corporations se nomment *sréni* : leurs chefs ou doyens, *srechthin*.

[20] C'est le mot *tchacradhara* que j'ai ainsi rendu. Voyez plus haut lect. CLXXXIII, note 14.

[21] Voyez lect. XLI, t. I, p. 188, note 43.

[22] Synonyme du mot *serpent*.

« ici devant nous par la faveur du fils de Vasoudéva! » En l'honneur de ces dieux s'élèvent dans les airs la poussière de sandal et les parfums de l'encens : ce ne sont pas seulement des offrandes de *lâdjas*, des salutations respectueuses, c'est aussi le pur hommage d'une voix humble et d'un cœur soumis qu'on adresse à ces hôtes divins. Eux, de leur côté, reconnaissants de cette brillante réception, honorent à leur tour le fils d'Ahouca, Vasoudéva, Sâmba, Sâtyaki, Oulmouca, le vaillant Viprithou, le grand Acroûra et Nisatha. Indra les embrasse, et devant toute l'assemblée il fait l'éloge du vainqueur de Késin : « Cet illustre rejeton d'Yadou, dit-il, ce noble « Sâtwata [23], unit en lui les vertus de tous ses ancêtres à la gloire et à la « vaillance. Il revient à Dwâravatî, dans sa ville chérie, après avoir, malgré « Mahâdéva et Kârtikéya, vaincu Bâna, qui de ces mille bras dont il « était si fier n'en a conservé que deux. Cet exploit du grand Crichna « a immortalisé son nom parmi les hommes. Tous, nous avons été par lui « délivrés d'inquiétude. Vous, depuis le jour que son affection vous a pro« tégés, vous avez vu vos domaines s'étendre, vous avez bu sans cesse à la « coupe du plaisir [24], et votre félicité n'aura pas de terme. Nous autres Im« mortels, nous pouvons, tranquilles à l'abri de son bras, nous livrer à tous « nos jeux. »

Ce fut en ces termes que le roi du ciel fit l'éloge du grand Késava, intrépide ennemi des Dânavas, objet de l'adoration des mondes : ensuite il l'embrassa, et retourna dans son séjour avec son cortége de dieux et de Marouts. Les Richis, après avoir béni et félicité Crichna, partirent également, ainsi que les Yakchas, les Râkchasas et les Kinnaras.

Après le départ d'Indra, le dieu fort et tout-puissant sur l'ombilic duquel est né le lotus salua avec affection [25] toute l'assemblée. Des cris de joie [26] s'élèvent de toute part; le visage de Crichna est à leurs yeux comme une pleine lune sans nuage. Son retour est pour les Yâdavas le signal de mille plaisirs variés; et lui-même, au sein des richesses et de l'abondance, s'abandonne aux douces jouissances de l'amour.

[23] Voyez lect. XXXVI, t. I, pag. 166. Ce vers renferme une espèce de jeu de mots fondé sur le rapprochement de सात्वत : et de सत्वता.

[24] पिवन्तो मधुमध्वीकं. J'ai pris cette expression au figuré. Le *madhoumadhwîca* est distillé des fleurs du *bassia latifolia*. Voy. pag. 206.

[25] Le texte porte : *il leur dit cousalam.*

[26] किलकिलाशब्दः.

CENT-QUATRE-VINGT-SIXIÈME LECTURE.

CONCLUSION DE L'HISTOIRE DE BANA.

Vêsampâyana dit :

Ougraséna, dans la joie qui le transporte, dit à Crichna : « Noble enfant « d'Yadou, il faut faire une fête à l'occasion de l'heureux retour d'Ani- « rouddha et de ses vengeurs. La belle Ouchâ est maintenant la joie de son « heureux époux; mais parmi ses compagnes il en est une que favorise la « princesse de Vidarbha[1] : c'est Râmâ[2], fille de Coumbhânda. Qu'elle de- « vienne l'épouse de Sâmba, et que les autres compagnes d'Ouchâ soient « unies à nos jeunes héros. » En conséquence le palais du vaillant et riche Anirouddha devint le théâtre d'une fête magnifique. Des groupes de femmes, ivres de plaisir, çà et là dans la ville, font entendre le bruit des instruments; d'autres dansent ou chantent. Les unes goûtent les joies de la fête, les autres les charmes de la conversation. Elles se couronnent de fleurs, et s'occupent de mille jeux différents; celles-ci se visitent mutuellement pour se communiquer leur allégresse; celles-là jouent aux dés[3] et ne dissimulent pas la gaieté qui brille dans leurs yeux. En ce moment, environnée de ses compagnes, portée sur un char traîné par des paons qu'a dirigés elle-même la déesse Roudrânî, arrive la belle et illustre Ouchâ. On s'empresse d'accueillir la fille de Bâna, l'épouse d'Anirouddha. Les dames de Dwâravatî la reçoivent et l'introduisent dans le riche palais de son époux. Dévakî, Révatî, Rohinî et la princesse de Vidarbha, en voyant Anirouddha,

[1] Trois princesses peuvent être ainsi désignées, Roukminî, épouse de Crichna, Soubhângî, épouse de Pradyoumna, et Roukmavatî, première épouse d'Anirouddha. Voyez lect. CXVII, t. I. Je suppose qu'il est ici question de la mère ou plutôt de l'aïeule d'Anirouddha.

[2] Voyez lect. CLXXIII, note 7.

[3] अक्ष *akcha*. Voyez à l'occasion de ce jeu la lecture CXVII, t. I.

ont poussé un cri de tendresse et de joie. Révatî et Roukminî s'empressent d'accueillir Ouchâ, et font des souhaits pour son bonheur avec Anirouddha. Les bayadères[4] les plus distinguées par leur beauté viennent par les doux sons de leurs instruments célébrer la félicité d'Ouchâ, qui, unie au héros Yâdava, va jouir de tous les biens que procurent l'amour et la beauté.

Cependant la bonne et charmante Tchitralékhâ salue Ouchâ et ses compagnes, et va dans le ciel rejoindre les autres Apsarâs. Après le départ de toutes ses amies, la fille de Bâna est menée dans le palais de Mâyâvatî, où elle reçoit le plus touchant accueil. L'épouse de Pradyoumna, en voyant sa charmante bru[5], lui fit présent d'étoffes, de pierres précieuses, et lui offrit des liqueurs agréables. Ensuite toutes les femmes des Yâdavas vinrent tour à tour rendre à l'épouse d'Anirouddha les respects d'usage.

O fils de Courou, je t'ai raconté comment Bâna fut vaincu et cependant épargné par Vichnou. Crichna, triomphant et entouré des Yâdavas, se livra au plaisir dans la ville de Dwâravatî, et gouverna toute la terre qu'il étonnait par sa magnificence. Or ce Crichna, fils de Vasoudéva et descendant d'Yadou, était, comme je te l'ai expliqué, un *avatare* de Vichnou sur la terre; ce dieu, pour les motifs que je t'ai dits, était né de Vasoudéva et de Dévakî, dans la noble famille des Vrichnis. Lorsque je t'ai rapporté l'allocution de Nârada[6], je t'ai raconté sommairement ses actions. J'ai répondu à toutes les questions que tu as voulu me faire sur cette manifestation dans Mathourâ de Vichnou comme fils de Vasoudéva. Il n'est point d'être plus admirable que Crichna : et quel autre que Vichnou peut dans toutes ses œuvres étonnantes fixer notre admiration? Il est l'être fortuné parmi les êtres fortunés, l'auteur et l'essence de toute fortune. Personne parmi les Dévas et les Dêtyas n'est plus fortuné que Crichna. Il faut reconnaître en lui les Âdityas, les Vasous, les Roudras, les Aswins, les Marouts, le ciel, la terre, les points de l'horizon, l'eau, la lumière. Il est celui qui soutient et qui contient tout, celui qui détruit tout continuellement : il est la vérité, le devoir, la pénitence, Brahmâ l'aïeul de tous les êtres, le monde tout entier, le maître des dieux. O fils de Bharata, tu dois l'adorer. On l'appelle Ananta parmi les serpents, Sancara parmi les Roudras; il est toute cette matière, animée et

[4] वरनार्य्यः *varanâryyah.*

[5] Mâyâvatî n'est pas la belle-mère d'Ouchâ : c'est Soubhângî. Voy. les lectures CXVII et CLXI.

[6] Voyez lect. CLVIII et CLIX.

inanimée, issue de Nârâyana. C'est Djanârddana qui a enfanté ce monde, être éternel, à qui tous les dieux doivent à jamais leurs hommages.

J'ai fini de te raconter l'histoire de Bâna, les traits de courage de Késava, et l'excellence incomparable de sa famille. Quiconque aura lu cette histoire de Bâna et ces traits de courage de Késava ne connaîtra jamais l'impiété. Après le sacrifice, ô Djanamédjaya, tu m'as prié de te parler des œuvres de Vichnou : j'ai satisfait à ta curiosité. Celui qui lira toute la portion de cet ouvrage où il est question de la grande merveille (*âstcharya*[7]) sera délivré de tout péché, et arrivera au Vichnouloca[8]. Celui qui, se levant dès l'aurore, fait cette lecture avec recueillement, obtiendra dans ce monde et dans l'autre tout ce qu'il y a de plus difficile. S'il est Brahmane, il connaîtra tous les Vèdes; s'il est Kchatriya, il aura la victoire; s'il est Vêsya, il deviendra riche; s'il est Soûdra, il entrera dans le chemin des êtres vertueux[9]. Tout lui réussira, et il s'assurera une longue vie.

Le fils de Soûta[10] prend la parole :

Le roi, fils de Parikchit, après avoir entendu de la bouche de Vêsampâyana ce récit du Harivansa, éprouva la plus vive satisfaction. O Sônaca, je t'ai raconté en abrégé, et cependant avec quelques détails, l'histoire de toute la famille de Hari; que veux-tu que je te dise encore?

[7] La grande merveille, c'est la manifestation de Vichnou dans les avatares; et toute la série des lectures, depuis la XLe, porte le nom général d'*âstcharya*. Une pareille série de lectures s'appelle *parwan*.

[8] *Monde de Vichnou.*

[9] Je crois que ces mots signifient que lors d'une autre naissance il passera dans une caste plus relevée; ce qui est le prix accordé à la vertu, et un progrès dans la route qui tend à la délivrance finale.

[10] Voyez la 1re lecture, où ce même personnage est introduit comme interlocuteur principal, racontant à Sônaca ce que Vêsampâyana avait autrefois dit à Djanamédjaya. Voyez plus bas, lect. CLXXXVIII, note 11.

CENT-QUATRE-VINGT-SEPTIÈME LECTURE.

FAMILLE DE DJANAMÉDJAYA.

Sônaca répond :

Quels sont les fils que le Mahâbhârata[1] donne à Djanamédjaya? Dans quelle famille des Pândavas se soutient la prééminence? Ce sont là des détails que j'ai le plus grand désir de connaître, et, toi qui sais tout, tu peux facilement m'éclairer sur ce point.

Le fils de Soûta reprend :

Le fils de Parikchit eut de Câsyâ deux fils, Tchandrâpîda, qui fut roi, et Soûryâpîda, qui connut la science du salut. Tchandrâpîda donna le jour à cent enfants, tous excellents archers : ce sont les Kchatriyas connus dans le monde sous le nom de *Djânamédjayas*. L'aîné fut roi dans la ville de Vâranasa[2] : c'était Satyacarna, prince aimant les sacrifices et magnifique en présents. Il eut pour fils le généreux Swétacarna, qui, se trouvant sans enfants, se retira dans un bois pour s'y livrer aux exercices de la pénitence. Là il obtint que sa femme devînt enceinte : or sa femme, c'était la belle Mâlinî, fille de Soutchârou, de la famille d'Yadou. Les frères de cette princesse étaient pour elle comme une espèce de guirlande (*mâlâ*), et de là lui était venu son nom. Swétacarna, certain d'avoir un héritier, retourna à la forêt pour y poursuivre le grand voyage qu'il avait commencé. Mâlinî voulut l'y suivre; mais sur la route elle accoucha dans un bois d'un enfant, qui fut nommé *Râdjîvalotchana;* pieuse envers son mari, comme autrefois

[1] Le texte ne cite pas le Mahâbhârata : il emploie le mot *lomaharchana*, qui me paraît signifier *un livre qui fait frémir de plaisir ou de terreur.*

[2] Voyez lect. CLXVI, note 1.

Drôpadî envers ses cinq époux, elle laissa son fils pour aller rejoindre Swétacarna. Le pauvre enfant, abandonné sur une colline, se mit à pleurer; et, prenant pitié de lui, des nuages vinrent miraculeusement l'allaiter [3]. Deux fils de Sravichthâ, Pêppalâdi et Côlica, en le voyant, furent touchés de compassion et l'emportèrent. Ils voulurent purifier dans l'eau ses flancs meurtris par les pointes des rochers, et tout sanglants, et ils les en retirèrent noirs comme la peau de certaines chèvres [4] : circonstance qui fit donner à cet enfant, par ses deux tuteurs, le surnom d'*Adjapârswa* [5]. Introduit par eux dans le palais de Vémaca, il y fut élevé, et adopté plus tard par la femme de ce prince. C'est ainsi qu'il devint le fils de Vémakî, et l'ami de deux Brahmanes.

Les enfants et les petits-enfants de ces rois leur ressemblèrent. Toute cette famille de Pândavas, issue de Poûrou, fut illustre et prédominante. Elle justifia l'oracle prononcé par Yayâti, fils de Nahoucha, lorsque la vieillesse vint mûrir sa raison : « La terre, avait-il dit, peut bien se passer « de lune, de soleil et d'étoiles, mais elle ne sera jamais sans Pôravas. »

CENT-QUATRE-VINGT-HUITIÈME LECTURE.

RÉVÉLATION DE L'AVENIR.

Sônaca dit :

Tu m'as exposé les diverses sections [1] du Harivansa, comme autrefois le fit le sage disciple de Vyâsa. Tu m'as communiqué cet immense recueil

[3] J'ai ajouté ce dernier mot pour rendre raison de l'intervention des nuages, ou bien il faut supposer que ces nuages avaient servi comme de char aux deux personnages qui recueillirent cet enfant. Ces personnages peuvent être considérés comme divins, si leur mère Sravichthâ est la 24e constellation, appelée aussi *Dhanichthâ*, et correspondant au Dauphin.

[4] अजश्याम *adjasyâma*.

[5] *Adja* signifie *chèvre*, et *pârswa*, *flanc*.

[1] पर्व्वाणि *parwâni*.

d'*itihâsas* [2], dont l'effet est de nous charmer comme l'ambroisie, d'effacer tous nos péchés, et de réjouir notre esprit en flattant nos oreilles. Cependant, fils de Soûta, après avoir entendu ces mêmes récits et après avoir achevé le sacrifice des serpents [3], que fit Djanamédjaya?

Le fils de Soûta répond :

Je vais te dire ce que fit le roi Djanamédjaya après avoir entendu ce long récit. Le sacrifice des serpents une fois terminé, le fils de Parikchit se disposa à célébrer un *vâdjimédha* [4]. Il assembla ses chapelains [5], ses pontifes [6], ses docteurs [7], et leur dit : « Mon intention est de faire le sacrifice « d'un cheval. Que cet animal soit mis en liberté [8]. » Alors le grand Crichna-Dwêpâyana [9], apprenant le dessein de ce prince si riche en vertus, vint lui faire une visite. A la vue de ce Richi qui connaît toute chose, petite et grande, Djanamédjaya prépara l'*argha*, le bain de pieds, le siége, et les lui présenta avec respect. Quand ils furent assis tous les deux, l'assemblée commença à s'occuper de diverses histoires et de saintes réflexions sur les Vèdes.

A la fin d'un récit, le roi dit au Mouni, aïeul des Pândavas [10] et mon propre bisaïeul [11] : « Les récits du Mahâbhârata, si riches en faits éclatants, si « féconds en exemples merveilleux, sont venus charmer mon oreille, et ce

[2] On donne le nom d'*itihâsas* aux récits transmis par la tradition sur les antiques événements, et à l'histoire héroïque de l'Inde.

[3] Le roi Parîkchit ou Parikchit, père de Djanamédjaya, était mort de la piqûre d'un Nâga ou serpent. Son fils fit un sacrifice solennel, où par la force de ses *mantras* il fit venir tous les Nâgas, qu'il extermina, à l'exception d'un petit nombre de chefs, comme par exemple Takchaca. Cette circonstance a fait donner à Djanamédjaya le surnom de *Sarpasatrin*.

[4] Sacrifice du cheval.

[5] ऋत्विज् *ritwidj* : ainsi s'appelle le prêtre particulier d'une famille. Voyez Lois de Manou, lect. II, sl. 143.

[6] पुरोहित *pourohita*. Le *pourohita* est aussi un prêtre attaché spécialement à une famille, dont il est comme le directeur spirituel. Je crois qu'il avait un rang supérieur à celui qu'on appelait *ritwidj*.

[7] आचार्य्य *âtchâryya*, maître et guide spirituel, qui, après avoir donné à son pupille l'investiture du cordon et l'avoir initié à la connaissance des Vèdes et des lois sacrées, le dirigeait encore par ses conseils, pendant le reste de sa vie. Voyez Lois de Manou, lect. II, sl. 140.

[8] Voyez lect. XIV, tom. I, pag. 69, note 19.

[9] C'est le même que Vyâsa. Voyez lect. XL, tom. I, pag. 176.

[10] Voyez lect. XXXII, tom. I, pag. 152, note 49.

[11] प्रपितामहः : *prapitâmahah*. Pour ce qui regarde la descendance de Vyâsa, voyez lec-

« long plaisir ne m'a paru durer qu'un moment : cette histoire admirable « et glorieuse pour tant de héros a été pour moi, ô saint Brahmane, comme « un lait pur déposé dans une coquille. L'ambroisie, et tous les plaisirs « célestes ne valent pas le bonheur d'entendre de ta bouche le Mahâ-« bhârata. Avec tout le respect que je te dois, je voudrais bien te faire une « question. En réfléchissant qu'un Râdjasoûya fut la cause de la mort des « Courous, je pense qu'un pareil sacrifice n'a jamais été célébré que pour « la perte des princes les plus formidables. Soma jadis fut le premier qui « l'offrit [12], et c'est à la suite de son sacrifice qu'eut lieu le grand combat « de Târacâ. Varouna en fit un aussi, qui fut suivi d'une guerre pernicieuse « pour tous les êtres, entre les dieux et les Asouras. Le Râdjarchi Harist-« chandra célébra un Râdjasoûya qui occasionna, pour le malheur des Kcha-« triyas, la bataille nommée *Âdîvaca* [13]. C'est également le sacrifice offert par « le premier des Pândavas [14] qui a été comme le foyer où s'est allumé l'in-« cendie de la guerre racontée dans le Mahâbhârata. Puisque le Râdjasoûya « est la cause de ces fléaux qui accablent le monde, quelque important qu'il « soit, pourquoi n'a-t-il pas été défendu? En conservant imprudemment « ce sacrifice et ses cérémonies si dangereuses, on compromet le salut des « mortels. Tu as été l'aïeul de ces anciens rois; tu connais l'avenir aussi « bien que le passé; tu as été notre maître à tous et notre conseiller : com-« ment donc nos devanciers se sont-ils éloignés des règles, lorsqu'ils avaient « ta sagesse pour guide? C'est quand les princes ont de mauvais conseillers « que l'on peut concevoir leurs erreurs. »

Vyâsa répondit : « C'est Câla, c'est leur mauvais destin qui les a entraî-« nés. Ils ne m'ont pas interrogé sur l'avenir, et par conséquent je n'avais rien « à leur dire. Je ne vois même pas de force capable de t'arrêter toi-même. « La voie tracée par Câla doit être nécessairement suivie. Tu me demandes « quel sera l'avenir; je te le dirais bien, mais Câla est puissant; et même « après m'avoir entendu, tu n'en seras pas moins emporté par le torrent. Il

ture XVIII, tom. I, pag. 85. On ne trouve pas dans cette lecture le mot *soûta*, mais je crois que c'est un surnom de Souca, fils de Vyâsa, et signifiant *le barde*, *le narrateur-poëte*. Par suite de cette explication et de la phrase présente, le nom patronymique *Sôti* voudrait dire *descendant* ou *petit-fils du Soûta*, c'est-à-dire *du narrateur*.

[12] Voyez lect. XXV, tom. I, pag. 113.

[13] L'histoire de Haristchandra, lect. XIII, tom. I, pag. 66, ne fait pas mention de cette circonstance.

[14] Youdhichthira.

« n'est point d'effort, point de résistance, point de courage qui puisse parvenir à faire effacer les lignes tracées par Câla[15]. Le sacrifice du cheval est « le meilleur qui ait été institué pour les Kchatriyas. Indra le sait bien[16], et « cherchera toujours à troubler cet acte de religion. Le destin l'a prononcé : « tu ne feras pas ce sacrifice. Cependant plaise au ciel que tu puisses aller « contre cet arrêt! mais tu n'as que la force d'un homme. Ce n'est pas la « malveillance d'Indra, ce ne sont pas les fautes des prêtres ou du sacrificateur lui-même qui sont le plus à craindre : c'est la force invincible de « Câla. Câla est le souverain maître[17]; il a fixé les destins de tous ces êtres « qui arrivent au jour pour marcher à la destruction, et cela jusqu'à la fin « des âges. Il viendra donc un temps où les Brahmanes seront comme des « marchands et vendront les fruits du sacrifice. Tel est le mouvement qui « entraîne dans les trois mondes tous les êtres animés et inanimés. »

Djanamédjaya reprit : « Dis-moi quelle sera la cause de l'abolition de « l'Aswamédha; et, si tu le crois possible, je la préviendrai. » « Cette cause, « dit Vyâsa, ce sera ta colère contre les Brahmanes[18]. Essaie donc de la « prévenir; je le souhaite pour toi. Mais après toi, tant que la terre existera, les Kchatriyas n'offriront plus ce sacrifice du cheval. » « Je crains « autant que je rougis, s'écria Djanamédjaya, d'être l'exécuteur de l'abolition de ce sacrifice, et de me permettre une imprécation contre les Brahmanes. Car comment une race royale et pieuse pourra-t-elle, ainsi déshonorée, traverser le monde? Ne fera-t-elle pas comme le Brahmane enchaîné « qui voudrait s'élancer vers le ciel? Mais toi qui vois les maux dont est plein « l'avenir, ne peux-tu me consoler en me disant si un jour ce sacrifice ne sera « pas repris? »

Vyâsa répondit : « Il n'y aura plus à la fin de sacrifice que parmi les dieux

[15] Câla est ici le destin, et il est par conséquent confondu avec Brahmâ, qui, sous le nom de *Vidhâtri*, vient, dit-on, après la naissance d'un enfant écrire sur son front toute sa destinée. Cette croyance a inspiré ce vers que l'on trouve au commencement de l'Hitopadésa, fable I :

लिखितमपि ललाटे प्रोज्झितुं कः समर्थः.

[16] Cent sacrifices de cheval donnaient à un prince le droit de devenir Indra : il est donc de l'intérêt de ce dieu d'empêcher ce sacrifice, et les fables indiennes rapportent tous les efforts qu'il fait pour arriver à ce but.

[17] Le poëte se sert du mot परमेष्ठिन् *paraméchthin*, que l'on attribue ordinairement à Brahmâ.

[18] Voyez plus bas la lecture CXCI.

« et les Brahmanes. Quand le feu est partout éteint, c'est dans le foyer qu'on « peut encore espérer de retrouver quelques étincelles. Un Brahmane de la « famille de Casyapa, nommé *Ôbhidjdja*, deviendra chef d'armée[19], et dans « le Cali-youga offrira l'Aswamédha; mais le *râdjasoûya* de ce personnage[20] « sera aussi faible, aussi pâle que la planète quand l'heure de la destruction « est arrivée[21]. Les mortels recueilleront de leurs œuvres des fruits propor- « tionnés à leurs mérites. La porte de la fin des âges se couvrira de Richis « errants et incertains[22]. Les hommes abandonneront alors les anciennes « coutumes : le monde se relâchera peu à peu des saintes observances. On « verra s'affaiblir l'amour du devoir, devoir si important dans ses résultats, « si difficile dans la pratique, et fondé, à cette époque, sur le seul esprit de « libéralité[23]. Les quatre divisions de la vie dévote[24] s'effaceront insensible- « ment. Les hommes croiront qu'une légère pénitence peut mener à la per- « fection, et vers la fin de cet âge les voies du devoir et de l'impiété se trou- « veront confondues. »

[19] सेनानी : *sénânîh*. Ce passage peut être un renseignement important pour juger de l'âge de cet ouvrage, ou du moins de ce passage. Le Brahmane Ôbhidjdja est peut être le même que celui qui est appelé *Calkin*, dixième avatare de Vichnou. Voyez lect. XXXXI, tom. I, pag. 196.

[20] Le mot employé ici mérite d'être remarqué : c'est कुलीन : *coulînah*, mot qui signifie *un homme de bonne ou de haute famille*, mais qui désigne particulièrement un Brahmane de l'une des trente-deux divisions, appelées *Rârhiyas*, et formées des cinq familles auxquelles avaient donné naissance cinq Brahmanes anciennement venus du Canyâcoumbdja, aujourd'hui le Canouj. Cette organisation de l'ordre brahmanique était due au roi Ballâlaséna, qui a régné dans le XIIIe siècle.

[21] Je ne me flatte pas d'avoir saisi le sens de cette phrase : राजसूयं प्राहरिष्यति श्वेतं ग्रहमिवान्तकः. Le mot *swéta*, qui signifie *blanc*, se dit aussi de la planète de Vénus.

[22] Traduction vague de ce vers obscur : युगान्तद्वारमृषिभिः संवृतं विचरिष्यति.

[23] Je crois que cette idée se trouve expliquée par le sloca 86 de la 1re lect. des lois de Manou.

[24] C'est-à-dire, les quatre *âsramas*.

CENT-QUATRE-VINGT-NEUVIÈME LECTURE.

DÉSORDRES DE LA FIN DES AGES.

Le fils de Soûta continue :

Djanamédjaya dit à Vyâsa : « N'ayant pas plus de connaissance des temps « à venir que je n'en avais des temps anciens, je voudrais bien savoir ce que « sera cette fin des siècles, qui doit effacer les traces du Dwâpara [1]. Il me « semble que nous sommes arrivés à cette époque malheureuse où, entraî- « nés par l'amour du vice et de l'impiété, nous croirons, par quelques « œuvres, avoir satisfait au devoir et mérité le bonheur. »

Sônaca prit la parole :

Daigne m'apprendre, ô pieux Mouni, à quel signe on reconnaîtra ces derniers temps qui jetteront l'inquiétude parmi les êtres, et amèneront l'extinction de la piété.

Le fils de Soûta dit :

Je te répéterai ce que répondit le divin Vyâsa, quand on le pria aussi de s'expliquer sur cet âge où tous les êtres paraîtront sortir de leurs voies. « A « la fin des siècles, dit ce grand Richi, les princes, au lieu de protéger les « sacrifices, enlèveront eux-mêmes les offrandes : ils ne connaîtront que « leurs intérêts particuliers. Des rois qui ne seront pas Kchatriyas mon- « teront sur le trône; des Brahmanes se mettront aux gages des Soûdras; « des Soûdras suivront les règles des Brahmanes; des soldats expliqueront

[1] Nom du troisième âge qui précède le Cali. Voyez lect. VIII, tom. I, pag. 44.

« la sainte Écriture[2]; les sacrifices seront privés de leurs cérémonies. Il n'y « aura plus de distinction dans la manière de prier[3]. Les hommes n'aime- « ront que les arts mécaniques[4]; ils excelleront dans la danse; ils se gor- « geront de viande et de vin; ils ne respecteront pas la femme d'un ami. « Les brigands deviendront rois, et les rois mèneront la vie des brigands. « Les richesses seules seront en honneur; les pieuses coutumes seront en « oubli. Les serviteurs ne connaîtront plus l'obéissance. Il n'y aura pour le « vice aucune espèce de contrôle.

« Les mortels, sans énergie, sans activité, laisseront pendre leurs cheveux « et négligeront la cérémonie de la tonsure[5]. Les hommes, à quinze ans, « seront déjà pères. Les simples particuliers seront tourmentés et punis[6] par « leur manie d'élever de superbes pavillons[7], les Brahmanes par leur « amour des jouissances, les femmes par leur coquetterie[8]. Tout le monde « enseignera la science divine et offrira des sacrifices, les Soûdras usurperont « les formules honorables de salutation[9], les Brahmanes feront alors mar-

[2] J'ai rendu de cette manière le mot श्रोत्रिया: *srotriyâh.*

[3] Ces derniers mots sont la traduction du mot एकपंक्ति *écapankti*, qui désigne une réunion de gens appartenant à la même caste.

[4] शिल्पवन्त: *silpavantah.*

[5] मुक्तकेशा: *mouktakésâh.* L'enfant, à l'âge d'un ou trois ans, était soumis à une cérémonie religieuse, appelée *tchoudâcarana*, qui consistait à lui raser toute la tête, à l'exception d'une seule mèche sur la couronne de la tête. Voyez les lois de Manou, lect. II, sl. 35.

[6] Cette lecture est remplie de mots techniques dont la signification m'a fort embarrassé : surtout là phrase que nous traduisons ici renferme trois épithètes composées du mot शूल *soûla*, qui signifie ordinairement un *dard*, et qui s'emploie aussi pour l'arme de Siva, c'est-à-dire un *trident*. Il était évident pour moi que ces trois mots étaient en rapport, mais il m'a été bien difficile de trouver l'idée commune aux trois membres de la phrase. J'avais d'abord supposé que dans ces temps malheureux le culte de Siva devait prévaloir, et que le *soûla*, comme symbole de ce dieu cruel, apparaîtrait partout : mais comme le mot *soûla* signifie aussi *peine*, *tourment*, je me suis décidé à traduire, dans ce sens, le *sloca* que je transcris :

अट्टशूला: जनपदा: शिवशूलाश्चतुष्पथा: ।
प्रमदा: केशशूलाश्च भविष्यन्ति युगक्षये ॥

[7] Le mot अट्ट *atta* se dit de toute espèce de constructions, et surtout de ces pavillons qu'on élève sur le haut des maisons.

[8] Le texte parle des cheveux des femmes, केश *késa*. Le soin donné à la chevelure comprend ici, selon moi, tous les autres détails de toilette qui occupent les femmes coquettes.

[9] Mot à mot *les Soûdras diront, bhoh!* Voyez lois de Manou, lect. II, sl. 124.

« chandise des fruits de la pénitence et du sacrifice. Les saisons mêmes « seront changées.

« Des hommes, que distingueront leurs dents blanches, la couleur dont « ils peindront le bord de leurs yeux [10], leur tête rasée et leur vêtement « rouge [11], se livreront aux habitudes impies des Soûdras, et suivront les « principes de Sâkya-Bouddha [12]. Comparables à des bêtes féroces, ils dé- « truiront les vaches. Un des caractères principaux de cet âge sera la dis- « parition des gens de bien. Les rangs seront confondus : ceux qui doivent « être à la fin se trouveront au milieu, ceux qui sont au milieu descendront « à la fin. Tous les êtres sembleront comme s'enfoncer dans l'abîme. Les « taureaux, à peine âgés de deux ans, trembleront déjà sous le joug, et les « nuages enverront à la terre des pluies surnaturelles.

« Nés de pères brigands, tous les mortels se livreront au brigandage. C'est « avec peine qu'ils pourront arriver à se faire une petite fortune. La piété « n'existera plus parmi eux. La terre sera brûlée par le soleil, et les routes « couvertes de voleurs. Dans le Cali-youga tout le monde exercera le com- « merce. Les fils dissiperont le patrimoine de leurs pères, et par le men- « songe et l'injure chercheront à réparer leurs pertes. Après avoir follement « perdu leur jeunesse, leur beauté et leurs trésors, les femmes auront re- « cours à la coquetterie, et s'occuperont de parer leurs cheveux. Le chef « de maison [13], livré à toutes les craintes et renonçant aux plaisirs, n'aura

[10] शुक्लदन्ताञ्जिताक्षा : *soucladantândjitâkchâh.*

[11] काषायवासस : *câchâyavâsasah.* Cette couleur, qui est rouge, ou du moins brune, provient ou d'une terre d'ocre, ou de l'écorce d'un arbre, appelé *lodhra*, vulgairement *lodh* (*symplocos racemosa*). Ainsi dans le 8e acte du *Mritchtchacatî* on voit entrer sur la scène un mendiant bouddhiste qui porte sous son bras son vêtement encore tout humide de teinture, et qui va le laver dans un étang. Le poëte représente ce mendiant avec la tête rasée. Les lois de Manou, lect. x, sl. 87, défendent le commerce des étoffes rouges.

[12] Ce personnage passe pour avoir été le fondateur de la secte des Bouddhistes : on le désigne encore sous le nom de *Sâkya-mouni* ou *Sâkyasinha*. Il était de la race royale des descendants d'Ikchwâcou ; son père était roi de Vâranâsî, et se nommait *Souddhodana ;* sa mère s'appelait *Tchandrâ* ou *Mâyâdévî*. Ce Bouddha devait vivre mille à huit cents ans avant notre ère, et les Brahmanes le considèrent quelquefois comme le dixième avatare de Vichnou, qui est descendu sur la terre, disent-ils, pour tromper et perdre les Dêtyas trop puissants. La chronique chinoise et japonaise, dont il est fait mention dans le nouveau Journal Asiatique, n° LXI, pag. 407, place la naissance de Sâkya en 1027 avant Jésus-Christ.

[13] *Grihastha.*

« qu'une seule épouse, avec laquelle il ne connaîtra que des jouissances uni-« formes. Les femmes, remplies de mauvaises qualités, feront un usage « répréhensible de leurs avantages extérieurs. Un des signes particuliers de « cet âge sera le petit nombre d'hommes et la multiplicité des femmes.

« Les hommes, pauvres et mendiants, n'exerceront plus la générosité, « et les classes inférieures recevront les bienfaits sans reconnaissance. Sous « la verge brûlante de ses rois brigands le peuple dépérira chaque jour. « Les champs seront frappés de stérilité; les jeunes gens passeront rapide-« ment à la vieillesse. Chacun n'aura pour règle que son vain caprice. Les « pluies seront accompagnées d'ouragans, les laboureurs se fatigueront sur « un sol sablonneux [14]. On mettra en doute l'existence d'une autre vie. « Sans esprit de conduite, les hommes se moquerout des choses saintes : « ils s'estimeront beaucoup eux-mêmes, et accuseront les Brahmanes de cu-« pidité. Les Kchatriyas exerceront le commerce et se conduiront comme « des Vêsyas : telle sera aussi avec le temps la destinée des Brahmanes [15].

« On verra les hommes fréquenter les méchants, et cheminer avec eux « sur le même char [16]. Personne ne rougira d'avoir des dettes. La bienveil-« lance sera stérile, la colère seule portera des fruits. Les chèvres cesseront « de donner du lait. Par suite de l'ignorance, les Pandits ne pourront plus « citer les livres saints. Chacun prétendra tout savoir, la vieillesse ne sera « plus respectée, et tout le monde se croira le talent de poëte [17]. Les cons-« tellations, infidèles à leur devoir, se refuseront aux conjonctions accoutu-« mées. Des rois brigands, enfants du libertinage [18], incrédules, gorgés de « liqueurs fortes, oseront profaner les paroles de la divine Écriture, et « offrir l'Aswamédha. Les Brahmanes, entraînés par la soif des richesses, fe-« ront des actes de religion et mangeront des mets que la loi défend. « Ils inviteront à lire les livres sacrés, et personne ne lira [19]. Les femmes

[14] Ce passage pourrait s'expliquer autrement: « Les hommes seront petits de taille et se traî-« neront sur le sable. »

[15] Les lois de Manou ne permettent cette dérogation que dans les temps de détresse. Voyez lect. x, sl. 81 et suivants.

[16] Ce fait entraîne la dégradation. Voyez les lois de Manou, lect. ii, sl. 180.

[17] न कश्चिदकवि:.

[18] Est-ce bien là le sens du mot कुएडीवृष *coundîvricha?*

[19] Mot à mot, *ils diront, bhoh! et personne ne lira.* Je crois que pour avoir le sens de ce vers il faut se référer au sloca 73 de la iie lecture des lois de Manou.

« ne respireront que les parfums [20], et porteront des robes de couleur « rouge [21]. Les étoiles perdront leur éclat, les régions du ciel seront « déplacées, et la teinte du crépuscule se ressentira de l'incendie de l'ho- « rizon. Les pères et les fils recevront pour leurs ouvrages les ordres de « leurs femmes et de leurs belles-mères; les disciples adresseront des re- « proches à leurs maîtres. Les hommes se livreront à des amours contre « nature [22], et passeront leur vie au sein des plaisirs et de l'ivresse. Ils négli- « geront d'entretenir le feu des sacrifices et d'offrir les saints holocaustes. « Point d'aumône, point d'offrande pieuse, point de repos religieux. Les « épouses profiteront du sommeil de leurs maris pour s'échapper de la « maison conjugale; les maris, pendant le sommeil de leurs épouses, iront « visiter d'autres femmes. Enfin faiblesse du corps et corruption de l'âme, « tels seront les signes distinctifs de ce dernier âge, bien différent de l'âge « Crita [23]. »

CENT-QUATRE-VINGT-DIXIÈME LECTURE.

NOUVEAUX DÉTAILS SUR LE DERNIER AGE.

Le fils de Soûta continue :

« Mais, dit Djanamédjaya, au milieu de ce désordre universel, qui gou- « vernera les mortels? Donne-moi encore des détails sur leur conduite, « leur nourriture, leurs voyages, leurs actions, leurs travaux, leur instruc- « tion et la durée de leur vie. Dis-moi par quelle décadence ils reviendront « à l'âge Crita. »

[20] Traduction hasardée du mot एकशङ्ख *écasankha*. Le *sankha* est un parfum appelé vulgairement *nakhî*, et d'une couleur brune.

[21] Cette couleur porte le nom de *gavédhouca* ou *gavérouca*, mot qui signifie *ocre* (*red chalk*). Voyez lect. CLXXIX, note 9.

[22] वियोनिषु रंस्यन्ति प्रमदासु नराः.

[23] Nom de l'âge appelé aussi *Satya*.

Vyâsa reprit : « Par suite de ce profond oubli de leurs devoirs, les mor-
« tels perdront toute espèce de bonnes qualités, et verront s'affaiblir leur « santé. Cet affaiblissement produira la langueur, la langueur la pâleur du « teint, la pâleur du teint la maladie, et la maladie l'indifférence pour les « choses humaines [1]. Cette indifférence conduira les mortels à réfléchir « sur eux-mêmes, et cette réflexion les ramènera à la pratique des devoirs : « c'est ainsi qu'une ère nouvelle apparaîtra pour eux, et qu'ils arriveront « à l'âge Crita.

« Parmi les hommes, les uns ne se conformeront aux règles saintes « que par obéissance, et languiront dans cette espèce d'apathie qui ne s'élève « ni ne s'abaisse [2] : les autres, doués de l'esprit de discussion [3], rechercheront « avec ardeur de spécieux raisonnements. Quelques-uns, fiers de leur « science, n'admettront que des preuves philosophiques, telles que celles « qui résultent de la perception et de l'induction [4]; d'autres rejetteront « l'autorité des Vèdes. Les femmes même se mêleront de discussion. Il y « aura des gens qui se feront un honneur de ne rien croire [5] et d'abjurer « toute espèce de devoir : on verra des êtres stupides et insensés s'ériger « en docteurs. De beaux parleurs, sans foi et sans instruction, abuseront « les esprits égarés.

« Cependant il y aura, dans ce siècle dégénéré, quelques hommes res-« pectés des autres, et qui feront encore le bien, distingués par leur géné-« rosité et leur amour de la vertu. Mais le reste du monde, sans mesure « et sans principe, ne gardera aucune règle pour ses aliments; dépourvu « de toute bonne qualité, il n'aura que de l'impudence; les gens de la « dernière classe usurperont les fonctions éternelles du Brahmane : tels se-« ront les signes particuliers de cette époque connue par le nom de *Cachâya* [6]. « Au milieu de l'absence de toute instruction et de toute croyance, ce sera

[1] निर्वेद् *nirvéda*.

[2] मध्यस्थता *madhyasthatâ*.

[3] विमर्ष *vimarcha*.

[4] प्रत्यक्षमनुमानं प्रमाणं. Les Bouddhistes sont appelés प्रत्यक्षवादिन:.

[5] Cette idée est ainsi exprimée par le mot नास्तिक्यपर्मा:. L'homme qui révoque en doute l'authenticité des Vèdes et des légendes est appelé par les Indiens orthodoxes, *athée*, नास्तिक. C'est une épithète que l'on donne aux Bouddhistes.

[6] Ce mot *cachâya* désigne une couleur rouge ou brune, qui est celle que les Bouddhistes avaient adoptée. Voyez la CLXXXIX[e] lect., note 11.

« peu de chose que la sagesse de ceux qui seront sages parmi ces hommes « privés d'une règle de conduite; alors il y aura de grands combats, de « grandes pluies, de grands vents, de grandes chaleurs.

« Des Râkchasas prendront la forme des Brahmanes : des rois, attachés « aux œuvres mondaines [7], posséderont la terre. Ces Râkchasas, déguisés « en Brahmanes, ne feront ni la lecture des saintes écritures [8], ni le *Va-« chat* [9]; pleins d'orgueil et d'immoralité, fous, intéressés, cupides, avares « et mesquins, ils seront iniques dans leurs jugements, et quitteront la « voie éternelle de la justice. Animés par leurs mauvais désirs, partisans de « la fraude et de la violence, ils enlèveront aux autres leurs richesses et « leurs épouses. Tels seront les hommes de cette époque; on ne verra aucun de « ces Mounis, formés à l'image de Brahmâ [10], et qui apparaissent dans l'âge « Crita pour être à la tête de la création et devenir l'objet de la vénéra-« tion et du culte des mortels. Les humains de cet âge malheureux enlève-« ront sans pudeur les récoltes, les étoffes [11], les aliments, les paniers d'o-« sier [12]. Mais ils se puniront par eux-mêmes, et, voleurs ou assassins, ils « seront volés ou tués par un autre brigand plus adroit. Pour se soustraire « aux maux de ce temps dépourvu d'honneur et de religion, les hommes, « accablés sous le poids des impôts, fuiront dans les bois. Les fils donne-« ront des ordres à leurs pères, les brus à leurs belles-mères; les disciples « adresseront des réprimandes à leurs maîtres. Tout sacrifice ayant cessé, « les Râkchasas, les animaux sauvages, les insectes, les mouches, les ser-« pents tourmenteront les mortels. Plus de bonheur, de santé, d'attache-« ment entre les parents.

« Accablés de douleurs, sans chef et obligés de vivre de brigandage, les « hommes iront de province en province, errant à l'aventure, s'exilant de « leur propre contrée, et emmenant, loin d'un pays désolé, leur famille pri-« vée de tout asile. Poussés par le tourment de la faim, ils passeront la

Il est possible que cette circonstance ait fait donner le nom de *Cachâya* à l'âge Cali.

[7] कर्मवेदिनः *carmavédinah.*

[8] *Swâdhyâya.*

[9] Le *vachat* est une exclamation employée au moment où le prêtre verse le beurre dans le feu du sacrifice. De là vient le mot *Vachatcâra.*

[10] ब्रह्मरूपिणः *brahmaroûpinah.*

[11] चैल *tchêla.* Voyez lecture LXI, tom. I, pag. 277.

[12] करण्ड *caranda.*

« Côsikî [13] : ils se disperseront dans les vallées qui sont au bas des hau-
« teurs du Richica [14], et chez les Angas, les Bangas, les Calingas [15], les
« Casmîras [16] et les Mécalas [17]. Ils iront sur toute la longueur de l'Himâlaya,
« ou sur les rivages de l'onde salée, et habiteront dans les forêts au milieu
« des Mletchhas [18]. Ainsi la terre habitée deviendra déserte, et ceux qui
« devaient la garder seront les premiers à la dévaster. Les hommes auront
« pour nourriture les animaux des bois, les poissons, les oiseaux, les bêtes
« sauvages, les reptiles, les insectes, le miel, les herbes, les fruits, les ra-
« cines. Ils seront vêtus, comme les anachorètes, de haillons [19], de feuil-
« lage, d'écorce [20] et de peaux. Ils formeront dans les vallées des enclos,
« composés de pieux, pour y déposer quelques semences, et élèveront avec
« peine des troupeaux de chèvres, de brebis, d'ânes et de chameaux. Placés
« sur le bord des rivières, ils en arrêteront le cours par des digues [21], afin de
« pouvoir arroser les terres. La vente qu'ils se feront entre eux de vivres et
« de comestibles [22] deviendra une source de contestations. Les vaches au-
« trefois fécondes, le poil hérissé et malpropre, n'auront point de veaux et
« perdront la pureté de leur race.

« Voilà ce que seront les hommes, tels que le temps les aura faits. Cha-
« que jour verra décroître leur amour de la justice. Leur âge sera au plus de
« trente ans [23] : faibles, languissants, tourmentés par la fièvre et le chagrin,
« ils perdront l'usage de leurs sens. L'affaiblissement de leur santé amènera
« le découragement ; c'est alors que, se soumettant aux sages remontrances,

[13] Rivière du Bahar, aujourd'hui le Cosi ou Cousa. Ce passage et les suivants semblent indiquer que l'intention de l'auteur n'est pas de raconter la fin du monde, mais plutôt la ruine et la désolation de la province qui était le patrimoine de Djanamédjaya.

[14] Voyez lect. cxvii, tom. I, pag. 502, note 7.

[15] Voyez lect. xxxi, tom. I, pag. 141, note 10.

[16] Habitant le Cachemire.

[17] Ce peuple devait être sur les bords de la Narmadâ, qui sort du mont Mécala, lequel fait partie du Vindhya. Le Varâsanhita place le pays des Mécalas parmi les provinces de l'est.

[18] Nations barbares et étrangères aux coutumes indiennes.

[19] चीर *tchîra.*

[20] वल्कल *valcala.*

[21] Les lois de Manou condamnent cette pratique, lect. iii, sl. 163.

[22] La même lecture des lois de Manou défend de vendre des viandes, sl. 152. Le passage que je traduis ici ne parle pas de viandes, mais de nourritures préparées, पक्वान्न *pakwânna.*

[23] Le sloca 83 de la 1re lecture des lois de Manou dit que dans le premier âge les hommes vivent quatre cents ans, et que leur existence perd successivement dans les autres âges un quart de sa durée.

« ils éprouveront du plaisir à la vue des gens vertueux : ils commenceront « à pratiquer le bien et mettront un terme à leurs disputes. En voyant le peu « de profit que l'on retire des passions, ils reviendront à l'accomplissement « de leurs devoirs. Désolés de la perte de leurs concitoyens, ils chercheront « à se rapprocher. Dociles aux avis qu'ils recevront, ils recouvreront le goût « de la libéralité, de la sagesse, du respect pour tout ce qui respire, et « avec le bonheur reviendra dans ce monde le Devoir, représenté sous la « figure d'un taureau aux quatre pieds [24]. Ils se sentiront encouragés à per« sévérer dans leurs bonnes résolutions, et connaîtront le prix de la vertu. « De même que la décadence vers le mal aura été progressive, le retour vers « le bien se fera aussi par degrés. A l'apparition du Devoir, recommencera le « cours de l'âge Crita, dont le caractère est la vérité, comme le vice est « celui de l'âge Cachâya. On peut comparer ce dernier siècle, appelé *Cali,* « à la lune dépouillée de ses rayons et couverte d'une profonde obscurité, « et le Crita à ce même astre brillant dans toute la plénitude de sa grandeur. « C'est le Crita qui possédera la véritable richesse, c'est-à-dire la science du « grand Brahma, la connaissance des Vèdes, trésor qui semble lui appar« tenir en propre, trésor non connu qui est en quelque sorte son héritage. « C'est encore le Crita qui connaîtra le véritable sacrifice, c'est-à-dire la pé« nitence constante en sa résolution, épurée dans son œuvre et dégagée « de toute pensée mondaine. La bénédiction du ciel, s'appropriant au « temps et au lieu, descendra sur l'homme constamment vertueux : telle sera « cette heureuse époque, chantée par les Richis. Les hommes ressembleront « aux dieux qui savent concilier l'amour du devoir avec le désir des richesses « et des plaisirs [25] : le bonheur sera parfait, et la vie toujours pure. Ainsi « se succèdent, suivant les lois de leur nature, les révolutions des âges. Le « monde, toujours vivant, ne s'arrête pas un moment, et la destruction « est sans cesse remplacée par l'aurore d'une création nouvelle. »

[24] Cette allégorie se trouve dans les lois de Manou, lect. I, sl. 81. Les quatre pieds de ce taureau symbolique représentent la pénitence, la science divine, le sacrifice et la libéralité. A chaque âge, ce taureau perd un de ses pieds. Voyez plus loin, lect. CXCIV.

[25] Ces trois qualités forment ce qu'on appelle le *trivarga.*

CENT-QUATRE-VINGT-ONZIÈME LECTURE.

ABOLITION DU SACRIFICE DU CHEVAL.

Le fils de Soûta continue :

C'est en ces termes que le Richi Vyâsa mettait sous les yeux du roi Djanamédjaya le tableau des événements et passés et futurs. Ces paroles charmaient l'assemblée, et elles étaient pour l'oreille du roi ce qu'est l'ambroisie pour le goût, et la lumière de la lune pour les yeux. Les récits variés du Maharchi, dans lesquels se trouvaient vantées les trois qualités du *trivarga*[1], et qui étaient capables d'attendrir l'âme comme de l'élever, faisaient sur les assistants la plus vive impression. En entendant les paroles du fils de Parâsara, les uns répandaient des larmes, les autres restaient plongés dans la réflexion. Vyâsa, saluant le roi en tournant autour de lui par la droite[2], lui dit : « Nous nous reverrons, » et il partit. Tous les saints pénitents qui étaient présents suivirent le savant Richi, et quand ils se furent retirés avec le divin Vyâsa, les prêtres et les héros s'approchèrent. Le roi, tirant une vengeance terrible des Nâgas, épuisa sa colère comme un serpent épuise son venin. Cependant le grand Mouni Âstîca obtint de lui la vie de Takchaca[3], dont la tête brillait comme le feu du sacrifice, et retourna ensuite dans son ermitage, tandis que Djanamédjaya rentrait avec sa cour dans Hastînâpoura. Ce prince régnait, heureux du bonheur de ses sujets, quand il voulut célébrer le sacrifice du cheval. Déjà il avait fait les préparatifs nécessaires, et, suivant l'usage, avait apprêté de magnifiques présents; déjà les proclamations ordinaires étaient achevées[4], et, pour se

[1] Voyez la dernière note de la précédente lecture.

[2] C'est-à-dire, en faisant le *pradakchina*.

[3] Voyez lect. CLXXXVIII, note 3.

[4] Voyez dans une des scènes de l'*Outtara-Râmatcharitra*, acte 4, quelques détails sur le

conformer aux rites indiqués, la reine, fille du roi de Câsi, et à cause de sa beauté surnommée *Vapouchtamâ*, s'était placée près du cheval [5]. En ce moment Indra la vit; charmé de sa beauté, il se substitua lui-même à la victime, et parut souiller le sacrifice de ses embrassements adultères. Cette métamorphose fut à l'instant connue : le dieu lui-même se dénonça au Brahmane qui présidait au sacrifice : « Voilà, lui dit-il, un cheval sur le-« quel tu ne comptais pas, et qui te fait perdre le fruit de tes œuvres. »

Après avoir entendu cette déclaration, le Brahmane vint raconter la chose au Râdjarchi, qui maudit sur-le-champ Indra. « Si j'ai retiré quelque fruit « de mes sacrifices et de ma pénitence, s'écria Djanamédjaya, si j'ai mis « quelque zèle à défendre mes sujets, que ma malédiction ait tout son effet. « Je déclare à ce roi des dieux, libertin, sans foi et sans constance, que les « Kchatriyas ne feront plus désormais le sacrifice du cheval. » O Sônaca, ainsi parla le roi. Toujours excité par la colère, il dit ensuite aux prêtres : « C'est votre faiblesse qui est cause que le sacrifice a manqué. Vous ne pou-« vez plus rester dans mon royaume : retirez-vous avec vos familles. » En entendant ces paroles, les Brahmanes se retirèrent. Cependant les autres femmes de Djanamédjaya étaient aussi présentes; le roi, dans son amour extrême pour le devoir et dans l'indignation qui le transportait, leur intima ses ordres : « Chassez de mon palais, leur dit-il, l'infâme Vapouchtamâ, « qui a secoué sur ma tête ses pas empreints de poussière, qui a brisé ma « force et flétri ma gloire. Je ne veux plus voir cette femme, qui est dé-« sormais pour moi comme une guirlande fanée. L'homme placé près d'une « femme qu'il aime et qui a été souillée par un autre ne goûte plus de plai-« sirs ni dans les banquets, ni sur la couche conjugale. Ne repousse-t-on

cheval du sacrifice. Ce cheval, mis en liberté pour un an, portait sur son front une inscription ainsi conçue : « Je donne la liberté à ce « cheval destiné au sacrifice; quiconque a la « force de l'arrêter peut le faire, mais je vien-« drai et le délivrerai. Pour ceux qui n'ont pas « la force de l'arrêter, ils doivent le laisser passer, « et venir au sacrifice en apportant leur tribut. » Le mot सञ्ज्ञप्त me paraît ici désigner cette proclamation : cependant il signifie aussi *tué, immolé*.

[5] La reine jouait un rôle particulier dans ce sacrifice. Ce passage doit faire supposer qu'elle remplissait seule quelque cérémonie pieuse auprès du cheval. C'était elle qui, avec le roi, lavait les pieds de l'animal. Placés près de l'autel, tous deux ils recevaient la fumée du sacrifice qui les purifiait. Le prêtre, après avoir jeté quelques gouttes d'eau sur la face du prince et de son épouse, marquait avec de la cendre, tirée du foyer sacré, leur front, leurs épaules, leur poitrine et leur gorge.

« pas avec horreur l'offrande qui a été effleurée par la langue d'un chien? »

C'est en ces termes que s'exhalait la colère du fils de Parikchit. Le roi des Gandharvas, Viswâvasou, lui dit : « Indra n'a pu souffrir les trois cents[6] « sacrifices que tu voulais célébrer. Vapouchtamâ ton épouse n'a pas man- « qué à son devoir : la coupable est l'Apsarâ Rambhâ. Mais la fille du roi de « Câsi est la meilleure des épouses et la perle des femmes. En troublant ton « sacrifice, Indra a voulu en détruire l'effet. Il savait bien que les fruits de ta « piété devaient être de t'égaler à lui et de lui enlever sa couronne. Pour se « conserver il lui fallait interrompre ton sacrifice. Il a formé une apparence « magique : il s'est substitué au cheval du sacrifice, et ses amours avec Ram- « bhâ ont été regardés comme un adultère commis avec Vapouchtamâ. Ce- « pendant tes Brahmanes, qui te servaient dans tes trois cents sacrifices, sont « devenus l'objet de ton imprécation : eux et toi, vous avez perdu tous ces « mérites qui devaient vous égaler à Indra. Oui, ce dieu ne le cache pas : il a « redouté le résultat de vos trois cents sacrifices. Il a eu recours à la magie, « et seul il vous a vaincus, tes Brahmanes et toi. Indra a le désir légitime de « conserver sa puissance et sa supériorité; mais il respecte ce que tout autre « n'oserait outrager, c'est-à-dire la femme de son petit-fils[7]. Il est grand sous « le rapport de la science, de la justice, de la pénitence, de la puissance : « et sa force devait surtout éclater contre toi qui amassais les mérites de « trois cents sacrifices. Cependant n'accuse ni Indra, ni ton prêtre, ni toi- « même, ni Vapouchtamâ : le vrai coupable, c'est le Temps, dont il est difficile « de triompher. Tu t'es emporté contre le roi des dieux qui, par un effet « de sa suprême puissance, s'était substitué à ton cheval. Si tu veux vivre « heureux, il faut te réconcilier avec Indra. La contrariété est difficile à sur- « monter, aussi difficile qu'un courant contre lequel on veut lutter. Mais « calme tes esprits, et possède en paix la meilleure des femmes, dont « l'innocence est incontestable. Songe que les femmes, quand on les dé- « laisse injustement, peuvent se venger par des imprécations. O roi, les « femmes vertueuses sont des êtres divins. La lumière du soleil, la flamme « du feu, l'emplacement[8] du sacrifice, l'offrande sans tache, et la femme

[6] Je ne sais pas pourquoi l'auteur parle ici de trois cents sacrifices, त्रियज्ञशत. Ordinairement il n'est question que de cent sacrifices, pour faire obtenir à un mortel le rang d'Indra.

[7] Djanamédjaya descendait, par Abhimanyou, son aïeul, d'Ardjouna qui était considéré comme le fils d'Indra.

[8] Autrement le *védi*.

« exempte de passions, voilà autant d'objets connus pour leur pureté. Les « sages doivent toujours rechercher, désirer, honorer les femmes ver- « tueuses, et les adorer même comme des déesses[9] du bonheur. »

CENT-QUATRE-VINGT-DOUZIÈME LECTURE.

REPENTIR DE DJANAMÉDJAYA.

Le fils de Soûta continue :

Ce discours de Viswâvasou réconcilia le roi avec Vapouchtamâ : Djanamédjaya reconnut qu'il l'avait soupconnée à tort, et répara les effets de son injuste colère. Revenu de ses préventions et soigneux de sa propre gloire, il fit publier la chose dans son royaume : fidèle aux règles du devoir, et heureux de ce dénoûment, il chercha par son amour à consoler Vapouchtamâ. Il rendit aussi aux Brahmanes les honneurs qu'ils méritaient; il continua à déployer sa générosité par des présents, sa piété par des sacrifices. Il protégea ses sujets par son courage, et ne pensa jamais à faire aucun reproche à Vapouchtamâ. Il reconnut la vérité de ce que lui avait annoncé le grand pénitent, l'illustre Vyâsa, sur l'impossibilité de lutter contre la destinée, et toute sa colère se trouva épuisée.

L'homme qui lit ce grand poëme du fameux Richi[1] sera un jour le plus honoré des mortels : il obtiendra une vie heureuse, et, ce qui est encore plus difficile, il recueillera tous les fruits de la science. Celui qui

[9] J'ai rendu ainsi le mot composé पूज्यश्री. J'ai pensé que le mot *srî* indiquait ici non la richesse, mais la déesse elle-même qui présidait au bonheur et à l'opulence; et en effet, il y a des sectes indiennes qui adressent aux femmes une espèce de culte. Les Vêchnavas, qui joignent à l'adoration de Crichna celle de Râdhâ sa favorite, présentent à leurs femmes les offrandes destinées à la déesse : quelques-uns veulent même qu'elles soient nues pendant les sacrifices.

[1] Ce poëme, comme on l'a vu dans la 1re lecture, est attribué à Vyâsa. Il fait partie du Mahâbhârata, appelé *mahâcâvya* ou *grand poëme*.

lira cette justification d'Indra se trouvera délivré du péché : il verra tous ses désirs comblés, et jouira d'un long bonheur. Comme les arbres produisent d'abord des fleurs, comme de ces fleurs proviennent des fruits qui plus tard donneront naissance à d'autres arbres, de même les paroles du grand Richi sont pour les mortels la source d'un bonheur qui va toujours croissant. L'homme privé d'enfants devient père d'une charmante famille : l'homme déchu recouvre sa première dignité. Les uns sont délivrés de leurs maladies, ou d'esclavage; les autres obtiennent que leurs sacrifices soient exempts de toute souillure. La jeune vierge qui prête l'oreille aux récits de l'illustre Mouni épouse un homme vertueux, et donne le jour à des enfants doués d'excellentes qualités, remplis de force et vainqueurs de leurs ennemis. La lecture de ce poëme procurera au Kchatriya la domination sur la terre, la possession de richesses immenses et la victoire sur ses rivaux; au Vêsya, une brillante fortune; au Soûdra, l'assurance d'arriver à une condition meilleure. Le Brahmane [2] qui lit cette histoire des anciens héros acquerra la science : il se trouvera délivré de tout mal, son esprit sera éclairé, son âme dégagée de passion, et il traversera heureusement cette terre.

Et vous, qui dans les cercles composés de Dwidjas, rappelez en votre mémoire ces récits que vous leur racontez, persistez dans vos fermes et saintes résolutions, et le bonheur vous suivra partout dans ce monde.

O Sônaca, je t'ai exposé d'une manière sommaire ce qu'avaient fait nos anciens héros, je t'ai répété les récits d'un vénérable Richi [3], que désires-tu encore que je te dise?

[2] नैष्ठिकी *nêchthikî* : ainsi porte le texte. Le dictionnaire ne donne que नैष्ठिकः *nêchthicah*, et dit que c'est un Brahmane qui continue à demeurer avec son précepteur spirituel.

[3] Ce Richi est sans doute Vêsampâyana que Sôti ou le fils de Soûta a introduit comme interlocuteur dès la 1re lecture. Il y a ici quelque lacune, car dans la lecture suivante, Djanamédjaya et Vêsampâyana vont reprendre la parole, sans aucune transition. Sôti termine la lecture présente par une question à laquelle il n'est pas répondu.

CENT-QUATRE-VINGT-TREIZIÈME LECTURE.

MANIFESTATION DU POUCHCARA [1].

Djanamédjaya dit :

Le Richi Vyâsa a célébré la puissance du dieu qui dormait sur les eaux de l'océan, et sur l'ombilic duquel s'élevait un lotus : il a dit comment ce lotus a donné naissance aux dieux, aux divers ordres de Richis, aux Âdityas, aux Vasous, aux Roudras, aux Marouts, aux Ouchmapâs [2], aux deux grands Aswins, à des milliers d'autres êtres, et aux Sâdhyas, et aux Viswadévas [3]. Voudrais-tu bien nous redire son récit? Tu es pour nous le premier d'entre les sages, profond dans la science de l'*yoga*, savant dans les Vèdes et dans leurs commentaires : donne-moi les détails que je te demande. Quand j'entends célébrer la gloire de ce dieu, je ne puis plus supporter d'autre plaisir. Explique-moi combien de temps dure le sommeil du souverain des êtres [4], appelé *Pourouchottama* [5]; ce qui arrive pendant ce sommeil; à quel moment se réveille le maître des Souras; comment à son réveil ce dieu produit le monde entier; quels sont les premiers Pradjâpatis; par quels moyens cet être éternel reconstruit le monde; comment, au milieu de la mer universelle où se trouvent plongés les êtres animés ou inanimés, et où gisent confondus et détruits les dieux et les Asouras, les serpents, les Râkchasas, le feu, l'éther, le vent et la terre, comment, dis-je, dans ce grand abîme où sont mêlés tous les éléments, réside et agit le maître suprême de ces éléments,

[1] Voyez lect. XLI, tom. I, pag. 186.

[2] Ce mot désigne les Pitris, appelés dans les Sraddhas à prendre leur part des mets *chauds* qui leur sont offerts. Voyez les lois de Manou, lect. III, sl. 236 et 237.

[3] Le texte porte *Viswéswaras*.

[4] Voyez lect. VIII, tom. I, pag. 48, note 12.

[5] C'est-à-dire *le premier des Pourouchas, le premier mâle, l'esprit fécondant*. Voyez Bhagavad-gîtâ, lect. XV.

l'être aux grandes formes, le puissant créateur, le souverain des Souras. O saint Mouni, je crois fermement à Nârâyana, et je te prie de me raconter sa gloire. J'adore ses manifestations passées et futures, et devant ces fidèles assemblés, je t'engage à me parler de sa haute puissance.

Vêsampâyana répondit :

Je suis prêt à satisfaire le désir que tu témoignes de connaître la gloire de Nârâyana, source de toute pureté. Écoute, je te dirai ce que les dieux eux-mêmes ont consigné dans les antiques Pourânas, ce que nous avons appris de la bouche des plus illustres Brahmanes, ce que l'auguste fils de Parâsara, le savant et pieux Dwêpâyana, aussi renommé que Vrihaspati [6], a daigné me raconter. Je t'exposerai ce que je sais, et je m'acquitterai de cette tâche aussi bien que je pourrai. Et quel Richi, ô fils de Bharata, serait en état de me révéler convenablement tous ces mystères? Qui peut connaître la gloire de Nârâyana, de celui qui est l'âme de toute la nature? Brahmâ lui-même ne saurait s'en flatter. Je répéterai ce que j'ai entendu : Nârâyana est le mystère des Viswadévas et des Maharchis, le désiré de tous les dieux qui connaissent la vérité, la pensée de tous ceux qui comprennent l'être suprême nommé *Adhyâtma* [7], l'agent des œuvres; parmi les choses divines, il est ce qui est supérieur à la divinité (*adhidéva*); parmi les êtres créés, il est ce qui est surnaturel (*adhibhoûta*); il est l'essence suprême (*para*) reconnue par les Maharchis, le bien (*satya*) enseigné par les Vèdes, et le grand principe (*tatwa*) entrevu par les pénitents, l'agent, l'instrument, l'intelligence, (*bouddhi*), le sentiment (*manas*), l'âme incorporée (*kchétradjna* [8]), la cause première (*pradhâna*), l'esprit fécondant (*pouroucha*), le directeur (*sâstri* [9]), le temps, le maître du temps, le voyant (*drachtri*), l'indépendant (*swâdhîna*), les cinq souffles [10], la chose ferme (*dhrouvam*), la chose inaltérable (*akcharam*). Il reçoit un nom de ces natures diverses auxquelles il s'assujettit : car c'est lui qui fait et défait tout, c'est lui qui nous soutient dans nos actions et nous

[6] C'est le maître des dieux.

[7] Voyez, pour l'explication de ce mot et de quelques-uns de ceux qui vont suivre, la lecture VIII du Bhagavad-gîtâ.

[8] Voyez lect. XIII du Bhagavad-gîtâ.

[9] La lecture XV du Bhagavad-gîtâ appelle ce directeur *Îswara*.

[10] Voyez lect. XL, tom. I, pag. 182. L'air se subdivise en cinq souffles qui agissent dans les diverses parties du corps.

trouble dans notre désordre; maître divin (*îsa*[11]), objet constant de notre attention dans le sacrifice et hors du sacrifice[12], il est celui qui parle et celui dont on doit parler; et il est moi-même en ce moment, et les saints discours que vous entendez, et le sujet même de vos conversations, les histoires que l'on vous raconte, et les mystères[15] des livres saints : il est ce grand tout dont l'âme est Nârâyana : souverain de toute la nature, il est aussi tous ces dieux qui y président. Enfin tout ce qu'il y a de bon, d'immortel, d'originel, tout ce qui est, a été et sera, tout ce qui dans les trois mondes est éternel, animé ou inanimé, voilà ce qui constitue cet être supérieur et infini.

CENT-QUATRE-VINGT-QUATORZIÈME LECTURE.

CARACTÈRE DES QUATRE AGES.

Vêsampâyana dit :

On assigne quatre mille ans de durée à l'âge Crita : son Sandhyâ et son Sandhyânsa sont chacun de quatre cents ans[1]. Pendant cet âge le devoir a quatre pieds[2], le vice n'en a qu'un; les hommes suivent avec plaisir les obligations de leur caste. Les Brahmanes remplissent leurs fonctions de prêtres, les Kchatriyas celles de protecteurs des peuples; les Vêsyas s'occupent de l'agriculture, et les Soûdras se résignent à l'obéissance. Cet âge est renommé pour la sagesse, la piété et la justice qui sont alors le partage des mortels, et

[11] Ce mot doit être synonyme d'*Îswara*.

[12] Cette dernière idée me semble contenue dans le mot निर्वृत *nirvrita*. Cependant ce mot pourrait aussi indiquer l'état de l'âme dégagée des liens du corps : il faudrait alors modifier le sens de la phrase, et dire que *Nârâyana est contemplé par ceux qui ont obtenu l'émancipation finale.*

[15] Ce mot est la traduction de गह्वर *gahwara*, employé comme adjectif féminin श्रुतयो वाथ गह्वराः. J'ai hasardé le sens de *mystérieux* que ne me donnait pas le dictionnaire.

[1] Voyez lect. VIII, tom. I, pag. 44.

[2] Voyez plus haut lect. CXC, note 24

fécond en personnages d'une heureuse naissance et disposés à aimer la vérité (*satya*).

Le Trétâ se compose de trois mille ans; son Sandhyâ et son Sandhyânsa de trois cents ans chacun. Le vice alors marche sur deux pieds, et le devoir n'en a plus que trois. La sagesse et la vertu de l'âge Crita commencent à décroître; les castes, par suite de l'inconstance humaine, subissent des altérations; c'est avec tiédeur que l'on observe la distinction des quatre conditions de la vie dévote[3]. Tel est le caractère que les dieux ont imposé à l'âge Trétâ : voici maintenant celui du Dwâpara.

Le Dwâpara est formé de deux mille ans; son Sandhyâ et son Sandhyânsa en renferment chacun deux cents. Alors les Brahmanes sont attachés aux richesses; ils ont de la science, mais, entraînés par la passion (*radjas*), ils sont, comme les autres hommes, corrompus, malveillants et avares. Le devoir n'a que deux pieds, et le vice s'élève sur trois. C'en est fait de cet amour de la vertu qui possédait les hommes dans l'âge Crita; peu à peu s'éteignent les bons sentiments qui animaient les Brahmanes, et la foi périt. On perd l'habitude des jeûnes et des autres pratiques de pénitence.

Enfin arrive le méchant âge Cali qui, en comptant ses deux Sandhyâs, est composé de mille deux cents ans. Le vice alors a quatre pieds, et le devoir n'en a qu'un : les hommes ont le cœur rempli de mauvais désirs, et l'esprit couvert d'obscurité (*tamas*). Personne ne pratique le jeûne; plus de vertu, plus de vérité, plus de foi. La vie des Brahmanes n'est plus respectée. Possédé de l'égoïsme, on n'a plus d'attachement pour sa famille. Les Brahmanes se conduisent comme les Soûdras, et les Soûdras s'élèvent au-dessus de leur condition dégradée. Les hommes corrompus méconnaissent la distinction des castes et des quatre états de la vie dévote; ils mettent leur joie dans des plaisirs défendus : enfin l'esprit de l'âge Cali est l'incrédulité pour les Vèdes.

O Djanamédjaya, il y a encore une division du temps, appelée *Manwantara* et composée de soixante et onze de ces périodes dont nous venons de parler et qui renferment douze mille années, mais des années qui, au rapport des poëtes, sont d'une nature divine. La durée d'un Manwantara[4] forme un jour de Brahmâ. Quand ce jour est fini, arrive une période de mille âges, pendant laquelle Roudra, qui connaît le moment de la destruction générale

[3] C'est-à-dire des *âsramas*. — [4] Voyez lect. VIII, tom. I, pag. 45

(*samhâra*), anéantit le corps de tous les êtres animés : tous les dieux et Brahmâ lui-même, les Dêtyas, les Dânavas, les Yakchas, les Gandharvas, les Râkchasas, les Dévarchis, les Brahmarchis, les Râdjarchis, les Kinnaras, les Apsarâs, les serpents, les montagnes, les fleuves, les quadrupèdes, les animaux de toute espèce, les hôtes des bois et les oiseaux, tout cesse d'exister. Le dieu créateur et maître des cinq grands éléments met les diverses parties du monde en hostilité avec elles-mêmes, et fait qu'elles coopèrent à leur propre destruction. Le soleil retire à lui la lumière qui éclaire nos yeux[5], l'air supprime le souffle qui anime les êtres, le feu brûle tous les mondes, et la nuée ne cesse de répandre la pluie.

CENT-QUATRE-VINGT-QUINZIÈME LECTURE.

INCENDIE ET INONDATION DU MONDE.

Vêsampâyana dit :

Nârâyana, se soumettant aux exercices de l'*yoga*[1], devient Vibhâvasou aux sept formes[2]; de ses rayons enflammés il dessèche les mers : ses chaleurs tarissent l'eau de l'océan, des rivières, des puits, des montagnes. Des milliers de crevasses se forment sur la surface de la terre, et il pompe et attire à lui du fond du Rasâtala[3] toute l'humidité qu'il dévore. Enfin Pourouchottama,

[5] Mot à mot, *il reprend les deux yeux*, चक्षुषी चाददानः.

[1] Ce mot *yoga* désigne ici l'application du souverain artiste à son œuvre; plus bas ce même mot indiquera l'union de l'âme suprême à la matière.

[2] *Vibhâvasou* est un des noms du feu. Les Indiens donnent au dieu du feu sept langues, appelées, suivant M. Colebrooke (Recherches asiatiques, tom. VII, pag. 273), *Pravaha*, *Avaha*, *Oudvaha*, *Samvaha*, *Vivaha*, *Parivaha* et *Nivaha* ou *Anouvaha*. Cependant nous verrons, lecture CCXXXI du Harivansa, que ces mêmes noms sont ceux des sept vents; ce que la signification et le genre masculin de ces mots m'avaient déjà fait soupçonner.

[3] Le Pâtâla ou l'enfer est divisé en sept régions, dont le Rasâtala est la plus basse.

aux yeux de lotus, épuise toute cette fraîcheur que le souffle vital dépose au sein des êtres animés. Le même dieu se fait vent, et de son haleine il souffle et agite le monde entier; les Souras et les autres créatures cessent de respirer; ils tombent en dissolution; leurs sens et leurs facultés diverses retournent aux principes dont ils sont formés : l'ichor[4], l'odeur, le corps reviennent à la terre; la langue, la saveur[5], la graisse[6], à l'eau; la forme, l'œil, la digestion[7], à la lumière; le tact, la respiration, l'action, à l'air[8]. Brûlés par les rayons du dieu, et soulevés par son souffle, ces éléments quittent l'asile qui leur est particulier et se réunissent dans Hrichîkésa[9], maître suprême de la nature. Ce mouvement imprimé à tout ce qui existe anime encore plus l'incendie : le feu terrible nommé *samvarttaca* dévore tout, les montagnes, les arbres, les bois, les plantes, les gazons, les demeures[10] des dieux, les villes, les ermitages sacrés, les temples[11], enfin tout ce qui peut servir de refuge aux êtres.

Quand tous les mondes ont été réduits en cendres, le grand Hari se sert de l'eau pour les créer de nouveau. Ce puissant être, aux mille yeux, prend la forme immense d'un nuage noir, et arrose la terre d'une onde divine, de même qu'une libation de beurre arrose le feu du sacrifice. Cette eau douce, salutaire et comparable à un lait pur, couvre la terre, qui disparaît entièrement; partout règne une vaste mer, où la nature entière est engloutie, où tous les éléments sont confondus. Dans cette solitude où il n'y a plus ni soleil, ni air, ni éther, réside seul l'Éternel, qui a desséché, épuisé, agité, brûlé, consumé tous les êtres. Sous une forme merveilleuse[12], ce dieu infiniment sage, ce maître savant dans l'art de l'*yoga*, s'unit à cette mer universelle : cette fusion mystérieuse (*yoga*) dure des milliers d'années, et

[4] पूयं *poûyam :* telle est la correction du mss. bengali. Les mss. dévanâgaris donnent à la place de ce mot रूपं *roûpam*, qui est un double emploi.

[5] रस *rasa.*

[6] स्नेह *snéha.*

[7] विपाक *vipâca.*

[8] Comparez avec ce passage les slocas 75, 76, 77, et 78 de la 1re lecture des lois de Manou.

[9] Ce mot signifie *maître des organes des sens.*

[10] विमानानि *vimânâni.*

[11] आयतनानि *âyatanâni*, littéralement *autels.*

[12] La traduction littérale indiquerait que cette forme est ou *ancienne*, ou *chantée par les Pourânas*, पौराण *pôrâna.*

personne n'est en état de connaître celui qui est ainsi tout à la fois esprit et matière [15].

Djanamédjaya dit :

Et cependant je voudrais bien avoir quelques éclaircissements sur cette période de l'inondation universelle, sur la nature de cet être spirituel [14] s'entourant d'organes matériels, sur l'union (*yoga*) de ces deux substances.

Vêsampâyana reprit :

Quelle est la durée de l'inondation? quelles règles s'impose lui-même le dieu à ce sujet? Voilà des questions auxquelles personne ne peut répondre : personne n'est dans sa confidence. Qui peut le voir, le connaître, parler de lui, si ce n'est lui-même? Divin Îswara, il fait apparaître le ciel, la terre et l'air, il montre bientôt aux regards étonnés le souverain Pradjâpati, le maître du monde et des Souras, l'aïeul des êtres, le possesseur des Vêdes, le grand Mouni dormant au sein du grand océan.

CENT-QUATRE-VINGT-SEIZIÈME LECTURE.

VISION DE MARCANDÉYA.

Vêsampâyana dit :

Cependant au-dessus des ondes de cette mer universelle dort le puissant Hari, le divin Nârâyana; celui qui est le Brahmane par excellence, l'être toujours exempt de passion, toujours inaltérable, daignait prendre naissance au sein de l'élément humide [1], au milieu de ces vagues immenses qui l'en-

[13] अव्यक्तं व्यक्तं.

[14] *Pouroucha.*

[1] रसज : *rasadjah.* On sait que le *rasa* est l'élément aqueux.

vironnaient d'une enveloppe ténébreuse et semblable à sa propre couleur [2]. Après un long sommeil, Pourouchottama voulut procéder au grand sacrifice, et pourvoir à l'accomplissement des autres devoirs spirituels. C'est alors qu'il tira de son propre corps les Brahmanes et les prêtres nécessaires pour ces œuvres solennelles. Le premier qu'il créa, ce fut le Brahman [3], ensuite l'Oudgâtri et le Sâmaga, le Hotri et l'Adwaryou : il forma le premier de sa bouche, et les autres de ses bras. Pour assister le Brahman, il produisit de son dos le Prastotri, le Sâmitra, le Varouna et le Pratichthâtri; de son ventre, le Pratihartri et le Potri; de ses cuisses, l'Adhyâpaca et le Nechtri; de ses mains, le vénérable Agnîdhra; de ses pieds, le Grâvan et l'Ounnétri. Ainsi le dieu, père du monde, créa les seize officiers des cérémonies religieuses [4]; et Pouroucha, non content d'être lui-même le sacrifice, voulut encore être les Vèdes, les Védângas, les Oupanichats, le culte tout entier.

Dans le temps que Hari était ainsi couché sur la mer universelle, il arriva un incident merveilleux, que je vais te raconter. Cet incident est l'apparition de Mârcandéya. Ce grand Mouni, déjà vieux de plusieurs milliers d'années, par un privilége spécial, voyagea dans le ventre du dieu; infatigable pèlerin, ce saint avait visité les saints ermitages, les Tîrthas, les autels [5], les pays, les royaumes et les villes diverses. Un instant Mârcandéya, occupé de prières et de sacrifices, pieusement mortifié et livré aux exercices d'une rigoureuse pénitence, s'était laissé abuser par la divine magie qui l'enveloppait, et il était insensiblement, et sans s'en apercevoir, sorti par la bouche de Hari. Il commença à marcher sur cette mer immense, où partout il ne voyait que ténèbres. La crainte s'empara de lui, et il douta un instant de sa propre existence. Mais, rassuré à la vue du dieu, il passa au sentiment de la plus vive surprise. Il lui restait encore quelque crainte, et, placé au milieu de ces objets nouveaux pour lui, il s'abandonnait à la réflexion. « Suis-je bien éveillé? « se disait-il à lui-même, n'est-ce pas une erreur de mes sens ou de mon es-

[2] La couleur mystérieuse que l'on donne à dieu est le noir : de là vient le nom de *Crichna*.

[3] Ces fonctions de *Brahman* sont remplies dans les occasions solennelles par un Brahmane instruit. Mais comme il est assez difficile d'en trouver un qui réunisse toutes les conditions nécessaires, on le remplace par un paquet de cinquante brins de *cousa*, qui le représente.

[4] Il paraît que c'est surtout pour le sacrifice appelé *Djyotichtoma* que l'on exige la présence de ces seize officiants.

[5] आयतनानि *âyatanâni*. Ce sont les lieux consacrés par les sacrifices.

« prit? Évidemment je me trouve dans une nature toute différente de celle « que je connais. La vérité n'a pas cet aspect d'incohérence et de confusion. « Je ne vois plus de lune, de soleil, d'air, de montagnes, de terre. Quel est « donc ce monde? » Ainsi se parlait Mârcandéya, et il voyait, étendu et dormant sur cette vaste mer, Pouroucha pareil à une haute montagne ou à un nuage gonflé de vapeurs, entouré de rayons qui brûlaient, de splendeurs qui éblouissaient, s'élevant du fond de l'abîme au-dessus duquel il surnageait comme un large serpent.

Mârcandéya s'approchant du dieu, lui dit dans son étonnement : « Qui « es-tu? » et en même temps il rentra sans hésiter dans le ventre de Hari, où il fut favorisé d'une vision qui lui apparut comme une espèce de songe. Les voyages qu'il avait faits autrefois sur la terre, il les recommença dans le ventre du dieu, qui offrit à ses regards et à sa dévotion des Tîrthas, des autels, tels qu'il en avait vu dans ses anciennes excursions, des milliers de Brahmanes offrant des sacrifices et honorés par de riches présents : il y vit les quatre castes, fidèles chacune à son devoir, et les quatre ordres de dévots, poursuivant chacun la route qui lui est indiquée. Le grand Mouni Mârcandéya employa cent mille ans à parcourir toute cette terre, sans trouver aucune limite dans le ventre de Hari. Enfin, un jour il sortit encore par la bouche du dieu, et aperçut un enfant endormi sur une branche de *nyagrodha*[6]. En voyant cet enfant, brillant comme Âditya, au sein de cette mer universelle, hérissée de glaçons, au milieu de ce monde désert et privé de tout être animé, il fut étonné, et se demandait comment il pouvait vivre. Telle était la pensée du Mouni, seul et debout sur le bord des eaux : il n'avait encore rien vu de pareil, et cette divine magie l'épouvantait. Après avoir nagé sans relâche sur cette mer profonde, il sentit ses forces s'affaiblir. Enfin le dieu qu'on surnomme *Hansa*[7], Pourouchottama, qui s'était lui-même, par suite de l'*yoga*, réduit à cet état d'enfance, dit à Mârcandéya d'une voix aussi éclatante que celle du tonnerre : « Sois tran- « quille, mon ami. Tu n'as rien à redouter. Approche-toi. O Mârcandéya, « tu es un Mouni bien connu pour ta sagesse, et cependant tu te montres « comme un enfant, abattu par la fatigue. »

Mârcandéya répondit : « Quel est celui qui m'adresse la parole pour m'in-

[6] *Ficus indica.* — [7] Surnom donné à Vichnou, comme à Brahmâ.

« sulter et mépriser ma pénitence? Quel est celui qui dédaigne ma vieillesse « qui a résisté à tant de milliers d'années? De pareils sentiments n'existent pas chez les dieux. Brahmâ lui-même, le maître de cet univers, « daigne respecter un vieillard. Quel est donc l'insensé assez peu attaché à « sa propre vie pour oser braver la mort en parlant sans respect à Mârcandéya, dont la pénitence a entouré la tête de rayons menaçants et re- « doutables? »

Ainsi parlait le Mouni emporté par la colère. Le dieu reprend la parole, et calme en ces termes son ressentiment : « Mon ami, je suis l'auteur de « toute lumière, Hrichîkésa, père et maître du monde : c'est moi qui donne « la vie, moi qui suis véritablement ancien. Pourquoi refuses-tu de t'ap- « procher de moi? Jadis le Mouni Angiras, ton père [8], voulant avoir des « enfants, m'engendra le premier par la vertu de sa pénitence. C'est moi « ensuite qui te donnai à lui : car tu étais en moi, ô saint Maharchi, ô toi « dont les années sont incalculables, dont la tête est si vénérable et si ter- « rible, et dont l'éclat ressemble à celui du feu. Et quel autre, à moins qu'il « ne fût comme toi formé de ma substance, pourrait m'apercevoir errant « sur cette mer universelle et me jouant dans les magiques détours de mon « *yoga?* »

Ce fut alors que le grand Mârcandéya, baissant la tête et prenant une posture respectueuse, laissa éclater toute sa joie : ses yeux s'ouvrirent d'admiration; et ce vieillard, que le monde vénère avec de si grandes marques de respect, inclina lui-même avec humilité son front devant le dieu. « O sei- « gneur, s'écria-t-il, je désire connaître le secret de cette magie divine qui « te fait paraître sous la forme d'un enfant endormi au milieu des flots de « la mer universelle. En effet, quel nom te donner? Quel rôle remplis-tu « dans ce monde? Comment reconnaître en toi le premier des êtres, quand « il n'existe plus rien? » Le dieu répondit :

« Je suis Nârâyana, ô Brahmane, la source de tous les êtres vivants, le « souverain créateur comme le destructeur suprême. Dans l'empire des « dieux, je suis Indra [9]; pour les saisons je suis l'année, comme pour les

[8] Je ne connais pas assez l'histoire de Mârcandéya pour essayer de donner sa généalogie, et d'expliquer sa singulière existence. M. Wilson suppose qu'Angiras est un personnage astronomique : l'histoire de sa famille doit se ressentir de cette origine fabuleuse.

[9] Tout ce passage a quelque ressemblance avec la x[e] lecture du Bhagavad-gîtâ.

« années je suis l'*youga*. Je suis la réunion de tous les êtres vivants et des « dieux. Parmi les serpents je suis Sécha, parmi les oiseaux, Garouda. J'ai « mille têtes et mille pieds, mille yeux, mille bras. Je suis Âditya, l'es- « sence du sacrifice [10], le sacrifice des dieux, le feu du *havya* [11]; je suis « sur la terre, parmi ces Brahmanes mortifiés par la pénitence et purifiés par « l'épreuve de renaissances nombreuses, celui qu'on appelle *yati* [12]. En « moi se trouve le maître de la science, l'âme de tout ce qui frappe la vue, « le premier des Yogins, le terme fatal où aboutissent tous les êtres. Je suis « l'œuvre, l'action, la vie, le souffle qui anime les créatures sans participer « à leurs actions, la lumière, l'être éternel, sans commencement et sans fin, « le dieu infini, la matière (*pradhâna*) et celui qui la féconde (*pouroucha*). « Je suis le devoir et la pénitence des dévots de chaque ordre; je suis le dieu « à tête de cheval [13] qui réside dans la mer de lait [14]; en moi est le juste, le « vrai; je suis le seul Pradjâpati. Je suis le Sânkhya et l'Yoga [15], l'asile « suprême de celui qu'on appelle *Tad* [16]. Je suis l'être vénérable, l'être par « excellence, le roi de l'instruction; en moi tu reconnais la lumière, l'air, la « terre, le ciel, l'eau et les mers, les étoiles, les dix points de l'horizon, « l'année, la lune, le soleil, le nuage, la mer de lait, l'océan, le volcan [17], le « feu Samvarttaca [18] qui dévore l'eau comme le feu du sacrifice dévore l'ho- « locauste. Je suis l'être ancien, premier, suprême, source du passé, de « l'avenir et du présent; enfin ce que tu vois ou entends, ce que tu sens « dans ce monde, tout cela est de moi. Tout a été autrefois créé par moi, « et je suis aujourd'hui la matrice d'une nouvelle création. O Mârcandéya, « d'âge en âge je produirai le monde entier : tout ce qui existe est la subs- « tance du grand *Tad*. Toujours soumis aux règles du devoir, sois heureux, « et continue dans mon ventre tes saints pèlerinages. Dans mon corps sont « contenus Brahmâ, les dieux et les Richis. Je réunis dans mon être im-

[10] यज्ञपुरुष : *yadjnapourouchah*.

[11] Voyez lect. XL, tom. I, pag. 179, note 30.

[12] Voyez la VI[e] lecture des lois de Manou.

[13] Je crois que ce passage fait allusion à la métamorphose du soleil en cheval. Voy. tom. I, lect. IX. Ou bien le poëte rappelle à son lecteur ce cheval allégorique qui représente le sacrifice.

[14] Séjour ordinaire du dieu Vichnou.

[15] Noms de deux des *darsanas* ou systèmes philosophiques.

[16] Le Bhagavad-gîtâ, vers la fin de la XVII[e] lecture, donne l'explication de ce même mot *tad*.

[17] Le texte dit : *badavâmoukha*. Voyez lecture XLV, tom. I, pag. 214.

[18] Voyez la lecture précédente.

« mense ce qui est spirituel et matériel. Je suis la prière monosyllabique [19], « la prière composée de trois lettres; je suis l'hymne formé de trois ver- « sets [20], et j'offre en moi l'assemblage merveilleux du Trivarga [21]. »

Ce langage du dieu est celui que reproduisent les Pourânas. Aussitôt Hari aux mille formes, reprenant le grand Mârcandéya dans sa bouche, l'introduisit de nouveau dans son ventre, où le sage Mouni profita de la complaisance de l'éternel Hansa pour satisfaire sa curiosité. Cependant l'être inaltérable travaillait à diversifier ses formes; et ce maître souverain des êtres, le prudent Hansa, se promenant lentement sur cette mer privée des rayons du soleil et de la lune, créait le monde et attendait la révolution des temps.

CENT-QUATRE-VINGT-DIX-SEPTIÈME LECTURE.

NAISSANCE DU GRAND LOTUS.

Vêsampâyana dit :

Le dieu qui est né au sein des ondes [1] poursuivait sa pénitence, sous la forme d'Âpava [2], tirant de lui-même le corps sous lequel il désirait d'apparaître. L'être fort et spirituel, voulant devenir ce grand univers, songea, avant de former le monde, à créer les cinq éléments. Il méditait au milieu de ces rudiments informes et ensevelis dans l'eau : les rigueurs de sa péni-

[19] C'est-à-dire le mot *aum*, qui en une même syllabe renferme trois lettres.

[20] L'hymne de Viswâmitra au soleil est composé de deux strophes, de trois *padas* ou versets chacune. La deuxième strophe de cet hymne est probablement ce qu'on appelle la *sâvitrî*.

[21] Réunion des trois qualités qui sont l'objet des désirs des hommes, savoir : l'amour, le devoir et les richesses, *câma*, *dharma*, *artha*; ou des trois qualités qui entrent dans la composition du monde, le *satya*, le *radjas* et le *tamas*.

[1] कुम्भसम्भवः *coumbhasambhavah*. *Coumbha* signifie *jarre d'eau*, et ce mot me semble ici désigner le lit de la mer, où habite le dieu créateur. Cette épithète est synonyme d'*abdja*, que nous avons vu lect. XXIX, tom. I, pag. 128.

[2] Voyez lect. I, tom. I, pag. 7.

tence croissaient de plus en plus. Il agita d'abord légèrement la mer; les ondulations prolongées de l'eau formèrent un petit creux. Là, du sein de l'élément liquide, le dieu naquit sous la forme de l'air[3], qui est la voie du son. L'air ainsi comprimé, par suite du mouvement, se dilata, et la mer fut bientôt vivement agitée. Les flots, poussés les uns contre les autres, se soulevèrent avec force. Au milieu de cette onde tumultueuse naquit le dieu Agni, aux rayons puissants, aux noires atteintes[4]. Le feu dessécha l'eau; et par suite de cette diminution de l'onde, il se forma un creux qui devint le ciel. C'est ainsi que les eaux, pures et semblables au liquide immortel, furent produites d'elles-mêmes; l'éther vint de la retraite de ces eaux, et l'air naquit de l'éther.

Le dieu, essence première des éléments, avait vu avec plaisir l'heureux résultat[5] de la lutte qui s'était établie entre l'eau et l'air, et la naissance du feu du sein même de l'eau. Continuant sa création avec la plus profonde intelligence, il avait approuvé les êtres déjà produits, et, habile à revêtir toutes les formes, il pensait à se donner un second et à faire naître Brahmâ[6]. Il prend ce qui, sur la terre, parmi tous les Brahmanes soumis au joug de la pénitence et purifiés par leurs naissances successives, a servi à former un Yati, ce qui est éminent en science et en dévotion, ce qui anime toute la nature, ce qui réunit en soi les hautes qualités de l'*éswarya*[7], et il en fait la base même de Brahmâ[8]. Cependant le souverain créateur, le puissant Hari, le maître du mystérieux *yoga*, pur et brillant comme le feu, poursuit le cours de ses jeux variés et admirables, et de son ombilic il fait sortir un lotus d'or, qui a mille feuilles et tout l'éclat du soleil, plante miraculeuse, dont le sommet est un foyer de lumière étincelante, qui s'élève avec la douce splendeur du soleil d'automne, et

[3] Le poëte, dans cette cosmogonie, me semble reconnaître deux espèces d'air, l'air formé de l'eau, द्रवसम्भव, et l'air formé de l'éther, आकाशसम्भव.

[4] कृष्णवर्त्मा *crichnavartmâ*. Voyez lecture XLIV, tom. I, pag. 207.

[5] Le poëte donne à l'eau le nom de आज्य *âdjya*, lequel mot signifie proprement le beurre liquide que l'on jette dans le feu du sacrifice.

[6] Brahmâ est ici la matière organisée, le monde animé par l'esprit éternel. Consultez à ce sujet la VII[e] lecture du Bhagavad-gîtâ.

[7] Pouvoir surnaturel qui rend celui qui le possède tout-puissant, présent partout, invisible, etc. Ce mot est dérivé d'*Îswara*, qui veut dire *maître*. Cependant voyez la CCIV[e] lecture.

[8] पदे ब्रह्माणि नियोजयति.

dont la tige magnifique, en se dressant sur le corps du dieu, éblouit tous les yeux de son incomparable beauté.

CENT-QUATRE-VINGT-DIX-HUITIÈME LECTURE.

MYSTÈRE DU GRAND LOTUS.

Vêsampâyana dit :

Dans ce lotus d'or, large de plusieurs *yodjanas*, tout resplendissant et portant l'empreinte des provinces terrestres[1], Hari avait créé Brahmâ, le premier des Yogins, le *manas* de tous les êtres, l'auteur de toute la nature, le dieu dont la face se trouve partout[2]. C'est là le lotus que célèbrent les grands Richis, instruits dans les Pourânas, et qu'ils regardent comme la terre, sortie de Nârâyana. Voilà pour quelle raison les poëtes disent que la déesse Prithivî est assise dans son calice. Les têtes des pétales de la fleur[3] sont les montagnes : comme l'Himâlaya, le Mérou, le Nîla, le Nichada[4], le Kêlâsa, le Crôntcha[5], le Gandhamâdana[6], le beau Mandara, mont sacré aux trois sommets, le grand Oudaya[7], le Vindhya. Ces montagnes, qui réunissent les biens de toute espèce, sont les demeures des

[1] Voyez le VIII[e] volume des Recherches asiatiques, où Wilford a donné la carte du lotus terrestre. Consultez aussi *Ibid.*, la page 273.

[2] सर्व्वतोमुख *sarwatomoukha*. On a représenté Brahmâ avec quatre têtes, de manière à ce qu'il envisage à la fois toutes les parties de la terre. Autrefois, disent les mythologues, il en avait cinq, et il en perdit une à la suite d'une querelle qu'il eut avec Siva. M. Haughton explique cette fable avec autant d'esprit que de science. Les cinq têtes de Brahmâ, suivant lui, représentent les cinq éléments; mais l'*âcâsa*, étant moins sensible que les autres, n'a pas été reconnu par les Bouddhistes et par d'autres sectaires, circonstance qui a donné lieu à la fable de la décapitation de Brahmâ.

[3] C'est une traduction hasardée de ces mots गर्भाङ्कुराः साराः *garbhâncourâh sârâh*.

[4] Voyez lect. CXVIII, tom. I, note 28.

[5] Voyez *ibid.*, note 32.

[6] Montagne qui sépare l'Ilâvritta du Bhadrâswa, à l'est du Mérou.

[7] C'est la montagne orientale derrière laquelle le soleil semble se lever.

dieux, des Siddhas et des mortels pieux. Sur le prolongement de ces pétales se trouvent les divers *dwîpas,* tels que le Djamboû, convenable pour les sacrifices [8]. Du fond du calice découle une eau pareille au breuvage de la divine ambroisie, et qui alimente des milliers de saints *tîrthas* et les rivières consacrées. Les filaments qui de toute part entourent ce lotus, ce sont ces chaînes innombrables de montagnes riches en métaux. Dans les feuilles d'en haut, ô roi, reconnais les pays des Mletchhas, inaccessibles et couverts de rochers. Les feuilles d'en bas, ce sont les divers étages du Pâtâla, assignés pour demeures aux Dêtyas et aux serpents. La partie inférieure de la plante, qui est dans l'eau, sert de séjour aux grands pécheurs. L'onde [9] dans laquelle baigne ce lotus, c'est la grande mer, ce sont les quatre océans s'étendant jusqu'à l'horizon.

Telle fut la première manifestation de Nârâyana, apparaissant sous la forme d'un grand lotus; et c'est pour cette raison qu'on a donné à cette manifestation le nom de *Pôchcara* [10]. C'est là ce que les antiques Richis, qui connaissaient la vérité, qui possédaient les secrets du sacrifice et la profonde raison des Vèdes, ont appelé le *mystère du lotus* (*padmavidhi*) [11]. Ainsi le dieu sut placer dans le lotus le monde entier, les montagnes, les rivières, les provinces. Ainsi ce maître incomparable, auteur de toute lumière, source divine de toute existence, Swayambhou se créa à lui-même un lit sur la grande mer; et ce lit, ce fut le monde, ce fut le lotus mystérieux.

[8] Le Djamboû est l'Inde, que le sloca 23 de la 1re lecture des lois de Manou reconnaît pour la *terre du sacrifice*.

[9] कुशं *cousam*.

[10] Du mot *pouchcara* qui signifie *lotus*. Voyez tom. I, pag. 186.

[11] J'ai cru pouvoir rendre ainsi le mot *vidhi*, qui signifie plutôt *ordre* que *mystère*.

CENT-QUATRE-VINGT-DIX-NEUVIÈME LECTURE.

MORT DE MADHOU ET DE KÊTABHA.

Vêsampâyana dit :

A la période des mille ans [1] venait de succéder celle des quatre âges. Alors du sein des ténèbres (*tamas*) naquit, pour s'opposer aux desseins du créateur, un grand Asoura, nommé *Madhou*. Un autre, nommé *Kêtabha*, né au sein de la passion (*radjas*), apparut pour le seconder. Ces deux Asouras, enveloppés des qualités qui leur avaient donné naissance, forts et puissants, agitaient l'eau de la grande mer. Ils étaient vêtus l'un de noir, l'autre de rouge; à travers leurs dents blanches et terribles brillait la flamme; leurs têtes étaient ornées d'aigrettes, leurs bras de bracelets; leurs yeux étaient grands, laids et rouges, leurs poitrines larges, leurs mains longues, leurs fronts et leurs corps énormes. On aurait dit deux montagnes mouvantes : pareils, l'un à un nuage noir qui couvre le ciel, l'autre à un soleil éblouissant, les mains aussi rouges que la nue sillonnée par l'éclair, ils étaient dans leur démarche non moins rapides que le flot de la mer. Ils agitèrent l'eau, et troublèrent le sommeil de Hari : ils pénétrèrent jusque dans le lotus pour y voir le dieu qui est le premier des Yogins, dont l'extérieur brille comme le feu, dont la face est tournée de tous les côtés, le dieu qui, sous la direction de Nârâyana, créait tous les êtres, les dieux, les hommes et les Richis ses fils.

Ces Asouras superbes, ardents à combattre, remplis de fureur, les yeux rouges de colère, dirent à Brahmâ : « Qui es-tu donc, toi qui siéges au « milieu du lotus, distingué par ton diadème blanc et tes quatre faces, toi « qui, calme et tranquille, oses nous dédaigner? Allons, viens, combattons

[1] Voyez lect. VIII, tom. I, pag. 45.



« ensemble, enfant du lotus. Il est impossible de résister à notre force. Qui « es-tu? A quoi dois-tu la naissance? Qui t'a placé ici? Qui t'a créé? Qui « te conserve? Quel est ton nom? » Brahmâ leur répondit : « Quoi? vous « ignorez qui je suis, moi qui porte mille noms dans le monde? Comment « ne savez-vous pas que ma nature est celle du grand *Tad*, que ma force « est celle de l'*yoga?* »

Madhou et Kêtabha reprirent : « Grand Mouni, il n'est rien dans le « monde au-dessus de nous. Nous couvrons tout du *tamas* et du *radjas*, « qui sont notre nature; nous sommes faits pour tourmenter les *yatis*, et « tromper les êtres pieux; nous défions toutes les créatures, qui ne sauraient « triompher de nous. Dans tous les âges nous venons pour induire le monde « en erreur. Nous sommes la richesse, le désir, les sacrifices intéressés [2]. « Nous nous trouvons là où est le bonheur, la volupté, l'opulence. Entre « tous ces biens, nous sommes précisément celui qu'on souhaite le plus. » Brahmâ leur dit : « Il est un dieu qui contient ce qu'il y a de mieux dans « les *yogins;* qui, incréé et immatériel, possède en lui les trois *gounas* [3], « mais qui excelle surtout dans le *satwa;* dieu inaltérable et vrai, supérieur à « toute espèce de dévotion, créateur du *radjas* et du *tamas*, source de « l'existence, d'où naissent tous les êtres et ceux, entre autres, qui sont « pénétrés du *satwa*. C'est lui qui vous combattra, c'est lui qui saura vous « vaincre. »

A ces mots, Madhou et Kêtabha vont réveiller et saluer l'auguste Hrichîkésa, large de plusieurs *yodjanas*, et soutenant le lotus sur son ombilic. Ils lui disent : « O toi dont la face est tournée de tous les côtés, nous te « reconnaissons pour le principe actif et le principe passif de tout ce qui « existe. Nous venons pour te rendre hommage. Puisque nous avons le « bonheur de te voir, ô seigneur, que ta présence ne soit pas vaine pour « nous. Accorde-nous une grâce (*vara*), puissant vainqueur. Nous t'honorons, et demandons le fruit de ta vision. » Le dieu répondit : « Illustres « Asouras, parlez; je suis disposé à vous accorder la faveur que vous dé« sirez. Doués aujourd'hui de la vie, mais dévoués à la mort, voulez-vous « que je vous accorde de renaître un jour sous la forme de puissants et « généreux Kchatriyas? Choisissez, votre vœu sera accompli. »

[2] सर्व्वपरिग्रहाः. — [3] Voyez la XIVe lecture du Bhagavad-gîtâ.

Madhou et Kêtabha s'écrièrent : « O maître des Souras, frappez-nous « aujourd'hui dans un endroit où la blessure ne soit pas mortelle, et « accordez-nous de naître un jour vos enfants. » « J'y consens, dit le dieu; « dans le prochain Calpa vous serez mes fils[4]. Cette parole aura son effet. » Ainsi parla l'être éternel et bienfaisant. Après avoir accordé à ces enfants du Radjas et du Tamas ce qu'ils lui demandaient, il les frappa à la cuisse[5] et justifia sur eux son titre d'ennemi des Asouras.

DEUX CENTIÈME LECTURE.

CRÉATION DE TOUS LES ÊTRES.

Vêsampâyana dit :

Au sein du lotus était donc Brahmâ, docteur habile dans la science sacrée, pénitent livré aux plus rigoureuses austérités. Sa splendeur illuminait les ténèbres, et il brillait comme un soleil aux mille rayons. Cependant le puissant Nârâyana, appelé aussi *Sambhou*, esprit éternel et incompréhensible, voulut revêtir une autre forme, et se présenta sous une double apparence, savoir, celle du brillant et glorieux maître de l'Yoga, et celle du savant maître du Sânkhya, de l'illustre Brahmane Capila[1]. Entourés des Dévarchis, et honorés de tous les saints, les plus savants dans cette

[4] Voyez lect. LII, tom. I, pag. 204, l'explication que j'ai cru pouvoir indiquer de cette fable de Madhou.

[5] ऊरुतले *oûroutalé*. Holwell entend cette fiction différemment; car il dit : *he smote them in his thigh*. Voyez lecture XLVIII, tom. I, pag. 225.

[1] Je me garderai bien de vouloir expliquer au lecteur ce que signifie l'apparition, dès le commencement du monde, des maîtres de deux grands systèmes philosophiques, et qui pourraient être la personnification l'un de la synthèse, l'autre de l'analyse. Je m'abstiendrai de mettre des hypothèses hasardées à côté d'un texte assez obscur par lui-même : je me contenterai de rendre ma traduction aussi claire qu'il me sera possible, malgré la difficulté et le peu de liaison des idées. Les lectures dont nous nous occupons maintenant sont une preuve que l'ouvrage entier du Harivansa n'appartient pas au même auteur, et qu'il est composé de poésies diverses assemblées après coup. En comparant cette lecture avec les lectures I et III, on

science qui embrasse la nature entière, distingués eux-mêmes par leur instruction profonde, ces deux docteurs s'approchèrent de Brahmâ : « O toi, « dont les formes sont si diverses, âme universelle placée dans le monde, « chef suprême de tous les êtres et souverain de la nature, Brahmâ, com- « mence la création. » Le dieu, après avoir entendu leurs paroles, créa les trois *Vyâhritis* [2], qui sont les trois mondes, suivant la sainte tradition. Il produisit d'abord l'immortel Mânasa [3], qui a la conscience du Bhoûr. A peine né, celui-ci dit à Brahmâ : « En quoi puis-je vous aider? Répondez- « moi, grand dieu. » Son père lui dit : « Sois soumis à l'ordre que tu rece- « vras de celui qui est Brahmâ, Nârâyana et Capila. » Après cette réponse de Brahmâ, Bhoûr se tourna vers les deux personnages qui l'accompagnaient, et prenant la posture respectueuse de l'obéissance : « Qu'exigez- « vous de moi, leur dit-il, j'attends vos ordres. » Les deux maîtres suprêmes lui répondirent : « Cherche ce qui est vrai, inaltérable, immortel, supé- « rieur, l'essence divine (*brahma*) revêtue de dix-huit formes [4]. » Après avoir entendu ces mots, Bhoûr partit vers le nord, et là, dirigé par l'œil de la science, il entra dans l'essence suprême (*brahma*.)

Le créateur produisit en second lieu Bhouvah, qu'il forma dans son esprit et de son esprit (*manas*). Aussitôt après sa naissance, celui-ci demanda à son père ce qu'il avait à faire; dirigé par Brahmâ et accompagné des deux Brahmanes, il s'éleva dans la région divine [5], où il occupe à leur côté une place distinguée.

verra de telles différences pour le système cosmogonique et surtout pour les noms propres, qu'on en devra conclure que ce n'est pas la même main qui a écrit ces deux parties du même ouvrage.

[2] Les *Vyâhritis* sont trois mots sacrés, prononcés dans les prières. Voyez les lois de Manou, lect. II, sl. 76 et suiv. Ces mots sont *bhoûr, bhouvah* et *swar,* qui signifient *terre, atmosphère, ciel.*

[3] Ce mot indique un être formé du *manas.*

[4] Il me semble que ces dix-huit formes sont d'abord ce qu'on appelle *dasendriyas*, ou les dix organes de sentiment et d'action, savoir : la peau, l'œil, la langue, le nez, l'oreille, l'organe de la parole, les mains, les pieds, l'anus et les parties génitales. Les huit autres formes sont celles que l'on distingue par le mot général d'*achtamoûrtti*, et qui sont les cinq éléments, le *manas*, le *bouddhi* et l'*ahancâra*. Cependant voy. sur l'*achtamoûrtti* le Bhagavad-gîtâ, lect. VII, l'invocation de la pièce de Sacountalâ, et les notes de M. de Chézy. Voyez aussi le IX[e] volume des Recherches asiatiques, pag. 407; consultez encore le Mémoire de M. Colebrooke sur le Sânkhya.

[5] Le texte porte seulement le mot भगवतीं *bhagavatîm.* J'ai sous-entendu le mot दिशं *disam.*

Après le départ de ce fils, le maître du monde en créa un troisième connu sous le nom de *Bhoûrbhouva* [6], et qui est la voie bienheureuse de la délivrance finale [7]. Disposé à remplir son devoir, Bhoûrbhouva rechercha les traces du divin Nârâyana et de Capila, le chef des Yatis, qui, prenant avec eux ces trois fils du grand Brahmâ, poursuivirent leur route ordinaire.

Cependant le dieu créateur se livra à une pénitence encore plus sévère. Seul et sans hymen, de la moitié de son corps il forma une femme, déesse brillante, compagne semblable à lui pour l'ardeur de son zèle, la force de ses austérités, l'excellence de sa piété et capable de le seconder dans l'œuvre de la création [8]. Des amours de Brahmâ et de cette épouse divine sortirent les Pradjâpatis, les mers, les fleuves. Brahmâ donna aussi naissance à la Gâyatrî aux trois pieds [9], mère des Vèdes, et aux quatre Vèdes qui naquirent de la Gâyatrî. Le père suprême des mondes tira encore de sa substance des fils qui furent les ancêtres de tout ce qui existe. C'est ainsi qu'un de ses premiers enfants fut le grand pénitent Dharma, maître souverain des êtres [10], source sacrée des saintes lois de la dévotion. Avec Dharma naquirent Dakcha, Marîtchi, Atri, Poulastya, Poulaha, Cratou, Vasichtha, Gôtama, Bhrigou et le Mouni [11] Angiras. Ces grands Brahmarchis distingués par le titre d'*Atharvabhoûtas* furent les souches de treize familles de Maharchis [12].

Aditi, Diti, Danou, Câlâ, Anâyouchâ, Sinhicâ, Mouni, Prâdhâ [13], Crodhâ, Sourasâ, Vinatâ, Cadrou, sont douze [14] filles de Dakcha. Ce patriarche donna aussi le jour aux vingt-sept Nakchatras. Il fit épouser les douze premières à Casyapa, noble fruit de la pénitence de Marîtchi, et les constellations (*nakchatras*), telles que Rohinî et ses sœurs, au grand et illustre Soma.

Lakchmî, Kîrtti, Sâdhyâ, Viswâ, et la divine Saraswatî, fille de Brahmâ, devinrent toutes les cinq épouses de Dharma [15].

[6] Le nom de ce personnage devrait être *swar*, qui est la troisième *vyâhriti*.

[7] Appelée *mokcha*.

[8] Voyez lect. I, tom. I, pag. 7.

[9] Voyez lect. CXCVI, note 20.

[10] विश्वेश *viswésa*.

[11] Le manuscrit bengali remplace ce mot par celui de *Manou*.

[12] Ce passage est obscur, et j'ignore comment ces patriarches ont pu former treize familles. Peut-être ces mots ont-ils rapport à Casyapa, qui, suivant la IIIe lecture, tom. I, pag. 15, a épousé treize filles de Dakcha. En général, le texte de cette lecture n'est pas d'une grande netteté d'expression.

[13] Le manuscrit de M. Tod donne *Tâmrâ*. Au lieu de Crodhâ on dit aussi Crodhavasâ.

[14] Voyez lect. III, pag. 17.

[15] La IIIe lecture, tom. I, pag. 15, donne à Dharma dix épouses.

Formée de la même substance que Dharma, l'épouse de Brahmâ habile à changer de forme, Sourabhi [16] se fit vache, et son époux s'unit avec elle pour le fait de la création du monde et la production des vaches. Ce fut alors qu'il donna naissance à onze fils, compagnons de Dharma, pareils au ciel rougi par le crépuscule, et remplis d'une ardeur dévorante. A peine nés, ces enfants pleurent et courent auprès du père commun de la nature; et de ces pleurs (*rodana*), de cette course (*dravana*) leur est venu leur nom de *Roudras* [17]. Ce sont Nêrrita, Sarpya, Adjêcapâd, Mrigavyâdha, Pinâkin, Hara, Khara [18], Ahirvradhna, Capâlin, Aparâdjita et le brillant Sénânî [19].

Sourabhi produisit les taureaux, les *mâchas* qui poussent sans culture [20], les *sicatâs* [21], les petites graines [22], les chèvres attachées à leur progéniture, le précieux trésor du lait, et les plus belles plantes.

De Lakchmî et de Dharma naquit Câma. Sâdhyâ donna le jour aux Sâdhyas, tels que Vyavana, Prabhava, Îsâna, Sourabhi, Aranya, Marout, Viswâvasou, Baladhrouva, Mahicha, Tanoûdja, Vidhâna, Anagha, Vatsara, Vibhoûti; parmi ces Sâdhyas, que révère le monde, on compte encore Souparwata, Vricha et Nâga.

La déesse que Vâsava [23] honore (comme son aïeule) fut mère des Vasous [24], dont le premier est Dhara, le second l'immortel Dhrouva, le troisième Viswâvasou, le quatrième le grand Soma, le cinquième Parwata, le sixième le chef des Yogins [25], le septième Vâyou et le huitième Nicriti. Ces Vasous durent la naissance à Dharma et à Sourabhi.

Les Viswadévas [26], maîtres de l'univers [27], naquirent aussi de Dharma et de Viswâ : ce sont le vaillant Soudharman, le robuste Sankhapâd, le coura-

[16] Nous verrons tout à l'heure que Sourabhi est aussi l'épouse de Dharma : ce qui me fait croire que Sourabhi n'est que Saraswatî transformée, à la fois fille et épouse de Brahmâ, et unie aussi à Dharma.

[17] L'intention évidente de l'auteur est de dériver le mot *Roudra* des deux racines रुद् et द्रु.

[18] Le ms. bengali, à la place de ces deux noms, porte *Dahana* et *Îswara*.

[19] Comparez avec la III[e] lect., tom. I, pag. 17.

[20] अकृष्टाः माषाः *acrichtâh mâchâh*. Le *mâcha* est le légume appelé *phaseolus radiatus*.

[21] Le dictionnaire donne à ce mot le sens de *sable*; mais je pense qu'ici il désigne un genre de graine aussi menue que les grains de sable.

[22] पृषाणयोऽजताः.

[23] Nom du dieu Indra.

[24] Voyez lect. III, tom. I, pag. 16.

[25] Désignation bien vague, qui s'applique ordinairement à Siva.

[26] En sanscrit विश्वे देवाः *viswé dévâh*.

[27] विश्वेशाः *viswésâh*.

geux Dakcha, Vapouchmân, Ananta et Mahîrana, qui apparurent sous le Manou Tchâkchoucha[28], Viswâvasou, Souparwan, le glorieux Nicoumbha, et Roudra, qui, fils d'un Richi, avait tout l'éclat du soleil.

Maroutwatî fut la mère des Marouts, Agni, Tchakchous, Havis, Djyotis, Sâvitra, Mitra, Amara, Saradrichti, Sankchaya aux grands bras, Viradja, Soucra, Viswâvasou, Vibhâvasou, Asmanta, Tchitrarasmi, Nichcarchin, Nahoucha, Âhouti, Tchâritrya, Bahoupannaga, Vrihan, Vrihadroûpa, Para tâpana; c'est Dharma que les Marouts reconnaissent pour père.

Aditi eut de Casyapa les Âdityas, Indra, Vichnou, Bhaga, Twachtri, Varouna, Ansa, Aryaman, Ravi, Poûchan, Mitra, Manou, et Pardjanya[29]. Tels sont les noms des douze Âdityas, habitants du ciel. Un d'eux rendit Saraswatî[30] mère de deux enfants, couple brillant, plein de beauté et de force, ornement du séjour céleste.

Aditi fut la mère des dieux, Diti des Dêtyas, Danou des Dânavas, Sourasâ des serpents, Câlâ des Câlakéyas[31], Khasâ des Yakchas et des Râkchasas, Anâyouchâ des maladies et des infirmités, Sinhicâ des planètes (*grahas*)[32], Mouni des Gandharvas, Prâdhâ des Apsarâs, Crodhâ des mauvais génies appelés *Bhoûtas*, et des Pisâtchas. Sourabhi, outre les vaches, produisit encore les oiseaux, les Gouhyacas, et tous les quadrupèdes. Garouda et Arouna naquirent de Vinatâ, et les serpents, soutiens de la terre, de Cadrou.

Telle fut l'origine de tous les dieux : c'est là ce qu'on appelle la manifestation du lotus. Cet antique récit m'a été transmis par Dwêpâyana, qui par tradition l'avait appris des anciens Richis. Celui qui écoute cette histoire divine connaîtra toujours le bonheur : il verra ses désirs comblés dans ce monde, et dans l'autre il recueillera les fruits du paradis.

[28] Traduction fort incertaine.

[29] Voyez lect. III, tom. I, pag. 18, et lect. IX, pag. 50.

[30] Le nom de *Saraswatî* est employé pour celui de Sandjnâ, femme du soleil, dont l'histoire est racontée, lect. IX, tom. I, pag. 47, et qui devint mère des deux Aswins.

[31] Ce mot signifie sans doute *ministre et serviteur de Câla*, dieu du Temps.

[32] C'est-à-dire de Râhou et de Kétou.

DEUX CENT ET UNIÈME LECTURE.

EXPLICATION SUR LE GRAND ÊTRE.

Djanamédjaya dit :

Saint Brahmane, tu m'as raconté l'histoire[1] de mes illustres ancêtres : tu m'as dépeint cette longue succession de princes recommandables par leurs hautes qualités. J'ai admiré la beauté de tes vers et de ta diction, la légèreté et la douceur de ta poésie. Tes récits m'ont représenté les effets combinés du *trivarga,* c'est-à-dire du devoir, des richesses et du désir aux mille formes, quand ils viennent s'incarner sous des formes humaines[2]. Tu as mis sous mes yeux les vertus éminentes des Brahmanes, la puissance des guerriers, la fureur des vengeances, la violation des traités, la mauvaise foi dans les trêves; j'ai vu comment la violence des Kchatriyas et de leur chef[3] a concouru à la ruine de leurs familles, et comment ces princes, victimes d'une guerre terrible, ont laissé tous leurs trônes à leurs enfants; j'ai vu un descendant de Courou[4], docile aux ordres d'un dieu, arriver à la royauté, et mériter le surnom de *Dharma,* titre que lui décerna la reconnaissance de ses héros pour les soins qu'il donna au bonheur des trois castes, quand il cherchait à obtenir le ciel par son attachement pour les autres êtres et par sa modestie. Aussi les quatre castes, contenues dans leurs limites légales, s'empressèrent-elles de se reproduire avec une heureuse fécondité. A la justice il joignit encore la libéralité, vertu nécessaire dans un temps où le service des dieux avait besoin de

[1] Il veut parler du Mahâbhârata, dont le Harivansa est un appendice.

[2] शरीरान्तर्गत.

[3] Il désigne ici Douryodhana, l'antagoniste des Pândavas.

[4] Le nom de *Côrava* est donné spécialement aux fils de Dhritarâchtra. Cependant les Pândavas descendaient comme eux de Courou; il est ici question d'Youdhichthira, l'aîné des Pândavas, qui fut surnommé *Dharma,* et se distingua par sa justice. Le dieu dont il avait suivi les ordres était Crichna, qui prit les armes en faveur des fils de Pândou.

secours et d'encouragement. Ta douce voix a célébré ces deux qualités de ce grand prince; mais il n'est guère possible en un jour, même lorsqu'on aurait l'œil de la divine science, de parcourir l'immense histoire du Mahâbhârata. Mon seul désir maintenant est de recevoir de toi quelques renseignements sommaires sur ce que l'on appelle *le jour de Brahmâ*.

Vêsampâyana reprit :

O roi, écoute mes paroles avec une attention soutenue et en te rendant maître de tes cinq sens. L'univers, considéré soit comme actif, soit comme passif, a ses faces formées de Brahmâ : c'est Brahmâ qui est la base, c'est lui encore qui est le lien de ses diverses parties. L'être éternel, spirituel, duquel on dit qu'il est et qu'il n'est pas[5], se rend agent invisible, et Pouroucha qui, de sa nature, est dépouillé d'organes[6], naît dans les matrices des choses, distingué alors par ses formes divines; souverain de tous les êtres, incompréhensible, infini, source intarissable des âges, apparent et cependant insensible, de manière qu'on ne peut pas dire qu'il a existé et qu'il est né. Telle est l'idée que les hommes savants dans les Pourânas nous donnent de la première opération de l'*avyakta*. Dé tous les côtés il est main et pied, œil, tête, bouche, oreille; il couvre l'univers de son immensité, sans rien perdre de son énergie[7]. On peut bien connaître le produit de l'action de celui qui est et n'est pas; l'invisible se revêt de formes visibles. Mais il est impossible de le saisir dans sa marche. L'immatériel Pouroucha s'introduit dans des organes physiques, et circule partout d'une manière incompréhensible, comme un feu caché dans le bois. Source première du passé et de l'avenir, maître suprême, père des êtres, souverain de l'univers, voici les noms qu'on lui donne.

Le grand esprit, n'ayant pas de demeure, voulut s'en créer une[8]; il fut alors *Nârâyana;* invisible, il se rendit visible en s'unissant à Brahmâ. En prenant la nature de Brahmâ, il obtint le nom de *Sat*[9]. Maître de tous

[5] सदसत् *sadasat.*

[6] निष्फलः *nichphalah.* Ce mot veut aussi dire *stérile.*

[7] सर्व्वमावृत्य तिष्ठति. Voyez lect. I, tom. I, pag. 6. Ce sloca se trouve en entier dans le Bhagavad-gîtâ, lect. XIII, sl. 13.

[8] अपदात् पदो जतः.

[9] Voyez la XVII[e] lect. du Bhagavad-gîtâ.

les mondes, animés et inanimés, il dit : « C'est *moi* (*aham*); je veux être « créateur. » Et de lui sont sortis tous les êtres, de lui a été formée toute la nature; lui et tout ce monde sont *Ahancâra*[10]. Brahmâ, c'est le feu[11]; partout répandu, indépendant, insaisissable, et toujours triomphant.

L'être incorporel, entouré de substances corporelles, objet et matière des cinq sacrifices[12], étendu et pénétrant, supporte les diverses apparences de Brahmâ. C'est dans cet état que, voulant se produire au monde, il a formé de lui-même l'eau dont est sortie toute la création. Au sein de cette eau il a créé le vent[13], qu'il y sut contenir, et reçut pour cette raison le nom de *Dhâtri*. De ce vent est née la terre, qui est visitée par les dieux et personnifiée dans Saraswatî[14]. La séparation de l'élément liquide et de la substance solide en deux parties distinctes (*prithak*) a fait donner à cette terre le nom de *Prithivî*[15].

L'eau (*salila*) avait été le séjour du principe fécondant, surnommé pour ce motif *Salilodbhava* (né de l'eau). Une voix forte et sonore se fit alors entendre au sein de ces flots profonds et agités : « Je tombe, soutiens-moi, « je demande à revenir à la surface des eaux. » Cette voix était celle de Prithivî, déesse brillante, née du mystérieux *yoga* de Brahmâ, couverte d'êtres de toute espèce, étendant de tout côté ses vastes régions. Après avoir entendu cette prière, le dieu prit la forme d'un sanglier et plongea dans la mer. Il éleva la terre hors de l'eau : œuvre difficile, exécutée par un être qui, livré à ses profondes méditations, semblait avoir partagé la destruction générale, et cependant existait toujours.

L'éther lumineux est Brahmâ : il fut, comme les autres éléments, le berceau du père commun de tous les êtres. Aujourd'hui même la matrice qui renferme ce dieu, c'est le *Manas* dans lequel sont contenus les types élémentaires et la sagesse qui les ordonne pour le bien des créatures.

La terre venait de naître : le soleil, la fendant par la moitié, s'éleva pour

[10] Mot formé de अहं *aham* (*ego*) et de कार qui signifie *agent*.

[11] ज्योतिस् *djyotis* au masculin.

[12] Voyez les lois de Manou, lect. III, sl. 69 et suiv.

[13] Voyez plus haut lect. CXCVII.

[14] Le nom lui-même de Saraswatî indique sa naissance du sein des eaux. Cette déesse est fille de Brahmâ et devint son épouse, symbole de la terre qui, produite par le souverain créateur, est aussi fécondée par lui.

[15] J'ai cru découvrir dans le rapprochement des mots *prithak* et *prithivî* l'intention de l'auteur de donner une mauvaise étymologie de ce dernier mot.

l'échauffer de ses rayons. Du milieu du disque solaire sortit un autre disque rival; l'immortel Brahmâ devint Soma. De la circonférence du globe lunaire naquit Pavana (*l'air*), qui par sa vivacité amplifia la nature impérissable de cet astre [16].

Cette union merveilleuse de l'esprit et de la matière a donné naissance à un divin Pouroucha [17], dont l'eau compose la substance liquide, la terre la substance solide, dont l'éther est la partie creuse, et la lumière l'œil, le vent la marche rapide, le feu le choc impétueux. De ce Pouroucha est formée la substance appelée *Pôroucha,* substance spirituelle connue aussi sous le nom de *Mahat,* esprit uni aux cinq éléments, âme des êtres (*bhoûtâtman*), tantôt s'enfermant dans un corps semblable au nôtre, tantôt retournant au corps éternel; elle est la sagesse mystérieuse, le sacrifice perpétuel fait par la vertu de l'*yoga,* le feu qui anime les animaux, brille dans le soleil, et se mêle à tous les corps. Sa nature est de naître et de mourir, de passer du repos au mouvement. L'esprit égaré par les sens, au milieu de la création de Brahmâ, s'engage dans les œuvres et connaît la naissance, comme la mort. Tant qu'il ne cherche pas à se rapprocher du grand être, il subit ici-bas des renaissances successives. Mais lorsque, dégagé des sens, il a compris le secret de l'*yoga,* il s'unit à Brahmâ, à jamais affranchi de toute destruction. Arrivé dans un monde parfait, il participe à l'essence divine; il est exempt de passions et d'attachements impurs. Placé dans ce haut degré, il voit, il sait tout dans la nature, ce qu'est la mort et l'existence, la bonne et la mauvaise voie. Les organes des sens sont les voies de l'esprit (*âtmâ*), et son œuvre (*carma*) se manifeste dans cette création formée par Brahmâ. La pensée tourmentée par les désirs (et plus elle en admet, plus elle éprouve de peines) est comme la mer déchirée par le vent. Brahmâ l'a dit : le cœur rempli d'affections étrangères doit être ici-bas épuré par la sagesse. L'esprit est chargé des liens du corps; qu'il se crée à lui-même un autre monde, et qu'il l'obtienne par la science. Ici-bas même, revêtu déjà comme d'une forme lumineuse, qu'il se prépare une demeure sûre et permanente. Que, toujours attaché à Brahma par des œuvres de pénitence, il se délivre de la nécessité de

[16] Je traduis aussi littéralement qu'il m'est possible tous ces détails exprimés en style d'oracle; mais je n'ai pas la prétention d'expliquer cette cosmogonie aussi obscure que confuse.

[17] Voyez la xve lecture du Bhagavad-gîtâ, vers la fin.

revenir habiter de nouveaux corps. Dans l'*yoga* on apprend à discerner ce qui est impérissable de ce qui ne l'est pas : on ne doit point mettre au nombre des choses périssables celles qui sont appuyées ici-bas sur des œuvres dignes de l'essence suprême.

DEUX CENT-DEUXIÈME LECTURE.

CRÉATION DES VÈDES.

Vêsampâyana dit :

Au fond d'un creux formé dans la terre par la chaleur du soleil, se plaça le mont Mênâca [1]. Le Mérou, avec ses larges nœuds et ses jointures (*parwan*), devint un *parwata* (*montagne*); immobile (*atchala*) de sa nature, il devint un *atchala* (*montagne*). Sur sa vaste cime habite un *pouroucha*, radieux, igné, revêtu d'organes sensibles, et animé du grand esprit qui est sa substance. Sa forme est lumineuse et brillante, et sa première place est dans la tête de Brahmâ. Il en sort par la bouche, resplendissant de tout l'éclat de son auteur, avec quatre visages et quatre bras. C'est ainsi que le grand principe (*mahâbhoûta*) prit naissance : la déesse Prithivî (*la terre*) fut relevée de l'eau où elle était plongée. Brahmâ apparut; et l'univers sortit du néant [2].

Dans la région qui est la limite du monde de l'éternel Brahma et du monde matériel [3], s'élève le sommet du Mérou. Sa hauteur est d'un million

[1] Le Mênâca est une montagne ou un roc que l'on place entre la partie méridionale de la presqu'île et Ceylan. Cette montagne représenterait-elle ici le pôle du midi, comme le Mérou représente celui du nord?

[2] अलोको लोकतां गतः.

[3] Cette idée m'a semblé indiquée par le mot पद *pada*, qui se représente souvent; ce mot me paraît désigner le séjour apparent de la divinité, ce monde qui est en quelque sorte son escabeau, et dont ces empreintes de pieds divins, représentés en tant de lieux, sont probablement le symbole mystérieux. Voyez les Transactions de la Société asiatique de la Grande-Bretagne, tom. III, part. I, pag. 57. Cette même expression, *pada*, est traduite par *nature* au mot ब्रह्मपद *brahmapada*, dans le dictionnaire de Wilson.

d'*yodjanas :* il a quatre faces, dont personne ne peut calculer la largeur, formées de larges rochers d'une immense étendue que l'œil même des dieux ne saurait apprécier, mais que ceux qui possèdent la science sacrée portent à plusieurs millions d'*yodjanas*. Là, pour protéger la terre et ses princes, habite une foule de génies livrés aux saints exercices de l'*yoga* et perfectionnés par la pratique des saints préceptes; là se tient le dieu avec les Marouts, Indra, les Roudras, les Vasous, les Viswadévas, les Âdityas, Vichnou, Vivaswân, Varouna et leurs divins collègues, tous revêtus de la substance de Brahmâ.

Ainsi la puissante énergie de Vichnou s'identifiant aux objets sensibles[1], suivant les Brahmanes instruits dans les Vèdes et sanctifiés par la pénitence, c'est Brahmâ : Brahmâ, ce sont ces trois mondes qui apparaissent pendant le jour de ce dieu; c'est l'être immatériel revêtu d'organes physiques qu'il anime par le souffle vital; c'est l'œuvre (*carma*) du grand esprit; c'est le réservoir de toutes les forces élémentaires; c'est la suprême unité devenue l'universalité. Le nombre de ses propriétés lui a fait donner tous les noms; il est le grand principe; de lui viennent la forme de l'univers, la forme du sentiment (*manas*) et celle de l'intelligence (*bouddhi*); de lui vient encore la dualité, car c'est lui qui a créé le premier couple, c'est lui qui, avec sa divine épouse, parcourt le monde heureusement fécondé par ses amours.

Brahmâ est encore le premier de ceux qui connaissent la science sacrée, qui entrent dans la voie de l'anéantissement final, et qui veulent un jour être confondus dans l'essence suprême.

Du sein de l'onde pure des nuages Soma venait de s'élever; l'eau, avec laquelle le créateur l'avait baptisé en qualité de souverain des dieux, rendit un son (*nâda*) et devint une rivière (*nadî*), qui, après mille circuits dans le monde de Brahmâ, descend sur la terre, et, déesse bienfaisante, y coule par sept canaux.

Cependant, s'insinuant par mille et mille voies, le dieu organise ce monde passager et un autre monde formé d'éléments impérissables. Les principes de la nature deviennent féconds, et les êtres grandissent. Des quatre

[1] Je doute cependant du sens que j'ai donné à ces mots, सर्व्वत्र समतां गतः. Ce mot समता se trouve au sloca 44 de la VIe lecture des lois de Manou.

bouches du maître suprême sortent ces livres qui doivent régler les actions des sages. Alors l'éternelle perfection prend une forme : alors, sous la mystique apparence d'un quadrupède, se révèle au monde le saint, l'immortel quaternaire de la science. Brahmâ, par l'effet de son heureuse fécondité, est bientôt l'aïeul de la création. Le Devoir se montre aussi avec ses quatre pieds, qui soutiennent la terre, et portent l'homme vers le ciel; savoir, les quatre états[5] de *brahmatchârin*, de maître de maison, de *gourou*, et de solitaire qui cache sa vie. L'observation des règles du devoir a sur Soma une influence telle qu'elle augmente son disque, comme la pratique des lois saintes assure la grandeur de Brahmâ et l'éternité des Vèdes, comme les offrandes pieuses réjouissent les Pitris et contribuent à la prospérité des maîtres de maison.

Mais les Richis, animés par l'amour du devoir, se sont réunis sur le sommet du Mérou. Là, au milieu d'eux, le dieu réfléchit : il est assis, les jambes croisées[6], le cou tendu, le dos incliné, les mains appuyées sur le ventre, tout le corps tranquille; sa tête travaille, et de son esprit (*manas*) et par la vertu du maître de l'*yoga*, il produit un Vichnou sensible, et semblable pour l'apparence aux deux moitiés d'un *bimba*[7]. Le dieu aux formes lumineuses s'élève dans le ciel comme l'astre des nuits ou comme l'astre aux mille rayons, et brille au milieu des airs, entouré de splendeurs incomparables. L'ignorant ne voit pas que c'est là l'être éternel qui s'est rendu perceptible dans ce double disque du soleil et de la lune, et qui semble avoir placé sur son front ces deux yeux où éclate sa divine lumière. Les Brahmanes, qui possèdent la science des Vèdes et pratiquent la vertu, qui se plaisent à étudier l'*adhyâtma*[8], ont l'intelligence de ce mystère caché

[5] Ce sont les quatre *âsramas*, dont le troisième et le quatrième comprennent ordinairement les solitaires, *vanaprasthas*, et les mendiants, *bhikchous*. Une autre observation à faire sur ce passage, c'est qu'on donne ailleurs pour pieds au Devoir (*Dharma*) quatre vertus, et non pas les quatre *âsrâmas*. Voyez les lois de Manou, lect. I, sl. 86.

[6] Cette posture rappelle, pour quelques-uns de ses détails, celle que l'on nomme *padmâsana*. Ces mots *jambes croisées* sont une traduction de mots sanscrits plus pittoresques : पद्मां सम्पोड्य वृषणौ. Voy. Oupnékhat, tom. II, pag. 197.

[7] *Momordica monadelpha.*

[8] Voyez Bhagavad-gîtâ, lect. VIII. Le dictionnaire de Wilson ne donne que le nom masculin अध्यात्मन् *adhyâtman*. Le Bhagavad-gîtâ et mon texte portent le neutre अध्यात्मं *adhyâtmam*.

pour tous les autres : car l'*adhyâtma* n'est pas compris de celui qui s'écarte des règles de l'*yoga* et forme des attachements pernicieux, capables de le retenir dans le tourbillon de ce monde. Or l'esprit, maître des éléments (*bhoûtésa*), est fixé sur la terre par suite des folles pensées qui poussent les hommes à des œuvres répréhensibles et les engagent constamment dans les liens de la mort; tandis que, s'il se livre à l'*yoga* au milieu même de ses liens corporels, s'il se recueille et aspire à l'émancipation finale (*mokcha*), il se confond un jour dans Brahma.

Brahmâ, enveloppé d'une lumière semblable à celle de la lune, s'unit à Gâyatrî [9], et dans son âme, dont le siége est placé entre ses deux yeux [10], il produisit un être quadruple, brillant comme lui, immatériel, éternel, stable, infini, et qui, lorsqu'il se revêt des organes des sens, resplendit comme un pur rayon de la lune. Les quatre parties de cet être sont le Rig et l'Yadjour, que le dieu créa de ses yeux, le Sâma et l'Atharva, qu'il forma l'un de l'extrémité de sa langue, l'autre de sa tête.

Aussitôt après leur naissance, les Vèdes prennent un corps, sous lequel ils apparaissent sur la terre; et eux-mêmes, de leur propre esprit, ils produisent à leur tour un être distingué par sa forme divine, éternel et n'ayant au-dessus de lui que les auteurs sacrés de son extraction. Cet être, c'est le Sacrifice (*yadjna*); et dans sa formation, l'Atharva contribua pour la tête, le Rig pour le cou et la poitrine, le Sâma pour le cœur et les côtes, et l'Yadjour pour le ventre, les reins, les jambes et les pieds. Tel se présente l'immortel *Yadjna*, né de l'essence des Vèdes; par lui tous les êtres sont heureux, par lui les deux mondes sont préservés de tout mal.

Celui qui, par la connaissance des Vèdes et la pratique de l'*yoga*, a obtenu la perfection des œuvres, et l'éternel *brahmatcharya* [11], et qui est ainsi remonté à la source de tous les êtres, se trouve à jamais délivré de la nécessité d'agir : les Mounis instruits dans la science sacrée lui donnent le nom de *Siddha* (*parfait*), car la perfection peut exister dans ce monde.

Les Brahmanes savants et éprouvés par la pénitence ont aussi, dans les vers des Vèdes et des Oupanichats, attribué à Vichnou la naissance d'Yadjna.

[9] Voyez lect. CLXIV, pag. 174, notes 12 et 13.

[10] हृदये नयनान्तरे. Voy. ces idées dans l'Oupnékhat, tom. II, pag. 203 et suivantes.

[11] Voyez tom. I, lect. XLV, pag. 212.

Djanamédjaya dit :

Je conçois que le *Siddha* maîtrise à son gré sa pensée. Mais à quelles actions doit-il se soumettre?

Vêsampâyana reprit :

Il doit s'abstenir de toute action extérieure. L'opération qui conduit le Brahmane pieux et pénitent à la connaissance de la vérité est tout intérieure, intellectuelle, mentale. Ce ne sont pas les pratiques [12] ordinaires qui peuvent porter la lumière dans l'âme du Brahmane toujours humble et soumis à la loi divine, toujours attentif à suivre les règles saintes et plein du désir d'arriver à la perfection. Sans doute il doit se maintenir dans une pureté continuelle et, soumis aux préceptes des Vèdes, honorer son maître et prendre devant lui la posture respectueuse de l'*andjali*. Mais le Mouni qui désire son émancipation finale aura soin, soir et matin, de dompter ses sens, de fixer son esprit sur l'essence divine, et de se transporter par la force de son âme dans l'éternelle demeure de Vichnou. Il se plongera dans la méditation la plus profonde, et sa pensée ira s'anéantir dans l'être suprême (*Brahma*). Dégagé de tout intérêt personnel, libre de tout lien terrestre, il sait comment on s'affranchit de la nécessité des renaissances. Ce à quoi l'on donne le nom d'*Akchara* (impérissable), ce qui est l'éternel Brahma, se perd par l'attachement aux œuvres et s'obtient par l'attachement à la science véritable. Le Brahmane qui passe modeste et réservé au milieu de ce monde fécondé par Vichnou, qui s'élève au-dessus de toute la nature, et réprime toute espèce de désir, est sûr de ne pas renaître ici-bas; quoiqu'il ait participé aux œuvres, il n'en porte pas la chaîne, parce que son âme ne s'y attache pas. L'être revient dans la vie par suite de l'affection qu'il a portée aux choses terrestres : il se trouve émancipé, lorsqu'il n'a eu pour elles que de l'indifférence. Cependant le Brahmane peut exercer les œuvres religieuses [15], car telle est sa destinée

[12] Par le mot *carma* qui est ici employé on entend les pratiques religieuses faites dans l'espoir d'une récompense future, et opposées aux pratiques saintement désintéressées de l'*yoga*.

[15] क्रिया *criyâ*.

primitive. Mais, un jour, délivré des liens des sens et admis au séjour suprême, il ne revient plus s'enchaîner dans un corps humain.

DEUX CENT-TROISIÈME LECTURE.

PHÉNOMÈNES DE L'OUPASARGA.

Djanamédjaya dit :

Je voudrais bien avoir quelques détails circonstanciés sur l'*oupasarga* [1], sur l'*yoga*, sur l'objet des méditations du *Siddha*, sur la perfection et les qualités qui l'accompagnent.

Vêsampâyana répondit :

Je te dirai quels sont les effets de la méditation sur le *manas* de ceux qui s'élèvent jusqu'à Brahmâ : car le Brahmane, par la vertu du mystérieux *yoga*, tout revêtu qu'il est des cinq sens, devient Brahmâ quand il renonce aux qualités des sens qui l'enveloppent. Je te parlerai plus tard des facultés de l'*éswarya;* mais je vais maintenant te détailler les mille et mille formes que prend le dieu (ou plutôt le Brahmane [2]), lorsqu'il réflé-

[1] Ce mot, que l'auteur n'explique pas, me semble signifier *création secondaire;* ce qui doit s'entendre de cette création que Brahmâ exécute par ses agents. Je crois même qu'au nombre de ces agents le poëte met les saints *yogins* qui, parvenus à l'émancipation finale, font désormais partie du grand être, et coopèrent avec lui à la production du monde. Je n'ose affirmer que telle est la pensée de l'auteur; cependant elle me paraît ressortir de divers passages de cette lecture, dont les détails sont en général assez vagues et parfois très-obscurs. La difficulté provient surtout de la double signification du mot ब्रह्मन् *brahman*, lequel s'entend du dieu créateur aussi bien que du Brahmane dévoué à l'*yoga*.

[2] Le sens de tout ce passage est tellement incertain que je doute si l'être que l'auteur appelle ici Brahmâ n'est pas l'*yogin* qui contemple en lui-même un microcosme, un Brahmâ en miniature, dans lequel se réalisent les mystères de la création. Voyez Oupnékhat, tom. I, pag. 258, 338, et tom. II, pag. 104, 153, 275, et *passim*, les pratiques singulières et les merveilleux effets de l'*yoga*.

chit sur le sacrifice éternel. Alors l'*yogin*, qui se trouve comme confiné dans la cité aux neuf portes [3], que constitue l'assemblage des cinq sens, a soin de la fermer au désir et à la colère et de ne l'ouvrir qu'à la réflexion. En ce moment, dans sa tête se forment, s'agitent de grands nuages, sur le flanc desquels se peignent le noir, le rouge, le jaune et le blanc, l'éclat de la garance [4], la teinte grise [5] de la colombe, les couleurs du lapis-lazuli, du rubis, du cristal, les nuances du serpent [6], de l'*indragopa* [7], du rayon lunaire, de la foudre et de la fumée. Ces nuages, assemblés en aussi grand nombre que dans la saison des pluies, semblent obstruer le ciel : on dirait autant de montagnes ailées. Ils recèlent en leur sein une onde abondante qu'ils vomissent par torrents, et qui pénètre profondément la terre.

Cependant un grand feu, né du *manas* de Brahmâ, s'élève aussi dans sa tête, immense, couronné de mille flammes, environné de mille et mille étincelles, qui jaillissent de tous ses membres : tel brillera l'incendie de la fin des âges. Ces rayons lumineux sont aussi nombreux que les nuages auxquels ils s'unissent pour tomber ensemble sur la terre.

De ses oreilles [8] s'échappe un grand vent, merveilleux produit d'une perfection divine, alimenté par un souffle élémentaire [9], rapide, sonore, violent, vivifiant, et s'associant au feu et aux autres éléments pour former mille et mille figures variées.

Le feu, le vent, l'eau et la terre, tels sont les agents conservateurs détachés de Brahmâ : ils se combinent, et deviennent des germes remplis d'une énergie divine. Entre les yeux de Brahmâ siége un être principe, c'est *Virâdj*. Ces yeux eux-mêmes sont le foyer de beaucoup d'autres principes, créés par Pourouchottama, autrement par Vichnou, divin Pradjâpati, doué d'une double nature, spirituelle et matérielle, immense réser-

[3] Ainsi se nomme le corps humain. Voyez Oupnékhat, tom. II, pag. 198, et Bhagavad-gitâ, lect. v, sl. 13. L'Oupnékhat, tom. I, pag. 79, appelle le corps la cité de Brahmâ.

[4] *Mandjichthâ* (*rubia manjith*).

[5] Ce sens m'est donné par M. Wilson au mot कपोताभ.

[6] नागेंद्र *nâgendra*. Cependant le mot *nâga* s'emploie aussi pour signifier *étain, plomb; nâgagarbha* et *nâgadja* veulent dire *minium*.

[7] *Coccinella*.

[8] Les manuscrits portent वर्णाभ्यां *varnâbhyâm*. J'ai cru pouvoir lire कर्णाभ्यां *carnâbhyâm*.

[9] सूक्ष्म *soûkchma*.

voir de tous les êtres, destructeur du monde qui fut son ouvrage. Le dieu est comme vêtu des éléments : les agents de Brahmâ pénètrent dans sa tête, et tous ces principes vivifiants, doués de la science du bien et du mal, commencent à agir. Les formes déterminées par le créateur se dessinent, et, perçant la terre, se répandent dans les dix régions du ciel. Les Richis, formés de Brahmâ, et qui ont subi la loi de la destruction, vont prendre chacun leur poste terrestre. Ils ne doivent plus connaître les liens de l'action, affranchis désormais des dommages que causent les œuvres, des travaux de l'émancipation et des chaînes de la matière; cependant ils se mêlent à la nature, qui reste étrangère à leurs sens. Lumineux et brillants [10], ils se couvrent d'une vapeur humide, sous laquelle ils semblent ne plus exister, quoique existant toujours, semblables au fil qui se perd et se confond dans la trame. De la vapeur naît le nuage, du nuage l'onde pure, de l'onde la terre, de la terre la variété des fruits, des fruits le fluide élémentaire (*rasa* [11]), du *rasa* le souffle des êtres animés. Or le *rasa* souverain, c'est Brahmâ lui-même; Brahmâ, c'est la cause première (*pradhâna*), comme le disent les pieux Brahmanes, éprouvés par la pénitence et les saintes œuvres; c'est l'invisible se faisant lui-même visible, siégeant dans tous les êtres, circulant partout avec intelligence, œuvre et agent à la fois, se diversifiant pour devenir objet des sens. Il reste inconnu pour ceux dont le feu de la pénitence n'a pas brûlé les péchés, vu et compris des sages qui possèdent la science divine. Il sort de ce point qui est entre les deux sourcils de Brahmâ, et apparaît tel que le soleil qui se débarrasse d'un nuage. Libres dans ce monde, comme les oiseaux dans l'air, dégagés de toute espèce de chaînes, ceux qui ont pratiqué l'*yoga* recueillent en Brahmâ le fruit certain de leurs œuvres.

Ce dieu déjà mille fois s'est manifesté pour cesser d'être et rentrer un jour en lui-même : il naît pour mourir. Il accomplit son œuvre dans les êtres qu'il développe et livre ensuite à la destruction, établissant pour tous les règles du devoir qu'il suit lui-même avec exactitude. L'âge de Brahmâ, qui est le premier de tous les âges, se compose de douze mille ans et

[10] Cette phrase semble désigner les régents des étoiles.

[11] Je crois que c'est ce mot *rasa* qui, dans l'Oupnékhat, est rendu par *aqua* ou *gutta genitalis*. Voyez tom. II, pag. 39. L'idée contenue dans tout ce passage que nous expliquons se retrouve en partie dans le même ouvrage, t. II, pag. 263.

d'une période de mille *yougas*, au bout desquels arrive la destruction générale (*samhâra*) [12]. Cependant le premier principe (*soûkchma*) de la nature, invariable, insensible, subsiste toujours; et c'est ainsi que ce monde, à la fois éternel et périssable, n'est autre chose que Brahmâ, atome originel, se manifestant par des œuvres et des qualités.

DEUX CENT-QUATRIÈME LECTURE.

FACULTÉS DE L'ÊSWARYA.

Djanamédjaya dit :

O saint Mouni, je désire connaître le *prâgvansa* [1] ou l'état de l'homme arrivé dans Brahma, pendant les deux premiers *yougas* [2].

Vêsampâyana dit :

Je vais m'expliquer avec quelque détail sur la vertu que la méditation donne au *manas* de ces êtres identifiés avec Dieu par la perfection. Le grand Îswara [3], né de Brahmâ et fort de la puissance de l'*yoga*, a pris de l'accroissement, et a formé l'universalité des créatures. Le trône de Brahmâ a été posé, et ce dieu l'a occupé rapidement sous la forme d'une substance matérielle. Mais il se plaît surtout dans cette région, brillante de

[12] Voyez tom. I, la VIII[e] lecture.

[1] Ce mot est sans doute technique, et désigne l'état de l'*yogin* uni à Brahmâ, et destiné à participer à la création. Le *Prâgvansa* s'entend ordinairement de la chambre qui est vis-à-vis de celle où se trouvent les offrandes du sacrifice : cette chambre contient la famille et les amis du sacrificateur. Brahmâ est considéré comme le grand sacrificateur, quand il crée le monde, et lors de l'exercice de cette fonction il semble retenir dans une espèce de *prâgvansa* les Yogins ses amis qu'il fait participer à son sacrifice. Telle est l'explication que j'ai cherché à me donner à moi-même pour cette expression.

[2] J'ignore quels *yougas* l'auteur veut ici désigner. Voyez le commencement de la CCVI[e] lecture.

[3] *Îswara* est Dieu revêtu d'organes matériels. De ce mot est formé celui d'*êsvarya*, qui exprime le pouvoir obtenu par le Siddha sur l'un des éléments formant une partie du grand Îswara, autrement de la nature.

science, qui est celle du salut, et de laquelle naissent mille autres régions.

Le Brahmane, qui, suivant les règles de l'*yoga* et l'esprit des Vèdes, offre le sacrifice de Brahmâ [4], acquiert une science profonde et les divers *éswaryas*.

Le premier *éswarya* dont jouit l'*yogin* devenu Brahmâ et pénétré d'amour pour tous les êtres, c'est celui qu'on appelle *éthéré*. Désormais immuable, le Brahmane plane dans l'immense firmament, que remplit l'essence pure et divine, et dans lequel se trouvent rassemblés tous les saints instruits dans la science sacrée. Au-devant de lui se présentent, à lui se joignent avec empressement les esprits de ceux qui par leur savoir et leur dévotion sont déjà parvenus dans ce degré suprême.

Après mille épreuves rigoureuses, le Brahmane peut aussi obtenir l'*éswarya* aérien. Il subit avec courage toutes les vicissitudes de l'atmosphère, et, *siddha* victorieux, il s'élance hors de son corps pour parcourir les airs, libre et indépendant, embrassant l'espace par son *manas*. Aurait-on autant d'yeux qu'Indra [5], on ne saurait apercevoir dans ses courses célestes l'esprit subtil, que peuvent seuls distinguer ces Brahmanes qui, ayant renoncé à toutes les œuvres, ne pensent qu'à répéter l'Aum [6] mystérieux. Aum est en effet l'essence suprême, telle que la conçoivent les sages; c'est ce Brahmâ qui circule dans les êtres et y porte avec lui l'intelligence. Aum est, suivant les saints docteurs, le verbe [7] antique, né de Brahmâ, sonore, aérien, et s'exprimant par une lettre; c'est l'être dépourvu de formes sensibles et s'environnant d'une enveloppe matérielle, se mêlant aux éléments, pénétrant dans tout ce qui existe, et néanmoins toujours libre; c'est le maître enfin qui, après avoir enfanté ce monde dans sa pensée, le remplit en quelque sorte de son *manas*. Cependant les Brahmanes sages, purs et mortifiés, en célébrant le sacrifice dont les Vèdes sont l'âme, ont par la vertu du nom de Brahmâ obtenu une grande gloire. Aspirant à ce monde où réside l'essence divine et qu'habite Vichnou, ils accomplissent toutes les cérémonies, exempts d'infirmité, et affranchis du désir de renaître à cette vie. Par une triple offrande de guirlandes ils honorent l'esprit supérieur,

[4] Ce sacrifice de Brahmâ est la lecture des Vèdes, car le mot *brahma* s'entend aussi de la science sacrée, objet principal des études du Brahmane.

[5] Indra, comme on le sait, a mille yeux.

[6] Voyez tom. I, lect. 1, pag. 1.

[7] पुराणो ब्रह्मसंभवः शब्दः.

Vichnou, puissant en sagesse et en vertu; par des sacrifices et des processions [8] ils témoignent de leur respect pour Brahmâ et les autres dieux. Or, ce Brahmâ, d'après les paroles des Vèdes, c'est l'énergie de Vichnou; quand les Brahmanes, instruits dans la science divine, purs, libres de toute œuvre, éprouvés par des pratiques de vertu et de pénitence, sont arrivés au moment de leur émancipation finale, ils sont admis à contempler le grand esprit, qui est l'essence suprême et la haute merveille de Vichnou.

Un autre *éswarya* est l'*éswarya* humide. Le courageux *yogin* passe, pour l'obtenir, par plusieurs épreuves terribles. Inondé, battu par les vagues, éperdu, il se trouve couvert de flots tour à tour froids ou brûlants, submergé tantôt dans les abîmes de la mer, tantôt dans les eaux d'un fleuve. Au milieu des tourbillons qui l'environnent, il frissonne, privé de nourriture, d'abri, de sentiment. Précipité au fond d'un gouffre, il tombe la tête la première dans un torrent blanchi d'écume; et quand il lève ses yeux vers la lumière, sa vue est éblouie des lueurs blanches et jaunes de mille éclairs qui semblent jaillir du sein des nuages orageux. C'est par la voie d'une pareille initiation que le Brahmane se fait *siddha* et arrive à l'*éswarya* humide qui a pour base le *rasa :* du bout de sa langue sortent de nombreuses nuées aux bords dentelés; perfectionné par l'*yoga,* il forme les divers fluides (*rasas*) qui constituent les éléments de tous les êtres.

D'autres épreuves conduisent à l'*éswarya* igné le Brahmane affermi dans sa résolution et triomphant des obstacles qui naissent autour de lui. Des fantômes terribles et menaçants, une verge à la main, l'œil ardent, viennent l'assaillir; ils relèvent sa paupière, et saisissent l'extrémité de sa langue; de leur bouche béante sortent des sons discordants. Ils prennent ensuite mille formes variées; ils cherchent à le charmer par leurs chants et leurs danses. Ils se changent en femmes, s'attachent au cou de l'*yogin,* s'efforcent d'exciter ses désirs, lui adressent les noms les plus doux; ou bien, droits sur leurs pieds, ils inclinent leurs têtes devant lui, tâchant par leurs récits, leurs danses et leurs courses d'attirer son attention et d'interrompre le cours de ses dévotions. Vainqueur de ces attaques, le Brahmane est *siddha* et arrive à l'*éswarya* igné; c'est alors qu'il est honoré à l'égal des feux, ou des rayons du soleil. Les *yogins* doués des qualités de cet *éswarya*

[8] Je ne suis pas sûr du sens que je donne ici à विक्रम *vicrama.*

deviennent des météores lumineux, des astres qui roulent dans l'espace; ils suivent à jamais les routes du soleil et de la lune. Ils forment ce cortége (*câlatchacra*) divin et brillant qui, animé par ces deux astres, accompagne le Temps dans sa marche éternelle : je veux dire les Pakchas, les mois, les saisons, les années, les Kchanas[9], les Lavas, les heures, les Calâs, les Câchthâs, les jours, les instants[10], les voies des étoiles et des planètes.

Enfin l'*éswarya* terrestre est aussi le fruit de longues vicissitudes, auxquelles se soumettent les *yogins*. Ils se trouvent assaillis et renversés de leur siége. Calmes et sans désirs, ils sont battus, déchirés, terrassés à plusieurs reprises, passant à travers les organes de tous les êtres qui habitent le sol terrestre. Attaqués à la fois par les éléments de toute espèce, ils sentent les atteintes de la lance, du glaive, de la massue, de l'épée tranchante, de la flèche acérée. C'est à la suite de ces diverses épreuves que le Brahmane, désormais affranchi de tout changement, mérite le titre de *siddha*, et possède l'*éswarya* terrestre.

Ainsi l'*yogin*, absorbé dans la contemplation, contribue pour sa part à la création : il respire un parfum tout divin, il entend des choses toutes merveilleuses. Des formes divines le traversent sans le déchirer, et, uni à la nature qui lui est propre, il va, il agit comme animant la matière originelle (*pradhâna*).

[9] Un *kchana* équivaut à 4 minutes, un *lava* à 1/2 seconde, une *calâ* à 8 secondes, une *câchthâ* à 1/30 de *calâ*. Une heure ou *mouhoûrtta* est de 48 minutes. Voy tom. I, lect. VIII, pag. 43.

[10] Autrement *niméchas*. Voyez *ibid.* lecture VIII, pag. 43.

DEUX CENT-CINQUIÈME LECTURE.

CORPS DE BRAHMA.

Vêsampâyana dit :

L'aïeul des mondes, l'âme libre et le corps immobile dans la méditation[1], commence son ouvrage divin, et de son *manas*, par la vertu de l'*yoga*, il tire, comme en se jouant, toute une création. De son œil il forme les belles Apsarâs; de son nez, les Gandharvas distingués par leurs riches vêtements, les Toumbourous et les autres innombrables génies, habiles à danser et à jouer des instruments, habiles à chanter les airs du Sâma. De sa pensée, toujours pieuse et féconde, le maître et l'âme des êtres animés produisit la divine, l'adorable Srî, aux yeux brillants, au noble front, aux beaux sourcils, au visage éclatant, à la douce parole, Srî, amie de la justice et ornée d'un magnifique lotus aux cent feuilles.

Avec les Apsarâs et les harmonieux Gandharvas, il fit aussi ces Brahmanes dont la voix chante les cantiques sacrés. De ses pieds il produisit une foule d'êtres animés et inanimés, hommes, Kinnaras, Yakchas, Pisâtchas, serpents, Râkchasas, éléphants, lions, tigres, antilopes, quadrupèdes divers et végétaux. Pour les mortels, qui se livrent au travail des mains, de ses mains il créa l'œuvre; pour les êtres qui désirent le bien-être, de son fondement il créa le soulagement[2], et de son *penis* le bonheur[3] pour ceux qui sont maîtres de leurs cinq sens. De son cœur il forma les vaches, et les oiseaux, de son bras.

Les autres parties de son corps donnèrent naissance à d'autres êtres. Dans l'intervalle de ses deux sourcils, le seigneur, savant dans l'art de

[1] Le mot particulier qui exprime ici cette idée de méditation est धारणा *dhâranâ*. On entend par là un exercice religieux dans lequel le dévot tient son âme recueillie, sa respiration suspendue, toutes ses facultés naturelles comme interrompues.

[2] विसर्गा au féminin.

[3] आनन्द *ânanda*.

l'*yoga*, enfanta deux patriarches divins, le saint et fervent Richi, Angiras, et le juste Bhrigou; du milieu de son front il tira Nârada, puissant pour ses amis, et de sa tête, le grand Sanatcoumâra.

Ensuite il appela à la succession [4] du trône céleste Soma, qu'il sacra en qualité de chef des Brahmanes et des rois, et il le chargea d'être à jamais le flambeau de la nuit. Alors le dieu de la lune, fort par sa pénitence et accompagné des planètes, parcourut le milieu du ciel, éclairant le monde de ses rayons.

Ainsi Brahmâ, qu'avait perfectionné l'*yoga*, produisit de ses membres, par la vertu de son *manas*, tous les êtres animés et inanimés, qu'il sema par milliers dans le monde, et lesquels vivent et agissent en lui. Et voilà ce qu'on appelle le sacrifice de Brahmâ : il faut bien comprendre ce que c'est que l'Yoga et le Sânkhya, ce que signifie la science du monde, nommée *vidjnâna* [5]; ce que l'on entend par le *Kchétra* de chaque nature, et le *Kchétradjna* [6]. Il faut apprendre à connaître l'unité et la division de l'être, la vie et la mort, l'existence et la cessation du temps, enfin le secret du *Djnéya* [7].

DEUX CENT-SIXIÈME LECTURE.

CRÉATION DES CASTES.

Djanamédjaya dit :

O pieux Brahmane, tu m'as parlé du *brahmayouga*, qui est le premier des âges. Je voudrais bien avoir quelques détails sur le *Kchatrayouga* [1], âge aussi renommé par les austérités des pénitents et les sacrifices des

[4] यौवराज्य *yôvarâdjya*. Wilson donne युवराज्य.

[5] M. Wilson dit que le *vidjnâna* est la science qui comprend tout excepté l'intelligence de la véritable nature de Dieu, laquelle ne peut être obtenue que par la méditation sur les Vèdes.

[6] La XIII[e] lecture du Bhagavad-gîtâ explique ces mots.

[7] Voyez la même lecture XIII[e] du Bhagavad-gîtâ, sl. 12.

[1] Ce mot signifie l'*âge des Kchatriyas*, et

saints, et sur lequel les savants se sont expliqués avec plus ou moins de développements.

Vêsampâyana répondit :

Je te parlerai de cet âge illustré par des œuvres de piété, par des aumônes et des actes de justice, et par sa population. C'est alors que se confondirent dans les rayons du soleil ces petits Mounis de la longueur du pouce [2]. Ils s'étaient, loin des obstacles du monde, exercés aux œuvres qui préparent l'émancipation finale, attentifs à observer la loi dans ses défenses comme dans ses prescriptions, unis sans cesse à Brahmâ, réglés et purs dans leurs actions, suivant avec exactitude les saintes pratiques de la dévotion, et instruits dans la science sacrée. Au bout de la révolution des mille ans, ces pieux Brahmanes subirent la loi de la destruction générale (*pralaya*), consommés dans leurs œuvres et perfectionnés dans la science.

Vichnou, mortifié par la pénitence, animé par l'*yoga* et sortant de Brahmâ, devint le Pradjâpati Dakcha, et créa diverses espèces d'êtres. Les Brahmanes furent formés d'un élément solide et inaltérable [3], les Kchatriyas d'un principe fluide [4], les Vêsyas de parties légères comme la vapeur, les Soûdras de la fumée. Vichnou imagina quatre couleurs, le blanc, le rouge, le jaune et le noir : ce furent celles des castes [5], c'est-à-dire des Brahmanes, des Kchatriyas, des Vêsyas et des Soûdras. Tous présentant le même extérieur [6], se soutenant sur deux pieds, mais soumis à des devoirs différents, admirables dans leur organisation, remplissent avec courage leurs diverses fonctions, et suivent dans toutes leurs actions la voie qui leur est prescrite. Les Vèdes enseignent aux trois premières castes les rites qu'elles doivent observer. Tel fut le résultat de l'union de Brahmâ et de Vichnou. Dans cette œuvre, Vichnou, le grand *yogin*, agissant en sa qualité de fils des Pratchétas [7], fit preuve de sagesse et de puissance. Les

semble devoir former une opposition avec le *brahmayouga* ou *l'âge des Brahmanes*. Mais la lecture n'explique en aucune façon la raison de cette qualification inusitée.

[2] Voyez tom. I, pag. 77, note 2.

[3] अक्षर *akchara*.

[4] क्षर *kchara*.

[5] Le mot वर्ण signifie *couleur* et *caste*.

[6] एकलिङ्ग *écalinga*.

[7] Voyez tom. I, IIe lect. pag. 11.

Soûdras, nés d'un principe aussi vain que la fumée [8], ne sont tenus à aucun sacrifice; ils ne connaissent point les cérémonies du *sanscâra* [9], et ne lisent pas les Vèdes [10]. Quand l'*aranî* [11] est agitée et produit le feu, la fumée aussi apparaît, avec ses tourbillons, mais elle ne sert de rien dans le sacrifice; de même les Soûdras existent sur la terre pour le labourage, privés des saintes cérémonies du *sanscâra* et des sacrifices prescrits par les Vèdes.

Dakcha eut encore d'autres fils, dans lesquels habita Brahmâ, comme dans une espèce de matrice, forts, puissants, robustes, brillants, généreux dans les sacrifices. Leur père leur dit : « Je veux savoir jusqu'à quelle distance, sur la terre, s'étend mon influence. Je veux produire une grande « quantité d'êtres pour remplir la multitude de ces *Kchétras* [12]; car la terre « n'a pas encore montré à mes yeux la forme de mes fils qui désirent jouir « de ses biens. Dans le Critayouga, elle va pour moi devenir la mère de « tous les êtres, des oiseaux et des plantes. » Telles furent les paroles de celui qui renfermait les êtres (*dhâtri*); la terre, qui est leur mère et qui les contient (*dhâtrî*), conçut aussitôt les atomes et les corps de toutes ces créatures appelées à agir.

[8] L'auteur qui faisait naître tout à l'heure les Soûdras de la fumée, धूम, leur donne ici pour première origine l'espace, l'air, निर्व्वाण *nirvâna*. J'ai cherché dans ma traduction à concilier ces deux idées.

[9] Rites particuliers aux trois premières classes. Voyez ce mot dans le dictionnaire de Wilson. Ces rites sont au nombre de dix.

[10] Les Soûdras ne peuvent étudier ce qu'on appelle *les six sâstras*, savoir les Vèdes, les Oupavédas, les Védângas, les Pourânas, les livres des lois ou Dharma, et les Darsanas. Mais cependant ils ne sont pas privés de toute espèce de littérature, et ils ont pour leur usage des livres qui suppléent aux ouvrages sacrés.

[11] Voyez tom. I, v^e^ lect. pag. 29, note 9.

[12] Le mot क्षेत्र *kchétra* signifie *champ* et *corps*.

DEUX CENT-SEPTIÈME LECTURE.

FAMILLE DE DAKCHA.

Djanamédjaya dit :

C'est bien, ô saint Brahmane; mais je désire savoir ce qui s'est passé dans le Trétâ-youga, et connaître les œuvres de ce personnage distingué entre tous par son immense savoir.

Vêsampâyana reprit :

Dakcha, le premier des mâles, par la vertu de l'*yoga* dont il est le maître suprême, prit lui-même le corps d'une femme, belle, aimable, charmant tous les cœurs, brillante comme le lotus, attirant tous les regards par l'élégance de ses jambes, l'embonpoint de sa taille, la grâce de ses sourcils [1], les taches rouges qui ornaient le coin de ses yeux [2]. L'hymen du fils des Pratchétas et de cette vierge eut lieu sur le sommet de la montagne [3], et de cette union mystérieuse naquirent de nombreuses beautés. Ainsi Dakcha, revêtu de la double forme de mâle et de femelle, produisit tous les autres êtres, ajoutant de cette manière à ses charmes par des charmes nouveaux.

Le puissant fils des Pratchétas maria ses filles suivant le rite de Brahmâ [4]; il en donna dix à Dharma, treize à Casyapa, vingt-sept à Soma, et, après avoir ainsi établi ses filles, il se rendit dans la sainte région, habitée par les Brahmanes, et appelée *Champ de Brahma* (*Brahmakchétra* [5]). Là le saint Mouni, livré à la méditation et à la pénitence, vivait au milieu des habi-

[1] सुजानुः पीनजघना सुभ्रूः.

[2] रक्तान्तनयना.

[3] Cette montagne est sans doute le mont Mérou.

[4] ब्रह्मदेयेन विधिना. Voyez lois de Manou, lect. III, sl. 21 et 27.

[5] Le sens de cette expression peut être mystique, ainsi que celui de *Dharmakchétra*, que l'on trouve plus bas; ou plutôt l'auteur désigne

tants des bois, parcourant la terre, se nourrissant d'herbes, de racines et de fruits, et croissant chaque jour en mérite. Son bonheur était d'être entouré de ces innocents animaux, et des Brahmanes purifiés par le sacrifice et brûlant leurs péchés par l'ardeur de leur pénitence. Le Mouni, prévoyant pour eux les temps de contestations et de combats, leur enseignait par son exemple à commander à leur propre corps; et eux ne pensaient qu'à la perfection que procurent les bonnes œuvres et le sacrifice. Après s'être distingués par leur noblesse et leur générosité, exempts d'emportement, renonçant aux voluptés, ils venaient avec leurs femmes et leurs enfants achever leur vieillesse au milieu des animaux des forêts. Ces Brahmanes fameux habitèrent donc le pays que leur père affectionnait le plus, et qui, pour cette raison, fut nommé *Brahmakchétra*, heureux séjour de ces *yatis* [6] qui ont renoncé à l'action et vaincu leurs passions et leurs sens, et de ces sages qui parcourent le monde après avoir fait vœu de pauvreté.

Ainsi cette même race, sainte et pieuse, qui n'existait d'abord que dans le *manas* de son auteur, fut revêtue d'organes sensibles et périssables. Mais si la substance invisible et spirituelle se couvre d'une enveloppe visible et matérielle, cette seconde substance, par l'effet du temps, disparaît et rentre dans la première. Les êtres obéissant à l'empire de la destinée et à la vertu de l'*yoga* [7] s'associent à l'existence ou s'en séparent, et sont tour à tour animés ou inanimés, atomes ou organisés [8].

Quelques-unes de ces filles de Dakcha devinrent les épouses du grand Casyapa, qui subissait lui-même les lois du temps. De là naquirent les Âdityas, les Vasous, les Roudras, les Viswas, les Marouts, les serpents à plusieurs têtes, les dragons, les Sâdhyas, les Gandharvas, les Kinnaras, les Yakchas, les Souparnas, Garouda, les vaches, les quadrupèdes, les hommes, les nuages, la terre, les montagnes qui la supportent, les éléphants, les lions, les tigres, les chevaux, les oiseaux, les rhinocéros, les animaux

la contrée sainte qui avoisine le mont Mérou, et qui passe pour le séjour particulier de Brahmâ. Je ne pense pas qu'il veuille faire allusion au premier établissement d'une colonie dans la contrée appellée *Brahmâvartta*, située au nord-ouest de Dehli. Voyez cependant la lecture CCXII, et surtout la lecture CCXVI, où l'auteur confond le Brahmakchétra avec l'Antarvédî.

[6] Voyez la VI[e] lecture des lois de Manou.

[7] Le mot *yoga* signifie en cet endroit-ci *union*, *agrégation*.

[8] स्थूलाः सूक्ष्माश्च·

cornus, les taureaux, les antilopes, les cerfs à quatre cornes[9], les reptiles brillant de mille couleurs et comparables au lotus, enfin tous les êtres, quelles que soient leurs formes et leurs descriptions.

Ainsi doués de corps mortels et de facultés physiques et morales, les Mounis naissent successivement dans le champ éternel du devoir (*dharmakchétra*[10]). Leurs âmes (*kchétrajna*), dans ce monde humain, viennent se soumettre aux lois divines et aux règles des Vèdes; elles animent ces héros, aussi éminents dans le ciel que sur la terre; ces maîtres de maison perfectionnés par la pénitence, formés par l'épreuve du *brahmatcharya*, et pleins de respect pour leur *gourou;* ces pieux Brahmanes qui, jaloux d'arriver à l'état de *siddha*, se livrent aux pénibles pratiques de l'*yoga* et aux saints exercices de la prière; enfin ces hommes vertueux et austères qui s'occupent des affaires mondaines[11] et vivent entourés de leurs femmes[12]. Tels sont ces antiques Mounis, quand ils passent par les épreuves de la vie humaine.

DEUX CENT-HUITIÈME LECTURE.

SACRIFICE DE BRAHMA.

Vêsampâyana dit :

Les Brahmanes, distingués par la *djatâ* et la peau d'antilope noire[1], l'âme recueillie et le corps mortifié, honoraient le père commun des êtres sur le mont Mérou, dans une vallée couverte d'arbres épais, ceinte de rochers riches en métaux précieux, hérissée de buissons, et retentissant au loin

[9] चतुर्विषाणा. Je crois que l'auteur désigne par ce mot le *cervus hippelaphus, black deer of Bengal.*

[10] On donne aussi le nom de *Dharmakchétra* à une plaine voisine de Dehli, dans le nord-ouest de l'Inde, où se livra la grande bataille entre les Courous et les Pândous.

[11] शिलोञ्छवृत्तयः. J'ai adopté pour ce mot un sens que me présentait le dictionnaire de Wilson. Il pourrait s'entendre aussi de l'homme qui vivrait en glanant.

[12] सपत्नीकाः *sapatnîcâh.*

[1] Lois de Manou, lect. II, sl. 41.

des cinq rhythmes [2] qui servent pour les trois Vèdes divins. Toujours occupés de *mantras* et de sacrifices, toujours livrés à leurs pieuses pratiques, ils n'avaient d'abord qu'un feu. Ces sages Mounis le divisèrent ensuite en trois espèces différentes [3] qu'ils consacrèrent par des *mantras* particuliers. C'est ainsi que le feu, qui était unique, devint triple. Mais celui qui mérite le nom de *grand* est, au moment de la *swâhâ* [4], nourri par l'oblation de beurre (*havis*), et ajoute un nouveau prix à la récitation des *mantras*.

Lui-même, le divin Dakcha, l'auteur de tous les êtres, et le père des Brahmanes, Dakcha, objet d'une vénération universelle, se présente sous l'apparence de Brahmâ [5]. Portant dans ses mains la verge de l'autorité, le bouclier, la flèche, le poignard, orné d'une aigrette brillante, ayant la face resplendissante comme le lotus, l'âme exempte de désir et de colère, les sens domptés par la pénitence, il se plonge dans la méditation et sacrifie au sein du *Pouchcara*. Les prêtres chantent les airs du Sâma-Véda indiqués par Indra. Le beurre, le lait, l'orge, le riz, enfin tout ce qui compose l'oblation, ainsi que l'ordonnent les Vèdes, est apporté pour le sacrifice et rassemblé autour de Brahmâ. L'Aranî [6], formée de bois de *samî*, est agitée, et Brahmâ en extrait un feu nouveau. De cet instrument naît la flamme, qui se nourrit de la substance des offrandes. Les sages Mounis ajoutent encore des fruits aux diverses oblations.

Dans ce sacrifice de Brahmâ, son fils Vrihaspati remplit les fonctions d'*oudgâtri* [7], et récite les quatre Vèdes avec une merveilleuse expression. Sa voix douce et harmonieuse fait ressortir, par une prononciation [8] savante, la beauté des rhythmes de ces livres divins. L'enceinte sacrée, qui retentit de ces accents d'origine céleste, ressemble en ce moment au monde de Brahmâ (*brahmaloca*); elle répète les pures et saintes prières qui sont jadis sorties de la bouche du dieu. Cependant çà et là sont placées les matières [9] qui doivent alimenter le feu, les vases pleins de *soma* ou d'eau, les ustensiles du sacrifice, l'orge, le riz, le beurre, les troupeaux disposés

[2] पञ्चस्वर *pantchaswara.*

[3] Voyez tom. I, lect. XXVI, pag. 119.

[4] Exclamation prononcée en faisant l'oblation au feu.

[5] Quelques auteurs regardent Dakcha comme un avatare de Brahmâ.

[6] Voyez tom. I, lect. V, pag. 29, note 9.

[7] L'*Oudgâtri* est le prêtre chargé dans les sacrifices de réciter les prières du Sâma-véda.

[8] L'art de bien prononcer les mots des Vèdes se nomme *sikchâ*, et forme un des six Védangas.

[9] समिध् *samidh.*

en ordre, les vaches nourricières entourées de leurs veaux. Tout concourt à la pompe de la cérémonie, les rites pieux, les prières sacrées, la présence de la jeunesse et des saints pénitents, l'intervention religieuse de la science divine. Environné de ces Richis, qu'on surnomme *Mânasas*, et qui sont nés de lui spontanément, assisté des Marouts, Brahmâ offre le sacrifice d'après le mode indiqué par les Vèdes à tout ce qui respire, sans toutefois revêtir en cette œuvre les formes de créateur radieux. La forme qu'il prend est celle de pontife, et après avoir agité l'Aranî, où le feu agit au sein de la *samî*, le dieu puissant célèbre l'*agnichtoma* [10].

La réunion est brillante, les cérémonies touchantes, les voix douces et mélodieuses, les assistants voués aux œuvres de mortification, instruits dans les Vèdes et les Védângas, et resplendissants comme le soleil et la lune. Au bruit de ces chants sacrés, qui rendent la terre semblable au séjour de Brahmâ, tous les habitants du ciel arrivent en foule : les saints pénitents du Swarga, les docteurs de la loi sacrée, ces Brahmanes enfin qui brillent comme les trois feux allumés pour le sacrifice, forment de cette assemblée une assemblée toute céleste. Indra donne le signal, et les bouches savantes des Mounis font entendre les airs du Sâma et les versets de l'Yadjour. Car à cette fête sont accourus, d'un cœur tout dévoué, ces sages qui font de la pénitence, de l'étude sainte, de la pratique des bonnes œuvres l'objet de leurs pensées habituelles. Le fils de Brahmâ, l'antique Vrihaspati, qui connaît tous les mystères de la science du devoir, remplit en cette circonstance l'office de *hotri* [11].

Le sacrifice se termine par une offrande adressée à Vichnou. Cependant les Âdityas brillent dans la région de l'occident [12], témoin de l'ardeur de leur pénitence. Le fondement du sacrifice, c'est Vichnou qui n'est point né [13]; c'est Brahmâ, insensible aux objets extérieurs et à l'entraînement des affections contraires [14], Brahmâ, source éternelle de mille et mille lotus [15] mys-

[10] *L'agnichtoma* est ordinairement le sacrifice consistant en offrandes présentées au feu, et célébré pendant cinq jours au printemps.

[11] Ainsi se nomme le prêtre qui dans les sacrifices récite les prières du Rig-véda.

[12] पश्चिमे गर्भे *pastchimé garbhé*.

[13] अज *adja*.

[14] La perfection consiste à nous rendre insensibles aux affections que nous font éprouver le plaisir comme la douleur, le froid comme le chaud, etc., et ces sensations contraires se distinguent par le mot द्वन्द्व *dwandwa*.

[15] Le lotus est considéré comme symbole d'un monde.

térieux, indépendant, incommensurable, infini dans ses œuvres. Son souffle, ce sont ces Mounis dont l'âme est calme et indifférente. O roi, les objets extérieurs séduisent nos sens et nous entraînent au péché. Le péché couvre l'intelligence d'un voile ténébreux. Il faut que nous passions dans la vie en restant maîtres de nos sens et inaccessibles aux attraits des choses qui nous environnent. La seule qui mérite de nous captiver, c'est la science divine qui éclaire notre âme, dès l'instant que nous écoutons la voix des sages initiés aux saints mystères des Védes et de la pénitence. Dans le ciel il est un lieu que l'on appelle le monde par excellence [16], séjour des âmes pieuses, où les dieux, honorés par le *Havya,* ne risquent pas de périr. Aussi l'homme qui fait le sacrifice, en suivant les règles sacrées et attribuant à chacun la part qui lui est due, jouira-t-il sur la terre, en récompense, du bonheur qu'il désire avec ses épouses, préservé des incommodités de la vieillesse.

A la fin de la cérémonie, le dieu qui de son souffle anime tous les êtres, le dieu pur et bienfaisant, donna en présent aux Brahmanes le mont sur lequel il venait de sacrifier. Alors commencèrent entre eux des débats; et la dispute dégénéra en combat. Mais malgré tous leurs efforts, ils ne purent parvenir à partager la montagne. Fatigués de leurs divisions, ils tombèrent à terre, pâles et accablés de douleur. Le génie de cette montagne aux riants coteaux [17] se présenta devant eux, et, inclinant son front, leur dit avec douceur : « C'est en vain que vous essaieriez de me partager entre « vous, si vous voulez rester ainsi désunis : cent années divines y suffiraient « à peine. Mais tâchez de vous entendre; une fois que vous aurez mis un « terme à vos dissensions, le partage deviendra facile. La violence croît avec « la colère et l'inimitié, ô nobles Brahmanes. Mais l'éternelle sagesse (*Brahma*) « en a-t-elle besoin pour augmenter son empire? Comment puis-je être pour « vous un objet de dispute avec mes rochers aigus qui s'élèvent jusqu'au ciel, « mes veines de métaux, mes collines escarpées, mes larges coteaux, avec « ces troupes de serpents et de reptiles qui sillonnent la terre ou se cachent

[16] लोकानां लोकः.

[17] Idée exprimée par le mot *Soupârswa,* qui me paraît une épithète du mont Mérou. Cependant la montagne dont il est ici question se trouve encore désignée par le mot *Sêlendra,* qui veut dire en général *roi des montagnes,* mais qui dans la ccxxe lecture s'applique à une montagne de la région occidentale, comme aussi à l'Himâlaya. L'Agni-pourâna considère le Soupârswa comme une des quatre divisions du Mérou; selon cet ouvrage, c'est la branche septentrionale.

« dans mes cavernes? » Ainsi parla le génie de la montagne; après l'avoir entendu, les Brahmanes restèrent en silence.

DEUX CENT-NEUVIÈME LECTURE.

NÉCESSITÉ D'ÉTUDIER LES VÈDES.

Vêsampâyana dit :

Les jours se suivent, et ramènent de nouveaux sacrifices offerts par ces Brahmanes, riches en œuvres de pénitence et soumis aux devoirs domestiques. Instruits dans la science divine, ils adressent leurs hommages aux dieux et à tous ceux que la loi dit d'honorer. C'est donc là, sur les coteaux sacrés de la montagne, dans les plaines du Brahmakchétra, hérissées de buissons, dans ces vallées qui leur offrent en abondance du gazon et du bois, que s'établissent, en voyant les cérémonies du dieu, ces hommes qui portent en eux les trésors de la pénitence, qui aiment les épreuves du Brahmatcharya, qui se plaisent dans les fonctions de Grihasta[1], et pratiquent l'aumône; ces *yatis,* qui ne sentent d'autre amour que celui du devoir; ces Brahmanes, qui n'ont d'autre bonheur que celui d'allumer le feu du sacrifice, initiés qu'ils sont à l'œuvre sainte, et qui domptent avec soin leurs passions et leurs sens; enfin ces sages soumis avec résignation aux décrets du destin, couverts d'un vêtement d'écorce, mortifiant leur corps, et se livrant, en qualité de Brahmatchârins, aux dernières rigueurs de la pénitence.

C'est ainsi que, par une succession non interrompue, cette race pieuse a suivi les divers degrés de l'initiation sainte, appelée *védasanscâra,* comme l'avaient fait avant eux les antiques et savants Mounis. Mais cet état de perfection n'est pas pour celui qui ignore les Vèdes : que l'homme, s'il ne s'est pas muni de cette science sacrée, se garde bien d'embrasser ces pratiques rigoureuses; qu'il n'aille pas renoncer à ses devoirs domestiques et abandonner le monde pour suivre cette pénible route. Même il est bon d'ap-

[1] Chef de maison.

prendre plus d'un Vède; et les gens instruits dans le Sâma ne doivent pas pour cela négliger le Rig et les autres livres. Les Brahmanes qui n'ont pas d'enfants, s'ils se dévouent aux œuvres de pénitence et au service de leur *gourou*, peuvent obtenir de l'étude des Vèdes le fruit qu'ils désirent. Quant à celui qui aurait négligé cette étude sacrée, le roi fidèle à son devoir peut l'assujettir aux travaux des Soûdras pour le punir de sa mauvaise volonté. Qu'on ne voie donc pas un Brahmane indifférent pour la science divine : que toute son âme se recueille dans la région de ses oreilles. Que toutes ses affections, que tous ses sentiments se portent vers les Vèdes : tel est le moyen qui lui est donné pour acquérir cette puissance merveilleuse distinguée par le nom de *bhoûti*.

DEUX CENT-DIXIÈME LECTURE.

QUERELLE DES DÉVAS ET DES DÊTYAS.

Vêsampâyana dit :

Les hommes adressaient des hommages aux vaches et aux Brahmanes[1], objets du respect de la lune et du soleil. A leurs sacrifices se joignaient les Vasous, issus de Brahmâ, Nârada et ses collègues, les Gandharvas, tous les Richis; mais surtout c'était le père commun des êtres que tous ces personnages honoraient par leur piété. Charmé de leurs doux concerts, faits pour séduire les cinq sens, et capables de flatter la nature entière et de faire son bonheur, vers la fin du sacrifice, Brahmâ prit la parole, pour leur témoigner sa satisfaction, et dit à Casyapa : « Tu seras sur la terre honoré, ainsi « que tes enfants, par des sacrifices accompagnés de riches présents; Yakchas, « Souras de chaque degré, nous serons tous honorés, et moi, avant tous les « autres. »

Dès lors une cruelle inimitié sépara les Dévas et les Dêtyas; rivaux ja-

[1] गोब्राह्मणाः : *gobrâhmanâh*. Voyez au sujet de l'association de ces deux mots la lecture LVI, tom. I, pag. 256, où se trouve indiquée leur signification mystérieuse.

loux, ils se provoquent au combat en balançant leurs bras avec fureur. En vain les Richis, dont le feu de la pénitence a brûlé les péchés, en vain les autres Brahmanes instruits dans les Vèdes et les Védângas voudraient les arrêter : tels que des taureaux dans un pâturage, ils se précipitent les uns sur les autres. Avec toute l'ardeur de l'espérance ils commencent le combat, et à la vue de tous les êtres qui les contemplent, ils vont pour la victoire braver la mort. Ils poussent de grands cris, et redoublent d'efforts; pour se saisir ils étendent leurs bras avec colère, de même que les oiseaux déploient leurs ailes. La terre tremble sous leurs pieds, et frémit, comme quand elle s'affaisse sous le poids de deux nobles combattants. Les montagnes battues de leurs pas rendent un son pareil au mugissement des taureaux. L'air est agité et les fleuves troublés dans leur cours.

Alors eut lieu le combat de Vichnou et de Madhou, combat affreux, épouvantable, aussi terrible que la catastrophe de la fin des âges. Vichnou abattit la force de son ardent ennemi, comme l'eau éteint la violence du feu.

DEUX CENT-ONZIÈME LECTURE.

COMBAT DE VICHNOU CONTRE MADHOU.

Vêsampâyana dit :

Le robuste Dêtya[1], Madhou, puissant par la terreur, enchaîna sur la montagne le grand Indra. Suivant les conseils et les indications de Prahlâda, et, pour son malheur, possédé du désir d'usurper la domination du roi des dieux, il osa porter la main sur lui, l'attacha par le milieu du corps de chaînes de fer fortes et pesantes, et le serra de cette étreinte douloureuse. Alors Vichnou,

[1] Le lecteur me pardonnera-t-il de lui confier une idée folle qui m'a quelquefois occupé ? En pensant aux combats livrés à Vichnou par un antique personnage, nommé *Madhou*, j'ai involontairement rapproché ce mot du nom des Mèdes, et je me suis demandé si la mythologie n'aurait pas défiguré la tradition de quelques anciens démêlés des Indiens avec ce peuple. Au reste, voyez la CXCIX[e] lecture, où la même légende est racontée avec quelques variantes.

chef des Dévas, expérimenté dans l'art des combats, défia ce superbe adversaire, et, entouré des différents ordres de dieux, il descendit dans l'arène où règne la mort. D'autres enfants de Casyapa, rangés sous la bannière de Madhou [2], coururent aussi au combat en brandissant de larges massues. Cependant les Gandharvas et les Kinnaras, musiciens habiles, chanteurs agréables, préludaient à la bataille par des chants, des ris et des danses. Le son des cordes harmonieuses de leurs instruments trouble l'âme agitée de Madhou. La mission que Vichnou a confiée aux Gandharvas est d'abattre les forces de son ennemi en amollissant son cœur; et ces divins génies la remplissent avec empressement. A la vue des deux partis retenus en présence l'un de l'autre, ils chantent. Mais bientôt Vichnou, avec l'œil de l'*yoga,* a vu l'effet produit sur l'esprit de Madhou. Il se rend secrètement sur le Mandara, pareil au feu qui brûle mystérieusement au sein des arbres. Cependant les Richis, l'esprit brûlant et le cœur troublé, vont saluer le père commun des êtres, et disparaissent.

Madhou, transporté de colère et l'œil aussi jaune que le miel [3], commence par pousser son bras contre la tempe de Vichnou; mais celui-ci n'a pas perdu l'équilibre, et de son côté le frappe à la poitrine. Le Dêtya tombe sur ses genoux, et vomit le sang. Son adversaire ne veut pas profiter de sa chute pour redoubler ses coups, trop certain de sa force et de son habileté. Madhou se relève, semblable au large étendard d'Indra [4]; il ne se possède plus de colère, et son regard est flamboyant. Les deux rivaux se provoquent mutuellement par des mots piquants, et continuent le combat avec une ardeur nouvelle. Tous deux ont un bras vigoureux, tous deux sont également habiles dans l'art de la guerre, éprouvés par la pénitence et puissants en vertu. Ils se heurtent avec violence, ils se choquent comme deux montagnes qui viendraient, les ailes étendues [5], à se rencontrer dans l'air. Ils luttent sur le sol, se déchirant mutuellement de leurs ongles, tels que deux éléphants qui s'attaquent avec leurs défenses. Leur visage est inondé du sang qui coule de leurs blessures, pareil à ces veines d'or qui brillent à la fin de

[2] Voyez tom. I, la lecture III, où il est dit que Casyapa était aussi le père des Dêtyas et des Dânavas, les ennemis des dieux.

[3] L'auteur a sans doute voulu jouer sur le mot मधु *madhou,* qui signifie aussi *miel.*

[4] इन्द्रध्वज *indradhwadja.* L'étendard d'Indra est l'éléphant Érâvata.

[5] Nous avons déjà vu que, suivant les Indiens, les montagnes dans l'origine avaient des ailes.

l'été sur le flanc des rochers. Tout couverts d'une sueur sanglante, épuisés de fatigue, ils tracent avec leurs pieds de larges sillons sur la terre. Enfin ces deux héros se portent des coups répétés, et ressemblent à deux oiseaux[6] qui battent des ailes en se disputant leur proie. Tous les êtres, au ciel et sur la terre [7], ont entendu le bruit de ce terrible débat. Alors les Siddhas, avec leur talent accoutumé, avec toute la force de la vérité, élèvent la voix pour célébrer les louanges de Vichnou :

« En toi nous voyons un grand corps formé des éléments et uni à la « pensée : tu es l'être simple revêtu de sens, l'être actif soumis à la naissance « et toujours éternel. Quand la création périt, tu ne meurs pas; quand elle « renaît, atome impérissable, tu te couvres de mille formes diverses. Tu « donnes dans les trois mondes l'éveil à la nature, inspirant aux êtres le « désir de se reproduire. Orné de formes agréables et variées, tu parcours « ces mondes sans rien perdre de ta liberté. Tu animes le corps humain, et « le soutiens dans ses opérations. Esprit de l'*yoga* sacré et du serpent mysté- « rieux, maître des dieux, c'est toi qui portes la terre; tu es Îswara en qui « réside cet univers issu de Brahmâ, ce grand tout composé de ton souffle et « de l'immortel atome.

« Par toi les Brahmanes sont prêtres, les Kchatriyas guerriers, les Vêsyas « marchands, les Soûdras serviteurs; par toi les vaches donnent un lait pur, « les chevaux servent de victimes dans les sacrifices [8], les Pitris reçoivent « l'offrande de nourritures brûlantes[9] et les dieux l'oblation du beurre. « Par le moyen des sept ordres de Pitris éternels et bien distincts, tu conserves « les trois mondes. Ame éternelle du soleil et de la lune, image du grand « *Tad*[10], esprit animant la matière (*niyata*) et se manifestant par son énergie « dans tout ce qui est visible ou invisible, par toi, trois ordres de Pitris en- « tretiennent l'astre du jour, les quatre autres augmentent le disque de la « lune; par toi, tous ces ordres de Pitris, et les Siddhas qui forment un ordre « de plus qu'on ajoute aux quatre derniers, sont admis à l'offrande des *pin-* « *das*[11]; en toi sont les devoirs des uns et des autres, ô seigneur éternel, divin,

[6] J'ai rendu ainsi le mot पतङ्ग *patanga*, qui se dit aussi des sauterelles.

[7] J'ai donné ce sens au mot *pouchcara*.

[8] L'auteur fait allusion à l'*aswamédha*.

[9] उष्माण *ouchmana* : de là vient le surnom d'*Ouchmapâs* que l'on donne aux Pitris. Voyez lois de Manou, lect. III, sl. 237. Quant aux sept ordres de Pitris, voyez tom. I, lect. XVIII, pag. 80.

[10] Voyez Bhagavad-gîtâ, lect. XVII.

[11] Voyez tom. I, pag. 74, note 3.

« source immortelle d'où provient à jamais Brahmâ. De toi l'air et le feu « tirent leur force. Tu prenais une part active à l'œuvre du créateur, quand, « à la fin des âges, arrivé au comble de la perfection, il reproduisait ce « monde, tout resplendissant du feu de ses rayons.

« Ame vivifiante et cachée, aux jours appelés *Parwasandhi*[12] et *Amâvasî*[13], « tu parcours le monde humain avec les Richis dont l'éclat ressemble à celui « du soleil, de la lune et des Vasous. Tu empêches que le sacrifice soit stérile « et sans effet. Cause première, tu veilles au maintien de l'ordre établi. Tu « existes aussi dans les arbres et dans les plantes. La terre te porte dans ses « flancs, et t'enfante comme son nourrisson, toi le souverain des êtres, toi « l'essence de tout ce qui existe. Tout ce qui frappe nos yeux, tout ce qui « flatte nos sens ici-bas, c'est toi. Tu es l'œuvre éternelle et toujours variée « du créateur, l'holocauste perpétuel des dieux, la parole de la prière, le « sacrifice de l'esprit habitant au milieu des hommes, la double voie tracée « dans le ciel, la lune et le soleil, Tchandramas[14], char des Pitris[15], Soûrya, « char des dieux. Diversifiant tes formes, tu remplis l'univers de ta divine « magie. Créateur universel, tu es la source de l'existence pour la vie future. « Être unique, principe fécond, antique Virâdj[16], indestructible, incom- « mensurable, indépendant, absolu. Veux-tu naître et prendre une forme? « Sous l'enveloppe lumineuse de l'air, tu voles et traverses le ciel. Enfin, « que tu formes les éléments des êtres, ou que tu les fasses disparaître au « sein du *nirvâna*[17], soit que tu retires à toi la création ou que tu la dé- « truises, que tu supportes l'univers, que tu siéges dans l'œil du ciel[18], ou « que tu circules par toute la nature, dans ces sept états divers, c'est toi qui « subsistes constamment; c'est toi qui de ton inépuisable énergie remplis « ce monde que tu contiens. »

Ainsi parlaient ces saints Mounis, purs de tout péché, justes dans leurs œuvres, exempts de passions et vainqueurs de leurs sens. Excité par les louanges des Siddhas, Hari imagine une vaste forme, distinguée par une

[12] Le moment où la pleine lune subit son premier changement, la transition du quinzième jour d'un demi-mois au premier du demi-mois suivant.

[13] Jour de la nouvelle lune.

[14] Nom du dieu de la lune.

[15] La lune est le séjour d'une certaine classe de Pitris.

[16] Voyez tom. I, lect. I, pag. 7.

[17] État de l'être dégagé de la matière.

[18] दिशश्चक्षुस् *disastchakchous.*

tête de cheval [19]. Il prend une figure composée des Vèdes et de tous les dieux; il porte Mahâdéva sur son front, Brahmâ dans son cœur; les rayons d'Âditya sont ses cheveux; le soleil et la lune, ses deux yeux; les Vasous et les Sâdhyas, ses deux jambes; les dieux, les jointures de ses membres; Agni, sa langue; Saraswatî, son langage; les Marouts, ses genoux. Après s'être formé ce corps miraculeux, objet de l'admiration des Souras, Hari, les yeux étincelants de lumière, foula aux pieds l'Asoura. La terre fut toute couverte de la moelle (*médas*) de Madhou, et parut semblable à une femme qui se pare, dans l'automne, d'un vêtement rouge. Cette circonstance a fait donner à la terre le surnom de *Médinî* [20], surnom que des milliers d'Asouras lui ont imposé.

DEUX CENT-DOUZIÈME LECTURE.

FORMATION DU SATYALOCA.

Vêsampâyana dit :

En voyant tomber Madhou dans le *Pouchcara*, tous les êtres sont comblés de joie : ils chantent, ils dansent avec transport. Cependant la montagne aux beaux coteaux [1] brille d'un éclat nouveau, et semble caresser le ciel de ses nombreuses cimes dorées. Ses hautes collines avec leurs veines métalliques ressemblent à des nuages sillonnés par l'éclair. La poussière que le vent de ses ailes soulève au-dessus de son front apparaît à l'œil comme un immense toit de vapeurs. C'est ainsi que le Mérou porte vers le ciel sa tête environnée de nuages, et colorée par les reflets de l'or qui le recouvre [2]. Le mouvement de ses ailes agite les arbres, et dans sa course à travers les airs [3] il épouvante les oiseaux.

[19] Voyez Oupnékhat, tom. I, pag. 99.
[20] Voyez tom. I, lect. LII, pag. 241.
[1] Voyez lect. CCVIII, note 17.
[2] Une des épithètes du mont Mérou est le mot *hémaparwata*, lequel signifie *montagne d'or*.
[3] Indra, dit-on, fit la guerre aux montagnes, qui jadis avaient la faculté de s'élever dans les airs : il les frappa de sa foudre, qui coupa leurs

Les autres montagnes sont également riches en or comme en pierres précieuses, en cristaux, en Soûryacântas et en Tchandracântas [4].

Le grand Himâlaya se distingue par sa teinte argentée. Cependant quelques-unes des cimes placées entre ses deux ailes sont dorées par les rayons du soleil, ou étincellent des feux du diamant, ou se rougissent de la couleur de l'airain.

L'âpre sommet du Mandara brille, comme le Swarga, par ses cristaux et ses mines inépuisables de diamants.

Le Kêlâsa élève avec orgueil ses masses de rochers, ses larges portiques de pierre, ses arbres magnifiques; séjour merveilleux, où règne le plaisir, où les doux accents des Gandharvas, les chants des Kinnaras, les danses des vierges célestes, le bruit des instruments les plus mélodieux, les pantomimes les plus gracieuses, tout enfin se réunit pour charmer les sens et enflammer l'amour.

Avec ses cimes noires, éclairées par le ciel, le Vindhya ressemble à un nuage chargé de vapeurs épaisses.

Pour l'accroissement des êtres rassemblés sur le sommet du Mérou, il s'épancha de ses coteaux une onde pure, telle que celle qui s'épand du sein des nuages : elle brille comme le cristal sur toutes ces roches variées et ces couches de métaux différents, et tombe en bruyantes cascades. Des arbres, parés de fleurs diversement nuancées, élèvent leurs nobles cimes, pareils à des nuages ornés des feux de l'éclair, et que le vent tourmente pendant l'automne. Quelques-uns de ces arbres semblent avoir emprunté à l'or son heureuse couleur : dans cette douce saison [5], les branches, aimable retraite des oiseaux, frémissent au souffle du vent, et jonchent la terre d'une pluie de fleurs, de même que l'océan jette sur le rivage ses vagues soulevées. La campagne disparaît sous les branches touffues, garnies de feuilles et de fruits. Les mouches, laborieuses ouvrières de miel, bourdonnent gaiement, et célèbrent par leurs chants le retour de l'amour.

ailes, et les rendit immobiles. Le seul Mênâca se sauva de ce désastre et alla se cacher dans la mer méridionale.

[4] Pierres du soleil et de la lune, que l'on confond avec le cristal.

[5] Mot à mot *dans le jour Mâdhava*, माधवे ऽहनि. *Mâdhava* est le nom donné au deuxième mois de l'ancienne année des Indiens, dans laquelle Madhou était le premier. C'est aussi un nom du mois Vêsâkha (avril-mai). Ce mot, qui s'emploie encore pour désigner le printemps, se traduit en latin par *melleus*.

Le vainqueur de Madhou, Vichnou, forma une rivière au cours paisible, aux ondes pures et limpides, douces comme le miel, au sable noir comme le charbon, aux rives agréables et fleuries. Cette rivière, d'après l'ordre de Brahmâ, entre dans le Pouchcara[6], où elle se trouve visitée par les saints Richis.

La Terre (*dhâtrî*), prenant la forme d'une vache noire[7], vient aussi, docile à la voix de Brahmâ, apporter au moment du sacrifice le nectar de son lait. La crème (*saras*) de ce lait divin, tombant sur la terre qui a repris sa forme de Prithivî, traverse le monde éternel et brillant, siége de toute merveille, et arrive dans le Brahmakchétra où elle apparaît dans le grand et illustre *tîrtha* de Saraswatî, et coule au milieu des lotus.

Celui qui possède toute beauté et toute piété, cachant sous l'apparence d'Adja[8] sa forme dorée, et se livrant aux saintes pensées de l'*yoga*, produisit, de sa propre émanation (*adjagandha*[9]), une grande montagne, placée à la porte du souverain maître[10], éternelle comme lui, douée de ses qualités, fréquentée par les Siddhas, ornée de superbes édifices[11] tout brillants d'or, entourée de merveilleux lotus, et embellie de toute manière par les soins de Twachtri[12] : enfin cette montagne est une image du Mérou matériel, mais une image toute spirituelle et miraculeuse. « Je veux, dit le créa-« teur, par la vertu de mon *manas*, créer une terre de vertu et de piété « qui soit une forme intellectuelle de l'autre terre, car les formes sont « infinies pour moi dans l'univers. Avec les cinq éléments j'existe dans les « trois mondes; avec un sixième, qui est mon *manas*[13], je prétends faire « cette création. Je vois de loin les efforts des êtres que leur aveuglement « engage dans les chaînes des renaissances, et je renferme en moi ceux qui, « délivrés des vains désirs et des nécessités de la vie mortelle, ne sont plus « contenus dans les cinq éléments, ni appelés à faire partie de l'immense va-

[6] Voyez, Recherches asiatiques, tom. VIII, le dessin de la carte I, qui représente le lotus terrestre.

[7] *Capilâ* signifie *noire* : c'est le nom de la vache merveilleuse célébrée si pompeusement par les Pourânas.

[8] Le mot *adja* signifie *non né* ; et c'est un des noms de Brahmâ et de Vichnou. Il signifie également *chèvre*, *αἶξ*, *αἰγός*.

[9] Mot à mot *odeur d'Adja*.

[10] Passage obscur, गुरुद्वारो.

[11] Tel est le sens que j'ai donné ailleurs au mot वेदिका *védicâ*.

[12] Nom de l'artiste céleste Viswacarman.

[13] Le *manas* est aussi considéré comme un sixième sens. Voyez le Bhagavad-gîtâ, lect. xv, sl. 7.

« riété de la nature. C'est alors qu'ils arriveront dans cette terre invisible, « qui n'est autre chose que moi-même. Ceux qui cherchent par l'étude des « livres saints à connaître Vichnou et brûlent leurs péchés par le feu de la « pénitence, finissent par me voir sous ma forme immatérielle. Les hommes « fidèles aux règles du devoir, et qui essaient de monter jusqu'à moi, ont « conquis le Swarga, et peuvent me contempler, à jamais délivrés de toute « fatigue. Pour arriver à cette montagne, élevée sur le sommet du Mé« rou, il faut livrer plus d'un combat à ses passions, et se purifier par le « sacrifice souvent répété de la vie. Là, ces êtres bienheureux se trouve« ront dans la société des aimables Apsarâs, et se promèneront sous les « ombrages délicieux du Nandana. Telle est la récompense qui attend ici, « dans le Pouchcara, ceux qui connaissent ma science, et qui, dévoués à mon « service, soumettent le corps et l'affaiblissent par la pénitence. Une fois « arrivés à la perfection, ils verront combler tous leurs désirs, et possède« ront le bonheur dans ce monde et dans l'autre. Or cette terre de perfec« tion et de pureté portera dans les trois mondes le nom de *Górí* [14]. Que « les hommes, recueillant leurs esprits, fassent briller tout l'éclat de leur « pénitence : purs, étrangers à la fraude et à la cupidité, ils s'exemptent « de la nécessité de recommencer la vie et de se trouver encore enchaînés « dans les éléments. Respectueux envers les Brahmanes, et chastes dans « leurs œuvres, qu'ils soient généreux, qu'ils prodiguent les présents, les « fruits, les cadeaux de toute espèce, certains que leur récompense sera « immense dans ce monde que je leur annonce, et où ils se retrouveront « avec toute leur famille, fidèle comme eux aux règles du devoir. Ceux qui « auront sur la terre aimé les sacrifices et la présence des Brahmanes, « continueront à s'occuper de sacrifices et de saintes libations. Ainsi, que « votre esprit soit rempli de cette pieuse Gôrî, et, désormais fixés dans le « séjour d'une heureuse pénitence, vous ne reviendrez plus vous unir aux « êtres. Ce séjour, suprême et divin, c'est le Satya-loca [15] : là seront récom« pensées les œuvres de ceux qui auront marché dans la voie du devoir.

[14] Sous le nom de *Górí* on désigne aussi l'épouse de Siva, qui se distingua par sa pénitence et sa piété. Je n'ai pas cru qu'il fût ici question de cette déesse, mais plutôt d'une terre idéale que l'auteur personnifie et appelle पृथिवीचेतना.

[15] Le *satya* est le plus élevé des sept *locas*.

DEUX CENT-TREIZIÈME LECTURE.

MORTIFICATIONS ET PÉNITENCES DES DIEUX.

Vêsampâyana dit :

Vichnou, modèle de sainteté, conçut le désir de se rendre dans la région divine qui s'étend vers le nord. Sur les coteaux de la montagne sacrée et fertile en métaux précieux, le dieu, à l'œil de lotus, au cœur plein de piété, se livra pendant dix mille ans, dans le Pouchcara même, aux rigueurs de la pénitence. Immobile sur un pied[1], recueilli en lui-même, celui dont sortit Brahmâ procéda par les mortifications les plus pénibles à la formation du monde. Soleil immortel, il resta pendant neuf mille ans, le corps tout couvert de cendres. Par un effet de sa puissance il donna l'existence aux corps célestes, et, poursuivant le cours de ses pénitences, ce premier des Brahmanes animé du véritable esprit de l'*yoga*, produisit le monde. Lune merveilleuse, il s'entoura de splendeur[2], et, maître de sa pensée, habile dans la science de l'*yoga* et dans celle du devoir, il arriva à la perfection de Brahmâ[3]. Il ouvrit son œil lumineux dans le ciel et dans l'espace qui sépare le ciel de la terre, et, couvert de formes variées, il compléta le système céleste.

Maître souverain, esprit mystérieux, il prit la forme d'un taureau, et, le pied droit levé[4], jeûnant et recueilli, pendant neuf mille cent ans, il se montra fidèle aux règles sévères de l'*yoga*. Alors l'Air s'épaississant s'approcha du taureau, qui l'absorba, et le rendit par la bouche sous une ap-

[1] पादेनैकेन *pádénékéna.*

[2] Dans ce passage se trouve विषय *vichaya*, dont nous avons cherché à donner le sens, tom. I, lect. 1, pag. 223, note 6.

[3] ब्राह्मीं सिद्धिमुपागतः, c'est-à-dire que la lune matérielle se trouva créée; car Brahmâ est ici la matière, c'est Dieu revêtu d'organes.

[4] Il y a un genre de pénitence qui consiste à tenir son bras élevé : n'est-ce pas par analogie que l'auteur représente ici ce taureau avec son pied levé? Le pénitent qui s'astreint à cette austérité s'appelle *Oûrddhabâhou.*

parence d'écume. Cette écume ainsi chassée par la respiration et imprégnée des qualités du grand esprit, sans être précisément ni liquide, ni solide, tomba sur la terre et pénétra dans l'eau [5]. Ensuite l'Air et l'Eau, agissant au sein de cette écume, lui donnèrent un mouvement qui la poussa vers le firmament où elle se soutint. Là cette même écume s'étend en vapeurs qui ne tiennent ni de l'état liquide, ni de l'état solide, et ressemblent à ces nuages foncés qu'amène avec soi l'aurore. C'est ainsi que l'Air, de sa nature libre et indépendant, subit pendant mille ans les épreuves d'une rude pénitence pour arriver à se revêtir d'une forme de Brahmâ.

Le Feu, sous l'apparence d'un pénitent à l'épaisse *djatâ,* au vêtement d'écorce, continua ses austérités pendant trois mille et un ans, dans le Pouchcara, se nourrissant de feuilles et observant le silence. De sa splendeur naquit ce grand fanal, qui brille dans le Swarga, et dont la lumière dissipe au loin les ténèbres. Tel est dans le ciel l'effet de la pénitence du feu de Brahmâ destiné à éclairer tous les êtres et même à constituer les mondes. Les ténèbres régnaient sur la terre, séjour des humains. Le soleil, foyer merveilleux de lumière, lança les rayons qui donnèrent la vie à tous les êtres mortels. Le Brahmane et lui, ce sont là deux sources de lumière, fortifiées par l'*yoga*. Les ténèbres sont puissantes pendant la nuit, mais dans le jour elles cèdent à l'influence de ce couple brillant [6]. Éclatant et libre, ami des fleurs et escorté des Yakchas, le génie du feu poursuit sa pénitence au milieu des Pouchcaras, animé par l'amour du devoir et absorbé dans la méditation. Les années qu'il passe dans cette sainte occupation sont aussi nombreuses que les pluies qui, du sommet du Mahendra, descendent sur la terre. A genoux sur le sol, il tient ses regards fixés vers le ciel, et durant mille ans ses yeux sont restés fixes. Il s'en échappe mille et mille rayons lumineux, qui vont s'attacher au soleil parvenu au milieu de sa course, et le couronner de leurs lueurs étincelantes, comme les éclairs ceignent le nuage de leurs flamboyantes clartés. Quand l'œuvre de ce monde aux formes si diverses est achevée, ou quand

[5] वारिमाविश्य. Le dictionnaire donne au mot वारि féminin le sens de *jarre,* ou *vase à contenir de l'eau.* Il faut comprendre ici que c'est la terre qui est le *réceptacle de l'eau.*

[6] Comme le soleil dissipe les ténèbres de la nuit, le Brahmane dissipe celles de l'esprit.

la fin des âges est arrivée, ce feu devenu dévorant se précipite sur la terre, où sa pénitence se prolonge pendant mille ans.

Cependant Couvéra descend sur le sommet du Mérou, et ce dieu que les Yakchas accompagnent et qui se fait porter sur les épaules des hommes[7], ce dieu qui se plaît aux jeux des Apsarâs, et allume le feu des désirs, maintenant commande à ses sens et donne l'exemple de la patience et de la mortification. Mais le chef de toute pénitence, c'est Vichnou, dont rien ne saurait ralentir le zèle; et dans les trois mondes il n'est personne qui, sous ce rapport, puisse lui être comparé. Le roi des serpents, Vâsouki aux têtes nombreuses, se soumet au silence, travaille à subjuguer ses sens et pratique aussi de pénibles austérités. Le puissant et vertueux Sécha, serpent d'une origine céleste, s'élève sur un arbre, et, animé d'un saint zèle, y reste suspendu, la tête baissée. De ses langues découle un noir poison que fournissent tous ses membres : pendant mille ans il demeure en cette posture, jeûnant et se mortifiant. Le poison qu'il distille brûle le monde, et le désole. Ce n'est pas seulement sur la race des serpents qu'il se répand, c'est encore sur tous les êtres animés et inanimés. Le mal s'accroît de ses propres ravages, et une chaleur dévorante consume les membres du premier auteur de ce fléau. C'est en vain que le grand Brahmâ, pour le bonheur du monde, lui donne un *mantra* salutaire, et composé de lettres divines. Garouda, les ailes étendues, les serres et la crête pendantes, durant mille ans, reste immobile au-dessus de la terre. La terre voit dessécher ses plantes et pâlir les feuilles de ses arbres. Tel est le sort de tous les êtres vivants soit dans ce monde, soit dans le séjour des dieux. Les champs sont couverts de serpents, comme le ciel est chargé d'étoiles.

Indra, au moment de l'hiver, seul, humble et pieux, se plonge dans l'eau du Pouchcara, et des poissons caressent sa chevelure. Prithivî, au corps élancé, à l'âme recueillie, au cœur échauffé par la dévotion, tenant son bras droit élevé, pendant mille cent et un ans, se livre aux saints exercices de la pénitence, jeûnant, méditant et s'unissant par la pensée à l'être divin. Elle se trouve supportée par le dieu qui est la matrice de Brahmâ, qui n'a ni commencement ni fin, et qui se confine dans la matière, par Vichnou, esprit suprême et mystérieux, être dépouillé de formes exté-

[7] Voyez Nouveau Journal Asiatique, n° 8, pag. 465.

rieures, brillant pendant le jour, et subsistant toujours durant la nuit, trésor de vérité, de sagesse et de bienfaisance. Le bras du dieu qui soutient la terre semble se confondre avec elle, brillant au milieu de la nuit comme un soleil, ornement du ciel, couvrant les domaines[8] de la lune, et remplissant les voies des planètes et des étoiles. L'ombre de ce bras droit de Vichnou qui porte Prithivî s'étend jusqu'au disque de Soma, qu'elle pénètre et remplit. La terre privée jusqu'alors d'un principe fécondant[9], en reçoit un qui assure sa durée; Vichnou, qui la tient embrassée, poursuit le cours de ses pénitences, et cependant, sous cette influence divine, Prithivî, desséchée par les rayons du soleil, sentait ses pieds défaillir, et s'enfonçant tristement dans l'eau, elle s'en trouvait tout enveloppée, comme elle le sera à la fin des âges.

Au milieu des rayons du soleil brille la grande rivière, coulant à travers le cristal et l'or. Son éclat est égal à celui de l'astre du jour. D'abord enfermée dans le disque resplendissant, la déesse n'apparaît point à l'œil; mais bientôt, se dégageant de ce foyer étincelant, elle s'élance, elle se précipite en torrents impétueux. On la reconnaît pour la céleste Gangâ à ses rives ombragées, à ses arbres odorants, à ses lotus suaves. L'or compose son collier, le cristal sa ceinture, le pollen du lotus ses parfums, les oies sauvages ses boucles d'oreille, les lotus noirs ses cheveux, les fleurs sa parure. Elle marche comme une femme éclatante de beauté, et arrive dans le Pouchcara, remplie d'une sainte ardeur, et disposée, comme Tchandra, à faire le bonheur des mondes.

Saraswatî, dont la voix claire et sonore fait entendre des chants divins, s'avance à pas lents sur le sommet du grand Mandara. Elle lit les quatre Vèdes qui se soutiennent sur leurs quatre *pâdas*, le Rig, l'Yadjour, le Sâma, prononcés avec tout l'art de la *sikchâ*[10]. Les Richis, qui brillent comme des feux et brûlent leurs péchés par l'ardeur de leur pénitence, les collines de la montagne aux beaux coteaux[11] répètent ces sons merveilleux, et tous les êtres écoutent avec respect ces accents que promène par tout le monde l'invisible Mandara. Quand le moment du repos est venu, la déesse se tut,

[8] विषय *vichaya*.

[9] अलिङ्गा *alingâ*.

[10] Voyez tom. I, lect. xx, pag. 91, note 4.

[11] Il me semble que ce mot *souparswa* se rapporte au mont Mandara. Suivant l'Agni-pourâna, le Mandara est la branche occidentale du Mérou.

et ne prononça plus aucune de ces paroles pieuses. Tous les êtres aussi se turent, et n'élevèrent plus la parole. Saraswatî, saintement occupée de l'*yoga*, eut pitié des êtres; elle parla, et fit entendre sa voix. Alors de tout côté il lui fut répondu par des chants dirigés avec art.

Les Âdityas, les Vasous, les Roudras, les Marouts, les Aswins, distingués par la *djatâ*, vêtus d'écorce et ceints de *moundja* [12], les Gandharvas, les Kinnaras, les serpents, les eaux, les insectes, les oiseaux et les reptiles, tous enfin, au sein des Pouchcaras, se recueillent avec sagesse, et dessèchent leur corps au milieu des efforts d'une pénitence rigoureuse.

Dieu, sous la forme de Vichnou, devient l'*yogin* par excellence et le défenseur de tous les êtres auxquels il se mêle. Ensuite se doublant lui-même, il se livre dans le Pouchcara à mille jeux amoureux, brillant comme le feu qu'enveloppe la fumée. Une flamme, née de son *manas*, pour échauffer la terre, remplit un disque large de dix *yodjanas*. Les rayons étincelants qui en jaillissent ressemblent à un foyer brûlant, et alimenté de feuilles sèches. L'œil n'en pouvait pas plus soutenir l'éclat que celui du soleil : telle était la force de cette flamme, comparable à ces feux que le prêtre allume au moment du sacrifice. Cette flamme ne fit qu'augmenter, s'enveloppant de tourbillons de fumée, tout le temps que Vichnou resta occupé de ses exercices religieux. De la cendre ce dieu fit une boule, dont il sortit lui-même sous la forme d'un serpent à cent corps, nommé *Bâlâhaca* [13]; et alors sur ce feu merveilleux, né de la même substance que lui-même, et toujours croissant en ardeurs dévorantes, Bâlâhaca, pour le bien du monde, versait une onde heureusement rafraîchissante. Cependant, honoré par la troupe des Siddhas, le premier des *yogins*, au milieu du Pouchcara, continuait sa pénitence, recueillant son âme en lui-même, contenant ses pieds et tous ses membres, fixant son *manas* dans sa tête, immobile et silencieux. Or, ce genre de mortification, observé avec foi et constance, convient à tous les êtres et pour ce monde et pour l'autre.

Les Dêtyas, qui déjà avaient été vaincus par Vichnou, se rassemblèrent aussi en brandissant leurs armes, et se mirent à l'abri dans des villes de formes diverses et d'une nature magique. Ces robustes géants voulurent avec

[12] Le *moundja* (*saccharum munja*) sert à former la ceinture du Brahmane. Voyez lois de Manou, lect. II, sl. 42.

[13] Bâlâhaca semble être ici le nuage personnifié. Au reste toute cette cosmogonie est remplie de contradictions.

des débris de montagnes éteindre ces flammes prodigieuses; même, orgueilleux de leur force, et recourant à leur science magique, ils se changent en nuages, et retombent en pluie sur ce feu ainsi doublement attaqué. Mais les rayons du dieu dévorent ces milliers de rochers avec autant de rapidité que le soleil, à la fin des âges, consume les êtres. Les Dêtyas, malgré leur magie, ne peuvent pas plus soutenir ce feu qui s'élève jusqu'à leur visage, que le ciel ne soutient l'ardeur de l'astre du jour, quand il s'élance des portes de l'Orient. Ils s'épuisent en vains efforts; abattus, découragés, ils s'en vont tomber sur le sommet du Gandhamâdana. Enfin ce feu de Vichnou, se précipitant dans le monde avec la rapidité de l'éclair, va dans les airs brûler les Dêtyas. Quant au serpent Bâlâhaca, comme un nuage chargé de pluie, il envoie sur la terre une onde abondante, et, plein de respect pour la race des Brahmanes qui l'appellent par leurs *mantras*, il accorde à leurs vœux une eau bienfaisante.

DEUX CENT-QUATORZIÈME LECTURE.

ARMURES DES DIEUX.

Djanamédjaya dit :

Cependant quel était pour les dieux le fruit de cette pénitence? On ne sait pas assez tout ce que la pénitence peut opérer.

Vêsampâyana dit :

Tous les dieux, attachés à Vichnou, donnaient leurs soins au sacrifice, et, suivant l'usage, allumaient le feu sacré qui s'élevait du sein du Pouchcara[1]. Les Brahmanes, en prononçant les *mantras* ordonnés, faisaient les saintes libations de beurre (*havis*). Le feu brillait d'une splendeur admirable; par la vertu de Brahmâ il s'étend, il grandit, et subit une méta-

[1] Le *pouchcara* doit être ici le vase dans lequel on allume le feu sacré.

morphose; il devient un être d'une forme éclatante, appelé *Brahmadanda*, et chargé d'armes merveilleuses, telles qu'une épée, un bouclier, un arc, une massue, un soc, un disque, une lune, une hache, un trident, un tonnerre, un poignard, une lance. Vichnou prend pour lui le disque, le poignard, la massue et le soc : ces deux dernières armes doivent lui servir quand il revêtira la forme d'un homme robuste et courageux. Par la vertu de leur pénitence, Indra et Roudra obtiennent, l'un la foudre invincible, l'autre le trident et l'arc; la Mort, la verge et le lacet; Câla, la lance; Twachtri, la cognée; Couvéra, la hache. Ces armes impérissables, innombrables, sont fabriquées par l'artiste céleste[2], qui a aussi donné un char de feu à Indra, au brûlant Soûrya, à Vichnou et au grand Roudra. Viswacarman confectionna également d'autres chars pour toute l'armée des dieux. Vichnou, soulevant une partie de son corps, au moment du Parwan, fit sortir du Pouchcara une foule de nuages qu'il rangea en bataille, et Soûrya couvrit le ciel de la troupe des étoiles, à la tête desquelles il devait marcher au combat.

Le puissant Brahmâ, en disparaissant, emmena l'être merveilleux qui venait de naître, étonnant assemblage d'armes immortelles, réunissant en lui les quatre espèces de traits que portent Indra, Agni, Vâyou et Roudra.

Les enfants de Diti participèrent aussi à quelques-uns des avantages des dieux : comme eux ils se livrèrent aux exercices de la pénitence, apprirent l'art de la *sikchâ*, et obtinrent des armes. Formés en armée composée de quatre corps, et distingués par leur valeur, ils présentaient une force difficile à vaincre. Tous, par les plaines de l'air et sur des chars richement ornés, se rendirent au pied du Mandara. Vichnou lui-même, le grand *yogin*, à la tête de l'armée céleste, vint aussi sur la terre. Les Souras, vêtus d'écorce, et les Brahmanes reprirent en cet endroit les saints exercices de la pénitence.

[2] Cet artiste céleste est Viswacarman, appelé aussi *Twachtri*. Cependant la traduction littérale de ce passage tendrait à distinguer ces deux noms. Mais le mot *viswacarman* peut aussi être considéré comme une épithète. Dans la CCXXXIXe lecture, Maya, artiste des Dêtyas, se trouve aussi désigné par l'épithète de *Viswacarman*.

DEUX CENT-QUINZIÈME LECTURE.

BARATTEMENT DE LA MER.

Djanamédjaya dit :

A l'époque où Râhou ne faisait qu'un seul corps[1], comment les êtres se sauvèrent-ils de la destruction?

Vêsampâyana reprit :

Le souverain Pradjâpati et les Richis, voulant pourvoir à l'ordre sur la terre, avaient élevé au trône et sacré Prithou[2], fils de Véna. On était alors dans le Trétâ-youga, et les mortels se disaient en bénissant ce prince : « Voilà notre grand roi : à lui nous devons et nos mœurs et nos arts. Par « ses vertus il est le père de tous les êtres. » C'était dans ce temps que les dieux se trouvaient sur les coteaux du Gandhamâdana[3], où ils se macéraient par mille austérités. Les Dânavas s'étaient réunis avec eux sur cette montagne. La saison de Mâdhava[4] venait de naître : la vue de ces lieux enchantait et les Dêtyas et les dieux. Le vent apportait jusqu'à eux l'odeur délicieuse des fleurs, qui charmait leur âme. Les Dêtyas surtout, étonnés et ravis, ne pouvaient contenir leur joie, et ils disaient : « Si les fleurs ont

[1] Râhou fut coupé en deux par le *tchacra* de Vichnou; sa tête et sa queue ainsi séparés forment, suivant les astronomes, deux planètes, qui correspondent aux nœuds ascendant et descendant. L'histoire du barattement de la mer est racontée plus longuement, comme nous l'avons déjà dit plusieurs fois, dans l'épisode du Mahâbhârata, dont M. Wilkins a inséré la traduction dans ses notes du Bhagavad-gîtâ.

[2] Voyez tom. I, lect. v, pag. 27.

[3] Montagne que l'on place à l'est du Mérou : l'Agni-pourâna en fait une branche méridionale de cette montagne. Par abréviation on l'appelle aussi *Gandha*. Le mot *Gandhamâdana* marque que les *parfums* de cette montagne sont *enivrants*. Il y a aussi un bois qui porte le nom de *Gandhamâdanam*.

[4] Voyez la note 5 de la CCXII[e] lect., माधवे समये.

« un pareil parfum, que serait-ce de l'élixir qu'elles produiraient? Essayons « de tous les moyens, quels qu'ils soient, que nous fournit l'expérience. « Battons les plantes dans la mer de lait avec le grand et large Mandara. « Il faut d'abord baratter cette onde blanche, et pour cette opération réu- « nissons tous nos efforts. Que le grand Vichnou soit le directeur de l'ou- « vrage. Nous partagerons avec nos ennemis le ciel et la terre. Prenons « tout, les racines, les feuilles, les branches, les fleurs et les arbres, tout « ce que la terre pourra nous offrir, et formons-en un heureux mélange. »

Ainsi parlèrent les Dêtyas, et ils arrachèrent sur le Gandhamâdana les plantes qui garnissaient ses coteaux. Ils veulent ensuite soulever le Mandara; mais la force de leurs bras réunis ne peut réussir à le remuer : la terre tremble sous leurs efforts. Épuisés de fatigues, les genoux énervés, ils tombent au fond de la vallée. Alors se recueillant en eux-mêmes, et brûlant leurs péchés au feu de la pénitence, ils vont trouver le père commun des êtres, et baissent devant lui leurs fronts respectueux. Brahmâ, grand et présent partout, connaissant le désir de leur cœur, leur fit une réponse inspirée par l'amour qu'il porte aux mondes dont il est le créateur, et la voix de l'être invisible frappa agréablement leurs oreilles. A cette voix immortelle les Âdityas, les Roudras, les Marouts, les Dévas, les Yakchas, les Gandharvas et les Kinnaras répondirent par leurs chants. « Réunissez « tous vos efforts pour obtenir le breuvage d'immortalité, avait dit le dieu, « et vous pourrez remuer cette montagne si brillante par ses métaux. » Et aussitôt les Dévas et les Asouras soulevant ensemble la montagne, la font mouvoir avec rapidité au milieu de ce liquide aussi blanc que la neige. Les paroles de Brahmâ ont enflammé leur courage : les Dêtyas aux bras vigoureux s'animent mutuellement par leurs paroles. L'eau de la mer rejaillit sur la terre, au moment où les Dévas et les Dânavas y plongèrent le Mandara qui leur servait de ribot[5], et prirent le serpent Vâsouki pour être la corde qui devait le faire tourner. Cette onde, battue durant mille ans avec les diverses plantes, se changea en un lait épais, et produisit enfin l'Amrita. Les Asouras furent les premiers à s'en emparer; mais les Dévas, furieux de cette perte, le reprirent ensuite en employant les artifices de

[5] Les mots par lesquels on désigne ici le ribot et la corde sont पुष्कर et नेत्र. M. Wilson dit que नेत्र est l'anneau qui tient la corde.

l'amour[6]. De cette mer sortirent avec le breuvage d'immortalité Dhanwantari, la liqueur enivrante[7], la déesse Srî, la pierre précieuse appelée *Côstoubha*[8], la lune dans toute sa pureté, le cheval Outchêhsravas. Râhou parvint à se glisser parmi les Dévas et à boire aussi de l'Amrita : « Aucun « autre Asoura, dirent les Dévas, n'aura cet avantage. » Alors Hari, attaquant Râhou, lui trancha d'un coup de *tchacra* la tête qui depuis lors est restée avec les Pitris et les Mounis éternels. Indra prit ensuite cet Amrita et le remit à la Terre, qui, obéissant à l'ordre de Brahmâ, disparut aussitôt.

DEUX CENT-SEIZIÈME LECTURE.

INDRA ÉLEVÉ AU TRONE.

Djanamédjaya dit :

Après avoir vu immoler un si grand nombre des leurs, et certains de la supériorité de Vichnou, que peuvent désirer les Dêtyas et les Dânavas?

Vêsampâyana répondit :

Fiers de leur force, les Dânavas désirent l'empire. Les Dévas, qui ont pour eux la vertu, ne veulent que le mérite de la pénitence.

Djanamédjaya reprit :

Comment le puissant Hiranyacasipou, sacrifiant dans le Brahmakchétra, fut-il dupe de sa générosité?

[6] Vichnou, pour ravir aux Asouras le breuvage d'immortalité, prit la forme d'une femme, nommée *Mohinî*, et qui par sa beauté troubla leurs esprits.

[7] C'est-à-dire la nymphe Sourâdévî, déesse des liqueurs spiritueuses.

[8] Joyau que Crichna attachait sur sa poitrine.

Vêsampâyana dit :

Cet illustre et grand Dânava célébrait un Râdjasoûya où il prodiguait l'or et les présents : c'était dans la province située entre le Gange et l'Yamounâ que s'accomplissait cette cérémonie accompagnée de grands actes de mortification, et les dévots y étaient accourus en foule. On y voyait des Brahmanes instruits dans les Vèdes et éprouvés par de saintes austérités, des Yatis fameux dans les exercices de l'*yoga* et les œuvres de perfection, les Mounis Bâlakhilyas [1] illustres dans la science du devoir, de nombreux Dwidjas constants dans la pratique des vertus, de célèbres Richis accompagnés de milliers d'autres saints personnages. Des richesses immenses brillaient çà et là ; les pierres précieuses étincelaient de mille feux. Soucra [2] avec son fils présidait au sacrifice, et, rayonnant comme un feu éclatant au milieu de cette foule, dirigeait Hiranyacasipou. Celui-ci prononça ces mots : « Je suis prêt à donner ce que chacun me demandera. Que les vœux soient « exprimés, et ils seront exaucés. »

A l'instant Vichnou se présenta sous la forme d'un nain [3], et demanda l'aumône. Hiranyacasipou lui accorda la portion de terre qu'il pourrait parcourir en trois pas. Le puissant Vichnou se mit à marcher, et, reprenant sa forme divine, en trois pas il remplit les trois mondes. Les Dêtyas privés de leur empire se retirèrent dans le Pâtâla.

Ce fut alors que rassemblant leurs armées, où brillaient de tous côtés des lances, des épées, des dards, des machines, des massues, des chars, des enseignes, des drapeaux, des armures, des boucliers, des haches, des traits de tout genre, les dieux, sous les ordres de Vichnou, reconnurent Indra pour roi des mondes, et s'empressèrent de le sacrer en cette qualité. Bientôt après Indra accorda aux Pitris l'offrande de la Swadhâ, et Brahmâ, éternel, infini, occupé d'organiser les choses, lui donna à lui-même la divine ambroisie. Alors dans le pays qu'affectionne le plus le père des êtres, reten-

[1] Voyez tom. I, pag. 77, note 2. Ces Brahmanes étaient fils du Richi Cratou et de Criyâ.

[2] Soucra est fils de Bhrigou ; il a le titre de maître spirituel des Asouras. On l'appelle aussi Ousanas, et je ne sais si c'est une ressemblance fortuite que celle qui se trouve entre ce mot et le nom de Houcheng, qui fut, dit-on, l'antique législateur des Perses sous la dynastie des Pichdadiens.

[3] Le poëte confond ici l'histoire de Bali et celle d'Hiranyacasipou. Voyez tom. I, lect. XLI, pag. 188 et suiv.

tirent les sons de la conque marine, qui glace de terreur les ennemis des dieux, et que le maître de la nature avait de sa propre main présentée à Vichnou. En entendant le signal de cette conque divine, les trois mondes entrèrent dans un pieux recueillement : les saints travaux se trouvaient terminés; Indra était roi des dieux, et, sur le sommet du Mandara, environné de toutes leurs armes enflammées, il avait l'air d'être entouré d'une multitude de feux.

DEUX CENT-DIX-SEPTIÈME LECTURE.

INTERRUPTION DU SACRIFICE DE DAKCHA.

Vêsampâyana dit :

Cependant un royaume s'était formé à Mahodaya [1], et les dieux étaient venus s'y établir avec les mortels. Ils se livraient ensemble aux saints exercices de la prière, et prenaient chacun une part dans l'œuvre du sacrifice. Le divin Vrihaspati, accompagné des Richis, célébra un jour pour Dakcha, fils des Pratchétas, un grand *aswamédha*. Ce sacrifice devint l'occasion d'une dispute qui s'éleva entre le sage Dakcha et Roudra. Celui-ci, privé de la portion qu'il désirait, vint avec Nandin se venger de cet outrage. Ce Nandin était une seconde forme de Roudra, qui se doublait ainsi pour soutenir ses droits. Déjà les saintes paroles avaient été prononcées par le pieux Richi : l'éternel sacrifice s'accomplissait, lorsque le dieu se présenta entouré de compagnons à l'extérieur hideux, aux yeux difformes, au ventre énorme comme une jarre. Les uns ont la taille d'un géant ou celle d'un nain; les autres sont d'une largeur démesurée; ils portent leurs cheveux relevés en aigrette ou en *djatâ;* quelques-uns ont trois yeux [2]; leurs oreilles sont

[1] Le dictionnaire de Wilson dit que c'est là un des noms de l'antique Canoge. Ce mot signifie *grand orient*, et, comme le récit que nous allons lire, est entièrement allégorique, j'ignore s'il faut voir ici le nom d'une ville réelle ou imaginaire.

[2] On sait que les poëtes représentent ainsi le dieu Siva, et que *Siva* a pour synonyme le mot

pointues; vêtus d'écorces d'arbres ou de peaux, ils balancent de lourdes massues ou d'immenses sonnettes. Leur ceinture est de *moundja*. Des bracelets entourent leurs bras; l'or brille à leurs oreilles. Plusieurs frappent des tambours de diverses dimensions [3], ou jouent de la flûte. Le dieu, qui porte l'arc Pinâca [4], apparaît lui-même avec une conque, un tambour, des cymbales dans ses mains; mais, tel que le dieu de la mort, il tient aussi un dard formidable. Il brille au milieu du sacrifice de mille rayons terribles, semblable au feu de Câla prêt à dévorer le monde.

Nandin et Siva ont en un instant renversé tous les apprêts du sacrifice : leurs coups sont aussi funestes que ceux du Temps à la fin des âges. Cependant une troupe de Râkchasas accourt, les yeux rouges de colère, et répand la terreur parmi les Mounis couverts d'écorces et de peaux. Les uns trempent leurs langues dans le beurre clarifié, les autres lèchent la chair des victimes; ceux-ci arrachent les poteaux consacrés, et s'agitent avec violence; ceux-là jettent de l'eau sur le feu avec de longs éclats de rire. Quelques-uns lancent un regard profane sur le Soma, et le dérobent, ou bien dans le creux de leurs mains [5] brisent les brins de *cousa*. Ils arrachent les boucles qui couronnent les têtes des poteaux [6], fendent ou percent de flèches les arbres d'or qui ornent le lieu du sacrifice, mettent tous les vases en pièces et s'amusent à remuer l'Aranî. Ils abattent et détruisent le Prâgvansa [7], prennent les offrandes, les souillent avec leurs ongles, les mangent ou les jettent.

Le Sacrifice (*cratou* [8]) ainsi attaqué jour et nuit poussa un grand cri, pareil au bruit de l'océan déchiré par les vents. Roudra prenant le grand arc de roseau [9] que lui donna jadis Swayambhou, ajuste ses flèches dont il

Roudra. Voyez tom. I, lect. III, pag. 17; les Roudras, personnages astronomiques, sont au nombre de onze.

[3] Il me semble qu'il y a dans cette description quelques traits qui conviennent à ces prêtres de Cybèle, frénétiques et furieux comme les compagnons de Siva. Je ferai remarquer comme un effet singulier du hasard que les mots *Dindyme* et *Bérécynthe* ont quelque analogie avec les mots sanscrits *dindima* et *bhérî* employés ici même pour signifier *tambours*.

[4] Ainsi se nomme l'arc ou le trident de Siva.

[5] Je ne sais pas pourquoi le poëte compare ces mains à des feuilles de lotus, पद्मतल.

[6] कलश *calasa*.

[7] Voyez la note 1 de la CCIV[e] lecture.

[8] Le sacrifice se trouve ici personnifié. Le lecteur, en consultant la note 28 de la CCXX[e] lecture, verra jusqu'à quel point cette légende diffère de celle qui y est rapportée sur le même événement.

[9] Voyez lect. CXLVII, note 7.

accable le Sacrifice. Celui-ci percé de flèches s'élança dans le ciel, prit la forme d'une antilope, et vint en criant se réfugier auprès de Brahmâ; comme il ne trouvait plus de sûreté sur la terre, il s'approcha du dieu, portant le trait dans sa blessure. Brahmâ accueillit cette antilope avec bonté, et lui dit d'une voix forte et éclatante : « Tu resteras au ciel sous cette forme. Percée « de la flèche d'un dieu, tu te fixeras désormais dans le Nakchatrasiras [10], « où tu te joindras à Roudra lui-même et à l'immortel Soma [11]. Tu vas « faire partie des constellations célestes, astre étincelant et ferme dans ta « marche éternelle. Ce sang divin, sorti de ta blessure, dont tu as marqué « le ciel dans ta course rapide, et dont la couleur est empreinte sur la face « de Kétou [12], deviendra pour les êtres un signe infaillible de pluie [13]. »

Si l'ouïe est pour les mortels une source de bonheur ou de malheur, quand ils entendent dans le ciel la foudre d'Indra, la vue ne leur procure pas moins de jouissance ou de crainte. O prince, nos yeux contemplent avec admiration et transmettent à l'âme le spectacle merveilleux et varié de cet univers. La nuit voile sans doute une partie de cette ravissante création; mais le jour vient nous développer ce grand ouvrage, qui s'étend de la terre jusque dans les plaines de l'éther.

Tous les autres Pratchétas [14] arrivent également en grand nombre, poursuivis par la crainte des flèches du grand Roudra. Nandin, le Pinâca à la main, apparaît avec tous les génies compagnons d'un dieu terrible; tel sera le sceptre flamboyant de Brahmâ, quand il annoncera la fin des siècles. Alors Vichnou saisit son arc qu'il élève à la hauteur de son front; ses autres mains soutiennent son *tchacra*, sa massue retentissante et son poignard. En face de Roudra toujours menaçant, Hari frappant des mains [15], le doigt

[10] Le poëte par ce mot désigne le premier des Nakchatras, appelé *Mrigasiras*, figuré par une tête d'antilope, et contenant trois étoiles dont une est le λ d'Orion. Le mot *Mrigasiras* a servi à former le nom du mois Mârgasira (novembre-décembre) autrement appelé *Agrahâyana*, parce que, suivant l'ancien système, il était le premier de l'année indienne.

[11] Les Nakchatras ou constellations lunaires sont considérées comme les épouses du dieu Soma, qui est la lune.

[12] Nœud descendant, regardé comme un des neuf *grahas* ou planètes.

[13] Le lecteur remarquera que les poëtes latins donnent aussi à Orion le surnom d'*Aquosus*, parce que son lever annonce la pluie et l'orage.

[14] Je regarde ici ce mot comme un nom de famille : ce sont tous les enfants de Dakcha, qui lui-même était né des Pratchétas. Voyez tom. I, lect. II, pag. 11.

[15] संहताञ्जलि : *samhatândjalih.*

défendu contre la corde par un cuir protecteur, tenant sa conque incomparable, son arc et ses flèches rapides, se montre à la tête des siens, comme la lune environnée de nuages. Les Âdityas, les Vasous couverts d'armes divines, se tiennent devant Vichnou, pareils à des feux brillants. Plus rapprochés de Roudra sont les Marouts et les Viswas, avec les Gandharvas, les Kinnaras, les dragons, les Yakchas, les serpents; les Richis, appuyés sur leurs bâtons [16], se trouvent à droite et à gauche, priant pour la paix et le salut des mondes.

Roudra le premier frappe Vichnou d'une flèche aiguë qui le touche au cœur; mais Vichnou, âme de l'univers et premier auteur de Brahmâ, Vichnou n'a pas chancelé : il conserve toute sa fermeté et l'usage des six sens [17]. Il tend son arc, ajuste sa flèche comparable au sceptre terrible de Brahmâ, et vise à l'épaule le fier Mahâdéva. Celui-ci n'a point tremblé sous le coup : ainsi le superbe Mandara reste inébranlable aux atteintes de la foudre. Alors l'éternel Vichnou, s'élançant avec violence, va prendre Roudra à la gorge, circonstance qui a fait donner à ce dernier le surnom de *Nîlacantha* [18]. « O dieu, qui ne connais ni commencement ni fin, épargne-« moi! » Ainsi parlait Roudra à celui qui est le corps universel, le maître de la création, l'être immuable. Car, ô fils de Bharata, Vichnou fait et défait ce qui existe : il est par sa bonté le premier de tous les êtres. Il s'enferme lui-même dans son œuvre. Des deux substances qui existent il est la plus noble : c'est lui qui a créé l'autre.

Des cris d'admiration se font entendre dans le ciel. « Adoration éter-« nelle à Vichnou! » disaient les Siddhas. Cependant l'autre Roudra, Nandin, irrité tend son arc et atteint Vichnou à la tête. Le chef des Souras, le père de tous les êtres, regarde Nandin en riant et l'arrête. Pareil à Brahmâ et tout rayonnant, constant et ferme comme une montagne, ce dieu incompréhensible, infini, inconnu et vainqueur, le grand Hari, calme et tranquille, aussi brillant que le feu de la fin des âges, Vichnou enfin, sait triompher de son ressentiment; équitable et bon, il assigne au sage Roudra la portion qu'il demandait. Il établit pour l'avenir l'ordre du sacrifice [19] et marque à chaque ordre de dieux la place qu'il doit occuper.

[16] न्यस्तदण्डा : *nyastadandâh.*

[17] Nous avons déjà vu que les Indiens considéraient le *manas* comme un sixième sens.

[18] Voyez la lecture CXXXII, et la note 13 de cette même lecture.

[19] Nous avons vu ailleurs que cette idée de sa-

Voilà ce qui a été raconté sur le combat que se livrèrent Vichnou et Siva [20] à l'occasion du sacrifice de Dakcha, sur l'interruption de ce sacrifice et le tumulte qui se répandit dans le monde. Le sacrifice éternel est établi pour tous les êtres, ô roi; Dakcha, comme les autres Pradjâpatis, en a recueilli les fruits.

Telle est la manifestation de Vichnou, qui porte le nom de *Pôchcara,* c'est-à-dire son apparition dans l'antique Pouchcara. Cette histoire m'a été racontée par Dwêpâyana, qui la tenait par tradition des premiers Richis.

Celui qui, sage, pur et mortifié, écoute ce récit divin de la bouche des Brahmanes, et qui étudie la nature de l'Adhyâtma [21], parviendra un jour au Dévaloca [22] : s'il a toujours avec joie entendu parler de l'être antique et suprême, après avoir vu combler ici-bas tous ses désirs, il passera dans l'autre monde sans connaître l'inquiétude, et jouira de la félicité du Swarga.

DEUX CENT-DIX-HUITIÈME LECTURE.

FORMATION DE L'ŒUF DU MONDE.

Djanamédjaya dit :

O Brahmane, les saints racontent dans les Pourânas l'apparition du grand Vichnou sous la forme de sanglier; c'est une histoire dont j'ignore les détails et les circonstances. Quelle fut la sainteté de cette œuvre? Quel en fut le motif, l'intention? Pourquoi ce sanglier vint-il au jour? Que signifiait cette forme? Quel dieu l'animait? Pour quelle raison ce dieu se sou-

crifice entraîne l'idée de devoir constant et consacré par la religion. Le sacrifice ici désigné, c'est l'accomplissement des devoirs imposés à chaque génie dans l'administration de l'univers. L'histoire de Dakcha a été interprétée de diverses manières : les uns y ont vu une querelle des partisans de Vichnou et de Siva; les autres n'y ont aperçu qu'une légende astronomique. Telle qu'elle est présentée ici, elle ne me paraît faire allusion qu'à l'histoire du ciel, et nullement à l'histoire des hommes.

[20] Le texte lui donne le nom d'*Ougra*.

[21] Esprit supérieur.

[22] Monde des dieux.

mit-il à cette existence? Pourquoi déploya-t-il ce pouvoir? Pourquoi daigna-t-il agir ainsi? Raconte-moi l'histoire entière de ce sanglier devant ces pieux Brahmanes assemblés ici pour le sacrifice.

Vêsampâyana répondit :

Je te dirai la sainte et antique histoire du grand sanglier; écoute, ô Djanamédjaya, comment ce dieu qui fut plus tard l'admirable Crichna, comment ce Nârâyana, si saint, si pur, si terrible, célébré si magnifiquement par les poëtes, se fit sanglier et releva sur une de ses défenses la terre submergée. Mais l'homme qui pour son bonheur a connu cette histoire noble, antique et pure, dont parlent les Vèdes et que mentionnent mille récits pieux, doit, comme celui qui a étudié le Sânkhya et l'Yoga, éviter d'en donner communication à un incrédule.

Les Viswadévas, les Sâdhyas, les Roudras, les Âdityas, les Aswins, les Pradjâpatis, les sept Maharchis, les Richis surnommés *Mânasas*[1], les saints nés dès l'origine des choses, les Vasous, les Apsarâs, les Gandharvas, les Yakchas, les Râkchasas, les Dêtyas, les Pisâtchas, les serpents, les génies[2] de tous les ordres, les Brahmanes, les Kchatriyas, les Vêsyas, les Soûdras, les Mletchhas et les autres habitants de la terre, les quadrupèdes, les oiseaux, tous les êtres enfin vivants et animés, approchaient du moment[3] de leur anéantissement; la période de mille *yougas* s'accomplissait, le jour de Brahmâ venait de finir[4]. Les phénomènes les plus funestes apparaissaient au ciel. Vrichâcapi[5], à la semence d'or[6], à la triple aigrette[7], se montre en ce moment, soufflant sur le monde le feu de ses aigrettes et desséchant tout ce qui vit. Brûlés par ses rayons dévorants, défigurés et privés de tout leur éclat, les Vèdes, le Védângas, les Oupanichats, les Itihâsas[8], la Science sacrée, les Cérémonies, la Piété, le Devoir, se présentèrent devant Brahmâ, auteur de toutes choses, et offrant de tout côté sa

[1] Voyez tom. I, lect. I, pag. 6.

[2] Ceux qu'on désigne par le nom de *bhoûta*.

[3] Cet état s'appelle निर्व्वाणं *nirwânam*.

[4] Voyez tom. I, lect. VIII, pag. 45.

[5] La IIIe lecture, tom. I, pag. 17, donne le nom de Vrichâcapi comme celui d'un Roudra.

[6] हिरण्यरेतस् *hiranyarétas*. Cette épithète s'emploie pour le feu, le soleil et Siva.

[7] त्रिशिख *trisikha*. Ce mot peut aussi désigner les trois pointes du *trisoûla* de Siva.

[8] Nom que l'on donne aux récits historiques.

face vénérable. Ils étaient accompagnés de ces trente-trois ordres[9] de dieux à qui la sagesse du créateur a donné avec la vie des devoirs à remplir.

En effet le jour de Brahmâ était fini, mais pour renaître; en attendant ils entrent dans ce dieu qui est l'âme suprême, l'essence spirituelle et indestructible, le maître puissant par l'*yoga*, Hari, Nârâyana. C'est ainsi que pour ces êtres il y a successivement destruction et vie (*nidhanotpatti*); car de même que le soleil se lève et se couche pour nous, il y a aussi pour la création des alternatives d'existence et de mort. A la fin des mille *yougas* arrive le moment où le Calpa se trouve complet. A cette époque la vie est éteinte partout, et Brahmâ, enlevant les mondes avec les dieux, les Asouras et les serpents, les renferme en son sein, et reste seul, maître souverain de toutes choses; car cet univers dépend de ce dieu invisible et éternel, qui à chaque nouveau Calpa renouvelle sa création.

Ainsi le monde n'est plus vivifié par les rayons du soleil et de la lune; plus de fumée, de feu, d'air; plus de sacrifices, de libations, de cérémonies; les oiseaux ne traversent plus les plaines du ciel, les animaux ne foulent plus la terre; l'horreur, la confusion et les ténèbres règnent de tout côté; partout l'obscurité, partout l'inertie; plus de mouvement de sympathie ou d'opposition; les éléments, dont Nârâyana était l'âme, se trouvent dissous. Cependant le maître suprême, Hrichîkésa, se livre au sommeil; son vêtement est jaune, ses yeux rouges; sa chevelure, ramassée en *djatâ* sur sa tête, y forme mille aigrettes; sa poitrine sacrée et marquée de sandal, porte le signe du Srîvatsa; il éblouit comme le nuage chargé d'éclairs. Mille lotus composent sa guirlande. Près de lui est Lakchmî son épouse qui le tient embrassé. Il dort, le père de tous les mondes, il dort, l'être juste et puissant. Mais quand la révolution des mille ans est achevée, le grand esprit, le dieu des dieux, s'éveille de lui-même pour prouver sa force. Créateur souverain, il forme d'abord en lui-même un nouveau type de ce monde avec les Pitris, les dieux, les Asouras et les hommes; car, toujours ferme et invincible, il est le grand Pradjâpati et la source de cet univers, qu'il fait, défait et renferme en lui, qu'il porte et contient, qu'il régle, réforme et sanctifie. Il n'a rien existé, il n'existera rien au-dessus de Nârâyana, ni les Vèdes, ni les cérémonies, ni les sacrifices, ni les saintes traditions, ni la délivrance finale, ni la voie du salut, ni la science, ni la

[9] Voyez tom. I, lect. III, pag. 18, note 32.

pénitence, ni la vérité; Nârâyana est plus grand que ce qui est vraiment grand; il est Swayambhou, Brahmâ, le roi de la terre; il est l'air, le sacrifice, le maître de cette nature qu'il a créée. On peut dire de lui qu'il est et qu'il n'est pas [10]. Il sait tout. Il connaît ce que connaissent les dieux; mais les dieux ignorent ce qu'il veut savoir seul. Les Pradjâpatis, les sept Richis, tous les immortels ne peuvent lui trouver de bornes; de là vient que l'écriture l'appelle *Ananta* (infini). Les dieux ne voient pas sa forme première : ils honorent celle qu'il manifeste dans ses diverses incarnations. Ils n'aperçoivent que ce qu'il leur montre. Mais ce qu'il ne révèle pas, qui peut se flatter de le découvrir?

Chef de tous les êtres, feu, voie des deux vents opposés [11], trésor de splendeur, de pénitence et d'ambroisie, protecteur des quatre ordres de dévots (*âsrama*), consumant les fruits des quatre holocaustes [12], circonférence des quatre mers, révolution des quatre âges, ce dieu voulant reformer le monde qu'il a renfermé dans son sein, produisit un œuf qu'il conserva mille ans; et c'est ainsi que le grand Yogin, le premier des Pradjâpatis, l'auteur sacré des Vèdes, créa de lui-même ce monde qui contient les Souras et les Asouras, les Oiseaux et les serpents, les Apsarâs, les plantes, les montagnes, les Yakchas, les Gouhiacas, les Râkchasas.

DEUX CENT-DIX-NEUVIÈME LECTURE.

AVATARE DU SANGLIER.

Vêsampâyana dit :

Or cet œuf du monde était d'or, formé à l'image du grand Pradjâpati : ainsi le rapportent les Vèdes. A la fin des mille ans, le dieu, pour produire la création, commença par frapper de plusieurs coups le dessus de

[10] सदसत्.

[11] मारुतयोर्गतिः.

[12] Voyez, lect. CLXXVI, pag. 227, note 24, ce que l'on doit entendre par ces quatre holocaustes.

l'œuf, qui se fendit en huit parties. Celui qui est la matrice sacrée des trois mondes procéda sagement à la division des diverses parties de son œuvre. Le côté creux et supérieur devint l'éther, voie sainte des êtres vertueux; le côté inférieur fut le Rasâtala [1]. Des huit trous dont le dieu avait percé l'œuf il fit les points principaux et intermédiaires [2] de l'horizon; des coquilles marquées de diverses couleurs il composa les nuages qui présentent des teintes si variées; le jaune qui se trouvait au milieu de l'œuf servit à former la terre; le liquide qui entourait ce jaune devint la mer, qui, comme à la fin des âges, couvrait entièrement le sol. Cependant quelques points, qui, au moment de la création, s'étaient trouvés en dessus, s'élevaient sur l'eau, et apparaissaient tels que des montagnes d'or; mais le reste, régions terrestres et célestes, était submergé. L'eau couvrait tout sur la terre et à l'horizon, excepté dans ces endroits, où se dressaient au milieu des ondes ces montagnes, larges de plusieurs *yodjanas*, et hérissées de mille rochers aigus.

Chargée du poids de ces lourdes masses, la Terre chancelait déjà. Mais ce fardeau d'une onde dorée, que le souffle de Nârâyana agite et féconde, surpasse entièrement ses forces : elle s'affaisse, et cède à l'influence du dieu puissant qui pèse sur elle. Cependant le vainqueur de Madhou, qui la voit s'abaisser de plus en plus, réfléchit au moyen de la sauver et de la soutenir. « O Terre, lui dit-il, je vois que tu succombes sous « mon corps, et que tu t'enfonces dans le Rasâtala, semblable à la vache « débile qui se plonge dans le bourbier. » La Terre lui répondit : « Adoration au dieu tout-puissant qui parcourt les mondes en trois pas, qui a « pris la forme de l'homme-lion et celle d'un héros aux quatre bras [3], qui « porte un arc merveilleux, un disque, un cimeterre et une massue! Adoration au premier des êtres! O dieu, tu me contiens comme tu contiens « l'univers entier. Tu conserves les êtres et tu portes le monde. Ce que tu « soutiens avec force et puissance, par un effet de ta faveur je le soutiens « aussi. Ce qui est supporté ou repoussé par toi, je le supporte ou le repousse également. Il n'existe point d'être qui ne voie en toi son soutien. C'est toi, ô Nârâyana, qui, dans le cours des âges, me délivres,

[1] Ce sont les régions infernales placées au-dessous de la terre.

[2] दिशश्च विदिशः.

[3] Il y a ici un anachronisme, car les trois avatares que le poëte vient de désigner sont postérieurs à l'avatare du sanglier.

« pour le bien du monde, du fardeau qui vient à m'accabler. Aujourd'hui « pressée par ton poids puissant, voilà que je tombe dans le Rasâtala. « Chef des Souras, daigne me sauver, j'implore ton appui. Toutes les fois « que j'ai à souffrir les persécutions des Dânavas et des Râkchasas, c'est à toi « que j'ai recours. Ma crainte ne peut se calmer que quand je verrai les « effets de ta protection; et sans cesse j'implore ta bonté. »

Le dieu dit à la Terre : « O déesse, ne crains rien : sois calme et tran- « quille. Je veux te remettre à la place que tu dois occuper. » Et aussitôt il pense à la forme qu'il lui faut prendre pour exécuter son dessein. Quel moyen emploiera-t-il pour relever la Terre? Sous quelle apparence se montrera-t-il pour la retirer de l'onde où elle est plongée? Ainsi réfléchissait Nârâyana en se jouant au sein des ondes. Tout à coup l'idée lui vient de revêtir, afin de soutenir la Terre, la forme d'un sanglier, forme adorée de tous les êtres, et célébrée par les poëtes et les auteurs sacrés. Cet animal mystérieux a dix *yodjanas* de large et cent de haut; sa couleur est celle du lotus noir; son grognement ressemble au bruit du nuage. Aussi élevé qu'une montagne, il étincelle comme les feux de l'éclair et brûle comme le soleil. Il montre des défenses blanches et formidables. Ses épaules sont grasses, arrondies, allongées, ses reins épais et flexibles; il marche avec la rapidité du tigre superbe. Le dieu qui a le taureau pour emblème honore cet être prodigieux, énorme, infini; car c'est Hari qui plonge dans le Rasâtala pour relever la Terre[4]. Il a pour pieds les Vèdes, pour défenses les poteaux du sacrifice, pour bras les sacrifices eux-mêmes, pour bouche le foyer sacré, pour langue le feu, pour soies le *darbha*, pour tête la science divine. Il excelle dans les œuvres de pénitence : le jour et la nuit sont ses deux yeux; les Védângas et les Sroutis[5], sa parure; le beurre clarifié, son nez; la cuiller, son boutoir; les airs du Sâma, son grognement; grand, vénérable, terrible, juste, pieux, honoré par de saintes pratiques[6], il a pour ongles les œuvres de mortification; pour genoux, les offrandes; pour entrailles, les stances sacrées[7]; pour pénis et autres organes génitoires,

[4] Cette description, sauf quelques petits détails, se trouve déjà dans le tome I, lecture XL, pag. 186.

[5] Noms que l'on donne aux saintes écritures.

[6] Je n'ai pu adopter ici le sens que j'ai discuté dans la note 31 de la XL[e] lecture parce que le texte se trouve modifié : क्रमविक्रमसत्कृत :.

[7] उद्गता *oudgatâ*, stance de quatre lignes,

l'holocauste, les graines et les plantes employées dans les sacrifices; pour respiration, le son des instruments; pour anus, les *mantras;* pour excréments, les oblations; pour sang, le *soma;* pour épaules, le Védi; pour corps, le Prâgvansa; pour cœur, les présents. Son odeur est celle du beurre consacré. Le Havya et le Cavya composent sa force; les rites divers, son ornement; l'Yoga, sa puissance; les pieuses lectures, l'opiat qui rougit ses lèvres; les tourbillons du feu sacré, l'enveloppe qui l'entoure; les saintes poésies, la jonchée que foulent ses pieds; les Oupanichats, sa nourriture: il est enfin le sacrifice lui-même, et s'élève avec la majesté de l'astre dont le front semble couronné de pierres précieuses et qui marche accompagné de son épouse Tchhâyâ.

Le maître suprême, le grand Pradjâpati, ainsi devenu le sanglier du sacrifice, plein de commisération pour la Terre plongée dans le Rasâtala, et couverte par les ondes, va se placer au-dessous d'elle. Sauveur du monde, avec une de ses défenses il soulève la malheureuse, la rétablit à sa place, et la laisse à elle-même après l'avoir bien fixée. La Terre revenue à l'air [8] adore le dieu Vichnou.

C'est ainsi que cette déesse submergée sous la mer en fut retirée par le sanglier du sacrifice, animé de l'amour des êtres. Mais, pour mieux consolider le monde, le dieu aux yeux de lotus, le grand Vrichâcapi, qui venait de revêtir la forme de sanglier, le seigneur tout-puissant, glorieux et vénérable, après avoir relevé la Terre, jugea qu'il était à propos de la diviser par provinces.

dont les trois premières ont dix syllabes, et la dernière treize.

[8] J'ai donné ce sens au mot निर्वाण *nirwâna*.

DEUX CENT-VINGTIÈME LECTURE.

FORMATION DES MONTAGNES.

Vêsampâyana dit :

La Terre étendant sa large masse au-dessus des eaux s'y soutenait comme un grand vaisseau sans courir le risque d'être submergée. Le maître du monde songea à la partager par provinces et à élever toutes les montagnes pour creuser un lit aux rivières. Il détermina en lui-même le cours de ces rivières, leur largeur, leur route, leur rapidité, leur force et leur variété. Il voulut que la terre eût quatre faces, et quatre mers pour bornes. Au milieu il plaça un mont d'or : ce fut le Mérou. Vers l'orient il établit le mont Oudaya, large de cent *yodjanas* et haut de mille; les pics de cette montagne sont d'or et brillants comme le soleil à son lever, aussi resplendissants que le dieu qui les a créés. Çà et là se déploient de riants plateaux [1], couverts d'arbres magnifiques et variés, que parent des fleurs et des fruits toujours nouveaux.

Le dieu fit ensuite le mont Sômanasa, qui a cent *yodjanas* de large et le double de haut. Ce mont, enrichi de mille espèces de pierres précieuses, et orné de plateaux agréables, présente à l'œil les couleurs de l'aurore, et dresse vers le ciel ses mille pics que couronnent les feux des pierreries. Là s'élève une forêt de soixante *yodjanas*, noble séjour révéré de tous les êtres et habité par le Pradjâpati Viswacarman.

La main de Vichnou forma le mont Sisira, comparable à une masse de glace, hérissé de rochers et rempli de grottes. De cette montagne le dieu

[1] C'est ainsi que je rends le mot वेदिका *védicâ*, que le dictionnaire donne comme synonyme de *védi*, et assimile à *vitarddhi* : or ce mot *védi* s'entend d'une place carrée sur laquelle est élevé un hangar. Je crois que वेदिका indique ici ces plateaux ombragés où les arbres forment un couvert naturel, ou plutôt un endroit d'où la vue s'étend au loin, une espèce de balcon naturel, où le voyageur s'arrête pour contempler la campagne qui s'étend à ses pieds.

fit sortir une rivière d'une eau limpide, couverte d'îles et appelée *Vasoudhârâ*. Cette rivière traverse tout le pays d'orient, et sur ses bords, que garnissent des arbres à l'ombre épaisse, aux fleurs et aux fruits sans cesse renaissants, se célèbrent des milliers de sacrifices où à la douceur des saintes offrandes s'unit l'éclat des perles et des coquillages.

Après avoir partagé l'orient, le sanglier divin tourna son attention vers le midi. Il y fonda le mont Râmya, tout éclatant d'or et d'argent, et qui se présente avec deux sommets, dont l'un brille comme le soleil, et l'autre comme la lune, mont aussi agréable que majestueux, couvert d'arbres fertiles en fruits de toute espèce.

Il donna au Coundjara [2] la forme d'un éléphant, une étendue de plusieurs *yodjanas* et des grottes toutes reluisantes d'or.

Le Vrichabha [3] reçut de lui la forme d'un taureau : orné d'une riante parure de fleurs, il est tapissé de *tchandanas* dorés [4].

Par la volonté du dieu, le Mahendra s'éleva de cent *yodjanas,* avec ses cimes dorées et ses arbres fleuris, comme si la terre eût eu besoin de cette masse pour lui servir de contre-poids.

Vichnou forma encore le Malaya aussi resplendissant que le soleil et la lune, riche en pierres précieuses, et en arbres aux fleurs élégantes, et le Mênâca, remarquable par la hauteur de ses rochers.

Mais le mont dont il orna surtout le midi, c'est le Vindhya aux mille sommets, aux arbres touffus et majestueux; de là s'élance une rivière, nommée *Payodhârâ,* qui roule des flots aussi blancs que le lait, et forme dans son cours de vastes tourbillons et des îles agréables.

Ayant ainsi réglé la région du midi, région délicieuse, coupée de rivières abondantes et limpides, embellie de sites variés, remplie d'étangs sacrés, le maître du monde se rendit dans l'occident. Là il établit le roi des monts (*sêlendra* [5]), haut de cent *yodjanas,* élevant avec orgueil ses sommets larges et dorés, couvert de rochers ou percé de grottes tout éclatantes d'or, étalant ses trois magnifiques plateaux, où brillent à l'égal du soleil les *sâlas* [6], les palmiers et les *bhâsouras* [7]. Le dieu plaça dans ce même quartier soixante

[2] Ce mot signifie *éléphant.*

[3] *Vrichabha* veut dire *taureau.*

[4] Le *tchandana* est le sandal, qui porte le nom de *souvarna, doré.*

[5] L'auteur ne donne à cette montagne que ce nom qui est général. Voyez à ce sujet la note 17 de la CCVIII[e] lecture, pag. 337.

[6] *Shorea robusta* (*sâl tree*).

[7] *Costus speciosus.* Ce mot se dit aussi du cristal.

mille montagnes, pareilles au mont Mérou pour la forme, l'éclat et la beauté.

Par ses soins s'éleva un mont véritablement l'émule de ce Mérou, étendu comme mille nuages, fameux par ses saints *tîrthas*, large et haut de soixante *yodjanas*. A cause de sa forme, qui rappelle celle de Vichnou changé en sanglier, il a été nommé *Vârâha*.

Non loin de là, le créateur plaça le divin Vêdoûrya, riche en lapis-lazuli et en métaux d'or et d'argent.

A quelque distance il fonda le Tchacravân, pareil à un disque, montagne immense et remarquable par ses mille pics, et le grand Sankha, semblable à une conque, mont argenté et couvert d'arbres aux fleurs toutes blanches. C'est sur le sommet du Sankha qu'il planta le fameux *Pàridjâta*, formé de l'essence même de l'or[8], et chargé de fleurs magnifiques. C'est aussi de là que descend une rivière sainte, agréable et brillante qui arrose les contrées de l'occident, et qui se nomme *Ghritadhârâ*.

Le dieu établit encore de ce côté un mont à mille sommets, appelé *Asta*, aussi riche en métaux qu'en pierres précieuses[9].

Telles furent les montagnes toutes resplendissantes d'or que le sanglier divin créa dans l'occident : celles qu'il plaça dans le nord ne sont pas moins admirables. Il fit le Sômya aux belles collines, le Sômya aussi élevé que le ciel, tout étincelant d'or et semblable au soleil. L'astre du jour manque dans ces climats : c'est ce mont qui le remplace; sa lumière est aussi vive, sa chaleur aussi subtile, aussi pénétrante que celle du soleil.

Vichnou créa l'agréable Mandara, et le Gandhamâdana parfumé de l'odeur des fleurs, sur le sommet duquel il planta le *djambou*[10], formé aussi de l'essence de l'or, étonnante merveille faite pour charmer les regards.

Enfin Hari, métamorphosé en sanglier, fonda le Pouchcara aux trois sommets, le brillant Kêlâsa, comparable à un nuage doré, le divin Himâlaya, roi des monts, paré de ses métaux précieux. Il fit aussi pour cette région septentrionale une rivière toute divine, ornée de mille avantages

[8] सुवर्णरससंभव. Je ne suis pas sûr du sens que j'ai donné à ce mot, qui semble faire allusion à la couleur des fleurs de cet arbre.

[9] C'est le ms. dévanâgari de Paris qui place ce passage en cet endroit. Les autres mss. le mettent plus bas : ce qui produit un mauvais effet. Car le mot *asta* signifie *mont occidental*, et ne saurait se trouver dans la description de la région septentrionale.

[10] *Eugenia jambolana* (*rose apple*).

précieux et nommée *Madhoudhârâ* [11] : sur les bords de cette rivière s'accomplissent des milliers de sacrifices.

Ainsi furent formées par le dieu créateur toutes ces montagnes diverses, qui à cette époque avaient des ailes et la faculté de se mouvoir à volonté.

Après avoir terminé son partage du monde en provinces, le maître de la nature, roulant des yeux étincelants et rouges comme le sang, employa à créer les dieux et les Asouras cette science infinie qu'il venait de montrer en formant, pour le bien des êtres, les montagnes qui séparent les contrées et les rivières qui les arrosent de leurs ondes limpides.

DEUX CENT-VINGT ET UNIÈME LECTURE.

CRÉATION D'HIRANYAGARBHA.

Vêsampâyana dit :

L'ancien des dieux voulut poursuivre la création. Il continua de réfléchir, et de sa bouche il sortit un être, qui s'arrêta devant lui, et lui dit : « Que « faut-il que je fasse? » Le maître des dieux, le père du monde, lui répondit en souriant : « Partage-toi ! » et, après avoir dit ce mot, il disparut. Or, la voie du dieu qui venait de disparaître n'est pas plus facile à reconnaître que celle d'une lumière qui vient de s'éteindre.

Cet être divin créé par Vichnou est dans les chants sacrés appelé *Hiranyagarbha;* il se mit à réfléchir sur la parole du dieu. Il existait seul alors; et, Pradjâpati fécond, c'est lui qui établit l'ordre et la première division du grand sacrifice. « Le créateur, pensait-il en lui-même, m'a dit de me « partager. Comment le ferai-je? voilà mon embarras. » Tout à coup il s'écria : « Oum [1]! » Ce même son fut répété par le Mouni pendant qu'il se

[11] Je n'ai fait aucune remarque géographique sur ces noms de rivières, parce qu'elles me semblent imaginées dans un esprit systématique, et qui ne saurait présenter rien de réel.

[1] Ce mot est une exclamation qui marque l'assentiment. Le dieu répond ainsi à sa propre



jouait sur la terre, dans l'atmosphère et dans le ciel. Il sortait de son cœur avec le mot *vachat*. Ainsi sont nées les grandes *Vyâhritis*[2] de la terre, de l'atmosphère et du ciel, connues comme étant *Bhoûr*, *Bhouvah* et *Swar*, et célébrées dans les saintes écritures. Le Pradjâpati, prononçant le *pada* divin qui commence par *tad*[3], fit la Sâvitrî, la déesse suprême des hymnes, composée de vingt-quatre lettres[4]. Poursuivant la création de tout le corps de la science sacrée, il forma les quatre Vèdes, le Rig, le Sâma, l'Yadjour et l'Atharva.

Ensuite de son *manas* il produisit Sana, Sanaca, le divin, l'éternel, le bienfaisant Sanandaca; le grand, l'immortel Sanatcoumâra. Il créa ces êtres surnommés *Mânasas*, tels que Roudra et les six Maharchis; il mit au jour Brahmâ, Capila, ces six *yogins*, pères des êtres que les Brahmanes célèbrent dans leurs saints *tantras*[5]. Il fit Marîtchi, Atri, Poulastya, Poulaha, Cratou, Bhrigou, Angiras, le Pradjâpati Manou, les Pitris de tous les êtres, des dieux, des Asouras, des Râkchasas. Ce génie divin, qu'on surnomme *Sambhou*, donna la naissance, toujours par la vertu de son *manas*, à huit *Maharchis*[6], qui, à la fin de la période de mille ans, apparaissent avec leurs enfants, pour se retirer après la révolution du Calpa, et céder la place à une nouvelle génération d'êtres divins qui ont des noms et des fonctions diverses, et qui se succèdent les uns aux autres dans la suite des âges.

De son pouce droit il fit Dakcha, et de son pouce gauche, l'épouse de ce Richi. Celui-ci devint le père de filles qui furent les mères de tout ce

pensée. Ne confondez pas ce mot avec le mot mystérieux *aum*.

[2] Ce mot signifie *voix*, *parole*; et les expressions dont il est ici question commencent les prières journalières des Brahmanes. Voyez les lois de Manou, lect. II, sl. 76 et 78.

[3] तत्पदं *tatpadam*. L'hymne de Viswâmitra au soleil, d'où est extraite la Sâvitrî, et qui fait partie du Rig-véda, se trouve formé de deux strophes. Le premier vers de la seconde strophe commence par le mot *tad*; et cette circonstance m'a dirigé pour traduire le mot *tatpadam*.

[4]. Le premier vers de la seconde strophe de l'hymne au soleil se nomme ordinairement *Gâyatrî*, mais il paraît que ce mot est quelquefois confondu avec celui de *Sâvitrî*. Je ferai remarquer que dans l'édition que M. Rosen a donnée de l'hymne de Viswâmitra, les trois *padas* de la première strophe ont vingt-quatre syllabes, les deux premiers de la seconde n'en ont que vingt-trois.

[5] Les *tantras* sont des traités des Vèdes qui enseignent les formules des *mantras*.

[6] Je ne relèverai pas toutes les différences que cette lecture peut offrir pour les noms propres, mais je ne saurais m'empêcher de faire remarquer que les huit Maharchis dont on parle ici correspondent aux Manous, dont on porte le nombre à sept ou à quatorze. Voyez tom. I, lect. VII, pag. 37, et les lois de Manou, lect. I, sl. 61 et suiv.

qui existe, et qui peuplèrent les trois mondes : savoir, Aditi, Diti, Danou, Prâdhâ, Mouni, Khasâ [7], Anâyouchâ, Cadrou, Vinatâ, Sourabhi, Irâ, Crodhavasâ, Sourasâ, au nombre de treize : elles épousèrent Casyapa.

Pensant toujours au bien des êtres, Dakcha donna dix de ses autres filles au juste Manou [8]; elles s'appelaient Aroundhatî, Vasou, Yâmî, Lambhâ, Bhânou, Maroudwatî, Sancalpâ, Mouhoûrttâ, Sâdhyâ et Viswâ.

Dix autres, distinguées par leurs grâces et leur beauté, épousèrent Dharma : c'étaient Kîrtti, Lakchmî, Dhriti, Pouchti, Vriddhi, Médhâ, Criyâ, Mati, Ladjdjâ et Vasou.

Atri avait eu un fils, nourri au sein des ondes [9] : ce fils devint le roi des planètes, l'ennemi des ténèbres, l'astre aux mille rayons. Dakcha, l'héritier des Pratchétas [10], l'adopta pour son enfant en lui donnant en mariage les vingt-sept constellations (*Nakchatra*) ses filles, dont Rohinî est la première.

Je vais te dire quels furent les enfants de ces femmes, et de Casyapa, Manou, Dharma et Soma.

Casyapa eut d'Aditi les dieux Aryaman, Varouna, Mitra, Poûchan, Dhâtri, Indra, Twachtri, Bhaga, Ansa, Savitri et Pardjanya [11].

Diti donna à Casyapa deux fils, Hiranyacasipou et le vaillant Hiranyâkcha, tous deux puissants par leur pénitence, tous deux semblables à leur père. Hiranyacasipou eut cinq enfants célèbres par leur force, Prahrâda, Samhrâda, Anouhrâda, Hrâda et Anouhrada. Prahrâda fut père de trois héros courageux, Virotchana, Djambha et Coudjambha. Virotchana eut pour fils Bali; de Bali naquit Bâna.

[7] J'ai suivi pour ces noms le texte du ms. bengali. Les autres présentent des différences, et la suite prouve qu'il y a en effet incertitude pour les noms des femmes de Casyapa. Les autres manuscrits citent Câlâ et Sinhicâ, dont il sera parlé plus bas. Voyez tom. I, lect. III, pag. 17 et suiv., et tom. II, lect. CC, pag. 309.

[8] L'auteur met ici Manou à la place de Dharma. Voyez tom. I, lect. III, pag. 13; voyez aussi la CC^e lecture.

[9] On raconte que des yeux d'Atri il sortit une humeur blanchâtre qui tomba dans la mer, et que ce patriarche recommanda à l'Océan, en lui disant que c'était son fils. L'Océan la négligea d'abord et la laissa flotter au gré des vents. A la fin, il la fixa, lui donna une forme humaine, l'admit à sa cour et l'adopta pour son fils. Ce fut Soma, dieu de la lune.

[10] Nouvel exemple de l'inattention du poëte, qui vient de donner ici dieu lui-même pour père à Dakcha, et qui cependant s'obstine à l'appeler *fils des Pratchétas*. Voyez tom. I, lect. II, p. 11.

[11] Il n'y a ici que onze noms, et cependant les Âdityas sont au nombre de douze. Le poëte a oublié Vichnou. Voyez tom. I, pag. 18 et 50, et tom. II, pag. 311.

Une race nombreuse d'Asouras dut le jour à Danou : leur aîné fut le roi Vipratchitti.

Crodhavasâ eut une foule de fils et de petits-fils, tous redoutables par leur penchant à la colère et par leurs œuvres cruelles.

Sinhicâ mit au monde Râhou, planète (*graha*) terrible pour le soleil et la lune qu'il dévore tour à tour.

Câlâ donna le jour à un ordre de génies formidables, forts comme Câla lui-même, ayant des yeux aussi brillants que le soleil, et semblables à un nuage chargé de tempête.

Parmi les nombreux enfants de Cadrou, Sécha, Vâsouki et Takchaca occupent le premier rang.

Pieux et savants dans les Vèdes, toujours animés de l'amour des autres êtres, habiles à diriger le monde [12], bienfaisants et remplis de beauté, tels furent les fils de Vinatâ, savoir Târkchya [13], Arichtanémi, Garouda, Arouna et Arouni.

Voici maintenant l'origine des saintes et divines Apsarâs. Prâdhâ mit au jour huit beautés honorées par les Dévarchis, et dont six se nomment Anavadyâ, Anoûcâ, Arounâ, Arounapriyâ, Anougâ et Soubhagâ.

De Mouni naquirent les Apsarâs, Alambouchâ, Misrakésî, Poundarîcâ, Tilottamâ, Souroûpâ, Lakchmanâ, Kchémâ, l'aimable Rambhâ, Asitâ, Soubâhou, Souvrittâ, Soumoukhî, Soupriyâ, Sougandhâ, Souramâ, Pramâthinî, Câsyâ, Sâradwatî, et les Gandharvas Viswâvasou et Bharanya.

Quant aux Apsarâs, doux charme de la terre et surnommées *Vêdikîs*, telles que Ménacâ, Sahadjanyâ, Parnicâ, Poundjicasthalâ, Ghritâsthalâ, Ghritâtchî, Viswâtchî, Ourvasî, Anoumlotchâ, Pramlotchâ et Manovatî, elles naquirent du Pradjâpatî par un effet de son bon vouloir [14].

L'ambroisie, les Brahmanes, les vaches et les Roudras durent leur naissance à Sourabhi : c'est du moins ce que rapportent les Pourânas.

Telle fut la race de Casyapa : je vais maintenant te donner quelques légers détails sur celle de Manou.

De Viswâ sortirent les Viswadévas; de Sâdhyâ, les Sâdhyas; de Maroudwatî, les Maroudwâns; de Vasou, les Vasous; de Bhânou, les Bhânous;

[12] लोकतन्त्रधराः.

[13] Ce mot est quelquefois une épithète de Garouda ou d'Arouna, nom patronymique formé du mot *Trikcha* ou *Târkcha*, que l'on considère comme un nom de Casyapa.

[14] *Sancalpa*; voyez tom. I, lect. II, pag. 11.

de Mouhoûrttâ, les Mouhoûrttas; Lambâ mit au jour Ghocha; Yâmî, Nâgavîthî; et Aroundhatî, les êtres qui avoisinent la terre [15]. De Sancalpâ vint aussi Sancalpa.

Le fils de Dharma et de Lakchmî fut Câma : Câma eut de Rati deux enfants, qui sont la Gloire (*yasas*) et le Plaisir (*harcha*).

De Soma et de Rohinî naquirent le brillant Vartchas et le brillant Vartchaswin [16].

Les enfants de ces déesses sont innombrables, et se propagent aussi longtemps que durent les mondes. Le divin Pradjâpati, les dirigeant suivant les qualités qu'ils possèdent, leur assigne à chacun, dans sa prudence, une fonction convenable; et c'est ainsi qu'il créa les dix régions célestes, la terre, les Richis, la mer, les montagnes, les arbres, les plantes, les serpents, les rivières, les Souras, les Asouras, les Pradjâpatis, pères du monde, le ciel, l'atmosphère, les cérémonies, les sacrifices et les collines.

DEUX CENT-VINGT-DEUXIÈME LECTURE.

DISTRIBUTION DES ROYAUMES DU MONDE.

Vêsampâyana dit :

Le créateur fit Indra roi des trois mondes et des Âdityas, et lui donna l'éclat d'un soleil. Il naquit lui-même dans le sein d'Aditi sous le nom de Vichnou, dieu armé du tonnerre, couvert d'une armure éclatante, brillant de lumière, célébré par les livres saints et chanté par les Brahmanes. Indra venait de naître, et déjà il était entouré de *cousa :* de là le surnom de *Có-*

[15] Voyez tom. I, lect. III, pag. 16.

[16] Le manuscrit de M. Tod donne ici un vers d'un sens tout différent. Il dit que de Soma descendit *Pouroûravas qui épousa Ourvasî.*

sica [1] qu'on donne au maître des dieux. Surnommé également *Pourandara* et *le prince aux mille yeux,* il reçut l'eau du baptême royal. Mais les autres, à commencer par Brahmâ, eurent aussi le caractère et le titre de roi [2]. Soma fut roi des sacrifices, des mortifications, des constellations, des planètes, des Brahmanes et des plantes; Dakcha, des Pradjâpatis; Varouna, des eaux. Câla [3], aussi brillant que le génie du feu, Câla, la fin de tous les êtres, devint le maître des Pitris; Vâyou, celui des odeurs, des êtres dépourvus de corps, des sons et de l'air; Mahâdéva, de tous les mauvais génies, des Pisâtchas, des Mâtris, des vaches, des météores, des Grahas [4], des maladies, des pestes, des fléaux, des morts; Couvéra, appelé aussi *Vêsravana,* des Yakchas, des Râkchasas, des Gouhyacas, des richesses, des pierreries; Sécha, des dragons; Vâsouki, des serpents; Takchaca, des reptiles; Pardjanya, le plus jeune des Âdityas, des mers, des rivières, des nuées et de la pluie; Tchitraratha, des Gandharvas; Câmadéva, de toutes les Apsarâs; le taureau, emblème du grand Îswara, des quadrupèdes et des bêtes de somme. Le brillant Hiranyâkcha fut déclaré roi des Dêtyas, et Hiranyacasipou, prince royal; Vipratchitti, fils aîné de Danou, eut le premier rang parmi les guerriers Dânavas. Mahâcala devint le chef des Câlakéyas [5]; Vritra, des enfants d'Anâyouchâ [6]; le grand Asoura fils de Sinhicâ, Râhou, des météores menaçants et funestes; Samvatsara (*l'année*), des saisons, des mois, des *yougas,* des *pakchas,* des nuits, des jours, des *tithis* [7], des *parwans,* des *calâs,* des *câchthâs,* des heures, des deux voies du soleil [8], de l'*yoga* [9] et du comput astronomique [10]; le vaillant ennemi des serpents, Garouda, des oiseaux au bec pointu.

Arouna, frère de Garouda, tout couronné de fleurs de *djavâ* [11], fut

[1] Cette étymologie est différente de celle que l'auteur a donnée tom. I, lect. XXVII, pag. 121.

[2] Voyez, tom. I, la lecture IV.

[3] Nom d'Yama.

[4] Classe particulière de mauvais génies, dont Poûtanâ est la première, et qui sont accusés de produire les convulsions dont se trouvent saisis les enfants.

[5] Enfants de Câlâ. Voyez la lecture précédente.

[6] Voyez la lecture CC, pag. 311.

[7] Jours lunaires. Voyez pour ce passage, tom. I, lect. VIII, pag. 43.

[8] Autrement appelés *ayanas.*

[9] Période astronomique de vingt-trois heures et quelques fractions. Voyez le dictionnaire de Wilson.

[10] गणित *ganita.*

[11] *Hibiscus rosa sinensis.*

nommé roi de l'orient [12] par Vâsava [13], qui plaça dans le midi le fils de l'Âditya Vivaswân, le glorieux Dharmarâdja, appelé aussi *Yama*. Le noble fils de Casyapa, qui préside aux eaux, dont il est le roi, devint le régent de l'occident. L'illustre fils de Poulastya, non moins brillant que le grand Indra, le borgne Couvéra au teint jaune, fut appelé à présider à la région du nord [14].

Le créateur suprême, le grand Swayambhou, après avoir assigné à chacun son royaume, forma aussi dans le ciel des demeures particulières, ou brillantes comme le soleil, ou brûlantes comme le feu, ou étincelantes comme l'éclair, ou bien doucement resplendissantes comme la lune, demeures mobiles, de couleurs diverses, larges de plusieurs centaines d'*yodjanas*, destinées aux justes et fermées pour les impies. Ceux dont la vie est toujours pure, qui offrent des sacrifices accompagnés de riches présents, qui, contents des chastes plaisirs du mariage, patients, équitables, sages dans leurs discours, font des libéralités aux pauvres, et tiennent peu à ce monde, qui enfin ont su dompter leurs passions, ceux-là, pour jamais affranchis de toute crainte, arrivent dans ces régions bienheureuses où ils brillent comme des étoiles.

Le Pradjâpati, père et aïeul du monde, après avoir ainsi pourvu ses enfants, monta dans le Pouchcara [15], séjour de Brahmâ. Cependant tous les habitants du ciel gouvernés par Indra se livraient au bonheur dans les diverses provinces que le créateur leur avait assignées; soumis au prince que le dieu leur avait donné, ils goûtèrent les délices du ciel aux postes différents qu'ils étaient chargés de garder, et prirent leur part dans le grand sacrifice.

[12] Arouna est nommé ici à la place d'Indra, régent ordinaire de l'orient.

[13] Nom d'Indra.

[14] Le texte donne à cette région l'épithète सौम्या *sômyâ*.

[15] Lotus symbolique.

DEUX CENT-VINGT-TROISIÈME LECTURE.

AMBITION D'HIRANYAKCHA.

Vêsampâyana dit :

Dans le temps que les montagnes avaient des ailes, un jour profitant de ce privilége magique que le créateur leur avait donné, elles quittèrent la terre, et partirent du côté de l'occident pour le pays des Asouras gouverné par Hiranyâkcha. Là, en arrivant elles plongèrent dans un lac, et se mirent ensuite à parler aux Asouras du royaume des Dévas, leur inspirant le désir d'y obtenir la suprématie. Ces récits produisirent leur effet; et les Asouras résolurent de faire un grand effort, et de développer, pour la conquête de cette terre, la science terrible et incomparable dont ils sont doués. Ils saisirent tous leurs armes, des *tchacras,* des foudres, des poignards, des flèches [1], des arcs, des dards, des lacets, des lances, des masses de fer ou de bois. La terreur les suivait partout : les uns, couverts de cuirasses et d'armures, sont portés sur des éléphants furieux; les autres sur des chars ou des chevaux; quelques-uns sur des chameaux, des rhinocéros, des buffles, des ânes. Il y en a qui restent à pied, et ne se fient qu'à la force de leur bras. Ils environnent Hiranyâkcha; les archers ont leur main gauche garnie d'un cuir qui la défend [2]. Çà et là les Asouras accourent avec joie, avides de combattre.

Alors les dieux, connaissant les desseins des Dêtyas, se mettent en devoir de leur résister sous la conduite d'Indra leur chef. Ils se rassemblent, for-

[1] Le mot que j'ai traduit ainsi est भुशुण्डी ou भुसुण्डी, que le dictionnaire de Wilson indique comme signifiant une arme à feu. Le ms. bengali dans une seconde copie de ce vers presque effacée porte पृषत्क *prichatca,* lequel mot signifie *flèche;* j'ai pensé que c'était un synonyme de *bhousoundî.*

[2] तलबद्धाः *talabaddhâh.*

ment leur armée en quatre corps de bataille; chargés de flèches, couverts de carquois, le doigt protégé par une lanière de cuir [3], ils portent des armes terribles, gardant chacun le poste qui lui est confié. A leur tête s'avance Indra, monté sur Êrâvata.

Tout à coup au son des instruments, au bruit des tambours, Hiranyâkcha vient attaquer Indra, et l'accable de coups de haches, de cimeterres, de massues, de lances, de cognées, de masses de fer. Des pluies de traits tombent avec force et rapidité, terribles, éblouissantes. Avec leurs haches au tranchant affilé, leurs masses de fer, leurs poignards et leurs dards, avec de vastes quartiers de rochers, aussi larges que des maisons, avec ces lourds instruments qui donnent la mort à cent hommes, avec des machines en forme de joug de char ou des espèces de balistes et de béliers [4], les Dêtyas frappent tous les Dieux. Hiranyâkcha combat à la tête des siens : sa chevelure est rouge, sa barbe est verdoyante [5], son corps pareil au nuage rougi par le crépuscule, son aigrette haute et menaçante, son vêtement noir et jaune, ses dents éblouissantes de blancheur, ses bras tombant jusqu'à ses genoux, son œil vert [6], sa parure formée de lapis-lazuli : il porte des armes de toute espèce, qu'il lève avec fureur, pour encourager l'armée des Dêtyas, et devant eux il apparaît comme la Mort à la fin des âges. A cette vue, les Souras, malgré la présence d'Indra, ont frémi de crainte : ils apercevaient Hiranyâkcha marchant à eux et tel qu'une haute montagne mobile. Troublés à cet aspect, ils prennent leurs arcs, et se rangent en bataille d'après les ordres du prince aux mille yeux.

D'un autre côté, l'armée des Dêtyas brillait avec ses armes d'or, semblable à un beau ciel semé d'étoiles resplendissantes. Ces rivaux s'attaquent mutuellement et se frappent à l'envi. Quelques-uns engagent des combats singuliers, luttant corps à corps contre un ennemi qu'ils choisissent, et déployant la vigueur de leurs bras. On en voit çà et là qui tombent, les membres brisés par les coups de massue, ou la poitrine percée par les flèches. Les uns frappent leurs ennemis eux-mêmes; les autres font voler les chars en éclats. Ceux-ci sont écrasés sous les roues; ceux-là ne peu-

[3] बद्धगोधाङ्गुलित्राणाः *baddhagodhângoulitrânâh.*

[4] Voyez tom. I, lect. XLVII, pag. 221.

[5] हरिश्मश्रु *harismasrou.*

[6] हर्य्यक्ष *haryakcha.*

vent au milieu de la confusion faire avancer leur char de bataille. L'armée des Dânavas ressemblait à un grand nuage tout éclairé par la foudre des dieux; et les deux partis combattaient dans l'obscurité sous la vaste pluie de traits qu'ils se lançaient l'un à l'autre.

Le vaillant fils de Diti, Hiranyâkcha, emporté par la colère, s'élevait avec une impétuosité bouillante, comme la mer à l'époque du Parwan [7]. De sa bouche irritée sortaient des flammes, qui allaient, en tourbillons de feu, d'air et de fumée, brûler les bataillons des Dévas. Ses armes diverses, ses arcs, ses massues paraissaient autant de pics de montagnes et obstruaient l'air où s'agitaient les Dévas. Il pénètre dans leurs rangs, et avec ses traits et ses cimeterres, il perce ou tranche leurs poitrines et leurs têtes. Les dieux épouvantés n'osent plus faire un mouvement; leur courage les abandonne, et ils ne sauraient tenter aucun effort généreux; Indra lui-même sur l'éléphant Êrâvata est percé d'un trait habilement lancé, et reste sans défense. Le Dânava, vainqueur de tous les Dévas et de leur roi qu'il vient de rendre immobile et sans force, pense que le monde est désormais à lui. Sa voix terrible résonne comme la nuée chargée d'orage; il s'agite avec la force de l'éléphant furieux; il menace encore les vaincus de son arc, et, à la vue des Souras humiliés, il brille et triomphe avec orgueil.

DEUX CENT-VINGT-QUATRIÈME LECTURE.

MORT D'HIRANYAKCHA.

Vêsampâyana dit :

Le dieu, qui porte le *tchacra* et la massue, voyant les Souras vaincus et leur roi privé de mouvement, résolut de donner la mort à Hiranyâkcha. Sous la forme de la montagne qui jadis avait été nommée *Vârâha* [1], le dieu

[7] Époque particulière de l'année, comme l'équinoxe, le solstice, etc.

[1] Voyez plus haut la lecture CCXX. *Vârâha* signifie *de sanglier*.

arriva pour venger les Souras de leur défaite. Alors il prit sa conque merveilleuse, brillante comme la lune, et son *tchacra* aux mille tranchants, aussi large qu'une montagne. Ce dieu qui a pour lui la grandeur, la sagesse, la piété en partage, l'être infini de qui l'on peut dire qu'il est et qu'il n'est pas, célébré par les immortels sous mille noms mystérieux, et honoré constamment par les hommes vertueux; qui, antique et bon en lui-même, se voit révéré dans le monde, dont il est la véritable essence; qui porte parmi les Souras le nom de *Vécountha,* parmi les serpents celui d'*Ananta,* parmi les personnes instruites des secrets de l'*yoga* celui de *Vichnou,* et parmi les saints qui s'occupent de sacrifices, celui de *sacrifice* même; qui fait jouir les habitants du ciel, autrefois habitants de la terre, de la triple offrande de beurre consacré que prennent les Maharchis [2]; qui est pour les Dêtyas le feu de la mort, pour les Souras la voie suprême, la purification par excellence, Swayambhou, le maître toujours bienveillant; qui, dans tous les âges, accablant les Dânavas sous les coups de son *tchacra,* jette la confusion parmi ces tribus si fières de leurs forces; ce dieu enfin remplit de son souffle puissant sa conque terrible, célébrée dans les Pourânas et dont le son met en fuite les Dêtyas. A ce bruit formidable et menaçant pour eux, les Dânavas sont troublés; la crainte glace leur courage, et ils jettent les yeux autour d'eux vers tous les points de l'horizon.

Alors le grand Asoura, Hiranyâkcha, les yeux rouges de colère, en voyant apparaître, sous la forme de sanglier, le divin Nârâyana, s'écrie : « Quel « est celui-ci? » Le défenseur des Souras élevait dans ses mains sa conque et son *tchacra,* et s'étendait comme un vaste nuage placé entre le soleil et la lune. Aussitôt les Asouras, imitant leur chef Hiranyâkcha, accourent en agitant leurs armes et leurs épées. Hari n'a pas plus remué que la montagne qu'on essaierait d'ébranler. Le courageux et robuste Hiranyâkcha lance à la poitrine du sanglier un trait enflammé. Brahmâ lui-même reste étonné de ce coup. Mais le trait est repoussé, et ce fait d'armes excite encore plus l'admiration du dieu. Le divin sanglier, le maître de tous les Souras, attaqué par Hiranyâkcha, saisit son *tchacra* comparable à un soleil, et le lance à la tête du roi Dânava. Cette tête abattue sous ce coup merveilleux roule à terre, comme un des pics dorés du Mérou, frappé de la

[2] Ce passage fait allusion à l'offrande des trois *pindas* présentée aux Pitris dans les Srâddhas et mangée par les Brahmanes. Voyez lois de Manou, lect. III, sl. 215 et suiv.

foudre. Après la mort d'Hiranyâkcha, les Dânavas qui résistaient encore, saisis de crainte, s'enfuirent rapidement par les dix régions du ciel. Le sanglier mystérieux, terrible surtout dans le combat par les coups de ce *tchacra* dont il repousse les atteintes de ses adversaires, brillait à la vue de tous les êtres, tel que Câla apparaissant à la fin des âges avec sa verge formidable.

DEUX CENT-VINGT-CINQUIÈME LECTURE.

ALLOCUTION DE VICHNOU A INDRA.

Vêsampâyana dit :

Les Asouras venaient d'être mis en fuite; le dieu donna la liberté aux compagnons d'Indra qui avaient été enchaînés. Alors tous ces Dévas, rendus à leur existence naturelle [1], se présentèrent, conduits par leur prince, pour saluer le maître du monde, et lui dirent : « O dieu, c'est par « ta protection, c'est par la force de ton bras que nous vivons aujourd'hui, « et que nous avons échappé à la mort. Les fils d'Aditi viennent prendre « tes ordres. Dieu immortel, nous nous mettons à tes pieds. » Satisfait de ces paroles, le sage et puissant Vichnou leur répondit :

« Que chacun de vous reste au poste qui lui a été jadis assigné dans le « monde; qu'il y exerce l'autorité qui lui fut confiée. Vous avez reçu de « moi l'empire et une part dans les sacrifices : continuez à gouverner la « région que je vous ai autrefois donnée. » Puis s'adressant à Indra lui-même, d'une voix éclatante comme le tonnerre il lui dit : « Tu traiteras « selon leurs œuvres les hommes vertueux et les impies. Les Mounis doivent, « pour fruit de leur pénitence, obtenir le Swarga. Ton monde, source iné- « puisable de plaisirs, est destiné à ceux qui, parmi les Brahmanes, les

[1] प्रकृतिमापन्नाः.

« Kchatriyas et les Vêsyas, offriront de fréquents sacrifices : ces lieux de « délices seront la récompense de leur piété. La vertu recueillera la vie, « le vice n'aura que la mort. Le ciel s'ouvrira pour ceux qui auront suivi « les pratiques dévotes de chaque *âsrama*, qui se seront distingués entre « tous par leur justice, leur libéralité, leur courage [2], qui auront détesté « la calomnie. Mais les hommes sans foi, remplis de désirs et d'avarice, « méchants, ennemis de la parole divine et incrédules, iront dans le « Naraca. Roi du ciel, ma parole sera accomplie, et devant moi disparaîtront « tous tes ennemis. »

Ainsi parla le dieu qui porte la conque, le disque et la massue; et toute la troupe céleste resta dans l'admiration. Après avoir adoré le sanglier mystérieux, les Souras se retirèrent dans le ciel, et reprirent chacun leurs fonctions, sous la haute direction d'Indra, roi du monde entier. Délivrée de l'oppression des Dânavas, la Terre fut rendue à sa destinée [3]. Pour lui donner une solidité permanente, Indra voulut fixer les montagnes dans la place qui leur était assignée. De sa foudre, terrible par ses cent carreaux, il leur coupa les ailes. Le seul Mênâca conserva les siennes.

Telle est l'antique [4] manifestation du grand Nârâyana sous la forme d'un sanglier; tel est le récit que les saints Brahmanes ont consigné dans les Pourânas, et que Crichna-Dwêpâyana nous a transmis au milieu de plusieurs autres histoires. Il faut bien se garder de le communiquer à des gens impurs, ingrats ou malfaisants. Mais ceux qui désirent de longs jours, de la gloire, des enfants, des triomphes, doivent écouter ce récit de la victoire des dieux; récit antique, contenu dans les Vèdes, procurant le bonheur, noble, fécond en bénédictions, capable de purifier tous les êtres, et donnant la victoire aux princes de la terre. O fils de Courou, je t'ai raconté en toute vérité et sans rien omettre l'histoire de l'avatare du grand sanglier. Sacrifier aux dieux et aux Pitris, c'est sacrifier à Vichnou lui-même, objet et matière du sacrifice. Adoration au grand sanglier, à Nârâyana, qui est la voie du monde, des dieux, de Brahmâ, de l'esprit, en qui vivent et prospèrent tous les êtres!

[2] L'expression sanscrite est plus forte, *qui auront été des héros de vérité et de libéralité, des héros dans le combat*, सत्यशूरा: दानशूरा: राणे शूराश्च.

[3] प्रकृतिं गता.

[4] आद्य, qui signifie peut-être aussi *première*.

DEUX CENT-VINGT-SIXIÈME LECTURE.

DESCRIPTION DU PALAIS D'HIRANYACASIPOU.

Vêsampâyana dit :

Telle fut l'apparition du sanglier : voici celle de l'homme-lion, qui donna la mort à Hiranyacasipou. Durant le Crita-youga le grand Hiranyacasipou, roi des Dêtyas, se livra à une pénitence rigoureuse. Pendant onze mille cinq cents ans[1] il habita le bord de l'eau[2], et garda le silence. Brahmâ, satisfait de ses austérités, de sa dévotion, de l'empire qu'il avait exercé sur tous ses sens, se présenta à lui sur un char brillant comme le soleil et traîné par des cygnes, escorté des Âdityas, des Vasous, des Sâdhyas, des Marouts, de tous les dieux, des Roudras, des Yakchas, des Râkchasas, des Kinnaras, des points cardinaux et intermédiaires, des rivières et des mers, des constellations, des heures, des planètes, des Dévarchis, des Brahmarchis, des Siddhas, des Saptarchis, des saints Râdjarchis, des Gandharvas, des Apsarâs. Le maître auguste des êtres animés et inanimés, le sage des sages, Brahmâ, entouré de tous ces dieux, dit avec bonté au Dêtya : « O pieux pénitent, je suis satisfait de tes mortifications « et de ta ferveur. Choisis toi-même ta récompense, et je comblerai tes « vœux. »

Alors le grand Asoura, heureux de ces paroles, prit devant le dieu la posture du *critândjali*, et lui répondit : « Je demande que parmi les dieux, « les Asouras, les Gandharvas, les Yakchas, les serpents, les Râkchasas, « les mortels et les Pisâtchas, nul ne puisse me donner la mort. O père « du monde, que les Richis, forts de leur pénitence, n'aient pas le pouvoir,

[1] Voyez tom. I, lect. LI, pag. 188.

[2] Je crois que j'ai eu tort, lect. XLI, de suivre le sens du dictionnaire pour traduire le mot जलोपवासः, lequel est ici remplacé par जलवासिन्. Ces deux mots, expliqués l'un par l'autre, me semblent désigner un pénitent qui vit sur le bord de l'eau. Voyez lecture CXXVIII, note 5.

« dans leur colère, de m'atteindre par leurs imprécations. Que je ne périsse « ni blessé par aucune espèce d'arme meurtrière, ni frappé par une pierre « ou par un arbre, ni saisi par le sec ou par l'humide; ni surpris d'aucune « autre manière. Que je ne meure ni dans le ciel, ni dans l'enfer, ni dans « l'air, ni sur la terre, ni pendant le jour ou la nuit. Que je ne succombe « que sous la force de celui qui, au milieu de mes officiers, de mes soldats « et des animaux qui nous servent de monture, triomphera de moi par « la puissance de son bras. Que je sois le soleil, la lune, l'air, le feu, « l'eau, le ciel, les constellations, les dix régions célestes, l'esprit qui « anime, le souffle qui détruit [3], Varouna, Indra, Yama, Couvéra, dieu des « richesses et roi des Kimpourouchas. Enfin que les armes divines [4] « soient dans le combat à ma disposition, et accourent à mon ordre, ô « roi des dieux, aïeul de tous les mondes. » Brahmâ lui répondit : « Je « t'accorde ces merveilleux priviléges. Ton vœu sera rempli, compte sur « ma faveur. »

Il dit, et disparut dans les airs, retournant dans sa brillante demeure, accompagné des Brahmarchis. Cependant les dieux, les serpents, les Gandharvas et les Richis, qui venaient d'entendre ces paroles, osèrent adresser leurs remontrances au père commun des êtres : « Fort d'un pareil privi« lége, cet Asoura nous donnera la mort. Ayez pitié de nous, grand dieu, « et avisez plutôt au moyen de perdre notre ennemi. » Le dieu, premier auteur de tous les êtres, créateur des sacrifices, l'Éternel à la fois esprit et matière, en entendant ces mots qui intéressaient tous ces êtres dont il est le père, rassura les dieux, sur qui ses paroles produisirent l'effet d'une onde rafraîchissante : « O dieux, leur dit-il, l'Asoura ne peut manquer de « recueillir le fruit de sa pénitence; mais Vichnou saura bien borner ses « prétentions, et l'arrêter par un coup mortel. » Après cette réponse du dieu qui sortit jadis du lotus, les dieux retournèrent avec joie dans leurs demeures.

A peine le Dêtya Hiranyacasipou jouissait-il du privilége qu'il avait reçu, que déjà il opprimait tous les êtres. Les saints Mounis dans leurs ermi-

[3] Tel est le sens que j'ai donné à ces deux mots अहङ्कार *ahancâra* et क्रोध *crodha*. Deux des manuscrits à la place d'अहङ्कार donnent अहं काम : *aham câmah*. Voy. tom. I, lect. I, pag. 5 et 6.

[4] Voyez tom. I, lect. III, pag. 18.

tages se trouvaient exposés à ses violences; leur piété, leur pénitence ne pouvait les garantir. Le puissant Asoura, déclarant la guerre à tous les dieux, soumit les trois mondes, et établit sa demeure dans le Swarga. Poussé par l'orgueil et par sa propre destinée, il n'admit plus aux sacrifices que les Dêtyas, à l'exclusion des dieux. C'est alors que les Âdityas, les Sâdhyas, les Viswas, les Vasous, les Roudras, tous les ordres des dieux, les Yakchas, les saints Maharchis se présentèrent devant le puissant Vichnou, dieu des dieux, maître du sacrifice et de la science divine, qui est, qui a été et qui sera, éternel objet des hommages du monde : ils implorèrent sa protection. « Illustre Nârâyana, lui dirent-ils, nous venons demander votre « secours. Vous êtes notre soutien, notre maître, notre dieu; nous vous « reconnaissons comme bien supérieur à Brahmâ et à tous les autres. O sei- « gneur, dont l'œil ressemble à la feuille du lotus, ô souverain vainqueur « de tous vos ennemis, sauvez-nous de la fureur des enfants de Diti. » Vichnou leur répondit : « Dieux immortels, cessez de craindre; que ma « parole vous rassure; avant peu vous rentrerez en possession du ciel. Je « saurai donner la mort à ce Dêtya, environné de toute son armée, orgueil- « leux du privilége qu'il a obtenu et placé hors de l'atteinte de vos coups. »

Il dit, et, congédiant les dieux, il pensa au moyen de détruire Hiranyacasipou. « Ce prince, se dit-il, depuis quelque temps habite l'Himâlaya; « choisissons une forme qui me permette de vaincre cet Asoura. » Et en même temps il apparut sous une forme qui n'existe pas dans la nature, celle de l'*homme-lion*, terrible pour les Dêtyas, les Dânavas et les Râkchasas. Le dieu prit avec lui pour compagnon Oumcâra [5], et se dirigea vers la demeure d'Hiranyacasipou, environné, comme le soleil, d'un éclat vif et brillant, de même que la lune est entourée d'une lumière douce et gracieuse [6]. La moitié de son corps est d'un homme, l'autre moitié d'un lion; il frappe ses deux mains l'une contre l'autre.

Bientôt il arrive au palais d'Hiranyacasipou, vaste, brillant, délicieux, divin, réunissant tous les genres d'agrément, large de cent *yodjanas*, haut

[5] Je ne sais quel est ce personnage allégorique. Je remarquerai seulement qu'au commencement de la CCXXI[e] lecture nous avons vu le créateur prononçant le mot *oum*, et méritant pour cette raison le nom d'*Oamcâra*. Plus bas dans la CCLVII[e] lecture, au lieu d'*Oamcâra* on lit *Hoûmcâra*.

[6] Cânti ou la Grâce est considérée comme une des maîtresses du dieu de la lune. Voyez tom. I, lecture XCVII, pag. 416.

de cinq, long de cent cinquante. Aussi solide que resplendissant, ce palais, aimable séjour du bonheur et du plaisir, garni de siéges magnifiques, pourvu d'eaux intérieures, est l'ouvrage de Viswacarman. On n'y connaît ni la maladie, ni le chagrin, ni la fatigue. Des arbres, brillant de tout l'éclat des pierres précieuses, chargés de fruits et de fleurs, étalent leur feuillage bleu, jaune, noir, blanc, rouge, et se couronnent de mille festons. En ces lieux le ciel se couvre de nuages blanchâtres, et semble se plonger dans les ondes limpides. L'intérieur de cette riante demeure, non moins élégante que magnifique, est orné de riches divans, et parfumé de divines odeurs. On admire non-seulement la beauté de cette habitation, mais aussi sa situation sous un ciel salubre, où l'air, tempéré par un heureux mélange de chaud et de froid, n'expose les habitants ni aux incommodités de la toux, ni aux inconvénients de la soif ou de l'accablement. Des colonnes de pierres précieuses, aussi variées pour leur forme que merveilleuses pour leur éclat, soutiennent ce palais immortel, qui s'élève jusque dans le ciel, et, splendidement illuminé par les feux du soleil et de la lune, brille comme un rival de l'astre du jour. Tous les plaisirs que peuvent souhaiter les mortels et les dieux s'y trouvent rassemblés : les mets les plus agréables et les plus délicats[7], les guirlandes les plus odorantes, des plantes toujours couvertes de fleurs et de fruits, au moment de la chaleur des eaux fraîches, au moment du froid des eaux chaudes, des arbres dont la cime est couronnée de fleurs, dont le tronc sert d'appui aux lianes rampantes, et qui d'un dôme[8] de rameaux ombragent les torrents et les rivières.

Telle était la scène qui se présentait aux yeux de Vichnou : arbres agréables et variés, fleurs odoriférantes, fruits délicieux, ondes fraîches, ruisseaux charmants, étangs couverts de lotus bleus, blancs et rouges, aux cent feuilles et doucement parfumés. Quel spectacle que ces étangs fréquentés par les cygnes, les flamants, les oies, les sarcelles, les grues, les orfraies, les canards, résonnant au loin des cris divers de ces oiseaux, formés d'une eau pure comme le cristal, et cachés sous l'ombrage des arbustes à fleurs jaunes! Quelle variété dans ces arbres chargés de bril-

[7] *Bhakchya* et *bhodjya* : voyez tom. II, lecture CXXXVII, pag. 62, note 25.

[8] वितान *vitâna*.

lantes couronnes de fleurs et riches en parfums suaves, tels que le *kétaka*[9], l'*asoca*[10], le *sarala*[11], le *pounnâga*[12], le *tilaca*[13], l'*ardjouna*[14], le *tchoûta*[15], le *nîpa*[16], le *nâgapouchpa*[17], le *cadamba*[18], le beau *vacoula*[19], le *priyangou*[20], le *pâtali*[21], le *sâlmali*[22], le *haridrou*[23], le *sâla*[24], le *tâla*[25], le *priyâla*[26], l'agréable *tchampaca*[27], et bien d'autres encore qui de leur éclat décorent ce magnifique séjour! Rouges comme le corail, pareils à une forêt tout en feu, larges et touffus, hauts de plusieurs coudées, on voyait encore, non moins éclatants que l'*ardjouna* et que l'*asoca*, le *vandjoula*[28], le *varouna*[29], le *vatsanâbha*[30], l'*asana*[31], le *tchandana*[32], le *jasmin*[33] noir et jaune, l'*aswattha*[34], le *tindouca*[35], le *prâtchînâmalaca*[36], le *lodhra*[37], le *mallicâ*[38], le *bhadradârou*[39], l'*âmrâtaca*[40], le *djambou*[41], le *lacoutcha*[42], le *sêlabâluoca*[43], le *sardja* résineux, le *coundourou*[44], le *patanga*[45], le *coutadja*[46], le *couravaca*[47] rouge, l'*agourou*[48], le *bhavya*[49], le *dâdi-*

[9] *Pandanus odoratissimus.*

[10] *Jonesia asoca.*

[11] *Pinus longifolia.*

[12] *Rottleria tinctoria.*

[13] Arbre appelé communément *tila.*

[14] *Pentaptera arjuna.*

[15] *Mangifera indica*, le manguier.

[16] Nom du *nauclea cadamba* ou du *nîlâsoca.*

[17] Ce mot convient à trois arbres, au *rottleria tinctoria*, au *mesua ferrea* (*nagesar*), et au *michelia champaca.*

[18] *Nauclea cadamba.*

[19] *Mimusops elengi.*

[20] Cet arbre porte communément le même nom.

[21] *Bignonia suaveolens* (*trumpet flower*).

[22] *Bombax heptaphyllum* (*silk cotton tree*).

[23] Arbre dont le nom n'est pas désigné.

[24] *Shorea robusta* (*sâl tree*), autrement *sardja.*

[25] *Borassus flabelliformis*, le palmier.

[26] *Buchanania latifolia* (*piyal*).

[27] *Michelia champaca.*

[28] *Dalbergia ougeinensis.*

[29] *Tapia cratæva*, ou *capparis trifoliata.*

[30] Le dictionnaire ne donne ce mot que comme le nom d'un poisson.

[31] *Pentaptera tomentosa.*

[32] *Siriam myrtifoliam* (sandal).

[33] En sanscrit *soumanas*. Ce mot se dit encore du *nimba* (*melia azidarachta*).

[34] *Ficus religiosa.*

[35] *Diospyros glutinosa*, espèce d'ébénier.

[36] *Flacourtia cataphracta.*

[37] *Symplocos racemosa.*

[38] *Jasminum zambac.*

[39] *Pinus devadara.*

[40] *Spongias mangifera* (*hog-plum*).

[41] *Eugenia jambolana* (*rose apple*, jambosier).

[42] *Artocarpus lacucha.*

[43] Le dictionnaire dit *élabâlouca.*

[44] *Boswellia thurifera* (*olibanum tree*).

[45] Espèce de sandal. Ce nom est masculin.

[46] *Echites antidysenterica*, communément *coraya.*

[47] Espèce de *barleria* ou *jhinti*, dont la fleur est de couleur pourpre.

[48] *Aquilaria agallocha* (*aloe tree*).

[49] Nom du *câmaranga* (*averhoa carambola*).

ma[50], le *vîdjapoûraca*[51], le *câlîyaca*[52], le *doucoûla*[53], le *hingou*[54], le *télaparnica*[55], le *khardjoûra*[56], le *nârikéla*[57], le *tcharmavrikcha*[58], la *harîtakî*[59], le *madhoûca*[60], le *saptaparna*[61], le *bilwa*[62], le *pârâvata*[63], le *panasa*[64], le *tamâla*[65], tous chargés de bouquets de fleurs, de branches de diverses couleurs, tous remarquables par leurs fleurs, leurs feuilles et leurs fruits. Je n'ai cité que quelques-uns des arbres qui embellissaient cet heureux séjour : beaucoup d'autres encore y déployaient leur brillant feuillage et leurs fruits merveilleux; sous ces ombrages s'agitaient les perdrix, les paons[66], les Cokilas, les Saricâs[67], les faisans, enfin une foule d'oiseaux rouges, jaunes, empourprés, qui se regardaient mutuellement avec plaisir.

DEUX CENT-VINGT-SEPTIÈME LECTURE.

COUR D'HIRANYACASIPOU.

Vêsampâyana dit :

Dans ce palais le roi des Dêtyas, Hiranyacasipou était assis sur un trône orné de peintures, long de quatre cents *nalwas*, brillant comme le soleil, et couvert de magnifiques tapis. Ses pendants d'oreilles étaient d'or, et par son éclat ce prince effaçait tout autour de lui. Un vent agréable apportait en ces lieux un air embaumé. Là les Gandharvas et les Apsarâs réunis faisaient

[50] Le grenadier.

[51] Nom du citronnier.

[52] Espèce de sandal, ou bien d'*agallochum*.

[53] Le dictionnaire ne donne pas de renseignement sur ce mot.

[54] *Assa fœtida*.

[55] Espèce de sandal.

[56] *Phœnix sylvestris*, le dattier.

[57] Le cocotier.

[58] Je ne trouve rien sur cet arbre, que le manuscrit de M. Tod écrit *dharmavrikcha*. Le *bhoûrdja* (*bhoj*), espèce de bouleau dont l'écorce sert pour écrire, porte aussi le nom de *tcharmin*.

[59] *Terminalia chebula*.

[60] *Bassia latifolia*.

[61] *Alstonia scholaris*.

[62] *Œgle marmelos* (*bel*).

[63] Espèce d'ébénier.

[64] *Artocarpus integrifolia* (*jaca tree*, le jaquier).

[65] *Xanthocymus tinctorius*.

[66] शतपत्र *satapatra*. Ce mot se dit aussi des grues, des perroquets et des piverts.

[67] *Turdus salica*, ou bien *gracula religiosa* (*maina*).

entendre autour de lui des chants divins. Viswâtchî, la tendre Sahadjanyâ, la noble Sôrabhéyî, Samîtchî, Poundjicasthoulâ, Misrakésî, Rambhâ, la riante Tchitrasénâ, Ghritâtchî aux beaux yeux, Ménacâ, Ourvasî, et d'autres Apsarâs par milliers, toutes habiles dans l'art de la danse et du chant, attendent les ordres d'Hiranyacasipou.

Lui, paré de riches vêtements, s'élève au milieu de ses mille épouses. Autour de leur souverain sont placés tous les fils de Diti, fiers des priviléges qu'il a obtenus : Bali, Virotchana, Naraca vainqueur de la terre, Prahlâda [1], Vipratchitti, le grand Gavichtha [2], Tchacrahantri, Crodhahantri, Soumanas, Soumati, Ghantodara, Mahâpârswa, Crathana, Pithara, Viswaroûpa, Souroûpa, le brillant Viroûpâkcha, Dasagrîva, Bâlin, Méghavâsas, Mahâravas, Ghantâbha, Vicatâbhi, Samhrâda, Tchandratâpana, enfin tous les Dêtyas et Dânavas, ornés de pendants d'oreilles, parés de guirlandes, habiles dans tous les arts et surtout dans celui de la parole, héros immortels et heureux de la fortune de leur chef. Telle était la cour du grand Hiranyacasipou. D'autres arrivaient sur des chars aussi resplendissants que des astres, couverts de vêtements magnifiques et de riches parures, ornés de festons de fleurs, chargés d'armures étincelantes; leurs drapeaux flottants, leurs superbes chevaux, leurs membres entourés de bracelets comparables à l'arc d'Indra, leur taille qui les faisait ressembler à des montagnes, leurs aigrettes d'or aussi éclatantes que des soleils, tout se réunissait pour exciter l'admiration. Au milieu de ce palais rayonnant d'or et de pierreries, formé de plates-formes [3] et de terrasses [4] admirables, garni de faîtes pointus [5] et de fenêtres [6] élégantes, apparut tout à coup l'homme-lion, qui vint étonner de sa vue le Dêtya tout couvert d'or, de fleurs et de perles, brillant comme l'astre du jour, et entouré de ses innombrables sujets.

[1] Autrement Prahrâda.

[2] Au lieu de *Gavichtha* le manuscrit dévanâgari de Paris donne *Garichtha*, lect. XLI, t. I, pag. 191.

[3] Ainsi est traduit le mot वेदिका *védicâ*, lequel m'a semblé désigner, lect. CCXX, note 1, un plateau de montagne ombragé, et qui me paraît ici s'entendre d'une plate-forme, peut-être couverte d'une toile.

[4] वीथिका *vîthicâ*.

[5] दन्त *danta*.

[6] गवाक्ष *gavâkcha*.

DEUX CENT-VINGT-HUITIÈME LECTURE.

DISCOURS DE PRAHLADA A SON PÈRE.

Vêsampâyana dit :

Tel que le disque menaçant de Câla, ou tel qu'un feu couvert de cendres, ainsi se montre l'homme-lion, dont les cheveux sont retenus par un nœud sur le devant de la tête, et dont la forme brille comme la lune en son plein. « Voyez donc, s'écrièrent les Dânavas et Hiranyacasipou lui-« même, voyez cette figure qui ressemble à une conque, à une jarre ou « bien à la lune. » Pendant qu'ils parlaient ainsi en riant, le vaillant fils d'Hiranyacasipou, Prahlâda, fut averti que cet homme-lion avait à remplir une mission de mort : il le vit avec l'œil divin [1], tandis que les autres tout étonnés ne découvraient dans cet être extraordinaire qu'une masse comparable à une montagne d'or.

Prahlâda dit à Hiranyacasipou : « Grand roi, prince puissant, souverain « des Dêtyas, c'est la première fois que cette figure d'homme-lion nous « apparaît : jusqu'à présent nous n'en avons point entendu parler. Quelle « est donc cette forme admirable et divine, qui tient d'une nature toute « spirituelle, forme terrible et menaçante pour les Dêtyas? Nous ne pou-« vons nous empêcher de l'admirer. Dans ce corps nous voyons les dieux, « les mers, les fleuves, l'Himâlaya, le Pâripâtra et les autres montagnes « célèbres, Tchandramas et les constellations, les Âdityas, les Aswins, Cou-« véra, Varouna, Yama, Indra l'époux de Satchî, les Marouts, les Gan-« dharvas, les saints Richis, les serpents, les Yakchas, les Pisâtchas, les ter-« ribles Râkchasas; sur son front brillent Brahmâ et le dieu surnommé « *Pasoupati* [2]; en lui sont renfermés tous les êtres animés et inanimés. Nous-« mêmes, Dêtyas, nous l'accompagnons; en lui sont et toute cette cour et ces

[1] Voyez tom. I, lecture XVIII, pag. 87, et lecture LVIII, pag. 268.

[2] Épithète de Siva, laquelle signifie *maître des animaux*.

« chars innombrables. Dans cet homme-lion, ô roi, je vois les trois mondes « et l'ordre éternel, comme on voit la terre dans la lune, quand elle est « sereine. En lui se trouvent le grand Pradjâpati, Manou, les planètes, « les *yogas*, la terre et le ciel, les météores, la constance, le souvenir, la « passion, la vérité, l'obscurité, la pénitence, l'illustre Sanatcoumâra, les « Viswas, les divines Apsarâs, la colère, le désir, la joie, l'orgueil, l'erreur, « tous les Pitris. »

Ainsi parla avec fermeté au terrible roi des Dêtyas son propre fils Prahlâda; puis, s'arrêtant, il resta la tête baissée et plongé dans ses sages méditations.

DEUX CENT-VINGT-NEUVIÈME LECTURE.

ARMES D'HIRANYACASIPOU.

Vêsampâyana dit :

Après avoir entendu ce discours de Prahlâda, Hiranyacasipou dit aux Dânavas assemblés : « Qu'on arrête ce lion extraordinaire, et, pour lever « toute espèce de doute, qu'on le tue. » A ces mots tous les Dânavas environnent ce terrible ennemi, et cherchent à l'effrayer de leur nombre. Mais ce lion, la bouche ouverte comme la Mort, pousse un cri qui ébranle le palais. Aussitôt Hiranyacasipou, déployant sa merveilleuse puissance, épuise sur lui les armes formidables qu'il a jadis enlevées à tous les dieux : c'est d'abord, la première de toutes, le *danda* [1] fécond en terreurs, les grands et terribles disques de Câla et de Vichnou, celui de Dharma, nommé l'*invincible*, ceux d'Indra et des Richis, enfin celui de Pitâmaha [2], fameux dans les trois mondes, la foudre, et celle qui gronde dans le temps sec, et celle qui éclate dans le temps humide, le trident redoutable, l'os

[1] Sceptre ou bâton, lequel est le symbole de l'autorité.

[2] Surnom de Brahmâ, signifiant *pater magnus*.

de mort[3] et la massue, le trait divin appelé *Brahmasiras*[4], ceux d'Îsa et d'Indra, ceux qui se trouvent formés de feu, de froid, de vent, le collier de crânes humains[5], la lance incomparable, le trait de Crôntcha[6], l'Hayasiras[7], celui de Soma formé de frimas[8], ceux des Pisâtchas et des serpents, non moins étonnants que les autres, les armes qui causent l'évanouissement[9], qui dessèchent[10], qui brûlent[11], qui font pleurer[12], bâiller[13], ou tomber[14], le trait pesant de Twachtri, la massue de Câla qui ébranle tout et que rien ne peut ébranler, le *Samvarttana*[15], l'arme de la magie, le trait des Gandharvas, le Nandaca[16], le glaive par excellence, l'arme qui paralyse[17] et celle qui agite[18], le trait de Varouna et celui de Pasoupati, dont l'atteinte est inévitable. Voilà tout ce qu'Hiranyacasipou lance à l'homme-lion : ainsi l'on jette l'offrande de beurre dans le feu qui n'en brille qu'avec plus d'éclat. L'Asoura couvre son ennemi de ses traits enflammés, de même que le soleil en été couvre l'Himâlaya de ses rayons.

L'armée des Dêtyas, pareille à l'océan soulevé, et poussée par le vent de la colère, environne Hari de tout côté et l'attaque avec des épées, des lacets, des tridents, des massues, des haches d'armes, des traits fulminants, des pierres, de grands arbres, des quartiers de rochers, des mortiers armés de pointes, des instruments qui brûlent cent ennemis et de lourds *dandas*. Mais Hari est resté inébranlable. Les Dânavas jettent leurs lacets, et s'élancent sur lui avec la rapidité de la foudre d'Indra; ils lèvent leurs bras, brandissant leurs *dandas*, et pareils à des serpents à trois têtes; leurs membres sont ornés de tresses d'or, d'anneaux, de bracelets, de guirlandes, et de rivières de perles, qui brillent sur leur corps comme des files de cygnes aux ailes étendues. Leurs têtes, s'agitant avec l'impétuosité du vent, apparaissent

[3] कङ्काल *cancâla*. On donne à Siva le surnom de *Cancâlamâlin*, parce qu'il porte une guirlande formée d'os humains. Il existe une légende dans laquelle le Mouni Dadîtchi se dévoue à la mort, pour que les dieux s'arment de ses os contre les Dêtyas.

[4] Voyez tom. I, lect. XXV, pag. 114.

[5] कापाल *câpâla*. Telle est la parure du dieu Siva.

[6] Voyez tom. I, lect. XLVI, pag. 217.

[7] Ce mot signifie *tête de cheval*.

[8] Voyez tom. I, lect. XLVI, pag. 216.

[9] Le *Mohana*.

[10] Le *Sochana*.

[11] Le *Santâpana*.

[12] Le *Vilâpana*.

[13] Le *Djrimbhana*.

[14] Le *Pâtana*.

[15] Arme qui doit tout *bouleverser*.

[16] Nom particulier que l'on donne au glaive du dieu Vichnou.

[17] Le *Prasthâpana*.

[18] Le *Pramathana*.

sous leurs nombreux ornements d'or avec l'éclat des rayons du soleil levant. D'un autre côté, au milieu de tous ces traits enflammés qui l'entourent, Hari s'élève comme une montagne couverte de nuages noirs et orageux, de profondes cavernes et d'arbres majestueux. Malgré ces traits innombrables dont il est de tout côté assailli par les courageux Dêtyas, le dieu ne tremble pas plus que le superbe Himâlaya; et ces ennemis, brûlés par les feux que lance l'homme-lion, frémissent de crainte, aussi agités que les flots de l'océan soulevés par le vent.

DEUX CENT-TRENTIÈME LECTURE.

L'HOMME-LION ATTAQUÉ PAR LES DANAVAS.

Vêsampâyana dit :

Ainsi les Asouras, enflammés de colère et l'arc tendu, dirigeaient vers un seul but leurs flèches rapides, terribles comme les coups que porte Câla à la fin des siècles. Ces combattants furieux apparaissent sous mille formes diverses; on voit dans cette foule des têtes d'âne, de poisson, de serpent, de cerf, de porc, de cygne, de coq, de corbeau, de vautour, de crocodile, de dragon à cinq gueules. Les uns ressemblent à un petit soleil ou bien au sombre Kétou [1], au disque lunaire, ou à une demi-lune; les autres à un feu brûlant, à l'éclair ou bien au météore enflammé; d'autres ouvrent une bouche béante ou dressent trois têtes menaçantes; fiers de leur nombre, ils lancent une grêle de flèches à ce lion invulnérable, qui, pour sa masse, est comparable au mont Kêlâsa; cependant c'est en vain qu'ils épuisent leur rage contre cet ennemi. Tels que des serpents irrités qui soufflent leur venin, ils adressent leurs traits à la poitrine du lion; mais ces traits si redoutables se perdent dans l'air comme ces vaines lueurs qui traversent le ciel et tombent sur la montagne. Alors les Dânavas, outrés de dépit, saisissent leurs disques divins et resplendissants, et les jettent rapidement

[1] Le nœud descendant personnifié.

au formidable adversaire qui les brave. Le ciel est encombré de tous ces disques qui le traversent, tels que le soleil, la lune et les planètes, quand ces astres lanceront leurs dernières clartés : ils viennent tous avec leurs rayons flamboyants s'engouffrer dans la bouche du lion, et disparaissent comme les astres les plus éclatants au sein d'un vaste nuage.

Hiranyacasipou prend une lance d'or tout enflammée et la jette avec force. Le lion la voit arriver, et d'un seul cri[2] terrible brise cette lance qui tombe à terre en éclats lumineux, semblable au météore ardent qui se précipite du ciel. De tous les arcs des Dêtyas partent de loin des flèches qui se suivent, pareilles à une guirlande brillante de feuilles de lotus noir. Hari, par ses cris, par ses bonds, écarte et fend cette armée, comme le vent abat le sommet des pointes de gazon. Ses ennemis lui envoient à travers les airs une grêle de pierres, des fragments de rochers, des débris de collines qui tombent lourdement sur son corps, après avoir rempli l'espace des dix régions célestes ainsi que de larges météores. Mais le dieu, aussi remarquable par sa légèreté que par sa force, restait inébranlable, inspirant une terreur qu'il ne ressentait pas, et non moins inébranlable que le Mandara battu vainement par les mers.

A cette pluie de pierres succéda une autre pluie, mais d'une nature humide et sortie d'un vaste rideau de nuages, qui tout à coup vint cerner l'horizon et les points principaux et intermédiaires des régions célestes. Ces nuages, le vent, les éclairs, ces torrents de pluie avaient de tout côté répandu les ténèbres; le ciel et la terre semblaient se tenir. Mais ces ondes désordonnées ne touchaient même pas le lion, et, par un effet de sa puissance magique, elles ne tombaient pas d'à-plomb, mais obliquement.

Voyant qu'ils l'avaient inutilement attaqué par ces deux pluies de pierres et d'eau, les Dânavas employèrent une arme magique formée d'air et de feu, et qui, dans sa course rapide, brûlait tout à travers les airs. Mais ce trait, couronné de flammes dévorantes, et imaginé par le roi des Dêtyas lui-même, malgré son ardeur, ne put rien sur celui qui est souverainement ardent. L'époux de Satchî, le dieu aux mille yeux, Indra, rassemblant ses nuages, éteignit ces feux sous un déluge d'eau. Cette arme magique se trouvant anéantie, les Dânavas, réduits à leurs derniers moyens, créèrent une vaste

[2] Ce cri est représenté par le son हुम् *houm.*

obscurité qui couvrit le monde; mais le dieu, s'enveloppant de sa propre splendeur, brilla tel que l'astre du jour, et ses ennemis virent avec effroi sa triple aigrette[3], qui sur son front sourcilleux formait comme trois gerbes lumineuses, semblable au Gange qui s'écoule par une triple voie[4].

DEUX CENT-TRENTE ET UNIÈME LECTURE.

TERREUR UNIVERSELLE.

Vêsampâyana répond :

Les Dêtyas, trompés dans l'espoir que leur donnait leur science magique, abattus et découragés, demandent l'intervention d'Hiranyacasipou lui-même. Celui-ci, enflammé de colère, comme s'il devait tout brûler du feu qui le dévore, s'élance, et sous son poids ébranle la terre. Toutes les mers en sont troublées, les collines tremblent avec les forêts qui les couronnent. Le courroux du Dêtya répand les ténèbres sur le monde, où l'œil ne peut plus rien distinguer. En ce moment les sept vents, Avaha, Pravaha, Vivaha, Parâvaha, Samvaha, le puissant Oudvaha, et Parivaha[1], fameux par les craintes qu'ils inspirent, se trouvent détournés de leur route céleste. Les météores, qui n'apparaissent qu'aux derniers jours du monde, se montrent en toute liberté. La lune, sans règle et sans mesure[2], erre dans les constellations. La nuit règne au ciel, où brillent les planètes et les étoiles. Le soleil, en plein jour, perd sa splendeur. On ne voit plus dans les airs qu'un vaste cadavre[3] d'une couleur noire, d'où s'exhale une épaisse et horrible fumée, qu'échauffe la présence de l'astre voilé. Des soleils effrayants s'élèvent dans le ciel, et

[3] Dans la lecture CCXVIII, Vrichâcapi est aussi représenté avec une triple aigrette.

[4] Suivant la mythologie, le Gange se partage en trois courants qui forment le Gange céleste, le Gange terrestre, et le Gange des enfers.

[1] Voyez lecture CXCV, note 2. Voyez aussi la lecture III, tom. I, pag. 25.

[2] अयोगत : *ayogatah* (*sans suivre les Yogas*).

[3] कबन्ध *cabandha*.

au lieu de sept rayons[4] lumineux ne présentent que sept mèches fumantes. Les planètes dirigent leur course au-dessus de la lune[5]. Soucra[6] et Vrihaspati[7], placés à droite et à gauche, Sanêstchara[8], au corps rouge, à la lumière sanglante, enfin tous les corps célestes vont occuper des postes trop élevés pour eux, et qu'ils ne prennent qu'à la fin des âges. Le Dieu de la lune, dont la marche est entravée par les constellations et les sept[9] planètes, au grand détriment des êtres animés et inanimés, ne songe plus à ses amours pour Rohinî. Saisi par Râhou[10], il heurte contre des comètes formidables et brûlantes, qui tombent sur lui. Le roi des dieux n'envoie plus à la terre que des pluies de sang. Du haut des airs se précipite un météore qui brille comme l'éclair et retentit comme la foudre. Tous les arbres se couvrent de fleurs et de fruits hors de la saison : abondance funeste, présage mortel pour les Dêtyas. Le fruit naît sur le fruit, la fleur sur la fleur. Les figures de tous les dieux ouvrent et ferment les yeux, rient et pleurent, gémissent profondément, jettent de la fumée ou des flammes, comme si elles annonçaient la fin du monde. Les animaux sauvages et domestiques, et les oiseaux, poussent des cris horribles à la vue de ce lion qui soutient un si terrible combat. Les fleuves épouvantés retournent vers leur source. Au milieu de la nuit profonde qui semble présager la dernière catastrophe, les régions célestes apparaissent comme couvertes d'une poussière rouge. Le figuier sacré[11] ne reçoit plus les hommages accoutumés : abattu par la violence du vent, il se brise en gémissant. L'ombre a cessé de tourner autour des êtres qu'elle accompagnait autrefois. Durant l'obscurité, une matière visqueuse et pareille au miel est tombée sur le palais d'Hiranyacasipou, et a pénétré dans son arsenal et dans sa salle d'armes, où tourbillonne encore une sombre fumée.

A la vue de tous ces prodiges, le Dêtya s'adresse à Soucra, son *pourohita*[12], et lui dit : « Prêtre divin, que signifient tous ces phénomènes? J'ai le plus « grand désir de savoir ce qu'ils annoncent. » Soucra lui répondit : « O roi

[4] Les Indiens donnent au feu sept rayons ou sept flammes.

[5] Nous avons vu ailleurs que les Indiens considèrent la lune comme la plus élevée des planètes. Voyez lect. LXXV, tom. I, pag. 318.

[6] Vénus.

[7] Jupiter.

[8] Autrement appelé *Sani*, Saturne.

[9] Ordinairement les Indiens en comptent neuf, en y comprenant les deux nœuds sous les noms de *Râhou* et de *Kétou*.

[10] Le nœud ascendant, l'éclipse personnifiée.

[11] *Vata* (*ficus indica*).

[12] Prêtre de la famille.

« des Asouras, retiens bien ce que je te déclare à l'occasion de ces prodiges menaçants. Quand de semblables présages se montrent dans un empire, le prince est averti qu'il va perdre et le trône et la vie. Vois donc « si la science t'indique les moyens de prévenir ici ce résultat. Certes, ô « roi, le danger est grand. » Ainsi parla Soucra à Hiranyacasipou; puis il le bénit [13] et retourna dans sa demeure.

Après son départ, le roi des Dêtyas médita longtemps sur sa position : le malheureux se rassurait en se rappelant les paroles de Brahmâ. Cependant il était clair que tous ces prodiges effrayants, et beaucoup d'autres encore, venaient de Câla, proclamant d'avance la victoire des Souras, la mort des Asouras et de leur prince. Alors Hiranyacasipou, brandissant sa massue, accourt avec impétuosité, et sous les pas du Dêtya courroucé le monde entier tremblait. Ce prince irrité et se mordant la lèvre apparaissait tel que l'antique sanglier. La terre frémit de ses mouvements : du sein des montagnes ébranlées dans leurs fondements s'élancent les grands serpents éperdus de crainte, vomissant de leurs gueules la flamme et le venin, serpents à quatre, à cinq, à sept têtes, tels que Vâsouki [14], Takchaca, Carcotaca, Dhanandjaya, Élâpatra, Câlîya, le robuste Mahâpadma. Le serpent aux mille têtes, qui sur son étendard porte un palmier d'or [15], l'immortel Sécha, gardien inébranlable de la terre, se trouve lui-même ébranlé. Les brillants soutiens du globe, qui ont leurs pieds dans l'eau, participent à la commotion générale. Les serpents, heureux habitants du Pâtâla, sont effrayés, et leur trouble se communique aux ondes tranquilles qui coulent dans ce même lieu et qui leur doivent leur éclat. Tout s'émeut à la fois; la Bhâgîrathî [16], la Sarayoû, la Côsikî [17], l'Yamounâ, la Câverî, la Crichnavennâ [18], l'illustre Souvennâ [19], la Godâvarî, la Tcharmanvatî, le Sindhou, le roi des fleuves et des rivières, le Sona qui sort du Mécâla, et dont les ondes ont l'éclat des pierres précieuses, la paisible Narmadâ [20], la Tchêtra-

[13] Il lui dit *swasti* (*benè est*).

[14] Voyez tom. I, lect. III, pag. 22.

[15] Le serpent Sécha s'est incarné sous la forme de Baladéva, lequel porte sur son étendard un palmier.

[16] *Bhâgîrathî* est un nom du Gange. Voyez tom. I, lect. XV, pag. 71. Presque tous les autres noms de rivières ici mentionnées se retrouvent dans la CXVIII° lecture. Voyez les notes de cette lecture.

[17] Rivière du Bahar, aujourd'hui *Cosi* ou *Cousa*.

[18] Les mss. dévanâgaris portent *Crichnavénâ*.

[19] La même sans doute que la Vennâ de la CXVIII° lecture.

[20] Le Nerbudda.

vatî, la Gomatî, bordée de riches pâturages, la Saraswatî, la Mahî, la Câlamahî, la Tamasâ, la Pouchpavâhinî, la Sîtâ[21], l'Ikchoumatî, la grande Dévicâ[22], le Djâmboûnada[23], resplendissant de l'éclat des pierres précieuses, et orné de mines d'or, le grand Lohitya[24], entouré de rochers et de forêts magnifiques. Dans ce tumulte s'agite et tremble la ville des Côsicâras[25], le Drâvida[26] tout brillant d'or, le pays des illustres Mâgadhas[27], des Pôndras, des Bangas, des Souhmas, des Mallas[28], des Vidéhas, des Mâlavas, des Câsis, des Cosalas; le palais du fils ailé de Vinatâ, construit par Viswacarman sur le sommet du Kêlâsa; la mer aux ondes rouges, aux flots orageux, appelée *Lohitya;* celle qu'on nomme *Kchîroda*[29], et qui a la couleur d'un nuage doré; le mont Oudaya, élevé de cent *yodjanas,* habité par les serpents et les Yakchas, étalant ses plateaux et ses arbres aussi éblouissants que l'or, aussi resplendissants que le soleil, et couverts de *sâlas*[30], de palmiers, de *tamâlas*[31], de *carnîcâras*[32] fleuris; le mont Ayomoukha, riche en métaux; le brillant Malaya[33], embaumé par ses bois de *tamâlas;* la région des Sourâchtras[34], des Soubâhlîcas[35], des Soûrâbhîras, des Bhodjas, des Pândyas, des Calingas[36], des Tâmraliptacas[37], des Ôdras[38], des Vâmaboûlas[39], des Kéralas[40]. La crainte et la confusion s'étendent jusqu'au séjour des dieux, parmi les Apsarâs, même dans l'inaccessible demeure d'Agastya, fré-

[21] On dit que la Sîtâ est une des quatre branches du Gange céleste, laquelle coule vers l'est dans le Bhadrâswa.

[22] Wilfort croit que la *Dévicâ* est la même que la Sarayoû. Cependant les tables géographiques les distinguent ainsi que mon texte.

[23] Rivière descendant du Mérou, et que les poëtes représentent comme le Pactole indien.

[24] Cette rivière doit couler dans la presqu'île orientale de l'Inde.

[25] Je n'ai aucune notion sur ce mot.

[26] La côte de Coromandel.

[27] Le Bahar méridional. Quant aux autres noms de peuples, voyez la lecture xc, tom. I, pag. 385.

[28] Suivant Quinte-Curce, les Malli sont sur les bords de l'Hydraote, au delà de l'Acésine.

[29] Le Varâsanhita place dans l'est une rivière Lohitya, et une mer qu'il appelle *Kchîroda.*

[30] *Sâl-tree.*

[31] *Xanthocymus tinctorius.*

[32] *Pterospermum acerifolium*, communément *Caniyar.*

[33] Les Ghates occidentales.

[34] Surate.

[35] Je suppose que c'est le même peuple que les Bâhlîcas qui habitaient le pays de Balkh. Les Abhîras se trouvaient dans le Candeish. Le mot *abhîra* s'entend d'un peuple berger; aussi les géographes placent des Abhîras sur divers points. Le Tarâtantra dit que l'Abhîra s'étend du Concana au sud vers la rive occidentale de la Tapî.

[36] Voyez ces mots, lect. xc, et ailleurs.

[37] Le pays de Tamlook.

[38] La contrée d'Orissa.

[39] Mot incertain.

[40] Le Malabar.

quentée par les Siddhas, les Tchâranas et les Apsarâs, distinguée par la variété de ses arbres fleuris et de ses oiseaux harmonieux, et par la beauté de ses collines dorées. On voit trembler le Lakchmîvân, agréable et fleuri, qui du sein de la mer élève vers le ciel ses pics rivaux, pour leur éclat et leur hauteur, du soleil et de la lune; le Vidyoutwân, qui a cent *yodjanas*, et qui va braver dans les nuages les éclairs et la foudre; le Richabha, qui ressemble à un taureau [41]; le Coundjara, qui fut habité par Agastya; Bhogavatî, la ville des serpents, aux larges rues, aux remparts invincibles; le grand Méghagiri, le Pâripâtra [42], le Tchacravân, le Vârâha; la cité dorée de Prâgdjyoticha [43], où demeure l'impie Dânava, nommé *Naraca;* le mont Mégha, qui retentit du bruit terrible des nuages; enfin soixante mille montagnes ressentent la secousse qu'imprimait à la terre le terrible Dânava, et qui ébranlait aussi le roi des monts, le Mérou aux pics dorés, sainte demeure des dieux, aussi brillante que le soleil; l'Hémagarbha, le Méghasakha, le Kêlâsa, beau, riche et solide, couvert d'arbres toujours en fleurs, présentant ses grottes charmantes pour retraites aux Yakchas, aux Râkchasas, aux Gandharvas, et glorieux de ses lotus d'or et de ses ravins délicieux; le Mânasa [44], peuplé de cygnes et de canards; la montagne au triple sommet; la belle rivière de la Coumârî [45]; le Mandara, semblable à une masse de glace; l'Ousîravîdja, le grand Oudraprastha, le mont Pouchcara, sur lequel habite le suprême Pradjâpati; le Dévâvridha, le Bâlouca, le Crôntcha [46], le mont des Saptarchis, le Dhoûmravarna. Ces montagnes et bien d'autres encore, ces pays, ces peuples, ces rivières et ces mers frémissaient donc sous les pas d'Hiranyacasipou.

[41] Ou Vrichabha. Voyez lect. CCXX. Les traités de géographie mettent dans la presqu'île occidentale deux pays nommés *Richabha* et *Coundjara*.

[42] Chaîne occidentale du Vindhya.

[43] Ancienne capitale de l'Asam, aujourd'hui Gohati, dit Wilford.

[44] Autrement le Mânasarovara, lac situé sur l'Himâlaya.

[45] Rivière qui, suivant le Brahmânda-pourâna, descend du Souktimân, qui est une des sept principales chaînes de montagnes de l'Inde.

[46] Partie orientale de l'Himâlaya, au nord de l'Asam.

DEUX CENT-TRENTE-DEUXIÈME LECTURE.

MORT D'HIRANYACASIPOU.

Vêsampâyana dit :

Alors les Âdityas, les Sâdhyas, les Viswas, les Roudras, les Vasous, et tous les dieux s'approchent de ce lion qui brillait comme le soleil, et, tremblant de crainte pour le monde, ils lui disent : « O Dieu, triomphe de ce « funeste et impie Dêtya, qui par son exemple excite au mal tous les Asouras. « Toi seul peux détruire ces Dêtyas. Que leur chef reçoive la mort de ta « main; qu'il périsse pour le bonheur du monde, et que ton nom soit béni; « car tu es le maître, le roi et le père des mondes : le salut ne peut jamais « leur venir que de toi. »

En entendant ces mots, le dieu de qui découlent tous les êtres poussa un grand cri. Ce cri alla retentir au cœur des chefs Asouras, et leurs âmes en furent profondément émues. A ce bruit frémirent les Crodhavasas [1], les Câlakéyas, les Angapoutras, les Bâhousâlins, les Végas, les Vêgaléyas, les Sênhikéyas, les Samhrâdîyas à la voix puissante, les Vidwéchas, Capila, fils de la Terre, Vyâghrâkcha, assez fort pour ébranler le sol, les oiseaux, enfants de la nuit, les habitants du Pâtâla, et les Rôdras, armés de serres, dont l'œil ressemble au soleil, dont la voix retentit comme le nuage, et qui s'élancent dans l'air, aussi redoutables par leur vitesse que par la cruauté de leurs œuvres.

Alors le terrible Hiranyacasipou, armé du tonnerre et du trident, aussi brillant et aussi rapide que la nuée, retentissant, éblouissant comme elle,

[1] Je suppose que les êtres dont il est ici question sont tous des génies du mal et de la destruction. Les lectures III (tom. I.), CC et CCI, parlent des Crodhavasas, des Câlakéyas et des Sênhikéyas. Je n'ai aucune notion sur les autres.

l'ennemi des dieux, le fils orgueilleux de Diti, malgré sa force de léopard, malgré la foule des Dêtyas qui l'entourent, est saisi par l'homme-lion, qui s'élance sur lui, le déchire de ses ongles puissants, et, secondé d'Oumcâra[2], lui donne le coup de la mort. Le monde entier, la terre, la lune, le ciel, les planètes, le soleil, les régions célestes, les fleuves, les montagnes, les mers, par la mort du Dêtya, recouvrèrent leur ancien éclat.

DEUX CENT-TRENTE-TROISIÈME LECTURE.

ÉLOGE DE L'HOMME-LION.

Vêsampâyana dit :

Alors les dieux et les saints Richis, pénétrés de joie, élevèrent leurs actions de grâces vers le Dieu suprême et éternel. « O dieu, dirent-ils, cette « forme d'homme-lion est ton ouvrage : les mortels instruits dans la science « divine l'honoreront comme nous. Tous les mondes, tous les êtres exalte- « ront ta puissance. Les Mounis te célèbreront à jamais sous le nom de lion : « par toi, ô seigneur, nous avons recouvré notre dignité. »

Après les dieux, Brahmâ, qui partageait la joie générale, prononça lui-même l'éloge de Vichnou fait homme-lion.

« Tu es la substance indestructible, immatérielle, mystérieuse, supé- « rieure, éternelle, inaltérable, universelle, incréée; la pensée ne peut te « concevoir. Tu es la science enseignée par le Sânkhya et l'Yoga; ton esprit, « ce sont les Vèdes eux-mêmes. Dieu fécondant, immortel, immuable, par « toi existe tout ce monde, animé et inanimé. Nous-mêmes, nous ne sommes « qu'en toi; tu es notre souffle, notre seigneur. Maître et instituteur de tous « les mondes, tu aimes les quatre formes; souverain des quatre mille *you-*

[2] Voyez, au sujet de l'intervention de ce personnage, la lecture CCXXVI, note 5.

« *gas*[1], par toi meurt la mort de tous les êtres; tu es les quatre Vèdes, les « quatre sacrifices[2], l'âme des combinaisons quaternaires. En toi réside l'éter« nité, l'infini, la force, la vertu, la qualité supérieure dans tous les êtres : « tu es la voix suprême de Capila et des autres Richis. Tu n'as ni commen« cement, ni milieu, ni fin; tu animes tout, être spirituel. Unique essence « du monde, tu le crées et tu le détruis. Tu es Brahmâ, Roudra, Indra, Va« rouna, Yama; tu fais et défais l'univers, qui sans cesse renaît par toi. Pou« roucha antique et supérieur, tu es ce qu'il y a de plus grand dans la per« fection, l'essence divine, les *mantras*, la pénitence, le devoir et la gloire; « dans la vérité, l'holocauste, le gazon sacré, la voie sainte[3], le sacrifice et « l'offrande; parmi les corps, les demeures, les unions[4]; dans la voix, le « rire et le chemin du salut; dans la sagesse, le plaisir, le savoir, l'expé« rience, la science divine et la haute intelligence; tu es au-dessus de ce « qu'il y a de plus grand dans les mondes, dans les mystères, dans l'univer« salité des choses, dans les jours et dans les *saktis*[5]; parmi les dieux et les « souverains, dans les secrets de la nature et les éléments. Enfin c'est ta « substance supérieure et sainte qui, unie à tout ce qui existe, le conserve « et le vivifie. »

Après avoir en ces mots loué Nârâyana, le dieu aïeul du monde retourna dans sa demeure. Alors, au milieu du bruit des instruments de musique et des danses des Apsarâs, le grand Vichnou se rendit sur les rives septentrionales de la mer de lait[6] : le dieu, dont Garouda est le drapeau et dont la nature est immatérielle, arriva dans sa région, porté sur un beau char à huit roues, que traînaient des génies[7]; et là, quittant sa forme d'homme-lion, il reprit son ancienne apparence. C'est ainsi que l'ennemi des dieux, Hiranyacasipou, fut tué par le grand Vichnou revêtu de la forme d'homme-lion.

[1] L'auteur, voulant poursuivre son idée, qui est que Vichnou a de la préférence pour les divisions par quatre, चतुर्विभक्तमूर्त्तिः, compte 4,000 *yougas*, lorsqu'il ne devrait en admettre que quatre.

[2] Voyez lect. CLXXVI, note 24.

[3] मार्ग *mârga* : j'aimerais mieux le mot मार्ज, *mârdja*, qui aurait le sens de *purification*

[4] Je rends ainsi le mot *yoga*.

[5] On appelle *Sakti* l'énergie active d'un dieu, personnifiée comme étant sa femme. Lakchmî est la *Sakti* de Vichnou.

[6] Kchîroda.

[7] भूतयुक्त *bhoûtayoukta*.

DEUX CENT-TRENTE-QUATRIÈME LECTURE.

SACRE DE BALI.

Vêsampâyana dit :

Je t'ai raconté l'histoire de l'homme-lion; je vais te dire maintenant à quelle occasion le plus beau des êtres prit la forme d'un nain. Le puissant Bali faisait un sacrifice; le puissant Vichnou s'y présenta, et en trois pas occupa les trois mondes. Il prit cette terre couverte de forêts et entourée de mers, et la donna à Indra, roi des Souras.

Djanamédjaya dit :

O pieux Brahmane, ici une pensée de doute me trouble et m'embarrasse. Quoi! le divin Nârâyana s'est fait nain, lui que les Pourânas, dont il est l'esprit, nous représentent comme le maître et le père des êtres, lui qui de son ombilic fit naître le grand Lotus! N'est-il pas en effet le dieu des dieux, le souverain des Souras, fort, immuable, infini, substance des trois mondes où il tient le premier rang, éternel, sans commencement, sans milieu et sans fin, Crichna[1], objet de nos adorations, sacrificateur auguste qui présente à la fois et consomme l'offrande? Maître suprême, comment naquit-il dans le sein d'Aditi? Créateur d'Indra, comment était-il son frère puîné? Dieu des dieux, comment devint-il Vichnou dans le ciel? Raconte-moi donc, ô Brahmane, l'apparition de ce grand dieu.

[1] L'avatare de Crichna est postérieur à celui du nain, et l'anachronisme disparaîtrait, si l'on forçait un peu le texte, en ajoutant *celui qui fut depuis Crichna*. Peut-être aussi cette expression *Crichna*, laquelle signifie *noir*, a-t-elle un sens mystique.

Vêsampâyana reprit :

Écoute, ô roi, un récit divin, objet de respect pour les Richis, récit transmis par les anciens poëtes, et extrait de nos livres sacrés. Le grand Soura, Casyapa, fils de Marîtchi, eut deux épouses, Aditi et Diti. D'Aditi et de Casyapa naquirent les Dévas, Dhâtri, Aryaman, Mitra, Varouna, Ansa, Bhaga, Indra, Vivaswân, Poûchan, Pardjanya, Twachtri, et Vichnou le douzième. Diti fut mère du puissant Hiranyacasipou, qui eut pour frère [2] le superbe Hiranyâkcha. Hiranyacasipou donna le jour à cinq fils redoutables par leur force, Prahlâda, Hrâda, Samhrâda, Djambha et Anouhrâda. Le fils de Prahlâda fut Virotchana; le fils de Virotchana, Bali.

La postérité de Diti s'était multipliée d'une manière inconcevable; une foule innombrable de Dêtyas, sages, puissants, et ennemis des Souras, s'était étendue sur mille régions. Ces Dêtyas, après avoir vu Hiranyacasipou immolé par l'homme-lion, résolurent, pour parvenir à se venger des Dévas, de se choisir un roi : ce fut Bali. Ils avaient remarqué que toujours ami de la justice, sage en ses discours, austère en sa conduite, aussi brave que savant, il était instruit dans tous les détails de la grande science, et voyait clairement la vérité. Brillant et magnifique, comme Hiranyacasipou, il haïssait les Souras. Ce fut donc à Bali, fils de Virotchana, le fort par excellence, que les Dêtyas décernèrent le souverain pouvoir : il fut sacré solennellement, et Brahmâ lui-même se réjouit de le voir assis sur le trône d'Hiranyacasipou. Du sein des vases d'or l'eau sainte fut versée sur sa tête, et les Dânavas firent en son honneur retentir le cri de victoire, au moment où ce prince apparut sur son siége royal. Après la cérémonie de l'inauguration, se prosternant la tête contre terre, ils lui dirent : « Roi des Dêtyas, tu « sais qu'Hiranyacasipou a possédé les trois mondes, et qu'il a régné sur « tous les êtres animés et inanimés. Les Souras, tes ennemis, après avoir « donné la mort à ton aïeul, se sont emparés de ses domaines, et ont pris « Indra pour leur roi. Il te convient de recouvrer le royaume d'Hiranyacasi- « pou; avec notre secours, seigneur, il te sera donné de rentrer dans ton

[2] Mes manuscrits ne sont pas d'accord en cet endroit : le bengali et celui de M. Tod disent *frère puîné;* le dévanâgari de Paris porte au contraire *frère aîné.*

« héritage, dans la possession des trois mondes. Environné de ces milliers « d'Asouras qui te promettent l'appui de leurs bras, tu dois triompher des « dieux et de leur roi ; ta puissance est immense, et par tes vertus tu l'em- « portes sur ton aïeul. »

DEUX CENT-TRENTE-CINQUIÈME LECTURE.

ARMEMENT DES DÊTYAS.

Vêsampâyana dit :

A ces mots, le sage et vaillant Bali, transporté de joie, dit aux Dêtyas : « Aujourd'hui nous allons reconquérir les trois mondes. » Après avoir entendu ces paroles du fils de Virotchana, les belliqueux Dânavas se préparèrent au combat. On distinguait parmi eux Mahâpadma, Nicoumbha, le vaillant Coumbhacarna, Cântchanâkcha, Capiscandha, Mênâca, qui ébranle la terre, Sitakésa, Ardhakésa, Vadjranâbha, dont les cheveux se redressent en *djatâ*, Vicatcha aux mille bras, Vyâghrâkcha[1] à l'œil flatteur, Mounda, qui n'a qu'un œil et qu'un pied, Vidyoudakcha, armé de ses quatre bras, Gadjodara, Gadjasiras, Gadjascandha, Gadjekchana, Achtadanchtra, Tchatourvaktra, Méghanâda, Djalandhama, Carâla, Djwâladjihwa, Satânga, Satalotchana, Soumoukha aux mille pieds, le grand Crichna, Ranotcata, Dânapati, Sêlacampin, Coulâtchala, Samoudra, Nabhasa, Tchanda le terrible, Dhoûmra, Govradja, le formidable Gokchoura, Godanta, l'inébranlable Swastica, Mânsapa, Mânsabhakcha, le rapide Kétoumân, Sivi, Pancadigdha, Sarîra, Vrihatkîrtti, Mahâhanou, Vicoumbhânda, non moins illustre que les autres, Viroûpâkcha, Hara, Ahara, Swétasîrcha, Tchatourhanou, Tchandrahan,

[1] Le manuscrit de M. Tod porte *vyâghrâsin*. Je ferai remarquer que dans ce passage je donne peut-être comme noms propres des mots qui ne sont que des épithètes, comme aussi je puis traduire comme épithètes d'autres mots qui sont des noms propres.

Tchandratâpana, Vikchara, Dîrghabâhou, Madyapa, Mâroutâsana, le célèbre Tâladjangha, Salabha, Sarabha, Cratha, Samoudramathana, Nâdin, le robuste Pithara, Pralamba, Naraca, Bâlin, Dhénouca, Câlalotchana, Varichtha, Gavichtha, le puissant Bhoûtalonmathana, Souprasâda à l'aigrette brillante, le grand Vaktra, armé d'un trident, Soubâhou, Coumbhabâhou, Carouna, Calasodara, Somapa, Dévayâdjin, Pravara, Vîramardana, l'obéissant Khandasakti, Cousinétra, Sasidhwadja, et bien d'autres que citent les livres dépositaires de nos traditions: tous illustres guerriers et brillants de parures, portés sur des chars de bataille, couverts de vêtements magnifiques, de guirlandes élégantes, de riches armures. Leurs étendards flottent dans les airs, leurs traits éblouissent les yeux, et les larges roues de leurs chars font trembler la terre. Les cris qu'ils jettent au loin ressemblent au fracas des nuages d'automne. Ces enfants de Diti, les yeux rouges comme le sang, le cœur plein d'une ardeur belliqueuse, élèvent leurs bras menaçants et pareils à de grands serpents qui s'agitent. Aussi brillants que le soleil, la lune ou le feu, aussi rapides que le tonnerre d'Indra, ils font grincer leurs dents et secouent leur chevelure ardente [2] ou noire.

Le fils de Bali, Bâna aux mille bras, conduit des millions de chars qui portent d'innombrables Dêtyas, habiles dans l'art de la magie et armés de traits magiques, orgueilleux de leur force et fiers des priviléges qu'ils ont jadis obtenus, comparables à des montagnes d'or, vêtus de soie jaune, ornés de diadèmes, d'aigrettes, de turbans, de parures magnifiques, remarquables par leur armure et leurs enseignes d'or; sur leurs chars élevés ils brillent comme les étoiles sur un ciel d'automne; et leurs ornements, qui étincellent avec tout l'éclat de la flamme, leur donnent l'apparence de *kinsoukas* [3] fleuris et placés sur le sommet du Mérou [4]. Au milieu d'eux se présente Bâna, tel que le nuage qui s'élève dans la saison des pluies. Il agite dans ses mains sa lance et sa massue; il est monté sur un char long de trois *nalwas* [5], rempli de massues et de haches, et admirable pour ses ornements d'or, pour la richesse de son essieu, de son drapeau, de son joug et de ses divers compartiments. Il s'avance escorté de ses Dêtyas, qui l'environnent

[2] C'est ainsi que je rends ici le mot हरि *hari*, qu'ailleurs j'ai traduit par *verdâtre*.

[3] *Butea frondosa*.

[4] Appelé ici l'*Hémaparwata*, ou montagne d'or.

[5] Un *nalwa* forme 400 coudées.

comme les Bâlakhilyas[6] entourent le soleil, et qui, dressant en tumulte leurs armes menaçantes, ressemblent à une armée de serpents à la dent envenimée. Mais surtout cinq guerriers Dânavas renommés pour leur bravoure, Soubâhou, Méghanâda, Bhîmavéga, Gaganamoûrddhan, et le rapide Kétoumân, se tiennent près de ce char, où l'or et l'argent brillent de tout côté, et qui, léger comme l'oiseau, retentissant comme le nuage, est lancé pour la perte des Souras.

Un fils d'Anâyouchâ[7], Bala, vient entouré de cent mille chars d'une forme effrayante. Celui que monte le vaillant Bala est attelé de mille ours, forgé d'un fer noir, orné de figures de corbeaux, formidable à la vue seule, et terrible dans le combat. Le Dânava lui-même, couvert de vêtements noirs et pareil à un mont de lapis-lazuli, se distingue, au milieu de cette foule de combattants, tel que le soleil qui le matin s'élève au-dessus de l'océan. Resplendissant comme l'or, brillant comme la lune ou comme l'éclair, il balance sur son front une aigrette étincelante, qui s'élève semblable au pic d'une haute montagne.

L'Asoura Namoutchi conduit au combat soixante mille chars traînés par des ânes, et bruyants comme le nuage orageux. Les guerriers qui les dirigent sont armés de traits divers; légers, courageux et pareils à ces noires vapeurs qui couvrent le ciel. Leur chef, brave et impétueux, couvert de pierres précieuses, se montre à tous les yeux sur un char attelé de mille tigres. L'image d'un léopard flotte sur son enseigne d'or, qui, parmi celles des autres Asouras, reluit de même que le soleil à son midi. Aussi robuste que rapide, le terrible Dêtya, l'arc en main, ressemble au mont Himâlaya; son vêtement est noir et rattaché par une ceinture dorée : tel apparaît, orné de sa large sangle, un des éléphants qui président aux régions célestes.

D'un autre côté, sur un char garni d'or et de sonnettes bruyantes, surmonté de drapeaux, pareil au nuage qui se lève avec le crépuscule, porté sur quatre roues, long de huit *nalwas,* brillant comme le disque de Câla, chargé d'armes de toute espèce, couvert de peaux de tigre, orné sur ses divers compartiments de figures de loups, rempli de carquois, de lances, de massues et de haches d'armes, sur ce char enfin, attelé de mille ours

[6] Voyez tom. I, lect. XVII, note 2, pag. 77.

[7] Nom d'une des femmes de Casyapa, comme on peut le voir lect. CC, pag. 309 et 311, et lect. CCXXI, pag. 375.

aux poils pendants, remarquable par sa bannière d'argent avec l'effigie d'un lion, et poussé par une force toute magique, se montre le Dêtya Maya, tel que le soleil sur le mont Oudaya[8]. Tous les membres de ce chef sont chargés d'ornements formés d'un or pur; sur les diverses parties de son corps reluisent l'or et les pierres précieuses. Des millions de chars le suivent au combat d'une course précipitée.

DEUX CENT-TRENTE-SIXIÈME LECTURE.

SUITE DE L'ARMEMENT DES DÊTYAS.

Vêsampâyana dit :

Le grand Dêtya Pouloman s'élance sur un char magnifique, effrayant par sa couleur sombre. Ce char, comparable à une haute montagne, se trouve çà et là percé d'ouvertures fermées par des grilles de fer : le bruit de ses roues retentit au loin comme celui de l'océan. Il est rempli de massues, de haches, d'épées, de leviers, de cognées, de lances, de masses de fer : telle apparaît la nuée grosse d'orage. Le belliqueux Pouloman monte sur ce char que traînent mille chameaux aussi rapides que le vent, et se fait suivre de soixante mille autres aussi étincelants que le soleil. Il porte sur son étendard doré l'image d'un oiseau, et debout sur le milieu de son char il ressemble au soleil brillant sur le haut d'une montagne. Sa massue, entourée d'un cordon d'or, est aussi formidable que la verge de Câla; il la brandit avec force, et au milieu de sa troupe, à sa couleur de fer noir, on le prendrait pour Kétou se levant dans le ciel.

Hayagrîva, escorté d'Asouras aux cous de cheval[1], s'avance avec cent mille chars. Habile et vaillant guerrier, il est porté lui-même sur un char pareil

[8] Montagne que les poëtes placent au levant, comme l'indique le mot.

[1] Telle est la signification du mot *hayagrîva* lui-même.

au nuage, char redoutable et funeste pour ses ennemis. Semblable à une roche blanche, orné de pendants d'oreilles blancs, il s'élève tel qu'une montagne à la cime blanchie. Sur son étendard enrichi de pierres précieuses, de lapis-lazuli, de corail, est représentée la figure d'un serpent à sept têtes. A sa suite viennent des milliers d'Asouras pleins de force et de courage, habiles à conduire les chars dans les combats; ils marchent derrière lui comme les dieux derrière Indra.

Le sage Prahlâda, savant dans toute espèce de science, instruit dans l'art magique, sacrificateur infatigable, porte une armure qui le fait briller au loin de même qu'un feu éblouissant. Tel que Brahmâ au milieu des dieux, il apparaît au milieu de ces Dêtyas dont les chars innombrables font le même bruit que la tempête, au milieu de tous ces héros magnanimes, aux larges pendants d'oreilles d'or. Fier de sa force et du nombre de ses éléphants, il semble prêt à presser l'armée des Souras, comme le ribot presse le beurre : pareil à l'océan pour son impétuosité, à la flamme pour sa vivacité, au soleil pour son éclat, à la terre pour sa solidité. Au-dessus de son char flotte sa riche bannière, qui porte l'image d'un palmier; à sa suite s'élancent des milliers de Dânavas, tous couverts d'armures d'or, de pierres précieuses, de parures éblouissantes, de joyaux d'or, de bracelets de lapis-lazuli, tous habiles guerriers, qui, sur leurs chars magnifiques, brillent comme des planètes au milieu des airs. Prahlâda, plein de respect pour les règles saintes, vainqueur de ses propres sens, heureux de ses devoirs, grand par sa vertu, irréprochable dans sa conduite, semble réunir en lui les qualités du feu, de l'eau, du nuage et du vent, tel que Câla, qui doit un jour tout détruire.

Sambara, habile magicien et guerrier adroit, conduit les Dêtyas, monté sur un char merveilleux. Ses yeux sont rouges de sang, ses bras allongés, ses pendants d'oreilles étincelants. Pareil au nuage, il porte une guirlande magnifique sur sa poitrine, et sur sa tête une aigrette qui éblouit comme l'éclair et rayonne comme le soleil. Son armure large et resplendissante est enrichie de diamants, de pierreries et de lapis-lazuli entremêlés : tel brille le ciel éclairé par le crépuscule. Lui-même il ressemble à la montagne derrière laquelle se couche le soleil. Trois millions de Dêtyas diversement armés, vaillants et terribles, suivent Sambara, dont le char se précipite, traîné par mille chevaux blancs, et dont l'enseigne, flottant avec orgueil,

porte l'emblème d'un héron. Du reste ce char, sur lequel le chef Dêtya se montre dans toute sa splendeur, est orné de lapis-lazuli, de grilles d'or, de peintures d'oiseaux divers sur ses panneaux; solide, léger, étincelant comme l'éclair.

DEUX CENT-TRENTE-SEPTIÈME LECTURE.

CONTINUATION DU MÊME SUJET.

Vêsampâyana dit :

Un Dêtya redoutable, un fils d'Hiranyacasipou, Anouhrâda, se présente avide de combattre. Sous son char que soutiennent quatre roues, long de trois *nalwas,* attelé de chevaux vigoureux et ornés de tresses et de harnais d'or, il fait trembler la terre, les rochers et les forêts avec le bruit terrible de ses roues. Autour de lui s'avancent des millions de Dêtyas portés sur des chars tout brillants d'or, armés de massues, de traits, de piques, de lacets, de cognées, de tridents, de haches d'armes, de foudres dorés, de disques, et couverts de cuirasses éclatantes. Lui-même, sur son char, qui semble avoir la force incomparable de la vérité, le prince tout resplendissant de ses parures d'or s'élève tel qu'une large colline.

Le vaillant Virotchana, aussi éclatant qu'Agni lui-même, habile dans le maniement de toute espèce d'armes et dans l'art des évolutions militaires, instruit dans les secrets de la science divine et de la science humaine, se fait remarquer parmi les Asouras comme Indra parmi les dieux. Il est le père de Bali; et dans la multitude de tous ces chars de bataille, le sien se distingue, garni de toute sorte d'armes, orné de sonnettes retentissantes, attelé de mille chevaux rapides, surmonté d'une figure d'éléphant dessinée sur la bannière, et de drapeaux de la même couleur que le crépuscule, chargé sur ses divers panneaux de corail, d'or, de perles, et offrant en

bordure la représentation de fruits variés. Placé sur ce char, Virotchana apparaît comme un autre Mérou, et marche au combat paré d'une guirlande et d'une aigrette merveilleuses.

A la suite de ce prince, s'avance le Dânava Coudjambha, conduisant des milliers de chars ornés d'or et de pierreries. Autour de lui frémissent des Dânavas, furieux ennemis des dieux, avides d'en venir aux mains, et armés de dards, de lacets, de massues. Coudjambha, pareil à une montagne ou à une vaste masse de collyre noir [1], portant une grande aigrette étincelante comme le soleil et une armure enrichie de pierres précieuses, arborant sur son étendard l'emblème d'un grand palmier d'or, brille sur son char magnifique, tel que la lune ou le soleil élevé au-dessus du Mérou. Habile et vaillant guerrier, savant dans la science de la vérité, il va se placer, avec les Asouras qui l'entourent, devant le front de l'armée des Souras : on dirait Indra lui-même, le vainqueur de Vritra, environné de ses Dévas.

Armé d'un large quartier de rocher, terrible par sa forme et son extérieur, robuste et formidable géant, le Dânava Asiloman, vêtu de noir, dressant son horrible aigrette, montrant ses longues dents et sa face rougeâtre, arrive à la tête d'innombrables Dêtyas, armés de rochers et d'arbres. La forme de ces ennemis des dieux est diverse; quelques-uns agitent des tridents et courent dans le ciel, avec le bruit de la tempête, comme dans la saison des pluies les nuages se répandent dans les airs et les obscurcissent de leurs noires vapeurs.

Le grand Asoura, Vritra, fils d'Anâyouchâ, mène au combat une foule de chars qui le suivent : la face de ce géant, ennemi des dieux, est rouge, son ventre énorme, sa langue enflammée, sa barbe verdâtre [2], son poil hérissé, sa mâchoire allongée, ses membres noirs, son cou et ses bracelets de la couleur du sang, ses bras pendants jusqu'à ses genoux, ses dents blanches et aiguës, ses yeux étincelants comme l'or, sa figure large comme la feuille du lotus. Horrible par sa laideur, ce Dêtya terrible excelle dans l'art de la magie; il porte une aigrette et des anneaux d'or, une armure ornée de pierres précieuses, une guirlande d'or. Sa bannière rouge est empreinte de la figure d'un disque. Vif, impatient, il monte un char enrichi d'or, retentissant du bruit de mille sonnettes, et attelé de mille chevaux.

[1] Comparaison que nous avons déjà vue plusieurs fois, et qui doit nous paraître triviale.

[2] Traduction du mot हरि *hari*.

On voit aussi paraître Écatchacra, élevé comme le disque du soleil, terrible comme celui de Câla, formidable comme le trait d'Indra. Il s'avance sur un char magnifique, tout forgé de fer. A ses ordres obéissent des milliers de Dêtyas orgueilleux, armés de rochers aussi noirs que le fer; et quatre-vingt mille chars le suivent, chargés de guerriers vigoureux, formés à toute espèce de combats, tous semblables au noir Câla. Leurs yeux sont aussi rouges que le sang: l'éclat que jette leur noire armure les fait ressembler à de sombres nuages amoncelés dans l'air. Tels que ces vagues obscures et profondes que pousse vers le rivage le flux de la mer, ces Dêtyas se précipitent fermes et irrésistibles; ou bien, tels que ces montagnes qui, déployant leurs ailes, s'élançaient jadis dans les airs, ils s'en vont, larges, terribles, parés de leurs aigrettes et de leurs anneaux d'or, agitant leurs armes étincelantes.

Le frère de Vritra, Bala, obéissant à l'ordre du fils de Bali, conspire aussi contre les Souras; fort et belliqueux, il étale avec orgueil ses colliers d'or, ses pendants d'oreilles magnifiques, ses guirlandes de fleurs rouges, son vêtement de même couleur, sa riche aigrette; il roule ses larges yeux et découvre ses dents effrayantes; sa poitrine est vaste et son teint pareil au lotus qui développe les pâles trésors de son calice. Égal en fureur à l'éléphant, en force au léopard, il agite son arc aussi haut qu'un grand palmier, garni d'une flèche brillante et rapide, et retentissant comme le tonnerre. Il se tient sur un char attelé de mille ânes, et surmonté d'un serpent qui forme sa bannière; tel le soleil se lève avec l'aurore. Autour de lui se pressent, de même que des nues gonflées de tempêtes, des milliers de chars, ornés de cordons d'or, et remplis de massues et de tridents. Non moins impétueux que le vent, le chef Dêtya s'élance avec une majesté qui étonne les dieux eux-mêmes.

Le grand Asoura, fils de Sinhicâ, Râhou, apparaît, aussi élevé qu'une montagne, monstre à cent têtes, à cent ventres, qui, tout couvert d'or et de pierres précieuses, porte une guirlande de fleurs jaunes et un vêtement également jaune. Son teint est de la couleur du lapis-lazuli, son œil semblable à la feuille du lotus. Son char, traîné par de superbes chevaux et environné de cent drapeaux, fait frémir la terre sous le bruit de sa course rapide. Maya lui-même a fabriqué sa bannière toute resplendissante d'un or pur. Son armure est de fer et aussi brillante que le plumage du paon. Entouré d'autres chars aussi rapides, aussi bruyants que le sien, non moins éclatants, non

moins redoutables par la multitude d'armes qui les remplit, ce prince Asoura, tel que l'éléphant qui conduit ses sauvages compagnons, mène au chemin de l'honneur ses nobles guerriers, et se place au front de bataille devant l'ennemi, semblable au soleil suspendant son disque enflammé sur le grand mont Asta[3].

L'illustre fils de Danou et de Casyapa, fervent sacrificateur, instruit dans les Vèdes, humble pénitent, fier de la faveur de Brahmâ et de la puissance qu'il a reçue de lui, second Brahmâ par sa splendeur et les qualités supérieures[4] qu'il possède, pouvant à son gré s'élargir, commander à la nature ou en changer le cours, enfin le vaillant Vipratchitti marche avec ses fils et ses petits-fils. Tous ces héros, habiles dans l'art de la magie, possèdent également la science des combats. Comparables pour leur éclat à la fleur du lotus ou à l'Hémacoûta[5], à l'or ou au Kêlâsa, ils ont reçu de Maya des chars magnifiques, qui volent dans la plaine avec la rapidité des nuages d'automne. Leurs vêtements, leurs guirlandes, leurs parasols, leurs pendants d'oreilles, tout est blanc; ils se dressent comme autant de *dandas* blancs et terribles, et sur leurs bannières flotte la figure d'un cygne. Sur leur poitrine descendent de longs colliers de perles. A les voir, on les prendrait pour les rois des serpents parés de toutes leurs richesses. Leur chef monte un char qui s'appelle *Trélokyavidjaya* (victoire des trois mondes), comparable au mont Kêlâsa, long de huit *nalwas*, attelé de mille chevaux blancs et semblables à la lune, entouré de cent drapeaux, plein d'armes de toute espèce, surmonté d'un parasol blanc et présentant à la vue la couleur du cygne, de la lune ou du *counda*[6]. Sur ce char brille le prince Dânava comme la lune sur le sommet du mont Swéta[7].

Fameux parmi les Dânavas, Késin, à l'œil rouge et enflammé, au regard farouche, à la voix sonore, au corps noir comme la nue, à la barbe ver-

[3] Montagne derrière laquelle se couche le soleil.

[4] La réunion de ces qualités supérieures se nomme ऐश्वर्य्य *éswarya*, et ces qualités sont les huit *vibhoûtis*; les trois dont le poëte parle ici se nomment le महत्वं ou महिमा, l'ईशित्वं ou ईशिता, et le वशित्वं ou वशिता. Voyez le dictionnaire de Wilson, au mot *Vibhoûti*.

[5] Chaîne de montagnes au nord de l'Himâlaya.

[6] *Jasminum multiflorum* ou *pubescens*.

[7] Chaîne de montagnes, située entre l'Hiranmaya et le Ramanaca, et dont le nom signifie *blanc*.

dâtre, aux oreilles aiguës, apparaît comme Câla personnifié, ou tel qu'un météore effrayant, objet d'horreur pour ses ennemis. Il a cent yeux et cent mains; son vêtement est riche, ses guirlandes élégantes, ses parures de couleur rouge. Son char, traîné par des buffles superbes, retentissant du bruit de mille et mille clochettes, et large comme l'océan, porte des drapeaux de toutes les couleurs et une bannière redoutée sur laquelle est dessinée l'image d'un lion noir. Cinquante-deux mille chars accompagnent le formidable ennemi des Souras, et répandent au loin la terreur. En voyant la face noire et arrondie de ces guerriers, et leurs dents que leurs lèvres laissent à découvert, on dirait des nuages entourés d'un cercle d'oies sauvages. L'aigrette de leur chef, formée d'or et de lapis-lazuli, lance des éclairs et rayonne comme une montagne dont la cime est devenue la proie d'un incendie.

Tel que le soleil sur le sommet du Mérou, tel se présente le terrible Asoura Vrichaparwan sur son char riche et solide, dont le timon et les roues sont ornés d'or, d'argent et de corail, et qui brille de l'éclat des étoiles et des éclairs. Les bras entourés de bracelets pesants, la poitrine couverte d'une lourde cuirasse, le corps chargé de parures militaires, le doigt garanti par une pièce de cuir, les yeux fiers et roulant dans leur large orbite, ce guerrier saisit son arc tout resplendissant d'or, et se montre avec la majesté de l'astre du jour à midi.

Enfin le grand roi des Asouras, Bali, entouré de ses vassaux, monte un char long de seize *nalwas,* enrichi d'or et de lapis-lazuli, étincelant comme l'éclair, attelé de mille Dêtyas cachés sous la forme d'éléphants, tout caparaçonnés d'or, et grondant comme les nuages dans la saison orageuse; char véritablement divin, ouvrage merveilleux du grand magicien Maya, portant sur ses panneaux la figure de loups furieux, orné de bruyantes clochettes et de lotus d'or. Mille autres chars guerriers l'accompagnent. Bali porte une guirlande de fleurs d'or appelée *vêdjayanti :* d'autres guirlandes de diverses espèces, un superbe collier où semblent avoir été réunies toutes les perles des Asouras, de magnifiques bracelets, des parures éblouissantes de richesses, donnent au fils de Virotchana l'apparence du soleil resplendissant sur son trône céleste, ou de la lune illuminant les nuits d'automne. Des dards, des lacets garnis d'or, des cuirasses, des poignards, des haches, des arcs non moins terribles que le tonnerre, des mas-

sues, des lances dont la pointe est aussi solide que le diamant, des cimeterres, des flèches brûlantes, des carquois se dressent autour du char du grand Dêtya comme autant de comètes menaçantes. Des serviteurs richement vêtus, couverts d'or et de pierreries, distingués par la blancheur de leurs dents et placés avec lui sur ce char[8], agitent pour l'éventer d'élégants *tchâmaras.* Dix princes Dânavas lui servent de gardes du corps; ce sont Ayahsiras, Aswasiras, Dourâpa, Sivi, Matanga, Vicatcha, Satâkcha, Djaya, Nicoumbha et Coupatha. Non moins agiles que le vent, des milliers de gardes à pied marchent devant lui, tenant dans leurs mains des instruments qui tuent cent hommes, des disques, des foudres, des lances. La marche du roi Dêtya est annoncée par des cloches retentissantes et revêtues d'or, par des tambours, des cymbales, des tamtams. Sur la plate-forme dorée[9] de son char, au milieu de mille drapeaux, s'élève, comme un soleil, sa grande bannière enrichie d'or. Le parasol étendu sur sa tête brille aussi de ce métal précieux, de même que la guirlande qui pend sur sa poitrine. Sur son passage accourent les Richis Dêtyas; et, dans une posture respectueuse, ils prononcent de ferventes prières. Pour obtenir la mort de leurs ennemis, les prêtres, habiles dans les saintes écritures, le bénissent et emploient à la fois la puissance des *mantras* et la force des herbes sacrées. Bali distribue aux Brahmanes des vêtements, des vaches, des fruits, de l'argent, et dans sa générosité il ressemble au dieu des richesses. Superbe, menaçant et l'arc en main, il s'est élancé sur son char qui a l'éclat de mille soleils, de mille lunes, de mille et mille étoiles, qui est orné de mille clochettes, à qui l'or le plus pur donne l'apparence d'un feu rayonnant; et il marche à la tête des Dânavas dans l'espérance de voir fuir devant lui les Dévas. La scène que présentaient ces flots confus de guerriers et de chars ressemblait à cette mer immense qui doit à la fin des siècles submerger le monde. Les soldats de Bali effrayaient la nature par leurs formes diverses; à voir ces géants, agitant leurs arcs redoutables, on aurait dit ces vastes forêts qui couvrent les montagnes.

[8] Le texte emploie ici le mot वेदिक *védica,* qui ne se trouve pas dans le dictionnaire, et qui me semble désigner le balcon du char ou la plate-forme sur laquelle se tient le guerrier, l'espèce de plancher supporté par l'essieu, et ombragé par les drapeaux. Cette dernière idée semble indiquée surtout dans le premier vers de la stance 88 de cette même lecture.

[9] Ou le *balcon.* Le mot वेदिक *védica* désigne peut-être ici le fond carré du drapeau.

DEUX CENT-TRENTE-HUITIÈME LECTURE.

ARMEMENT DES DÉVAS.

Vêsampâyana dit :

O Djanamédjaya, je t'ai dit quel était l'armement des Dêtyas; je vais te dire aussi quels furent les préparatifs des Dévas. Le dieu, chef des Souras, assembla son armée, les Marouts, les Âdityas, les Viswas, les huit Vasous, tous les Yakchas, les Râkchasas, les grands serpents, les Vidyâdharas, les généreux Gandharvas, les mers, les montagnes terribles et impétueuses [1], Yama et Vêsrâvana [2], Varouna, roi des eaux, les nobles Siddhas, les Pitris pieux, les Râdjarchis éprouvés par l'*yoga*. Le magnanime Indra a fait publier une proclamation qui les appelle tous aux armes pour l'extermination des Dêtyas, et, fidèles à ses ordres, les habitants du ciel se préparaient au combat avec une ardeur égale à celle de leur chef. Leurs armes et leurs enseignes sont variées; tels que des éléphants furieux, ils agitent leurs bras menaçants, montés les uns sur des tigres, les autres sur des éléphants, ceux-ci sur des serpents, ceux-là sur des taureaux.

Le maître du monde, le prince des Souras, le divin époux de Satchî, dont la barbe et les yeux sont de la couleur qu'on appelle *hari* [3], s'élève sur un char attelé de chevaux de la même couleur, char magnifique, large, rapide, aussi brillant que le soleil; ouvrage digne d'un souverain des dieux et sorti des mains de Twachtri lui-même, orné de croisées, de compartiments, de guirlandes d'or, remarquable par la beauté de son timon, de son joug, de son essieu, de ses roues, étincelant comme l'éclair, comparable au superbe Kêlâsa, entouré d'une couronne d'étoiles rayonnantes, surmonté d'un

[1] Elles avaient alors des ailes.
[2] Autrement Couvéra.
[3] *Hari* signifie *vert* ou *jaune*, comme nous l'avons dit bien des fois.

étendard qui n'est autre chose que l'éléphant Êrâvata lui-même. Ainsi s'avance le dieu gardien de la terre et possesseur de la foudre, revêtu d'une armure où brillent mille étoiles, et égalant en éclat le soleil et le feu. Telles que l'astre du jour, telles brillent sur son front son aigrette, et sur sa poitrine sa guirlande d'or nommée *vêdjayantî*. Le dieu s'arme de sa foudre terrible, brûlante comme le soleil, toujours teinte du sang des Asouras, chef-d'œuvre de Twachtri remarquable par ses cent nœuds. Deux de ces foudres pareilles à deux grandes comètes, une lance formidable et enflammée, un disque et un arc énorme, telles sont les armes offensives que prend Indra marchant au combat. Un cimeterre et une peau de tigre complètent le costume du seigneur aux mille yeux, roi des Souras et père des êtres, immortel souverain des Immortels. Aditi lui a donné ses pendants d'oreilles de pierres précieuses, non moins brillants que le soleil, la lune, les étoiles et l'éclair. Sortis jadis, en même temps que l'ambroisie, du sein de la mer de lait barattée par les dieux, ces bijoux furent plus tard conquis par les Dévas sur les Asouras[4]. Indra, fier de cet ornement, jette des flots de lumière sur tous les points de l'horizon, et apparaît comme un ciel d'automne chargé d'épais nuages à travers lesquels percent les rayons de mille étoiles.

Sur son passage retentissent les voix d'Atri, de Vasichtha, de Djamadagni, d'Ôrwa, de Vrihaspati, de Nârada et de Parwata[5], qui font des vœux pour son triomphe et célèbrent sa puissance, sa vertu, son courage. Semblable au soleil, le dieu est suivi de tous les ordres de divinités, des Viswas, des Marouts, des Sâdhyas, des Âdityas. Ses chevaux, dirigés par Mâtali et frémissant sous la charge qu'ils portent, semblent de leurs pieds embrasser l'espace éthéré. Les Brahmarchis, les Sourarchis, les Râdjarchis, les habitants des mondes éternels se précipitent sur les pas de celui qui, plein de majesté et de force, fait sentir à ses ennemis le poids de son bras. Ils vont, armés de tridents, de haches, d'arcs, de foudres, et couverts de cuirasses d'or aussi éblouissantes que les rayons du soleil.

Ainsi, le dieu des richesses, Couvéra, une massue étincelante à la main, s'avance au combat sur un char divin et invincible, qu'entourent mille de ses gardes. Ces génies, qui rôdent la nuit, et pareils pour leur couleur à la

[4] Voyez tom. I, lect. cxx et cxxi.

[5] Nom d'un Richi.

fumée qui enveloppe le feu, les Râkchasas marchent devant ce dieu ami de Siva, tenant dans leurs mains des traits enflammés. Les Yakchas, les yeux rouges et le corps aussi noir que le cosmétique *andjana*, environnent leur souverain, agitant leurs lances, leurs massues, leurs épées.

Le maître de toute purification et des esprits vitaux[6], le chef des êtres pieux, le fils de Vivaswân[7], l'âme contrite, monte sur un char attelé de cent chevaux et brillant comme le soleil ou comme l'éclair. Le dieu est suivi des Pitris, purs de tout péché, resplendissants du feu de la pénitence, et de tous ceux qui jadis ont paru avec éclat dans le monde; la terreur accompagne leurs pas, et ils brandissent des armes de diverse nature. Yama tient dans sa main son grand *danda*, avec lequel il presse et frappe le monde; sa poitrine est ornée d'une guirlande de lotus dorés; ou bien, prenant une forme horrible, il est Câla aux yeux sombres, à la barbe verdâtre, brandissant une formidable massue; juge inflexible, il se montre entouré du cortége nombreux des Maladies, tout couvert de sang, de moelle, de chairs et d'ossements, et conspire avec les autres pour la mort des superbes Asouras.

Non moins acharné contre eux, le dieu des eaux s'élance sur son char, traîné par de larges serpents à trois têtes; l'or et l'argent qui décorent ce cnar le font ressembler au soleil, aussi bien qu'à la lune ou à la fleur du *counda*[8]. Orné de pierreries, de perles et de lapis-lazuli, portant autour de ses bras de riches bracelets d'or, armé d'un lacet, suivi des divinités de l'onde, obéi de tous les monstres marins, célébré par les Maharchis et honoré des grands serpents, Varouna se présente avec grâce et majesté, tel que la lune ou tel que le Kêlâsa, grand, magnifique, immortel, riche en vertu et en puissance. Il marche au combat, entouré des serpents, ses fils, et les êtres, en le voyant, frissonnent de plaisir et baissent la tête avec respect.

Dhâtri, Aryaman, Ansa, Bhaga, Vivaswân, Pardjanya, Mitra, le dieu de la lune, Twachtri, qui est aussi l'ingénieux Viswacarman, Poûchan, animés de la même ardeur que leur roi, se couvrent de cuirasses qu'embrassent des cordons de grelots, et, parés de colliers d'or ou de lapis-lazuli, se placent sur des chars que traînent de superbes chevaux semblables à ceux d'Indra. Quant aux chars eux-mêmes, ils reluisent les uns comme le soleil ou la

[6] Voyez tom. I, lect. L, pag. 182.

[7] Ce fils de Vivaswân est Yama, dont l'histoire est racontée avec détail, tom. I, lect. IX.

[8] *Jasminum multiflorum* ou *pubescens*.

lune, les autres comme le feu du sacrifice ou l'éclair; d'autres sont noirs comme le fer ou comme le nuage orageux. Ainsi parés de leurs cuirasses magnifiques, brillant ouvrage de Twachtri, et de guirlandes à fleurs dorées, ces dieux se précipitent, égaux en vitesse à l'air et à l'eau.

Les illustres Aswins, aussi beaux que pieux, sont portés sur un char de guerre enrichi d'or, resplendissants eux-mêmes comme ce métal.

Les fils de Manou[9] et les Vasous, entraînés par leur haine contre les Dêtyas, veulent aussi déployer leur force, et apparaissent, montés sur des chars ou sur des éléphants merveilleux, agitant leurs armes étincelantes.

Les Roudras, au teint rougeâtre, arrivent sur d'énormes taureaux blancs; puissants par leurs qualités, remarquables par l'ardeur de leurs feux, ils élèvent leurs bras armés de traits divers dont ils semblent devoir brûler les mondes, ornés de colliers d'or, et pareils à des nuages que l'éclair entoure comme une ceinture.

Les Viswas, distingués par leur pénitence, leur valeur et leur force invincible, parés de guirlandes de lotus et aussi éclatants que les rayons du soleil, se montrent sur des chars dorés et que décorent des cordons divers de lapis-lazuli, de perles et de pierres précieuses. On admire leurs armes, leurs ornements, leurs parasols blancs et mobiles, leurs cuirasses enrichies d'or et brillantes comme le feu, leurs chevaux aussi légers que le vent. Ils ont aussi pour monture les grands éléphants gardiens des régions célestes, et non moins élevés que le Kêlâsa. Leurs mains sont armées de traits flamboyants qui ressemblent à ces comètes qui apparaîtront à la fin des quatre âges.

Les divins Sâdhyas, superbes et triomphants, au visage enflammé, aux vêtements ornés de lapis-lazuli, de pierreries, de cristal et d'or, s'avancent dans l'air avec l'impétuosité du Gange, illuminant tout l'horizon et dressant chacun leurs huit bras armés de *tchacras*. Leur éclat est égal à celui de Vêswânara[10] et du soleil. Honorés de tous les êtres qui connaissent la science sacrée, respectés des Souras et escortés des Gandharvas, ils se présentent terribles et armés pour la perte des Dêtyas. Tous ces dieux, qui accompagnent les Sâdhyas, éblouissent les yeux des lueurs diverses qui jaillissent de leurs corps, de leurs armures et de leurs bannières. Élevés sur leurs chars,

[9] Voyez lecture CCXXI, pag. 376.

[10] Nom d'Agni, dieu du feu.

ils soufflent dans leurs conques d'où ils tirent un son terrible comme le cri du lion, et ils s'avancent au combat, forts, menaçants et agitant leurs grandes armes.

Les Marouts viennent aussi déployer, pour la perte des Asouras, cette vigueur et ce courage qui les ont rendus célèbres. Ils arrivent avec l'impétuosité et le bruit du nuage, dont ils ont la couleur : aussi larges que l'éléphant d'Indra, avides de combat, ils élèvent leurs armes et surtout leur massue exterminatrice. Leurs corps sont marqués de taches de sandal, leurs membres ceints de guirlandes odorantes, leurs bras tendus avec force, leurs yeux rouges de colère, leurs poitrines chargées d'une couronne de lotus. Revêtant toute espèce de formes, volant comme l'oiseau ou cachés au sein d'un noir tourbillon, couverts d'armures enrichies d'or et de lapis-lazuli, et capables de résister aux coups des Dêtyas, ils prennent leur rang à la suite d'Indra.

Ainsi s'avance l'armée des Souras, jetant au loin un éclat terrible, poussant des cris de lion, dressant ses bannières, qui rayonnent comme le soleil, et qui recouvrent la plate-forme dorée des chars [11]. Elle court avec ardeur au combat ou plutôt à la victoire, majestueuse, formidable, et funeste pour les Dêtyas.

DEUX CENT-TRENTE-NEUVIÈME LECTURE.

NOMS DES PRINCIPAUX COMBATTANTS.

Vêsampâyana dit :

Alors commence entre les dieux et les Asouras une bataille merveilleuse : tels se heurteront les océans soulevés à la fin des âges. Leurs armes dressées, leurs arcs tendus, les combattants répandent autour d'eux mille lueurs

[11] Voyez la lecture précédente, notes 8 et 9.

sinistres; forts, ardents, intrépides, élevant leurs bras qui ressemblent à des trompes d'éléphants, résonnant comme la foudre; ils agitent leurs arcs; ils lancent leurs *tchacras* comparables à des soleils, et leurs foudres terribles; ils brandissent leurs cimeterres, leurs grandes massues garnies d'une chaîne d'or, leurs lances, dont la pointe est aussi forte que le diamant, leurs tridents et des arbres entiers tout enflammés. En même temps ils poussent des cris effroyables, et se portent des coups terribles.

Cependant des combats singuliers s'engagent entre les héros des deux partis. Le cinquième des Marouts, nommé *Sâvitra*[1] et distingué par sa force entre les Souras, attaque l'Asoura Bâna. Un autre Asoura, Bala, fils d'Anâyouchâ, vient essayer sa force contre le Vasou Dhrouva. Le grand Dêtya Pouloman, entouré de ses gens et pareil à une haute montagne, combat contre le robuste Vâyou, et le redoutable Namoutchi contre Dhara[2]. Les deux célèbres artistes parmi les dieux et les Asouras, Viswacarman et Maya, se mesurent l'un contre l'autre, et Viswacarman, à la tête de ses guerriers, avait l'air de la Mort prête à dévorer le monde. Le Dêtya Hayagrîva lutte contre Poûchan[3], héros plein de force et comparable à l'astre du jour. Le grand Sambara, savant dans l'art magique et formidable sur le champ de bataille, en vient aux mains avec Bhaga[4]; Sarabha et Salabha, qui sont le soleil et la lune des Dêtyas, avec le sage Soma armé de frimas; le vaillant Virotchana, père du courageux Bali, avec le Sâdhya Viswakséna; le magnifique Coudjambha, fils d'Hiranyacasipou, avec Ansa[5], qui est armé d'une pique; l'affreux Asiloman à la face enflammée, au bras armé d'une montagne, avec le vigoureux Mârouta nommé *Hari*[6]; l'illustre Vritra, fils d'Anâyouchâ, avec les deux Aswins, médecins des dieux; le Dêtya Écatchacra, habile à lancer le disque guerrier, avec le divin Sâdhya, le robuste Ranâdji; Bala, frère de Vritra, aux yeux jaunes comme le miel, avec le Roudra Mrigavyâdha[7]; l'horrible Râhou, aux cent têtes, aux cent ventres, avec Adjêcapâd[8]; le fameux Késin, pareil à un nuage d'automne, avec le

[1] Ce nom ne se trouve pas parmi les noms des sept Marouts cités lect. CCXXXI.

[2] Nom d'un Vasou. Voyez tom. I, lecture I, pag. 16.

[3] Un des douze Âdityas.

[4] Autre Âditya.

[5] Autre Âditya.

[6] Les noms de *Hari* et de *Ranâdji* ne sont pas cités ici; mais ils se trouvent dans les lectures suivantes.

[7] La lecture III, tom. I, pag. 17, ne porte pas ce nom.

[8] Roudra, appelé aussi quelquefois *Adjêcapâda* et *Adja écapâda*.

grand Couvéra [9]; Vrichaparvan avec le magnanime Nichcambhou; le courageux Viswésa avec Viswédéva [10]; le puissant Prahlâda, entouré de ses fils, avec Câla, auquel il est comparable; Anouhrâda, le bras chargé d'une massue funeste aux Dévas, avec le riche Couvéra; le roi Dêtya, Vipratchitti, l'espoir de sa race, avec le généreux Varouna, qu'il harcèle vigoureusement. Enfin la lutte la plus remarquable avait lieu entre Bali et le chef des Souras, lutte où chacun des rivaux déployait une force pareille, une habileté semblable.

Les autres dieux aussi et les autres Asouras, en poussant de grands cris, s'attaquaient également avec des dards, des épées, des flèches et des lances. Mais en même temps on voyait apparaître les phénomènes qui signaleront la fin du monde. Les sept vents se détournaient de leur route, les montagnes s'affaissaient; sept soleils brillaient à la fois et desséchaient les mers; la terre se déchirait sous les efforts du vent; de grands nuages s'élevaient, sur le sein desquels se dessinait l'arc d'Indra. Tous les êtres poussaient des cris de terreur. L'horizon était couvert de ténèbres. Tels aux derniers jours se présenteront les horribles prodiges qui doivent précéder la destruction des dieux eux-mêmes. Les flots de poussière qui s'élèvent empêchent de voir le ciel, les points de l'horizon, la terre, le soleil. Les vents soufflent avec violence, et une espèce de fumée voile de tout côté l'atmosphère. Ces phénomènes, et d'autres encore, sont produits par les dieux et troublent le ciel et la terre pour préluder au combat furieux que se livrent de terribles rivaux.

Cependant, au milieu des Souras, des Siddhas, des grands Richis, se montre l'éternel Brahmâ, avec les quatre Vèdes, les Védângas et les autres membres de la science sacrée [11]. Le dieu né au sein du lotus, l'auguste Swayambhou, est monté sur un char orné de mille colonnes, couvert de pierres précieuses, resplendissant de mille feux, traîné par mille génies [12], tout brillant d'or, retentissant comme mille tambours, réunissant en lui les

[9] Le texte désigne bien ce personnage, qui cependant, plus bas, est donné pour antagoniste à Anouhrâda. Dans la CCXLIII[e] lecture Késin combat contre un Roudra, qui doit être le même qu'Adjêcapâd.

[10] Le texte porte bien *Viswédéva* au singulier, quoique le mot विश्वे *viswé* soit le pluriel de विश्व *viswa*.

[11] Le texte présente le mot विद्या *vidyâ* au pluriel.

[12] On les appelle du nom général de *bhoûtas*.

rayons des étoiles et de la lune, offrant sur ses diverses parties le soleil et la lune figurés avec le lapis-lazuli. Près de ce char se trouvent placés les fils de ce dieu bienfaisant, Poulaha, Poulastya, Marîtchi, Bhrigou, Angiras, qui chantent en son honneur les hymnes du Rig et du Sâma. Autour de celui qui est le maître et le précepteur du monde, et la source de toute pureté, de toute grandeur, se tiennent les Vèdes, les Védângas, les dieux, les Maharchis, les saints anachorètes, les génies de toute espèce, et les prêtres des Dévas, curieux de voir le combat qui va avoir lieu. Les maîtres sacrés de l'*yoga,* resplendissants comme des soleils et parés de tous les ornements de l'éloquence, et Nârâyana avec Nara [15], cessent d'être invisibles. Et Brahmâ, tel que la lune au commencement de l'automne, illumine l'horizon de ses quatre têtes qui ont produit les quatre Vèdes, et qui ressemblent pour leur beauté à l'astre de la nuit brillant de toute sa splendeur.

DEUX CENT-QUARANTIÈME LECTURE.

BATAILLE ENTRE LES DÉVAS ET LES ASOURAS.

Vêsampâyana dit :

Les deux armées avaient engagé le combat, et les trois mondes frémissaient de leurs cris : le son de mille trompettes, des tambours et des cymbales, retentissait au loin dans le ciel. Ainsi, au milieu du bruit et du tumulte et sur un champ de bataille, se célèbre l'horrible sacrifice dans lequel le Dêtya Prahlâdà sert de directeur (*nétri*), Virotchana de prêtre récitant l'Yadjour (*adwaryou*), Namoutchi de Brahmane chantant le Rig (*hotri*), Vritra d'assistant (*oupacalpa*); où, suivant les avis de son père, le vaillant Bâna fait l'office de sacrificateur (*yachtri*); où les *Mantras* employés ne sont autre chose que les plus illustres Dêtyas; où ces *Mantras,* sur les indications d'Anouhrâda, sont dirigés contre les poteaux sacrés d'Indra, de Siva, de

[15] Noms de deux Richis.

Brahmâ; où le terrible Maya, remplissant les fonctions de lecteur (*oudgâtri*), étonne d'abord de sa voix l'armée que sa force renverse; enfin où Bali, aussi brillant que le dieu Agni et occupé de prières et d'oblations, est revêtu de la dignité de *Brahman*[1]. Le feu de ce sacrifice, c'est celui du combat qu'alimente la haine des Asouras; les sons des conques guerrières et le bruit des tambours y représentent le murmure de la prière. Bala, Balaca, et Pouloman y font les invocations qui doivent assurer la paix et le bonheur. Les noirs *dandas,* larges et tachés de sang, sont les poteaux de cette cruelle cérémonie; les flèches barbelées[2], les dards, les haches d'armes, les arcs, en voilà les instruments; les os, les entrailles, les crânes, les têtes, en voilà les offrandes. Le sang y coule à la place du beurre consacré; les massues y servent à attiser le feu. Hayagrîva, Asiloman, Râhou, Késin, Virotchana, Djambha, le robuste Coudjambha, le vaillant Vipratchitti y composent l'auditoire (*sadasyâh*) : des flèches aussi larges que l'essieu d'un char, des arcs garnis de leurs cordes y remplacent les cuillers qui versent le *ghrita*. Vrichaparwan y remplit la charge de maître des cérémonies[3]. Dans ce sacrifice que célèbre Bali, l'armée est son épouse[4], qu'il initie à son œuvre fatale. Sambara y fait les fonctions de *Sâmitra* pour la partie appelée *atirâtra*[5]; le grand Câlanémi pourvoit aux présents ordinaires; c'est lui encore qui dans le *Vêtâna*[6] est le feu qui emporte l'offrande (*havyavâh*). C'est le sang des Dévas privés de vie qui fournit le bain (*savana*) des Dêtyas : c'est encore ce sang qui remplace pour eux le Soma; et, dans la fureur qui les transporte, ils s'écrient : « Quand le grand Bali aura vaincu les Souras, nous « aurons encore à célébrer le sacrifice supplémentaire (*avabritha*). » Tels sont les rites affreux qu'accomplissent les Asouras, pareils à de saints pénitents,

[1] Le lecteur doit être accoutumé aux mots techniques employés pour les détails des sacrifices indiens, de manière à ce que cette longue comparaison ne lui offre rien de difficile à expliquer. La plupart des noms donnés aux officiers des sacrifices se retrouvent lecture CXCVI.

[2] Ici est placé le mot वत्सदन्त *vatsadanta,* qui désigne sans doute une espèce particulière de flèche.

[3] प्रतिप्रस्थानिकं कर्माकरोत्.

[4] La reine intervenait dans l'*aswamédha*, dont elle recevait avec son époux la fumée, qui les purifiait tous deux.

[5] Je n'ai aucun renseignement sur ce mot, qui semble désigner la partie d'une fête que l'on prolonge dans la nuit.

[6] Cérémonie qui consiste à prendre du feu dans le trou creusé pour celui des trois feux qu'on appelle *gârhapatya,* et à le porter dans les deux trous préparés pour les feux qu'on nomme *âhavanîya* et *dakchina*.

vêtus de la peau de l'antilope noire, parés du cordon de *moundja*[7], savants dans les Vèdes et dans la science des mœurs, et magnifiques dans leurs présents; tous ces héros consentent à perdre la vie, pourvu que la victoire et la conquête des trois mondes soient le prix de leur dévouement.

Les Souras et les Dânavas, brandissant toute espèce d'armes et courant çà et là avec vitesse, formaient le tumulte le plus épouvantable, dans lequel se confondaient des clameurs pareilles aux cris de l'éléphant, le fracas des roues, le son des conques et des tambours, les hennissements des chevaux, le bruit de ces guerriers dont les mains, les pieds, les ongles se heurtaient. C'est alors que les deux partis firent éclater la grandeur de leur courage par de terribles exploits. Les éléphants et les chars, tout brillants d'or, apparaissaient comme des nuages chargés d'éclairs. De chaque armée s'élevaient des lueurs menaçantes que renvoyaient les piques, les cimeterres, les brûlantes massues, les tridents, les lances et les haches. On pouvait comparer ces milliers de chars de guerre, avec leurs sommets dorés, à des montagnes resplendissantes; ces bataillons rivaux, avec leurs armures également dorées, à des soleils éblouissants; les combattants eux-mêmes, à des astres. Les Souras, aux yeux de taureau, briguaient tous les premiers rangs, élevant leurs armes, se distinguant par leurs drapeaux et couvrant leur bras gauche de la pièce de cuir appelée *tala*. Le vent agitait les bannières diverses et les enseignes flottantes. Le soleil frappait de ses rayons lumineux ces riches étoffes, ces cuirasses, ces armures. Sous les pieds de ces innombrables combattants s'élevaient des tourbillons d'une poussière jaune qui, comme un vêtement de soie, couvrait l'horizon. Le feu semblait jaillir de tous leurs traits, de toutes leurs armures; et, placés en présence les uns des autres, les dieux et les Dânavas, portés sur leurs chars, allaient, ainsi que de hautes montagnes, se heurter mutuellement, se frappant de leurs flèches brillantes, aiguës, ailées, inévitables, de leurs massues, de leurs tridents, de leurs mortiers de fer[8], de leurs foudres, de leurs cimeterres, de leurs disques.

Voici les principaux incidents de cette merveilleuse bataille. Bâna, attaquant Sâvitra, prend son arc et couvre son ennemi d'une multitude de flèches. Pareil au feu du sacrifice, il s'élève avec éclat, et de ses flèches

[7] *Saccharum manja.* — [8] अयस्तुण्डैरुलूखलैः.

brûlantes il dessèche les flots de l'armée des Dévas, comme les rayons du soleil dessèchent la mer. Le Mârouta rapide, Sâvitra, dirige contre le fils de Bali une lance énorme : ainsi Indra frappe une montagne de sa foudre. Cette lance, arrivant telle qu'une comète flamboyante, se trouve brisée par une flèche de Bâna. Pour répondre à son étonnant rival, Sâvitra saisit un cimeterre, ouvrage admirable de Viswacarman, arme funeste pour les Dêtyas : ce cimeterre éclatant est allongé comme un serpent et courbé comme le croissant de la lune. Sâvitra le brandit dans l'air et s'approche de Bâna. A cette vue, le fils de Bali, roulant ses yeux non moins rouges que le sang, agitant ses longs bras, pousse un cri et attaque son adversaire. Il prend des traits aussi brillants que les rayons du soleil aussi rapides que la foudre, aussi déliés que le serpent; leur tête est d'or, leur pointe est enflammée. Le héros tire jusqu'à son oreille la corde de son arc, et lâche ces terribles flèches qui reluisent comme le feu et vont couvrir Sâvitra, de même que les nuages couvrent le Kêlâsa. Le Soura baisse la tête et s'éloigne avec son char et sa bannière. Bâna, fier de sa victoire, élève son arc formidable et s'avance vers le char d'Indra lui-même.

Le chef Asoura, Bala, prenant sa lourde massue, en assène un coup sur la tête de Dhrouva, brise ses armes d'or, et le terrasse. A l'instant tous les autres Vasous, outrés de colère, lancent sur le Dêtya leurs traits divins, qui le cachent à tous les yeux de même que les nuages cachent le soleil. Accablé sous leur nombre, Bala descend de son char et se précipite, la massue à la main. Il frappe la tête de ses ennemis, et les met en fuite dans toutes les directions : telle éclate avec fracas la foudre d'Indra. Poursuivis avec la rapidité de l'éclair, étourdis par le bruit de cette massue, les Vasous effrayés abandonnaient même leurs chars. Des rangs ainsi rompus de l'armée des Dévas, naguère resplendissante comme le soleil, bruyante comme le nuage orageux, partait une grêle de flèches aiguës [9]. Cette nouvelle attaque ne fit qu'irriter davantage le grand Bala [10], qui, tel que la Mort dévorante, pareil à un soleil éblouissant, à un incendie brûlant, semble tarir [11] toutes ces flèches divines. Il s'élevait avec la fureur de l'océan courroucé, répandant

[9] Ce vers cite plusieurs espèces de flèches : le *kchourapra*, dont la tête ressemble à un fer à cheval ; le *bhalla*, qui probablement a la forme d'un croissant ; le *silîmoukha* et le *vatsadanta*, dont la forme ne m'est aucunement connue.

[10] Le texte lui donne ici le nom de *Balaca*.

[11] पिवन्निव (*bibens sicut*).

la terreur autour de lui, abattant les dieux avec une violence égale à celle des flots de la mer qui renversent les montagnes, ou du vent qui brise les arbres. Telle était l'ardeur du Dânava, combattant avec Maya contre les Vasous. En vain Âpa et Anila [12], accoutumés à vaincre leurs ennemis, lancent une pluie de traits qui tombent sur lui comme l'eau du sein des nuages : ces flèches, dans leur vol rapide, sont brisées par la massue de Bala. Dhrouva, indigné, revient au combat. Les deux nobles héros s'attaquent, se harcèlent avec leurs flèches, ou du haut de leurs chars se déchirent de leurs longues lances [13], comme des léopards font avec leurs ongles, ou les éléphants avec leurs défenses. Tantôt ils se présentent de face, tantôt ils se détournent pour revenir à la charge, poussés tous deux par la colère, tous deux excités par l'orgueil. Ces guerriers, remarquables par leur large poitrine et leurs longs bras, s'élevant ainsi que deux hautes collines, frappent de leur cimeterre pesant la cuirasse ou le carquois de leur rival, ou bien, avec toute la vigueur de leurs bras, élèvent, abaissent, retirent leurs masses de fer. Le bruit de cette lutte acharnée ressemblait à celui de la foudre retentissant dans la montagne. Tels que deux éléphants ou deux taureaux s'attaquant avec leurs défenses ou leurs cornes, tels Bala et Dhrouva combattaient avec acharnement; mais enfin le Déva succombe sous les coups du Dêtya : il abandonne son char, tremblant de peur et le front abattu.

[12] Noms de deux Vasous. Voyez tom. I, lecture III, pag. 16.

[13] Lance particulière appelée *lance de char*, रथशक्ति. Voilà pourquoi je lui ai donné l'épithète de *longue*.



DEUX CENT-QUARANTE ET UNIÈME LECTURE.

SUITE DE LA BATAILLE.

Vêsampâyana dit :

Ensuite commença le combat entre l'Asoura Namoutchi et le grand Dhara; vaillants et intrépides, habiles à manier l'arc, et animés par la colère, tous les deux semblaient vouloir se brûler de leurs regards. Le Vasou, armant son arc, combattait décidé à vaincre ou à mourir, et de ses flèches innombrables et aiguisées il couvrait le char du Dêtya, et obscurcissait le jour. Mais Namoutchi rit de ses vains efforts, et répond à ces flèches par des traits enflammés et rapides, difficiles à vaincre. Fort, vaillant et léger, du haut de son char il décoche neuf flèches à Dhara. Furieux comme l'éléphant qui se sent percer, celui-ci s'avance vers son adversaire, qui lui-même se présente à lui, animé de la même colère : tels se rencontrent dans la forêt deux éléphants sauvages. Namoutchi fait retentir une conque qui résonne autant que cent tambours, et trouble cette armée qui forme une espèce de mer agitée. Il presse ses coursiers semblables aux étoiles contre les chevaux de son rival dont la couleur est aussi blanche que le plumage du cygne, et en même temps il remplit l'air de ses traits. En voyant les chars du Vasou et du Dêtya ainsi rapprochés, l'armée des Dévas a frémi. Les deux combattants, les yeux rouges de colère, se considèrent mutuellement, et grondent comme deux tigres ou comme deux éléphants furieux. Leur lutte, au milieu de cette multitude confuse d'hommes, de chevaux et de chars fut terrible : le royaume d'Yama n'offre rien de plus épouvantable. Les guerriers s'arrêtaient pour contempler ce combat, et chacun souhaitait la victoire à son champion. Les Siddhas, les Gandharvas, les Mounis d'un côté, et les Dânavas de l'autre, regardaient les efforts prodigieux de ces deux adver-



saires, qui, l'arc toujours tendu, s'envoyaient des flèches acérées dont le ciel était tout obscurci, et qui, au milieu des menaces qu'ils se faisaient l'un à l'autre, ressemblaient à deux nuages chargés de pluie. On aurait cru que les flèches dorées qu'ils se décochaient étaient autant de comètes qui traversaient les airs ou bien une file de canards sauvages qui dans l'automne sillonnent le ciel. Les corps des dieux, des chevaux et des éléphants, en un instant couvrent la terre, comme les nuages jonchent l'atmosphère. Enfin Namoutchi lance à Dhara un disque tranchant, non moins éblouissant que le disque du soleil, et aussitôt le char resplendissant du Déva, avec sa bannière et son drapeau, est réduit en cendres. Dhara, privé de son char et pressé par la crainte que lui inspire le Dêtya, fuit jusque dans sa demeure. Après ce triomphe, Namoutchi, fier de sa force, poursuit sa marche avec son armée et se rapproche de l'armée des Souras.

Les deux héros qui parmi les Dévas et les Dêtyas sont renommés pour leur habileté dans les arts et dans les secrets de la magie, Maya et Twachtri, commencèrent ensuite le combat le plus acharné. A l'envi l'un de l'autre ils s'attaquent avec violence : Twachtri lance au superbe Dêtya trente flèches, auxquelles Maya répond par d'autres flèches acérées, rapides, reluisantes et dorées. En frappant le Dêtya, Twachtri pousse un cri de colère, menaçant pour toute l'armée ennemie. Il prend une lance terrible, dont la hampe est ornée d'or et de lapis-lazuli, et dont le fer brille comme le feu ou le soleil : dans sa main cette lance ressemble à la foudre d'Indra. Maya décoche sept flèches brûlantes qui la brisent; d'autres garnies de plumes de paon sont lancées aussi sur Twachtri lui-même par cet ennemi forcené qui semble braver la mort; mais ces flèches du Dêtya se trouvent dans leur vol rapide arrêtées par les traits brillants, affilés et dorés de Twachtri. Tels que deux taureaux ou deux tigres qui se disputent une femelle, en grondant ils se précipitent l'un sur l'autre, se portant des coups terribles, cherchant à se donner la mort, et s'observant ainsi que deux serpents irrités. De même que deux éléphants s'attaquent avec leurs défenses, de même ces deux rivaux se harcèlent incessamment de leurs longues flèches. Maya élève avec fureur une massue large, brillante, meurtrière, garnie de cercles d'or : il en frappe le char et les chevaux de Twachtri, comme Indra de sa foudre frappe les montagnes. En même temps il lance deux traits aigus et tran-

chants [1] qui brisent le char du Déva, abattent sa bannière, précipitent son écuyer dans le séjour d'Yama, et tuent ses chevaux vigoureux et rapides. A cette vue, Twachtri quitte son char, et, descendant à terre, il se met en défense en agitant son arc. Ses mouvements n'échappent point à Maya; le succès accroît le courage de celui-ci; resplendissant comme une montagne, formidable comme le dieu de la mort, il semble qu'il dévore les bataillons ennemis, de même que l'incendie consume la forêt. De son arc fatal s'échappent quatorze flèches ardentes, aiguës, précieuses d'or et d'ornements, lesquelles vont s'abreuver du sang des Dévas, ainsi que des serpents furieux excités par Câla. Ces flèches, toutes baignées de sang, retombent sur la terre, où elles entrent de la moitié de leur longueur, telles que des reptiles qui se réfugient dans leurs trous. Twachtri, à son tour, lui lance aussi quatorze flèches dorées, qui traversent le bras gauche du Dêtya en le déchirant horriblement, et vont ensuite s'enfoncer en terre, semblables à de rapides serpents, ou bien aux rayons du jour qui se concentrent dans le soleil descendant à l'horizon. Maya lui répond par trois autres flèches ailées, brûlantes, avides de sang, qui atteignent Twachtri, et le forcent à quitter honteusement le combat. Le Dânava, en voyant son rival sans char, sans écuyer, sans chevaux, tel qu'un serpent sans venin, triomphe avec orgueil, agite son arc éblouissant et orné d'anneaux d'or, et se dresse sur le champ de bataille, ainsi que le feu du sacrifice.

Le robuste et superbe Pouloman mesure ses forces avec celles de Vâyou que traînent des chevaux blancs, et que les Brahmanes célèbrent comme le souffle vital de tous les êtres. Ce dieu, aussi terrible que Câla, en entendant résonner la corde de l'arc de Pouloman, ne peut retenir sa colère : tel frémit l'éléphant qui entend le cri de son rival. Les flèches lancées par le Dêtya couvrent les dix régions du ciel; de même le monde se trouve enveloppé des rayons du soleil. Vâyou, les yeux rouges de colère, souffle comme un serpent, et sous les flèches qui le couvrent rayonne comme le soleil voilé par les nuages. Les flèches de Pouloman, garnies de plumes de paon et ornées d'une tête d'or, ressemblent à une troupe de cygnes voyageant dans l'air : elles tombent par milliers sur les arcs, les bannières, les drapeaux des ennemis, sur leurs parasols et les diverses parties de leurs

[1] J'ai pris ici क्षुर pour क्षुरप्र.

chars. En les voyant avec tant de promptitude, avec tant d'éclat traverser le ciel, on croit voir une armée de sauterelles se précipiter vers le feu. Vâyou, hors de lui-même à la vue de cet adversaire qui se présente comme un autre Câla, accourt et le frappe de neuf flèches; mais trouvant qu'elles restent sans effet, il s'arme de toute sa violence, il souffle une multitude de traits, dont vingt surtout, aigus et affilés, sont destinés à Pouloman. En cet instant dix chefs des Marouts, distingués par leur agilité, poussent un cri de lion, et l'encouragent de leurs acclamations. A ce bruit horrible, accourent en courroux les fils de Pouloman. Ils remplissent l'air d'une grêle de flèches, de même que dans l'automne les nuages déchargent sur les montagnes le poids de leurs ondes. Ces sept guerriers harcèlent Vâyou, comme à l'époque de l'anéantissement des êtres sept *grahas* [2] poursuivront la lune. Alors Vâyou élève sa main invincible et ornée de pierres précieuses, sa main aussi subtile que la trompe d'un éléphant : il la laisse tomber sur la tête de ces Dêtyas, qui succombent tous les sept sous la violence des coups. Pouloman désespéré lui décoche neuf flèches enflammées; mais Vâyou, qui s'aperçoit qu'il ne peut rien sur lui, sans s'inquiéter de cette grêle de traits, s'acharne sur les Dânavas dont les aigrettes couvertes de sang ressemblent à des arbres chargés d'ocre rouge [3], et qui, les nerfs déchirés, les membres brisés, sont comme des arbres fleuris qu'une troupe d'éléphants vient de saccager. De leurs corps en lambeaux coulait un ruisseau de sang, capable de frapper de terreur non seulement de faibles femmes, mais encore l'âme la plus ferme; horrible ruisseau où se confondait le sang des Dévas et des Dânavas, des éléphants, des chevaux. Le champ de bataille était affreux à contempler; des milliers de cadavres d'Yakchas et de Râkchasas étendus sans vie; des chars abattus, des étendards et des drapeaux traînés dans la poussière, des éléphants ornés de sonnettes et le front enfoncé, des flèches aux ailes dorées naguère brûlantes et rapides en sortant des arcs des Dévas ou des Dânavas et maintenant sans mouvement comme des serpents sans poison; des dards, des masses, des traits, des lances, des cimeterres, des haches, des arcs brillants d'or, des massues, des piques, des bracelets d'or, des pendants d'oreilles de pierres précieuses, des cui-

[2] C'est le nom général qu'on donne aux planètes, mais en particulier à Râhou, qui est le nœud ascendant ou l'éclipse personnifiée.

[3] Le nom de cette substance est *gérica*, dont il a déjà été question dans la lecture CLXXIX, note 9.

rasses, des gardes d'épée, des colliers de perles, des amas de richesses, des parures de toute espèce dispersées çà et là; des Dêtyas, par milliers, privés de vie, quelques-uns sans armes et sans char, les autres foulés aux pieds ou percés de coups : telle était l'apparence que présentait ce combat des Dévas et des Dânavas, théâtre de confusion où parmi les débris de chars et les lambeaux de bannières gisaient les corps des chevaux et des éléphants. Alors mille Dêtyas, fils de Pouloman, la massue à la main, environnent le terrible Vâyou, et le frappent tous à la fois. A cette attaque, Vâyou frémit comme l'éléphant piqué par le croc de son conducteur. Il s'ouvre un chemin à travers ces combattants, dont il tue huit cents; cette belle et large voie est encore dans le ciel apparente aux yeux des Siddhas, et se nomme *Vâyoupatha* [4].

Le Dêtya Hayagrîva, s'approchant de Poûchan, pousse un cri pareil à celui d'un lion formidable. Il agite son arc tout enrichi d'or, et jette à son ennemi des regards menaçants et courroucés. Aussitôt bander son arc, ajuster la flèche, la décocher, ramener la corde, tout cela n'est que l'affaire d'un instant. Cet arc incessamment tendu avait l'air d'un disque arrondi et brûlant; et le Dânava possédait l'art de le tirer de la main droite comme de la main gauche [5]. Ses flèches aux ailes dorées, à la pointe acérée, remplissaient le ciel et obscurcissaient la lumière du soleil. Elles traversaient les airs avec la rapidité de l'oiseau, innombrables, meurtrières, et, en partant de l'arc qui s'élevait comme le pic d'une colline, elles ressemblaient à une ligne de hérons voyageurs. Ornées de plumes de vautour et enrichies d'or, rapides, aiguës, affilées, elles enveloppaient tout le corps de Poûchan, et brillaient dans le ciel, telles que ces feux qui en été voltigent dans l'atmosphère; elles couvraient le dieu de même que dans l'automne les nuages inondent la montagne. En ce moment éclata aux yeux des Dévas l'admirable courage de Poûchan : il montra toute sa force, sa constance, sa valeur, sa sagesse. Sans faire attention au déluge de traits dont il était assailli, il s'approche en courroux du Dêtya, il tend son grand arc doré, qui retentit comme la foudre d'Indra, et, de ses flèches garnies de plumes

[4] Ce passage dénote assez que ces grands combats ne sont que des allégories météorologiques.

[5] Le guerrier qui possède ce talent est désigné par l'épithète सव्यसाचित् *savyasâtchit*. Ainsi était surnommé le fameux Ardjouna, l'un des frères Pândavas.

de héron, il remplit les plaines de l'air, où, portées sur leurs ailes dorées, elles forment une espèce de guirlande allongée. Mais tous ces traits, en se rencontrant, se brisent l'un l'autre, et le ciel est plein de débris qui volent et tombent de toute part. Si d'un côté Poûchan accablait Hayagrîva de ses flèches aiguës, aussi brillantes que le soleil, garnies d'un or pur et marquées de son nom[6], le Dânava furieux, et pareil à un feu dévorant, lui répondait de son côté par une grêle de traits plus funestes encore, car bientôt il eut renversé à terre la bannière de Poûchan, son drapeau, son arc, le frein et le joug de ses chevaux; avec quatre autres il perça le char et les chevaux eux-mêmes, et précipita l'écuyer qui les conduisait. Le Déva, privé de son char, éprouva un sentiment de crainte, et frémit comme les flots d'une mer agitée. Poursuivi par son ennemi, il alla chercher un refuge près du char d'Indra.

Ce combat fut suivi d'une lutte terrible entre Sambara et Bhaga. Sambara, les yeux rouges de colère, tenait dans ses mains un arc large de sept coudées[7] et long de douze, résonnant comme le tonnerre d'Indra, lourd et pourvu d'une excellente corde. Les flèches qu'il lançait étaient aussi fortes que l'essieu d'un char. En le voyant, les dieux tremblaient de même que les vagues de la mer. A l'approche de cet ennemi horrible de figure et redoutable pour son habileté dans toutes les sciences, Bhaga, dont les lèvres frémissent d'impatience, s'avance pour l'attaquer. Tendant son arc divin, il inonde de ses traits l'armée des Dânavas, et arrive en face du Dêtya, tel que l'éléphant ou le taureau qui va combattre un rival. Ces deux adversaires s'accablent mutuellement des flèches que décochent leurs arcs pesants. Rencontre effrayante et sans pareille ! De leurs traits longs et meurtriers ils se fendaient leurs noires cuirasses, et, tout ébranlés de ces cruelles atteintes, tout couverts de sang, ils ne pouvaient même s'apercevoir l'un l'autre au milieu de cette obscurité qu'ils créaient eux-mêmes. Le Dêtya, l'œil enflammé, le corps aussi noir que Câla, ne cessait de harceler Bhaga, et ses flèches, brillantes de l'éclat du soleil, arrivaient sur son rival avec la rapidité de Garouda venant par les routes de l'air attaquer les serpents.

[6] L'épithète que j'ai traduite de cette manière est नामाङ्क *nâmânca*.

[7] Cette phrase renferme deux mots qui ont la même signification किष्कु *kichcou* et रत्नि *ratni*. Le *ratni* est la distance du coude au poing fermé.

Mais la plupart n'atteignaient pas leur but, brisées dans leur vol par celles de Bhaga, auxquelles l'Asoura répondit par d'autres au nombre de soixante et quatorze.

Cette lutte se soutint longtemps à peu près égale. Mais Sambara, employant l'art de la magie, disparaît tout à coup. On entend seulement le bruit de l'arc qui se tend, et qui retentit comme le tonnerre; on entend le bruit d'un guerrier placé sur le char, mais sans l'apercevoir. Cependant les chevaux de Bhaga sont frappés, son étendard abattu; une grêle de traits fond sur le Déva lui-même. Aucune partie de son corps n'était épargnée, pas même le doigt. Bhaga cherchait, par ses armes divines, à repousser l'attaque du Dêtya, qui, recourant à mille métamorphoses magiques, trompait adroitement son ennemi. Tantôt il paraissait couvert de mille flèches, et tombait comme privé de vie; tantôt il revenait au combat plein de force, se redressait avec fierté et monté sur un des éléphants qui président aux régions célestes; quelquefois il n'est pas plus long que l'intervalle qui sépare le pouce et le premier doigt étendu [8]; ensuite il apparaît élevé comme une montagne; plus tard c'est un grand nuage ou un oiseau qui plane majestueusement. Enfin il se revêt de toute espèce de formes affreuses, sous lesquelles il épouvante l'armée des Dévas. Ceux-ci, remplis d'effroi, fuient de même que les taureaux à l'aspect du lion. On voit Sambara, prenant un corps nouveau et brillant, s'élancer dans les airs qu'il remplit d'un bruit terrible et d'où il tombe en pluie comme Indra. Tantôt il est l'ouragan qui dévaste la terre, tantôt le feu puissant qui consume le monde; dans un moment, c'est un monstre qui a cent têtes, ornées de cent aigrettes, et qui dévore les Souras; dans un autre, c'est une montagne à cent pics, à cent collines, qui, telle que le Kêlâsa, paraît être une colonne du ciel. Tous les traits que lancent les Âdityas, les Sâdhyas, les Viswas sont absorbés par l'Asoura, qui, au milieu du combat, disparaît tout à coup, semblable à une ville de Gandharvas. La valeur étonnante qu'il déploie, les ressources magiques auxquelles il a recours, la terreur qui l'environne, tout concourt à étonner les Dévas. L'illustre Bhaga épouvanté abandonne son char, et va implorer le secours d'Indra. Le superbe Dânava, vainqueur de ce Déva, s'approche de l'endroit où brillait Agni; il l'insulte

[8] प्रादेश *prâdésa.*

par ses paroles : « C'est moi, lui dit-il, qui te donnerai la mort, » et aussitôt il disparaît.

C'est alors que paraît sur la scène le grand roi des Brahmanes, Soma aux froids rayons, pareil à un pic du Kêlâsa et entouré des planètes resplendissantes. Armé du *danda*, il ressemble à la Mort : il frappe les Dêtyas, renverse les chars et les chevaux avec la force destructive que montrera Câla à la fin des âges. Sous ses pieds il brise les armes de ses ennemis; il les enveloppe eux-mêmes et les consume, tel qu'un incendie dévorant. Il écrase les conducteurs de chars sous leurs roues, les maîtres des éléphants sous la masse de ces animaux, les cavaliers sous le dos de leurs coursiers, et les fantassins contre terre. Comme le vent dessèche les arbres, lui de sa froide haleine il glace l'armée des Dêtyas. Son arme est trempée du sang de ses ennemis, de même que le Pinâca[9] du terrible Roudra l'est du sang des animaux. Semblable au soleil de la fin des âges, il tombe sur les Dêtyas, et met en fuite leurs innombrables bataillons. En le voyant arriver sur eux comme le dieu de la destruction, ceux-ci restent interdits. De quelque côté que Soma lance son trait glacial, il chasse devant lui les Dânavas, qui reconnaissent en fuyant son ascendant et sa force. A l'aspect de ce redoutable Soma, qui semble, ainsi que Câla, dévorer leur armée, ceux qui chez les Dêtyas sont le soleil et la lune, Salabha et Sarabha, tendent leurs arcs faits de bois de palmier, et de leurs flèches couvrent Soma, de même que deux nuages couvriraient la plaine de leurs ondes.

En ce moment le bruit que faisaient les arcs des Souras et des Asouras était si fort qu'il s'élevait jusqu'au ciel et portait l'effroi dans tous les cœurs. A ce bruit se mêlaient les cris des éléphants, les hennissements des chevaux, le son des tambours et des conques. Tous ces rivaux ardents et superbes, emportés par la colère et le désir de la victoire, s'attaquaient avec fureur, comme les taureaux dans les pâturages. Les têtes qui tombaient tranchées par le fer ressemblaient à ces pluies de pierres qui traversent le ciel. On les voyait rouler sur la poussière, chargées de diadèmes, de pendants d'oreilles, de couronnes d'or et d'autres parures. Des membres percés de flèches, des bras coupés et tenant encore l'arc, d'autres couverts de mille ornements, des mains toutes sanglantes et abattues, des

[9] Nom de l'arc de Siva.

corps revêtus de cuirasses, des jambes déchirées, des têtes larges comme le disque lunaire et parées de pendants d'oreilles, des débris épars çà et là d'éléphants, de chevaux et de guerriers, tel fut le spectacle que la terre offrit en peu d'instants. Les arcs retentissaient au loin, les armes étincelaient comme l'éclair, les montures des combattants poussaient des cris aussi effrayants que le tonnerre. Les succès semblaient se balancer entre les Souras et les Dânavas. Le combat s'échauffait, le sang coulait à flots, l'horreur était à son comble, des grêles de flèches tombaient des deux côtés. Les éléphants criaient percés de tous ces traits, et les chevaux, après la mort de leurs cavaliers, erraient çà et là à l'aventure. Les flèches portaient la confusion, et troublaient également soldats, chevaux, éléphants. Le bruit continuel des cordes de tous ces arcs empêchait de rien distinguer. Les flèches, les lances, les massues, les cimeterres étaient des instruments de mort dont se servaient également les deux partis pour s'accabler. On voyait sur ce champ de bataille voler les bras, les têtes, les débris d'arcs. Des chevaux, des éléphants, des chars sans nombre tombaient sous les coups des Souras et des Asouras. Les massues, les épées, les dards, les flèches meurtrières abattaient les guerriers comme les éléphants et les chevaux. Entre les deux armées coulait un fleuve de sang, rapide et impétueux, où les chevelures des combattants tenaient lieu de *sévalas* [10] et de gazon. Les dieux frappés par les Dêtyas jetaient des cris de douleur. Ainsi se poursuivait entre les Dévas et les Asouras cette lutte épouvantable, horrible à voir, pleine de terreur et de désastres.

Le Sâdhya Viswakséna, l'œil tout rempli de sang, se distinguait par son adresse à tirer de l'arc : Virotchana l'attaque. Le grand Viswakséna, en le voyant arriver, lui lance trois flèches à la poitrine. Le Dêtya irrité de ces coups, et semblable à l'éléphant que presse le croc du conducteur, brille dans sa colère tel que le feu au moment du sacrifice, et lui-même de sept flèches aiguës, rapides et brûlantes, frappe Viswakséna. Celui-ci, étourdi de ces atteintes, perd un instant connaissance et se retient à sa bannière. Mais bientôt, reprenant ses esprits, il s'élance de nouveau au milieu des Dêtyas, son arc à la main. Cependant le vaillant Virotchana continue à troubler avec ses traits aigus l'ordre des bataillons Souras. Ses cris s'élèvent comme

[10] *Vallisneria octandra*. On écrit aussi *sévâla*

les sons du tonnerre : il éclate sur l'armée des Dévas, tel que le nuage brûlant, chargé d'éclairs, de tonnerre et d'aérolithes. La terreur de ses armes poursuit ses ennemis sur tous les points de l'horizon : ils fuyaient épouvantés; les chars se trouvaient sans conducteurs, les chevaux sans cavaliers, les fantassins étaient renversés par terre. Au bruit foudroyant de l'arc de Virotchana, les rangs des Souras semblaient se confondre; les guerriers, précipités du haut de leurs chars, s'enfuyaient avec la foule des piétons du côté d'Indra. Quatorze mille gardes du Sâdhya Viswakséna tombèrent sous les coups du Dêtya, qui frappait à la fois les chevaux, les éléphants, les chars et les fantassins. Étendu au-dessus de l'armée ennemie comme un vautour aux ailes déployées, il ne cessait de fendre et d'abattre les têtes. Les cavaliers, les chars et les fantassins qui restaient encore se réunirent à Viswakséna pour venir attaquer Virotchana. Dirigeant contre lui seul leurs épées, leurs massues, leurs lances, leurs haches, leurs dards, leurs masses de fer, ils poussent le cri du lion; mais le Dânava élève rapidement son glaive; il abat les têtes et les arcs, atteignant sans distinction les conducteurs et leurs chars, les éléphants et les chevaux. Les vingt et une manières d'attaquer un ennemi sont connues et employées par lui; il tourne, il revient sur ses pas, il recule, il avance, il escarmouche, il bondit, il se baisse, il se hausse [11]. Quelques-uns, frappés de son épée, avaient les nerfs coupés, et tombaient en poussant un dernier cri. Les éléphants blessés dans le dos se retournaient en fureur contre ceux de leur propre parti qu'ils écrasaient. On voyait tomber du ciel à terre sous les coups de ce vigoureux archer les haches d'armes, les arcs et les têtes des maîtres d'éléphants. En vain les éléphants détournaient la tête, en vain les chevaux se lançaient à la course; il les atteignait, comme aussi il abattait de loin les têtes ou brisait les arcs des conducteurs de chars. Quelquefois il se précipitait sur eux, les attaquait de près, et de son cimeterre pourfendait les chars et tuait les écuyers. Les Souras admiraient avec terreur l'agilité du Dânava qui, se portant sur tous les points de l'horizon, les poursuivait partout et les assaillait de toutes les manières. Il saisissait les uns par le pied et les secouait pour

[11] Sans doute ces mots désignent quelques-unes des vingt et une manières d'attaquer un ennemi. J'ignore si j'ai bien rendu ces mots techniques, que je crois devoir transcrire ici : भ्रन्तमुद्भ्रन्तमाविद्धमाप्लुतं विप्लुतं प्लुतं संपातं समुदीर्णं . . .

leur donner la mort, les autres expiraient sous son cimeterre; ceux-ci étaient effrayés de ses cris, ceux-là tombaient par terre arrêtés par la jambe; quelques-uns enfin mouraient de frayeur à sa seule vue.

Dans cette sanglante mêlée de chars, de chevaux, d'éléphants et de héros, le chef Asoura, Coudjambha, attaqua l'Âditya Ansa, de même qu'un taureau attaque un autre taureau son rival. Pareil à une haute montagne, fort comme un éléphant, il lance ses flèches aiguës, brûlantes, rapides, et les guerriers Dévas sur leurs chars n'osent approcher à la portée de ses traits. Tout gémissait dans la nature, le ciel était obscur, et le malheur pesait sur les dieux. Le puissant Ansa, il est vrai, détruisit un corps de dix mille éléphants Dânavas, et marcha avec les siens vers l'ennemi; mais, à cette vue, Coudjambha descend de son char, tenant à sa main sa lourde massue; il court au devant de ces éléphants, semblable au génie dévorant de la Mort; il les frappe, brise leurs défenses, fracasse leurs fronts, et les harcèle sans relâche. Ces animaux ainsi maltraités fuient en désordre de tout côté. Les terribles Dânavas, compagnons de Coudjambha, lançaient leurs flèches aiguës sur les guerriers qui montaient ces éléphants. Le chef Dêtya s'armant de toute espèce d'armes, de sabres, de flèches, de dards, de disques[12] tranchants, abattait les têtes, qui jonchaient la terre comme le ferait une pluie de pierres. Les bras tombaient serrant encore le cimeterre. Quelques-uns de ces guerriers dont la tête venait d'être tranchée, retenus sur le dos des éléphants ou des chevaux, ressemblaient à de hauts palmiers privés de leur cime. Le grand éléphant d'Ansa devint surtout le but d'une des flèches de Coudjambha qui parvint à lui couper la tête; les autres tombèrent sous les coups de sa massue, aux yeux mêmes des Souras, qui les voyaient étendus par terre comme de larges montagnes écrasées sous la foudre d'Indra. Coudjambha était pour les Dévas Câla personnifié, et produisait sur eux l'effet que produit sur les autres animaux l'odeur seule du lion. La bouche ouverte, l'air formidable, il criait et brandissait sa massue teinte du sang des éléphants. Tel que le dieu destructeur des êtres, l'Asoura

[12] Le texte porte ici un mot que le dictionnaire n'explique pas, अञ्जनिक ou अञ्जलिक. J'ai supposé que c'était une arme qui pouvait avoir la forme arrondie de l'*andjali*, et ressembler à un disque. Mais si ce mot est un adjectif, *andjanica* pourrait signifier *noir;* et *andjalica, recourbé*, ou peut-être *effilé comme un lézard*.

semblait se jouer avec son arme terrible au milieu du combat; ou tel qu'un souverain armé de son *danda*, il avait l'air de passer en revue ses éléphants. Aux yeux des Souras il apparaissait comme le dieu de la Mort élevant dans l'air sa verge fatale. Ainsi la plupart des éléphants, privés de leurs conducteurs, périrent abattus par sa massue ou percés par ses flèches. Incapables de résister à l'impétuosité de son attaque, ils fuyaient foulant aux pieds les bataillons des Dévas. De même que le souffle du vent chasse les nuages, Coudjambha avec sa massue repoussait les éléphants : il était sur le champ de bataille comme l'ouragan de la fin des âges.

DEUX CENT-QUARANTE-DEUXIÈME LECTURE.

CONTINUATION DU MÊME SUJET.

Vêsampâyana dit :

Alors, par l'ordre du roi des dieux, se présentèrent au combat tous les corps de son armée, en poussant des cris terribles : armée innombrable et belliqueuse, composée de chars, d'éléphants, de chevaux, animée par le son des conques et des tambours, difficile à vaincre, partout couverte de poussière, mer immense dont les vagues sont aussi vastes que celles de l'empire des poissons, assemblage incalculable, étonnant, magnifique, incroyable de forces toutes diverses. A l'instant Coudjambha, ferme comme le Mérou, se mit en devoir de soutenir cette attaque, et sa massue à la main, il commença à repousser cette armée, qui, étonnée de cette résistance, s'arrêta d'abord sans mouvement.

Le combat recommença bientôt. Asiloman et Hari s'avancèrent l'un contre l'autre. Asiloman, fier de sa force et poussé par la colère, s'élevait tel qu'un Dhoûmakétou [1] pour l'armée des Dévas. De même que le soleil dissipe

[1] On se rappelle que c'est le nœud descendant personnifié, et regardé comme sinistre dans la mythologie. On le nomme aussi simplement *Kétou*.

les ténèbres, de même ce héros disperse les Souras; son char brille de mille rayons; ses flèches sont comme une pluie qui tombe, ardente et horrible, sur l'armée ennemie. Tel est le rival de Hari, rival formidable, cruel, invincible, impitoyable : il apparaît aux premiers rangs de l'armée, aussi redoutable par la vigueur de ses flèches que par son extérieur; il foule sous ses pieds les éléphants, et tranche les têtes des Souras. Monstre dévorant, ses flèches sont ses dents, son épée est sa langue, le *tchacra* ses bras, l'arc sa main, la hache ses ongles, le son du tambour sa voix. Moins fort, moins actif se montre le tigre des forêts. On peut comparer cet Asoura à un vaste nuage, le bruit de la corde de son arc au tonnerre, ses flèches aux gouttes d'eau qui s'allongent, son arc à l'éclair. Qu'on se figure pour cette grande scène une mer impétueuse, dont les alligators se reconnaîtraient dans les bras des combattants, les vagues dans les arcs tremblants, les tourbillons dans les flèches rapides, les poissons dans les massues et les épées, les monstres dans les fantassins, le flux et le reflux dans le mouvement de la corde de l'arc manié avec adresse, le bruissement dans les clameurs du combat. Le terrible Dêtya submergeait dans cette horrible mer chevaux, éléphants, fantassins, chars et conducteurs; tout succombait sous ses efforts. Les dieux le voyaient couvert d'une armure étincelante de l'or le plus pur et resplendissant comme le feu. Personne ne pouvait regarder en face ce Dânava non moins éblouissant que le soleil à midi. Tel qu'un bois sec consumé par les ardeurs de l'été, tels sont les Souras consumés par les rayons de leur ennemi. Les deux armées poussent de grands cris; partout la fureur, partout la confusion. Les héros, fiers de leur force et montés sur leurs éléphants, leurs chevaux ou leurs chars, veulent se montrer dignes d'eux-mêmes et soutiennent le combat avec fermeté. La lutte était horrible, le champ de bataille inondé de sang. Troublés, agités, ils ne reconnaissent plus rien autour d'eux, et ne distinguent pas les traits qui viennent de l'ennemi. Furieux, ils se jettent les uns sur les autres, sans distinguer leurs amis ou leurs adversaires. Ils se prennent par les cheveux, et les plus forts, en se mordant la lèvre de fureur, coupent la tête du plus faible. Quelques-uns, jetant leurs armes, déploient dans le combat la force seule de leurs bras et de leurs poings qui tombent comme la foudre : rencontre tumultueuse, meurtrière, qui excite la terreur dans toutes les âmes et va ébranler même la porte du ciel. Les chevaux, les éléphants, les guerriers

se précipitaient tous les uns sur les autres et s'attaquaient avec rage. Les chefs les plus distingués parmi les Souras et les Asouras faisaient généreusement le sacrifice de leur vie. Les cheveux épars, sans cuirasse, sans char, sans arc, ils combattaient encore des pieds et des mains. Hari lance une flèche, qui va frapper le haut de l'arc de son rival et qui l'abat : il envoie cent autres flèches meurtrières au Dânava. Ces traits poussés par le vent pénétraient dans le corps d'Asiloman, pareils aux rayons du soleil qui se plongent dans l'eau ou à des serpents qui entrent dans le flanc d'une montagne. Le Dêtya, dont les membres étaient affaissés et baignés de sang, ressemblait au Mérou tout couvert d'un métal rouge. Outré de colère, il saisit un autre arc, et décoche à son ennemi des flèches rapides et garnies d'ailes dorées. Les nerfs de Hari en sont frappés, et tout son corps est couvert de ces traits qui le piquent comme des serpents, de la même manière qu'une montagne est couverte de larges nuages. Enfin le Dânava ajuste une dernière flèche que Câla lui-même semble animer, flèche fatale, soutenue sur une aile légère et aussi brillante que le soleil. Atteint de ce trait redoutable, le dieu perd connaissance et tombe à terre. Des cris plaintifs s'élèvent de toute part à la chute de Hari; le monde est comme frappé en même temps que lui, on dirait que le soleil lui-même vient de tomber. L'Asoura frappe aussi trente et un mille guerriers, compagnons de Hari; et, paré de ses trophées, resplendissant comme le feu, il s'élance, son arc à la main, vers le char d'Indra.

Les deux Aswins prennent part au combat, et avec leurs troupes viennent combattre le courageux Vritra. Le Dêtya, non moins élevé qu'une montagne, déterminé à vaincre ou à périr, est armé d'un arc avec sa flèche et d'un cimeterre. Il attaque les Aswins. Il souffle dans sa conque et en tire un son effrayant. Tous les êtres frémissent en entendant le bruit de la corde de son arc. Sa conque retentit comme le mugissement des flots, et fait frissonner la troupe des Yakchas, des Râkchasas et des Dévas. Dans leurs mains brillaient les massues et les masses de fer, les sabres, les lances, les tridents, les haches. Vritra avec ses flèches rapides et sonores brise toutes ces armes qu'agitent ces géants. Sur la terre, dans le ciel retentissent les cris de ces Dévas que le Dêtya frappe comme en se jouant. Ses flèches percent les corps et les têtes des Yakchas et des Râkchasas, et une pluie de sang, coulant des blessures faites aux dieux par les massues, tombe

sur la terre. Un instant le terrible Dêtya se trouva couvert de leurs flèches, et semblable à un soleil privé de ses rayons; mais bientôt comme un astre lumineux il se dégagea de cette obscurité, et leur fit sentir ses brûlantes atteintes : vaillant et irrité, il les perça de ses traits acérés. Il avait bien poussé quelques cris de douleur et de rage, il avait senti l'approche cruelle des épées, des lances, des massues, des masses de fer, des haches, des tridents, mais ses ennemis n'avaient pas eu le plaisir de le voir tomber sans connaissance. C'est alors que, transporté de colère, pour venger ses affronts il leur décoche cent flèches envoyées d'une main ferme et sûre. Les dieux tremblants et harcelés par le Dêtya poussent un cri de détresse : ils jettent leurs massues, leurs lances, leurs tridents, leurs épées, leurs haches d'armes, leurs tonnerres, et s'enfuient du côté du septentrion. Vritra, étalant sa large poitrine et ses longs bras, brandissant son trident et sa massue, effrayait de son seul aspect les êtres animés et inanimés. Un des deux Aswins, armé d'un trident, accourut pour arrêter l'incomparable Dêtya, qui s'avançait comme un éléphant furieux, et lui lança dans le flanc trois flèches. L'illustre guerrier a senti la blessure; non moins adroit à manier la massue qu'à tirer de l'arc, il prend sa lourde et terrible massue, s'élance vers l'Aswin et le frappe avec violence. Celui-ci, aussi fort que Hara lui-même, donne au Dêtya un coup de son trident large, ferme, étincelant. Du bout de sa massue l'habile Vritra brise ce trident, et se jette rapidement sur l'Aswin comme Garouda sur un serpent. Il s'élève dans les airs, agitant sa massue pareille à un pic de montagne et en assène un coup sur la poitrine de Nâsatya[1]; celui-ci blessé laisse son trident et s'échappe vers le côté où combat Indra. Vainqueur du redoutable Aswin, Vritra jouit avec orgueil de la gloire de son triomphe.

[1] Nom de l'un des deux Aswins.

DEUX CENT-QUARANTE-TROISIÈME LECTURE.

CONTINUATION DU MÊME SUJET.

Vêsampâyana dit :

Le Sâdhya Ranâdji vient tenter aussi la fortune des armes contre le sage Écatchacra. Les gens de ce Dêtya s'avançaient sur des chars de bataille et poussaient de grands cris : une pluie de flèches arrive sur eux. Ces guerriers y répondent à coups de tridents, de lances et de massues, coups difficiles à parer et funestes pour les êtres animés et inanimés. Les Dévas et les Asouras sont en présence, forts, courageux et semblables à de grands arbres. Écatchacra était, comme le grand Hiranyacasipou, porté sur un char attelé de cent chevaux. Les Souras succombaient par milliers sous les pas des éléphants, sous les roues des chars retentissants, sous les coups des flèches aiguës. Leurs traits innombrables se trouvaient brisés par les flèches légères, brillantes et meurtrières du Dânava. Néanmoins les traits des Dévas arrivaient aussi jusqu'aux éléphants et aux chevaux Dêtyas qui étaient ainsi arrêtés par la mort. Les Dêtyas, en voyant ce désastre, prennent leurs meilleures armes, décidés à tout pour se venger. Les points principaux et intermédiaires de l'horizon étaient occupés par eux, et de leurs traits acérés ils frappaient les dieux. Ranâdji lance sur le Dêtya un javelot formidable et enflammé, appelé *Mathana*. Écatchacra, de son côté, par la force de son arme brisait par milliers les lances et les tridents affilés de ses adversaires; en même temps il lançait dix flèches aiguës au Sâdhya, et, tout en détournant les coups qu'on lui portait, il accablait les compagnons de son rival de ses traits rapides et brûlants. De leurs membres coupés le sang coulait à flots, tel qu'en automne l'eau découle du sommet des monts arrosés par la pluie. Atteints par ces armes meurtrières, inévitables, foudroyantes, les héros Dévas étaient consternés. Écatchacra vit alors s'avancer



un corps d'éléphants chargés d'ornements retentissants, grondant de même qu'une mer furieuse, marchant en ordre, pleins d'orgueil et de force, montés par de vaillants guerriers, bien dressés et pareils à Êrâvata. Ils attaquèrent avec ardeur les éléphants du parti contraire, furieux[1], emportés, bruyants comme le tonnerre, élevés comme de grands arbres, présentant une largeur démesurée, couverts d'ornements et de caparaçons d'or, et aussi brillants que le soleil à son lever. Écatchacra, semblable lui-même à un vigoureux éléphant, frappe de sa massue ces monstrueux animaux, et les chasse devant lui, de même que le vent pousse les vastes nuages. Il aperçoit ensuite une multitude de chevaux impétueux qui présentaient à l'œil les couleurs diverses du perroquet, du taureau, du paon, de la colombe, du cygne, du héron; les uns ont des regards effrayants, les autres offrent autour de leurs yeux des taches blanches comme le jasmin[2]. Écatchacra, toujours armé de sa redoutable massue, repousse cette vaillante troupe de Dévas; et Ranâdji, témoin des exploits de cet ennemi des Souras, malgré sa force étonnante et l'ardeur de ses compagnons, malgré son habileté dans l'art de manier la massue et de conduire un char, renonça au combat et se retira du côté où était Indra. Après avoir immolé trois millions d'ennemis, le Dêtya apparaissait sur le champ de bataille tel qu'un feu se dégageant de la fumée.

Un superbe Asoura, Bala, mesura de nouveau[3] ses forces contre le généreux Mrigavyâdha, invincible Roudra dont les compagnons, à la vue de Bala, se précipitèrent au combat, brillant comme le feu du sacrifice, poussant en avant leurs éléphants furieux, leurs chars magnifiques, leurs chevaux rapides, et lançant leurs javelots aigus et leurs flèches brûlantes. Cependant l'illustre Asoura leur apparaissait aussi rayonnant que le soleil, grand et fort, plein d'ardeur, de sagesse, de prudence, d'impétuosité, remplissant de sa masse toutes les régions célestes. Ils l'attaquent de toute part avec fureur, et Mrigavyâdha frappe la tête de ce Dêtya, aussi haute qu'une montagne, de flèches de fer affilées et pointues. Bala, percé de ces

[1] Le texte renferme une idée que je n'ai pas rendue : विक्षरन्तो मदं त्रिधा *vikcharanto madam tridhâ*. On appelle *mada* l'humeur qui coule des tempes de l'éléphant dans le temps de ses amours. J'ignore la portée de l'adverbe *tridhâ* (*tripliciter*).

[2] मल्लिकाक्ष *mallicâkcha*.

[3] Il a déjà combattu contre Dhrouva.

traits, s'élance dans les airs et fait retentir de son cri les dix régions. Le dieu, rempli de joie, pousse son char vers lui, l'arc tendu, et le couvre au milieu des airs d'une grêle de traits, de même que le nuage orageux, à la fin de l'été, couvre de pluie la montagne. Alors le Dânava pousse un cri aussi formidable que la voix de la tempête. Il bondit avec force et arrive près du char de Mrigavyâdha avec la légèreté d'une montagne ailée. Il brise le char du Roudra, qui est obligé de descendre à terre pour le combattre. Les compagnons de celui-ci, en le voyant hors de son char, accourent à travers les plaines de l'air; la colère enflamme leurs yeux, ils agitent leurs massues, et ramènent avec eux leur chef qu'ils ont relevé. Pressé de leurs coups de massue, comme l'arbre est frappé par les haches des bûcherons, l'Asoura se défend avec vigueur. Il descend à terre aussi rapide que Garouda, déracine un arbre orné de toutes ses branches, et assomme avec cette arme ses nombreux ennemis. De leurs corps coule un torrent de sang où se baigne le Dânava, semblable au soleil à son premier lever. Il arrache ensuite un pic de montagne tout chargé de ses cerfs, de ses serpents, de ses arbres, il en écrase les gens de Mrigavyâdha, et renverse le reste de cette troupe sur les corps de leurs compagnons, jetant les chevaux sur les chevaux, les éléphants sur les éléphants, les guerriers sur les guerriers, les chars sur les chars, aussi destructeur que le sera Câla à la fin des âges. Après cet épouvantable désastre, la terre se trouva encombrée des corps des Dévas. Ainsi combattaient le Dêtya Bala et le vaillant Mrigavyâdha, tels que deux éléphants furieux.

Un autre combat avait lieu entre Râhou et un autre Roudra, Adjêcapâd, connu dans les trois mondes; combat épouvantable, horrible entre deux rivaux également avides de victoire. Le champ de bataille était traversé par un fleuve sanglant, qui roulait les corps des Dévas et des Dânavas, et offrait au lieu d'herbes les chevelures des guerriers. Le Roudra, dans sa colère impitoyable, frappait Râhou aux cent têtes; pour punir ce Dêtya, qui avait osé lancer sur l'armée d'Indra ses flèches meurtrières, Adjêcapâd n'épargnait ni le char doré, ni les chevaux, ni l'écuyer de son adversaire : un de ses compagnons avec une longue lance perça la poitrine du Dânava. Celui-ci, assailli par le Roudra et par sa troupe, s'approche en colère du char de son ennemi, et l'ébranle d'un coup de sa main. Aux flèches que lui lance le puissant Déva il répond par une grêle de traits dont il accable

les gens d'Adjêcapâd : celui-ci continue à le harceler de ses flèches acérées. A la suite de ce combat plein d'horreur, des fleuves de sang inondaient la plaine. Tel que le soleil frappe le Mérou de ses rayons, tel le Roudra épuise ses flèches brûlantes sur le noir Dânava. Les chefs Dêtyas, armés de lances, de tridents et de haches et pareils à des montagnes, tombaient de tout côté. Dans cet affreux combat, au bruit des tambours et des timbales, au son des conques et des flûtes, se mêlaient les gémissements des Dêtyas blessés et les cris redoutables des Dévas. Une poussière épaisse couvrait la terre sous les pas des chevaux et les roues des chars, et empêchait les combattants de rien voir. Le sol au lieu de fleurs ne présentait que des armes, de la chair et du sang au lieu de lotus : spectacle affreux dont la vue était justement révoltée ! Des *tchacras,* des massues, des cimeterres, des lances, des javelines brisées, des chars de bataille fracassés, des éléphants, des dieux, des Dânavas étendus sans vie, des essieux, des jougs, des armes, des flèches éparses çà et là, tel était l'aspect de ce champ de bataille, qui offrait une pâture abondante aux oiseaux de proie. Des cadavres gisaient de tout côté, triste fruit de la haine qui animait ces héros avides de triomphe, et combattant avec intrépidité sous les ordres d'Adjêcapâd et du vaillant Râhou. Ces armées en se heurtant formaient le même bruit que feront les mers soulevées à la fin des temps. Le terrible Roudra, les yeux rouges de colère, frappa le Dêtya de son trident, brandissant aussi dans ses mains une lance, une massue, une hache d'armes. En même temps ses compagnons, non moins formidables que lui, suivaient son exemple, portant des armes de toute espèce.

C'est alors que l'invincible Késin, les oreilles ornées de pendants d'or, monta sur son char, et, entouré de ses Dânavas, se précipita vers l'ennemi. De la bouche de ce héros altéré de combats et redoutable pour sa vigueur sortaient des tourbillons de flammes. Il a les épaules du lion, la force du tigre, la couleur du nuage orageux, la voix du tambour. Il arrive environné d'une troupe de Dânavas, et les cris qu'il pousse troublent le ciel. L'armée ennemie s'effraie de ce bruit, et combat armée de rochers et d'arbres. Le monde tremblait de la rencontre tumultueuse de ces fiers rivaux, et frémissait de les voir se heurter avec fureur, décidés à acheter la victoire au prix de leur vie : tous, héros courageux, s'élevant comme de hautes montagnes, habiles dans toute espèce d'exercices, adroits à manier toutes

les armes. Ils s'élancent avec force, et jettent des clameurs terribles qui épouvantent les êtres animés et inanimés. Une poussière jaunâtre [1] s'élève sous les pas de cette foule de Dévas et de Dêtyas et obscurcit l'horizon. Les combattants paraissent comme enveloppés d'un voile épais de la même couleur que la soie; on ne distingue ni étendard, ni drapeau, ni arme, ni cuirasse, ni cheval, ni char, ni écuyer; on n'entend que les cris forcenés des guerriers, on ne voit pas leurs formes. Au milieu du tumulte, des Dévas tombèrent sous les coups des Dévas, ainsi que des Dânavas sous ceux des Dânavas. Les Asouras frappaient indistinctement dans l'obscurité amis et ennemis; les deux partis baignaient la terre de leur sang, et la poussière ainsi détrempée formait sous leurs pieds une boue glissante. Des milliers de cadavres jonchaient le sol. Les tridents, les lances, les massues, les cimeterres, les haches d'armes, les javelots, les quartiers de rochers, tels étaient les instruments de mort dont se servaient ces ennemis les uns contre les autres. Les compagnons du Roudra frappaient les Dânavas, qui à leur tour les accablaient sous une masse d'arbres et de rochers. Le grand Késin, transporté de colère et enivré de l'ardeur du combat, ranime ses troupes; lui-même, il lance un tonnerre qui terrasse tous ces guerriers jusqu'alors invincibles. Éperdus et frappés de cette arme terrible, ensevelis sous les arbres que leur jettent leurs ennemis, ils tombent comme des rochers atteints de la foudre. Ainsi se termina le merveilleux combat entre Késin et le Roudra.

[1] Le nom de cette couleur est *arouna*.

DEUX CENT-QUARANTE-QUATRIÈME LECTURE.

COMBAT DE VRICHAPARWAN ET DE CALA.

Vêsampâyana dit :

Le Dêtya Vrichaparwan se chargea d'attaquer un puissant Viswa, Nichcambhou, qui brille tel que le soleil quand sa teinte est rouge; habile archer, il mord sa lèvre de colère à la vue de l'armée ennemie, et dit à son écuyer : « Târa, allons, pousse rapidement mon char. Ces Dévas pressent « nos bataillons, je veux confondre leur orgueil, et réparer cette brèche « qu'ils viennent de faire dans nos rangs. » Alors, de dessus son char emporté par des chevaux vigoureux, il lance à ses ennemis une grêle de flèches. Les dieux ne sauraient soutenir son attaque, et, percés de ces traits, sans oser résister ils se retirent devant lui. Nichcambhou, qui voit ses parents devenus la proie d'Yama [1], prétend arrêter le Dêtya; et les Dévas les plus vaillants, témoins de sa résolution, se sentent plus forts de sa force et de ses armes, et l'environnent pour combattre avec lui. Nichcambhou se présentait aussi ferme qu'un rocher. Vrichaparwan le couvre de ses flèches, de même qu'Indra couvre une montagne de ses nuages; mais le Déva, sans faire attention à tous ces traits qui viennent frapper son char, se présente avec majesté à la tête de sa troupe, et semble se rire des efforts de Vrichaparwan. Il s'avance avec rapidité, et la terre tremble sous lui. Son apparence est terrible, et, entouré du plus brillant éclat, il ressemble au soleil dans toute sa splendeur. Bientôt le guerrier aux yeux de lotus descend de son char, déracine un arbre qui s'élève comme une haute montagne, et le jette à Vrichaparwan. Celui-ci, d'une seule main, saisit cet arbre, et avec un bruit horrible le brandit sur sa tête; il en frappe les Dévas, les éléphants

[1] Dieu de la mort.

avec leurs conducteurs, les chars avec leurs écuyers. Les dieux fuyaient comme s'ils eussent vu dans Vrichaparwan Câla l'exterminateur. Nichcambhou a rougi de la crainte de ses compagnons; à la vue de cet ennemi qui approche, il s'indigne et pousse un cri. Il lance au Dânava trente flèches acérées et meurtrières; mais lui-même, exposé au milieu du champ de bataille aux flèches, aux lances des Dêtyas, assailli de tout côté, perdait des flots de sang, tandis que ses guerriers, épuisés, les cheveux épars, haletants, humiliés dans leur orgueil, pressés par la terreur que leur inspirait le belliqueux Vrichaparwan, fuyaient, éperdus, se frappant eux-mêmes par erreur, osant à peine regarder derrière eux, et jetant honteusement leurs armes.

Câla fut lui-même aussi attaqué par le fils d'Hiranyacasipou, Prahlâda aux yeux rouges et enflammés. Pour mettre le héros Dânava en état de soutenir la lutte contre Câla, le fils de Bhrigou [2] pratiqua promptement les cérémonies qui devaient lui assurer la victoire. Le feu fut allumé par les Brahmanes et les prières prononcées; le vent répandit dans les airs le parfum du beurre consacré; des *mantras* particuliers donnèrent à des guirlandes diverses la puissance de procurer le triomphe, et Ousanas lui-même, au moment du combat, les attacha sur la tête du brillant Prahlâda, pour lui garantir l'objet de ses vœux. Dix mille disciples du fils de Bhrigou remplissaient en même temps les mêmes fonctions auprès des héros Dânavas, récitant le divin Atharwa et les hymnes extraits des Vèdes, et célébrant le rite préparatoire au combat appelé *Vêdjayica*. C'est alors que tous ces héros, habiles dans l'art des batailles, initiés à la science sacrée et aux secrets de la pénitence, après avoir fait bénir leurs armes, se réunirent, agitant leurs arcs et couverts de leurs cuirasses. Ils présentèrent d'abord leurs hommages au roi Bali, et de là se rendirent auprès de Prahlâda qu'ils entourèrent, montés sur des chars magnifiques, solides, environnés d'armes de toute espèce, et pareils à la montagne que couvre un cercle de canards sauvages. En un instant le sommet du Mérou retentit de clameurs assourdissantes; ainsi résonne le ciel à l'approche des nuages orageux. Ornés de leurs parures et de leurs guirlandes de lotus, ces héros embrassent leurs parents et vont prendre leurs rangs. Parmi eux on distingue leur chef à ses armes grandes et brillantes, au casque dont il défend sa tête, à l'arc qui doit le rendre

[2] C'est-à-dire Ousanas ou Soucra, prêtre et instituteur des Asouras.

invincible. L'avant-garde se compose de cent mille Dêtyas, qui ont l'extérieur de lions ou de léopards, tout étincelants d'or, et remplissant l'air de cris menaçants. Sur les flancs s'avancent soixante et dix mille chars de guerre, et autant d'éléphants. Au centre de cette division, sur un char, s'élève le grand Câlanémi, qui agite son arc formidable, et jette des cris accompagnés de rires sardoniques. De chaque côté sont aussi disposés cent mille Dânavas, courageux et forts comme Indra, puissants contre tous les efforts des Dévas; ils portent des armes de toute espèce, des arcs, des massues, des haches, des sabres, des tridents. Leur ardeur éclate en bruyantes clameurs, et les cris sont bientôt suivis de terribles effets. L'air répète au loin le son de mille instruments de musique, des conques et des tambours aussi retentissants que la foudre, le frémissement des chevaux et des éléphants, et le fracas des chars. Environné de cette mer immense de soldats, Prahlâda combat, semblable lui-même à Câla. Le bruit formidable que faisait ce puissant ennemi s'étendait dans les trois mondes, et troublait tous les êtres. Une comète tombe du ciel, le vent souffle avec violence, et les *sivâs*[5] vomissent un feu effrayant et jettent des cris sinistres. L'invincible Prahlâda, souriant d'espérance, tint à ses compagnons ce discours, pour les engager à résister à Câla :

« Ce jour va être témoin de la force de mon bras : vous verrez aujour-« d'hui tomber sous mes flèches ces Dévas, qui ont immolé nos parents. « Leurs corps seront aujourd'hui livrés en proie aux bêtes sauvages, et la « poussière du champ de bataille se trouvera détrempée dans des flots de « sang ennemi. Mes flèches, comme des météores, traverseront l'air privé « de la lumière du soleil, et rougi d'une poussière épaisse. Livrez-vous à « la joie, et laissez ces terreurs que vous inspiraient ces dieux. Aujourd'hui « même mon arc triomphera de Câla. Je réjouirai le cœur du grand roi « Bali en perçant de mes flèches meurtrières ces innombrables Dévas. Mon « carquois est inépuisable, et mes flèches rapides comme des serpents. « Qui peut aimer la vie et se présenter devant moi sur le champ de ba-« taille? Le bonheur et la gloire des héros sont dans la mort de leurs « ennemis. Celui qui expire dans le combat est certain d'habiter le ciel; « c'est même la voie la plus sûre pour y arriver. Illustres Dânavas, pour-

[5] Voyez lect. CLXII, note 7.

« suivez vos ennemis, ôtez-leur une odieuse vie, et les plaisirs du Nandana « vous attendent. »

Ainsi parla le vaillant Prahlâda à son armée, au moment d'attaquer Câla. Habile à manier toutes les armes, il était fier de la force de son bras, toujours intrépide et toujours invincible. Il entraînait à sa suite soixante mille chars armés en guerre et montés par ses propres fils; race féconde de héros obtenus par de nombreux et magnifiques sacrifices, tous sages, vertueux, aimant la piété et la pénitence, généreux, bienveillants, expérimentés dans l'art de la guerre, toujours réglés dans leurs amours, amis de la vérité et de la science divine, occupés de sacrifices et de saintes lectures, habiles à tirer de l'arc, à se servir de toutes les armes, à diriger les éléphants, remplis de connaissances, foulant à leurs pieds les bataillons ennemis, faisant par le bruit de leurs pas frémir[1] leurs rivaux, sans cesse occupés de batailles; les yeux rouges de colère, ces Dêtyas se mordent la lèvre et poussent des cris tels que les éclats du tonnerre, pour s'encourager mutuellement. Au son des flûtes et des conques, au bruit de ces cris de lion, ils se précipitent ensemble au combat; leurs longs bras tendent un arc aussi élevé qu'un palmier, et la flèche s'agite sous leur main impatiente. Ils vont combattre un ennemi ordinairement invincible. L'or étincelle dans leurs parures, leurs vêtements sont blancs; remplis d'orgueil, ils appellent de tous leurs vœux la victoire et la mort de leurs ennemis, et aspirent à la possession du *swarga*. Telle est l'apparence de cette armée superbe, ornée de mille drapeaux et bannières, mêlée d'éléphants, de chars et de chevaux.

De l'autre côté s'avance Câla, fort de la terreur qu'il inspire, géant dont la voix s'élève avec violence, et qui marche escorté des Maladies. Ses regards se portent sur cette immense armée de vaillants Dânavas déjà triomphant en idée, et le provoquant avec audace. La présence de Câla et de ses compagnons arrête subitement la marche rapide des Dânavas. Lui, aussitôt, pénètre dans leurs rangs : les yeux enflammés, et suivi de sa troupe, il attaque l'armée menaçante de Prahlâda et le vaillant Prahlâda

[1] Traduction décolorée d'une expression qui me semble marquer un des effets de la peur, et qui est d'une trivialité trop ordurière pour être rendue littéralement : ईरयन्तः पदाक्षेपैः सुघोरान् वातरेचकान्.

lui-même, et les frappe de son *danda*, de sa massue, de sa hache d'armes. Les Maladies se servent aussi contre les Dânavas de massues, de haches, de marteaux, d'arcs, et de ces instruments qui tuent cent guerriers. Les deux partis comptent également déjà bien des victimes : les uns sont percés par les tridents, les autres coupés par les haches, quelques-uns écrasés par les massues, d'autres taillés en deux parties par les cimeterres. Les Dânavas d'un côté, les Maladies de l'autre, employaient avec une dextérité meurtrière les armes diverses dont ils étaient pourvus, les sabres affilés, les javelots, les masses de fer, les tridents, les cognées, leurs poings mêmes. Ils vomissaient un sang noir; leur regard restait fixe et morne : c'était un concert épouvantable de plaintes douloureuses et de menaces hautaines. Les guerriers les plus redoutables allaient mesurer la terre, abattus par les coups de poing qui tombaient sur leurs têtes, ou les flèches qui déchiraient leurs membres. Un fleuve de sang coulait avec rapidité, retentissant au loin de sinistres clameurs, et présentant, au lieu d'écume, les vêtements des guerriers, au lieu de tourbillons des drapeaux, au lieu de serpents d'eau des bras coupés, au lieu de poissons des tridents et des lances, au lieu d'alligators des arcs, au lieu de digues des timons de chars, au lieu d'arbres des étendards. Les Dêtyas et Câla formaient avec leurs flèches comme deux nuages, où leurs arcs servaient d'arc-en-ciel, où les éclairs étaient leurs bracelets d'or. Arrivant en fureur sur leurs chars ou leurs éléphants, ils ressemblaient à des masses de vapeurs orageuses. Ornés d'un or pur et de perles magnifiques, ils brillaient de même que le soleil; et, pareils à de grands nuages, ils se frappaient les uns les autres d'armes qui retentissaient ainsi que la foudre. Le combat était terrible des deux côtés, comme entre gens qui avaient fait le sacrifice de leur vie. Percés de flèches, tout couverts de sang, les principaux guerriers tombaient mutuellement blessés. La terre était jonchée de cadavres; à peine tombé, on était foulé sous les pieds des combattants acharnés. Il n'y avait point d'intervalle entre le moment où l'archer prenait sa flèche et celui où il la lançait, et l'œil trompé croyait voir l'arc toujours arrondi par la tension : telle était l'ardeur, telle était la prestesse de ces héros ivres de combats. Enfin, dispersée par les flèches de Prahlâda, l'armée de Câla s'enfuit de tout côté, comme chassée par un vent violent. Prahlâda, après avoir dompté l'orgueil de ses ennemis, apprenant que son rival avait quitté le combat, acheva son

triomphe et anéantit l'armée qui lui avait été opposée. Cette rencontre de Câla et de Prahlâda fut telle que dans tous les mondes on n'en vit et on n'en verra jamais de pareille. C'est ainsi que par l'issue de ce combat l'illustre Prahlâda vit augmenter sa gloire, et que Câla fut obligé de renoncer à la lutte.

DEUX CENT-QUARANTE-CINQUIÈME LECTURE.

COMBAT D'ANOUHRADA ET DE COUVÉRA.

Vêsampâyana dit :

Le jeune frère de Prahlâda, Anouhrâda, attaqua avec son armée le dieu des richesses et la troupe des Yakchas; son courroux s'enflamma à la vue des Dévas et de leurs armes menaçantes. Superbe et fort de son habileté à tirer de l'arc, il jeta un cri formidable. A l'instant les vagues des deux armées s'agitèrent et se confondirent. La terre se trouva bientôt couverte des corps des Dévas et des Dânavas, accumulés comme des montagnes. Le Mérou parut teint de sang, tel que les *kinsoucas*[1] couverts de fleurs au mois de Mâdhava[2]. Le sang des guerriers, des éléphants, des chevaux, forme un torrent impétueux, qui va engraisser les domaines d'Yama; dont les excréments des animaux et la moelle des morts forment la vase; qui offre à l'œil des intestins déchirés au lieu de *sévalas*[3]; des corps, des têtes meurtries au lieu de poissons; des jambes, des membres coupés au lieu de sable; des vautours affamés à la place de cygnes; des corbeaux à la place de hérons; de la graisse écrasée au lieu d'écume : torrent redoutable, dont les bords, retentissant de cris foudroyants, font frémir le mauvais soldat; aussi large que le fleuve dont l'automne a grossi le cours, et que visitent les oies sau-

[1] *Butea frondosa.*
[2] Nom du mois de Vêsâkha (avril-mai).
[3] Plante aquatique appelée *vallisneria octandra.*

vages et les grues. Quant aux Dévas et aux Dânavas, ils le traversent avec cette ardeur que montre l'éléphant céleste lorsqu'il se baigne dans la Nalinî [4], teinte du pollen des lotus. Couvéra, qui voit Anouhrâda de dessus son char accabler de ses traits la troupe des Yakchas, outré de colère, charge à son tour l'armée des Dêtyas, tel que le vent dans le ciel, quand il chasse devant lui les nuages amoncelés. Anouhrâda pousse aussitôt du côté de son rival son char aussi brillant que le soleil, et, tendant son arc, il écarte avec ses flèches celles de Couvéra. Il s'approche, frappe Couvéra lui-même, et atteint dans leur fuite les Yakchas et les Râkchasas. Le dieu, percé de ces traits brûlants, s'élance vers Anouhrâda, et fait aussi pleuvoir sur lui une grêle de traits. De même que le taureau, qui ne peut se défendre contre la pluie d'automne, la reçoit en clignant les yeux, de même le Dêtya soutient, en fronçant le sourcil, les attaques de Couvéra. Dans la colère que lui causent les flèches de son ennemi, Anouhrâda aperçoit devant lui un arbre pareil à l'étendard d'Indra [5], large, touffu et couvert de jeunes rameaux; il l'arrache avec ses branches et ses fruits, et s'en sert pour frapper les chevaux impétueux de Couvéra. A cet exploit de leur chef, les Asouras poussent un cri de lion. Le dieu et le Dêtya se livrent le plus terrible des combats. Tous deux, les yeux rouges de colère, se portent des coups violents avec toute espèce d'armes. A leur exemple, les Dévas harcèlent les Dânavas, qui de leur côté renversent leurs ennemis, et les percent de leurs flèches aiguës, étincelantes, garnies de plumes de héron. Poursuivis à toute outrance, les dieux, malgré leurs pertes, continuaient à faire preuve d'intrépidité. Leurs massues, leurs haches d'armes, leurs tridents frappaient les Dêtyas; et ceux-ci, dont les membres étaient percés de flèches et les poitrines sillonnées par le cimeterre, prenaient pour leur répondre des pierres et des arbres. Ils redoublaient de fureur, et abattaient les Dévas par milliers : lutte horrible et tumultueuse, où les mains des guerriers balancent des quartiers de rochers, des arbres entiers, des masses de fer, des tridents, des flèches, des haches. Parmi ces combattants, les uns sont étendus, la tête tranchée ou le corps meurtri; les autres sont

[4] Nom du Gange céleste.

[5] *Indradhwadja* : on donne le nom de *dhwadja* et à l'étendard lui-même, et à l'être réel ou fantastique qui est le symbole d'une divinité. Garouda est le *dhwadja* de Vichnou, le taureau celui de Siva, comme l'éléphant, qui porte le nom particulier d'*Érâvata*, est celui d'Indra, roi du ciel.

couchés à terre dans leur propre sang; quelques-uns fuient; d'autres donnent et reçoivent la mort; ceux-ci ont le cœur percé, ceux-là les pieds coupés; un certain nombre ont expiré sous les tridents qui les ont déchirés. C'était une épouvantable mêlée que celle où ces dieux et ces Dânavas, à leurs armes ordinaires, joignaient encore des arbres et des masses de rochers. C'était un affreux concert que ce combat de Gandharvas, où les instruments à cordes étaient les arcs, où la mesure était marquée par le râle de la mort, où les tons divers étaient les plaintes des blessés.

Couvéra, l'arc à la main, obscurcissait tout l'horizon de ses flèches. Anouhrâda, voyant plier devant lui les Dânavas, accourt et s'arme d'une large pierre. Sa colère redouble et rougit ses yeux, sa force est égale à celle de son père. Il lance cette pierre sur le char de Couvéra, qui, la voyant arriver, ne prend que sa massue et s'élance à terre avec précipitation. La pierre brise les roues et le timon, l'étendard, le carquois, écrase les chevaux, et roule ensuite sur le sol. Après avoir frappé le char de Couvéra, le jeune frère de Prahlâda, avec les arbres qu'il arrache, fait un cruel carnage parmi les Souras. La tête fracassée, les membres rompus, tout dégouttants de sang, les Dévas tombaient à terre. Anouhrâda, après sa victoire, s'approche encore de Couvéra, le menaçant d'un énorme quartier de rocher. A cette vue, le dieu des richesses lève sa massue; il crie, provoque le vaillant Dânava, et lui décharge sur la poitrine un coup de son arme pesante. La fureur transportait également les deux rivaux. Le Dêtya se venge de ce coup en lançant son rocher sur Couvéra. Le dieu à l'œil jaune [6], écrasé sous ce poids, tombe lourdement, et sur la terre où il est étendu il ressemble à une montagne qui vient de perdre ses ailes. Les Yakchas et les Râkchasas, à la chute de leur chef, accourent et l'environnent pour le défendre. Le fils de Visravas, un instant étourdi, reprend bientôt ses esprits et se relève promptement. Il pousse un cri qui retentit dans les trois mondes; le son se prolonge au loin dans les montagnes qui le répètent. Les Dânavas, en voyant se relever celui qu'ils avaient cru mort, et reconnaissant qu'il est immortel, prennent la fuite à son approche. Anouhrâda les retient; il leur parle, il apostrophe Câlanémi, Sounémi,

[6] Le dieu des richesses passe pour avoir une tache jaune à la place d'un de ses yeux. Les Indiens traitent leur Plutus aussi mal que les Grecs ont traité le leur : ce dieu a trois jambes et huit dents seulement, et son corps, naturellement noir, est blanchi par la lèpre.

Mahânémi, il leur rappelle ce qu'ils sont, leur naissance : « Où allez-vous, « leur dit-il, poursuivis par la peur comme des lâches? Dânavas, arrêtez, « usez de votre bravoure pour défendre au moins votre vie. Revenez au « combat, et rougissez qu'un Râkchasa vous ait causé tant de frayeur. Ve- « nez, je vais dissiper comme une vaine fumée cet objet de vos craintes; « arrêtez-vous, illustres Asouras. »

Et ces Asouras s'arrêtent, grondant comme des éléphants furieux. Ils reviennent à la charge, et attaquent de nouveau les Dévas. Quelques-uns dont les armes ont été brisées élèvent orgueilleusement leurs bras, frémissant avec le bruit du nuage orageux. Ils s'arment de pierres ou d'arbres, ou bien ils balancent leurs bras et menacent l'ennemi de leurs poings, de la paume de leurs mains et de leurs ongles. Anouhrâda s'élance en courroux sur cette armée de Dévas, tel que l'incendie qui se répand dans une forêt. Les plus braves guerriers tombèrent bientôt sous ses coups, noyés dans leur sang, pareils à ces arbres dont la fleur est rouge et que la hache aurait abattus. Cependant Couvéra, toujours invincible, ne cessait d'accabler de ses flèches le rival qui l'attaquait. Anouhrâda était outré de ses blessures, et des rayons d'une lumière sombre dardaient de ses yeux. Mille de ses flèches vinrent frapper le dieu, et dans sa fureur il apparaissait comme Câla avec sa verge effrayante. Percé de coups, Couvéra perdait tout son sang, qui coulait avec l'abondance des sources que produit la montagne. Par un dernier effort il saisit sa massue, et, cédant à la colère, il veut frapper le Dêtya; mais son arme, avant d'arriver à son but, est brisée par celle de l'Asoura, qui rugit furieux et menaçant. O constance prodigieuse! Couvéra prend une autre massue, et attaque encore le Dânava. Alors Anouhrâda, qui le voit approcher, déracine un pic de montagne pareil au Kêlâsa, et vient au devant de son rival; tel que la Mort dévorante, et capable de braver les efforts de tous les Souras, il accourait, et semblait dans sa colère prêt à écraser les trois mondes. A cette vue, Couvéra tremblant abandonne le combat; il frémit de l'audace de son adversaire, et se retire du côté où se tenait le divin époux de Satchî.

DEUX CENT-QUARANTE-SIXIÈME LECTURE.

COMBAT DE VIPRATCHITTI ET DE VAROUNA.

Vêsampâyana dit :

Vipratchitti lança au grand Varouna une grêle de flèches aussi acérées que la langue des serpents. Ces flèches brûlent et déchirent le dieu des eaux, qui ne savait encore comment s'en défendre. Comparable au souverain Pradjâpati, Varouna ne pouvait résister à Vipratchitti, qui avait l'air du maître de tous les mondes. Celui-ci avait fait prendre à son armée l'ordre de bataille appelé *vadjra* [1], présentant de tout côté un front impénétrable. C'était ainsi que les Dânavas attaquaient les Dévas, brillant comme le feu, resplendissant comme le soleil. Cependant le puissant Varouna contemplait les efforts de Vipratchitti, et brûlait du désir de lui disputer la victoire. Chargé de guirlandes et de couronnes, orné de pendants d'oreilles et de bracelets, le Dêtya prend sa masse de fer, pareille à un pic du Kêlâsa, entourée de franges et de festons d'or, masse aussi terrible que la verge d'Yama, espoir et soutien des Dânavas : elle s'élève de même que l'étendard d'Indra, et Vipratchitti, en la balançant dans les airs, ouvre la bouche pour laisser échapper des cris effrayants. Ainsi, la poitrine chargée d'un riche collier, les bras entourés d'anneaux, les oreilles parées de pendants précieux, le front orné d'une couronne d'or, il se montre tel que le nuage ceint de l'arc d'Indra. Quand sa masse repose sur son épaule gauche, il brille comme le feu qui dégage ses rayons des tourbillons de la fumée. Quand il brandit cette même masse, on dirait en même temps qu'il ébranle le ciel, avec ses planètes et ses constellations, avec le soleil et la lune, avec

[1] Voyez les lois de Manou, lect. VII, sl. 187 et 191. Le *vyoûha* ou ordre de bataille appelé *vadjra* consiste à ranger les troupes en une longue file, ou en trois corps.

les Vidyâdharas, les villes des Gandharvas, la cité d'Amarâvatî et les mondes des Siddhas. Vipratchitti porte avec orgueil l'arme qui le rend invincible; et le feu dont il reluit ressemble au feu de la fin des siècles, et ce sont les Souras qui lui servent d'aliment. En vain les dieux et Varouna essayaient de lutter contre lui. Seul, le roi du ciel, le fils de Cousica, paraissait être à l'abri de ses coups.

Avec sa masse terrible, aussi éblouissante que le soleil, Vipratchitti attaque les troupes du maître des ondes, et immole dix mille de ses guerriers. L'arme pesante ne tombait que pour briser leurs membres, et cent météores réunis n'auraient pas eu dans le ciel un aspect plus effrayant. Enfin le Dêtya, faisant encore une fois tourner sa masse de fer, en porte un coup à Varouna lui-même; mais de ce coup, l'arme se brise, et ses débris, en volant dans l'air, brillent comme autant de météores. Le roi des ondes a frémi de cette attaque, ainsi qu'une montagne agitée par un tremblement de terre. En voyant ses soldats blessés, accablés de toute part, il se sentit un instant troublé; cependant, reprenant ses forces, il se raffermit et rassembla contre son ennemi toutes les ressources dont il pouvait disposer. Environné des quatre mers et des terribles serpents, tout couvert de coquillages, de perles, de pierreries, il a pris sa forme aqueuse. Vêtu d'une robe jaune, orné de bracelets précieux, armé d'un lacet, escorté de tortues et de poissons, il s'adresse à ses compagnons et cherche à les pénétrer de ses ressentiments : « Combattez sans crainte les Dânavas, leur dit-il; je vais vous donner l'exem- « ple. » Alors tous ces serpents, habitants de la mer, attaquent les Dêtyas. Ardents et pleins d'espoir, ils sifflent, et ces compagnons de Varouna frappent les superbes Dânavas de leurs flèches ou de leurs massues. Mais le puissant Vipratchitti fait sentir à ces serpents le souffle de sa colère, et, avec une espèce de traits particuliers, qui sont des Garoudas [2] ennemis des serpents, il repousse ces terribles ennemis. Ces traits enrichis d'or et aussi brillants que le soleil percent le corps des défenseurs de Varouna, et ceux-ci, déchirés sans relâche, tombent comme de faibles éléphants victimes d'éléphants plus robustes. Tel que l'astre du jour avec ses rayons brûlants, tel était Vipratchitti avec ses flèches dévorantes. Varouna, irrité, s'élance

[2] On se rappelle que Garouda est l'oiseau favori de Vichnou, et l'ennemi des serpents, auxquels il ne cesse de faire une guerre d'extermination.

vers lui, et les Dânavas à leur tour se trouvent percés de mille traits, et s'enfuient éperdus sur tous les points. Le dieu des eaux, se dévouant pour la cause d'Indra, poussait des cris en combattant, et lançait son lacet avec adresse. Ses compagnons, le poing menaçant ou le bras chargé d'un rocher, accouraient pour combattre Vipratchitti. Celui-ci, avec toute espèce d'armes et surtout avec de larges pierres, répondait à ses agresseurs. Enfin ses flèches rapides, éblouissantes, atteignirent les chevaux impétueux de Varouna. Cet exploit alluma soudain son ardeur : ainsi s'enflamme le feu du sacrifice quand il dévore le beurre consacré. Il accable de flèches également sûres, brillantes et rapides, l'armée entière de Varouna, qui, les armes brisées, le désespoir dans l'âme, fuit dans toutes les directions sur un champ de bataille inondé de son sang. Le Dêtya triomphe, et le roi des eaux, craignant les armes de Vipratchitti, va se mettre sous la protection d'Indra.

DEUX CENT-QUARANTE-SEPTIÈME LECTURE.

ÉLOGE D'AGNI.

Vêsampâyana dit :

Le grand Agni, témoin de la défaite des dieux, résolut de mettre un terme, avec les Brahmarchis, au triomphe des Dêtyas. Ce dieu, que soutient le *havya*, naquit un jour de la brillante Sândilî [1]; sa semence est dorée, ses yeux jaunes, son teint rouge, son cou de la même couleur, ses cheveux blanchâtres, sa trace noire; élevé au rang des dieux, il mange le sacrifice, qu'il ne reçoit que pour le dévorer. On le surnomme l'holocauste (*havis*), le poëte (*cavi*), le purificateur (*pâvaca*); il consomme tout, dieu puissant et

[1] Agni ordinairement est fils de Casyapa et d'Aditi. J'ignore la légende qui le fait naître de Sândilî, laquelle doit être une fille du sage Sandila, père d'une famille particulière de Brahmanes. Du nom de Sândilî, on surnomme Agni *Sândilya*. Voyez lect. CXXXVIII, note 28.

suprême, feu divin, âme de Brahmâ, plein de beauté, étincelant de mille rayons, trésor de lumières (*vibhâvasou*), riche en clartés diverses, prince souverain, témoin du monde, invoqué par les Brahmanes, cher à celui qui fait le *vachat*[2]; brillant et radieux, il dévore le *havya;* né au sein de la *samî*[3], et fier de son heureuse naissance, il préside à toutes les cérémonies, purifie tous les êtres, garde précieusement les mérites des dieux, efface les péchés; de sa langue il effleure l'offrande; saint et pénitent, il est le centre de la promenade pieuse appelée *pradakchina*[4], l'ornement des sacrifices, le maître du passé et de l'avenir; il boit le *soma* et mange l'holocauste, remarquable par son éclat, souverain, âme, créateur et destructeur des êtres, invincible, pur, merveilleux, roi de la Swadhâ[5], époux de Swâhâ[6], célébré par le Sâma-véda, couronné de splendeur, dieu des dieux, esprit terrible de Roudra, chanté par les livres saints.

Ce Dêva est porté sur un char que traînent des chevaux rouges, et à qui les vents servent de roues. Vêtu de noir, il a pour étendard et pour aigrette la fumée. Il lève un trait flamboyant, dont il brûle des millions de Dânavas : aussi funeste sera un jour le dernier embrasement du monde. Ce dieu, qui se quintuple pour être le souffle vital[7] de tous les êtres, qui dévore l'holocauste, qui est le grand moteur du monde, l'ami, le maître, le souverain des hommes, le destructeur de toute la nature à la fin des âges, dont la naissance est chantée sur les sept tons[8], qui habite l'éther, rapide, léger comme le son, qui fait et défait tout ici-bas, voie suprême de ceux qui ont une voie, père des Vèdes[9], éternel, égal dans ce monde à Brahmâ; ce dieu, dis-je, dont on ne connaît pas la forme, et qui est le plus grand des éléments, s'élance en tourbillons de feu qui s'élèvent jusqu'au ciel et touchent les dix régions. Il aspire à l'anéantissement des Dâ-

[2] Exclamation usitée au moment de l'holocauste.

[3] Voyez tom. I, lect. v, pag. 29, note 9.

[4] Elle consiste, comme nous l'avons vu, à tourner par la droite autour du foyer sacré.

[5] Exclamation employée dans les offrandes faites en l'honneur des Mânes. Les poëtes en ont fait une nymphe qui, comme Swâhâ, est l'épouse d'Agni.

[6] *Swâhâ* est une exclamation usitée dans les offrandes adressées aux dieux. Elle a été personnifiée, et les poëtes l'ont donnée pour épouse au dieu du feu.

[7] Voyez tom. I, lect. xl, pag. 812.

[8] सप्तस्वर *saptaswara*. Voyez Recherches asiatiques, tom. IX.

[9] Une légende fait sortir les Vèdes de la bouche d'Agni; de là vient l'épithète de *Djâtavédas* qu'on a donnée à ce dieu.

navas, aussi dévorant que l'incendie de la fin des âges. Les Dêtyas sont effrayés de le voir dessécher ce fleuve formé par la bataille, où le sang tient lieu d'eau, la moelle de limon, les cheveux de *sévalas* et de gazon, les aigrettes de cailloux, les cadavres des éléphants de digues. Tous les compagnons de Prahlâda, vaincus par Agni, poussent des clameurs inutiles. Là ce sont leurs aigrettes, leurs vêtements, leurs chars ou leurs étendards, ici leurs cheveux, leurs bras, leurs visages ou leurs jambes qu'embrase et consume l'élément furieux. Les Dêtyas abandonnent leurs armes, leurs chars et leurs drapeaux : brûlés, vaincus par Agni, ils fuient de tout côté : ce n'est pas la figure du dieu qu'ils voient au front de bataille; c'est l'horizon, le ciel, la terre, les nuages tout en feu. Effrayés et troublés par la peur, les Dânavas s'écrient que la fin des temps est arrivée, que le dieu sorti du lotus veut détruire son ouvrage. Cependant Maya et Sambara, pour opposer l'onde au feu, imaginent des armes magiques formées avec les éléments de Varouna et de Pardjanya [10]. Ces armes éteignent les feux d'Agni sous des torrents pareils à ceux qui descendent des nuages.

L'illustre et brillant Vrihaspati, voyant que le dieu funeste aux Dêtyas avait perdu toute son énergie, lui adressa ce discours :

« Reprends courage, ô Dieu fort, toi dont la semence est dorée, l'aigrette « éclatante, la flamme indestructible, la bouche garnie de sept langues [11]; « toi qui dévores tout et laisses partout ton empreinte ineffaçable. Ton « souffle, c'est le vent; ton corps, ce sont les plantes; ton berceau, ce sont « les eaux [12]. En haut, en bas, de tout côté vont et s'étendent tes rayons : « ta prééminence est incontestable. O Agni, tu es tout; en toi est ce monde; « tu contiens les êtres et tu portes la terre. C'est toi qui reçois le *havya*, « c'est toi qui es l'holocauste (*havis*) lui-même, et par qui se fait le sacri- « fice perpétuel. Tu es la nourriture des êtres, et le monde te sert de nour- « riture et de breuvage. De toi dépend la victoire, en toi existe toute la « nature. Tu te contentes longtemps du *havya*, mais quand les temps sont « venus, tu fais ta pâture des trois mondes. De toi sont nés les Vèdes : les

[10] Varouna est la mer et Pardjanya le nuage.

[11] Les Indiens donnent au feu sept rayons, qu'ils appellent ses sept langues.

[12] Cette idée est sans doute une allusion aux diverses cosmogonies que nous connaissons, et qui représentent le monde comme détruit par le feu, submergé ensuite par les eaux, puis séché encore par le feu. Le premier livre des lois de Manou, sl. 78, fait sortir l'eau du feu ou de la lumière.

« vaches savent que de toi seul vient la chaleur. En toi on reconnaît Vrichâ-
« capi[13] et le maître de la mer; tu es dans les sacrifices le solitaire sain-
« tement détaché de tout[14]. Tu as l'énergie merveilleuse, et la force pro-
« ductrice de l'univers, la qualité dominante de chaque être. Tes rayons
« forment les eaux, les plantes et leurs saveurs diverses. C'est toi qui, à la
« fin des temps, renfermes le monde, et toi qui le crées de nouveau, quand
« le jour de la création est venu. O Agni, les dieux te célèbrent comme
« étant la source de tous les êtres : pour leur salut tu avais dans le com-
« bat donné la mort aux Dânavas. O Dieu dont tant de sacrifices attestent
« la gloire, l'eau sans doute est ton berceau; mais pourquoi te renfermer
« aujourd'hui dans ce berceau funeste pour nous? Défends les dieux contre
« les Dêtyas, ô toi qui consommes l'holocauste, toi dont l'œil est jaune, le
« cou rouge, et les empreintes noires. »

DEUX CENT-QUARANTE-HUITIÈME LECTURE.

VICTOIRE DE BALI.

Vêsampâyana dit :

Agni, après avoir entendu le discours de Vrihaspati, reprit dans le combat un nouvel éclat, tel que celui que lui donne le *havis*[1] dans le sacrifice. Les armes magiques des Dêtyas se trouvèrent amorties par la force d'Agni. Ceux-ci, voyant leurs espérances trompées et leurs troupes vaincues, se présentèrent devant Bali, et Prahlâda, lui montrant son parti abattu par le merveilleux Agni, lui adressa ces paroles : « Prince des Asouras, n'es-tu « pas le feu, le vent, le soleil, l'eau, la lune, les constellations, les régions « célestes, l'atmosphère et la terre, l'avenir, le passé et le présent? C'est là

[13] Voyez lect. CCXVIII, pag. 364.

[14] Ces mots rendent l'idée contenue dans अग्रह *agraha*, employé, dit-on, pour *agriha*.

[1] L'offrande de beurre, le *ghrita* (*ghee*).

« un privilége que tu as reçu du divin Swayambhou. Ce dieu ne t'a-t-il « pas accordé le titre d'Indra, le droit de porter le *tchâmara,* le triomphe « dans la guerre, l'empire, la puissance, la force d'une armée innombrable, « la domination sur tous les êtres, la prééminence, la souveraine vertu de « l'*yoga,* l'héroïsme dans les combats, l'immensité, la légèreté, enfin toutes « les qualités précieuses? Ainsi, ô roi des Dêtyas, ta destinée est de vaincre « les dieux et leurs adhérents : c'est Brahmâ qui l'a dit. »

Bali entendit avec plaisir ces paroles du grand Prahlâda, et se dirigea aussitôt du côté où se trouvait le char d'Indra. Tandis que le roi des Asouras marchait vers le roi des dieux, les saints Brahmanes venaient le saluer avec respect; les êtres privés de raison donnaient des signes d'heureux présage. Les pénitents, les cheveux relevés en *djatâ,* bénissaient ses armes; les poëtes célébraient sa grandeur. Et lui, chargé de parures d'or et de pierres précieuses, et distingué par son extérieur, brillait de même que le disque du soleil. Bali voyait son armée pressée par celle d'Indra, et telle que l'horizon en automne, quand le vent amène les nuages au ciel. Il voyait les troupes ennemies protégées de tout côté par Agni s'élever avec violence comme les flots de la mer à l'époque des *parwasandhis* [2]. Aussitôt il attaque ces vaillants adversaires avec des tridents, des lances, des javelines, des massues, des épées, des flèches. Aussi terrible que le nuage qui renferme la foudre, il pousse un cri semblable à celui du lion, du taureau ou de l'éléphant. Il apparaît tel que le feu de Câla qui dévore tous les êtres; ses armes magnifiques sont comme la fumée qui enveloppe ce feu, ses bras agités comme le vent qui l'anime, sa valeur héroïque comme l'aliment qui l'entretient. C'est sous cette horrible forme que Bali se montre dans le combat.

[2] Voyez lect. CCXI, note 12.

DEUX CENT-QUARANTE-NEUVIÈME LECTURE.

RETRAITE D'INDRA.

Vêsampâyana dit :

Les Souras, en défendant leur roi, furent accablés des flèches de Bali, et forcés de céder à son ascendant. L'armée des Dévas prit la fuite, et, vaincus par Bali, les dieux dirent au grand Indra : « Tu es, ô Indra, le maître « et le conservateur des mondes; tes œuvres, comme ta gloire, sont incom- « parables. Cependant nos armées ont été mises en déroute par les Asou- « ras; les roues, les essieux de nos chars, nos étendards ont été brisés. Nos « éléphants, nos chevaux, nos conducteurs de chars, nos fantassins, ont « succombé par milliers sous les massues de nos ennemis. Le roi des « Dêtyas a pris dans le combat une forme terrible. Eh quoi! verras-tu « donc ton armée anéantie par les Dêtyas? O dieu, sauve ceux qui ont re- « cours à ta protection. »

Le roi des Immortels, après avoir entendu ce discours, s'enflamme et brûle les Dânavas, non moins violent que l'incendie de la fin du monde. Ce dieu, orné d'une aigrette aussi lumineuse que le soleil, couvert de bracelets de pierreries, brillant comme le lapis-lazuli, ce grand roi qui a cent têtes, cent bras, mille yeux, le poil bouclé et pareil aux taches du paon [1], l'œil pourpre, les cheveux et la barbe de la couleur appelée *hari,* ce prince guerrier, armé de la foudre et de mille autres instruments, éblouissant comme mille soleils, présentant un éléphant pour étendard, ce pieux *yogin,* accompagné de milliers de Dévas, de Gandharvas, d'Yakchas, célébré par les saints Richis savants dans le Sâma-Véda et les pieuses prières, Indra

[1] मयूररोमन् *mayoûraroman.* Cette épithète fait peut-être allusion aux yeux dont les poëtes couvrent le corps d'Indra, et qui ressemblent aux taches de la queue du paon.

enfin, saisit sa foudre aux cent nœuds, arme terrible qui ne s'étend que pour brûler, arme inévitable, partout présente, tachée de sang, et brisant les objets qu'elle ne consume pas. Ce fils chéri d'Aditi, ce vainqueur de Pâca, dont tous les êtres réunis ne sauraient triompher, poursuit les Dêtyas. Rien n'était plus horrible et en même temps plus merveilleux que ce combat de Bali et d'Indra, du chef des Dévas et du prince des Dêtyas. Tous deux y déployaient leur force et leur puissance. Excité par les éloges de Prahlâda et par ses propres succès, Bali brille comme un feu éclatant. Témoins du combat de leurs chefs, les Dévas et les Asouras recommencent aussi leur lutte acharnée.

Indra décoche à son ennemi mille et mille flèches, que le Dêtya brise dans leur vol. Le roi des dieux, irrité, prend un trait de feu et le lance. Le trait part et laisse dans le ciel un sillon enflammé, non moins terrible que le feu de la fin des âges. Bali lui oppose un trait de la nature de Varouna [2]. Le dieu, habile et courageux, pour se venger, saisit sa foudre aussi lourde qu'une montagne, et va pour en frapper son adversaire. Alors le prince des dieux, le fils de Cousica [3], le monarque que traînent des chevaux verdâtres [4], entendit en ce moment solennel une voix qui lui dit : « Arrête, illustre roi « des dieux, il ne t'est pas donné de vaincre Bali. Le Dêtya a obtenu de Swa-« yambhou, pour prix de sa vertu et de sa pénitence, un privilége qui le « protége contre toi. Tu ne saurais, ni toi, ni aucun des Dévas, triompher « de lui. Cependant il trouvera un jour son vainqueur dans celui qui est « l'universalité de Brahmâ, le grand mystère, la voie des dieux, la voie du « devoir et de la vérité, la voie supérieure, plus élevé que tout ce qui est « élevé, auguste et souverain, matériel et immatériel, maître du passé, du « présent et de l'avenir, être à mille têtes, à mille yeux, à mille pieds, por-« tant dans ses mains la conque, le disque et la massue, vêtu de jaune, « fléau des Asouras, vainqueur invincible, qui est la victoire elle-même. »

Indra, entendant cette voix divine, se retira du combat avec tous les Marouts. Après le départ du noble Côsica, les Dânavas poussèrent un cri de lion : des clameurs de joie s'élevèrent dans les airs, et du bruit réuni des conques, des guerriers, des quadrupèdes, des instruments de musique, se formait une grande voix qui proclamait la défaite des dieux. Le roi des

[2] Dieu des eaux.

[3] Voyez tom. I, pag. 121, lect. XXVII.

[4] *Harivâhana.* Voyez tom. I, lecture XXXIV, pag. 159, note 3.

Dêtyas, Bali, entouré de son armée, fut complimenté par ses amis, et se montra à tous les yeux avec la majesté d'Hiranyacasipou.

DEUX CENT-CINQUANTIÈME LECTURE.

RÈGNE DE BALI.

Vêsampâyana dit :

Les Dieux avaient succombé; les trois mondes reconnaissaient la domination des Dêtyas; la victoire du grand Bali était proclamée au loin par Maya et par Sambara. Cependant la sérénité régnait dans l'atmosphère; la justice réglait toutes les actions, la lune avait repris son cours accoutumé, le soleil suivait sa route ordinaire, et les diverses régions du ciel, devenu la conquête des Dêtyas, étaient gardées par Prahlâda, Sambara, Maya et Anouhrâda. Les sacrifices avaient retrouvé leur éclat; les moyens d'arriver au Swarga étaient encore enseignés. Le monde marchait dans les voies de la nature; la vertu était pratiquée, les péchés soigneusement évités, les œuvres de pénitence religieusement observées. La Piété se soutenait sur quatre pieds, et l'impiété n'en avait qu'un [1]. Les rois veillaient au salut des êtres : chacun suivait le devoir de son état et les saintes obligations de la vie dévote [2]. C'est alors que le roi Bali fut sacré au milieu des transports de joie et des cris de fête de tous les Asouras. En ce moment la bienfaisante Lakchmî vint se placer près du trône de ce prince, et, tenant une fleur de lotus à la main, bénit le monarque Asoura.

« O Bali, dit-elle, noble et vaillant roi, au milieu des malheurs qui acca-
« blent les Dévas, je suis heureuse de tes succès. Le roi des dieux a été vaincu
« par ta force; mais en voyant ta justice je me console et viens auprès de toi.
« Je ne m'étonne plus qu'un Asoura tel que toi, qu'un fils d'Hiranyacasipou
« ait exécuté de pareilles œuvres. Tu es la gloire de ce prince ton aïeul, toi

[1] Voyez tome I, lecture XLVI, page 218, note 9.

[2] C'est-à-dire les *âsramas*, qui sont au nombre de quatre.

« qui gouvernes avec tant de bienveillance les trois mondes. Sous ton règne « tous les devoirs sont remplis avec une louable exactitude; aussi l'empire « de ces trois mondes est-il pour toujours assuré à ta puissance. »

Ainsi parla la divine Lakchmî au roi des Dêtyas, déesse bonne, charmante, aimée de tous les êtres. Quelques autres des plus illustres déesses vinrent aussi se ranger auprès du grand roi Bali, telles que la Pudeur (*Hrî*), la Gloire (*Kîrtti*), la Lumière (*Dyouti*), la Splendeur (*Prabhâ*), la Fermeté (*Dhriti*), la Constance (*Kchamâ*), la Puissance surnaturelle (*Bhoûti*), la Moralité (*Nîti*), la Science (*Vidyâ*), la Miséricorde (*Dayâ*), la Sagesse (*Mati*), la Tradition (*Smriti*), la Réflexion (*Médhâ*), la Modestie (*Ladjdjâ*), la Beauté (*Vapouhpouchti*), la Sainte-Écriture (*Srouti*)[1], la Volupté (*Prîti*), l'Éloquence (*Idâ*), la Grâce (*Cânti*), la Tranquillité (*Sânti*), la Prospérité (*Vriddhi*), l'Humanité (*Cripâ*). Toutes les Apsarâs déployèrent devant ce prince leurs talents dans les arts de la danse et du chant. C'est ainsi que le pieux Bali obtint la possession des trois mondes et l'empire sur tous les êtres animés et inanimés.

DEUX CENT-CINQUANTE ET UNIÈME LECTURE.

VOYAGE DES DIEUX AU MONDE DE BRAHMA.

Djanamédjaya dit :

O saint Mouni, que firent les dieux vaincus par les Asouras? Comment parvinrent-ils à reconquérir le ciel?

Vêsampâyana reprit :

Après avoir entendu la voix divine qui lui avait parlé, le roi des Souras

[1] Un manuscrit porte *Stouti*, la Louange.

se rendit avec ses sujets vers l'orient, au palais d'Aditi. Il raconta à cette déesse comment cette voix était venue frapper ses oreilles. Aditi lui répondit : « O mon fils, s'il en est ainsi, il vous est impossible, même avec « le secours de tous les Marouts, de triompher de Bali, fils de Virotchana. « Il n'est qu'un seul être capable de le vaincre, ô Indra; c'est le dieu aux « mille têtes[1]. Allons interroger là-dessus votre père Casyapa : il sait la « vérité, il nous dira par quel moyen le grand Dêtya Bali doit être vaincu. »

Alors les Souras allèrent avec Aditi se présenter devant l'antique Casyapa, saint Mouni, tout brillant des feux de la pénitence, précepteur des dieux, toujours humide des eaux de ses triples ablutions[2], éclatant comme le soleil, couronné d'une flamme lumineuse, pur et mortifié, appuyé sur son *danda*[3], couvert d'un vêtement d'écorce, et par-dessus d'une peau d'antilope noire[4], aussi beau que Brahmâ, aussi resplendissant que le feu du sacrifice alimenté par le beurre consacré et sanctifié par la prière, toujours occupé de lectures pieuses, profond dans la science divine, maître des Souras et des Asouras, illustre fils de Marîtchi, lequel, par l'excellence de sa nature, a contribué à la création des êtres, et est connu pour être le troisième[5] Pradjâpati. Les Souras, se prosternant devant lui avec Aditi, lui font tous quatre salutations, de même que les Mânasas[6] font à Brahmâ. Ils lui rapportent qu'une voix a déclaré à Indra que le grand Bali ne pouvait être tué par aucun des dieux. En entendant le discours de ses fils, le Pradjâpati Casyapa conçut la pensée de se rendre avec eux dans le monde de Brahmâ. « Transportons-nous, leur dit-il, dans la demeure de Brahmâ, tou- « jours retentissante des accents de la vérité, pour y entendre la décision « même de ce dieu. »

Alors les Souras, avec Aditi, suivirent Casyapa au séjour de Brahmâ, lieu divin, fréquenté par les dieux et les Richis. Ils y arrivèrent en un moment, portés sur des chars magnifiques qui roulaient à leur volonté. Pressés de voir Brahmâ et de jouir de son éclat immortel, ils entrent dans la salle

[1] Vichnou est ici confondu avec le serpent Ananta qui a mille têtes.

[2] C'est-à-dire les ablutions du matin, de midi et du soir.

[3] Voyez lois de Manou, lect. I, sl. 45, 46 et 47.

[4] Voyez *ibid.* sl. 41.

[5] Ces mots sont obscurs : ils signifient peut-être que Casyapa appartient à la troisième génération, étant fils de Marîtchi, lequel doit sa naissance à Brahmâ.

[6] Voyez tom. I, lect. I, pag. 6.

des assemblées, vaste, magnifique, objet de désir pour les uns, de terreur pour les autres. Là résonnent sans cesse les airs du Sâma et les chants modulés sur des strophes de six *padas* [7]. On y entend les cantiques mélodieux du Rig-véda sortir de la bouche des grands Brahmanes, instruits dans les Vèdes et les Védângas, aussi habiles dans l'art de la musique que dans l'art de réciter les vers sacrés et les formules du sacrifice, savants dans toute espèce de science. Les accents du bonheur retentissent dans ce séjour, non moins riant que la demeure des dieux. Les fils de Casyapa, en arrivant, frappés de la douceur de ces chants, songèrent à toute la pureté qu'exigeait d'eux cette sainte demeure. Silencieux, réfléchis, uniquement attachés à la pensée de Brahmâ, ils se regardaient, ouvrant leurs yeux étonnés. Ensuite ils adorèrent le maître des mondes, se mettant à la suite de Casyapa. Cependant ils entendaient toujours ce doux et magnifique concert, aussi harmonieux que le ramage des cygnes, et formé des paroles des Vèdes prononcées par ces sages, instruits dans les mystères du Mîmansa [8], du Locâyata [9], et les secrets de toute autre science. Ils voyaient ces pieux Brahmanes, renommés pour leurs pénitences et ornés de tous les mérites que donnent la prière et le sacrifice. Au milieu de cette salle était assis Brahmâ, aïeul des mondes, maître auguste des Souras et des Asouras, auteur sacré des Vèdes, entouré d'une magie toute divine. Près de lui étaient placés les pères des êtres, Dakcha, Pratchétas, Poulaha, Marîtchi, Bhrigou, Atri, Vasichtha, Gôtama, Nârada. Avec eux se montraient la Science (*vidyâ*), le Sentiment (*manas*), l'Éther [10], l'Air, le Feu, l'Eau, la Terre, le Son, le Toucher, la Forme, le Goût, l'Odeur [11], la Nature, le destructeur des for-

[7] Voyez les extraits du Rig-véda publiés par M. Rosen. Le mot *pada* signifie ici *demi-vers, hémistiche*.

[8] Système philosophique ou plutôt théologique des Indiens, fondé par Djêmini. Vyâsa fut aussi l'auteur d'une école, appelée *Oattara mîmânsa*.

[9] M. Wilson regarde l'opinion des Locâyaticas comme fondée sur l'athéisme, et leur donne pour maître Tchârwâca. Le poëte citerait-il ici de cette manière cette secte philosophique, si elle avait été réellement fondée sur le scepticisme et l'absence de tout principe religieux?

[10] Le texte porte अन्तरीक्षं *antarîkcham*, que j'ai cru devoir ici regarder comme un synonyme d'आकाश *âcâsa* : c'est dans le même sens que la VII[e] lecture du Bhagavad-gîtâ, sl. 4, emploie खं *kham*. Plus bas j'ai pris aussi तेजस् *tédjas* pour un synonyme d'अग्नि *agni*.

[11] Ces cinq qualités sont celles que les Indiens attribuent aux cinq éléments. Voyez lois de Manou, lect. I, sl. 75 et suiv.

mes (*Vicâra*), et les autres grands agents, les Védângas, les Oupângas [12], les quatre Vèdes, avec leurs Oupanichats, leurs Mètres (*Pâdas*), et leurs Préceptes (*Cramas*), les Rites, les Sacrifices, la Volonté créatrice (*Sancalpa*), le Souffle conservateur. Tels étaient les êtres placés près de Brahmâ, ainsi que bien d'autres; la Richesse, le Devoir, le Désir, la Haine, la Joie, Soucra, Vrihaspati, Samvartta, Boudha, Sanêstchara, Râhou, toutes les Planètes, les Marouts, Viswacarman, les Constellations, le Soleil, la Lune, la Sâvitrî victorieuse, la Voix aux sept formes [13], les Smritis [14], les Chants [15], les Saintes-Écritures [16], les Commentaires [17], tous les Livres enfin revêtus d'une forme corporelle; les Kchanas [18], les Lavas [19], les Mouhoûrttas [20], le Jour et la Nuit, les Demi-mois, les Mois, les six Saisons, les Années, les quatre Âges, le Crépuscule, la Nuit aux quatre formes [21], la Révolution divine [22], toujours constante dans son mouvement éternel.

Casyapa et ses pieux enfants étaient entrés dans cette salle de Brahmâ, brillante, merveilleuse, remplie de Brahmarchis. A la vue du dieu couvert de parures éblouissantes, incompréhensible, inaltérable, assis sur son trône éclatant, ils baissèrent la tête jusqu'à ses pieds divins, qu'ils touchaient de leurs fronts. Leur conscience était calme, leur âme pure de tout péché. Le puissant Brahmâ, apercevant tous ces Souras qui venaient d'arriver avec Casyapa, éleva la voix.

[12] On appelle *oupânga* une division des ouvrages sanscrits rangés en quatre sections, savoir : 1° les Pourânas, 2° le Nyâya, 3° le Mîmânsa, 3° le Dharmasâstra. Voyez Recherches asiatiques, tom. I, pag. 340.

[13] Allusion aux sept notes de musique.

[14] Corps de lois.

[15] *Gâthâs.*

[16] *Niyamas.*

[17] *Bhâchyâni.*

[18] Mesure de temps équivalant à 4 minutes.

[19] Le *lava* équivaut à une demi-seconde.

[20] Le *mouhoûrtta* est l'heure indienne, composée de 48 minutes.

[21] Je ne sais quelles sont ces quatre formes de la nuit, à moins de la supposer divisée en quatre parties qui seraient ses quatre formes.

[22] *Câlatchacra.*

DEUX CENT-CINQUANTE-DEUXIÈME LECTURE.

RÉPONSE DE BRAHMA.

Vêsampâyana dit :

« Héros courageux, leur dit-il, je connais le motif qui vous amène en ces « lieux. Vous verrez vos désirs accomplis par celui qui est le plus grand des « Souras, et qui triomphera du Dânava Bali. Ce n'est pas à toi, Indra, qu'est « réservée la gloire de vaincre les Asouras; les trois mondes deviendront « la conquête du dieu suprême, qui est déjà leur soutien, leur créateur, « leur matrice; du dieu antique qui apparut jadis dans le germe d'or. C'est « lui qui saura te donner la victoire, et qui soumettra Bali à ses lois. Et « n'est-il pas en effet parmi nous le plus grand et le premier-né? Être in- « compréhensible, esprit universel, occupé des saints exercices de l'*yoga*, « et des austères pratiques de la pénitence; personne ne connaît sa nature, « et lui nous connaît tous; rien ne lui est caché dans cet univers. Par sa « faveur, il m'est permis de dire quelle est sa voie supérieure, et de quel « côté, plongé dans les méditations de l'*yoga*, il poursuit une rigoureuse « pénitence. Vers le nord, sur le rivage septentrional de la mer de lait, il « habite une demeure que les sages connaissent sous le nom d'*Amrita*. « C'est là que vous devez vous rendre, et, après vous être soumis à de « rudes mortifications, vous entendrez alors une voix douce et sonore, « comparable au bruit qui provient en été de la nuée orageuse, voix di- « vine, harmonieuse, remplie de poésie, d'élégance et de vérité, source « de bonheur, de tranquillité et de pureté. Cette voix sera celle du premier « de tous les dieux, toujours sanctifiée par sa pénitence, et se modifiant « suivant sa générosité. Illustres Souras qui êtes venus auprès de moi, je « vous souhaite donc un heureux voyage. Cependant, avant de me quitter,

« dites-moi quelle grâce vous pouvez désirer de moi. Je n'ai rien à refuser « à Casyapa et à Aditi. »

Alors ceux-ci, se prosternant aux pieds du Brahmâ : « Faites, dirent-« ils, que le Dieu que vous nous promettez devienne notre enfant. » « Ainsi « soit-il ! répondit le créateur des mondes. Que les Dévas lui disent avec « assurance : Sois notre frère ! » « Oui, je vous l'accorde, ajouta le maître « souverain des êtres; certains d'obtenir cette faveur, continuez votre « voyage. » Les Souras, Casyapa et Aditi, satisfaits de ce résultat, se mirent en devoir d'obéir à Brahmâ; après avoir baisé ses pieds, ils se dirigèrent vers la belle[1] contrée que leur avait indiquée le dieu, et arrivèrent bientôt sur les bords septentrionaux de la mer de lait. En un instant ils avaient traversé toutes les mers, les montagnes et les fleuves de la terre. Ils voyaient une région horrible, déserte, privée de la lumière du soleil, et plongée dans une obscurité profonde. Cherchant le lieu appelé *Amrita,* ils commencèrent avec Casyapa à se livrer, pendant mille ans, aux rigueurs d'une pénitence sévère, dans la vue de se rendre favorable le divin Nârâyana, le seigneur aux mille yeux, maître des Souras et souverain de la terre, savant dans l'art de l'*yoga*. Appliqués aux pratiques du Brahmatcharya, silencieux, immobiles, exposés aux injures de l'air[2], mortifiant tous leurs sens, ils poursuivaient le cours de leurs austérités. Pour achever de fléchir le dieu, Casyapa prononça la prière enseignée par les Vèdes, et qui est la première de toutes pour son efficacité.

[1] Traduction de l'épithète सौम्य *sómya*. Ce mot veut dire aussi *septentrional*.

[2] स्थानवीरासन *sthânavîrâsana*. *Vîrâsana* dans le dictionnaire de Wilson a deux sens : il s'applique à l'action de dormir en plein air, et à la posture de l'homme qui est à genoux.

DEUX CENT-CINQUANTE-TROISIÈME LECTURE.

PRIÈRE AU GRAND ÊTRE.

Casyapa dit :

Adoration à toi, dieu des dieux, unique et sans pareil[1], sanglier, noble habitant de la mer[2], Vrichâcapi[3], prince des Souras, créateur des Souras, incréé, heureux, Capila[4], Viswakséna[5], ferme dans le devoir, roi de la justice, Vêcountha, soumis à cent révolutions[6], n'ayant ni commencement, ni milieu, ni fin; possesseur de richesses[7], montrant une oreille brillante[8], né d'Agni[9], né de Vrichni[10], non engendré, invincible, dormant sur l'Amrita[11], éternel, contenu dans tout, commensal de trois demeures[12], orné d'une triple pointe[13], retentissant[14], possédant un grand ombilic, portant le monde sur ton ombilic, produisant le lotus de ton ombilic, maître du monde, auteur des êtres[15], très-vaste, couvert de formes innombrables, exempt de formes, forme universelle, créateur de toutes les formes, indestructible, immuable malgré tes pertes, inaltérable malgré tes actes, iné-

[1] Cette litanie renferme quelques épithètes qu'il est difficile d'expliquer littéralement. Telle est celle-ci, *écasringa*, qui mot à mot signifie *unicornis*.

[2] Mot à mot *taureau de la mer, sindhouvricha*.

[3] Voyez lect. CCXVIII, pag. 364.

[4] Voyez tom. I, lect. XIV, pag. 69, note 20.

[5] Ce mot signifie *possédant une armée de tout côté*.

[6] *Satâvartta*.

[7] *Dhanandjaya* : ce surnom est aussi celui d'Ardjouna.

[8] *Soutchisravas* : cette épithète fait sans doute allusion aux pendants d'oreilles du dieu.

[9] Le feu, comme l'eau, sert à régénérer le monde.

[10] Ces mots sont une allusion à l'avatare de Crichna. Voyez tom. I, lect. XXXIV et XXXV.

[11] *Amrita* est le nom d'une partie de la mer de lait. Voyez la lecture précédente.

[12] *Tridhâman* : allusion aux trois mondes.

[13] Ou plutôt *portant trois bosses, tricacoud* : je crois que Vichnou est ici comparé au bœuf indien, et les trois mondes qu'il soutient, assimilés à trois bosses que ce taureau mystérieux est censé porter.

[14] *Doundoubhi*.

[15] *Viriutchi*.

puisable en vérité, inépuisable en beauté [16], mangeant le *havya*, armé d'une hache tranchante, blanc, ornant tes cheveux de *moundja* [17], Hansa [18], grand Hansa, principe intellectuel [19], impérissable, Hrichîkésa [20], atome, atome primitif, plein de vitesse et de force [21], prenant toutes les formes, aîné des Souras, noir, ne connaissant ni les ténèbres, ni la passion, étant lui-même ténèbres et passion, trésor de pénitence et de vertu, composant le monde entier, premier du monde, illuminé [22], pénitent, premier des pénitents, éminent, premier par l'âge, foyer de justice [23], centre rayonnant [24], roue de justice [25], trésor de vérité, couronné de rayons, libre d'entraves, ayant la lune pour char [26].

Tu es l'habitant de l'océan, Adjêcapâd [27], l'esprit vivifiant et supérieur, le dieu aux grandes têtes, dont le visage est tourné en bas; l'être aux mille têtes, aux mille yeux, aux mille sourires, aux mille regards, aux mille pieds, aux mille bras, aux mille formes, aux mille bouches, aux mille mains, aux mille rayons; car les Vèdes ne comptent tes qualités que par milliers.

Tu es Viswédéva [28], la source de l'univers, la voie de tous les dieux dès le commencement; riche en qualités merveilleuses, tu donnes au monde son accroissement, tu es cet univers lui-même.

Tu ris au milieu des fleurs, être suprême et unique, tu es libéral de tes dons, tu es Vôchat [29], Aum, Vachat, Swadhâ. Tu prends la meilleure part du sacrifice.

Tu coules sur la terre par cent, par mille torrents [30]. De toi viennent Bhoûr, Bhouvah et Swar [31]. Tu as pris l'existence, et tu es devenu le

[16] J'ai voulu rendre le mot *Hansa*.

[17] *Saccharum munja*.

[18] Par ce mot on désigne l'âme suprême, supérieure à tout en bonté.

[19] *Mahat*.

[20] Ce mot signifie *maître des organes des sens*.

[21] *Tourâchât*.

[22] *Sipivichta*.

[23] *Dharmanâbha*.

[24] *Gabastinâbha*.

[25] *Dharmanémi*.

[26] *Tchandraratha*.

[27] Ce mot est ordinairement le nom d'un Roudra. Voyez t. I, pag. 17, et t. II, pag. 310.

[28] Le texte porte bien *Viswédéva*, et non *Viswadéva*, quoique le mot soit au singulier.

[29] Exclamation prononcée au moment du sacrifice.

[30] Traduction des mots *satadhâra* et *sahasradhâra*, qui peuvent s'entendre autrement, et désigner les *cent* et les *mille tranchants* avec lesquels on représenterait le dieu : dans ce sens ces épithètes s'appliquent à la foudre. Le mot *dhâra* peut signifier aussi *contenir, renfermer*.

[31] Ce sont les trois *vyâhritis*. J'ai modifié le texte, qui m'a paru en cet endroit un peu altéré.

monde [52]. Ton lit est Brahmâ, tu es Brahmâ lui-même, plus que Brahmâ. Tu es le ciel, la terre, l'air, la chaleur.

Tu es le lecteur (*hotri*), le purificateur (*potri*), le victimaire (*hantri*), le directeur (*nétri*), le conseiller (*mantri*), l'éclat du sacrifice, l'holocauste, l'onde sacrée, l'autel bien orienté [53], la cuiller, les instruments, l'objet des hymnes saints, l'offrande, le sacrifice, le sacrificateur, l'aliment du feu, le rite préparatoire, le présent, le poteau sacré.

Ta voix retentit partout : tu contiens l'univers comme tu es contenu par lui. Tu es la voie de ceux qui en suivent une, tu es mystérieux, parfait, prospère, supérieur; tu es le soleil et la lune, tu es le grand tout.

Large, solide, rapide, tu es Nârâyana tout brillant d'or; ton ombilic, ton sein, tes cheveux sont d'or. Tu renfermes en toi Nârâyana, tu es la voie des hommes; ta couleur, ton éclat est celui du soleil. Parmi les dieux tu occupes le premier rang; de ton ombilic est sorti le lotus, tu dors sur le lotus, tu te couches dans son sein; tes yeux, ton sourire rappellent sa forme ou sa douceur.

Ta face est tournée de tout côté, tu es tout œil, tu as donné naissance à tout, cet univers est ton aliment. Tu poursuis dans les trois mondes ta marche féconde, graduelle, efficace.

Maître puissant, auteur de la lumière, Sambhou, Bhava, Swayambhou, chef des êtres, premier des éléments, être universel, tu as tout créé, tu conserves tout, l'univers n'est que ta forme.

Tu es le *pavitra* [54], l'oblation, la vérité, la splendeur, le monde entier. Tu sais répandre le *havis* [55], et consumer dans le feu cette sainte ambroisie. Précepteur des Souras et des Asouras, être incorporel, supérieur à tous les dieux, prince souverain, barde divin, tu produis le fil dont s'ourdit la trame de la vie; immortel, feu sacré, trésor de science, tu éblouis comme la flamme, tu touches tout, tu gouvernes tout. Le ciel est ton domaine, c'est par toi que brille le beurre consacré, toi, précieux aliment de la

[52] *Bhouvana.*

[53] दिगत्य: *digtyah.* Ce mot, qui ne se trouve pas dans Wilson, m'a paru formé suivant la règle 919 de la grammaire de Wilkins. Le mot *autel* a été ajouté par moi.

[54] Ce mot, qui signifie *purifiant*, s'applique à différents objets, comme on peut le voir dans le dictionnaire de Wilson. Je n'ai pas osé faire le choix entre tous ces objets, tels que le gazon sacré, le cordon brahmanique, le *ghee*, le *mantra* tiré des Vèdes, etc.

[55] Offrande de beurre.

flamme du sacrifice, père éternel de la nature, base inébranlable de l'univers. Né de toute éternité, tu as cependant daigné naître parmi nous. O toi qui soutiens tout, nous implorons ton secours, sauve-nous!

DEUX CENT-CINQUANTE-QUATRIÈME LECTURE.

NAISSANCE DU NAIN.

Vêsampâyana dit :

Lorsque le savant Brahmane Casyapa eut achevé l'hymne magnifique, mélodieux, retentissant comme le murmure du nuage orageux, le divin Nârâyana fit entendre sa voix aux Dévas transportés de la joie la plus vive. L'être immatériel, restant invisible, fit arriver jusqu'à eux par les airs ces paroles qui attestaient sa satisfaction. « Je suis content de vos hom-« mages, ô Souras; demandez-moi une grâce, je vous l'accorderai. » « Grand « dieu, répondit Casyapa, puisque tu es content de nous, notre bonheur « est déjà assez grand. Cependant, si dans ta bonté tu consens à nous ac-« corder une grâce, daigne devenir le frère d'Indra et le sauveur de tes « parents; daigne naître de moi dans le sein d'Aditi. »

En ce moment Aditi, mère des dieux, joignit sa prière à celle de Casyapa, suppliant le bienfaisant Vichnou de vouloir bien devenir son fils. Les dieux s'écrièrent aussi : « Dans ces temps d'alarme et de malheur, « sois notre frère, notre gardien, notre refuge, notre protecteur. Fais-toi « fils d'Aditi. Tous les dieux et Indra élèvent vers toi un seul vœu : sois le « fils de Casyapa. »

Vichnou répondit aux dieux et à Casyapa : « Votre vœu sera exaucé. « Tous vos ennemis ne pourront tenir un instant devant moi. Je frapperai « les Asouras et vos autres adversaires, et je vous rendrai votre part dans « les sacrifices. Rétablissant l'ordre du créateur, je ferai que les Souras

« reçoivent le *havya*, et les Pitris, le *cavya*[1]. Vous pouvez, ô dieux, re-« tourner dans vos demeures; allez, je me conformerai aux désirs d'Aditi « et du grand Casyapa. »

Ainsi parla le puissant Vichnou; les dieux remplis de joie adorent le maître des mondes, et tous ensemble, Aditi, Casyapa, les Viswadévas, Indra, les Sâdhyas, les Marouts, se dirigent vers l'orient, et arrivent dans la demeure sacrée de Casyapa, fréquentée par les Brahmarchis. Là, ils se livrèrent à de saintes lectures, en attendant qu'Aditi devînt mère. Enfin elle conçut celui qui est l'âme de tous les êtres, et garda son fruit pendant mille ans. Au bout de ce temps elle enfanta le dieu qui devait causer le salut des Souras et la perte des Asouras, maître et conservateur des trois mondes dont il renferme en lui-même toutes les splendeurs, apportant avec lui le bonheur pour les Dévas, et la terreur pour les Dêtyas.

DEUX CENT-CINQUANTE-CINQUIÈME LECTURE.

REQUÊTE DES DIEUX A VICHNOU.

Vêsampâyana dit :

Les sept Pradjâpatis et les sept Maharchis adorèrent le dieu qui venait de naître; savoir : Bharadwâdja, Casyapa, Gôtama, Viswâmitra, Djamadagni, Vasichtha et Atri qui n'arriva qu'après l'extinction du soleil[1], Marîtchi, Angiras, Poulastya, Poulaha, Cratou et Dakcha. A ces saints se joignirent Ôrva, le fils de Vasichtha, Stamba, le fils de Casyapa, Capîvân, Acapîvân, le pénitent Atri, Tchyavana, les sept fils de Vasichtha, appelés *Vâsichthas;* les enfants d'Hiranyagarbha, ceux d'Oûrdja, Gârgya, Prithou, Djahnou, Vâmana, Dévabâhou, Yadoudhra, Pardjanya, fils de Soma, Hira-

[1] Voyez tom. I, lect. XLXX, p. 179, note 31.

[1] Je ne comprends pas la portée de cette circonstance, que rien ne m'explique, et qui peut être astronomique.

nyaroman, Védasiras, Satyanétra, Viswa, Ativiswa, Soudhâman, Viradjas, Atinâman, Sahichnou[2].

Devant Vichnou, roi des Dieux, dansaient les brillantes Apsarâs, couvertes de parures. Les Gandharvas faisaient retentir l'air du bruit de leurs instruments : on entendait chanter Toumbourou, Mahâsrouti, Tchitrasiras, Poûrnâyous, Anagha, Gomâyou, Soûryavartchas, Somavartchas, Yougapa, Trinapa, Cârchni, Nandi, Tchitraratha, Sâlisiras, Pardjanya, Cali, Nârada, Hâhâ, Hoûhoû, et le brillant Hansa. Tous ces Gandharvas rivalisaient de talent, tandis que les belles Apsarâs aux yeux allongés, à la taille charmante, au corps voluptueux, au visage ravissant, formaient ou des chœurs de danse délicieux ou des concerts admirables : parmi ces milliers de beautés on distinguait Anoucâ, Djâmî, Misrakésî, Alambouchâ, Marîtchi, Soutchicâ, Vidyoutparnâ, Tilottamâ, Adricâ, Lakchmanâ, la charmante et brune Rambhâ, aux beaux bras, aux regards séduisants; Ourvasî, Tchitralékhâ, Sougrîvâ, Soulotchanâ, Poundarîcâ, Sougandhâ, Sourathâ, Pramâthinî, Nandâ, Sâradwatî, Ménacâ, Sahadjanyâ, Parnicâ, Poundjicasthalâ.

Là se trouvaient réunis les douze enfants de Casyapa, Dhâtri, Aryaman, Mitra, Varouna, Ansa, Bhaga, Indra, Vivaswân, Poûchan, Twachtri, Savitri et Vichnou lui-même[3]. Ces Âdityas, aussi brillants que le soleil, adoraient le maître des Souras.

Les Roudras Mrigavyâdha, Sarwa[4], Nirriti[5], Adjêcapâd, Ahirvradhna, Pinâkin, Aparâdjita, Havana, Îswara, Capâlin, Sthânou, Bhava[6], les deux Aswins, les huit Vasous, les vigoureux Marouts, les Viswadévas, les Sâdhyas lui adressaient leurs hommages respectueux.

Les jeunes frères de Sécha, à la tête desquels sont Vâsouki, Catchhapa, Apahartri, Takchaca, invincibles serpents, redoutables par leur force, terribles dans leur colère, l'entouraient avec vénération. Arichtanémi, fils de

[2] La plupart de ces noms se trouvent tom. I, lect. VII.

[3] Il est singulier de voir figurer Vichnou parmi ceux qui rendent hommage à Vichnou. Le texte n'admet aucune distinction.

[4] Le manuscrit de M. Tod donne *Sarpa* au lieu de *Sarwa*.

[5] Nirriti n'est pas ordinairement un Roudra, mais le régent du sud-ouest.

[6] Je ferai remarquer que l'auteur donne ici douze noms; et les Roudras ne sont qu'au nombre de onze. Voyez tom. I, lect. III, p. 19, où les noms de quelques-uns des Roudras diffèrent de ceux que l'on cite ici.

Târkcha[7], Garouda, Arouna et Arouni, enfants de Vinatâ, étaient placés à ses côtés.

Le créateur du monde, le père des êtres, Brahmâ se présenta lui-même dans cette divine assemblée, et s'écria : « L'auteur de ce monde éternel « reconnaît aussi que Vichnou en est le seigneur souverain. » Ainsi parla le dieu, et, après avoir salué le prince des Souras, il retourna au ciel avec les Richis.

Cependant ce prince des Souras, ce nouveau fils de Casyapa ressemble à la nuée nouvelle qui obscurcit l'air. Ses yeux sont rouges, il a l'apparence d'un nain; sur sa poitrine son poil se frise pour former les boucles du *srîvatsa.* Les Apsarâs fixent sur lui des regards d'admiration. Si tout à coup dans le ciel mille soleils venaient à briller, leur lumière donnerait une idée de celle de Vichnou. Comparable aux plus illustres Richis, cet être supérieur, essence de la nature entière, dont les cheveux sont brillants, la poitrine large et l'éclat miraculeux; qui sert de voie à la vertu, et repousse le péché; que les Mounis, savants dans l'art de la dévotion, appellent *le grand Yoga;* qui possède une puissance douée de huit qualités surnaturelles[8]; qui délivre de la crainte de la mort et de la renaissance les Brahmanes saintement mortifiés et confondus à jamais en lui; qui, pour les personnes fidèles aux règles des quatre *âsramas*, est la pénitence même; qui reçoit les hommages des gens livrés à l'abstinence et à l'austérité la plus rigoureuse; qui, orné de mille têtes et roulant des yeux rouges comme le feu, est appelé *Ananta* par tous ces grands serpents qui ont Sécha pour chef; que les premiers d'entre les Brahmanes, jaloux de s'ouvrir le chemin du *swarga*, honorent sous le nom d'*Yakcha*[9]; qui est la substance unique, le grand *Cavi*[10], le guide des mortels dans les carrières diverses qu'ils ont à parcourir; que les Vèdes célèbrent sous le titre de *Vètri*[11], de *Vrichânca*[12], et qu'ils représentent comme assignant à chacun sa part du sacrifice, comme étant l'œil du soleil et de la lune et l'*âcâsa* personnifié, Vichnou enfin dit aux dieux d'une voix compatissante : « J'ai appris vos malheurs, et je

[7] Nom de Casyapa.

[8] Voyez dans le dictionnaire de Wilson le mot *vibhoûti.* Cette puissance s'exerce aussi peut-être sur les huit éléments désignés dans le 4[e] sloca de la VII[e] lecture du Bhagavad-gîtâ.

[9] Il faut peut-être lire *Yadjna.*

[10] Ce mot *cavi* signifie *poëte.*

[11] Littéralement *connaisseur.*

[12] C'est ordinairement un surnom de Siva, dont le taureau, *vricha,* est le symbole.

« me suis fait enfant. Illustre Casyapa, et vous, nobles Souras, qne puis-« je encore pour vous? quelle grâce avez-vous à me demander? exprimez-« moi librement l'objet de vos désirs. »

Après avoir entendu ces paroles du généreux nain, tous les Souras et Indra leur chef, transportés de joie, s'inclinèrent devant lui et dirent à ce fils de Casyapa : « Par suite d'un don que Brahmâ a fait à Bali, le monde « nous a été enlevé, et ce prince des Dêtyas, aussi distingué par sa science « que par son courage, a obtenu cette conquête pour récompense de sa « pénitence et de sa mortification. Aucun de nous ne saurait le vaincre. « Toi seul, ô seigneur, es plus fort que lui. C'est pourquoi nous venons, « implorant ton secours dont nous avons besoin. O dieu, sois notre pro-« tecteur, toi qui es notre roi et qui participes de notre nature, sauve les « Richis et les mondes, satisfais à l'amour que tu portes à Aditi et à Ca-« syapa. Rétablis l'ordre ancien dans les offrandes du *cavya* et du *havya*. « Affranchis le roi des Souras, le grand Indra, et rends-lui l'empire des « trois mondes. Le prince Dânava célèbre le sacrifice du cheval. Vois ce « qu'en cette circonstance tu peux faire pour le salut des mondes. »

DEUX CENT-CINQUANTE-SIXIÈME LECTURE.

MANIFESTATION DE LA FORME UNIVERSELLE.

Vêsampâyana dit :

Le nain merveilleux rassura les dieux par ces paroles : « Que l'illustre « et savant Maharchi Vrihaspati, fils d'Angiras, me conduise au lieu où se « passe le sacrifice. Là je ferai ce qu'il faudra pour enlever les trois mondes « aux Dêtyas. » Alors le sage Vrihaspati le mena à l'endroit où le grand roi des Dânavas célébrait son sacrifice. L'auguste nain, qui n'est autre que le maître du monde, honoré de tous les Souras et de Brahmâ lui-même,

avait pris la ceinture de *moundja*[1] et le cordon consacré[2]; il porte un parasol[3], un bâton[4], une peau d'antilope noire[5]; ses cheveux sont relevés en *djatâ;* il a l'apparence d'un faible enfant. Lui qui ne connaît pas la vieillesse, il a toute la gravité d'un vieillard. Ce dieu, que l'esprit ne saurait comprendre, entre dans l'enceinte du sacrifice, où venait d'arriver le roi des Dânavas, Bali, fils de Virotchana. Il pénètre rapidement par une porte que gardait une troupe nombreuse de soldats, et encombrée d'une multitude immense de Dânavas. Il s'approche sans crainte du prince qu'entourait une foule de prêtres attentifs à réciter leurs *mantras*. Une fois arrivé dans ce lieu rempli de Richis[6] illustres, Vichnou se met à disserter sur la cérémonie. Lui qui est le sacrifice éternel, il décrivait les rites convenables à cette espèce de sacrifice. Il avertissait de leurs devoirs et Soucra[7] et les autres prêtres, et les rendait muets d'étonnement et de confusion. En présence de Bali et de son pieux auditoire, il expliquait, avec la science la plus variée et la plus profonde, l'origine, les motifs, les détails des diverses cérémonies, telles que les Vèdes les ordonnent. Les Richis se voyaient, malgré leur vieillesse et l'éclat de leur extérieur, vaincus par un enfant et un nain.

A ce spectacle, le fils de Virotchana ne put s'empêcher de soupçonner dans ce fait quelque miracle; et, baissant la tête avec respect, il lui dit : « D'où viens-tu? qui es-tu? quelle est ta famille? quel motif t'amène en « ces lieux? je n'ai jamais vu de Brahmane aussi instruit que toi. Tu parais « enfant, et cependant tu es le premier des docteurs pour la science des « choses divines et humaines : tu as autant de beauté que de savoir, et tu « charmes les yeux aussi bien que l'esprit. Tels ne sont pas les enfants des « Dévas, des Richis, des Nâgas[8], des Yakchas, des Asouras, des Râkchasas, « des Pitris, des Siddhas, des Gandharvas. Qui que tu sois, je t'honore; « dis ce que je puis faire pour toi. »

Le sage et incompréhensible nain sourit d'abord et répondit ensuite à

[1] Lois de Manou, lect. II, sl. 42.

[2] *Ibid.* sl. 44.

[3] Les lois de Manou ne parlent pas de cet instrument de luxe, quand elles font la description du jeune Brahmane.

[4] Lois de Manou, lect. I, sl. 45.

[5] *Ibid.* sl. 41.

[6] Les personnages distingués par leur piété, même parmi les Dânavas, portent le nom de *Richis*.

[7] Soucra, régent de la planète de Vénus, est le prêtre et le précepteur des Asouras, et préside à leurs sacrifices.

[8] C'est-à-dire les serpents.

ces paroles : « Prince des Asouras, ton sacrifice est magnifique, et aussi « riche que celui que fit autrefois Brahmâ. Le roi des Souras, Indra, Yama « ni Varouna n'en ont jamais fait de semblable. Tu veux, et ton intention « est excellente, immoler un cheval pour effacer tous tes péchés et gagner « le Swarga. Oui, certes l'*aswamédha*, au jugement de toutes les personnes « instruites, est le plus grand de tous les sacrifices : c'est celui qui comble « tous les vœux. Il est superbe [9] et riche, source féconde de considération « et d'argent, de grandeur, de force et de pureté : tendant vers le ciel, il « a le sein rempli d'or, il enfante tous les biens. Il sert aux hommes à leur « faire passer heureusement la mer du péché : aussi les Brahmanes qui « connaissent les Vèdes appellent-ils le cheval de ce sacrifice *Vêswânara* [10]. « L'état de père de famille (*grihastha*) est le premier des Âsramas; les « Brahmanes, les premiers des hommes; toi, le plus grand des Asouras, « et l'*aswamédha*, le plus grand des sacrifices. »

A ce discours du nain, le roi des Dêtyas, transporté de plaisir, lui dit : « Quelle est ta famille, bon Brahmane? je t'accorderai tout ce que tu vou- « dras. Choisis un présent, et, quel qu'il soit, tu l'obtiendras. » Le nain lui répondit : « Je ne veux ni royaume, ni chars, ni pierres précieuses, ni « femmes. Si tu es content de moi, si tu as le dessein, suivant l'usage, de « gratifier un Brahmane, accorde-moi en terre la valeur de trois pas, et « cela pour l'honneur du feu de ton sacrifice. Tel est le vœu que je forme. » « Mais, illustre Brahmane, reprit Bali, qu'est-ce que trois pas pour toi, « quand tu as autour de toi tant de millions de pieds? »

« Grand roi, interrompit Soucra, n'accordez rien. Vous ne connaissez « pas ce Brahmane. C'est Hari lui-même ainsi déguisé. Sous la forme d'un « nain et l'apparence d'un jeune Brahmane, il cherche à vous tromper pour « servir Indra son ami. » A ces mots de Soucra, Bali resta quelque temps pensif. Mais bientôt, se livrant à un accès de joie et entraîné par son destin, il demande un vase d'or, et, le tenant à la main, il s'écrie : « Brahmane « à l'œil de lotus, tourne-toi comme moi vers l'orient. Parle, que veux-tu? « la terre? non, trois pas. Je te les donne. Reçois cette libation d'eau : « qu'ainsi ma parole ne soit pas vaine. » « Un instant, criait toujours Sou-

[9] Le texte dit : सुवर्णशृङ्ग *souvarnasringa*, expression que je n'ai pu traduire littéralement, et qui signifie *aureus cornu*.

[10] Ce mot signifie : *bon, convenable pour tous les hommes*. Cette épithète, formée du nom de Viswânara, se donne aussi au feu.

« cra; prince, connaissez-vous ce Brahmane? Je vous le répète, c'est Vichnou. « Quel est donc votre plaisir de vous laisser volontairement tromper? » « Comment, lui répondait Bali, Vichnou, le grand Vichnou honorerait « mon sacrifice de sa présence? Eh bien, s'il veut accepter de moi un pré- « sent, je suis prêt à le lui accorder. Et quel autre en serait plus digne que « lui? » En disant ces mots, Bali se mit en devoir de répandre l'eau.

Le nain lui dit : « Roi des Dêtyas, je ne veux que trois pas. Je tiens à « ma première demande. » En entendant ces derniers mots du nain, le fils de Virotchana, prenant le bord[11] de sa peau d'antilope noire, dit aussitôt : « Ainsi soit fait! » et il commença à répandre l'eau du vase. Le nain, saisissant le moment fatal pour le roi des Asouras, avança rapidement la main qui leur était si funeste; et le prince, tourné vers l'orient, et le cœur rempli de bienveillance, versa toute l'eau sur cette main. Cependant Prahlâda, placé devant lui et les yeux attachés sur cette forme de l'être infini et incompréhensible, de l'être extraordinaire qui allait ravir aux Asouras leur puissance, crut reconnaître en elle des signes inquiétants : « O prince, « s'écriait-il, ne versez pas l'eau sur la main de Vichnou déguisé en nain. « Oui, c'est là ce Vichnou qui jadis a tué votre bisaïeul, et qui vient vous « tromper aujourd'hui. » Bali lui répondit : « J'accorderai à ce dieu tout ce « qu'il me demandera. Je veux me le rendre propice, et m'en faire un pro- « tecteur plus sûr que Brahmâ. Nécessairement je dois des présents aux « saints Brahmanes qui assistent à notre sacrifice » Et c'est ainsi que le fils de Virotchana, au milieu de cette foule d'Asouras, accorda au dieu Vichnou les trois pas qu'il avait demandés.

« Roi des Dânavas, répétait Prahlâda, ne donnez pas à ce Brahmane ce « qu'il sollicite. Je ne le crois pas enfant de Brahmane; son apparence est « trompeuse, croyez-en mes paroles. Je pense que c'est l'homme-lion qui « revient parmi nous. » Tels étaient les discours de Prahlâda; Bali lui répondit pour le rappeler aux principes : « Quand un homme demande un « bienfait et qu'un autre le lui refuse, il arrive que l'infortune du premier « passe au second. Celui qui ne tient pas la promesse qu'il a faite à un « Brahmane commet un péché, et, malheureux pendant sa vie, tourmenté

[11] Ce passage n'est pas clair sur le texte, et l'action que je désigne dans ma traduction n'est pas suffisamment indiquée : कृष्णाजिनोत्तरीयं स कृत्वा.

« par la crainte malgré ses amis et la famille à laquelle il appartient, il « finit par tomber dans l'enfer. Je donne la terre à ce Brahmane, parce « que je le trouve supérieur à tout. J'éprouve en mon cœur une joie extra- « ordinaire à la vue de ce saint personnage qui, sous la forme d'un nain, « m'adresse une demande. Ainsi c'est sans regret que je fais droit à sa « requête. » Puis, s'adressant encore au nain : « O Brahmane, tu as tort de « ne demander que trois pas; je te donne toute la terre jusqu'aux mers « qui l'entourent. » Le nain répondit : « Je ne demande pas toute la terre; « je suis content de trois pas. Tel a été mon premier vœu, et j'y persiste. » « Ainsi soit! » dit Bali avec joie; et les trois pas furent accordés au tout-puissant Vichnou.

Mais à peine l'eau eut-elle été versée dans sa main, que le nain cessa d'être nain. Il développa toute sa forme divine. La terre devint ses pieds, le ciel sa tête, la lune et le soleil ses yeux, les Pisâtchas les doigts de ses pieds, les Gouhyacas les doigts de ses mains, les Viswadévas ses genoux, les Sâdhyas ses jambes, les Yakchas ses ongles, les Apsarâs les lignes tracées sur son visage, les éclairs ses regards, les rayons du soleil ses cheveux, les étoiles les places velues de son corps, les Maharchis ses poils, les points intermédiaires de l'horizon ses bras, les points principaux la partie extérieure de ses oreilles, les Aswins l'intérieur de ses oreilles[12], Vâyou son nez, Tchandramas l'éclat de sa face[13], le devoir son sentiment (*manas*), la vérité sa voix, la divine Saraswatî sa langue, Aditi son cou, la lumière du soleil son palais, la porte du ciel son ombilic, Mitra et Twachtri ses sourcils, Agni sa bouche, Pradjâpati ses testicules, le dieu Brahmâ son cœur, le Mouni Casyapa sa semence, les Vasous son dos, les Marouts ses jointures, les Tchhandas ses dents, les astres les doux reflets de son corps, le grand Roudra ses cuisses, l'océan son assiette ferme et solide, les Gandharvas et les serpents son ventre, la prospérité, la réflexion, la constance, la grâce, la science, ses reins; sur son front siége le grand esprit, les plus belles constellations et Indra, roi des dieux, sont l'ardente vigueur de ce souverain dieu; les Vèdes, les sacrifices, les liens des victimes et les œuvres des Brahmanes sont ses seins, ses flancs et ses lèvres. A la vue de cette forme

[12] J'ai cru devoir établir cette différence, non indiquée par le dictionnaire, entre श्रोत्र *srotra* et श्रवण *sravana*, pris pour synonymes.

[13] प्रसाद् *prasâda*.

divine de Vichnou, les Asouras irrités se précipitent vers lui, comme les sauterelles vers un foyer ardent.

DEUX CENT-CINQUANTE-SEPTIÈME LECTURE.

BALI RELÉGUÉ DANS LE PATALA.

Vêsampâyana dit :

Je vais te dire les noms, les formes et les armes de ces principaux Dânavas. C'étaient [1] Vipratchitti, Sivi, Sancou, Ayassancou, Ayassiras, Aswasiras, le robuste Hayagrîva, le rapide Kétoumân, Ougra, Ougravyagra, Pouchcara, Pouchcala, Aswa [2], Aswapati, Prahlâda, Aswasiras, Coumbha, Samhrâda, Gaganapriya, Anouhrâda, Hari, Hara, Varâha, Samhara, Aroudja, Vrichaparwan, Viroûpâkcha, Mounîndra, Tchandralotchana, Nichprabha, le riche Souprabha, Niroûdara, Écatchacra, Mahâtchacra, Dwitchacra comparable à Câla, Sarabha, Salabha, Coupatha, Câpatha, Cratha, Vrihadkîrtti, Mahâgarbha [3], Sancoucarna, Mahâdhwani, Dîrghadjihwa, Arcanayana [4], Mridoutchâpa [5], Mridoupriya, Vâyou, Djavichtha, Namoutchi, Sambara, le grand Vikchara, Tchandrahantri, Crodhahantri, Crodhavarddhana, Câlaca, Câlacâkcha, Vritra, Crodha, Vimokchana, Gavichtha, Havichtha, Pralamba, Naraca, Prithou, Indratâpana [6], Vâtâpin, le vigoureux Kétoumân, Asiloman, Pouloman, Vâchcala, Pramada, Mada, Sringâlavadana [7], Carâla, Kési, Écâkcha, Râhou, Hounda, Srimara, et beaucoup d'autres encore. Tous ces Dêtyas s'approchèrent de Vichnou, au moment où il faisait ses trois pas.

[1] La plupart de ces noms se retrouvent ailleurs. Voyez surtout tom. I, lect. XLI, p. 190.

[2] Les manuscrits Dévanâgaris portent *Sâkha*.

[3] Le manuscrit de M. Tod donne *Mahâdjihwa*.

[4] Le même manuscrit appelle ce personnage *Arcavadana*.

[5] Sur le manuscrit dévanâgari de Paris on lit *Mridoucâya*.

[6] Les deux manuscrits dévanâgaris donnent *Tchandratâpana*.

[7] Au lieu de ce mot, le manuscrit de M. Tod en porte deux, *Swasrima* et *Câlavadana*.

Quelques-uns de ces géants, la bouche ouverte et criant aussi fort que des ânes, élèvent dans leurs mains des lacets; d'autres tiennent de ces instruments qui tuent cent hommes, des *tchacras*, des tridents, des mortiers, des tonnerres, des cimeterres, des masses, des cognées, des javelots, des haches d'armes, des quartiers de rochers, des arbres tout entiers, des arcs, des massues, des flèches, des épées. Ces terribles et courageux ennemis agitent leurs armes diverses; leur extérieur et leurs vêtements sont aussi variés que leur armure. On reconnaît parmi eux des figures de tortue, de coq, d'éléphant, d'âne, de chameau, de sanglier, de poisson, de dauphin, de chat, de perroquet, de panthère, de Garouda, de rhinocéros, de paon, de cheval, de loup, de porc-épic, de cerf, d'ichneumon, d'épervier, de colombe, de canard sauvage, de crocodile, de singe, de veau, de brebis, de buffle, de lézard, de tigre, d'ours, de léopard, de lion. Les uns sont couverts de peaux d'éléphant ou d'antilope noire, ou bien de vêtements d'écorce; les autres, de riches étoffes. Leurs têtes sont ornées d'aigrettes, de turbans, de diadèmes; leurs oreilles, de superbes pendants; leurs poitrines, de colliers magnifiques et de guirlandes diverses.

Armés de leurs traits enflammés, ces Asouras entourent Hrichîkésa qui marche. Celui-ci les repousse de ses pieds et de ses mains : sa taille s'élargit, et il occupe rapidement le monde. Il marche sur la terre, et alors le soleil et la lune touchent à sa poitrine; il s'élève dans le ciel, et ces astres sont à la hauteur de sa cuisse; il monte encore plus haut, et il les foule sous ses pieds. Les Brahmanes rapportent que le puissant Vichnou, vainqueur des Asouras, après avoir conquis les trois mondes, donna la terre à Indra, et à Bali la région inférieure du *Pâtâla* [8], nommée *Soutala*. Le roi des Asouras l'accepta avec reconnaissance, et fixa sa demeure près du Rasâtala. Là, après s'être livré à une méditation profonde, il dit à l'adorable Vichnou : « O dieu, que dois-je faire maintenant? j'attends votre « décision. » Vichnou répondit au roi des Dêtyas : « Illustre Asoura, je suis « satisfait de tes sentiments, et je t'accorderai la grâce que tu voudras me

[8] On donne le nom de *Pâtâla* aux sept régions souterraines, demeure ordinaire des Nâgas ou serpents et des Asouras, sous le commandement de Sécha, de Bali et autres chefs. On appelle encore ces régions du nom général de *Rasâtala;* mais le Rasâtala est quelquefois la septième région, comme le Soutala est la sixième. Il ne faut pas confondre le Pâtâla avec le Naraca, séjour des hommes coupables après leur mort.

« demander; pourvu que tes désirs ne nuisent point aux droits d'Indra, je « te le déclare, tu obtiendras le bien que tu auras souhaité. » Ainsi s'adressait au roi des Dêtyas le frère du roi des dieux, le bienfaisant seigneur des mondes. « Oui, disait-il, j'ai reçu sur ma main l'eau que tu m'as donnée : « je t'accorde à mon tour la faveur de ne pouvoir être tué ni par les dieux « ni par les Dêtyas. Habite avec tes compagnons et les autres Asouras la « région du Pâtâla que je te donne. Rappelle-toi toujours ma puissance, et « songe que tu ne dois pas attenter à la domination du roi des Dévas. Sou-« viens-toi aussi d'honorer tous les dieux; et pour prix de ta soumission, « tu verras tes désirs magnifiquement satisfaits. Tu posséderas dans ce monde « et dans l'autre un bonheur aussi varié que certain. Tu régneras toujours « sur les Dêtyas, goûtant les plaisirs les plus purs, et célébrant des sacri-« fices accompagnés des plus riches présents. Mais si jamais tu franchissais « les limites, qui te sont assignées, tu te trouverais enchaîné par des nœuds « de serpents. N'oublie donc pas d'honorer toujours le roi des dieux, que « je reconnais pour mon aîné, pour le premier des Souras, et auquel j'ai « moi-même donné l'empire. »

Bali répondit : « Dieu des dieux, qui portez la conque, le *tchacra* et la « massue, maître auguste des Souras et des Asouras, souverain du monde « entier, dites-moi quel sera mon partage dans le Pâtâla. Comment m'y « tiendrai-je? Quels y seront mes aliments et mes moyens de subsis-« tance? O chef des Souras, vous qui faites à jamais mon bonheur, expli-« quez-vous sur ce sujet. » Le dieu lui dit : « Tu jouiras, ô noble Dêtya, « de six priviléges : tu pourras faire un Srâddha sans Brahmane[9], une lec-« ture sans mortification, un sacrifice sans présents, une offrande sans « prêtre, recevoir un cadeau de gens incrédules, célébrer un holocauste sans « pratiquer les cérémonies du *sanscâra*. Que tu fréquentes mes amis ou « mes ennemis, que tu communiques avec des marchands ou avec de pieux « adorateurs du feu, que tu acceptes un cadeau d'hommes incrédules ou « religieux, tu ne contracteras aucune souillure : telle est la faveur que je « t'accorde, ô roi des Dêtyas. »

En entendant ces mots du grand Vichnou, Bali s'écria : « Ainsi soit-il! » et descendit dans le Pâtâla pour se conformer à l'ordre du dieu.

[9] Ce Brahmane porte le nom particulier de *Srotriya*.

Ensuite le vainqueur assigna aux divers régents les postes qu'ils devaient occuper. Il donna l'orient au puissant Indra, le midi à Yama, roi des Pitris, l'occident au noble Varouna, le nord à Couvéra, chef des Yakchas, la région inférieure au prince des serpents, la région supérieure à Soma. Après avoir ainsi partagé les trois mondes, et rétabli le trône d'Indra, le dieu fort par excellence, le nain seigneur de tous les êtres, se rendit au ciel au milieu des adorations des Maharchis. Sur le passage de l'invincible Vichnou, tous les dieux avec Indra exprimèrent leurs sentiments de reconnaissance et de joie.

Cependant le fils de Virotchana, Bali, se trouvait gardé [10] par les serpents à sept têtes, Cambalâswa, Tara et les autres; le Dévarchi Nârada s'approcha de ce prince ainsi tristement enchaîné, et, touché de son malheur, il lui dit : « Je veux t'indiquer un moyen de te délivrer. Je t'enseignerai un hymne en l'honneur du premier des dieux, de l'être infini, « impérissable, sans commencement et sans fin, lequel un jour sera [11] fils « de Vasoudéva. O roi des Dêtyas, en récitant d'un cœur vraiment pur, « d'une âme recueillie, cet hymne merveilleux, tu obtiendras ta délivrance. » Alors le fils de Virotchana apprend de Nârada cette prière composée de vingt strophes, et, dans l'attitude du plus profond respect, il récite ces mots dont la terre est doucement émue :

« Adoration au seigneur immortel, impérissable, généreux, au dieu qui « dort sur les eaux, à Vichnou sur l'ombilic duquel s'élève le lotus!

« Tel que le soleil qui amortit ses feux, ô dieu, tu prends la forme « d'un enfant pour conquérir les trois mondes. Use envers moi de la même « bonté.

« Le soleil et la lune avaient disparu du ciel; les sacrifices, la péni« tence, les cérémonies étaient mis en oubli. Dans ta pensée tu formas les « mondes. Use envers moi de la même bonté.

« Alors apparurent Brahmâ, Roudra, Indra, Vâyou, Agni, les fleuves, « les serpents, les montagnes et le roi des Brahmanes [12]. Use envers moi « de la même bonté.

[10] Il faut supposer que Bali avait essayé de s'enfuir, ou que les Nâgas abusaient de leur pouvoir pour le tyranniser.

[11] J'ai ajouté ce futur pour sauver l'anachronisme que commettait ici le poëte en parlant de Vasoudéva.

[12] Ce roi des Brahmanes, c'est Soma ou la lune.

« Jadis à la fin d'un Calpa, Mârcanda[13] entra dans ton ventre, et y vit « tous les êtres animés et inanimés. Use envers moi de la même bonté.

« Seul et n'ayant d'autre compagnon que la science, par la sainte vertu « de l'*yoga*, tu as produit ensuite les trois mondes. Use envers moi de la « même bonté.

« Lorsque tu es étendu sur les ondes, plongé dans un mystérieux *yoga*, « tu formes encore alors les mondes dans ta pensée. Use envers moi de « la même bonté.

« Tu as revêtu la forme de sanglier célébrée dans les Vèdes et men- « tionnée dans les sacrifices, et sur une de tes défenses tu as relevé la terre. « Use envers moi de la même bonté.

« O Hari, en élevant les Sacrifices sur ta défense de sanglier, tu as établi « les trois *pindas*[14] en l'honneur des Pitris. Use envers moi de la même « bonté.

« Tous les Souras tremblants de peur fuyaient devant Hiranyâkcha : ô « dieu, tu les as sauvés. Use envers moi de la même bonté.

« Ton bras, armé du *tchacra* arrondi, a dans le combat tranché la tête « d'Hiranyâkcha[15]. Use envers moi de la même bonté.

« Jadis par le moyen de *Hoûmcâra*[16] tu as ôté la vie à Hiranyacasipou, « dont les os, la tête, la cervelle ont été brisés. Use envers moi de la « même bonté.

« Autrefois, sous les yeux mêmes de Brahmâ, les Vèdes avaient été en- « levés par deux Dânavas; c'est toi, ô dieu, qui les as recouvrés. Use envers « moi de la même bonté.

« Prenant la forme d'un cheval[17], tu as tué Madhou et Kêtabha, et rendu « les Vèdes à Brahmâ. Use envers moi de la même bonté.

« Les dieux, les Dânavas, les Gandharvas, les Yakchas, les Siddhas, les « grands serpents ne connaissent pas ta fin. Use envers moi de la même « bonté.

« Tu es sous le nom d'*Apântaratamas*[18] devenu le fils de Véda, et par

[13] Ce mot *Mârcanda* est ici pour *Mârcandéya*. Voyez lect. CXCVI, pag. 297.

[14] Voyez lois de Manou, lecture III, sl. 215 et 216.

[15] Voyez lect. CCXXIV.

[16] Voyez lect. CCXXVI, pag. 388, note 5.

[17] Voyez lect. CCXI.

[18] Je ne connais pas la légende qui concerne ce personnage, dont le nom signifie *aquarum navis obscuritas*.

« toi les Vèdes ont été jadis enseignés. Use envers moi de la même bonté.

« Les Vèdes, les sacrifices, les holocaustes, les offrandes en mémoire « des Pitris, voilà, ô dieu, ton grand mystère. Use envers moi de la même « bonté.

« Le Richi Dîrghatapas, par suite de la malédiction d'un *gourou*, était « né aveugle [19] : par ta faveur il a vu le jour. Use envers moi de la même « bonté.

« Un éléphant, voué à ton service, avait été dévoré par un alligator, et « se trouvait déjà au pouvoir de la Mort : tu l'as sauvé [20]. Use envers moi « de la même bonté.

« Éternel, infini, sage et savant, tu chéris ceux qui t'honorent, tu con- « fonds les orgueilleux. Use envers moi de la même bonté.

« Je m'incline avec respect, et j'honore ta conque, ton *tchacra,* ta massue, « ton carquois, ton arc et Garouda lui-même : délivre-moi des liens dont « tu m'as enchaîné. »

Le dieu touché de cette prière dit à l'oiseau Garouda, l'ennemi des serpents : « Va délivrer Bali de ses liens. » Alors le vigoureux Garouda, déployant ses ailes, descendit aux racines mêmes de la terre, où se trouvait le malheureux Bali. Les serpents, effrayés à l'arrivée du fils de Vinatâ, laissèrent le prince Asoura et s'enfuirent dans la ville de Bhogavatî [21]. Bali, délivré de sa captivité par la faveur de Vichnou, restait pensif, l'œil baissé et le front morne. Garouda lui dit : « O roi des Dânavas, Vichnou me « charge de te dire : Habite désormais librement le Pâtâla avec tes fils, tes « parents et tes sujets. Cependant ne t'en éloigne pas d'une *gavyouti* [22]. Si « tu manques à cette condition, que ta faute retombe cent fois sur ta tête. » A ces mots du roi des oiseaux, le prince Dânava répondit : « Je suis sous « la puissance de ce grand dieu. Lui-même il m'a indiqué mes moyens « d'existence. Mais comment, ô roi des oiseaux, puis-je vivre heureux en « ces lieux? » Garouda, répliquant à Bali, lui dit : « Telles sont les condi- « tions que t'a dictées ce dieu. Ceux qui sacrifient sans cérémonies, sans « prêtre, sans pratiques de pénitence, et qui sans discernement font part « de leur sacrifice aux uns et aux autres, ne doivent pas espérer de se voir

[19] Une aventure presque semblable est racontée d'Achtâvacra.

[20] Cette légende ne m'est pas connue.

[21] Capitale des serpents.

[22] Mesure itinéraire qui équivaut à peu près à une lieue.

« agréer par les dieux. Il en sera autrement de toi [23], et ce privilége doit « ici améliorer ton sort. »

C'est ainsi que Vichnou, le maître des trois mondes, par l'entremise du fils de Casyapa, délivra Bali.

O grand roi, celui qui lit avec dévotion cet hymne en l'honneur du dieu immortel, efface tous ses péchés. La récitation de cet hymne procure à celui qui a tué une vache ou un Brahmane l'abolition de sa faute; un enfant, à l'homme privé de famille; un mari, à la jeune fille; une heureuse délivrance, à la femme en couches; un fils, à l'épouse enceinte. Les *yogins,* disciples de Capila [24], savants dans le Sânkhya, et qui veulent arriver au salut, par le moyen de cet hymne, se purifient de leurs fautes et parviennent dans le Swétadwîpa [25]. Oui, cette prière donne tout ce qu'on peut désirer. L'homme qui la lit le matin en se levant, le corps exempt de souillure, l'âme soumise par la pénitence, verra sans aucun doute tous ses vœux accomplis. Le roi qui, bien disposé par la piété, écoute dans les Parwans [26] cette histoire de l'apparition divine du nain, devient vainqueur de ses ennemis, comme Vichnou lui-même. Il obtient une gloire complète, et de nombreuses richesses. Il est, de même que le nain, l'objet de l'amour de tous les êtres. Ses enfants et ses petits-enfants croissent en santé, en vertu, en bonheur. Le dieu des dieux, Djanârddana, est lui-même heureux de cette lecture : c'est ce qu'a dit Crichna Dwêpâyana qui en éprouva pour sa part le favorable effet, et ne forma aucun vœu qu'il n'ait vu comblé.

[23] Le texte se prêterait à un sens tel que Garouda aurait l'air de dire que *Bali profitera de la part du sacrifice destinée aux dieux.*

[24] Fils de Cardama et de Dévahoûti, auteur du système philosophique appelé *sânkhya.*

[25] Autrement l'*île blanche,* séjour de Vichnou.

[26] Jours de fête. Voyez tom. I, lect. IV, p. 25, note 18.

DEUX CENT-CINQUANTE-HUITIÈME LECTURE.

VERTUS DU MAHABHARATA.

Djanamédjaya dit :

O saint Brahmane, avec quelle cérémonie les sages doivent-ils écouter la lecture du Mahâbhârata? quel est le fruit de cette lecture? dans quelles fêtes [1] doit-on la faire? quels dieux honore-t-on dans ces fêtes? quels cadeaux doit-on offrir à la fin de chaque *parwan* [2]? quel lecteur faut-il désirer? Daigne répondre à ces questions.

Vêsampâyana reprit :

Apprends, ô roi, quelles sont les cérémonies qui accompagnent, et les fruits qui suivent la lecture du Mahâbhârata : je vais me conformer à tes désirs. Les dieux du ciel, voulant un jour, s'amuser, vinrent sur la terre, composèrent cet ouvrage, et repartirent ensuite pour le ciel. Écoute donc avec recueillement ce que j'ai à te dire. Dans le Mahâbhârata on trouve l'origine, sur la terre, des Richis et des dieux : on y voit, comme dans un tableau curieux, les Roudras, les Sâdhyas, les Viswadévas, les Âdityas, les divins Aswins, les Maharchis régents du monde, les Gouhyacas, les Gandharvas, les serpents, les Vidyâdharas, les Siddhas, Dharma, Swayambhou, le Mouni Câtyâyana, les montagnes, les mers, les rivières, les Apsarâs, les planètes, les années, les *ayanas* [3], les saisons, les êtres animés et inanimés, les Souras et les Asouras. Il suffit d'écouter les récits qui détail-

[1] Le mot qui signifie fête est पारण *pârana*. On se prépare à un *pârana* par le jeûne et la mortification.

[2] *Parwan* a ici le sens de *grande division d'un livre*.

[3] Voyez tom. I, lect. VIII, pag. 44.

lent la nature, les noms, les œuvres de tous ces personnages, pour que le pécheur soit aussitôt délivré du fardeau de ses fautes.

L'homme qui a formé le projet d'écouter convenablement cette histoire depuis le commencement jusqu'à la fin, doit d'abord dompter tous ses sens et purifier son âme. Il a des *srâddhas* à célébrer et des présents à faire aux Brahmanes, suivant sa fortune et sa dévotion. Ces présents, ce sont des pierreries, des vaches, des vases[4] de cuivre, de jeunes filles parées et pourvues de toute espèce de talent, des voitures magnifiques, des maisons, des terres, des étoffes, de l'or, des bêtes de somme, des chevaux, des éléphants, des lits, des litières et des chars magnifiques. Tout ce qu'il y a de plus beau et de plus riche doit être offert non-seulement aux Brahmanes, mais à leurs femmes et à leurs enfants. La foi fera surtout le premier mérite de tous ces dons.

Mais si l'auditeur du Mahâbhârata doit, autant qu'il est possible, être animé de bons sentiments, humble, soumis, rempli de droiture et de sagesse, purifié par la pénitence, croyant et doux, il est aussi des qualités que doit posséder le lecteur. Que celui-ci soit pur de toute souillure, recommandable par toute espèce de bonnes qualités. Qu'il porte un vêtement blanc; qu'il ait rempli les cérémonies du *sanscâra;* instruit dans toute science, plein de foi et de bienveillance, beau, vif, ami de la vérité, maître de ses sens, qu'il ne soit dominé ni par l'avarice ni par l'orgueil. Qu'il lise avec fermeté ce poëme admirable, si bien ordonné, aussi distingué par la sagesse du plan que par l'excellence des détails et la vivacité du style, offrant soixante-trois *varnas* et huit *sthânas* [5]. Assis à sa place, qu'il se recueille, et adore Nârâyana et Nara, père des êtres; qu'il célèbre la gloire de la divine Saraswatî [6]. Pourvu d'un pareil lecteur, ô roi, et préparé par la pénitence, l'auditeur du Mahâbhârata est sûr d'en recueillir le fruit.

Le premier jour de fête destiné à cette lecture, qu'il donne aux Brah-

[4] Littéralement des *vases à mettre le lait,* उपदोह *oupadoha.*

[5] Je n'ai pas osé traduire ces deux mots, dont le sens est incertain pour moi. Je suppose que par le mot *varna* on peut entendre les *qualités du style, les beautés de diction;* le dictionnaire de Wilson donne à *sthâna* le sens de *chapitre, section d'un livre. Varna* signifie aussi *description.*

[6] Voyez comment cette recommandation est observée dès les premiers mots du Harivansa, t. I, p. 1. Saraswatî, déesse de l'éloquence et protectrice des arts, inventa, dit-on, la langue sanscrite et l'alphabet dévanâgari.

manes ce qu'ils peuvent désirer, et il recueillera les fruits de l'*agnichtoma*[7] : il obtiendra d'être porté sur un char couvert d'Apsarâs, et d'être admis dans le ciel avec les dieux.

Le second jour lui procurera les fruits de l'*atirâtra*[8] : il montera sur un char divin, orné de pierres précieuses; ses guirlandes, ses parfums, ses bracelets, tout sur lui sera divin, et il habitera le monde des dieux.

Le troisième jour de fête lui fera obtenir les mérites du *dwâdasâha*[9]. Pendant dix mille ans il restera dans le ciel, pareil à l'un des Immortels.

Un quatrième jour lui donnera les fruits du *vâdjapéya*[10]; un cinquième doublera ces mêmes fruits. Il montera au ciel dans la compagnie des dieux sur un char aussi brillant que le feu ou que le soleil levant. Durant dix mille ans il goûtera dans la demeure d'Indra tous les plaisirs qu'il est possible de souhaiter.

Le sixième jour lui procurera le double des fruits du cinquième, et le septième le triple. Porté sur un char semblable au mont Kêlâsa, et orné[11] de lapis-lazuli, de pierreries, de corail, volant dans les airs à sa volonté, escorté d'une troupe d'Apsarâs, il parcourra les trois mondes, tel qu'un autre soleil.

Le huitième jour aura pour l'auditeur les mêmes résultats qu'un *râdjasoûya*[12]. Il montera sur un char brillant comme la lune à son lever, attelé de chevaux aussi beaux que les rayons de l'astre des nuits, aussi légers que la pensée. Il aura pour le servir des femmes dont la face resplendira de même que la pleine lune, et à son réveil il trouvera à ses côtés des beautés dont la ceinture et les pieds retentiront de l'harmonieux bruissement de leurs parures[13].

Le neuvième jour sera pour lui aussi méritoire qu'un *aswamédha*. Élevé sur un char orné de colonnes d'or, d'un balcon[14] de lapis-lazuli, environné

[7] Sacrifice au feu, qui dure cinq jours au commencement du printemps.

[8] J'ai déjà dit lecture CCXL, note 5, que je n'avais sur ce mot aucun renseignement. Je ferai remarquer que le manuscrit bengali et le manuscrit dévanâgari de Paris portent tous deux *Atrirâtra*.

[9] Probablement *sacrifice de douze jours*.

[10] Voyez tom. I, lect. I, pag. 2.

[11] Le texte contient ici et plus bas l'adjectif वेदिक *védica*, pour lequel on peut recourir à la note 8 de la CCXXXVII[e] lecture.

[12] Voyez tom. I, lect. I, pag. 2.

[13] Cet anneau, formé avec des clochettes qui entourent la jambe et les doigts des pieds, se nomme *noûpoura*.

[14] *Védica*.

de croisées [15] d'or et escorté d'Apsarâs et de Gandharvas, lui-même étincelant de riches parures, couvert de guirlandes magnifiques, exhalant le parfum du sandal, il restera dans la compagnie des dieux, heureux lui-même comme un dieu.

Le dixième jour de fête, il saluera avec respect les Brahmanes; et pour récompense de sa piété, il montera, après sa mort, sur un char retentissant de clochettes, orné de drapeaux et d'étendards, formé d'un balcon [16] de diamants, d'arcades [17] de lapis-lazuli et de pierreries, de croisées [18] d'or, d'un toit [19] de corail, environné d'Apsarâs et de Gandharvas habiles dans le chant. Ce char sera son heureuse demeure. Quant à lui, paré d'une aigrette enflammée, brillant d'or, parfumé de sandal, il parcourra les trois mondes, honoré des dieux, et non moins heureux qu'eux. Pendant vingt et un mille ans il habitera le Swarga : toujours escorté des Gandharvas, environné de femmes divines, égal à un Immortel, transporté dans des chars superbes, dans des villes volantes, dans des mondes roulants, il passera de l'agréable séjour d'Indra dans les palais du soleil et de la lune, dans la demeure de Siva ou de Vichnou. Tel est le sort réservé au fidèle croyant; et cet avenir est certain : c'est mon maître qui l'a dit.

Il faut donner à l'écrivain [20] de l'ouvrage tout ce qu'il peut désirer : des éléphants, des chevaux, des chars, des voitures, des bêtes de somme, des bracelets, des pendants d'oreilles, un cordon brahmanique, des étoffes, des parfums. Qu'il soit honoré comme un dieu. C'est là un moyen d'obtenir le monde de Vichnou.

Je vais te dire maintenant, ô roi, ce qu'il faut offrir aux Brahmanes à la fin de chaque *parwan* du poëme.

Celui qui donne la fête doit avec soin s'enquérir de la naissance des Kchatriyas présents, de leur pays, de la manière dont ils remplissent leurs devoirs, de leurs actes de piété ou de bravoure. Ensuite, saluant les Brahmanes du mot *swasti* [21], qu'il fasse commencer la lecture. A la fin de chaque *parwan*, qu'il présente aux Brahmanes des cadeaux suivant ses facultés; qu'il

15 गवाक्ष *gavâkcha.*

16 *Védica.*

17 तोरण *torana.*

18 जाल *djâla.*

19 वलभी *valabhî.*

20 लेखक *lékhaca.* Le lecteur porte le nom de वाचक *vâtchaca.*

21 C'est-à-dire *benè est.*

donne en particulier à son lecteur des vêtements, des parfums; qu'il lui serve à manger du miel, du lait, des racines, des fruits, un mélange de lait, de miel et de beurre. Au premier *parwan,* qu'il lui offre des boules de riz avec des gâteaux de fleur de farine, et des confitures. Au *parwan* de l'*assemblée* (*sabhâ*), qu'il serve aux Brahmanes du beurre; à celui de la *forêt* (*âranyaca*), des racines des bois, des fruits, des vases remplis d'eau [22], des friandises [23] de toute espèce; à celui de Virâta, qu'il leur présente toutes les nourritures qu'ils voudront, et des étoffes diverses; à celui de l'*attaque* (*oudyoga*), qu'il donne aux Brahmanes les nourritures qu'ils peuvent désirer, des parfums et des guirlandes; à celui de Bhîchma, qu'il leur fasse cadeau d'un beau char, et place devant eux toute espèce de mets bien préparés. Au *parwan* de Drona, qu'il leur donne une nourriture de choix, des flèches, des arcs, des épées; à celui de Carna, que, l'âme pieusement recueillie, il fasse faire aux Brahmanes un repas composé de tout ce qu'ils peuvent souhaiter; à celui de Salya, qu'il les régale de boules de riz, de confitures, de gâteaux, de friandises. Au *parwan* de la *massue* (*gadâ*), qu'il leur serve un plat de *moudgas* [24]; à celui de la *femme* (*strî*), qu'il leur donne des pierres précieuses. Au *parwan* du *maître* (*êsica*), qu'il leur présente du riz bouilli avec du beurre, et toute autre espèce d'excellente nourriture; à celui de la *sânti,* qu'il leur offre du beurre; à celui de l'*aswamédha,* qu'il leur fasse manger toute espèce de mets. Au *parwan* de l'*ermitage* (*âsrama*), qu'il leur serve aussi du beurre; à celui de la *masse de fer* (*môsala*), qu'il leur offre des parfums, des guirlandes, des cosmétiques de tout genre; à celui du *grand départ* (*mahâprâsthânica*), qu'il leur fasse accepter tout ce qu'ils peuvent souhaiter; à celui du *swarga,* qu'il leur serve du beurre. Au *parwan* du Harivansa, qu'il leur offre du lait.

Chaque jour de fête, qu'une personne lettrée, prenant les divers volumes [25] de cet ouvrage, les dépose dans un endroit propre, et qu'elle-même, pure, vêtue d'une robe de lin blanc ornée de guirlandes, rende chaque fois aux manuscrits [26] une espèce d'hommage, en les entourant de parfums et de fleurs.

[22] जलकुम्भ *djalacoumbha.*

[23] तर्पण *tarpana.* Le sens que je donne à ce mot est hasardé.

[24] *Phaseolus mungo.*

[25] संहिता *samhitâ.*

[26] पुस्तक *poustaca.*

C'est ainsi qu'aux présents d'or, d'argent, et d'autre espèce, le maître de la fête ajoutera des boissons, des mets, des guirlandes, tout ce qu'il est possible de désirer. Il honorera tous les dieux, Nara et Nârâyana. Il donnera aux Brahmanes des parfums, des couronnes, des cadeaux variés, et obtiendra, de cette manière, les fruits du sacrifice de l'*atirâtra* [27]. Chacun des *parwans* lui méritera les fruits d'un sacrifice.

Qu'il ait soin de donner à son lecteur des cadeaux de tout genre : il en recueillera lui-même un grand avantage. Le bonheur des Brahmanes rend les dieux plus propices. Il s'agit donc de les attirer par l'attrait de tous les biens qui peuvent les flatter. Voilà les instructions que tu m'as demandées et que j'avais à te donner sur cet objet. Tels sont les avantages que procurent à l'homme qui a la foi les fêtes où se lit le Mahâbhârata. Celui qui a constamment en vue son bien futur doit toujours écouter et faire lire ce poëme. La victoire est dans la main de celui qui possède le Mahâbhârata dans sa maison; ouvrage important et sacré, dépôt d'histoires diverses, honoré par les dieux eux-mêmes, et placé par tous au premier rang. C'est le premier de tous les livres. Tu trouveras en lui ton bien et ton salut, je te le dis. L'objet de ses chants, c'est la terre, la vache, Saraswatî, les Brahmanes et Késava. Dans les Vèdes, dans le Râmâyana et le Mahâbhârata, au commencement, à la fin, au milieu, partout, c'est Hari que l'on célèbre : c'est l'histoire sacrée de Vichnou, et les *sroutis* [28] éternelles. Voilà ce que doit écouter l'homme qui aspire au bonheur suprême. Ce livre est la première des purifications, et le maître le plus éloquent des devoirs. Il réunit toutes les qualités; et celui qui veut se préparer le sort le plus merveilleux suivra avec soin les prescriptions indiquées pour chacun des *parwans* de l'illustre Mahâbhârata.

[27] Voyez la note 8. Je trouve encore ici *Atrirâtra*.

[28] C'est-à-dire les saintes écritures, comme les Vèdes.

DEUX CENT-CINQUANTE-NEUVIÈME LECTURE.

DESTRUCTION DE TRIPOURA.

Djanamédjaya dit :

O Brahmane, je voudrais bien apprendre de quelle manière le dieu aux trois yeux donna la mort aux trois Asouras qui volaient dans des villes aériennes [1].

Vêsampâyana répondit :

Écoute les détails de l'histoire que tu me demandes. Sancara, de trois flèches bien ajustées, mit jadis à mort ces héros Asouras doués d'une force de bras extraordinaire, et acharnés à la perte de tous les êtres. Tripoura, dont tu as tant de fois entendu parler, traversait les airs comme une masse de nuages. Avec ses larges murailles d'or, ses portiques de pierres précieuses, elle éblouissait les yeux, et brillait telle qu'une des villes des Gandharvas, si magnifiquement ornées. Des chevaux ailés et vigoureux la traînaient partout au gré de ses habitants. Ils s'élançaient en hennissant, pleins d'ardeur et de courage, fendant l'air de leurs sabots semblables à la feuille du lotus, et l'ébranlant de leur course aussi rapide que le vent. Aux yeux des maîtres vénérables de la science, des Richis resplendissants et purifiés par la pénitence, cette cité apparaissait comme une ville de Gandharvas remplie de chanteurs et de musiciens. Ses maisons magnifiques et peintes

[1] Cette légende est racontée de diverses manières. Le récit que l'auteur donne ici est assez mal conçu, et le style ne m'en paraît pas le même que celui des lectures qui précèdent. On y remarque une certaine affectation à répéter une seconde fois les détails déjà exprimés. J'ai fait un peu disparaître ce défaut dans la traduction. Le poëte confond ensuite les deux personnages de Siva et de Vichnou d'une manière peu adroite.



d'une couleur jaune, couvertes d'un or étincelant et d'armes brillantes, lui donnaient l'apparence du séjour du roi des dieux. A voir le sommet de ses palais immenses, comparables à la cime du Kêlâsa, on l'aurait prise pour un ciel orné de plusieurs soleils. Ses tourelles et ses pavillons, tout scintillants d'or, semblaient former comme autant de points lumineux. Des cris aussi formidables que celui du lion faisaient trembler les échos. Les rues étaient couvertes d'un peuple innombrable; le parc de Tchêtraratha n'offre pas plus d'agréments que n'en présentait cette ville parée de mille drapeaux, et rayonnante comme un ciel semé d'éclairs.

Le prince Dêtya, Soûryanâbha, Tchandranâbha[2], et d'autres Dânavas distingués par leur force, s'y livraient au plaisir, et, fiers de la faveur de Brahmâ, parcouraient les routes réservées aux dieux seuls, et la voie des Pitris. Ainsi ces Dânavas, l'arc à la main, occupaient ce chemin qui n'était pas fait pour eux. Alors les Souras vinrent trouver Brahmâ, tristes, pâles de crainte, et se voyant hors d'état d'aller vaquer à leurs fonctions. Élevant vers lui leur voix plaintive, ils lui dirent : « Tourmentés par nos ennemis, « nous sommes privés de la part que tu nous as assignée dans ce monde. In« dique-nous le moyen de nous venger par leur mort. » Le bienfaisant Brahmâ, cherchant à les calmer, leur répondit : « Allez, dieux immortels, vous « adresser à Roudra. Lui seul a le pouvoir de dompter ces Dânavas. »

Après avoir entendu cette réponse de Brahmâ, les dieux, accompagnés des Roudras, descendirent et se placèrent au pied du Vindhya, sur le Mérou, et au centre de la terre même. Par les rigueurs de leur pénitence, ces Mounis, enfants de Casyapa, cherchèrent à se rendre dignes d'approcher de Hara occupé des exercices de l'*yoga :* ils se mirent à réciter les paroles du texte sacré. Insensibles aux charmes des plus belles femmes, couchés sur des lits de *darbha*[3], ils n'avaient plus pour ornements que du

[2] Le texte ne donne pas le nom du troisième prince Asoura, annoncé au commencement. Je trouve ailleurs que ces princes sont appelés Sourapadma, Taraca et Sinhavacra. La faveur de Siva même leur avait accordé la faculté de traverser le monde en un seul jour sur un chariot volant; dans leurs villes situées au milieu des airs ils avaient emprisonné un grand nombre de dieux. Siva, pour les punir, fit sortir de ses yeux des rayons qui prenaient une forme de géants à six bras et à douze têtes. Un de ces géants fut Scanda Coumâra qui détruisit ces trois Asouras, lesquels étaient ses cousins. Le plus âgé fut partagé en deux parties, qui se métamorphosèrent l'une en paon, monture du dieu, et l'autre en poule (*fowl*), qui fut son étendard.

[3] C'est le *cousa* (*poa cynosuroides*).

cuivre et du fer, et pour vêtements que les belles et douces peaux des antilopes noires, qu'une mort naturelle avait frappées. Mais après avoir longtemps habité la forêt, protégés par une puissance magique, ils s'élevèrent dans les airs et entrèrent dans le palais de Hara; ainsi couverts de peaux, et accablés par la douleur, ils se prosternèrent aux pieds du maître du monde, et lui adressèrent un discours respectueux. « Les plus beaux privilèges, ô dieu, quand tu es contre nous, ne nous servent pas plus qu'une « oblation de beurre que l'ignorant jette sur un feu couvert de cendres. » — « Que les désirs de Brahmâ soient remplis : il ne s'agit que de choisir le « temps et le lieu convenables. » Ainsi parla aux Immortels l'être puissant qu'honorent également les Souras et les Asouras.

Touché des maux des dieux, celui qui a le taureau pour étendard résolut la perte des Asouras. Il s'élance sur sa monture, et dit aux sujets d'Indra : « Suivez-moi, vous tous qui désirez la chute de Tripoura. Nous allons nous « conformer à l'oracle de Brahmâ, et guérir tous vos maux. » Aussitôt il s'arme en même temps que les dieux et Indra. Les Âdityas montent sur un char, tous menaçants, tous brillants d'or, et pareils à des feux étincelants. Les Roudras, accompagnés du dieu qui porte lui-même le nom de *Roudra,* prennent leurs armes, distingués par leur aigrette et leur éclat brûlant, et s'élevant aussi haut que des montagnes. Les Viswas, forts par leur forme universelle, qu'ils changent à volonté, entrent aussi dans cette conjuration formée contre les Dânavas. Entouré de tous ces illustres dieux, Siva court attaquer Tripoura, et les flèches partent bientôt de son arc. Les Dêtyas, percés subitement et précipités du haut de leurs palais, tombaient à terre, semblables à des rochers ébranlés et abattus par la foudre. Sous les épées, les lances, les disques, les haches et les flèches des Dévas, ils roulaient comme les montagnes, quand Indra trancha leurs ailes. Déjà leurs forces s'éteignaient sous les coups qui leur étaient portés : les deux partis s'attaquaient avec acharnement, et, pour s'y reconnaître au milieu de cette œuvre de destruction, il fallait plus que les yeux ordinaires; il fallait l'œil divin.

Le soleil penchait vers l'occident, et ce fut alors que les Asouras, vaincus et tout sanglants, reprirent quelque avantage. A la faveur de la nuit ils retrouvèrent la victoire, et firent retentir leurs cris, pareils au bruit du nuage orageux. Leurs traits aigus perçaient les dieux épouvantés, qui avaient

trop présumé de leur triomphe. Armés de pierres, de dards, d'épées et de massues, et encouragés par le sacrifice d'Ousanas[4], les Dêtyas soutenaient le combat avec honneur.

En ce moment Sancara, montant sur son char et ralliant tous les Souras, vient par ses cris arrêter les Dêtyas. Tout l'horizon est éclairé de sa splendeur : il brûle comme le soleil de la fin des âges, qui dévore tous les êtres et reste seul dans la destruction générale. Le char du dieu, emporté par des chevaux aussi rapides que la pensée, et surmonté du signe du taureau, brille au milieu des airs et ressemble à la nuée chargée d'éclairs et de tonnerres. Cependant les Siddhas, élevés dans les plaines célestes, chantaient le dieu qui a le taureau pour étendard, qui est le premier de tous pour ses œuvres sacrées, et que l'on appelle *Tryambaca.* A ces louanges applaudissaient les Richis, exténués par la pénitence et amis de la vérité, les innombrables Souras, qui se nourrissent de l'ambroisie, et les Gandharvas aux voix harmonieuses. Remplis de joie, rayonnants de beauté, les combattants se trouvaient alors dans la région du ciel consacrée aux Pitris[5]. Les dieux attaquent cette ville formidable des Dânavas, couverte d'une foule de pavillons et de tours, et garnie d'une multitude de ces instruments destinés à tuer cent personnes. Les Dêtyas, à leur tour, lancent au milieu des rangs ennemis une grêle de flèches brûlantes et de tridents. Leurs exploits étaient merveilleux : guerriers expérimentés, avec leurs massues, leurs traits, leur magie, ils repoussaient, ils détruisaient les massues, les traits, la magie de leurs adversaires. Les flèches, les lances, les haches, les armes fulminantes, les cimeterres magiques et vivants pour donner la mort, frappaient de tout côté les dieux. Même le char qui portait Hara, et que l'on pouvait comparer à une ville de Gandharvas, tombait sous la force des coups ennemis. L'époux de Satchî se voyait arrêté par cette attaque puissante des Dêtyas.

En ce moment une clameur horrible retentit dans le ciel. Un cri d'effroi sortit de la bouche de tous les grands Richis, enfants de Brahmâ, quand ils virent le char invincible de Sancara tomber à terre aux yeux du monde entier. Tous les êtres se trouvèrent abattus avec lui. Les cimes des montagnes tremblèrent, les arbres furent agités, les sept mers se troublèrent,

[4] Ousanas ou Soucra est la planète de Vénus, qui précisément apparaît vers le soir.

[5] Au lieu de ce mot le manuscrit bengali dit *la région de Mitra.*

et les dix régions cessèrent de briller. Alors les vieux Brahmanes commencèrent une de ces invocations pieuses qui appellent la victoire; ils implorèrent cette puissance qui réside en Brahmâ, et qui procure toujours, et à tous les êtres, le salut et la gloire dans ce monde et dans l'autre. Le maître souverain, par la vertu de l'*yoga,* se donna une forme. Merveilleux effet du *sâma* divin! Le char fut tout à coup illuminé de l'éclat de cet être qui contient Vichnou, Siva, les dieux de toute espèce, les saints Richis, habitants de la forêt. Vichnou [6], le grand *yogin,* sous la forme d'un taureau, traîna ce char, escorté de tous ces dieux qui avaient perdu la force et le courage. Balançant ses cornes vigoureuses, il poussa un mugissement pareil au bruit de la mer agitée. Le taureau courut vers la troisième région de Vâyou [7], et jeta un cri aussi terrible que le son de l'océan à l'époque du *parwan.* Les belliqueux Dêtyas sont épouvantés, et cependant ils veulent encore faire usage de leurs armes. Fiers de la force de leurs bras, de leur bravoure, de leur habileté à tirer de l'arc, ils croient pouvoir renverser l'armée des Souras. Le dieu, plaçant sur son arc trois flèches enflammées, et qu'il forme lui-même de trois éléments merveilleux, de la vérité, de la science divine et de la pénitence, les lance sur la ville des Dêtyas. Les traits divins [8], semblables au *danda* de Brahmâ, retentissent trois fois, et, ardents, dorés, purs, terribles, légers et tels que des serpents armés d'un poison puissant, ils arrivent sur les trois quartiers de cette ville. Tripoura, sillonnée de ces flèches brûlantes, est bientôt consumée avec ses portes et ses édifices, et s'évanouit en fumée comme le nuage desséché par la chaleur. Elle tombe sur la terre en éclats aussi noirs que le lapis-lazuli, et pareils à des cimes du Vindhya brisées par la tempête.

Le trait divin de Sancara [9] avait détruit Tripoura : les dieux poussent des cris de joie, et demandent que tous leurs superbes ennemis soient exterminés. Le grand *yogin* Vichnou reçoit les félicitations des Richis sembla-

[6] Il est probable que l'auteur de cette légende appartenait à la secte de Vichnou, et que, voulant retirer à Siva l'honneur du dénoûment, il a substitué son dieu à celui qui était jusqu'à présent l'acteur principal. Siva porte l'épithète de *Harisara,* parce que Vichnou lui a servi, dit-on, de trait enflammé pour brûler Tripoura. Ailleurs nous avons vu que Vichnou s'était changé en roche blanche pour écraser cette ville.

[7] *Vâyouvichaya.* Veut-on, par ce mot, désigner la région du nord-est, dont Vâyou est le régent?

[8] L'auteur les appelle *traits de Brahmâ.*

[9] Pour être conséquent avec lui-même, l'auteur aurait dû dire *Vichnou.*

bles à Brahmâ, de Sancara lui-même, des dieux qu'accompagne Brahmâ, et qui reprennent enfin leur courage et leur force[10].

DEUX CENT-SOIXANTIÈME LECTURE.

EXCELLENCE DU HARIVANSA.

Djanamédjaya dit :

O saint Mouni, quel est le fruit que l'on retire de la lecture du *pourâna* [1] du Harivansa? Dis-moi aussi l'espèce de présent que cette lecture nécessite.

Vêsampâyana dit :

O prince, la lecture de ce *pourâna* comble tous les vœux : les autres désirs que l'on pourrait former s'évanouissent alors comme la glace au lever du soleil. L'homme dévoué à Vichnou obtient, par la lecture de ce poëme, le fruit que lui procurerait celle des dix-huit *pourânas*. Hommes ou femmes, tous méritent ainsi la faveur de baiser les pieds de Vichnou [2] : c'est le pri-

[10] Ici se termine le manuscrit bengali. Ce manuscrit finit par ces mots हरिवंशभट्टारक: . La lecture suivante ne se trouve que sur le manuscrit dévanâgari de Paris; la dernière sur les deux manuscrits dévanâgaris.

[1] Le mot *pourâna* signifie *ancien;* et l'on donne quelquefois ce nom aux vieilles légendes des Indiens. Cependant on compte spécialement dix-huit *pourânas* et dix-huit *oupapourânas*, dont voici les noms, tels que M. Wilson les a donnés. Les Pourânas sont : 1° le Brâhma; 2° le Pâdma; 3° le Brahmânda; 4° l'Âgnéya; 5° le Vêchnava; 6° le Gârouda; 7° le Brahmavêvartta; 8° le Sêva; 9° le Linga; 10° le Nâradîya; 11° le Scanda; 12° le Mârcandéya; 13° le Bhavichyat; 14° le Mâtsya; 15° le Vârâha; 16° le Côrma; 17° le Vâmana; 18° le Bhâgavata. Les Oupapourânas sont : 1° l'Âdi; 2° le Nrisinha; 3° le Vâyou; 4° le Sivadharma; 5° le Dourvâsas; 6° le Nârada; 7° le Nandikéswara; 8° l'Ousanas; 9° le Capila; 10° le Varouna; 11° le Sâmba; 12° le Câlicâ; 13° le Mahéswara; 14° le Padma; 15° le Dévî; 16° le Parâsara; 17° le Marîtcha; 18° le Bhâscara.

[2] C'est ainsi que j'ai traduit cette phrase, lect. 1, tom. I, p. 3. Cependant ces mots peuvent se rendre d'une manière plus simple, et वैष्णावं पदं peut signifier tout simplement *le séjour de Vichnou*.

vilége réservé à ceux qui, remplis de foi, écoutent avec attention les *slocas* et les demi-*slocas* du Harivansa. Sans doute l'âge Cali offrira, même dans le Djamboudwîpa, peu d'auditeurs du Mahâbhârata. Je te le dis en vérité, ô roi! les femmes qui souhaitent un fils doivent aussi écouter ce poëme qui célèbre la gloire de Vichnou.

Pour récompense de cette lecture, l'homme riche, qui désire son véritable intérêt, doit donner une vache aux cornes dorées, noire, avec son veau, et couverte d'étoffes. Qu'il présente au Brahmane et à sa femme des parures et des pendants d'oreilles; qu'il offre aussi à ce Brahmane des terres. Il n'est rien au-dessus d'un cadeau de cette nature. Qu'il lui donne encore un cheval et un bœuf avec son joug.

Ainsi celui qui écoute et qui fait faire la lecture du Harivansa se délivre de tout péché, et un jour il habitera le séjour de Vichnou. Il élève onze des Pitris, ses ancêtres, et se prépare à lui-même et à son fils un pareil sort. Il doit pendant dix jours de fête prolonger cette lecture. Tels sont les conseils que j'avais aujourd'hui à te donner, ô prince vertueux!

DEUX CENT-SOIXANTE ET UNIÈME LECTURE.

TABLE DES MATIÈRES [1].

Vêsampâyana dit :

Voici un sommaire des matières contenues dans le Harivansa. La première création (*âdisarga*); la production des créatures; l'histoire de Prithou, fils de Véna; la description des règnes des Manous; l'origine de la maison de Vêvaswata; l'histoire de Dhoundhoumâra; la naissance de Gâlava; l'histoire de la famille d'Ikchwâcou et de Sagara; le culte des Pitris;

[1] Il n'y a pas une exactitude très-rigoureuse dans l'énonciation des matières, et un grand nombre des sujets traités dans cet ouvrage ne sont pas mentionnés dans ce sommaire.



la naissance de Soma et de Boudha; la gloire de la famille d'Amâvasou; la prééminence d'Indra dans le ciel[2]; la race de Kchatravriddha; l'histoire d'Yayâti; la gloire de la famille de Pourou; l'histoire de la pierre Syamantaca; le sommaire des avatares de Vichnou; le grand combat de Târacâ; la description du monde de Brahmâ; le réveil de Vichnou; l'allocution de Brahmâ; le discours de la Terre; les avatares partiels des dieux; le discours de Nârada; l'histoire des germes endormis; l'éloge d'Âryâ; la naissance de Crichna; le départ de Vichnou pour le Govradja; le char renversé; la mort de Poûtanâ; les deux *ardjounas* arrachés; l'apparition des loups; l'émigration dans le Vrindâvana; la description de la saison des pluies; la description du lac d'Yamounâ; la victoire remportée sur Câliya; la mort de Dhénouca; celle de Pralamba; la peinture de l'automne; le sacrifice de la colline; le Govarddhana soulevé; le sacre de Govinda; les jeux des Gopîs; la mort de l'Asoura Arichta; la mission d'Acroûra; la réponse d'Andhaca; la mort de Késin; le voyage d'Acroûra; la vision du monde des serpents; l'histoire de l'arc brisé; la révélation de Cansa; la mort de Couvalayâpîda; celle de Tchânoûra et d'Andhra; la mort de Cansa; les plaintes des femmes de Cansa; les funérailles de Cansa; le sacre d'Ougraséna; le retour de Crichna et de Râma de chez leur *gourou;* le siége de Mathourâ; la fuite de Djarâsandha; le discours de Vicadrou; l'apparition de Parasourâma et son discours; l'assaut de Gomanta; le conseil de Djarâsandha; l'incendie du mont Gomanta; la visite à Caravîra; la mort de Srigâla; le retour à Mathourâ; l'Yamounâ traînée avec le soc; le départ de Mathourâ; l'histoire de la mort de Câlayavana, victime de la ruse de Crichna; la fondation de Dwâravatî; l'enlèvement de Roukminî; le mariage de Roukminî; la mort de Roukmin; la prière quotidienne de Baladéva; les exploits de Bala; la mort de Naraca; l'enlèvement du Pâridjâta; nouveaux détails sur la fondation de Dwâravatî; l'entrée à Dwâravatî; l'établissement de la salle du conseil; la mort de Chatpoura; celle d'Andhaca; la fête maritime; les jeux sur l'eau donnés par Crichna; les banquets des héros Bhêmas; la danse des Tchhâlikyas-Gandharvas; la promesse de Hari à Satyabhâmâ; l'enlèvement de Bhânoumatî, fille de Bhânou; les discours de Nârada; l'histoire de la famille de Vrichni; la mort de Sambara; les ex-

[2] C'est la lecture intitulée *Chute et restauration d'Indra.*

plications données sur le bonheur; les exploits de Vâsoudéva; les combats de Bâna; les révélations sur l'avenir; les détails sur le Pouchcara; les histoires du sanglier, de l'homme-lion et du nain; la destruction de Tripoura.

Ici finit le Harivansa.

Heureux soient l'écrivain et le lecteur!

Aum! Si en jetant les yeux sur ce livre on y découvre des fautes, qu'on veuille bien me les pardonner.

FIN.

TABLE DES LECTURES

CONTENUES

DANS LE TOME SECOND.

LECTURES.		PAGES.
CXXII.	Histoire du Pâridjâta; discours de Nârada	
CXXIII.	Désespoir de Satyabhâmâ	5
CXXIV.	Entrevue de Crichna et de Nârada	9
CXXV.	Menaces de Crichna	13
CXXVI.	Réponse d'Indra	16
CXXVII.	Obstination d'Indra	20
CXXVIII.	Instances de Nârada	24
CXXIX.	Prière de Casyapa à Siva	27
CXXX.	Combat de Crichna et d'Indra	35
CXXXI.	La montagne sanctifiée	40
CXXXII.	Réconciliation de Crichna et d'Indra	45
CXXXIII.	Le Pâridjâta à Dwâravatî	49
CXXXIV.	Le Pâridjâta rendu à Indra	50
CXXXV.	Détails sur les purifications	51
CXXXVI.	Cérémonies du jeûne	54
CXXXVII.	Dernier jour du jeûne	57
CXXXVIII.	Pratiques particulières de dévotion	63
CXXXIX.	Origine de Chatpoura	70
CXL.	Sacrifice de Brahmadatta	73
CXLI.	Défaite des alliés de Nicoumbha	77
CXLII.	Prise de Chatpoura	81
CXLIII.	Tyrannie d'Andhaca	86
CXLIV.	Mort d'Andhaca	90
CXLV.	Fête maritime de Dwâravatî	93
CXLVI.	Autres détails sur la fête de Dwâravatî	98

LECTURES.		PAGES.
CXLVII.	Enlèvement de Bhânoumatî	108
CXLVIII.	Prétentions de Vadjranâbha	113
CXLIX.	Arrivée des comédiens	117
CL.	Représentations dramatiques	121
CLI.	Amours de Prabhâvatî	126
CLII.	Description de l'automne	129
CLIII.	Déclaration de guerre	133
CLIV.	Mort de Vadjranâbha	138
CLV.	Description de Dwâravatî	140
CLVI.	Entrée de Crichna à Dwâravatî	145
CLVII.	Salle du conseil	147
CLVIII.	Allocution de Nârada	148
CLIX.	Suite de l'allocution de Nârada	153
CLX.	Famille de Crichna	157
CLXI.	Naissance de Pradyoumna	159
CLXII.	Défaite de l'armée de Sambara	164
CLXIII.	Combat de Pradyoumna et de Sambara	169
CLIV.	Mort de Sambara	173
CLXV.	Arrivée de Pradyoumna à Dwâravatî	175
CLXVI.	Quel est l'être heureux?	178
CLXVII.	Générosité de Crichna	183
CLXVIII.	Enlèvement du fils d'un Brahmane	185
CLXIX.	Délivrance des enfants du Brahmane	186
CLXX.	Universalité de Crichna	188
CLXXI.	Sommaire des exploits de Crichna	190
CLXXII.	Histoire de Bâna; discours de Coumbhânda	192
CLXXIII.	Mission de Tchitralékhâ	198
CLXXIV.	Emprisonnement d'Anirouddha	205
CLXXV.	Prière d'Anirouddha à Dévî; sa délivrance	215
CLXXVI.	Témoignage rendu à Crichna	220
CLXXVII.	Victoire remportée sur le Feu	230
CLXXVIII.	Défaite de Djwara	233
CLXXIX.	Retraite de Djwara	237
CLXXX.	Combat de Crichna et de Siva	238
CLXXXI.	Hymne en l'honneur de Harihara	242
CLXXXII.	Apparition de Cotavî	248
CLXXXIII.	Grâces accordées à Bâna	250

LECTURES.		PAGES.
CLXXXIV.	Mariage d'Anirouddha	258
CLXXXV.	Retour de Crichna à Dwâravati	260
CLXXXVI.	Conclusion de l'histoire de Bâna	267
CLXXXVII.	Famille de Djanamédjaya	270
CLXXXVIII.	Révélation de l'avenir	271
CLXXXIX.	Désordres de la fin des âges	276
CXC.	Nouveaux détails sur le dernier âge	280
CXCI.	Abolition du sacrifice du cheval	285
CXCII.	Repentir de Djanamédjaya	288
CXCIII.	Manifestation du Pouchcara	290
CXCIV.	Caractère des quatre âges	292
CXCV.	Incendie et inondation du monde	294
CXCVI.	Vision de Mârcandéya	296
CXCVII.	Naissance du grand lotus	301
CXCVIII.	Mystère du grand lotus	303
CXCIX.	Mort de Madhou et de Kêtabha	305
CC.	Création de tous les êtres	307
CCI.	Explication sur le grand Être	312
CCII.	Création des Vèdes	316
CCIII.	Phénomènes de l'Oupasarga	321
CCIV.	Facultés de l'Èswarya	324
CCV.	Corps de Brahmâ	328
CCVI.	Création des castes	329
CCVII.	Famille de Dakcha	332
CCVIII.	Sacrifice de Brahmâ	334
CCIX.	Nécessité d'étudier les Vèdes	338
CCX.	Querelle des Dévas et des Dêtyas	339
CCXI.	Combat de Vichnou contre Madhou	340
CCXII.	Formation du Satyaloca	344
CCXIII.	Mortifications et pénitences des dieux	348
CCXIV.	Armures des dieux	353
CCXV.	Barattement de la mer	355
CCXVI.	Indra élevé au trône	357
CCXVII.	Interruption du sacrifice de Dakcha	359
CCXVIII.	Formation de l'œuf du monde	363
CCXIX.	Avatare du sanglier	366
CCXX.	Formation des montagnes	370

LECTURES.		PAGES.
CCXXI.	Création d'Hiranyagarbha	373
CCXXII.	Distribution des royaumes du monde	377
CCXXIII.	Ambition d'Hiranyâkcha	380
CCXXIV.	Mort d'Hiranyâkcha	382
CCXXV.	Allocution de Vichnou à Indra	384
CCXXVI.	Description du palais d'Hiranyacasipou	386
CCXXVII.	Cour d'Hiranyacasipou	391
CCXXVIII.	Discours de Prahlâda à son père	393
CCXXIX.	Armes d'Hiranyacasipou	394
CCXXX.	L'homme-lion attaqué par les Dânavas	396
CCXXXI.	Terreur universelle	398
CCXXXII.	Mort d'Hiranyacasipou	403
CCXXXIII.	Éloge de l'homme-lion	404
CCXXXIV.	Sacre de Bali	406
CCXXXV.	Armement des Dêtyas	408
CCXXXVI.	Suite de l'armement des Dêtyas	411
CCXXXVII.	Continuation du même sujet	413
CCXXXVIII.	Armement des Dévas	419
CCXXXIX.	Noms des principaux combattants	423
CCXL.	Bataille entre les Dévas et les Asouras	426
CCXLI.	Suite de la bataille	431
CCXLII.	Continuation du même sujet	442
CCXLIII.	Continuation du même sujet	446
CCXLIV.	Combat de Vrichaparwan et de Câla	451
CCXLV.	Combat d'Anouhrâda et de Couvéra	456
CCXLVI.	Combat de Vipratchitti et de Varouna	460
CCXLVII.	Éloge d'Agni	462
CCXLVIII.	Victoire de Bali	465
CCXLIX.	Retraite d'Indra	467
CCL.	Règne de Bali	469
CCLI.	Voyage des dieux au monde de Brahmâ	470
CCLII.	Réponse de Brahmâ	474
CCLIII.	Prière au grand Être	476
CCLIV.	Naissance du Nain	479
CCLV.	Requête des dieux à Vichnou	480
CCLVI.	Manifestation de la forme universelle	483
CCLVII.	Bali relégué dans le Pâtâla	488

LECTURES.		PAGES.
CCLVIII.	Vertus du Mahâbhârata	495
CCLIX.	Destruction de Tripoura	501
CCLX.	Excellence du Harivansa	506
CCLXI.	Table des matières	507

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE HARIVANSA.

A

ABDJA, surnom du dieu Dhanwantari. Tome I, page 128.

ABHAYADA, 11e roi de la dynastie lunaire. I, 139.

ABHIGHNÂNAS (Les), descendants de Viswâmitra. I, 123.

ABHIMÂNIN, fils du 14e Manou. I, 42.

ABHIMANYOU, fils du Manou Tchâkchoucha. I, 9.

ABHIMANYOU, fils d'Ardjouna et de Soubhadrâ, 41e roi de la dynastie lunaire. I, 152, 163.

ABHIDJIT, fils de Pounarvasou. I, 168.

ABHIDJIT, heure de la naissance de Crichna. I, 262, 269.

ABHIDÂNTA, fils de Hridica. I, 169.

ACALMÂCHA, fils du 4e Manou. I, 38.

ACAPÎVÂN, Mouni, Saptarchi du 4e Manou. I, 38; II, 48.

ACHTACA, fils de Viswâmitra. I, 123, 124, 148.

ACHTADANCHTRA, Dânava. II, 408.

ACHTAMA, Saptarchi du 10e Manou. I, 41.

ACHTÂRATHA, fils de Bhîmaratha. I, 146.

ACHTÂVACRA, Mouni. I, 513.

ÂCRÎDA, fils de Carouthama. I, 153.

ACRISÂSWA, 16e roi d'Ayodhyâ. I, 61.

ÂCRITI. Présent au sacrifice de Brahmadatta. II, 75. — Allié de Nicoumbha. 76, 78. — Enchaîné par Pradyoumna. 80. — Auxiliaire de Çansa. 152. — Vaincu par Crichna. 154.

ACROÛRA, fils de Swaphalca. I, 160, 172. — Possède le Syamantaca. 173 et suiv. — Envoyé dans le Vradja par Cansa. 333. — Arrive dans le Vradja. 343. — A la vision du Nâgaloca. 347. — Combat Dantavaktra. 496. — Honoré par les dieux. II, 266. — Ses jeux sur l'océan. 101.

ÂDARSA, fils du 11e Manou. I, 42.

ADHIBHOÛTA, nom de Dieu. II, 291.

ADHIDÉVA, nom de Roudra. II, 41.

ADHIDÊVA, nom de Dieu. II, 291.

ADHIRATHA, fils de Satyacarman. I, 143.

ADHOKCHADJA, surnom de Crichna. Son origine. II, 150.

ADHYÂPACA (L'), prêtre. II, 297.

ADHYÂTMA, nom de Dieu. II, 291.

ADITI, épouse de Casyapa I, 17, 506; II,

309, 311, 376. — Ses enfants. I, 18; II, 311, 375, 407. — Mère de Vichnou. I, 198, 225; II, 377. — Renaît sous le nom de Dévakî. I, 256. — Naraca lui prend ses pendants d'oreilles. 519. — Ils lui sont rendus par Crichna. 528. — Reçoit le Pâridjâta de Casyapa. II, 12. — Demande à Vichnou un fils qui lui ressemble. 25. — Réconcilie Indra et Crichna. 46. — Se rend à la cour d'Oumâ. 52. — Ses mortifications. 68. — Conseille Indra. 471. — Prie Vichnou de devenir son fils. 479. — Nom de Dourgâ. I, 266.

Âdityas (Les), espèce de dieux. I, 18, 506; II, 311, 333. — Dieux du 7e Manwantara. 39. — Leur naissance. 50. — Leur pénitence. II, 352. — Font la guerre à Tripoura. 503. — Sont Crichna. 268.

Adja, nom de Brahmâ. II, 346.

Adja, 56e roi d'Ayodhyâ. I, 72.

Adjaca, fils de Sounaha. I, 120, 147.

Adjamîdha, 26e roi de la dynastie lunaire. I, 147.

Adjamîdha, fils d'Hastin. I, 92. Voyez le précédent.

Adjapârswa, surnom de Râdjîvalotchana. II, 271.

Adjâtasatrou, fils de Samîca. I, 162.

Adjécapâd, Roudra. I, 17; II, 310, 481. — Combat Râhou. 424, 448. — Nom de Vichnou. 477.

Adjina, fils de Havirdhâna. I, 10.

Adjita, Saptarchi du 14e Manou. I, 42.

Adouraswa, fils du 12e Manou. I, 42.

Adricâ, Apsarâ, mère de Satyavatî. I, 83. II, 481.

Adwaryou (L'), prêtre. I, 113; II, 297.

Agâdha, feu. II, 232.

Agastya, Mouni. I, 513; II, 247. — Protecteur du Dakchina. I, 493. — Sa demeure. II, 401. — Habite le Coundjara. 402.

Agavâha, fils de Crichna et de Soudévâ. II, 158.

Agavâha, fils de Vasoudéva et de Vricadéva. I, 163.

Âges (Les), personnifiés. II, 473.

Aghamarchanas (Les), descendants de Viswâmitra. I, 123.

Âgnéyî, fille d'Agni, femme d'Oûrou. I, 9.

Agni, dieu du feu, petit-fils de Sandila. I, 86. — Triomphe de Maya. 218. — Combat les Dêtyas. II, 462. — Sa description. 463. — Est Vichnou. I, 231.

Agni, Saptarchi du 4e Manou. I, 38.

Agni, Marout. II, 311.

Agnibâhou, fils du 1er Manou. I, 38.

Agnichoma, né d'Agni et de Soma. II, 243.

Agnichtou, fils du Manou Tchâkchoucha. I, 9.

Agnichwâttas (Les), Pitris. I, 83.

Agnîdhra, fils du 1er Manou. I, 38.

Agnîdhra, fils de Casyapa et Saptarchi du 14e Manou. I, 42.

Agnîdhra (L'), prêtre. II, 297.

Agnitédjas, Saptarchi du 11e Manou. I, 42.

Agnivarna, 75e roi d'Ayodhyâ. I, 72.

Agnivêsya, Mouni. I, 414.

Agramaya, génie. I, 513.

Agraséna, fils de Djanamédjaya Ier. I, 151.

Ahalyâ, fille de Bhadryaswa, épouse de Gôtama. I, 149.

Ahamyâti, 15e roi de la dynastie lunaire. I, 139.

Ahancâra, nom de Dieu. II, 314.

Ahara, Dânava. I, 20, 190; II, 408.

Ahinagou, 66e roi d'Ayodhyâ. I, 72.

Ahirvradhna, Roudra. I, 17; II, 310, 481.

Ahitchhatra (L'), pays. I, 95.

Âhlâdi, fils de Babhrou. I, 166.

Ahouca, fils d'Abhidjit. I, 168. — Sa puissance. *Ibid.*
Ahoukî, fille d'Abhidjit. I, 168.
Âhouti, Marout. II, 311.
Air (L') personnifié. II, 472.
Akcha vient au mariage d'Anirouddha. I, 502.
Akchara, nom de Dieu. II, 320.
Akcharam, Dieu. II, 291.
Akchaya (L'), branche du Rêvata. I, 141.
Alacâ, ville de Couvéra. I, 518.
Alakchmî, nom de Dourgâ. I, 265.
Alambouchâ, Apsarâ. II, 376, 481.
Alarca, fils de Vatsa, roi de Câsi. I, 133, 146.
Amara, Marout. II, 311.
Amarâvatî, ville d'Indra. I, 476, 478, 487, 489, 490; II, 28, 35, 141, 461.
Amâvasou, fils d'Âyous, père de Satyavatî. I, 83. Le même sans doute que Amâvasou, fils de Pouroûravas. I, 116, 119.
Ambachthas (Les), peuple. I, 141.
Ambarîcha, 43[e] roi d'Ayodhyâ. I, 71.
Ambarîcha, fils de Soudyoumna. I, 54.
Ambarîcha, fils de Nâbhâga. I, 55.
Ambicâ, nom de Pârwatî. II, 43.
Amrita (L'). Sa production. II, 356. — Demeure de Vichnou, 474, 476.
Anagha, Gandharva. II, 481.
Ânacadoundoubhi, surnom de Vasoudéva. I, 160; II, 147, 152.
Anâdhrichti, fils de Soûra. I, 160. — Épouse Asmakî. 161. — Père de Ninoûrttasatrou. *Ibid.*
Anâdhrichti, fils d'Ougraséna. I, 169, 392. — Général des Yâdavas. 492. — Combat contre Nicoumbha. II, 78. — Enchaîné. 79. — Soupçonne Indra de l'enlèvement d'Anirouddha. 222.
Ânadouh (L'), Tîrtha. I, 409.
Anagha, Sâdhya. II, 310.
Anagha, fils de Sourodha. I, 144.
Anala, nom d'Agni, Vasou. I, 16. — Roi des Vasous sous le nom de Pâvaca. 24.
Anala, Mouni. I, 513.
Anamitra, 52[e] roi d'Ayodhyâ. I, 72.
Anamitra, fils de Crochtou. I, 159, 170.
Ananga, nom de Câmadéva. II, 118, 163.
Ananta, nom du grand serpent. Est Vichnou. II, 25, 366, 383, 482. — Est Crichna. 268. — Apparaît à Acroûra. I, 348. — Né de Siva. II, 43. Voyez Sécha.
Ananta, Viswadéva. II, 311.
Anaranya, 50[e] roi d'Ayodhyâ. I, 72.
Ânartta, fils de Saryâti. I, 55.
Ânartta, fils de Vibhou, roi de Câsi. I, 138, 147.
Ânartta (L'), pays. I, 55, 397.
Anavadyâ, Apsarâ. II, 376.
Ânavas (Les), famille d'Anou. I, 153.
Anâyouchâ, fille de Dakcha. II, 309, 375. — Ses enfants. 311. — Mère de Bala. 410. — De Vritra. 414.
Andhaca, Dêtya. Sa naissance. II, 87. — Origine de son nom. *Ibid.* — Sa tyrannie. *Ibid.* — Veut ravir le Pâridjâta. 15, 91. — Est tué par Siva. 15, 92.
Andhaca, fils d'Youdhâdjit. I, 159.
Andhaca, fils de Swaphalca. I, 160, 172.
Andhaca, fils de Sâtwata. I. 166. — Sa famille. 168.
Andhaca, fils de Bhîma. I, 403.
Andhacas (Les), nom de famille. I, 169. — Un Andhaca répond aux invectives de Cansa. 334.
Andjaca, fils d'Yadou. I, 153.
Andjica, fils de Vipratchitti. I, 21.
Anénas, 4[e] roi d'Ayodhyâ. I, 58.
Anénas, fils d'Âyous. I, 124.
Anga, fils d'Oûrou. I, 9.
Anga, fils du roi Bali. I, 141.
Anga, nom général des rois d'Anga. I, 494,

496.—Le roi d'Anga attaqué par Canca. 497.
Anga (L'), pays. I, 385.
Angada, fils de Crichna et de Vrihatî. II, 158.
Angapoutras (Les), mauvais génies. II, 403.
Angâraca, nom de la planète de mars. I, 336; II, 197.
Angas (Les), peuple. I, 142; II, 283.
Angârasétou, fils de Babhrousétou. I, 153.
Angâvaha, prince Yâdava. I, 392.
Angiras, Pradjâpati. I, 6, 506; II, 309, 374, 426, 480. — Né de Brahmâ. II, 328.—Ses filles. I, 18.—Saptarchi du 1er Manou. 38.—Prêtre des Dévas. 209. — Combat Crichna. II, 232.—Père de Mârcandéya. 299.—Cité comme auteur. I, 99.
Angiras, fils d'Oûrou. I, 9.
Angiras (Les), nom de famille. I, 149.
Angiraṣa. Tourmente Parasourâma. I, 330.
Anikéta, génie. I, 513.
Anila ou Vâyou, Vasou. I, 16; II, 310.— Combat contre Bala. 430.
Anirouddha, fils de Pradyoumna et de Soubhângî. I, 501. — Épouse Roukmavatî. 502; II, 159.—Ses enfants. *Ibid.*—Combat contre Nicoumbha. 78, 79.—Chargé de la garde des prisonniers. 80.—Époux d'Ouchâ; visité par Tchitralékhâ. 206. — Amené par elle à Sonitapoura. 208. —Combat l'armée de Bâna. 210.—Combat Bâna lui-même. 212.—Enchaîné par des serpents. 214.—Invoque Dévî. 215. —Délivré par cette déesse. 219.—Sauvé par Crichna. 258.—Épouse Ouchâ. 259. — Combat l'armée de Varouna. 261.
Années (Les) personnifiées. II, 473.
Anou, fils d'Yayâti. I, 135, 136.
Anoubinda, prince d'Avanti. I, 388, 421, 493; II, 75.—Allié de Nicoumbha. 76. — Est enchaîné par Pradyoumna. 80.
Anoucâ, Apsarâ. II, 376, 481.
Anougâ, Apsarâ. II, 376.
Anouha, fils de Vibhrâdja Ier. I, 92, 105. —époux de Critwî. 85.
Anouhrâda, fils d'Hiranyacasipou. I, 19, 190; II, 375, 407, 413, 426, 488.— Combat Couvéra. 425, 456.—Devenu un des gardiens du monde. 469.
Anoumlotchâ, Apsarâ. II, 376.
Ansa, Âditya. I, 18, 50; II, 311, 375, 407, 421, 481.—Combat Coudjambha. 424, 441.
Ansoumân, 38e roi d'Ayodhyâ. I, 71.
Ansoumân, fils de Cratha, prince ennemi de Crichna. I, 385, 389, 421, 492, 493, 498.—Assiste au mariage d'Anirouddha. 502.
Ansoumân, Mouni. I, 513.
Antacara, fils de Sambara. II, 162.
Antarddhâna, fils de Prithou. I, 10.
Âpa, Vasou. I, 16.—Combat contre Bala. II, 430.
Âpa, fils du 2e Manou. I, 38.
Apahartri, serpent. II, 481.
Apântaratamas, nom de Vichnou enseignant les Vèdes. II, 492.
Aparâdjita, Roudra. I, 17; II, 310, 481.
Aparânta, pays colonisé par Parasourâma, I, 407.
Aparnâ, fille de l'Himâlaya, autrement Oumâ. I, 82.
Aparwan (L'), époque du mois. I, 336; II, 196.
Âpava, nom de Dieu. Étymologie de ce mot. I, 7; II, 301. — Surnom de Vasichtha. I, 156.
Âpomoûrtti, Saptarchi du 10e Manou. I, 41.
Apsarâs (Les), filles de Mouni. I, 22; II, 376.— Filles de Prâdhâ. 311, 376.—

Viennent à Dwâravatî. 94.—Leurs jeux. 99.

Arani (L') donnée à Pouroûravas par les Gandharvas. I, 118.

Aranî, épouse de Vyâsa et mère de Souca. I, 85.

Aranya, fils du 5e Manou. I, 39.

Aranya, Sâdhya. II, 310.

Arcanayana, Dânava. I, 190; II, 488.

Archtichéna ou Archniséna, ou Richniséna, fils de Sala. I, 128.

Ardhakésa, Dânava. II, 408.

Ardjouna, fils de Critavîrya, vainqueur du monde. Possède mille bras. I, 154.—Fait Râvana prisonnier. 156.—Est tué par Parasourâma. 157, 443.

Ardjouna, fils de Pândou et de Countî. I, 152.—Réputé fils d'Indra. 161, 321.—Époux de Soubhadrâ et père d'Abhimanyou. 163.—Brûle le bois de Khândava. II, 21.—Combat pour Brahmadatta. 81.—Attaque Nicoumbha. 83, 109.—Prisonnier de Nicoumbha. 111.—Ses jeux sur l'océan. 100.—Vaincu par Crichna. 155.—Va pour défendre un Brahmane. 184.—Échoue dans cette entreprise. 185.

Ardjounas (Les deux), Dânavas tués par Crichna. I, 444.

Ârdra, 7e roi d'Ayodhyâ. I, 58.

Arichta, Dêtya. I, 202, 203, 220.—Renaît sous la forme de taureau. 253.—Est tué par Crichna. 196, 325, 444; II, 99, 151.

Arichtâ, épouse de Casyapa. I, 18, 22.

Arichtanémi, fils de Casyapa et de Vinatâ. II, 376, 481.

Arichtanémi, fils de Tchitraca. I, 160, 173.

Arikchipa, fils de Swaphalca. I, 160, 172.

Arimardana, fils de Swaphalca. I, 160, 172.

Arimédjaya, fils de Swaphalca. I, 160, 172.

Arimédjaya, fils de Courou. I, 150.

Armes des dieux personnifiées. I, 18.

Aroudja, Dânava. II, 488.

Arouna, fils de Casyapa et de Vinatâ, frère de Garouda. I, 22, 208; II, 127, 311, 376, 482.—Chef de l'orient. 379.

Arounâ, Apsarâ. II, 376.

Aroundhatî, femme de Dharma. I, 15.—Épouse de Manou. II, 375.—Ses enfants. 377.—Modèle des épouses. I, 361.—Sainte femme. II, 54.—Nom de Dourgâ. I, 267.

Arouni, fils de Vinatâ. II, 376, 482.

Arounapriyâ, Apsarâ. II, 376.

Aroûpa (L'), pays. I, 397, 477, 480, 490.

Ârtaparni, surnom du roi Soudâsa. I, 71.

Artchichmân, chef de dieux. II. 16.

Âryâ, nom de Dourgâ. I, 264, 510; II, 216.

Ârya, fils du 8e Manou. I, 41.

Âryaca, génie. I, 513.

Aryaman, Âditya. I, 18, 50; II, 311, 375, 407, 421, 481.

Âsâ, l'Espérance, déesse. II, 53.

Asamandjas, appelé autrement Pantchadjana. I, 70.

Asamôdjas, fils de Cambalavarhicha. I, 169.

Asanga, fils d'Youyoudhâna. I, 161; II, 159.

Asiknî, femme de Dakcha. I, 13.

Asiloman, Dânava. I, 20, 191; II, 414, 488.—Combat le Mârouta Hari. 424, 442.—Est tué par Crichna (Vichnou). 227.

Asita, surnom du Mouni Dévala. I, 82, 513.

Asitâ, Apsarâ. II, 376.

Asiva, génie. I, 513.

Asmakî, épouse de Dévamîdhoucha. I, 160.

Asmakî, épouse d'Anâdhrichti. I, 161.

Asmanta, Marout. II, 311.

Asouras (Les), ennemis des Souras. Voyez Dânavas et Dêtyas.

Asrouta, fils de Crichna et de Mitrabindâ. II, 158.
Asta (L'), mont. II, 372, 416.
Âstica, Mouni. Sauve le serpent Takchaca. II, 285.
Aswa, Asoura. I, 190. II, 488.
Aswa, fils de Tchitraca. I, 160, 172, 173.
Aswabâhou, fils de Tchitraca. I, 160, 173.
Aswagrîva, fils de Tchitraca. I, 160, 173.
Aswahanou, fils de Grindjima. I, 162.
Aswamédha (L'), sacrifice du cheval. Ses qualités. II, 485. — Aboli. 274.
Aswapati, Asoura. I, 190; II, 488.
Aswasacrit (L'), rivière. I, 484.
Aswasiras, Dànava. II, 418, 488.
Aswatara, serpent. I, 22, 348.
Aswatthâman, Saptarchi du 8e Manou. I, 40.
Aswinî, épouse de Vivaswàn. Son histoire. I, 48 et suiv.
Aswins (Les deux). I, 39, 51, 506; II, 422, 481. — Leur naissance. I, 51. — Leur pénitence. II, 352. — Combattent Vritra. 424, 444. — Les Aswins sont Crichna. 268.
Atchhoda (L'), lac. I, 83.
Atchhodâ (L'), rivière. Devient Satyavatî. I, 83.
Âtharvabhoûtas (Les), nom de certains Brahmarchis. II, 309.
Atharvas (Les), prières de l'Atharva personnifiées. I, 112.
Atharwana, épithète de Roudra. II, 29.
Atibâhou, Saptarchi du 14e Manou. I, 42.
Atidânta, Yâdava. I, 496. — Combat Sisoupâla. *Ibid.*
Atidatta, fils de Soûra. I, 169.
Atinâman, Saptarchi du 6e Manou. I, 39. — Mouni. II, 481.
Atirâtra, fils du Manou Tchâkchoucha. I, 9.
Atiséna, fils de Sambara. II, 162.
Atithi, 60e roi d'Ayodhyâ. I. 72.
Ativiswa, Mouni. II, 481.
Atri, Pradjâpati. I, 6, 506; II, 309, 374, 420, 472, 480. — Saptarchi du 1er Manou. I, 38. — Du 2e Manou. *Ibid.* — Du 7e Manou. 39. — Père de Soma. I, 111; II, 375. — Pénitent. 480. — Assiste au sacrifice de Soma. I, 113.
Aum, syllabe mystique. Ce que c'est. II, 325. — Est Vichnou. 477. — Est Dourgà. I, 267.
Avaha, vent. II, 398.
Âvâha, fils de Swaphalca. I, 160, 172.
Âvanta, fils de Dhrichta. I, 166.
Avanti, ville. I, 381, 388, 420; II, 75.
Avantis (Les), nom de famille. I, 168.
Avarîvân, fils du 8e Manou. I, 41.
Âvarttî (L'), rivière. II, 73. La même peut-être que l'Avartti-gangâ.
Âvarttî-gangâ (L'), rivière. II, 77.
Avidjnâtagati, fils du Vasou Anila. I, 16.
Avikchita, père de Maroutta. I, 152.
Avimoukta, nom de Bârânasî. I, 133.
Avindhyâ (L'), rivière. II, 43.
Avyaya, fils du 5e Manou. I, 39.
Ayahsiras, Dànava. II, 418. Voyez Ayassiras.
Ayanamâthi, forme de Dourgâ. I, 511.
Ayas, fils du 2e Manou. I, 38.
Ayassancou, Dânava. I, 190; II, 488.
Ayassiras, Dânava. I, 190; II, 488.
Âyâti, fils de Nahoucha. I, 135.
Ayodhyâ, ville. I, 57.
Âyouchmân, fils de Dhrouva. I, 8.
Ayomoukha, Dânava. I, 20.
Ayomoukha (L'), mont. II, 401.
Âyou, fils du Dêtya Hrada. I, 19.
Âyour-véda (L'). Révélé par Dhanwantari. I, 129.
Âyous, fils du 11e Manou. I, 42.

Âyous, fils de Pouroûravas, 3e roi de la dynastie lunaire. I, 116; II, 133.

Ayoutâdjit, 45e roi d'Ayodhyâ. I, 71.

Ayoutâdjit, fils de Bhadjamâna. I, 167.

B

Bâbhravya, Brahmane. I, 106.

Babhrou, prince Yâdava. I, 392, 593. — Ami de Crichna. II, 155. — Nom d'Acroûra. I, 173. — Possesseur du Syamantaca. *Ibid.*

Babhrou, fils de Lomapâda. I, 165.

Babhrou, fils de Dévâvridha. I, 167.

Babhrou, fils de Viswagarbha. I, 404.

Babhrous (Les), descendants de Viswâmitra. I, 123, 148.

Babhrousétou, fils de Drouhya. I, 153.

Badarî (La), Tîrtha. I, 509.

Badavâ, esclave, femme de Vasoudéva. I, 162.

Badavâmoukha (Le), volcan. I, 214, 416.

Badhoûsarâ (La), rivière. I, 508.

Bâhlica, fils de Pratîpa. I, 151. — Nom du père de Rohinî, épouse de Vasoudéva. 162.

Bâhlîca (Le), pays. I, 493.

Bâhlîcas (Les), peuple. I, 388, 420; II, 178.

Bâhou, 35e roi d'Ayodhyâ. I, 66.

Bâhoudâ (La), rivière. I, 61, 507.

Bahoupannaga, Marout. II, 311.

Bâhousâlins (Les), mauvais génies. II, 403.

Bala, fils d'Anâyouchâ, chef Dânava. II, 410, 415, 427. — Combat Dhrouva. 424, 429. — Et Mrigavyâdha. 424, 447.

Bala, nom de Balabhadra.

Balabhadra, le même que Baladéva et Balarâma. Voyez ce dernier mot.

Balaca ou Bala, Asoura. I, 20; II, 427. — Combat Dhrouva. 429.

Balâcâswa, fils d'Adjaca. I, 120, 147.

Baladâ, fille de Rôdrâswa. I, 139.

Baladéva. Voyez Balarâma.

Baladhrouva, Sâdhya. II, 310.

Bâlâhaca, serpent. I, 22; II, 100. — Sa naissance. II, 352. — Est Vichnou. *Ibid.* — Rafraîchit la terre. 353.

Balahâca, cheval de Crichna. II, 186.

Bâlakhilyas (Les), Brahmanes. II, 330, 358, 410.

Balarâma, fils de Vasoudéva, et frère de Crichna. Est conçu dans le sein de Dévakî, et passe dans celui de Rohinî. I, 162, 268. — S'appelle Sancarchana. 262. — Sa naissance. 273. — Élevé dans le Vradja. 275. — Fait l'éloge de l'automne. 288. — Tue Dhénouca. 299, 516; II, 151. — Tue Pralamba. I, 301, 516. — Ce que c'est que Baladéva. 302. — D'où vient ce nom. 303. — Se rend à Mathourâ. 349. — Tue Mouchtica. 369. — Tue Sounâman. 371. — Combat Djarâsandha. 393. — Une voix divine les sépare. 394. — Parcourt le Gomanta. 414. — Trouve et boit la Câdambarî. 415. — Trois déesses lui apparaissent. *Ibid.* et suiv. — Descend du Gomanta pour attaquer Djarâsandha. 423. — Tue le roi des Dâradas. 427. — Son combat singulier avec Djarâsandha. *Ibid.* et 467, 515. — Revient à Mathourâ. 434. — Fait une visite au Vradja. 435. — Détourne l'Yamounâ de son cours. 437, 517. — Épouse Révatî. 492. — S'approche de Coundina. 494. — Protége l'enlèvement de Roukminî. 496. — Tue le roi de Banga. 497. — Combat Djarâsandha. *Ibid.* — Joue avec Roukmin, perd et tue

ce prince. 503.—Sa prière journalière. 505. — Triomphe de Bhîma. 516. — Délivre Sâmba. *Ibid.*—Renverse Hastinâpoura. *Ibid.*—Se brouille avec Crichna à l'occasion du Syamantaca. 174. — Combat pour Brahmadatta. II, 74, 77, 79, 83. — Aime uniquement Révatî. 94. — Ses jeux sur l'océan. 98. — Se rend avec Crichna à Sonitapoura. 229. — Combat l'armée de Bâna. 234. — Vaincu par Djwara. 235. — Combat l'armée de Varouna. 261. — Balarâma est le serpent Sécha incarné. I, 515.

Bali, fils de Virotchana. I, 19; II, 375, 392, 407.—Son histoire. I, 190, 443, 474; II, 26, 407. — Nommé roi des Dêtyas. 407.—Conduit les Dêtyas contre les Dévas. 409, 427. — Sa description. 417. — Combat Indra. 425. — Triomphe des Dévas. 466.—Son règne. 469. — Béni par Lakchmî. *Ibid.* — Trompé par Vichnou, devenu nain. 485. — Lui accorde ce qu'il peut parcourir en trois pas. 486. — Détrôné ainsi par Vichnou. 158, 489. — Par Crichna (Vichnou). 228.—Devient roi du Pâtâla. 489. — Gardé par les serpents. 491. — Délivré de cette surveillance. 493.

Bali, fils de Soutapas. I, 141.

Bâlin, Dânava. II, 392, 409.

Bâlin, roi des singes, tué par Râma. I, 194.—Par Crichna (Vichnou). II, 228.

Bâlin, fils de Damaghocha. I, 494. — Combat les Yâdavas. 497.

Bâlouca (Le), mont. II, 402.

Bâna, prince ennemi de Crichna. I, 389, 421.

Bâna, Asoura, fils de Bali. I, 19; II, 375. —Sa description. 409, 426.—Combat contre Sâvitra. 424, 428.—Roi de Sonitapoura. I, 255; II, 193.—Demande à être le fils d'Oumâ. 193. — Aspire à la possession des trois mondes. 194.— Combat Anirouddha, époux de sa fille. 212.—Combat Crichna. 238.—Ranime ses troupes. 239.—Est vaincu. I, 196; II, 155, 191, 252.—A les bras coupés. 255.—Danse devant Siva. 256.—Devient Mahâcâla. 257.

Banga, fils du roi Bali, petit-fils de Soutapas. I, 141.

Banga (Le), pays. I, 385, 494, 496. — Un roi de Banga tué par Balarâma. 497. — Un autre par Crichna. II, 154.

Bangas (Les), peuple. I, 142, 283; II, 283, 401.

Bârânasî, ville, maudite par Nicoumbha. I, 130 et suiv., 146. — Brûlée par Crichna. II, 154.

Barbaras (Les), peuple. I, 265.

Bhâchî, forme de Dourgâ. I, 510.

Bhadjamâna, fils de Sâtwata. I, 166.—Ses femmes, ses fils. 167.

Bhadjamâna, fils d'Andhaca. I, 168. — Sa famille. 169.

Bhadjin, fils de Sâtwata. I, 166.

Bhadrâ, fille de Rôdrâswa. I, 139.

Bhadrâ, épouse de Vasoudéva. I, 162.

Bhadra, comédien. Ses talents. II, 115, 120. — Joue à Vadjapoura. 121.

Bhadrabinda, fils de Crichna et de Nâgnadjitî. II, 158.

Bhadracâlî, forme de Dourgâ. I, 510.

Bhadracâra, fils de Crichna et de Nâgnadjitî. II, 158.

Bhadrachachtî, forme de Dourgâ. I, 510.

Bhadraratha, fils de Haryanga. I, 142.

Bhadrasrénya, fils de Mahichmân. Chassé de Bârânasî. I, 130, 146, 154.

Bhadrâswa (Le), pays de l'est. II, 88, 119, 120.

BHADRATCHÂROU, fils de Crichna et de Roukminî. I, 500.
BHADRAVATA (Le), Tîrtha. I, 510.
BHADRAVATÎ, fille de Crichna et de Nâgnadjitî. II, 158.
BHADRAVATÎ, épouse de Madhou. I, 166.
BHADRYASWA, roi de Pantchâla. I, 149.
BHAGA, Âditya. I, 18, 51; II, 311, 375, 407, 421, 481. — Combat Sambara. 424, 430.
BHAGADATTA, prince ennemi de Crichna. I, 385, 493. — Allié de Nicoumbha, II, 78. — Enchaîné par Pradyoumna. 80.
BHAGÎRATHA, 40e roi d'Ayodhyâ. I, 71.
BHÂGÎRATHÎ (La), c'est-à-dire le Gange. I, 71; II, 400.
BHALLÂTA, fils de Dandaséna. I, 98.
BHÂNDÎRA (Le), figuier sous lequel habita Crichna. I, 282, 292, 300, 516.
BHANGACÂRA, fils de Satrâdjit. I, 172.
BHÂNOU, femme de Dharma. I, 15. — Épouse de Manou. II, 375. — Ses enfants. 376.
BHÂNOU, Yâdava. Sa fille est enlevée. II, 108.
BHÂNOU, fils de Crichna et de Satyabhâmâ. II, 157.
BHÂNOU, fille de Crichna et de Satyabhâmâ. II, 157.
BHÂNOUMATÎ. Son enlèvement. II, 108. — Épouse Sahadéva. 112.
BHÂNOUS (Les), dieux du 3e Manwantara. I, 38. — Enfants de Dharma et de Bhânou. 16. — Fils de Manou. II, 376.
BHARADWÂDJA, Mouni. Saptarchi du 7e Manou. I, 39, 513; II, 480. — Adopté par Bharata. I, 145.
BHÂRADWÂDJA. Né de Bharadwâdja. II, 247.
BHARANÎ, constellation. I, 336; II, 196.
BHARANYA, Gandharva, fils de Mouni. II, 376.
BHARATA, 22e roi de la dynastie lunaire. I, 144. — Adopte Bharadwâdja. 145.
BHARATA, nom de famille. D'où il vient. I, 144.
BHARATAS (Les), famille. I, 157.
BHARGA, fils de Pratardana. I, 133, 146.
BHARGA, fils de Vénouhotra, roi de Câsi. I, 134.
BHÂRGAVAS (Les), descendants de Bhrigou. I, 149.
BHARGABHOÛMI, fils de Bharga, roi de Câsi. I, 134, 147.
BHÂSCARA (Le), palais de Djâmbavatî. II, 143.
BHÂSÎ, fille de Casyapa. I, 21.
BHÂSWARAS (Les), Pitris. I, 81.
BHAVA, Roudra. II, 481. — Nom de Siva. 42, 197. — Est Vichnou. II, 478.
BHÂVANA (Le), bois. II, 141.
BHAVYA, fils de Dhrouva. I, 8.
BHÊRAVAGHNA, fils du 14e Manou. I, 42.
BHICHADJ, fils de Hridica. I, 169.
BHÎCHMA, fils de Sântanou. I, 151. — Tue Ougrâyoudha. 95. — Vaincu par Crichna. II, 155. — Mécontent de Crichna. 183. — Instruit Youdhichthira sur la nature des Pitris. I, 75.
BHÎCHMACA, fils de Kêsica. I, 385, 392, 393, 493. — Fonde Coundina. 493. — Père de Roukmin et de Roukminî. *Ibid.* — Auxiliaire de Cansa. II, 152. — Veut donner sa fille à Sisoupâla. I, 494. — Tient un conseil de rois. 442. — Son discours. 448. — Rend hommage à Crichna. 449. — Implore son pardon. 456. — Et l'adore. 459. — Rassemble de nouveau les princes en conférence secrète. 461. — Sa fille est enlevée par Crichna. 496. — Il vient à Dwâravatî. II, 50.
BHIDOURASWANA, Asoura. I, 191.
BHÎMA, fils de Vidarbha. Est sans doute

le même que Bhîchmaca. I, 166, 493.
Bhîma, fils de Countî, un des Pândavas. Donne à Crichna un char divin. I, 136. — Vaincu par Balarâma. 516. — Combat pour Brahmadatta. II, 81, 83. Voyez Bhîmaséna.
Bhîma, fils d'Amâvasou. I, 119.
Bhîma, fils de Satwata, père des Bhêmas. I, 403. — S'empare de Mathourâ. *Ibid.*
Bhîmâ, forme de Dourgâ. I, 511.
Bhîmaca, génie. I, 513.
Bhîmaratha, fils de Kétoumân. I, 130, 145.
Bhîmaratha, fils de Crichna et de Satyabhâmâ. II, 157.
Bhîmaratha, fils de Vrihati. I, 166.
Bhîmarathî (La), rivière. I, 508.
Bhîmaricâ, fille de Crichna et de Satyabhâmâ. II, 157.
Bhîmaséna, autrement Bhîma, fils de Pândou. Réputé fils de Vâyou et de Countî. I, 161, 322.
Bhîmaséna, 35e roi de la dynastie lunaire. I, 151.
Bhîmaséna, fils de Djanamédjaya Ier. I, 151.
Bhîmavéga, Dânava. II, 410.
Bhodja, fils de Vasoudéva et de Sântidévâ. I, 163. — Combat contre Nicoumbha. II, 78. — Enchaîné. 79.
Bhodja, ville. I, 388, 420.
Bhodjântâ (La), rivière. I, 508.
Bhodjas (Les), peuple ou famille. II, 133, 401 *et passim.*
Bhodjas (Les) d'Avanti, famille. I, 157.
Bhodjî, épouse de Soûra. I, 160.
Bhogavân (Le), palais de Satyabhâmâ. II, 143.
Bhogavatî, ville des serpents. II, 402, 493.
Bhôma, surnom de Naraca. I, 518.
Bhôtya, nom du 13e Manou. I, 38, 42.
Bhoûmi, fils d'Asanga. I, 161; II, 159.
Bhoûr. Créé par Nârâyana. II, 308. — Créé par Hiranyagarbha. 374. — Vient de Vichnou. 477.
Bhoûrbhouva. Créé par Nârâyana. II, 309.
Bhoûri, fils du 9e Manou. I, 41.
Bhoûri, fils du 10e Manou. I, 41.
Bhoûri, fils de Somadatta. I, 151.
Bhoûrisravas, fils de Somadatta. I, 151. — Ennemi de Crichna. 389, 421, 493.
Bhoûtalonmathana, Dânava. II, 409.
Bhoûtasantâpana, fils d'Hiranyàkcha. I, 20.
Bhoûtas (Les), enfants de Crodhâ. II, 311.
Bhoûti, la Puissance surnaturelle personnifiée. II, 470.
Bhoûti, mère du Manou Bhôtya. I, 42.
Bhouvah. Créé par Nârâyana. II. 308. — Produit par Hiranyagarbha. 374. — Vient de Vichnou. 477.
Bhrigou. Pradjâpati. I, 113; II, 374, 426, 472. — Saptarchi du 6e Manou. I, 39. — Fils de Brahmâ. II, 309, 328. — Assiste au sacrifice de Soma. I, 113.
Bhrigoutounga (Le), montagne. I, 138.
Bhringarîti, génie. I, 513.
Bhrita, fils du 13e Manou. I, 42.
Bhrâdja, feu. II, 232.
Bilwodakéswara, nom de Siva. II, 43.
Binda, prince d'Avanti. I, 388, 421, 493; II, 75. — Allié de Nicoumbha. 76. — Enchaîné par Pradyoumna. 80.
Boudha, nom de la planète de Mercure. I, 336. — Fils de Soma et de Târâ; sa naissance. I, 114. — Premier roi de la dynastie lunaire; époux d'Ilâ et père de Pouroûravas. 54, 115; II, 132. — A la cour de Brahmâ. 473.
Brahmâ. Sa nature. I, 5. — Sa naissance dans un œuf. *Ibid.* — Crée le monde. 6. — Père des Pradjâpatis. 198. — Crée une femme. II, 309. — Ses enfants. *Ibid.* — S'unit à Gâyatrî. 319. — Produit les Vèdes. *Ibid.* — Productions des diverses

parties de son corps. 328. — Qu'est-ce que son sacrifice? 329. — Dakcha prend son apparence. 335. — Célèbre l'Agnichtoma. 336. — Donne le Mérou aux Brahmanes. 337. — Place le Sacrifice parmi les astres. 361. — Qu'est-ce que Brahmâ? 313, 324. — Né de Vichnou. 25. — Né de Roudra. 34. — Né de Siva. 43. — Est Vichnou. I, 198; II, 405, 478. — Est Nârâyana. 366. — Est le lit de Vichnou. 478. — Créé par Hari. 302. — Créé par Hiranyagarbha. 374. — Jour de Brahmâ. 313. — Produit un Vichnou sensible. 318. — Description de son séjour. 472. — Insulté par Madhou et Kêtabha. 305. — Engendre les Roudras. 310. — Apaise le feu Ôrva. I, 214. — Complimente Vichnou vainqueur de Câlanémi. 228. — Implore son secours. 236. — Maudit l'Océan. 244. — Maudit Casyapa. 256. — Réconcilie Siva et Crichna. II, 242. — Apparaît dans le combat entre Bali et Indra : sa description. 425. — Conseille aux dieux de recourir à Vichnou. 474. — Leur accorde que ce dieu sera fils d'Aditi. 475. — Officie au sacrifice de Soma. I, 113. — Nom donné aux sept premiers Pradjâpatis. 6.

BRAHMADANDA, forme du feu. II, 353.

BRAHMADATTA, fils d'Anouha et de Critwî, roi de Câmpilya. I, 85, 90 et suiv., 106 et suiv. — Son histoire avec Poûdjanîyâ. 96. — Ses transmigrations. 100 et suiv.

BRAHMADATTA, brahmane. Habite Chatpoura. II, 73. — Son sacrifice. *Ibid.* — Nicoumbha enlève ses filles. 74. — Est vengé par Crichna. 84.

BRAHMAGÂRGYA, Gourou de Crichna. II, 147, 151. Voyez GÂRGYA.

BRAHMAKCHÊTRA (Le), pays. II, 332, 346. — Séjour d'Hiranyacasipou. 337.

BRAHMAN (Le), prêtre. I, 113; II, 297.

BRAHMANES (Histoire des sept). I, 88, 100.

BRAHMÂNÎ, nom d'Oumâ. II, 219.

BRAHMANYA, nom de Cârtikéya. II, 249.

BRAHMASIRAS (Le), arme. I, 114; II, 395.

BRAHMAYOUGA (Le), âge de Brahmâ. II, 329.

C

CABANDHA, Râkchasa tué par Râma. I, 198.

CABANDHAMA, génie. I, 513.

CACHÂYA (Le), nom d'un âge. II, 281.

CÂCHTABHOÛTA, génie. I, 513.

CACOUDMIN, surnom de Rêvata. I, 55.

CACOUTSTHA, 3e roi d'Ayodhyâ. I, 58.

CÂKÎ, fille de Casyapa. I, 21.

CÂDAMBARÎ (La), espèce de liqueur. I, 415.

CADROU, épouse de Casyapa. I, 18; II, 309, 311, 375. — Ses enfants. I, 22; II, 376.

CAKCHÉYOU, fils de Rôdrâswa. I, 139.

CÂLA, le même qu'Yama. II, 421. — Roi des Pitris. 378. — Trait la terre pour les Pitris. I. 34. — Ses armes. II, 354. — Combat Prahlâda. 425, 452. Voyez YAMA.

CÂLA, surnom de Sambara appelé Câlasambara. II, 160.

CÂLA, fils du Dêtya Hrada. I, 19.

CÂLA, fils du Vasou Dhrouva. I, 16.

CÂLÂ, fille de Dakcha, épouse de Casyapa. II, 309, 311. — Ses enfants. 311, 376.

CÂLACA, Asoura. I, 191; II, 488.

CÂLACÂ, fille de Vêswânara. I, 20.

CÂLACÂKCHA, Dânava. II, 488.

CÂLAKÉYA, Asoura. I, 191.

CÂLAKÉYAS (Les), mauvais génies, enfants de Câlâ. II, 311, 403.

Câlalotchana, Dânava. II, 409.

Câlanâbha, Dânava. I, 20. — Fils d'Hiranyâkcha. 20. — Fils de Vipratchitti. 21.

Câlamahî (La), rivière. II, 401.

Câlânala, fils de Sabhânara. I, 140.

Câlanémi, Asoura. II, 427, 452. — Chef Dêtya. I, 219.—Sa description. *Ibid.*— Son combat contre les dieux. 222. — Les dieux sont vaincus. 223. — Sa domination sur les mondes. 224. — Son combat contre Vichnou. 226.—Il frappe Garouda. *Ibid.* — Sa mort. 178, 227, 443. — Renaît sous le nom de Cansa. 253.

Câlandjara (Le), montagne. I, 102.

Calâpadwîpa, lieu de retraite du roi Marou. I, 72.

Câlarâtrî, nom de Dourgâ. I, 264; II, 173, 216.

Calasodara, Dânava. II, 409.

Câlatchacra (Le), cortége du Temps. II, 327, 473.

Câlavadana, Asoura. I, 191.

Câlayavana, fils de Gârgya. Sa naissance, son adoption, ses projets contre les Yâdavas. I, 163, 482. — Privilégié. 462, 464.—Visité par Sâlwa. 465.—Promet son secours aux rois confédérés. 468.— Rassemble des forces et marche sur Mathourâ. 479, 483.—Détruit par Crichna. I, 196; II, 191.—Brûlé par Moutchoucounda. I, 485.

Cali (Le), âge. I, 45; II, 293.—Description de cet âge. 275.

Cali, Gandharva. II, 481.

Câlî, nom d'Oumâ ou Dourgâ. II, 216.— Sa description. I, 263. — Son éloge et ses noms. 264. — S'incarne dans le sein d'Yasodâ. 269.—Sa naissance. *Ibid.* — Échangée contre Crichna. 270.—Tuée par Cansa; elle ressuscite. *Ibid.* Voyez Dourgâ.

Câlî, fille de Vasou. I, 151.

Câlî, épouse de Sântanou. I, 152.

Câlicâ, forme de Dourgâ. I, 510.

Calinda, père d'une femme de Crichna. I, 500; II, 157.

Câlindî (La), nom de l'Yamounâ. I, 283.

Calinga, fils du roi Bali, petit-fils de Soutapas. I, 141.

Calinga (Le), pays. I, 385, 388, 420, 492, 494, 496. — Un roi de Calinga vient au mariage d'Anirouddha. 502.

Câlinga tué par Crichna. II, 154.

Calingas (Les), peuple. I, 142; II, 178, 283, 401.

Câlingî (La), rivière. I, 508.

Câliya, serpent. I, 255; II, 400.—Vaincu par Crichna. I, 290 et suiv., 448; II, 99, 150, 155.

Cali-youga (Le), l'âge Cali. Voyez Cali.

Calkin, avatare futur de Vichnou. I, 196.

Calmâcha, feu. II, 231.

Calmâchapâda ou Mitrasaha, 48e roi d'Ayodhyâ. I, 72.

Calpa, division du temps. I, 45.

Câma ou Câmadéva, dieu de l'amour, fils de Dharma et de Lakchmî. II, 310, 377.— Sa femme, ses enfants. 377.—Sacré roi des Apsarâs. I, 25; II, 378.—Réduit en cendres par Siva. 163. — Devient Pradyoumna. *Ibid.*

Câmada, fils de Hridica. I, 169.

Câmadambhaca, fils de Hridica. I, 169.

Câmalî, surnom de Rénoucâ. I, 122.

Câmbalâswa, serpent. I, 507.—Garde Bali. II, 491.

Cambalavarhicha, fils de Sinéyou. I, 164.

Cambalavarhicha, fils d'Andhaca. I, 168.

Cambalavarhicha, fils de Dévânta. I, 169.

Câmbhodjas (Les), peuple. I, 66, 67, 68.

Câminî, femme de Câma. II, 161.
Câmyâ, épouse de Vîra. I, 8.
Câmyâ, épouse de Priyavrata. I, 8.
Canaca, fils de Dourdama. I, 154.
Canavaca, fils de Soûra. I, 160. — Ses enfants. 162.
Canakchala (Le), Tîrtha. I, 509.
Canca, fils d'Ougraséna. I, 169, 392, 496. — Attaque le roi d'Anga. 497.
Cancâ, fille d'Ougraséna. I, 169.
Canacapingala (Le), Tîrtha. I, 509.
Cancanapriya, génie. I, 513.
Candarîca, Brahmane ami de Brahmadatta. I, 106.
Cantaca, nom de Nicoumbha changé en barbier. I, 132.
Cântchanâkcha, Dânava. II, 408.
Cântchanaprabha, fils de Bhîma, petit-fils d'Amâvasou. I, 120.
Cânti, amante de Soma, la Grâce. II, 470. — Apparaît à Balarâma. I, 415.
Cansa, fils d'Ougraséna. I, 169. — Dans une autre existence était Càlanémi. 253. — Détrône son père. 150. — Emprisonne Vasoudéva. 151. — Tue les enfants de Dévakî. 268. — Tue Càlî. 270. — Demande pardon à Dévakî. 271. — Prononce un discours contre Vasoudéva. 328. — Excite les lutteurs contre Crichna et Balarâma. I, 355. — Raconte qu'il est réellement fils de Droumila. 357. — Origine du nom de Cansa. 361. — Tué par Crichna. 196, 371, 444; II, 152, 227, 229. — Lamentations de ses femmes. I, 372. — Ses funérailles. 380; II, 99.
Cansa, fille d'Ougraséna. I, 169.
Cansavatî, fille d'Ougraséna. I, 169.
Canwa, fils de Pratiratha. I, 144. — Mouni. 513.
Cânwa, surnom de Médhatithi. I, 144.
Capâlamotchana (Le), Tîrtha. I, 509.
Capâlin, Roudra. II, 310, 481. — Génie. I, 513.
Capâlin, fils de Crichna. II, 158.
Capâlinî, nom d'Oumâ. II, 216.
Capana, Asoura. I, 190.
Caparddhin, Roudra. I, 17.
Câpatha, Dânava. II, 488.
Capila, forme de Vichnou. I, 69, 185, 476. — Tue les enfants de Sagara. 69. — Né de Siva. II, 43. — Forme de Nârâyana, maître du Sânkhya. 307. — Créé par Hiranyagarbha. 374. — Fils de la Terre. 403.
Capila, Dânava. I, 20.
Capila, serpent. I, 22.
Capila, fils de Vitatha. I, 145.
Capila, fils de Crichna et de Narâtchî, ermite. II, 159.
Capilâ, vache de Gârgya. I, 100.
Capilâswa, fils de Dhoundhoumâra. I, 61.
Capiscandha, Dânava. II, 408.
Capîvân, Saptarchi du 4e Manou. I, 38; II, 480.
Capotaroman, fils de Coucoura. I, 168.
Carâla, Asoura. I, 191; II, 408, 488.
Carambha, fils de Sacouni. I, 166.
Carandhama, fils de Trêsânou. I, 152.
Caravîraca, serpent. I, 507.
Caravîrapoura, ville fondée par Padmavarna. I, 402, 406, 409.
Carcotaca, serpent. I, 22, 348, 507; II, 400.
Cârchni, Gandharva. II, 481.
Cârichis (Les), descendants de Viswâmitra. I, 123, 148.
Carna, fils de Viswadjit. I, 142.
Carna, fils du Soleil et de Countî. I, 322. — Appelé fils de Soûta. 143. — Maître de Védavyâsa. 196. — Enchaîné par Pradyoumna. II, 80.

Caroûcha, fils du Manou Vêvaswata. I, 52, 55.
Caroûcha (Le), pays. I, 385, 388, 420.
Câroûchas (Les), fils de Caroûcha. I, 55.
Carouna, Dânava. II, 409.
Carouthama, fils de Douchmanta. I, 152.
Cârtavîrya, surnom d'Ardjouna, roi de Mâhichmatî. I, 155.
Cârtikéya, dieu de la guerre. Sa naissance. I, 17.—Protége Bàna. II, 193.—Combat Crichna. 239, 248.—Sauvé par sa mère. 249. Voyez le mot Scanda.
Cârtis (Les), nom de certains Brahmanes. I, 93.
Cârtti, fils de Dharmanétra. I, 153.
Casérou (Le), pays. I, 518.
Caséroumân. Tué par Crichna. II, 154.
Câséya, fils de Càsica. I, 145.
Câsi, ville et royaume. I, 385, 492.
Câsî, femme de Crichna. II, 159.
Câsica, fils de Souhotra. I, 145.
Câsis (Les), peuple. II, 154, 401.
Câsmîra (Le), royaume. I, 388.
Câsmîras (Les), peuple. II, 283.
Câsya, pontife des Yàdavas. I, 492; II, 147. —Surnom de Sàndîpani. 147.
Câsya, fils de Sounahotra. I, 128.
Câsyâ, Apsarà. II, 376.
Câsyâ, épouse d'Ahouca. I, 168.
Câsyâ, épouse de Djanamédjaya. II, 270.
Câsyaca, fils d'Archtichéna. I, 128.
Casyapa, Saptarchi du 2e Manou. I, 38.—Du 7e Manou. 39.—Mouni. 513; II, 480. —Ses femmes et ses enfants. I, 505; II, 309, 332, 333, 375.—Reçoit la terre de Parasourâma, et la donne à Manou. I, 193, 242.—Crée le Pàridjàta. II, 12.—Se rend sur la mer Blanche. 22, 28.—Son hymne à Roudra. 29.—Réconcilie Indra et Crichna. 46.—Accorde à Diti la naissance d'Andhaca. 87.—Conseille Vadjranâbha. 133.—Sa description. 471. —Conduit les Souras au séjour d'Indra. *Ibid.*—Adresse pour eux une prière au grand Être. 476.—Implore Vichnou, son fils. 483.—Maudit par Brahmâ, et condamné à renaître sous le nom de Vasoudéva. I, 256.
Câsyapî, nom de la Terre. II, 243.
Casyaya, fils de Câsya. I, 128.
Catchhapa, fils de Viswâmitra. I, 123.
Catchhapa, serpent. II, 481.
Catha, Mouni. I, 513.
Cati, fils de Viswâmitra. I, 123, 148.
Câtyâyanas (Les), descendants de Cati. I, 123, 148.
Câtyâyanî, nom de Dourgâ. I, 264; II, 173, 216.—Forme de Dourgâ. I, 511.
Câvérî, épouse de Djahnou, changée en rivière. I, 120, 147.—Rivière. I, 508; II, 400.
Cavi, nom de Vichnou. II, 482.
Cavi, nom d'Agni. II, 462.
Cavi, Brahmane. I, 100.
Cavi, fils du Manou Tchàkchoucha. I, 9.
Cavi, fils du 5e Manou. I, 39.
Cavya, Saptarchi du 4e Manou. I, 38.
Chachtî, nom d'Oumâ, II, 217.
Chadgarbhas (Les), embryons nés de Càlanémi. Viennent dans le sein de Dévakî. I, 261.
Chants (Les), personnifiés. II, 473.
Chatpoura, ville de Nicoumbha. II, 44, 109.—Origine de ce mot. 71.—Prise par Crichna et remise à Brahmadatta. 85.
Cocâmoukha (Le), Tîrtha. I, 510.
Colas (Les), peuple. I, 68.
Côlica, fils de Sravichthâ, Mouni. II, 271.
Commentaires (Les), personnifiés. II, 473.
Cômodakî (La), massue de Crichna. I, 390, 424.
Concanas (Les), peuple. I, 69.

Concanâvatî (La), rivière. I, 508.
Constance (La), personnifiée. I, 115; II, 470.
Constellations (Les), personnifiées. II, 473. Voyez Nakchatras.
Côntalas (Les), peuple. I, 69.
Côravas (Les), descendants de Courou. I, 150.
Cosala (Le), pays. I, 385.
Cosalas (Les), peuple. II, 401.
Côsalya, surnom d'Hiranyanâbha. I, 93.
Côsalyâ, épouse de Sâtwata. I, 166.
Côsâmbî, ville. I, 389, 421.
Côsica, surnom d'Indra. I, 121, 148; II, 468. — D'où lui est venu ce surnom? 377.
Côsica, surnom des descendants de Viswâmitra. I, 123, 148.
Côsica, Asoura. I, 191.
Côsicâras (Les), peuple. II, 401.
Côsikî, nom de Dourgâ. I, 263, 264.
Côsikî (La), rivière. I, 122; II, 283, 400.
Côstoubha, pierre précieuse. I, 414; II, 357.
Cotavî, nom d'Oumâ. II, 216, 259.
Couchmândî, forme de Dourgâ. I, 511. — Nom d'Oumâ. II, 217.
Coucoura, fils d'Andhaca. I, 168. — Sa famille. *Ibid.*
Coucouras (Les), famille de princes. I, 169.
Coudjambha, fils de Prahlâda. II, 375. — Fils d'Hiranyacasipou. 414. — Combat Ansa. 424, 441, 427.
Couhara, serpent. I, 22.
Couhoû, nouvelle lune personnifiée. I, 113. — Forme de Dourgâ. 510.
Coukchi, fils de Priyavrata. I, 8.
Coukchi, fils de Bali. I, 19.
Coulâtchala, Dânava. II, 408.
Coulisadja, fils du 10e Manou. I, 41.
Coulmachî (La), rivière. I, 507.
Coumâra, nom de Cârtikéya. I, 17; II, 193, 218.
Coumârî, nom de Pârwatî. II, 173.
Coumârî, fille de Vasoudéva et de Rohinî. I, 162.
Coumârî (La), rivière. II, 402.
Coumbha, Dânava. I, 190; II, 488.
Coumbhabâhou, Dânava. II, 409.
Coumbhacarna, Dânava. II, 408.
Coumbhakétou, fils de Sambara. II, 162.
Coumbhamoûrddhan, génie. I, 513.
Coumbhanâbha, Asoura. I, 19, 20.
Coumbhânda, Asoura, conseiller de Bâna. II, 195. — Sauve Anirouddha. 214. — Devient roi. 259.
Coumouda, fils de Crichna et de Vrihatî. II, 158.
Coundâsin, génie. I, 513.
Coundina, ville fondée par Bhîchmaca. I, 439, 493.
Coundjara (Le), montagne. II, 371, 402.
Counti, fils de Bhîma. I, 166.
Countî, autrement Prithâ. I, 161. — Fille de Vasou, épouse de Pândou. 161, 246, 404. — Mère de trois Pândavas. 161, 321, 322. — De Carna. 322. Voyez Prithâ.
Counti (Le), pays. I, 404.
Counti ou Countibhodja. Adopte Prithâ. I, 160, 493.
Coupatha, Dânava. I, 20, 190; II, 418, 488.
Courou, 29e roi de la dynastie lunaire. I, 150.
Couroukchétra (Le), province. I, 150. — Tîrtha. 509.
Cousa, 59e roi d'Ayodhyâ. I, 72.
Cousa, fils de Vasou. I, 151.
Cousa, fils de Balâcâswa. I, 120.
Cousâgra, fils de Vrihadratha. I, 151.
Cousâmbha, fils de Cousa. I, 120.
Cousanâbha, fils de Cousa. I, 120.

Cousasthalî, ville et pays. I, 55, 164, 470; II, 27.
Cousica, père d'Indra et fils de Cousa. I, 120, 147; II, 467. — Mouni. 513.
Cousinétra, Dânava. II, 409.
Cousouma, feu. II, 231.
Couvalâswa, surnommé Dhoundhoumâra, 11e roi d'Ayodhyâ. Son histoire. I, 58.
Couvalayâpîda, éléphant tué par Crichna. I, 196, 364, 444; II, 152. — Était dans une autre naissance le Dânava Richta. I, 252.
Couvéra, dieu des Richesses, et roi des Yakchas. I, 24; II, 123, 378, 420. — — Régent du nord. 379. — Chef des Dévas; sa description. I, 205. — Époux de Riddhi. II, 53. — Se rend au mont Mérou. 350. — Son arme. 454. — Combat Késin. 424. — Et Anouhrâda. 425, 456.
Covidâra (Le), nom du Pàridjâta. II, 13. — Étymologie de ce mot. *Ibid.*
Cramâna, fils de Bhadjamâna. I, 167.
Cramas (Les), préceptes personnifiés. II, 473.
Cratha, Dânava. I, 190; II, 409, 488.
Cratha, prince, fils de Vidarbha. I, 165, 385, 393, 493. — Reçoit Crichna et lui donne son royaume. 450. — Poursuit Crichna enlevant Roukminî. 498. — Vient au mariage d'Anirouddha. 504.
Crathana, Asoura. II, 392.
Cratou, Pradjâpati. I, 6, 506; II, 309, 474, 480. — Saptarchi du 1er Manou. I, 38. — Mouni. 513.
Cratou, fils d'Oûrou. I, 9.
Crépuscule (Le), personnifié (Sandhyâ). II, 473.
Cricanéyou, fils de Rôdrâswa. I, 139.
Crichna, avatare de Vichnou. I, 196. — D'où vient ce nom. II, 229. — Crichna naît de Vasoudéva et de Dévakî. I, 269. — Substitué à la fille de Nanda. 270. — Élevé dans le Vradja. 276; II, 150. — Renverse un chariot avec son pied. I, 276; II, 150. — Tue Poûtanâ. I, 278; II, 150. — Déracine deux ardjounas. I, 280; II, 150. — Fait paraître des troupes de loups. I, 234; II, 151. — Et force les pasteurs de quitter le Vradja. I, 284. — Se livre aux plaisirs de l'automne. 287. — Triomphe du serpent Câliya. 290 et suiv.; II, 150. — Propose aux pasteurs de faire le sacrifice de la colline. I, 306. — Devient la colline du sacrifice. 311. — Soulève le Govarddhana. 313; II, 151. — Obtient le nom de Govinda et le titre d'Oupendra. I, 319. — Son sacre. 320. — Ses jeux avec les Gopîs. 323. — Tue le taureau Arichta. 325; II, 151. — Tue Késin. I, 338; II, 151. — Part pour Mathourâ. I, 347. — Arrive en cette ville. 349. — Tue le teinturier du roi Cansa. 350. — Redresse une bossue. 351. — Brise l'arc royal. 352. — Tue l'éléphant Couvalayâpîda. 364. — Combat et tue Tchânoûra. 368. — Tue Cansa. 371. — Ressuscite le fils de son maître Sândîpani. 381. — Triomphe de Pantchadjana, et obtient la conque Pântchadjanya. *Ibid.* II, 151. — Descend au séjour d'Yama. I, 382. — Combat Djarâsandha. 391. — Et le met en déroute. 393. — Se retire de Mathourâ. 405. — Rencontre Parasourâma. 407. — Arrive sur le Gomanta. 414. — Reçoit de Garouda le diadème de Vichnou. 417. — Descend du Gomanta et attaque Djarâsandha. 423. — Gagne la bataille. 427. — Son entrevue avec le prince de Tchédi. 428. — Tue Srigâla. 431. — Rend la couronne au fils de ce prince. 433. — Revient à Mathourâ. 434. — Se rend à Vidarbhâ.

441.—Est sacré roi des rois. 455.—Pardonne à Bhîchmaca. 456.—Retourne à Mathourâ. 460.—Y entre en triomphe. 472.—Transporte les habitants de cette ville à Dwâravatî. 479.—Envoie à Câlayavana une urne avec un serpent noir. 484.—Revient à Mathourâ et attire Câlayavana vers l'antre de Moutchoucounda. 485.—Fonde et embellit Dwâravatî. 487 et suiv.—Vient près de Coundina. 594.—Enlève Roukminî. 496.—Est attaqué sur les bords de la Narmadâ. 498.—Pardonne à Roukmin. 500.—Ses enfants et ses autres femmes. *Ibid.* II, 157.—Va au mariage d'Anirouddha. I, 502.—Sa prière journalière. 505.—Secourt Indra contre Naraca. 520.—Se rend à Prâgdjyoticha. *Ibid.*—Tue Mourou. 521.—Tue Nisounda. 522.—Tue Hayagrîva. 523.—Tue Pantchanada. 523.—Tue Naraca. 525; II, 152, 190.—Prend son trésor. I, 526.—Et ses femmes. 527.—Et le Maniparwata. *Ibid.*—Se rend au Dévaloca. 528.—Promet à Satyabhâmâ le Pâridjâta. II, 11.—Le fait demander à Indra par Nârada. 14.—Va l'enlever. 35.—Son combat avec Indra. 36.—Se repose sur le Pâripâtra, qu'il récompense. 41.—Invoque Siva. *Ibid.*—Se réconcilie avec Indra. 46.—Emporte le Pâridjâta. I, 529; II, 47, 190.—Le rend au bout d'un an. 50.—Vient venger l'injure de Brahmadatta. 74.—Assiége Chatpoura. 76.—Combat Nicoumbha. 78.—Le force dans sa caverne. 84.—Le tue. 85.—Ses amours, et ses jeux sur l'océan. 94.—Combat et tue encore Nicoumbha, qui avait pris une nouvelle forme. 109.—Secourt Indra menacé par Vadjranâbha. 114.—Entre dans Vadjrapoura. 139.—Sa rentrée à Dwâravati. 145.—Partage le butin avec les Yâdavas. 148.—Abrégé de ses exploits. 150.—Triomphe de Sounâman avec une armée de loups. 151.—Tue plusieurs princes. 154.—Brûle Bârânasî. 154.—Ses autres exploits. 191.—Combat Djâmbavân. I, 171.—Retrouve le Syamantaca. *Ibid.*—Est accusé d'avoir pris cette pierre. 173 et suiv.—Reçoit la visite des princes alliés de Douryodhana. II, 178.—Un Brahmane demande son secours contre un mauvais génie. 184.—Il visite le Sarwaloca. 187.—Enlève la fille de Gândhâra. 191.—Inquiet de l'absence d'Anirouddha. 221.—Se rend à Sonitapoura. 230.—Triomphe du Feu. 232.—Combat Djwara. 235.—Combat Siva. 239.—S'unit à Siva. 243.—Combat Cârtikéya. 248.—Épargne ce dieu. 250.—Coupe les bras de Bâna. 255.—Redemande à Varouna les vaches de ce prince. 261.—Combat ce dieu. 154, 261.—Se laisse fléchir par lui. 264.—Crichna est tout. 188.—Ananta parmi les serpents. 268.—Sancara parmi les Roudras. *Ibid.*—Il est les Âdityas, les Vasous, les Roudras, les Aswins, les Marouts. *Ibid.*

CRICHNA, fils de Havirdhâna. I, 10.

CRICHNA, fils d'Ardjouna-Cârtavîrya. I, 157.

CRICHNA, fils adoptif d'Asamôdjas. I, 169.

CRICHNA, fils de Souca. I, 85.

CRICHNA, Dânava. II, 408.

CRICHNA-DWÊPÂYANA, autrement VYÂSA. II, 272, 494.—Épouse la veuve de son frère. I, 152.—Visite Djanamédjaya. II, 272. Voyez VYÂSA.

CRICHNÂTRÉYA, Mouni. I, 513.

CRICHNAVENNÂ (La), rivière. I, 508; II, 400.

CRIMI, fils de Bhadjamâna. I, 167.

CRIMI, fils d'Ousînara. I, 140.

CRIMÎ, épouse d'Ousînara. I, 140.

CRIMILÂ, ville. I, 141.
CRIMILÂSWA, fils de Vâhyâswa. I, 148.
CRIPA. Sa naissance. I, 149. — Vaincu par Crichna. II, 155.
CRIPA, fils de Crichna et de Satyabhâmâ. II, 157.
CRIPÂ, l'Humanité personnifiée. II, 470.
CRIPÎ ou GÔTÂMÎ. Sa naissance. I, 149.
CRISÂSWA, Mouni. Ses filles. I, 18.
CRISÂSWA, prince, fils de Samhatâswa. I, 61.
CRITA (Le), nom de l'âge Satya. I, 97. — Éloge de cet âge. I, 44; II, 284, 292.
CRITA, fils de Sannati. I, 93.
CRITADHANWAN, fils de Canaca. I, 154.
CRITÂGNI, fils de Canaca. I, 154.
CRITALAKCHANA, fils adoptif de Gandoûcha. I, 161.
CRITAVARMAN, fils de Hridica. I, 169, 496, 497. — Combat contre Nicoumbha. II, 78. — Est enchaîné. 79.
CRITAVÎRYA, fils de Canaca et père d'Ardjouna-Cârtavîrya. I, 154.
CRITAYADJNA, fils de Tchyavana. I, 150.
CRITI, fils de Vidjaya. I, 127.
CRITI, chasseur. I, 101.
CRITICÂS (Les), constellation. I, 17; II, 197.
CRITÔDJAS, fils de Canaca. I, 154.
CRITTIVÂSAS, nom de Dourgâ. I, 266.
CRITWÎ, fille de Souca, épouse d'Anouha. I, 85, 105.
CRIYÂ, épouse de Dharma. II, 375.
CROCHTOU, fils d'Yadou. I, 153, 159.
CRODHA, Asoura. I, 191; II, 488.
CRODHÂ, fille de Dakcha, épouse de Casyapa. II, 309, 375. — Ses enfants. 311. Voyez CRODHAVASÂ.
CRODHAHANTRI, Asoura. I, 191; II, 392, 488.
CRODHANA, Brahmane. I, 100.
CRODHAVARDDHANA, Dânava. I, 191; II, 488.
CRODHAVASÂ, épouse de Casyapa. I, 18, 22; II, 375. — Ses enfants. 376. Voyez CRODHÂ.
CRODHAVASAS (Les), mauvais génies. II, 403.
CRÔNTCHA (Le), montagne. I, 506; II, 303, 402. — Fils du Mênâca. I, 82. — Fils de Maya, changé en montagne. 217.
CRÔNTCHAPOURA, ville fondée par Sârasa. I, 402, 406, 409.

D

DADHÎTCHI, Mouni. I, 414.
DADHICARNA, serpent. I, 507.
DADHIMOUKHA, serpent. I, 507.
DADHIVÂHANA, fils d'Anga. I, 142.
DAHANA, feu. II, 231.
DAKCHA, fils de Pratchêtas. Sa naissance. I, 11. — Fils de Brahmâ. II, 309, 480. — Créé du pouce droit de Brahmâ. 374. — Roi des Pradjâpatis. I, 24; II, 378. — Compagnon de Brahmâ. 472. — Fait une création. I, 11 et suiv. — Crée les quatre castes. II, 330. — Crée et épouse une femme. 332. — Ses filles. I, 15; II, 332, 375. — Sa pénitence. 333. — Apparaît comme Brahmâ, et sacrifie. 334. — Son sacrifice troublé par Roudra. 33, 359. — Adopte Soma. 375. — Est Vichnou. 330.
DAKCHA, Viswadéva. II, 311.
DAKCHINA (Le), pays. I, 406.
DAMA, fils de Narichyanta. I, 55.
DAMAGHOCHA, roi de Tchédi, descendant de Vrihadratha. I, 404, 494. — Ses enfants. 494. — Reçoit Crichna et Balarâma. 434.
DAMANA, fils de Vasoudéva et de Rohinî. I, 162.
DÂMODARA, surnom de Crichna. A quelle occasion. I, 281; II, 150, 227.

DÂNAVAS (Les), enfants de Casyapa et de Danou. I, 20; II, 311.—Ils s'incarnent. I, 253.—Vainqueur des Dévas. I, 198, 210; II, 465 *et pass.* — Description de leur armée. I, 203, 220; II, 394 *et pass.* —Leur défaite. I, 228; II, 489 *et pass.* — Confondus souvent avec les Dêtyas. Voyez ce mot.
DÂNAPATI, Dânava. II, 408.
DANDACA, fils de Soudyoumna. I, 54.
DANDACÂRANYA (Le), forêt. I, 54.
DANDASARMAN, fils de Soûra. I, 169.
DANDASÉNA, fils de Viswakséna. I, 92.
DANOU, épouse de Casyapa. I, 18, 506; II, 309, 311, 375.—Ses enfants. I, 20; II, 376.
DANTAVAKTRA, roi de Caroûcha, fils de Vriddhasarman. I, 161, 385, 388, 393. 421.—Son discours à la cour de Bhîchmaca. 445. — Son séjour à Coundina. 494. — Veut arrêter Crichna. 496. — Vient au sacrifice de Brahmadatta. II, 75. — Allié de Nicoumbha. 76. — Tué par Crichna. 191.
DARADA (Le), pays. I, 385, 421.
DARADAS (Les), peuple. I, 483.—Un roi des Daradas tué par Balarâma. 427.
DARBÂ, épouse d'Ousînara. I, 140.
DÂRBAS (Les), peuple. I, 68.
DARDOURA (Le), montagne. I, 506.
DÂROUCA, écuyer de Crichna, et commandant des chars de guerre. I, 492; II, 35, 40.
DÂSACA, fils de Bhadjamâna. I, 167.
DASAGRÎVA, Asoura. II, 392.
DASAGRÎVA, fils de Damaghocha. I, 494.
DASARATHA, 57e roi d'Ayodhyâ. I, 72.
DASARATHA, fils de Nararatha. I, 166.
DASARATHA, surnommé Lomapâda. I, 142.
DASÂRHA, fils de Dhrichta. I, 166.
DÂSÂRHA, épithète de Crichna. II, 228.
DÂSÂRHÎ, nom de la salle divine transportée à Dwâravatî. I, 519.
DASÂRNA (Le), pays. I, 101, 385.
DASÂRNÉYOU, fils de Rôdrâswa. I, 139.
DASÂSWAMÉDHICA (Le), Tîrtha. I, 509.
DÂSÉYÎ, nom de Satyavatî. I, 83.
DASRA, un des Aswins. I, 51.
DATTA, fils de Soûra. I, 169.
DATTASATROU, fils de Soûra. I, 169.
DATTÂTRÉYA, avatare de Vichnou. I, 192. 443.
DAYÂ, la Miséricorde personnifiée. II, 470.
DÉSIR (Le), personnifié. II, 473.
DÊTYAS (Les), enfants de Diti. I, 19; II, 311. — Leur inimitié contre les Dévas. II, 339. — Barattent la mer avec eux. 356. Ce mot se confond avec le mot DÂNAVAS.
DÉVABÂHOU, Mouni. II, 480.
DÉVABHÂGA, fils de Soûra. I, 160. — Père d'Ouddhava. 161.
DÉVACA, fils d'Ahouca. I, 168, 392. — Ses enfants. 168.
DÉVAKCHATRA, fils de Védarâta. I, 166.
DÉVAKÎ, épouse de Vasoudéva, fille de Dévaca et mère de Crichna. I, 162, 169. —Autrefois Aditi. 256.—Conçoit sept enfants; Cansa en tue six. 268.—Le septième passe dans le sein de Rohinî. *Ibid.* —Met au monde Crichna. 269.—Pardonne à Cansa. 272.—Assiste au sacrifice de Brahmadatta. II, 74.
DÉVALA, fils du Vasou Pratyoûcha. I, 17.
DÉVALA, fils de Viswâmitra. I, 72. — Mari d'Écapâtalâ. 82.—Assiste au sacrifice de Brahmadatta. II, 74.—Surnommé Asita. I, 82, 513.
DÉVALAS (Les), descendants de Viswâmitra. I, 123.
DÉVAMÎDHOUCHA, fils de Crochtou. I, 159, 170.

DÉVANÎCA, fils du 11e Manou. I, 42.
DÉVANÎCA, 65e roi d'Ayodhyâ. I, 72.
DÉVÂNTA, fils de Hridica. I, 169.
DÉVÂPI, fils de Pratîpa. I, 151.
DÉVARAKCHITA, fils de Dévaca. I, 168.
DÉVARAKCHITÂ, fille de Dévaca, épouse de Vasoudéva. I, 162, 169.
DÉVARÂTA, fils de Viswâmitra. I, 123, 124, 148.
DÉVARÂTAS (Les), descendants de Viswâmitra. I, 123, 148.
DÉVAS (Les), ou DIEUX, ou SOURAS. Leur inimitié avec les Dêtyas. II, 339.—Barattent la mer avec eux. 356. — Leurs guerres. Voyez le mot DÂNAVAS et le mot DIEUX.
DÉVASRAVAS, fils de Viswâmitra. I, 123, 148.
DÉVASRAVAS, fils de Soûra. I, 160.—Père du Pândit Ouddhava. 161.
DÉVASRECHTHA, fils du 12e Manou. I, 42.
DÉVAVÂN, fils de Dévaca. I, 168.
DÉVAVÂYOU, fils du 12e Manou. I, 42.
DÉVAVRATA, surnom de Bhîchma. I, 151.
DÉVÂVRIDHA, fils de Sâtwata. I, 166. — Son mariage. 167.
DÉVÂVRIDHA (Le), mont. II, 402.
DÉVAYÂDJIN, Dânava. II, 409.
DÉVÂYANÎ, épouse d'Yayâti. I, 135.
DÉVÎ, nom d'Oumâ. II, 216.
DÉVICÂ (La), rivière. I, 507; II, 401.
DEVOIR (Le), personnifié. II, 473.
DHAMADHAMA, génie. I, 513.
DHANANDJAYA, surnom d'Ardjouna. I, 152, 161.
DHANANDJAYA, serpent. I, 22, 507; II, 400.
DHANÉYOU, fils de Rôdrâswa. I, 139.
DHANOUR-VÉDA, livre de la science militaire. I, 381.
DHANWAN, fils du 11e Manou. I, 42.
DHANWANTARI, médecin des dieux. I, 414. — Sa naissance du sein de la mer. II, 357.—Sa naissance comme fils de Dîrghatapas. I, 128, 145.
DHANWIN, fils du 4e Manou. I, 38.
DHARA, Vasou. I, 16; II, 310. — Combat Namoutchi. II, 424, 431.
DHARÂ, mère des montagnes. I, 22.
DHÂRCHTACAS (Les), fils de Dhrichta. I, 55.
DHARMA, patriarche, fils de Brahmâ. II, 309.—Ses femmes et ses enfants. I, 15; II, 309, 332, 375. — Est Vichnou. I, 198.
DHARMA, surnom d'Youdhichthira. II, 311. Voyez DHARMARÂDJA.
DHARMABHRIT, fils de Swaphalca. I, 172.
DHARMABHRIT, fils de Tchitraca. I, 160, 173.
DHARMADHRIK, fils de Swaphalca. I, 160.
DHARMAKÉTOU, fils de Soukétou, roi de Câsi. I, 134.
DHARMANÉTRA, fils d'Héhaya. I, 153.
DHARMANÉTRA, surnom de Sourodha. I, 144.
DHARMARÂDJA, surnom d'Yama. I 51; II, 379.—Surnom d'Youdhichthira. I, 73.
DHARMARATHA, fils de Sagara. I, 69.
DHARMARATHA, fils de Diviratha. I, 142.
DHÂTRI, Âditya. I, 18, 50; II, 375, 407, 421, 481.
DHÂTRI, Saptarchi du 4e Manou. I, 38.
DHÂTRI, nom de Brahmâ. II, 219.—Nom de Dieu. 314, 331.
DHÂTRÎ, nom de la terre. II, 331.—Elle prend la forme d'une vache noire. 346. Voyez PRITHIVÎ.
DHÉNOUCA, Dânava. II, 409. — Dans une autre existence Khara. I, 253.—Changé en âne et tué par Balarâma. I, 298, 444, 516; II, 99, 151.
DHÔMYA, Richi. II, 247.
DHOÛMAKÉTOU, nœud descendant personnifié, et considéré comme une planète.

I, 336; II, 196, 442. Voyez le mot Kétou.

Dhoûmavarna, roi des serpents. I, 399.

Dhoûminî, épouse d'Adjamîdha. I, 92, 147, 149.

Dhoûmra, Dânava. II, 408.

Dhoûmravarna (Le), mont. II, 402.

Dhoûmravarna, fils d'Adjamîdha. I, 150.

Dhoundhou, Asoura. Sa mort. I, 59.

Dhoundhoumâra, surnom du roi Couvalâswa. I, 59.

Dhrichnou, fils de Coucoura. I, 168.

Dhrichnou, fils du 8e Manou. I, 41.

Dhrichta, fils du Manou Vêvaswata. I, 52, 55.

Dhrichta, fils de Bhadjamâna. I, 167.

Dhrichta, fils de Counti. I, 166.

Dhrichtaca, fils du roi Soudyoumna. I, 54.

Dhrichtadyoumna, fils de Droupada. I, 149, — Enchaîné par Pradyoumna. II, 80. — Visite Crichna. 178.

Dhrichtakétou, fils de Soucoumâra, roi de Câsi. I, 134.

Dhrichtakétou, fils du 9e Manou. I, 41.

Dhrichtokta, fils d'Ardjouna-Càrtavîrya. I, 157.

Dhrita, fils du 13e Manou. I, 42.

Dhritarâchtra, 39e roi de la dynastie lunaire. I, 152. — Fils de Vitchitravîrya. 246.

Dhritarâchtra, fils du Dêtya Bali. I, 19.

Dhritarâchtra, serpent. I, 22. — Trait la terre pour les serpents. 34.

Dhritavrata, fils de Dhriti. I, 143.

Dhriti, fils de Vidjaya. I, 143.

Dhriti, épouse de Dharma. II, 375.

Dhriti, déesse, la Fermeté. I, 506; II, 53, 470.

Dhritimân, Brahmane, I, 107.

Dhritimân, fils du 5e Manou. I, 39. — Fils du 8e Manou. I, 41. — Saptarchi du 13e Manou. 42.

Dhritimân, fils d'Yavînara. I, 93.

Dhrouva, Vasou. I, 16; II, 310. — Combat contre Bala. 424, 429.

Dhrouva, fils d'Outtânapada; son exaltation. I, 8.

Dhrouvam, nom de Dieu. II, 291.

Dieux (Les), ou Dévas, ou Souras. Voyez ces mots. — Instruits par leurs enfants. I, 79. — Assemblés sur le mont Mérou. I, 239. — S'incarnent sur la terre. 248. — Leurs débats avec les Dânavas, *passim*. Voyez le mot Dânavas.

Dilîpa I, 39e roi d'Ayodhyâ. I, 71. — Fils d'Yasodâ. 85.

Dilîpa II, 54e roi d'Ayodhyâ. I, 72.

Diptimân, fils de Crichna et de Satyabhâmâ. II, 157.

Dîrghabâhou, surnommé Raghou, 55e roi d'Ayodhyâ. I, 72.

Dîrghabâhou, Dânava. II, 409.

Dîrghadjihwa, Dânava. I, 190; II, 488.

Dîrghatapas, fils de Casyapa. I, 128, 145.

Dîrghatapas, Mouni. I, 513. — Recouvre la vue. II, 493.

Disas (Les), les Points cardinaux personnifiés. II, 265.

Diti, épouse de Casyapa. I. 18, 506; II, 309, 311, 375, 407. — Ses enfants. I, 19; II, 375. — Mère des vents. I, 23. — Enfante Andhaca. II, 87.

Diviratha, fils de Dadhivâhana. I, 142.

Divodâsa, fils de Bhîmaratha, roi de Câsi. I, 130, 145. — Son aventure avec Nicoumbha. 131.

Divodâsa, fils de Bhadryaswa. I, 149.

Djâbali, Mouni, assiste au sacrifice de Brahmadatta. II, 74.

Djagatî, nom de la terre. I, 241.

Djâhnavî, nom du Gange. I, 120, 147.

DJAHNOU, fils de Souhotra, Richi. II, 480. — Son histoire. I, 120, 147. — Saptarchi du 7e Manou. 38.

DJALANDHAMA, Dânava. II, 408.

DJALANDHAMÂ, fille de Crichna et de Satyabhâmâ. II, 157.

DJALÂNTACA, fils de Crichna et de Satyabhâmâ. II. 157.

DJALÉYOU, fils de Rôdrâswa. I, 139.

DJAMADAGNI, Mouni, fils de Ritchîca, et père de Parasourâma. I, 121, 148, 513; II, 420, 480.—Saptarchi du 7e Manou. I, 39.

DJÂMBAVÂN, roi des ours, vaincu par Crichna, devient son beau-père. I, 171, 500.

DJÂMBAVATÎ, épouse de Crichna, fille de Djâmbavân. I, 157, 172.—Ses enfants. 158.—Mère de Sâmba. II, 178.—Son palais. 143.—Imite les mortifications d'Oumâ. 69.

DJAMBHA, fils de Prahlâda. II, 375.—Fils d'Hiranyacasipou. 407, 427.

DJAMBHA, incarnation d'Êrâvata, tué par Crichna. II, 155.

DJAMBHACA, génie. I, 513.

DJAMBOÛ ou DJAMBOUDWÎPA (Le), pays du centre. II, 36, 88, 100, 304, 506.

DJAMBOUMÂRGA (Le), Tîrtha. I, 509; II, 70.

DJAMBOÛNADA (Le), rivière. II, 401.

DJÂMÎ, Apsarâ. II, 481.

DJANACA, fils de Sambara. II, 162.

DJANAMÉDJAYA Ier, 7e roi de la dynastie lunaire. I, 139.

DJANAMÉDJAYA II, fils de Parîkchit Ier, 31e roi de la dynastie lunaire. I, 151.—Porte avec lui une odeur de sang. 135.

DJANAMÉDJAYA III, fils de Parîkchit II, 43e roi de la dynastie lunaire. I, 152. — Prince interlocuteur dans le Harivansa. I, 4 *et pass.* — Ses fils. II, 270. — Fait le sacrifice des serpents. 272. — Visité par Dwêpâyana. *Ibid.* — Maudit Indra et abolit le sacrifice du cheval. 286.— Bannit les Brahmanes. *Ibid.* — Son repentir. 288.

DJANAMÉDJAYA, fils de Pourandjaya. I, 140.

DJÂNAMÉDJAYAS (Les), Kchatriyas issus de Djanamédjaya III. II, 270.

DJANTOU, fils de Somaca. I, 149.

DJARA, fils de Crichna et de Tourî, roi des Nichâdas. II, 159.

DJARÂ, démon femelle. I, 151.

DJARÂSANDHA, fils d'Oûrdja, roi de Magadha. I, 151.—Beau-père et auxiliaire de Cansa. II, 152. — Rassemble des troupes contre Mathourâ. I, 384. — Assiége cette ville. 388. — Combat Balarâma. 393, 427. — Attaque le Gomanta et y met le feu. 419, 466. — Est vaincu. 428, 466. — Est défait en dix-huit combats. 395.—Envoie Sâlwa vers Câlayavana. 463.—Paraît à la cour de Bhîchmaca. 442.—Favorise les prétentions de Sisoupâla à la main de Roukminî. 492. — Veut arrêter Crichna qui enlève cette princesse. 496. — Combat Balarâma. 497. — Assiste au sacrifice de Brahmadatta. II, 75. — Allié de Nicoumbha. 76, 78.—Enchaîné par Pradyoumna. 80. — Est tué. 191.

DJÂROÛTHÎ (La), rivière. II, 153.

DJÂTABHÎ, belle-fille de Djyâmagha, épouse de Vidarbha. I, 165.

DJAVICHTHA, Asoura. I, 191; II, 488.

DJAYA, fils de Viswâmitra. I, 123.

DJAYA, fils de Srindjaya. I, 127.

DJAYA, Dânava. II, 418.

DJAYADRATHA, fils du 10e Manou. I, 41.

DJAYADRATHA, fils de Vrihanmanas. I, 142, 143.—Ennemi de Crichna. 389, 421.

DJAYADHWADJA, roi d'Avanti. I, 157.

DJAYANTA, fils d'Indra et de Satchî. I, 21.

—Combat Pradyoumna. II, 36.—Combat Nicoumbha. 77, 79, 82.—Combat Vadjranâbha. 136.
Djayanta (Le), montagne. II, 187.
Djayatséna, fils de Nadîna. I, 127.
Djayatséna, sans doute prince d'Avanti. Vient au mariage d'Anirouddha. I, 502.
Djêgîchavya, mari d'Écaparnâ. I, 82.
Djêmini, Mouni. I, 513. — Présent au sacrifice de Brahmadatta. II, 74.
Djhardjhara, fils d'Hiranyâkcha. I, 20.
Djichnou, fils du 14e Manou. I, 42.
Djîmoûta, fils de Vyoman. I, 166.
Djwâlâdjihwa, génie. I, 513.
Djwâlâdjihwa, Dânava. II, 408.
Djwalanâ, épouse de Ritchéyou. I, 143.
Djwara, la fièvre personnifiée. Attaque Balarâma et Crichna; sa description. II, 234. — Création d'un autre Djwara. 236. — Vaincu par Crichna, il obtient grâce. 237.—Ses priviléges. *Ibid.*
Djwaras (Les deux). I, 512.
Djyâmagha, fils de Parâdjit. I, 165.—Son exil, ses conquêtes. *Ibid.*
Djyotichmân, fils du 1er Manou. I, 38.
Djyotichmân, Saptarchi du 9e Manou. I, 41.
Djyotirathâ (La), rivière. I, 508.
Djyotis, Marout. II, 311.
Djyotis, fils du 2e Manou. I, 38.
Douchmanta, 21e roi de la dynastie lunaire. I, 144. — Adopté par Maroutta. I, 152.
Doudouha, fils de Ghrita. I, 153.
Doulidouha, 53e roi d'Ayodhyâ. I, 72.
Doundoubhi, Dânava. I, 20.
Dourâpa, Dânava. II, 418.
Dourdama, fils de Vasoudéva et de Rohinî. I, 162.
Dourdama, fils de Bhadrasrénya. I, 133, 146, 154.
Dourddhara, général de Sambara. II, 165. — Sa mort. 167.
Dourga, Asoura tué par Pârwatî. II, 173.
Dourgâ, nom de Pârwatî, Oumâ ou Câlî, femme de Siva. Voyez ces mots. — Ses formes. I, 511.
Dourmoukha, serpent. I, 22.
Dourvâsas, Mouni. Maudit Bhânoumatî. II, 112.
Douryodhana, prince, fils de Dhritarâchtra. I, 152, 386. — Se fait disciple de Balarâma, et apprend à manier la massue. 516, 174.—Allié de Nicoumbha. II, 78. — Enchaîné par Pradyoumna. 80. — Visite Crichna. 178.
Drachtri, nom de Dieu. II, 291.
Drâvida (Le), pays. II, 401.
Drâvidas (Les), peuple. II, 178.
Dravina, fils du Vasou Dhara. I, 16.
Drichadwatî, épouse de Divodâsa. I, 133.
Drichadwatî, épouse d'Ousinâra. I, 140.
Drichanâ, femme de Havirdhâna. I, 10.
Dridha, fils du 11e Manou. I, 42.
Dridha, fils du 13e Manou. I, 42.
Dridhâkcha, prince ennemi de Crichna. I, 421.
Dridhanémi, fils de Satyadhriti. I, 93.
Dridharatha, fils de Djayadratha. I, 142.
Dridhâswa, fils de Dhoundhoumâra, 12e roi d'Ayodhyâ. I, 61.
Dridhâyous, fils de Pouroûravas. I, 116, 119.
Drisadwatî, épouse d'Acrisâswa. I, 61.
Drisadwatî, épouse de Viswâmitra. I, 124, 148.
Drômya, Mouni. I, 513.
Drona. Reçoit le royaume d'Ahitchhatra. I, 96, 480. — Vaincu par Crichna. II, 155.
Drôpadî, femme des cinq princes Pândavas. II, 50.

Drouhya ou Drouhyou, fils d'Yayâti. I, 135, 136.
Drouma, fils de Crichna et de Roukminî. II, 157.
Drouma, prince ennemi de Crichna. I, 388, 420.
Droumila. Trompe la femme d'Ougraséna, et devient père de Cansa. I, 360.
Droupada, fils de Prichata. I, 95, 149.— Ennemi de Crichna. 421. — Allié de Nicoumbha. II, 78.—Enchaîné par Pradyoumna. 80.
Dwâpara (Le), âge. I, 45; II, 293.
Dwâravatî, ville fondée par Crichna, et qui a succédé à Cousasthalî. I, 56, 164. — Sa description, ses embellissements. I, 477, 481, 490; II, 140.—Fête maritime donnée en cette ville. 93.
Dwêpâyana, surnom du Mouni Vyâsa. I, 2; II, 272, 513. Voyez Crichna-Dwêpâyana.
Dwimîdha, fils d'Hastin. I, 92, 147.
Dwimoûrddhan, Dânava. I, 20.—Trait la terre pour les Asouras. 34.
Dwita, Mouni. I, 513.
Dwitchacra, Dânava. II, 488.
Dwivida, Dêtya tué par Crichna (Vichnou). I, 196. — Singe tué par le même. II, 191.
Dyoumna, fils du 9ᵉ Manou. I, 41.
Dyoumna, fils du 10ᵉ Manou. I, 41.
Dyouti, fils du 4ᵉ Manou. I, 38.
Dyouti, Saptarchi du 12ᵉ Manou. I, 42.
Dyouti, la Lumière personnifiée. II, 470.
Dyoutimân, fils du 1ᵉʳ Manou. I, 38.
Dyoutimân, Saptarchi du 9ᵉ Manou. I, 41.

E

Eau (L'), personnifiée. II, 472.
Écâkcha, Asoura. I, 191; II, 488.
Écalavya, fils de Nêchâdi. I, 161, 389, 421, 480, 492.
Écânansâ, nom de Pârvatî. I, 271; II, 174, 217.—Forme de Dourgâ. I, 511. — Honorée des Yâdavas. II, 147.
Écaparnâ, fille de l'Himâlaya. I, 82.
Écapâtalâ, fille de l'Himâlaya. I, 82.
Écasringâ, épouse de Souca. I, 85.
Écatchacra, Asoura. I, 20; II, 415, 488. — Combat Ranâdji. 424, 446.
Écritures (Les saintes), personnifiées. II, 473.
Êkchwâkî, épouse de Pouroudwân. I, 166.
Êla, surnom de Pouroûravas, fils d'Ilâ. I, 55, 115.
Élâ (L'), rivière. I, 508.
Élâpatra, serpent. I, 22, 507; II, 400.
Élavilâ, femme du Pradjâpati Poulastya. II, 206.
Êrâvana ou Êrâvata, éléphant d'Indra et son étendard. II, 35, 136, 420. — Sacré roi des éléphants. I, 25. — Combat Garouda. 39.
Êrâvata, serpent. I, 22. — Trait la terre pour les serpents. 34. — Naît sous la forme du géant Djambha. II, 155.
Èswarya (L'), ses espèces diverses. II, 325.
Éther (L'), personnifié. II, 474.

F

Félicité (La), personnifiée. I, 224.
Fermeté (La), personnifiée. II, 470.
Feu (Le), personnifié. II, 472. — Son éloge. 462, 464. — Forme les astres.

349. — Devient le Brahmadanda. 353. Voyez le mot Agni.

Feux (Les), protecteurs de la ville de Sonitapoura. II, 231. — Attaquent Crichna, et sont vaincus par lui. 232.

Forme (La), personnifiée. II, 472.

Fortune (La), personnifiée (Lakchmî). I, 113.

G

Gada, héros Yâdava, fils de Vasoudéva et de Sounâmnî. I, 163, 393, 496.—Se déguise en comédien. II, 120. — Joue la comédie. 123. — Épouse Tchandravatî. 129.—Combat Vadjranâbha. 136. — Combat pour Brahmadatta. II, 74, 78, 79.

Gada, fils de Crichna et de Vrihatî. II, 158.

Gadhi, fils de Cousica. Est Indra incarné. I, 121.

Gâdhi, fils de Gadhi, et père de Viswâmitra. I, 121, 148.

Gadjascandha, Dânava. II, 408.

Gadjasiras, Dânava. II, 408.

Gadjekchana, Dânava. II, 408.

Gadjodara, Dânava. II, 408.

Gaganamoûrddhan, Dânava. I, 20; II, 410.

Gaganapriya, Asoura. I, 190; II, 488.

Gâlava, Mouni, fils de Viswâmitra et de Sâncriti. I, 123, 148, 513. — Élevé par Trisancou. 62.—Auteur du livre de la Sikchâ. 91.—Saptarchi du 8e Manou. 40.

Gâlavas (Les), descendants de Viswâmitra. I, 123.

Gandakî (La), rivière et déesse. II, 52.

Gandhacâlî, nom de Satyavatî, mère de Vyâsa. I, 94.

Gandhamâdana (Le), mont. II, 187, 303, 372.—Théâtre des pénitences des dieux. 355.

Gandhapoûtanâ, Mâtri. I, 511.

Gândhâra, fils d'Angârasétou. I, 153.

Gândhâra (Le), pays. I, 153, 385, 492; II, 100.

Gândhârî, épouse de Dhritarâchtra. I, 151, 247.—Perd ses cent enfants. II, 154.

Gândhârî, épouse de Crochtou. I, 159, 170.

Gândhârî, épouse de Crichna. Son palais. II, 143.

Gândharvadjâti (La), danse. II, 107.

Gandharvas (Les), musiciens célestes, fils de Casyapa. II, 333.—Enfants d'Arichtâ. I, 22.—Enfants de Mouni. II, 311.— Formés du nez de Brahmâ. 328.—Leur pénitence. 352.—Ville de Gandharvas. II, 461, 501, 504.

Gândinî, épouse de Swaphalca. Son histoire. I, 159, 172.

Gândîva (Le), arc. I, 191.

Gandoûcha, fils de Soûra. I, 160.—Adopte plusieurs enfants. 161.

Ganéswara, génie. I, 513.

Gangâ, déesse du Gange. I, 507; II; 123. — Devient fille de Bhagîratha. I, 71.— Devient fille de Djahnou. 120, 147.— Épouse de Sântanou par suite d'une malédiction de Brahmâ. 151, 244. — Sa naissance. 317, 351. — Se trouve à la cour d'Indra. II, 16.—Et à la cour d'Oumâ. 52. — Ses mortifications. 68.

Gange (Le), triple. II, 398.

Gângî, nom d'Oumâ. II, 217.

Gangâdwâra (Le), Tîrtha. I, 509.

Gangasâgara (Le), Tîrtha. I, 510.

Gangâtîrtha (Le), lieu sacré. I, 509.

Gangodbhéda (Le), Tîrtha. I, 510.

Gardabhâkcha, fils de Bali le Dêtya. I, 19.

Garga, fils de Vitatha. I, 145.

Gârgya, Mouni. I, 513; II, 247, 480. — Punit Djanamédjaya. I, 135. — Père de Câlayavana, et petit-fils de Sisirâyana. 163, 462, 467. — Sa pénitence. 482. Voyez Brahmagârgya.

Gârgya (Le), bois. II, 141.

Garichtha, Asoura. I, 191. Peut-être Gavichtha.

Garouda, fils de Casyapa et de Vinatâ. I, 22; II, 311, 333, 376. — Sacré roi des oiseaux. I, 25; II, 378. — Monture de Vichnou; sa description. I, 208. — Frappé par Câlanémi. 226. — Rapporte le diadème de Vichnou. 417. — Visite le pays de Cousasthalî. 470. — Rend compte de son voyage. 477. — Porte Crichna à Prâgdjyoticha. 520. — Et au Dévaloca. 528. — Chargé du Pâridjâta. II, 35. — Frappe le Mouni Pravara. 38. — Combat Êrâvata. 39. — Enchaîné par Nicoumbha. 79. — Honoré et remercié par les dieux. 147. — Transporte Crichna à Sonitapoura. 229. — Éteint les feux protecteurs de la ville. 231. — Combat Mayoûra. 253. — Combat l'armée de Varouna. 261. — Ennemi des serpents, met en fuite ceux qui gardaient Bali. 493. — Sa pénitence. 359. — Son palais construit sur le Kêlâsa. 401.

Garouda, fils de Crichna. II, 158.

Gâtrabinda, fils de Crichna et de Lakchmanâ. II, 158.

Gâtragoupta, fils de Crichna et de Lakchmanâ. II, 158.

Gâtravân, fils de Crichna et de Lakchmanâ. II, 158.

Gâtravatî, fille de Crichna et de Lakchmanâ. II, 158.

Gavéchin, fils de Tchitraca. I, 160, 173. — Combat Sisoupâla. 496.

Gavechthin, Dânava. I, 20.

Gavichtha, Asoura. II, 392, 409, 488. Voyez Garichtha.

Gaya, fils de Havirdhâna. I, 10.

Gaya, fils du 9e Manou. I, 41.

Gaya, fils de Soudyoumna. I, 54.

Gaya, fils d'Oûrou. I, 9.

Gaya ou Nala II, 68e roi d'Ayodhyâ. I, 72.

Gaya, fils de Vitatha. I, 145.

Gayâpourî, ville. I, 54.

Gâyatrî, nom de Pârwatî. II, 174. — Fille de Brahmâ et mère des Vèdes. 309. — Épouse Brahmâ. 319. — Produit les Vèdes. *Ibid.*

Ghantâbha, Asoura. II, 392.

Ghantâcarna, génie. I, 513.

Ghantodara, Asoura. II, 392.

Gharma, fils d'Anou. I, 153.

Ghasa, génie. I, 513.

Ghasmara, cerf. I, 102.

Ghocha, fils de Dharma et de Lambhâ. I, 16. — Fils de Manou. II, 377.

Ghrita, fils de Gharma. I, 153.

Ghritadhârâ (La), rivière. II, 372.

Ghritâsthalâ, Apsarâ. II, 376.

Ghritâtchî, Apsarâ. II, 17, 376, 392. — Épouse de Rôdrâswa. I, 139.

Giricâ, épouse de Vasou. I, 150.

Girivara (Le), montagne. I, 397.

Girivradja, établissement de Vasou. I, 494.

Gloire (La), personnifiée (Kîrtti). I, 113; II, 470. — Enfant de Câma (Yasas). 377.

Gô, épouse d'Yati. I, 136.

Gô, vierge des Pitris. I, 85.

Gobhânou, fils de Vasou. I, 152.

Gobrâhmana (Le). Ce que c'est. I, 256.

Gocarna, lieu consacré à Siva. II, 109.

GODANTA, Dânava. II, 408.
GODÂVARÎ (La), rivière et déesse. I, 508; II, 52, 400.
GOKCHOURA, Dânava. II, 408.
GOLA, fils d'Âcrîda. I, 153.
GOLOCA, monde mystique. I, 318.
GOMANTA (Le), montagne. I, 409, 411.— Djarâsandha y met le feu. 422.—Y est défait. 428, 466.
GOMATÎ (La), rivière. I, 130, 146, 508; II, 401.
GOMÂYOU, Gandharva. II, 481.
GONANDÂ, forme de Dourgâ. I, 511.
GONARDA, roi de Casmîra. I, 386, 420.
GOPÂLA, génie. I, 512.
GOPATI, tué par Crichna. II, 154.
GOPÎS (Les), bergères. Jeux de Crichna avec elles. I, 322.
GÔRA, fils de Souca. I, 85.
GÔRAMOUKHA, Mouni. I, 414.
GÔRÎ, nom de Pârwatî. II, 346.
GÔRÎ, nom d'une terre spirituelle. II, 346.
GÔRÎ, épouse de Prasénadjit, changée en rivière. I, 61.
GÔRÎ, fille de Matinâra, mère de Mândhâtri. I, 144.
GÔTAMA, Saptarchi du 7ᵉ Manou. I, 39.
GÔTAMA, Mouni. I, 513.—Fils et compagnon de Brahmâ. II, 309, 472.—Son ermitage est devenu un Tîrtha. I, 509. —Saptarchi du 8ᵉ Manou. 40.
GÔTAMAS (Les), nom de famille. I, 149.
GÔTAMÎ, surnom d'Oumâ. II, 216.
GÔTAMÎ, surnom de Cripî. I, 149.
GOTCHAPÂLÂ, fille de Rôdrâswa. I, 139.
GOVARDDHANA (Le), montagne. I, 256, 283; II, 21. — Soulevé par Crichna pour abriter les vaches. I, 313; II, 99, 151, 227.
GOVINDA, nom de Crichna. I, 319; II, 228.
GOVRADJA, Dânava. II, 408.
GOUHA, nom de Câritkéya. II, 233.
GOUHYACAS (Les), enfants de Sourabhi. II, 311, 366, 378.
GOUNACA, marchand de parfums. Son histoire. I, 351.
GOUNAVÂN, fils de Gounavatî et de Sâmba. II, 134. — Devient roi. 139.
GOUNAVATÎ, fille de Sounâbha. II, 128.— Épouse Sâmba. 129.—Son fils devient roi. 139.
GOÛT (Le), personnifié. II, 472.
GRAHA, génie. I, 513.
GRÂHACA, génie. I, 513.
GRAHAS (Les), enfants de Sinhicâ. II, 311. — Classe de mauvais génies. 378.— Maladies; leur portrait. I, 512.
GRÂMANÎ, génie. I, 512.
GRÂVAN (Le), prêtre. II, 277.
GRIDHRÎ, fille de Casyapa. I, 21.
GRIGHRAMODJA, fils de Swaphalca. I, 160, 172.
GRINDJIMA, fils de Soûra. I, 160. — Ses enfants. 162.
GRITSAMADA, fils de Sounahotra. I, 128.
GRITSAMATI, fils de Souhotra. I, 145.

H

HÂHÂ, Gandharva. II, 17, 162, 481.
HAINE (La), personnifiée. II, 473.
HALLÎSACA (Le), nom d'une danse. II, 106.
HANSA, nom de Vichnou. II, 477.
HANSA, Gandharva. II, 481.
HANSA, Dânava tué par Crichna. II, 154.
HANSACOÛTA (Le), colline du Mérou. II, 144.
HARA, surnom de Siva. II, 34, 242 *et pass.* — Hara crée Djwara. 237.

Hara, Roudra. I, 17; II, 310.
Hara, Dânava. I, 20, 190; II, 408, 488.
Harcha (Le Plaisir), enfant de Câma. II, 377.
Hari, nom de Vichnou. I, 3, 198 *et pass.* — Produit par Roudra. II, 34. Voyez Nârâyana et Vichnou.
Hari, Mârouta. Combat Asiloman. II, 424, 442.
Hari, Dânava. I, 190; II, 488.
Hari, fils de Parâdjit. I, 165.
Hâridraca, serpent. I, 507.
Harihara. Quelle est cette forme. II, 243. — Hymne à Harihara. 245.
Harilotchana, génie. I, 513.
Harismasrou, génie. I, 513.
Harismasrou, Mouni. I, 513.
Haristchandra, 27e roi d'Ayodhyâ. I, 65. —Célèbre un Aswamédha. II, 275.
Harita, 30e roi d'Ayodhyâ. I, 66.
Harita, fils d'Yadou. I, 400.—Habite Ratnadwîpa. 403.
Harita, fils de Viswâmitra. I, 123.
Harivansa (Le). Excellence de ce livre. II, 506.
Haryanga, fils de Tchampa. I, 142.
Haryaswa, 13e roi d'Ayodhyâ, fils de Dridhâswa. I, 61.
Haryaswa, descendant d'Ikchwâcou, exilé par son frère. I, 396. — Se forme le royaume d'Ânartta. 398.
Haryaswas (Les), enfants de Dakcha. Leur histoire, I, 14.
Hayagrîva, général de Naraca. I, 519. — Tué par Crichna. 523; II, 191.
Hayasiras, fille de Vrichaparwan. I, 20.
Hayasiras (Le), arme. II, 395.
Hêhaya, petit-fils d'Yadou. I, 153.
Hêhayas (Les), nom de famille. I, 157, 158.
Hêhayas (Les), peuple. I, 66, 67, 68.
Haryaswata, fils de Criti. I, 127.
Hastibhadra, serpent. I, 507.
Hastin, fondateur d'Hastinâpoura. I, 92.
Hastinâpoura, fondé par Hastin. I, 92. — Penché sur le Gange. 516. — Capitale de Djanamédjaya. II, 285.
Havana, Roudra. II, 481.
Havichmân, fils de Poulaha, et Saptarchi du 10e Manou. I, 41.
Havichmân, fils de Casyapa, et Saptarchi du 11e Mânou. I, 42.
Havichmân, fils de Bhrigou, et Saptarchi du 11e Manou. I, 42.
Havichtha, Dânava. II, 488.
Havirdha, fils du 2e Manou. I, 38.
Havirdhâna, fils d'Antardhâna. I, 10.
Havis, Marout. II, 311.
Havya, fils du 1er Manou. I, 38.
Havyapa, Saptarchi du 13e Manou. I, 42.
Haya, fils de Sahasrada. I, 153.
Hayagrîva, Dânava. I, 20, 190, 202, 220; II, 411, 429, 488.—Combat Poûchan. 424, 435. — Renaît sous le nom de Késin. I, 253.
Hémâ, Apsarâ. II, 17, 106.
Hémâbha (L'), palais de Roukminî. II, 143.
Hémacoûta (L'), mont. I, 506; II, 416.
Hémadattâ, Apsarâ. II, 17.
Hémagarbha (L'), mont. II, 402.
Hémavatî, fille d'Acrisâswa. I, 61.
Himagarbha, cygne. I, 103.
Himâlaya (L'), mont. II, 303, 345, 372. — Déclaré veau des montagnes. I, 35. — Séjour d'Hiranyacasipou. II, 388. — Son épouse et ses filles. I, 82.
Himavân (L'), le même que l'Himâlaya. I, 506. — Sacré roi des montagnes. 25.
Hinsa, Brahmane. I, 100.
Hiranyacasipou, fils de Casyapa et de Danou. I, 20.
Hiranyacasipou, fils de Casyapa et de Diti.

Ses nfants. I, 19; II, 375, 407. — Prince royal des Dêtyas. 378. — Obtient la faveur de Brahmâ. I, 188; II, 386. — Sa tyrannie. I, 189, 388. — Les dieux implorent Vichnou contre lui. *Ibid.* — Description de son palais. *Ibid.* — Veut faire arrêter l'homme-lion. II, 394. — Ses armes. *Ibid.* — Arme formée avec le feu Ôrva. I, 214. — Prodiges qui annoncent sa perte. II, 398. — Consulte Soucra. 399. — Sa mort. I, 443; II, 26, 358, 403.

Hiranyagarbha, étymologie de ce mot. I, 5. — Nom de Brahmâ, créé par Vichnou. II, 373. — Produit les Vyâhritis et la Sâvitrî. 374. — Forme les Vèdes. *Ibid.* — Continue la création. *Ibid.* — Père des Soûdras. I, 86. — Assiste au sacrifice de Soma. 113.

Hiranyagarbha, Mouni. Ses enfants. II, 480.

Hiranyadâ (L'), rivière. I, 507.

Hiranyâkcha, fils de Casyapa et de Diti. I, 19, 443; II, 375, 407. — Ses enfants. I, 20; II, 26. — Sacré roi des Dêtyas. 378. — Fait la guerre aux dieux. 380. — Tué par Vichnou. 383, 492.

Hiranyâkcha, fils de Viswâmitra. I, 123, 148.

Hiranyâkchas (Les), descendants de cet Hiranyâkcha. I, 123.

Hiranyanâbha, Mouni. I, 93.

Hiranyapoura, ville des Dêtyas. I, 20.

Hiranyaroman, Mouni. II, 481.

Hiranyaroman, Saptarchi du 5e Manou. I, 39.

Hiranyaroman, gardien du nord. I, 26.

Hotri (Le), prêtre. I, 113; II, 297.

Hoûhoû, Gandharva. II, 17, 162, 481.

Hoûmcara, compagnon de Vichnou. II, 492. Voyez Oumcâra.

Hounda, Dânava. I, 20; II, 488.

Hrâda, fils d'Hiranyacasipou. I, 19; II, 375, 407.

Hrada, fils de Hrâda. I, 19.

Hrî, la Pudeur, déesse. I, 506; II, 53, 470.

Hrichîkésa, nom de Vichnou. I, 3; II, 477 *et pass.*

Hridaya, nom d'un cheval. I, 174.

Hridayodvarttana, génie. II, 513.

Hridica, fils du prince Swayambhodja. I, 169.

I

Icha, fils du 3e Manou. I, 38.

Idâ, l'Éloquence personnifiée. II, 470.

Ikchoumatî (L'), rivière. I, 508; II, 401.

Ikchwâcou, fils du 7e Manou, premier roi de la dynastie solaire. I, 39, 52. — Exile son fils. 58.

Ilâ, fille du Manou Vêvaswata. Sa naissance. I, 53. — Elle épouse Boudha. 54, 115. — Devient homme sous le nom de Soudyoumna. *Ibid.*

Ilâ, épouse de Tansou, fille de Médhâtithi. I, 144.

Ilâ, nom d'Oumâ. II, 217.

Ilwala, Dânava. I, 20. — Fils de Vipratchitti. 21.

Indra, autrement dit Sacra, Âditya. I, 18, 51; II, 311, 375, 407, 481. — Déclaré veau des Dévas. I, 34. — Roi des trois mondes et des Âdityas. II, 377. — Reconnu roi des dieux. 358. — Dépossédé pendant un temps par Radji. I, 125. — Devient fils de Cousica, et est nommé Côsica. I, 120; II, 377. — Son arme. 354. — Chef de l'armée des dieux. I, 204. —

Son char. *Ibid.* II, 354.—Description de son palais. 17.—Pénètre dans le sein de Diti, et coupe son fruit en quarante-neuf parties. I, 23.—Coupe les ailes des montagnes. II, 385.—Sa colère contre Crichna. I, 312.—Suscite un orage de sept jours. *Ibid.*—Donne à Crichna les noms de Govinda et d'Oupendra. 319.—Fait le sacre de Crichna. 320.—Demande son secours contre Naraca. 520.—Reçoit Crichna au Dévaloca. 528.—Lui refuse le Pâridjâta. II, 19.—Consulte Vrihaspati. 28.—Son combat avec Crichna. 36.—Se réconcilie avec lui. 46.—Menacé par Vadjranâbha, s'adresse à Crichna. 114.—Met les cygnes (hansas) dans son parti. 116.—Contemple le combat. 136.—Entre dans Vadjrapoura. 139.—Célèbre l'origine de Pradyoumna. 163.—Sa pénitence. 350.—Trouble le sacrifice de Djanamédjaya, et provoque sa colère. 286.—Secourt Vichnou dans un combat. 22.—Puni pour avoir manqué à la femme d'un Maharchi. 28.—Se défend contre Hiranyâkcha. 381.—Fait la guerre à Bali. 419.—Sa description. *Ibid.*—Combat Bali. 425.—Se retire devant lui. 468.—A recours à Aditi. 471.—Reçoit de Vichnou la terre en partage. 489.—Indra est Vichnou. I, 198, II, 405.

Indracoûta (L'), montagne. II, 187.

Indradjit, Dânava. I, 20.

Indradyoumna. Tué par Crichna. II, 154.

Indradyoumna (L'), lac. II, 144.

Indrânî, nom de Satchî, épouse d'Indra. I, 495; II, 13.—Ses mortifications. 68.—Nom de Dourgâ. I, 267; II, 219.

Indrasénâ, mère de Bhadryaswa. I, 149.

Indratâpana, Dânava. II, 488.—Fils de Bali. I, 19, 191.

Irâ, une des épouses de Casyapa. I, 18, 22; II, 375.

Irâvatî (L'), rivière. I, 507; II, 154.

Îsa, nom de Dieu. II, 292.—Nom de Siva. II, 42.

Îsâna, Sâdhya. II, 310.

Îswara, Roudra. II, 34, 481.—Nom de Vichnou. I, 197; II, 25.—Nom de Siva. 42.

J

Joie (La), personnifiée. II, 473.

Jour (Le), personnifié. II, 473.

Jour (Le) de Brahmâ. I, 47; II, 293.

Justice (La), personnifiée. I, 224.

K

Kchamâ, la Constance personnifiée. II, 470.

Kchanas (Les), divisions du temps personnifiées. II, 473.

Kchânta, chasseur. I, 101.

Kchânta, oie. I, 103.

Kchara, chef Dêtya. I, 202, 220.

Kchârapâla, Mouni. I, 513.

Kchatradharma, fils de Sancriti. I, 127.

Kchatradharman, prince ennemi de Crichna. I, 389, 421.

Kchatravriddha, nom de Vriddhasarman. I, 127.

Kchatravriddhi, fils du 13e Manou. I, 42.

Kchatrayouga (Le), âge. II, 329.

Kchatriyâ, nom de Dourgâ. I, 267.

Kchéma, fils du 11e Manou. I, 42.

Kchémâ, Apsarâ. I, 513.

Kchémaca, prince Râkchasa. Occupe Bârânasî. I, 130, 134, 146.

Kchémaca, génie. I, 513.

Kchémadhanwan, surnom de Poundarîca. I, 72.

Kchémya, fils d'Ougrâyoudha. I, 94.

Kchémya, fils de Sounîtha, roi de Câsi. I, 134, 146.

Kchéthadjna (Le), l'âme. II, 291.

Kchipra, fils de Crichna et de Soutasomâ. II, 158.

Kchîragarbha, cygne. I, 103.

Kchîroda, la mer de lait. II, 401.

Kékaya, prince ennemi de Crichna. I, 389.

Kékéya, fils de Sivi. I, 141.

Kékéyas (Les), peuple. I, 141.

Kêlâsa (Le), montagne. I, 506; II, 187, 303, 345, 372, 402.—Séjour d'Oumâ. 218.

Kérala, fils d'Âcrîda. I, 153.

Kérala (Le), pays. I, 421.

Kéralas (Les), peuple. I, 68, 153; II, 401.

Késava, nom de Crichna. Origine de ce mot. I, 341.

Kési, Dânava. II, 488. — Fils de Sambara. II, 168.—Dânava tué par Crichna. I, 196, 444, 448.

Kêsica, fils de Vidarbha. I, 165, 493. — Fils d'Âhlâdi. I, 166.—Prince quelquefois ennemi de Crichna. I, 385, 391, 393, 421.—Reçoit ce héros. 441.—Lui donne son royaume. 450. — Invite les princes au sacre de Crichna. 452. — Poursuit Crichna enlevant Roukminî. 498. — Vient à la noce d'Anirouddha. 504.

Késin, Dânava. I, 20. — Chef Dânava. II, 416, 427.—Combat Couvéra. 424, 449.

Késin, frère de Cansa, dans une autre existence Hayagrîva. I, 253. — Changé en cheval, est tué par Crichna. I, 338; II, 151, 227, 229.

Késinî, femme de Sagara. I, 70.

Késinî, mère de Djahnou. I, 120, 147.

Kêtabha, Dêtya. Sa naissance. II, 305. — Insulte Brahmâ. *Ibid.* — Tué par Vichnou. I, 185, 225, 240; II, 307, 492.

Kêtavya, prince ennemi de Crichna. I, 389, 421.

Kétou, Dânava. Nœud descendant personnifié. I, 20. Voyez Dhoûmakétou.

Kétoumâla (Le), pays de l'ouest. II, 88, 119, 120.

Kétoumâlin, général de Sambara. II, 165. — Sa mort. 167.

Kétoumân, Dânava. I, 190; II, 408, 410, 488.

Kétoumân, gardien de l'occident. I, 26.

Kétoumân, fils de Dhanwantari. I, 130, 145.

Kétoumân, fils de Kchémya, roi de Câsi. I, 134, 146.

Kétoumân (Le), palais de Sounandâ. II, 143.

Kétouvîrya, Dânava. I, 20.

Khalâ, fille de Rôdrâswa. I, 139.

Khândava (Le), bois brûlé par Ardjouna. II, 21, 191.

Khandasakti, Dânava. II, 409.

Khara, Roudra. II, 310.

Khara, Dânava. Devient Dhénouca. I, 253.

Khasâ, épouse de Casyapa. I, 18, 22; II, 309, 311, 375. — Ses enfants. 311.

Khasas (Les), peuple. I, 67, 68, 483; II, 178.

Khasoumân, Asoura. I, 191.

Khatwânga (Le), bois. I, 331.

Khatwânga (Le), arme de Siva. II, 246.

Khatwânga, surnom du roi Dilîpa Ier. I, 71.

Khatwângî (La), rivière. I, 409.

Kichkindhas (Les), peuple. I, 68.

Kimpouroucha, prince montagnard. I, 388, 420.

Kimpouroughas (Les), génies. 387.
Kinnaras (Les), génies. Formés des pieds de Brahmâ. II, 328.—Fils de Casyapa. 333. —Leur pénitence. 352.
Kiratî, nom d'Oumâ. II, 218.
Kîrtimân, fils de Dhrouva. I, 8.
Kîrtti, épouse de Dharma. II, 309, 375.—Déesse, la Gloire personnifiée. 53, 470.
Kisora, chef Dêtya. I, 203, 220.—Renaît sous le nom de Mouchtica. 253.
Khyatî, déesse, la Renommée personnifiée. II, 53.

L

Ladjdjâ, la Modestie personnifiée. II, 470. —Épouse de Dharma. 375.
Lakchmana, frère de Râmatchandra. I, 194, II, 122.
Lakchmanâ, femme de Crichna. I, 500; II, 15.— Son palais. 143.— Ses enfants. 158.
Lakchmanâ, Apsarâ. II, 376, 481.
Lakchmî, épouse de Vichnou. I, 495; II, 131, 365.—La Fortune personnifiée. I, 113, 506.—Bénit Bali. II, 469.—Nom de Dourgâ. I, 265.—Épouse de Dharma. II, 309, 375.—Mère du dieu Câma. 310, 377.
Lakchmîvân (Le), montagne, branche du Rêvata. II, 141, 402.
Lamba, chef Dêtya. I, 203, 220.—Renaît sous le nom de Pralamba. 253.
Lambâ, nom d'Oumâ; sauve son fils Cârtikéya. II, 249.— Intercède pour Bâna. 254.
Lambhâ, femme de Dharma. I, 15.—Épouse de Manou. II, 375.—Son fils. 377.
Lancâ, royaume de Râvana. I, 156.
Lavana, Dânava, fils de Madhou; défie Râma. I, 251.—Tué par Satroughna. 252. —Tué par Râma. 194.—Frère de Madhoumatî. 397.
Lavas (Les), divisions du temps personnifiées. II, 473.
Lékhas (Les), dieux du 6ᵉ Manwantara. I, 39.
Livres (Les) sacrés personnifiés. II, 473.
Lôhi, fils d'Achtaca. I, 124, 148.
Lôhita (Le), lac. II, 190.
Lohitacoûta (Le), montagne. II, 154.
Lôhityâ, forme de Dourgâ. I, 511.
Lohitya (Le), fleuve. II, 401.—Mer. *Ibid.*
Lohityas (Les), descendants de Viswâmitra. I, 123, 148.
Lomapâda, surnommé Dasaratha, roi d'Anga. I, 142; II, 122.
Lomapâda, fils de Vidarbha. I, 166.
Lomasa, Mouni. I, 513.
Lomavétâla, génie. I, 513.
Lopâmoudrâ, femme d'Agastya. I, 134, 146; II, 52.
Lotus (Le) créé par Hari. II, 303.—Ce qu'il est. *Ibid.*
Lountanadî (La), rivière. I, 509.
Lumière (La), personnifiée. I, 113; II, 470.
Lune (La nouvelle), personnifiée (Couhoû). I, 113.

M

Mada, Dânava. I, 20, 191; II, 488.
Madgou, fils de Swaphalca. I, 160, 172.
Madgouras (Les), peuple pêcheur. I, 402.
Mâdhava, fils du 3ᵉ Manou. I, 38.
Mâdhava, fils d'Yadou. I, 400.
Mâdhavas (Les), issus de Madhou. I, 158.

Madhou, Dêtya. I, 251.—Sa naissance, II, 305.—Trait la terre pour les Asouras. I, 35.—Enchaîne Indra. II, 340.—Amolli par les chants des Gandharvas. 341.—Insulte Brahmâ. 305.—Combat Vichnou. 341. — Foulé aux pieds par Vichnou changé en cheval. 344. — Sa mort. I, 183, 225, 240; II, 307, 492.—Sa moelle couvre la terre. 344.
Madhou, Dêtya, père de Lavana et de Madhoumatî. I, 194, 396.
Madhou, fils du 3e Manou. I, 38.
Madhou, fils de Vricha. I, 157.
Madhou, fils de Dévakchatra. I, 166.
Madhoudhârâ (La), rivière. II, 372.
Madhoumatî, fille de Madhou, épouse de Haryaswa. I, 396.
Madhoumatî (La), rivière. I, 509.
Madhoupriya, Asoura. I, 191.
Madhous (Les), nom d'une famille. I, 166.
Madhoutchhanda, fils de Viswâmitra. I, 123.
Madhouvana (Le), bois. I, 198, 251. — Demeure de Lavana. I, 396.
Madirâ, épouse de Vasoudéva. I, 162.
Madirâ, nom d'Oumâ. II, 217.
Madjdjana, génie. I, 513.
Madra (Le), pays. I, 385, 388, 392, 420. —Un roi de Madra beau-père de Crichna. 500; II, 157.
Madrâ, fils de Rôdrâswa. I, 139.
Madraca, fils de Sivi, I, 141.
Madracas (Les), peuple. I, 141.
Madras (Les), peuple. I, 68.
Mâdrî, femme de Pândou, mère de deux Pândavas. I, 246, 322.
Mâdrî, épouse de Crochtou. I, 159, 170.
Madyapa, Dânava. I, 409.
Mâgadha, Saptarchi du 14e Manou. I, 42.
Mâgadha, panégyriste. Sa naissance. I, 30.
Magadha (Le), royaume. I, 384, 389.
Mâgadhas (Les), peuple. II, 401.
Maghâ, épouse de Soma. II, 52, 69.
Maghavan, nom d'Indra. I, 24.
Maghavan, Dânava. I, 20.
Magie (La) de Vichnou (Mâyâ). I, 234.
Mahâbhârata (Le). Vertus de ce poëme. II, 495.
Mahâcâla, officier de Siva. I, 512.—Bâna devient Mahâcâla. II, 257.—Chef des Câlakéyas. 378.
Mahâcapi, roi de Crôntchapoura. I, 409.
Mahâcarna, serpent. I, 22.
Mahâcoûrmma, prince ennemi de Crichna. I, 461.
Mahâdéva, nom de Siva. II, 41 *et pass.* — Roi des génies. II, 378.
Mahâdévî, nom de Pârwatî. II, 173.
Mahâdjihwa, Asoura. I, 190.
Mahâdhwani, Dânava. II, 488.
Mahâgarbha, Dânava. II, 488.
Mahâgiri, Dânava. I, 20.
Mahâhanou, Dânava. I, 408.
Mahâmanas, fils de Mahâsâla. I, 140.
Mahân, enfant de Sârwabhôma. I, 93.
Mahânâbha, fils d'Hiranyâkcha. I, 20. — Dânava. *Ibid.*
Mahânadî (La), rivière. I, 508.
Mahânila, serpent. I, 22.
Mahâpadma, Dânava. II, 408.
Mahâpadma, serpent. I, 22; II, 400.
Mahâpârswa, Asoura. II, 392.
Mahâravas, Asoura. II, 392.
Mahâsâla, fils de Djanamédjaya. I, 140.
Mahâsoura, Dânava. I, 20.
Mahâsrouti, Gandharva. II, 481.
Mahâswana, Asoura. I, 190.
Mahat (Le), autrement le Pôroucha. II, 315.
Mahâtchacra, Dânava. II, 488.
Mahâyouga (Le), division du temps. I, 45.
Mahendra, nom d'Indra. I, 320.
Mahendra (Le), montagne. II, 371.—Retraite de Parasourâma. I, 193, 407.

Mahéswara, nom de Siva. II, 42.
Mahî (La), rivière. I, 508; II, 401.
Mahicha, Sâdhya. II, 310.
Mahicha, Asoura tué par Dévî. II, 174, 219.
Mahichas (Les), peuple. I, 68.
Mahichmân, fils de Sâhandja. I, 153.
Mâhichmatî, ville fondée par Mahichmân. I, 153.—Et par Moutchoucounda. 402.
Mahimnâra, fils de Sénadjit. I, 92.
Mahîrana, Viswadéva. II, 311.
Mahodaya, capitale d'un royaume ancien. II, 359.
Maladâ, fille de Rôdrâswa. I, 139.
Mâlava (Le), pays et peuple. I, 388, 420, 421; II, 75, 80.
Mâlavas (Les), peuple. II, 401.
Malaya (Le), mont. II, 371, 401, 506. — Séjour d'Oumâ. 218.
Mâlinî, nom de la ville de Tchampâ. I, 142.
Mâlinî, épouse de Swétacarna. II, 270. — Se retire dans la forêt. 271.
Mallas (Les), peuple. II, 401.
Mânasa, nom donné aux premiers Pradjâpatis. I, 6; II, 47, 336, 374.
Mânasa (Le), lac. I, 88, 105; II, 131, 402.
Mânasas (Les mondes). I, 86.
Manasyou, 10e roi de la dynastie lunaire. I, 139.
Mândakinî (La), rivière près de Dwâravatî. II, 141.
Mandara (Le), montagne. I, 156, 506; II, 303, 345, 372. — Habité par Siva. II, 90.—Sa description. *Ibid.*—Séjour d'Oumâ. 218. — Planté d'un bois de Pâridjâtas. 14. — Sert de ribot pour baratter la mer. 355.—Essieu du char de Vichnou. I, 200.
Mandâra, nom du Pâridjâta. II, 13.
Mândhâtri, 19e roi d'Ayodhyâ. I, 61 et 144.
Mani, serpent. I, 22.
Manimatî, ville. I, 21.
Maninâga, serpent. I, 507.
Maniparwata (Le), palais de Naraca. I, 518, 526.—Transporté à Dwâravatî. II, 146.
Manivâhana, surnom de Cansa, fils de Vasou. I, 151.
Manodjava, fils du Vasou Anila. I, 16.
Manoharâ, femme de Dhara. I, 16.
Manovatî, Apsarâ. II, 376.
Manovatî, femme Yâdava, joue la comédie. II, 124.
Manou, chef d'une période de temps. I, 7. —Pradjâpati créé par Hiranyagarbha. II, 374. — Ses enfants, comme Pradjâpati. 376.—Reçoit la terre de Casyapa. I, 242. —Détails sur les Manous; leurs noms, leurs règnes. 37 et suiv.—Âditya. II, 311.
Mânsabhakcha, Dânava. II, 408.
Mânsapa, Dânava. II, 408.
Manwantara. Détails sur cette division du temps. I, 37, 43 et suiv.; II, 293.
Mârcandéya ou Mârcândéya, Mouni, petit-fils de Bhrigou. I, 513.—Fils d'Angiras. II, 299.—Entre dans le ventre de Hari. 297, 492. — Voit ce dieu sous la forme d'un enfant. 298.—Instruit Bhîchma sur la nature des Pitris. I, 77. — Explique la forme de Harihara. II, 243. On dit aussi Mârcanda.
Mârichâ, femme des Pratchétas. I, 10.
Mârîtcha, fils de Sounda. I, 21. — Détya tué par Râma. 193.
Marîtchi, Pradjâpati. I, 6, 506; II, 309, 374, 426, 472, 480.—Père de Casyapa. 309.—Saptarchi du 1er Manou. I, 38.
Marîtchi, Dânava. I, 20.
Marîtchi, Apsarâ. II, 481.
Marîtchigarbhas (Les mondes). I, 85.
Marou, 77e roi d'Ayodhyâ. I, 72.
Maroudwâns (Les), fils de Manou et de Maroudvatî. II, 376.
Marout, Sâdhya. II, 310.

MÂROUTA, dieu des vents. Apporte à Dwâravatî la salle d'assemblée des dieux. I, 491. — Espèce de vent. II, 424.
MÂROUTÂSANA, Dânava. II, 409.
MAROUTTA, fils d'Avikchita. I, 152.
MAROUTTA, fils de Carandhama. I, 152.
MAROUTTA, fils de Sinéyou. I, 164.
MAROUTS (Les), enfants de Maroutwatî et de Dharma. I, 15; II, 311. — Enfants de Diti; leur naissance. I, 23. — Dieux du 7e Manwantara. 39. — Fils de Casyapa. II, 333. — Leur description. 423. — Leur pénitence. 352. — Présents à la cour de Brahmâ. 473, 481. — Les Marouts sont Crichna. 268. Voyez VÂYOU.
MAROUTWATÎ ou MAROUDVATÎ, femme de Dharma. I, 15; II, 311. — Épouse Manou. 375. — Ses enfants. 311, 376.
MARTÂNDA, nom du soleil. I, 48.
MÂRTICÂVATAS (Les), famille de princes. I, 168.
MATA, fils de Sambara. II, 162.
MÂTALI, cocher d'Indra. II, 136, 420.
MATANGA, Dânava. II, 418.
MÂTHARA, Mouni. I, 513.
MATHOURÂ, ville. Sa fondation. I, 252. — Sa description. 253. — Construite par Satroughna. 403. — Prise par Bhîma. *Ibid.* — Assiégée par Djarâsandha. 386. — Quittée par les Yâdavas. 164, 480.
MATI, déesse, la Sagesse personnifiée. II, 53, 470. — Épouse de Dharma. II, 375.
MATIMÂN, fils de Souratha. I, 151.
MATINÂRA, 18e roi de la dynastie lunaire. I, 143.
MÂTOULA, prince ennemi de Crichna. II, 80.
MÂTRIS (Les). I, 25, 511.
MÂTRIVARTTIN, chasseur. I, 101.
MATSYA, fils de Vasou. I, 151.
MÂTSYA, tué par Crichna. II, 154.
MAYA, Dânava. I, 20. — Chef Dêtya et ingénieur des Dêtyas. I, 201; II, 411, 426. — Description de son char. I, 201. — Combat Soma et Varouna. 217. — Change son fils Crôntcha en montagne. *Ibid.* — Vaincu par Vâyou et Agni. 218. — Combat Viswacarman. II, 424, 431. — Combat Agni. 464. — Devenu gardien du monde. 469. — Maya s'incarne. I, 244. — Vaincu par Crichna. II, 154.
MÂYÂ, déesse (Magie). I, 495; II, 160. — Nom d'Oumâ. 216.
MÂYÂVATÎ, épouse de Sambara, chargée de Pradyoumna. II, 160. — Reconnaît celui-ci pour son époux. *Ibid.* — Autrefois Rati. 163.
MAYOÛRA, le paon de Cârtikéya. Combat contre Garouda. II, 253.
MÉCÂLA (Le), mont. II, 400.
MÉCÂLAS (Les), peuple. II, 283.
MÉDINÎ, nom de la terre. I, 36. — Pour quelle raison. 241; II, 344.
MÉDHÂ, la Réflexion personnifiée. I, 506; II, 53, 470. — Épouse de Dharma. 375.
MÉDHA, fils du Ier Manou. I, 38.
MÉDHÂTITHI, fils du Ier Manou. I, 38.
MÉDHÂTITHI, Saptarchi du 7e Manou. I, 41.
MÉDHÂTITHI, Mouni, fils de Canwa. I, 144, 513.
MÉGHA (Le), mont. II, 402.
MÉGHAGIRI (Le), mont. II, 402.
MÉGHANÂDA, Dânava. II, 408, 410.
MÉGHAPOUCHPA, cheval de Crichna. II, 186.
MÉGHASAKHA (Le), mont. II, 402.
MÉGHAVÂSAS, Asoura. II, 392.
MÉNÂ, mère de Pârwatî, épouse de l'Himâlaya. I, 82. — Fait des reproches à sa fille sur son amour pour Siva. 131.
MÊNÂCA (Le), mont. I, 506; II, 316, 371. — Fils de Ménâ. 82. — Échappe seul à la foudre d'Indra. II, 385.
MÊNÂCA, Dânava. II, 408.

Ménacâ, épouse de Bhadryaswa. I, 149.
Ménacâ, Apsarâ. II, 106, 175, 376, 481.
Mênda, Dânava tué par Crichna. I, 196.— Singe tué par Crichna (Vichnou). II, 191.
Mérou (Le), montagne. I, 506; II, 187, 303, 402 *et pass.* — Lieu d'assemblée des dieux. I, 239.—Sa naissance. II, 316. —Séjour de Pouroucha. *Ibid.* — Sa description. *Ibid.* 345. — Mérou spirituel. 346.—Création du Mérou. 370.—Trait le lait de la terre pour les montagnes. I, 35.—Timon du char de Vichnou. 200.
Mérou (Le), palais de Gândhârî. II, 143.
Mérouprabha (Le), bois. II, 141.
Mérou-sâvarna, nom de cinq Manous. I, 38, 41 et suiv.
Mètres (Les), personnifiés (Pâdas). II, 473.
Mêtréyas (Les), famille de Mitrayou. I, 149.
Miséricorde (La), personnifiée (Dayâ). II, 470.
Misrakésî, Apsarâ. II, 106, 376, 481.
Mithilâ, ville. I, 174.
Mitra, Âditya. I, 18, 50; II, 311, 375, 407, 421, 481.
Mitra, Marout. II, 311.
Mitrabâhou, fils du 12e Manou. I, 42.
Mitrabâhou, fils de Crichna et de Djâmbavatî. II, 158.
Mitrabindâ, femme de Crichna. I, 500; II, 157. — Ses enfants. 158. — Son palais. 143.
Mitrabinda, fils de Crichna et de Djâmbavatî. II, 158.
Mitracrit, fils du 12e Manou. I, 42.
Mitradéva, fils du 12e Manou. I, 42.
Mitraghnâ (La), rivière. I, 509.
Mitrasaha ou Calmâchapâda, 48e roi d'Ayodhyâ. I, 72.
Mitraséna, petit-fils de Crichna. II, 158.
Mitraséna, fils du 12e Manou. I, 42.
Mitravân, fils du 12e Manou. I, 42.
Mitravân, fils de Crichna et de Djâmbavatî. II, 158.
Mitravatî, fille de Crichna et de Djâmbavatî. II, 158.
Mitrayou, fils de Divodâsa. I, 149.
Mlétchtchha, barbare. I, 483.
Mlétchtchhas (Les), peuple. II, 304.
Modération (La), personnifiée. I, 224.
Modestie (La), personnifiée. II, 470.
Môdgalya, fils de Moudgala. I, 149.
Mohinî, nom de Dourgâ. I, 267.
Mois (Les), personnifiés. II, 473.—Demi-mois personnifiés (Pakcha). *Ibid.*
Moralité (La), personnifiée. II, 470.
Mort (La). Ses armes. II, 354.
Mouchtica, lutteur. I, 355.—Tué par Balarâma. 369; II, 152.—Dêtya tué par Crichna. I, 196, 444.—Auparavant le Dânava Kisora. 253.
Moudgala, fils de Vâhyâswa. I, 148.
Moudgala, fils de Viswâmitra, I, 123, 148.
Mouhoûrtâ, femme de Dharma. I, 15.— Épouse de Manou. II, 375. — Ses enfants. 377.
Mouhoûrtas (Les), enfants de Mouhoûrtâ et de Dharma. I, 16.—Fils de Manou. II, 377. — Heures personnifiées. 473.
Moukhamandî, Mâtri, I, 511.
Moumoutchou, Mouni, I, 414.
Mounda, Dânava. II, 408.
Mouni, épouse de Casyapa. I, 18, 22; II, 309, 311, 375.—Les Apsarâs ses enfants. 376.
Mounîndra, Dânava. II, 488.
Moura, Dêtya. II, 100.
Mourou, général de Naraca. I, 519.—Tué par Crichna. 521; II, 152, 153.
Moûrticâvatî, ville. I, 165.
Moûrtti, fils du 2e Manou. I, 38.
Moûrttimân, fils de Cousa. I, 120.

Moutchoucounda, prince, fils de Mândhâtri. I, 61.—Son sommeil. 485.—Se réveille et détruit Câlayavana. 486.—Trouve le monde changé. *Ibid.*
Moutchoucounda, fils d'Yadou. I, 400.—Fonde Màhichmatì. 402;—et Pouricâ. *Ibid.*
Mridoura, prince Yâdava. I, 392, 496.—Fils de Swaphalca. 160, 172.
Mridourapriya, Dânava. I, 488.
Mridoutchâpa, Asoura. I, 191; II, 488.
Mrigavyâdha, Roudra. II, 310, 481.—Prend parti contre les Dêtyas et combat Bala. 424, 447.

N

Nabha, Saptarchi du 6ᵉ Manou. I, 39.
Nabha, fils du 2ᵉ Manou. I, 38.
Nabha, fils du 3ᵉ Manou. I, 38.
Nabha, fils de Vipratchitti. I, 21.
Nabha, 63ᵉ roi d'Ayodhyâ. I, 72.
Nâbhâga, fils du Manou Vêvaswata. I, 52, 55.
Nâbhâga, 42ᵉ roi d'Ayodhyâ, I, 71.
Nâbhâgârichta, fils du Manou Vêvaswata. I, 52, 55.
Nabhasa, Dànava. II, 408.
Nabhasa, Saptarchi du 10ᵉ Manou. I, 41.
Nabhasya, fils du 2ᵉ Manou. I, 38.
Nabhasya, fils du 3ᵉ Manou. I, 38.
Nabhoga, Saptarchi du 10ᵉ Manou. I, 41.
Nacoula, Pàndava, fils de Màdrî et de l'un des Aswins. I, 322.
Nadin, prince ennemi de Crichna. II, 78, 80.
Nadin, cerf. I, 102.
Nâdin, Dànava. II, 409.
Nadîna, fils de Sahadéva. I, 127.
Nadwalâ, femme du Manou Tchâkchoucha. I, 9.
Nâdwaléyas (Les), fils du Manou Tchâkchoucha. I, 39.
Nâga, Sâdhya. II, 310.
Nâgaloca (Le). Acroûra en a la vision. I, 347.
Nâgavithî, fille de Dharma et d'Yamî. I, 16.—Fille de Manou. II, 377.
Nagnadjit, prince ennemi de Crichna. I, 386.
Nâgnadjitî, femme de Crichna. I, 500; II, 157.—Ses enfants. 158.
Nahoucha, serpent. I, 22.
Nahoucha, 4ᵉ roi de la dynastie lunaire. I, 124.—Ses enfants. 134.—Roi des Dévas. II, 133.
Nahoucha, Marout. II, 311.
Nakchatras (Les), constellations, filles de Dakcha, épouses de Soma. I, 11; II, 309, 375.
Nakchatrasiras, constellation. II, 361.
Nala Iᵉʳ, 62ᵉ roi d'Ayodhyâ. I, 72.
Nala II, ou Gaya, ou Sala, 68ᵉ roi d'Ayodhyâ. I, 72.
Nalacouvéra, amoureux de Rambhâ. II, 124.
Nalinî (La), rivière. II, 242, 457.—Rivière céleste. I, 283.
Namoutchi, Dânava. II, 488.—Fils de Vipratchitti. I, 21, 191.—Chef Dânava. II, 410, 426.—Combat Dhara. 424, 431.—Tué par Hari. I, 99.
Nanda, pasteur, mari d'Yasodâ. I, 269.—Père putatif de Crichna. 270.—S'établit dans le Vradja. 274.
Nandâ, Apsarâ. II, 481.
Nandaca (Le), arme de Vichnou. I, 198; II, 395.
Nandaca (Le), jardin d'Indra. II, 35, 141.

NANDI, Gandharva. II, 481.

NANDIN, chef des ordres divins. I, 512.— Secourt Bâna. II, 253.—Forme de Siva, trouble le sacrifice de Dakcha. II, 359. — Attaque les dieux. 361.

NARA, nom de Vichnou. Sa nature. I, 5.

NARA, Mouni. II, 426. — Habite la Badarî. 509.

NARACA, Dânava. II, 402, 409, 488. — — Fils de Vipratchitti. I, 21, 191; II, 392. — Fils de la Terre. I, 254, 255. — Surnommé Bhôma pour cette raison. 518. — Roi de Prâgdjyoticha. *Ibid.* — Enlève une fille de Viswacarman. *Ibid.* — Et seize mille cent autres femmes. *Ibid.* — Sa puissance. *Ibid.* — Prend à Aditi ses pendants d'oreilles. 519.—Attaqué par Crichna. 520.—Son combat. 524.—Il est tué. 196, 525; II, 152, 153, 155, 190.

NÂRADA, Richi. I, 513; II, 420.—Né du front de Brahmâ. II, 329.—Compagnon de Brahmâ. 472.—Sa naissance comme petit-fils de Dakcha. I, 13. — Devenu Gandharva et fils de Varidâsa. 154; II, 481. — Auteur de la pièce des Amours de Rambhâ. 123. — Vient trouver Nârâyana; sa description. I, 249. — Instruit Cansa des maux qui le menacent. 258. — Donne à Crichna une fleur de Pâridjâta. II, 2. — Chargé de demander cet arbre à Indra. 14.—Se rend au palais de ce dieu. 16. — Reçoit des présents de Crichna. 49. — Détaille les cérémonies des purifications. 51. — Conseille Nicoumbha. 75. — Et Andhaca. 89. — Ses jeux et ses plaisanteries. 101. — Console Bhânou. 112. — Raconte en abrégé les exploits de Crichna. 150. — Contemple le combat de Pradyoumna et de Sambara. 162. — Révèle à Pradyoumna son origine. 172. — Cherche la merveille du monde. 179.—Apprend à Crichna le sort d'Anirouddha. 224. —Enseigne à Bali un hymne en l'honneur de Vichnou. 491.

NARÂNTA, fils de Hridica. I, 169.

NARARATHA, fils de Bhîmaratha. I, 166.

NÂRASINHA (Le), nom de l'avatare de l'homme-lion. I, 188, 443; II, 386.

NARÂTCHÎ, femme de Crichna. II, 159.

NÂRÂYANA, nom de Vichnou. I, 197; II, 313, 366 *et pass.* — Est Vichnou. 478. — Est Swayambhou et Brahmâ. 366. —Étymologie de ce mot. I, 5.—Assiste au sacrifice de Soma. 113. — Devient le feu pour détruire le monde. 294. — Recrée le monde avec l'eau. 295.—Crée les seize officiers du sacrifice. 297. — Se révèle à Mârcandéya sous la forme d'un enfant. 298. — Produit les éléments. 302. — Crée le lotus. 304. — Crée Brahmâ. *Ibid.* — Tue Madhou et Kêtabha. 307. — Maître de l'Yoga. *Ibid.* —Crée Bhoûr, Bhouvah, Bhoûrbhouva. 308. Voyez VICHNOU et HARI.

NÂRÂYANA, roi des Sâdhyas. I, 25.

NÂRÂYANA, Mouni. I, 506; II, 426.—Habite la Badarî. I, 509.—Père d'Ourvasî. 359.

NÂRÂYANÎ, nom de Dourgâ. I, 264; II, 220.

NARICHYAN, I, 55. Le même personnage peut-être que Narichyanta.

NARICHYANTA, fils du Manou Vêvaswata. I, 52 et 55.

NARÎYA, fils de Bhangacâra. I, 172.

NÂRMADA, prince ennemi de Crichna. II, 75. — Allié de Nicoumbha. 76.

NARMADÂ (La), rivière. I, 155, 401; II, 400.—Sur ses bords se livre une bataille entre Crichna et Roukmin. 498, 508. —Devient l'épouse de Pouroucoutsa. 86.

—De Trasadasyou. 62.—Mère du même prince. 86.
NÂSAMÔDJAS, fils de Cambalavarhicha. I, 169.
NÂSATYA, un des Aswins. I, 51.—Combat contre Vritra. II, 445.
NÂSATYAS (Les), nom commun aux Aswins. I, 52.
NATURE (La), personnifiée. II, 472.
NAVÂ, épouse d'Ousînara. I, 140.
NAVA, fils d'Ousînara. I, 140.
NAVARÂCHTRA (Le), pays. I, 141.
NECHTRI (Le), prêtre. II, 297.
NÊMICHA (Le), bois. I, 3.
NÊRRITA, Roudra. II, 310.
NÊRRITAS (Les), Râkchasas. I, 517.
NICHADA (Le), mont. I, 506; II, 303.
NICHADA, 61ᵉ roi d'Ayodhyâ. I, 72.
NICHÂDAS (Les), peuple : leur origine. 29. — Habitants de Ratnadwîpa. 403.
NICHCAMBHOU, Viswa. Combat Vrichaparwan. II, 425, 451.
NICHCARCHIN, Marout. II, 311.
NICHPARIGRAHA, oie. I, 103.
NICHPRABHA, Dânava. II, 488.
NICHPRACAMPA, Saptarchi du 13ᵉ Manou. I, 42.
NICOUMBHA, Viswadéva. II, 311.
NICOUMBHA, chef des chœurs célestes. Maudit Bârânasî. I, 131.
NICOUMBHA, 14ᵉ roi d'Ayodhyâ. I, 61.
NICOUMBHA, Dânava. II, 408, 418.—Effrayé par Oumâ. 218. — Roi de Chatpoura, enlève les filles de Brahmadatta. 74.— Conseillé par Nârada. 75. — Livre bataille à Crichna. 79. — Rallie les Dêtyas vaincus. 81. — Sa triple forme. 83.— Tué sous sa forme d Chatpoura. 85. Enlève Bhânoumatî. 108. — Ses métamorphoses. 109.—Est tué par Crichna une seconde fois. 112.
NICRITI, Vasou. II, 310.
NIDHANOTPATTI. Ce que c'est que ce mot. II, 365.
NIDHIS (Les), Trésors personnifiés. I, 204. — Viennent au sacre de Crichna. 452, 454.
NIDJAGHASA, génie. I, 513.
NIGHNA, 51ᵉ roi d'Ayodhyâ. I, 72.
NIGHNA, fils d'Anamitra. I, 170.
NIHSPRIHA, oie. I, 103.
NÎLA, fils d'Yadou. I, 153.
NÎLA, fils de Nadin. Assiste au sacrifice de Brahmadatta. II, 75.—Allié de Nicoumbha. 76. — Enchaîné par Pradyoumna. 80.
NÎLA (Le), mont. II, 187, 303.
NÎLACANTHA, nom de Siva. Origine de ce mot. II, 42. — Autre origine. 362.
NILINÎ, épouse d'Adjamîdha. I, 147, 148.
NIMI, Dânava tué par Crichna. II, 154.
NINOÛRTTASATROU, Yâdava, fils d'Anâdhrichti. I, 161. — Combat Dantavaktra. 497.
NINOÛRTTASATROU, le Câlinga. I, 492.
NÎPA, fils de Pâra. I, 92.
NÎPA, fils de Bhallâta. I, 93.
NÎPAS (Les), fils de Nîpa. I, 92.
NIRÂCRITI, fils du 10ᵉ Manou. I, 41.
NIRAMITRA, fils du 13ᵉ Manou. I, 42.
NIRBHRITA, oie. I, 103.
NIRDWANDWA, oie. I, 103.
NIRMAMA, oie. I, 103.
NIRMANYOU, chasseur. I, 101.
NIRMOHA, fils du 5ᵉ Manou. I, 39.
NIRMOHA, Saptarchi du 13ᵉ Manou. I, 42.
NIROÛDARA, Dânava. II, 488.
NIROUTSACA, fils du 5ᵉ Manou. I, 39.
NIROUTSOUCA, Saptarchi du 13ᵉ Manou. I, 42.
NIRRITI, Roudra. II, 481.
NIRVÊRA, chasseur. I, 101.

NIRVRITI, chasseur. I, 101.
NIRVRITI, oie. I, 103.
NISATHA, fils de Balarâma et de Révatî. I, 163; II, 159.—Enchaîné par Nicoumbha. 79.—Ses jeux sur l'Océan. 101.—Honoré par les dieux. 266.
NISTCHARA, Saptarchi du 11e Manou. I, 42.
NISOUMBHA, Dânava tué par Dourgâ. I, 263; II, 172, 173, 218.
NISOUNDA, général de Naraca. I, 519.—Tué par Crichna. 522; II, 152, 153.
NITCHANDRA, Dânava. I, 20.
NÎTI, la Moralité personnifiée. II, 470.
NITYAVITRASTA, cerf. I, 102.
NRIGA, fils d'Ousînara. I, 140; II, 191.
NRIGÂ, épouse d'Ousînara. I, 140.
NRIPANDJAYA, fils de Souvîra. I, 94.
NUIT (La), personnifiée. II, 473.—De Brahmâ. I, 45.—De Câla. 234.
NYAGRODHA, fils d'Ougraséna. I, 169.

O

ÔBHIDJDJA, Brahmane guerrier. II, 275.
OCÉAN (L'). Maudit par Brahmâ devient Sântanou. I, 244. Voyez le mot VAROUNA.
ODEUR (L'), personnifiée. II, 472.
ÔDOUMBARAS (Les), descendants de Viswâmitra. I, 123.
ÔDRAS (Les), peuple. II, 401.
ÔRVA, Mouni. I, 513; II, 420, 480.—Élève Sagara. I, 67.—Saptarchi du 2e Manou. 38.—Surnom de Ritchîca. 122.
ÔRVA, volcan. Son histoire. I, 211.—Avatare de Vichnou. 178.
ÔSÎNARA, surnom de Sivi. I, 140.
OUCHÂ, fille de Bâna. Voit les jeux de Siva et d'Oumâ. II, 199.—Oumâ lui promet un époux. *Ibid.*—Cet époux lui apparaît en songe. 200.—Son amour et son désespoir. *Ibid.*—Épouse Anirouddha. 259.—Va à Dwâravatî. 260, 267.
OUCHADRATHA, fils de Titikchou. I, 141.
OUCHAN, fils de Souyadjna. I, 164.
OUCHMAPÂS (Les), nom donné aux Pitris. II, 290.
OUCHNAVÉTÂLÎ, Mâtri. I, 511.
OUCHTRA, chef Dêtya. I, 220.
OUCTHA, 69e roi d'Ayodhyâ. I, 72.
OUDDÂLACA, Mouni. I, 513.
OUDÂPI, fils de Sahadéva. I, 151.
OUDÂRAVÎRYA, fils de Satyabhâmâ et de Crichna. II, 101.
OUDAYA (L'), mont. II, 303, 370, 401, 411.
OUDDHAVA, Pândit, fils de Dévasravas. I, 161.
OUDDHAVA, fils de Dévabhâga. I, 161.—Combat contre Nicoumbha. II, 78.
OUDGÂTRI (L'), prêtre. I, 113; II, 297.
OUDJDJÂNACA (L'), mer couverte de bancs de sable. I, 59.
OUDOUMBARÂVATÎ (L'), rivière. I, 508.
OUDRAPRASTHA (L'), mont. II, 402.
OUDVAHA (L'), vent. II, 398.
OUGRA, Dânava. I, 190; II, 488.
OUGRASÉNA, fils d'Ahouca, roi de Mathourâ. I, 168, 253.—Père de Cansa; ses autres enfants. 169.—Détrôné et emprisonné par Cansa. II, 150.—Rétabli sur le trône par Crichna. I, 380.—Combat Djarâsandha. 392.—Combat Bhîchmaca. 393.—Prépare le triomphe de Crichna. 472.—Roi de Dwâravatî. 492.—Reçoit Crichna. II, 146.—Enlevé par Sâlwa. 222.—Envoie des émissaires pour chercher Anirouddha. *Ibid.*—Honoré par les dieux. 266.
OUGRASÉNÂ, ou bien OUGRASÉNÎ, épouse

d'Acroûra. I, 160, 173.—Ses fils. *Ibid.*
Ougravyagra, Asoura. I, 190; II, 488.
Ougrâyoudha, fils de Crita. Son histoire. I, 93.
Oulcâmâlin, génie. I, 513.
Oulmouca, fils de Balarâma. II, 159.—Enchaîné par Nicoumbha. 79.—Ses jeux sur l'Océan. 101.—Honoré par les dieux. 266.
Ouloûca, prince ennemi de Crichna. I, 389, 421.
Oumâ, fille de l'Himâlaya, épouse de Siva. I, 82; II, 3.—Origine de son nom. I, 82.—Ses jeux avec Siva. II, 198.—Délivre Anirouddha. 219.—Possède un bois de Pâridjâtas. 14.—Donne des détails sur les purifications. 52.—Hymne en son honneur. 215.—Oumâ est Vichnou. 25.—Et Roudra. 34. Voyez ses autres noms, Câlî, Dévî, Dourgâ, Pârvatî.
Oumâgourounadî (L'), rivière. I, 509.
Oumbara, Gandharva. II, 17.
Oumcâra, compagnon de Vichnou. II, 388. Voyez Hoûmcâra.
Ounmadjdjana, génie. I, 513.
Ounmoukha, cerf. I, 102.
Ounnétri (L'), prêtre. II, 297.
Oupadânavî, fille de Vrichaparwan, mère de Douchmanta. I, 20, 21.
Oupadânavî, épouse de Sourodha. I, 144.
Oupadéva, fils d'Acroûra. I, 160, 173.
Oupadéva, fils de Dévaca. I, 168.
Oupadévî, épouse de Vasoudéva, fille de Dévaca. I, 162, 169.
Oupadisa, fils de Damaghocha. I, 494.
Oupagraha, génie. I, 513.
Oupamadgou, fils de Swaphalca. I, 160, 172.
Oupângas (Les), personnifiés. II, 473.
Oupanichats (Les), personnifiés. II, 473.
Oupasthâvân, fils de Satrâdjit. I, 172.
Oupékcha, fils de Swaphalca. I, 160, 172.
Oupendra, nom donné à Crichna. I, 319, 320, 448.
Oûrddhwabâhou, Saptarchi du 5e Manou. I, 39.
Oûrdja, fils du 2e Manou. I, 38.—Fils du 3e Manou. *Ibid.*—Mouni. II, 480.
Oûrdja, fils de Satyahita. I, 151.
Oûrnanâbha, Dânava. I, 20.
Oûrnâyous, Gandharva. II, 17.
Oûrou, fils du Manou Tchâkchoucha. I, 9.
Ourouvindou, cygne. I, 103.
Ourva, Richi, père d'Ôrva. Son histoire. I, 211.
Ourvasî, Apsarâ. I, 359; II, 106, 175, 359, 376, 481.—Épouse de Pouroûravas; son histoire. I, 116; II, 132.
Ousadgou, fils de Swâhi. I, 164.
Ousanas, nom de Soucra, régent de la planète de Vénus. II, 142, 504.—Instituteur et prêtre des Dêtyas. I, 8, 209.—Cité comme auteur. 98. Voyez Soucra.
Ousînara, fils de Mahâmanas. I, 140.
Ousîravîdja (L'), mont. II, 402.
Outathya, Mouni. I, 513.
Outcala, fils de Soudyoumna. I, 54.
Outchtchêhsravas, cheval divin. I, 414; II, 88, 139.—Sort de la mer. 357.—Sacré roi des chevaux. I, 25.
Outpala, fils de Crichna et de Vrihatî. II, 158.
Outpalî (L'), rivière. I, 508.
Outtama, 3e Manou. I, 37, 38.
Outtamôdjas, fils du 10e Manou. I, 41.
Outtamôdjas, prince ennemi de Crichna. I, 389, 421.
Outtânapada, fils de Vîra. I, 8.
Outtanca, Mouni. I, 59, 513.
Outtaracourou (L'), pays du nord. II, 88, 119, 120.

P

Pâdas (Les), Mètres personnifiés. II, 473.

Padma, nom d'un Nidhi ou trésor personnifié. I, 204.

Padmacoûta (Le), palais de Soubhîmâ. II, 143.

Padmagarbha, cygne. I, 103.

Padmâvatî, veuve de Srigâla. Supplie Crichna. I, 432.

Padmavarna, fils d'Yadou. I, 400.—Fonde Caravîrapoura. I, 402.

Padmâvata (Le), pays. I, 402.

Pahlavas (Les), peuple. I, 66, 67, 68, 120, 147, 483.

Pâlita, fils de Parâdjit. I, 165.

Pancadigdha, Dânava. II, 408.

Pandaca, fils du 11e Manou. I, 42.

Pândavas (Les), fils de Pândou et de Countî ou de Mâdrî. Voyez ces mots. — Protégés par Crichna. II, 191.—Assistent au sacrifice de Brahmadatta. 75.—Combattent pour lui. 77.

Pandita, cerf. I, 102.

Pândou, père des Pândavas, et fils de Vitchitravîrya. I, 151, 246.—Résigne la couronne. 161, 322.—Épouse Countî. 161, 246.—Et Mâdrî. 246, 322.

Pândya, fils d'Âcrîda. I, 153.

Pândya, nom d'un prince des Pândyas. I, 492.—Vient au mariage d'Anirouddha. 502.—Tué par Crichna. II, 154.

Pândyas (Les), peuple. I, 153; II, 178, 401.

Pânins (Les), descendants de Viswâmitra. I, 123, 148.

Pantchadjana, Dêtya tué par Crichna. I, 381.

Pantchadjana, 37e roi d'Ayodhyâ. I, 70.

Pantchadjana, fils de Srindjaya. I, 149.

Pântchadjanya (Le), conque de Crichna. I, 382; II, 191.

Pântchadjanya (Le), bois. II, 141.

Pantchahotra, fils du 9e Manou. I, 41.

Pântchâla (Le), pays et peuple. I, 420; II, 80.—Origine de ce mot. I, 148.

Pantchâla, fils adoptif de Gandoûcha. I, 161.

Pantchâla, Brahmane, ami de Brahmadatta. I, 106.

Pantchanada, général de Naraca. I, 519. — Tué par Crichna. 523.

Pantchanada (Le), pays. I, 389, 421.

Pantchamî, nom d'Oumâ. II, 217.

Pantchavarna (Le), branche du Rêvata. II, 141.

Pântchavarna (Le), bois. II, 141.

Pântchica, nom de Pantchâla, ami de Brahmadatta. I, 106.

Para (Le), palais de Mitrabindâ. II, 143.

Para, nom de Dieu. II, 391.

Para, fils de Samara. I, 92.

Pâra, fils de Prithouséna. I, 92.

Pâradas (Les), peuple. I, 66, 67, 68, 483.

Parâdjit, fils de Roukmacavatcha. I, 165.

Paramanyou, fils de Cakchéyou. I, 140.

Parantapa, fils du 4e Manou. I, 38.

Paratâpana, Marout. II, 311.

Parâsara, père de Vyâsa, Mouni. I, 1, 513.

Parasourâma, fils de Djamadagni et de Rénoucâ, avatare de Vichnou. I, 122.—Donne la mort à Ardjouna-Cârtavîrya. 192, 443.—Détruit les Kchatriyas. 241. —Donne la terre à Casyapa. 193, 242. — Se retire sur le Mahendra. 193. — Fonde Soûrpâraca. 407. — Rencontre Crichna. *Ibid.*—Le mène au Gomanta. 413.

PARÂVAHA, vent. II, 398.

PARDJANYA, Âditya. I, 51; II, 311, 375, 407, 421.—Sacré roi des nuages. I, 25; II, 378.

PARDJANYA, Gandharva. II, 481.

PARDJANYA, Mouni, fils de Soma. II, 480. — Saptarchi du 5e Manou. I, 39.

PÂRIDJÂTA (Le), arbre, dont une fleur est donnée à Roukminî. II, 2.—Ses vertus. 3.—Son origine. 12.—Étymologie de ce mot. 13. — Sorti des flots. 14. — Planté dans le jardin de Satchî. *Ibid.*— Bois de Pâridjâtas dans un vallon du Mandara. *Ibid.* —Enlevé par Crichna. I, 529; II, 35.—Apporté à Dwâravatî. 48.—Rendu à Indra. 50.—La vertu des purifications d'Aditi réunie dans cet arbre. 68.

PARIKCHIT ou PARÎKCHIT Ier, 30e roi de la dynastie lunaire. I, 150, 151.

PARIKCHIT II, 42e roi de la dynastie lunaire. I, 152.—Père de Djanamédjaya, interlocuteur du Harivansa. II, 268.

PÂRIPÂTRA (Le), mont. I, 506; II, 39, 402. — Théâtre du combat de Crichna et d'Indra. I, 39. — S'abaisse et prend le nom de Sânapâda. 40.

PÂRIPLAVA, Mouni. I, 39.

PARIVAHA, vent. II, 398.

PARIVATSACAS (Les), dynastie de princes. I, 92.

PARNÂSÂ (La), rivière. S'incarne et devient l'épouse de Dévâvridha. I, 167.

PARNICÂ, Apsarâ. II, 376, 481.

PARWATA, Mouni. I, 420, 513.

PARWATA, Vasou. II, 310.

PÂRWATÎ, épouse de Siva. I, 131. — Nom d'Oumâ et de Dourgâ. 218, 257, 267.— Mère de génies ailés. 513. — Exauce le vœu de Pradyoumna. II, 173. Voyez les mots CÂLÎ, DÉVÎ, DOURGÂ, OUMÂ.

PÂRVAÎ, caverne située sur le mont Mérou. I, 257.

PASOUPATI, nom de Siva. II, 41, 393.

PATAGA, feu. II, 232.

PÂTÂLA (Le), région inférieure. II, 304.

PATOUSA, prince ennemi de Crichna. I, 492, 497.

PÂVACA, nom d'Agni ou Anala, le feu. I, 24; II, 462.

PAVANA, l'air, ou VÂYOU. I, 221; II, 315.

PAYODA, fils d'Yadou. I, 153.

PAYODHÂRÂ (La), rivière. II, 371.

PÊPPALADI, fils de Sravichthâ, Richi. II, 271.

PHÂLGOUNA, nom d'Ardjouna. II, 50.

PHÂLGOUNÎ, constellation, épouse de Soma. II, 52, 69.

PHÂLGOUTÎRTHA (Le), lieu consacré. I, 510.

PHÉNA, fils d'Ouchadratha. I, 141.

PINÂKIN, Roudra. I, 17; II, 310, 481.

PINDÂRACA, fils de Vasoudéva et de Rohinî. I, 162.

PINDÂRACA (Le), Tîrtha. II, 93.

PISÂTCHAS (Les), enfants de Crodhâ. II, 311. —Formés des pieds de Brahmâ. 328.

PISITÂSIN, génie. I, 513.

PISOUNA, Brahmane. I, 100.

PÎTHA, ministre du roi Cansa, tué par Crichna. II, 155.

PITHARA, Dânava. II, 392, 409.

PITHARA, feu. II, 232.

PITHARACA, serpent. I, 507.

PITRIS (Les). Leur origine et leur différence. I, 73.—Sept ordres de Pitris. 80.

PITRIVARTTIN, surnom de Brahmadatta. I, 90, 100.

PÎVARÎ, épouse de Souca, devient Yogâ. I, 84.

PLAISIR (Le), enfant de Câma (Harcha). II, 377.

PLAKCHÂ (La), rivière. I, 507.

PLANÈTES (Les), personnifiées. II, 473.

Pôchcara (Le), avatare de Vichnou. I, 185; II, 304, 363.
Pôloma, Mouni. I, 513.
Pôndra, fils de Vasoudéva. I, 494, 496, 497.—Tué par Crichna. II, 154.
Pôndra, fils de Crichna et de Soutanou. II, 159.
Pôndra (Le), pays. I, 385.
Pôndras (Les), peuple. II, 401.
Pôravas (Les), enfants de Pourou. Éloge de cette famille. II, 271. — Princes. I, 94.
Pôrnamâsî, nom d'Oumâ. II, 217.
Pôroucha (Le), ou Mahat. II, 315.
Pôroucousî, épouse de Gadhi. I, 121.
Potri (Le), prêtre. II, 297.
Poûchan, Âditya. I, 18, 51; II, 311, 375, 407, 421, 481.—Combat Hayagrîva. II, 424, 435.
Pouchcala, Asoura. I, 190; II, 488.
Pouchcara, Asoura. I, 190; II, 488.
Pouchcara (Le), mont. II, 372, 402.
Pouchcara (Le), Tîrtha. I, 509.
Pouchcarinî, femme de Tchâkchoucha. I, 9.
Pouchpa, fils de Slichti. I, 8.
Pouchpa, 2e roi d'Ayodhyâ. I, 72.
Pouchpaca (Le), char du dieu Couvéra. I, 206.
Pouchpaca (Le), bois. II, 141.
Pouchpadanchtra, serpent. I, 22.
Pouchpavâhinî (La), rivière. I, 508; II, 401.
Pouchpavân, fils de Richabha. I, 151.
Pouchti, déesse. I, 506.—Épouse de Dharma. II, 375.
Poûdjanîyâ, oiseau. Son histoire. I, 96.
Poulaha, Pradjâpati. I, 6, 506; II, 309, 374, 426, 472, 480. — Saptarchi du 1er Manou. I, 38. — Mouni. 513.
Poulastya, Pradjâpati. I, 6, 506; II, 309, 374, 426, 480.—Richi. 247.—Père de Râvana. I, 156, 194.—Saptarchi du 1er Manou. 38.
Poulindas (Les), peuple. I, 265.
Poulomâ, fille de Vêswânara. I, 20.
Pouloman, Dânava. I, 20, 191; II, 11, 411, 427, 488.—Combat Vâyou. 424, 433. —Tué par Indra, qui épouse sa fille. I, 99.—Satchî, sa fille. 20.
Pounarvasou, fils de Tittiri. I, 168.
Poundaricâ, Apsarâ. II, 376, 481.
Poundarica, surnommé Kchémadanwan, 64e roi d'Ayodhyâ. I, 72.
Poundjicasthalâ, Apsarâ. II, 376, 392, 481.
Poundra, fils du roi Bali. I, 141.
Poundracas (Les), peuple. I, 142.
Pourânaca, serpent. I, 507.
Pourandara, surnom d'Indra. II, 16, 378.
Pourandjaya, fils de Bhadjamâna. I, 167.
Pourandjaya, fils de Srindjaya. I, 140.
Pourandjaya, éléphant divin. II, 140.
Pouricâ, ville fondée par Moutchoûcounda. I, 402.
Poûrnabhadra, Richi. I, 142.
Poûrnâyous, Gandharva. II, 481.
Pourou, fils du Manou Tchâkchoucha. I, 9.
Poûrou ou Pourou, 6e roi de la dynastie lunaire, fils d'Yayâti. I, 135, 136. — Se charge de la vieillesse de son père. *Ibid.*
Pouroucha, nom du premier Manou et du premier homme. I, 7.
Pouroucha, esprit. II, 291.—Vichnou. 25. —Le monde. 315.—Habitant du Mérou. 316.
Pourouchottama, nom de Vichnou. II, 290.
Pouroucoutsa, 20e roi d'Ayodhyâ, fils de Mândhâtri. I, 61.—Époux de Narmadâ. 86.
Pouroudjâti, fils de Sousanti. I, 148.
Pouroudwân, fils de Madhou. I, 166.
Pouroumîdha, fils d'Hastin. I, 92, 147.

Pouroumitra, prince ennemi de Crichna. 389, 421.
Pouroûravas, fils de Boudha et d'Ilâ, 2e roi de la dynastie lunaire. I, 54, 115, 132. — Époux d'Ourvasî; son histoire. *Ibid.*
Poûrwatchinti, Apsarâ. II, 17.
Poûtanâ, femme Dêtya, nourrice de Cansa, fille de Bali. II, 150. — Tuée par Crichna. I, 196, 278, 444; II, 99, 150.
Poûtanâ, Màtri. I, 511. — Nom de Dourgâ. I, 267.
Prabhâ, fille de Swarbhânou et mère de Nahoucha. I, 20, 21.
Prabhâ, épouse d'Âyous. I, 124.
Prabhâ, la Splendeur personnifiée. II, 470.
Prabhâcara, Richi, époux de Bhadrâ. I, 139.
Prabhâsa, Vasou. I, 16.
Prabhâsa (Le), Tîrtha. I, 381, 509.
Prabhava, Sâdhya. II, 310.
Prabhâvatî, fille de Vadjranâbha. II, 116. — Séduite par Soutchimoukhî. 117. — Épouse Pradyoumna. 127. — L'arme contre son père. 135. — Son fils devient roi. 139.
Prabhou, fils de Priyavrata. I, 8.
Prabhou, fils de Souca. I, 85.
Pracâsa, fils du 5e Manou. I, 39.
Pracritis (Les), dieux du 5e Manwantara. I, 39.
Prâdhâ, femme de Casyapa. II, 311, 375. — Mère des Apsarâs. 376.
Pradhâna, cause première. II, 291.
Pradjâpatis (Les), fils de Brahmâ. I, 198. — Leur création. 6; II, 309.
Pradyoumna, fils de Crichna et de Roukminî. I, 500, 157. — Sa naissance. 159. — C'est l'Amour régénéré. 118, 160, 163. — Son portrait. 118. — Enlevé par Sambara. 160. — Confié à Mâyâvatî. *Ibid.* — La reconnaît pour son épouse céleste. 161. — Attaque Sambara. 162. — Tue ses cent fils. 164. — Tue Sambara. 175. — Vient à Dwâravatî. 176. — Épouse Soubhângî. I, 501. — Accompagne Crichna dans son expédition contre Indra. II, 35. — Combat Djayanta. 36. — Rentre à Dwâravatî avec le Pâridjâta. 47. — Délivre les filles de Brahmadatta. 75. — Combat Nicoumbha. 76, 79, 109. — Enchaîne les alliés de Nicoumbha. 80. — Délivre les Yâdavas prisonniers. 84. — Rend la liberté à ses prisonniers. *Ibid.* — Ses jeux sur l'Océan. 101. — Se déguise en comédien. 120. — Joue la comédie. 123. — Se change en abeille. 125. — Épouse Prabhâvatî. 127. — Attaque Vadjranâbha. 136. — Se multiplie. 137. — Tue Vadjranâbha. 138. — Se rend avec Crichna à Sonitapoura. 229. — Combat l'armée de Bâna. 234. — Combat celle de Varouna. 261.
Prâgdjyoticha, ville. I, 254, 518; II, 153.
Prahlâda ou Prahrâda, fils d'Hiranyacasipou. I, 19, 190; II, 375, 392, 407. — Sacré roi des Dêtyas. I, 25. — Reconnaît Vichnou sous la forme d'homme-lion. II, 393. — Chef Dânava; son portrait. 412, 426. — Combat Câla. 425, 452. — Encourage Bali. 465. — Gardien du monde. 469. — Prévient Bali contre le nain. 486, 488.
Pralamba, Dêtya. I, 191; II, 409, 488. — Autrefois Lamba. I, 253. — Tué par Balarâma. 301, 444, 516; II, 99, 151, 227, 229.
Pramada, Dânava. I, 20, 191; II, 488.
Pramarddana, général de Sambara. II, 165. — Sa mort. 169.
Pramarddana, génie. I, 513.
Pramâthas (Les), génies attachés à Siva. II, 83, 92, 192, 233, 234, 239. — Bâna, chef de Pramâthas. 257.

PRAMÂTHINÎ, Apsarâ. II, 376, 488.
PRAMLOTCHÂ, Apsarâ. II, 376.
PRAMOUTCHOU, Mouni. I, 414.
PRÂNA, fils du Vasou Dhara. I, 16. — Saptarchi du 2e Manou. 38.
PRÂNSOU, fils du Manou Vêvaswata. I, 52, 55.
PRÂPTATI, Saptarchi du 10e Manou. I, 41.
PRÂPTI, fille de Djarâsandha. I, 384.
PRASÉNA, fils d'Acroûra. I, 160, 392, 496.
PRASÉNA, fils de Nighna, possède le Syamantaca. I, 170. — Sa mort. 171.
PRASÉNADJIT, 17e roi d'Ayodhyâ, fils d'Acrisâswa. I, 61.
PRASOCHANA, génie. I, 513.
PRASTHÂVATÎ (La), rivière. I, 509.
PRASTOTRI (Le), prêtre. II, 297.
PRASWÂPINÎ, fille de Satrâdjit, épouse de Crichna. I, 172.
PRATARDANA, fils de Divodâsa, roi de Câsi. I, 133, 146.
PRATCHÉTAS, fils de Doudouha. I, 153.
PRATCHÉTAS, compagnon de Brahmâ. II, 472.
PRATCHÉTAS (Les), enfants de Prâtchînavarhis; leur naissance. I, 10.
PRÂTCHÎNAVARHIS, fils de Havirdhâna. I, 10.
PRATCHINWÂN, 8e roi de la dynastie lunaire. I, 139.
PRATHITA, fils du 2e Manou. I, 38.
PRATICHTHÂNA, capitale du roi Soudyoumna. I, 54, 119.
PRATICHTHÂTRI (Le), prêtre. II, 297.
PRATIHARTRI (Le), prêtre. II, 297.
PRATIKCHATRA, fils d'Anénas. I, 127.
PRATIKCHATRA, fils de Samin. I, 169.
PRATÎPA, 56e roi de la dynastie lunaire. I, 151.
PRATIRATHA, fils de Vradja. II, 159.
PRATIRATHA, fils de Matinâra. I, 143, 144.
PRATIVÂHA, fils de Swaphalca. I, 160, 172.
PRATYAGRAHA, fils de Vasou. I, 150.
PRATYOÛCHA, Vasou. I, 16.
PRAVAHA, vent. II, 398.
PRAVARA, Brahmane, combat pour Indra contre Sâtyaki. II, 36. — Est mis hors de combat par Garouda. 38. — Combat contre Nicoumbha. 77, 79. — Terrassé par Nicoumbha. 82. — Combat Vadjranâbha. 136.
PRAVARA, Dânava. II, 409.
PRAVÎRA, fils du 14e Manou. I, 42.
PRAVÎRA, 9e roi de la dynastie lunaire. I, 139.
PRAVÎRA, fils de Sourodha. I, 144.
PRAYÂGA. Pouroûravas y établit sa capitale. I, 116. — Tîrtha. 509.
PRÉCEPTES SACRÉS (Les), personnifiés (Cramas). II, 473.
PRICHADHRA, fils du Manou Vêvaswata. I, 53. — Devient Soûdra. 57.
PRICHATA, petit-fils de Nîpa. I, 95.
PRICHATA, fils de Djantou. I, 149.
PRISNI, mère de Roudra. II, 30.
PRITHÂ, fille de Soûra. I, 160. — Adoptée par Countibhodja. *Ibid.* — Prithâ est Countî. II, 50. Voyez COUNTÎ.
PRITHIVÎ ou la TERRE. I, 35, 495. — Étymologie de ce mot. II, 314. — Relevée par le sanglier. 314, 316. — Changée en vache. 346. — La crème de son lait forme un ruisseau. *Ibid.* — Sa pénitence. 350. Voyez TERRE.
PRITHOU, fils de Véna. Sa naissance. I, 9. — Son histoire. 27. — Son éloge. 36. — Son sacre. 24; II, 355. — Richi. 480.
PRITHOU, Saptarchi du 4e Manou. I, 38.
PRITHOU, Dânava. II, 488.
PRITHOU, fils du 9e Manou. I, 41.
PRITHOU, fils de Para. I, 92.
PRITHOU, 5e roi d'Ayodhyâ, fils d'Anénas. I, 58.
PRITHOU, fils de Tchitraca. I, 160, 173, 396, 496. — Combat Nicoumbha. II, 78.

PRITHOUKÎRTTI, fille de Soûra. I, 160. — Épouse Vriddhasarman. 161.
PRITHOULÂKCHA, fils de Tchatouranga. I, 142.
PRITHOUROUKMA, fils de Parâdjit. I, 165.
PRITHOUSÉNA, fils de Routchira. I, 92.
PRITHOUSRAVAS, fils de Sasavindou. I, 164.
PRÎTI, la Volupté personnifiée. II, 53, 470.
PRIYASANGAMANA, nom du lieu où Crichna et Indra font la paix. II, 46.
PRIYAVRATA, fils de Vîra. I, 8.
PROSPÉRITÉ (La), personnifiée. II, 470.
PUDEUR (La), personnifiée (Hrî). II, 470.
PUISSANCE (La) surnaturelle, personnifiée (Vibhouti). II, 470.

R

RÂCHTRAPÂLA, fils d'Ougraséna. I, 169.
RÂCHTRAPÂLÎ, fille d'Ougraséna. I, 169.
RÂDJÂDHIDÉVA, surnom de Soûra. I, 169, 392, 496.
RÂDJÂDHIDÉVÎ, fille de Soûra. I, 160.
RÂDJAGRIHA, séjour de Djarâsandha. I, 384, 395.
RÂDJASOÛYA (Le), célébré par Soma. I, 113.
RADJATA (Le), mont. II, 187.
RADJATANÂBHA trait la terre pour les Yakchas ou les Râkchasas. I, 35.
RÂDJÉYAS (Les), enfants de Radji. I, 124.
RÂDJI, fils d'Âyous, devient Indra. Son histoire. I, 124.
RÂDJÎVALOTCHANA, fils de Swétacarna et de Mâlinî. II, 270. — Abandonné par sa mère, nourri par les nuages, et recueilli par deux Richis. 271. — Adopté par Vémakî, et surnommé Adjapârswa. *Ibid.*
RAGHOU, surnom de Dîrghabâhou. I, 72.
RAGHOU, fils de Nighna. I, 72.
RÂHOU, fils de Sinhicâ et de Vipratchitti. Nœud ascendant personnifié et considéré comme une planète. I, 21; II, 276, 473, 488. — Chef des météores. 378. — Boit l'Amrita; son aventure. 357. — Chef Dânava. 415, 427. — Combat Adjêcapâd. 424, 448.
RÂKCHASAS (Les), enfants de Khasâ. I, 22; II, 311. — Cortége de Couvéra. 421. — Formés des pieds de Brahmâ. 328.
RÂMA ou PARASOURÂMA. Voyez ce dernier mot.
RÂMA, surnommé Tchandra, 58e roi d'Ayodhyâ, fils de Dasaratha, avatare de Vichnou. I, 72, 193, 443; II, 26, 122. — Reçoit des armes de Viswâmitra. I, 193. — Rompt l'arc de Siva. *Ibid.* — Séjourne dans la forêt pendant quatorze ans. 194. Tue Bâlin. *Ibid.* — Râvana. *Ibid.* — Lavana le défie et est tué. 251. — Bonheur de son règne. 195.
RÂMA ou BALARÂMA. Voyez ce dernier mot.
RÂMA, Saptarchi du 8e Manou. I, 40.
RÂMÂ, fille de Coumbhânda. Épouse Sâmba. II, 267.
RÂMAHRADA (Le), Tîrtha. I, 509.
RAMANA (Le), bois. II, 141.
RAMANA, fils du Vasou Dhara. I, 16.
RÂMATÎRTHA (Le), lieu consacré. I, 509.
RÂMÂYANA (Le), poëme de Vâlmîki. II, 122, 500.
RAMBHA, fils d'Âyous. I, 124.
RAMBHÂ, Apsarâ. II, 17, 106, 175, 376, 393, 481. — Aimée d'Indra. 287. — Ses amours avec Nalacouvâra. 123.
RÂMYA (Le), mont. II, 371.
RANÂDJI, Sâdhya. Combat Écatchacra. II, 424, 446.
RANOTCATA, Dânava. II, 408.
RATHÎPÂRTHA, surnom d'Ardjouna. I, 163.
RATI, épouse du dieu Câma. I, 359. — Ses

enfants. II, 377. — Forme de Dourgâ. I, 511.
RATHOCHMÂ (La), rivière. I, 507.
RATNADWÎPA, île. I, 403.
RÂVANA, fils de Poulastya, roi de Lancâ, prisonnier d'Ardjouna-Cârtavîrya. I, 156. — Maudit. II, 124. — Tué par Râma. I, 194, 443; II, 26. — Tué par Crichna (Vichnou). 227.
RAVI, Âditya. II, 311.
RAVINDÂKCHA, cygne. I, 103.
RÊBHYA, Mouni. I, 39, 513.
RÊBHYA, fils de Damaghocha. I, 494.
RÉFLEXION (La), personnifiée. II, 470.
RÉNOU, prince de la dynastie solaire, père de Rénoucâ. I, 122.
RÉNOU, épouse de Viswâmitra. I, 123, 148.
RÉNOUCÂ, épouse de Djamadagni, mère de Parasourâma. I, 122.
RÉNOUCÂ, fille de Rénou. I, 148.
RÉNOUMÂN, fils de Viswâmitra. I, 123.
RÉNOUS (Les), descendants de Viswâmitra. I, 123.
RÉVA, fils d'Ânartta. I, 55.
RÊVATA, fils de Réva, roi d'Ânartta. I, 55. — Son séjour chez Brahmâ. 56.
RÊVATA, Roudra. I, 17.
RÊVATA, 5e Manou. I, 37, 39.
RÊVATA, fils d'Andhaca. I, 403.
RÊVATA, surnom de Rikcha. I, 404.
RÊVATA (Le), mont. I, 470, 480; II, 141, 178.
RÉVATÎ, épouse de Balarâma, fille de Rêvata. I, 56, 163; II, 94. — Ses jeux sur l'Océan. 98.
RÉVATÎ, épouse de Soma. II, 52.
RÉVATÎ, Mâtri. I, 511. — Nom de Dourgâ. I, 267; II, 217.
RÉVOLUTION DU TEMPS (La), personnifiée. II, 473.
RIBHOUS (Les), dieux du 6e Manwantara. I, 39.
RICHABHA, fils de Cousâgra. I, 151.
RICHABHA (Le), mont. I, 506; II, 402.
RICHESSE (La), personnifiée. I, 113; II, 473.
RICHICA, fils du 9e Manou. I, 41.
RICHICA (Le), pays. II, 283. — Un roi de Richica vient au mariage d'Anirouddha. I, 502.
RICHNISÉNA ou ARCHTICHÉNA, fils de Sala. I, 128.
RICHTA renaît sous la forme de l'éléphant Couvalayâpîda. I, 253.
RICHYASRINGA, Mouni. I, 142, 513; II, 122.
RIDDHI, épouse de Couvéra. II, 13, 52.
RIKCHA, fils de Révata, appelé Rêvata. I, 404.
RIKCHA Ier, 27e roi de la dynastie lunaire. I, 150.
RIKCHA IIe, 34e roi de la dynastie lunaire. I, 151.
RIKCHAVÂN (Le), mont. I, 165, 171, 401.
RIKCHAVANTA, ville. II, 175.
RIPOU, fils de Slichti. I, 8.
RIPOUNDJAYA, fils de Slicthi. I, 8.
RITAPARNA, 46e roi d'Ayodhyâ. I, 71.
RITCHAS (Les), filles d'Angiras. I, 18, 112.
RITCHÉYOU, 17e roi de la dynastie lunaire. I, 139.
RITCHÎCA, Mouni, père de Djamadagni. I, 121, 148, 513.
RITES (Les), personnifiés. II, 473.
RÔDRAS (Les), mauvais génies. II, 403.
RÔDRÂSWA, 16e roi de la dynastie lunaire. I, 139.
ROHINÎ, épouse de Soma. II, 52, 69, 375. — Ses enfants. 377.
ROHINÎ, épouse de Vasoudéva. I, 162. — Dans une autre naissance, Sourabhi. 256. — Ses enfants. 162. — Porte dans son

sein Balarâma. 268. — Et le met au monde. 273.
Rohinî, femme de Crichna. I, 500.
Rohinî, nom de Dourgâ. I, 266.
Rohita, surnom du 9ᵉ Manou. I, 41.
Rohita, 28ᵉ roi d'Ayodhyâ. I, 66.
Rohita, fils de Crichna et de Satyabhâmâ. II, 157.
Rohitapoura, ville. I, 66.
Rotchana, génie. I, 513.
Rôtchya, nom du 14ᵉ Manou. I, 38, 42.
Roudhira, ville. Ensuite Sonitapoura. II, 193.
Roudra, nom de Siva. Étymologie de ce mot. II, 41.—Sa naissance. I, 6.—Créé par Hiranyagarbha. II, 374.—Ses armes. 254.—Son char. *Ibid.*—Trouble le sacrifice de Dakcha. 359. — Attaque les dieux. 361.—Combat Vichnou. 362.—Exauce la prière de Casyapa. 34.—Favorise Crichna. 43. — A produit Hari, Brahmâ et Soma. 34.—Hymne en son honneur. 29, 41.—Est Vichnou. 25, 405.—Oumà. 34.—Îswara. *Ibid.* Voyez Siva.
Roudra, Viswadéva. II, 311.
Roudraloca (Le), séjour de Roudra. I, 73.
Roudrânî, nom d'Oumâ. II, 219.—Forme de Dourgâ. I, 510.
Roudras (Les), dieux, fils de Casyapa. I, 17, 506; II, 333.—Dieux du 7ᵉ Manwantara. I, 39.—Fils de Brahma et de Sourabhi. II, 310.—Fils de Casyapa et de Sourabhi. 376. — Leur pénitence. 352.—Leur description. 422.—Font la guerre à Tripoura. 503.—Étymologie de ce mot. 310. — Les Roudras sont Crichna. 268.
Roukmacavatcha, fils de Sataprasoûti. I, 165.
Roukmaratha, fils de Mahân. I, 93.
Roukmavatî, petite-fille de Roukmin, épouse Anirouddha. I, 502.
Roukméyou, fils de Parâdjit. I, 165.
Roukmin, fils de Bhîchmaca. I, 385, 388, 392, 420, 493.— Devient ennemi de Crichna. 439, 448.—Reçoit des armes divines. 493. — Refuse sa sœur à Crichna. 494; II, 153.—Poursuit ce héros qui l'a enlevée. I, 498.—L'attaque sur les bords de la Narmadâ. *Ibid.*—Est vaincu. 499. — Doit la vie aux prières de sa sœur. *Ibid.*—Fonde Bhodjacata. 500.—Assiste au sacrifice de Brahmadatta. II, 75. — Allié de Nicoumbha. 76, 78. — Enchaîné par Pradyoumna. 80.—Marie sa fille à ce héros. I, 501. — Gagne Balarâma au jeu. 503.—Est tué par celui-ci. 504.
Roukminî, fille de Bhîchmaca. I, 439, 492. —Origine de son nom. 439.—C'est Srî incarnée. 457; II, 159.—On veut la marier à Sisoupâla. I, 492.—Aime Crichna et en est aimée. 464, 494.—Son portrait. 495.—Est enlevée. 496; II, 153.—Intercède pour son frère. I, 499.—Épouse Crichna. 500.—Est la première de ses femmes. 146, 393.—Ses enfants. 500; II, 157.—Pradyoumna, son aîné, lui est ravi. 160.—Elle le retrouve. 176.—Déplore la mort de Roukmin. 504.—Reçoit une fleur de Pâridjâta. II, 2.—Demande à Nârada des détails sur les purifications. 51.—Son palais. 143.—Roukminî est une manifestation de Vichnou. 25.
Rourou, Saptarchi du 8ᵉ Manou. I, 40.
Rourouca, 33ᵉ roi d'Ayodhyâ. I, 66.
Routchi, chef de dieux. I, 16.—Père de deux Manous. I, 42.
Routchira, fils de Sénadjit. I, 92.
Routchyavâhana, Saptarchi du 9ᵉ Manou. I, 41.

S

SABALA, fils du 14e Manou. I, 42.
SABALÂSWAS (Les), enfants de Dakcha. Leur histoire. I, 14.
SABHÂKCHA, fils de Bhangacâra. I, 172.
SABHÂKCHYA, fils de Viswagarbha. I, 404.
SABHÂNÂRA, fils de Cakchéyou. I, 140.
SACA, fils de Narichyan. I, 55.
SÂCALA, fils de Vasou. I, 151.
SACALA, fils de Sambara. II, 162.
SACAS (Les), peuple. I, 66, 67, 68, 483.
SACOUNI, prince allié de Nicoumbha. II, 75, 78. — Enchaîné par Pradyoumna. 80.
SACOUNI, fils d'Ikchwâcou. I, 57.
SACOUNI, fils de Dasaratha. I, 166.
SACOUNI, Dânava. I, 20. — Fils d'Hiranyâkcha. *Ibid.*
SACOUNÎ, nom d'Oumâ. II, 217.
SACOUNTALÂ, épouse de Douchmanta. I, 144.
SACRA, nom d'Indra. Fête de Sacra. I, 304. — Son éloge. *Ibid.* — Âditya. 18. Voyez INDRA.
SACRADÉVA, fils de Srigâla, remplace son père. I, 433.
SACRANDJAYA, éléphant divin. II, 140.
SACRIFICE (Le), personnifié (Cratou). — Blessé par Roudra. II, 360. — Se change en antilope. 361. — Placé au ciel. *Ibid.* Voyez YADJNA.
SACRIFICES (Les), personnifiés. II, 473.
SADASWA, fils de Samara. I, 92.
SADASYA (Le), prêtre. I, 113.
SÂDHYÂ, épouse de Dharma. I, 15; II, 309. — Ses enfants. 310. — Épouse de Manou. 375. — Ses enfants. 376.
SÂDHYAS (Les), enfants de Sâdhyâ et de Dharma. I, 15; II, 310. — Fils de Manou. 376. — Fils de Casyapa. 333. — Dieux du 7e Manwantara. I, 39. — Leur description. II, 422. — Habitants de la cour céleste. 481.
SAGARA, 36e roi d'Ayodhyâ. I, 66. — Son histoire. 67.
SÂGARA, nom de la mer, et pour quelle raison. I, 69. — Sacré roi des Fleuves. 25. Voyez SAMOUDRA.
SAGESSE (La), personnifiée. II, 470.
SAHA, fils du 3e Manou. I, 38.
SAHADÉVÂ, épouse de Vasoudéva. I, 162.
SAHADÉVA, Pândava, fils de Mâdrî et de l'un des Aswins. I, 322. — Épouse Bhânoumatî. II, 113.
SAHADÉVA, fils de Haryaswata. I, 127.
SAHADÉVA, fils de Somadatta. I, 149.
SAHADÉVA, fils de Djarâsandha. I, 151.
SAHADJANYÂ, Apsarâ. II, 17, 376, 392, 481.
SÂHANDJA, fils de Cârtti. I, 153.
SÂHANDJANÎ, ville. I, 153.
SAHASRADA, fils d'Yadou. I, 153.
SAHASRÂDJIT, fils de Bhadjamâna. I, 167.
SAHICHNOU, Saptarchi du 6e Manou. I, 39. — Mouni. II, 481.
SAHYA (Le), mont. I, 406, 409, 506.
SAISONS (Les), personnifiées. II, 473. — Se placent autour de Vichnou. 131.
SÂKHA, nom de Cârtikéya. I, 17.
SAKTI, Mouni. I, 513.
SÂKYA-BOUDDHA. II, 278.
SALA ou NALA II, 68e roi d'Ayodhyâ. I, 72.
SALA, fils de Somadatta. I, 151.
SALA, fils de Sounahotra. I, 128.
SALABHA, Dânava. I, 20, 191; 409, 488. — Combat Soma. 424, 438.
SALADÂ, fille de Rôdrâswa. I, 139.

Sâlangâyanas (Les), descendants de Viswâmitra. I, 123, 148.
Sâlavatî, épouse de Viswâmitra. I, 123, 148.
Salilodbhava, nom de Dieu. II, 314.
Sâlisiras, Gandharva. II, 481.
Sâlwa, roi de Sôbha, ennemi de Crichna. I, 392, 493. — Considéré comme un Dêtya. 196. — Son discours à la cour de Bhîchmaca. 447. — Propose de demander l'alliance de Câlayavana. 462. — Se rend auprès de ce prince. 464. — Enlève Ougraséna. II, 222. — Tué par Crichna. 154, 191.
Salwa (Le), pays. I, 385, 421.
Sâlwas (Les), peuple. I, 69.
Salya, prince ennemi de Crichna. I, 389, 392, 493; II, 75. — Allié de Nicoumbha. 76, 78. — Enchaîné par Pradyoumna. 80.
Salya, fils de Vipratchitti. I, 21.
Sama, fils d'Andhaca. I, 168.
Sâmaga (Le), prêtre. II, 277.
Samara, roi de Câmpilya. I, 92.
Sâmas. (Les) Les Stances du Sâma personnifiées. I, 112.
Sâmba, fils de Crichna et de Djâmbavatî. II, 47, 158, 178. — Enlève la fille de Douryodhana; est pris, mais délivré par Balarâma. I, 516. — Combat contre Nicoumbha. II, 78, 80, 83. — Ses jeux sur l'Océan. 101. — Se déguise en comédien. 120. — Joue la comédie. 123. — Épouse Gounavatî. 129. — Combat Vadjranâbha. 136. — Honoré par les dieux. 266. — Épouse la fille de Coumbhânda. 267.
Sambalagrâma, patrie de Calkin. I, 196.
Sambara, Dânava. I, 20, 190; II, 80, 488. — Chef Dânava. 412, 427. — Combat Bhaga. 424, 434. — Ses ruses magiques. 435. — Combat Agni. 464. — Gardien du monde. 469. — Enlève Pradyoumna. 160. — Lui livre bataille. 169. — Est tué. 174.
Sambhou, Roudra. I, 17.
Sambhou, fils de Souca. I, 85.
Sambhou, épouse de Dhrouva. I, 8.
Sambhou, nom du créateur. II, 374. — Nom de Nârâyana. 307. — Épithète de Roudra. 30. — Est Vichnou. 478.
Sambhoûchana, fils d'Ougraséna. I, 169.
Sambhoûta, 22e roi d'Ayodhyâ. I, 62.
Samhara, Asoura. I, 190; II, 488.
Samhâra, Asoura. I, 191.
Samhâra (Le), fin du monde. II, 294.
Samhatâswa, 15e roi d'Ayodhyâ. I, 61.
Samhrâda, fils d'Hiranyacasipou. I, 19, 21, 190; II, 375, 392, 407, 488.
Samhrâdîyas (Les), mauvais génies. II, 403.
Samîca, fils de Soûra. I, 160. — Père d'Adjâtasatrou. 162.
Samîca, Mouni. I, 414.
Samin, fils de Soûra. I, 169.
Samîtchî, Apsarâ. II, 392.
Sâmitra (Le), prêtre. II, 297.
Sammata, fils du 8e Manou. I, 41.
Sammatâ, fille de Maroutta. I, 152.
Samoudra, Dânava. II, 408.
Samoudra ou la Mer. Devient Sâgara. I, 70. — Découvre son lit pour accroître Dwâravatî. 489.
Samoudramathana, Dânava. II, 409.
Samrâdj, fils de Priyavrata. I, 8.
Samvaha, vent. II, 398.
Samvarana, 28e roi de la dynastie lunaire. I, 150.
Samvartta, Mouni. Épouse Sammatâ. I, 152, 513; II, 473.
Samvarttaca (Le), nom du soc de Balarâma. I, 390, 424. — Nom de l'ouragan. 312.

Samvarttana (Le), arme. II, 395.
Samvatsara, l'année, chef des saisons. I, 25; II, 378.
Samyâti, 14e roi de la dynastie lunaire. I, 139.
Samyâti, fils de Nahoucha. I, 135.
Sana, fils d'Hiranyagarbha. II, 374.
Sanaca, fils d'Hiranyagarbha. II, 374.
Sanandaca, fils d'Hiranyagarbha. II, 374.
Sanâtanas (Les), mondes. I, 81.
Sanatcoumâra, fils d'Hiranyagarbha. II, 374.—Né du front de Brahmâ. 329.—Sa naissance. I, 6, 17.—Origine de son nom. *Ibid.* — Assiste au sacrifice de Soma. 113. — Apparaît à Mârcandéya. 77.
Sanatcoumâra. Combat contre Nicoumbha. II, 78. — Enchaîné. 78.
Sancalpâ, femme de Dharma. I, 15. — Épouse de Manou. II, 375. — Son fils. 377.
Sancalpa, fils de Sancalpâ et de Dharma. I, 16. — Fils de Manou. 377.
Sancalpa (Le), personnifié. II, 473.
Sancara, nom de Siva. II, 30, 42. — Est Crichna. 268.
Sancarchana, nom de Balarâma. I, 262, 269. Voyez Balarâma.
Sancou, fils d'Ougraséna. I, 169. — Héros Yâdava. I, 393; II, 101.
Sancou, Asoura. I, 190; II, 488.
Sancoucarna, Dânava. I, 20, 190; II, 488.
Sancousiras, Dânava. I, 20.
Sancoutchana, génie. I, 513.
Sancrandana, fils du 14e Manou. I, 42.
Sancriti, fils de Djayatséna. I, 127.
Sâncriti, prince ennemi de Crichna. I, 385, 389.
Sâncriti, épouse de Viswâmitra, mère de Gâlava. I, 123, 148.
Sandhyâ, division du temps. I, 44; II, 292.
Sandhyânsa, division du temps. I, 44; II, 292.
Sandila, Mouni, aïeul d'Agni. I, 86.
Sândilî, sainte femme. II, 67, 120. — Mère d'Agni. 462. — Forme de Dourgâ. I, 510.
Sândîpani, maître de Crichna et de Balarâma. I, 380; II, 147. — Son fils est ressuscité. I, 382, 449; II, 155, 191.
Sandjnâ, fille de Twachtri, épouse de Vivaswân. I, 48. — Forme Tchhâyâ. *Ibid.* — Devient Aswinî. 49.
Sanêstchara, planète de Saturne. II, 473. — Sa naissance. I, 52.
Sanghattana, génie. I, 513.
Sanglier (Le), avatare de Vichnou. I, 186; II, 364. — Sa description. I, 186; II, 368.
Sangrâmadjit, fils de Crichna et de Soudattâ. II, 158.
Sankchaya, Marout. II, 311.
Sankha (Le), mont. II, 372.
Sankha (Le), lac. II, 99.
Sankha, Nidhi. I, 204. — Appelé pour enrichir les Yâdavas. 490. — Déguisé en Yâdava. 472.
Sankha, serpent. I, 22.
Sankha, 71e roi d'Ayodhyâ, surnommé Vyouchitâswa. I, 72.
Sankhapâd, Viswadéva. II, 310.
Sankhapada, gardien du midi. I, 26.
Sankhapâla, serpent. I, 22.
Sankharoman, serpent. I, 22.
Sannatéyou, fils de Rôdrâswa. I, 139.
Sannati, épouse de Brahmadatta. I, 107.
Sannati, fils de Soumati. I, 93.
Sannati, fils d'Alarca, roi de Câsi. I, 133.
Sannati, déesse. II, 53.
Sânougra, fils du 14e Manou. I, 42.
Sânti, la Tranquillité personnifiée. II, 470.
Sântidévâ, épouse de Vasoudéva et fille

de Dévaca. I, 162, 169.—Ses enfants. 163.

Sântâ, fille de Lomapâda. I, 142.—Épouse de Richyasringa. II, 122.

Sânta, fils de Sambara. II, 162.

Sânta, incarnation de l'Océan. I, 244. Voyez Sântanou.

Sântanou ou Santanou, 37e roi de la dynastie lunaire. I, 151.—Incarnation de l'Océan. 244. — Épouse Satyavatî. 83. — Élève Cripa et Cripî. 149. — Apparaît après sa mort à Bhîchma, son fils. 75.

Santâpana, génie. I, 513.

Sapatnadjit, fils de Crichna et de Soudattâ. II, 158.

Saptabâhlî (La), royaume. I, 151.

Saptarchis (Les), leur naissance. I, 6.— Saptarchis de chaque Manwantara. 38 et suiv.

Sara, Asoura. I, 191.

Sarabha, Dânava. I, 20, 161; II, 460, 488. — Combat Souca. 424, 438.

Sârabhéyî, Apsarâ. II, 392.

Saradrichti, Marout. II, 311.

Saradwân, surnom de Gôtama. I, 39, 149.

Sâradwatas (Les), famille de Gôtama. I, 149.

Sâradwatî, Apsarâ. II, 376, 481.

Saradwîpa (Le), pays. I, 102.

Saramâna, fils de Vipratchitti. I, 21.

Sârana, fils d'Yadou. I, 400.—Fonde Crôntchapoura. 402.

Sârana, fils de Vasoudéva et de Rohinî. I, 162, 496. — Combat contre Nicoumbha. II, 78, 80.—Ses jeux sur l'Océan. 101.

Sâraswata, Mouni. I, 513.

Saraswatî (La), rivière et déesse. I, 507, 509; II, 52, 401.—Épouse et fille de Dharma. 309.—Enfante deux fils d'un Âditya. 311.—Est la terre. 314.—Son apparition. 351.—Nom de Dourgâ. I, 266; II, 217.—Tîrtha de Saraswatî. 346.

Sarayou (La), rivière. I, 507; II, 400.

Sarîra, Dânava. II, 408.

Sarmichthâ, épouse d'Yayâti. I, 135.—Fille de Vrichaparwan, mère de Pourou. 20, 21.

Sârnga (Le), arc de Crichna. I, 390.

Sarpas (Les), peuple. I, 68.

Sarpya ou Sarppa, Roudra. II, 310.

Sarwa, Roudra. II, 488.

Sârwabhôma, fils de Soudharman. I, 93.

Sarwacarman, 49e roi d'Ayodhyâ. I, 72.

Sarwadamana, surnom de Bharata. I, 144.

Sarwaloca (Le), réservoir des êtres. II, 187.

Sarwaséna, fils de Brahmadatta. I, 92.

Sarwatraga, fils du 2e Manou. I, 42.

Sarwarttouca (Le), bois. II, 141.

Saryâti, fils de Prânsou. I, 55.

Saryâti, fils du Manou Vêvaswata. I, 52, 55.

Sasâda, surnom de Vicoukchi. I, 58.

Sasavindou, fils de Tchitraratha. I, 164.

Sasidhwadja, Dânava. II, 409.

Sâstri, nom de Dieu. II, 291.

Sat, nom de Dieu. II, 313.

Satabhichâ, constellation, épouse de Soma. II, 52, 69.

Satadhanwan, fils de Hridica. I, 169.— Ennemi de Crichna. 389, 421.—Tue Satrâdjit. 173.—Est vaincu et tué par Crichna. 174; II, 154.

Satadjit, fils de Bhadjamâna. I, 167.

Satadrou (La), rivière. I, 507.

Satadyoumna, fils du Manou Tchâkchoucha. I, 9.

Satadyoumna, prince Yâdava. I, 392, 496.

Satâkcha, Dânava. II, 418.

SATAHRADA, Dânava. I, 20.
SATÂNANDA, fils de Gôtama. I, 149.
SATÂNGA, Dânava. II, 408.
SATÂNÎCA, fils du 10e Manou. I, 41.
SATAPRASOÛTI, fils de Cambalavarhicha. I, 165.
SATALOTCHANA, Dânava. II, 408.
SATAROÛPÂ, femme du premier homme. I, 7.
SATÂVARTTA (Le), bois. II, 141.
SATÂYOUS, fils de Pouroûravas. I, 116.
SATCHÎ, fille de Pouloman, épouse d'Indra. I, 20, 21, 359.—Fait des présents à Crichna pour ses femmes. II, 47. — Vient à la cour d'Oumâ. 52.—Reçoit Satyabhâmâ. I, 528.
SATHA, fils de Vasoudéva et de Rohinî. I, 162.—Combat contre Nicoumbha. II, 80.
SATHA, Dânava. I, 20.
SATRA, fils du 1er Manou. I, 38.
SATRÂDJIT, fils de Nighna, ami du soleil. I, 170.—Sa famille. 172.—Sa mort. 173.—Héros Yâdava. I, 392.—Père de Satyabhâmâ. 500.
SÂTRÂDJITÎ, nom de Satyabhâmâ. Voyez ce mot.
SATROUDJIT, fils de Soûra. I, 169.
SATROUGHNA, fils de Dasaratha, frère de Râma. II, 122.—Tue le Dânava Lavana. I, 252.—Détruit le Madhouvana. 403. —Fonde la ville de Mathourâ. 252, 403.
SATROUGHNA, fils de Swaphalca. I, 160.
SATROUGHNA, fils d'Anâdhrichti. I, 161.— Surnommé Nêchâdi. *Ibid.*
SATROUHAN, fils de Swaphalca. I, 172.
SATROUHANTRI, général de Sambara. II, 165.—Sa mort. 168.
SATROUTÂPANA, génie. I, 513.
SATWATA, fils de Mâdhava. I, 403.—Père des Satwatas. *Ibid.*
SÂTWATA, fils de Pouroudwân. I, 166.
SATWAS (Les), famille. I, 166.
SATYÂ, épouse de Vrihanmanas. I, 143.
SATYA, nom de Dieu. II, 291.
SATYA, Saptarchi du 9e Manou. I, 41.
SATYABHÂMÂ, fille de Satrâdjit, épouse de Crichna. I, 172, 500; II, 157.—La plus belle des femmes. 146. — Son palais. 143.—Ses enfants. 157.—Accompagne Crichna dans son expédition contre Naraca. I, 520.—Est reçue par Aditi. 528.—Sa jalousie. II, 4.—Ses plaintes. 9.—Crichna l'apaise en lui promettant le Pâridjâta. 11.—Et le lui donne. 48.—Ses jeux sur l'Océan. 101.
SATYACA, fils de Sini. I, 161, 392, 496, 497; II, 159.
SATYACARMAN, fils de Dhritavrata. I, 143.
SATYACARNA, roi de la ville de Vâranasa. II, 270.
SATYADARSIN, Saptarchi du 13e Manou. I, 42.
SATYADHRITI, fils de Satânanda. I, 149.
SATYADHRITI, fils de Dhritimân. I, 93.
SATYADJIT, fils de Vrihaddhanou. I, 92.
SATYADJIT, fils de Crichna et de Soudattâ. II, 158.
SATYADJIT, Dânava. I, 20.
SATYAHITA, fils de Pouchpavân. I, 151.
SATYAKÉTOU, fils d'Acroûra. I, 163.
SATYAKÉTOU, fils de Dharmakétou, roi de Câsi. I, 134, 147.
SÂTYAKI, petit-fils de Sini et fils de Satyaca, écuyer de Crichna. II, 36.— Accompagne Crichna dans son expédition contre Indra. 35.—Monte sur Garouda. *Ibid.*—Combat Pravara. 36.— Est blessé. 38.—Ranimé par Crichna. 39.—Annonce l'arrivée du Pâridjâta. 47.—Combat pour Brahmadatta. 77,

79, 83.—Ses jeux sur l'Océan. 101.—Honoré par les dieux. 266.
SATYALOCA (Le), séjour des hommes justes. II, 346.
SATYANÉTRA, Saptarchi du 5e Manou. I, 39.—Mouni. II, 481.
SATYARATHÂ, épouse de Trisancou. I, 65.
SATYAS (Les), dieux du 4e Manwantara. I, 38.
SATYAVÂK, fils de Sini. II, 159.
SATYAVÂK, fils du Manou Tchâkchoucha. I, 9.
SATYAVÂN, fils du 5e Manou. I, 39.
SATYAVATÎ, mère de Vyâsa. I, 1. — Son origine et sa naissance. 83.
SATYAVATÎ, fille de Gâdhi, épouse de Ritchîca, et mère de Djamadagni. Son histoire. I, 121, 148.—Devient la rivière Côsikî. 122.
SATYAVRATA, surnommé Trisancou, 26e roi d'Ayodhyâ. Son histoire. I, 62.
SAVANA, fils du 1er Manou. I, 38.
SAVANA, Saptarchi du 9e Manou. I, 41.
SAVARAS (Les), peuple. I, 265.
SÂVARNA, 8e Manou. I, 38, 41.—Sa naissance. 52.
SAVARNÂ, femme de Prâtchînavarhis. I, 10.
SÂVARNAS (Les), surnom de cinq Manous. I, 42.
SÂVARNI, 8e Manou. I, 38, 40.
SÂVITRA, Marout. II, 311.—Combat contre Bâna. 424, 428.
SAVITRI, Âditya. I, 18; II, 375, 481.—Trait la terre pour les Dévas. I, 34.
SÂVITRÎ (La), déesse. II, 3, 52, 473.—Ses mortifications. 68. — Produite par Hiranyagarbha. 374.—Nom de Dourgâ. I, 265; II, 174, 217.
SAVYA, prince ennemi de Crichna. I, 385.
SCANDA, autrement CÂRTIKÉYA. Sa naissance. I, 6, 17.—Se trouve à la cour d'Indra. II, 16. Voyez le mot CÂRTIKÉYA.
SCANDHAGRAHA, génie. I, 513.
SCIENCE (La), personnifiée (Vidyâ). I, 224; II, 470, 472.
SÉCHA, serpent. I, 22, 507; II, 376, 400, 481.—Sacré roi des dragons. I, 25; II, 378.—Sa pénitence. II, 350.—Devient Balarâma. I, 515. Voyez ci-dessus, au mot ANANTA.
SÊLACAMPIN, Dânava. II, 408.
SÉNACA, fils de Sambara. II, 162.
SÉNAHAN, fils de Sambara. II, 162.
SÉNÂNÎ, fils de Sambara. II, 162.
SÉNÂNÎ, Roudra. II, 310.
SÉNADJIT, fils de Sambara. II, 162.
SÉNADJIT, fils de Viswadjit. I, 92.
SÉNADJIT, fils de Crichna et de Soudattâ. II, 158.
SÉNÂPATI, héros Yâdava. II, 101.
SÉNASCANDHA, fils de Sambara. II, 162.
SÊNDHAVÂYANAS (Les), descendants de Viswâmitra. I, 123, 148.
SÊNHIKÉYAS (Les), mauvais génies. II, 403.—Enfants de Sinhicâ. I, 21.
SÊNICA, fils de Sambara. II, 162.
SÊNYAHANTRI, fils de Sambara. II, 162.
SENTIMENT (Le), personnifié (Manas). II, 472.
SERPENTS (Les), espèce de demi-dieux. I, 22.
SÊVYA, cheval de Crichna. II, 47, 186.
SÊVYÂ, épouse de Djyâmagha. I, 165.
SIDDHA. Comment on le devient. II, 321.
SIDDHI, 73e roi d'Ayodhyâ. I, 72.
SIGHRA, 76e roi d'Ayodhyâ. I, 72.
SIKHANDINÎ, femme d'Antardhâna. I, 10.
SINDHOU (Le), pays. I, 480.
SINDHOU (Le), rivière. I, 508; II, 400.
SINDHOUDWÎPA, 44e roi d'Ayodhyâ. I, 71.
SINÉYOU, fils d'Ouchan. I, 164.
SINHICÂ, épouse de Vipratchitti. I, 21, 506;

II, 309. — Son fils. 376. — Mère des Grahas. 311.
SINI, fils d'Anamitra. I, 161; II, 159.
SINÎ. Veille de la nouvelle lune personnifiée. Déesse. I, 113.
SINÎBALÎ, forme de Dourgâ. I, 511.
SINÎPATI, prince ami de Crichna. I, 389.
SIPRÂ (La), rivière. I, 508.
SISIRA, fils du Vasou Dhara. I, 16.
SISIRA (Le), mont. II, 370.
SISIRÂYANA, aïeul de Gârgya, roi de Trigartta. I, 163.
SISOUPÂLA, fils de Damaghocha et de Sroutadévâ, roi de Tchédi. I, 161, 494.— Autrefois Hiranyacasipou. *Ibid.*—Élevé par Djarâsandha. 494.—Veut épouser Roukminî. 492.—Est appelé Sounîtha. 494.—Veut arrêter Crichna qui enlève Roukminî. 496. — Assiste au sacrifice de Brahmadatta. II, 75.—Allié de Nicoumbha. 76.—Commande l'armée. 78. — Enchaîné par Pradyoumna. 80. — Vaincu par Crichna. 154.—Et tué. 191.
SÎTÂ, épouse de Râma. I, 194; II, 122. — Nom de Dourgâ. I, 266.
SÎTÂ (La), rivière. I, 508; II, 401.
SITAKÉSA, Dânava. II, 408.
SITAVÂTÂ, Mâtri. I, 511.
SIVA, le même que Roudra. Sacré roi des Mâtris et d'autres êtres. I, 25.—Épouse Pârwatî. 131.—S'établit à Bârânasî. *Ibid.* —Forme pour Oumâ un bois de Pâridjâtas. II, 14.—Tue Andhaca. 15, 92. —Protége Bâna. 193.—Ses jeux avec Dévî. 198.—Combat Crichna pour défendre Bâna. 239. — S'unit à Crichna et devient Harihara. 243.—Attaque Tripoura. 503.—Est secouru par Vichnou. 505. Voyez ROUDRA.
SIVA, Mouni. I, 513.
SIVA, génie. I, 513.
SIVÂ, femme du Vasou Anila. I, 16.
SIVÂ, nom de Dourgâ. I, 337.
SIVÂ (La), rivière. I, 507.
SIVANCARA, génie. I, 513.
SIVI, fils d'Ousînara. I, 140.
SIVI, aïeul de Tanwî. I, 500; II, 157.— Héros Yâdava. I, 392.
SIVI, Dânava. II, 408, 418, 488. — Fils de Hrada. I, 19, 190.
SIVIS (Les), peuple. I, 140.
SLICHTI, fils de Dhrouva. I, 8.
SMRITI, la Tradition. II, 470, 506.—Nom de Dourgâ. I, 266.
SMRITIS (Les), personnifiées. II, 473.
SÔBHA (Le), pays, royaume de Sâlwa. I, 357, 447, 461; II, 154, 191.
SÔBHA, nom de prince. II, 100.
SÔBHADRA, surnom d'Abhimanyou. I, 152.
SOCHANA, feu. II, 231.
SÔDÂSA, surnom du roi Calmâchapâda. I, 72.
SOMA, dieu de la lune. Sa naissance. I, 111. — Fils d'Atri. II, 375. — Sort de la mer. 357. — Sorti du Canakhala. I, 509. — Adopté par Dakcha. II, 375. — Devenu veau des Richis. I, 34. — Roi des Brahmanes. 24, 378; II, 329. — Roi des astres et des plantes. I, 24. — Son sacre. 113. — Célèbre le Râdjasoûya. *Ibid.* — Célèbre un Aswamédha. II, 275. — Épouse les filles de Dakcha. I, 11, 15, 115; II, 275, 309, 332. — Ses enfants. 377. — Enlève la femme de Vrihaspati, et devient père de Boudha. I, 114.—Attaqué de consomption. 115. — Admis par Siva dans le bois de Pâridjâtas. II, 15. — Brille à la cour d'Indra. 16. — Chef des Dévas : sa description. I, 206. — Combat le feu Ôrva. 216. — Combat contre Salabha et Sarabha. II, 324, 438. — Est Brahmâ.

315. — Est Vichnou. 198, 231. — Produit par Roudra. 34.
SOMA, nom de Siva. II, 41.
SOMA, Vasou. I, 16; II, 310.
SOMA, fils de Prabhâcara. I, 139.
SOMACA, fils de Sahadéva. I, 149. — Prince ennemi de Crichna. 388, 420.
SOMACAS (Les), famille issue de Somaca. I, 149.
SOMADATTA, fils de Bâhlica. I, 151.
SOMADATTA, fils de Pantchadjana. I, 149.
SÔMANASA (Le), mont. II, 370.
SOMAPA, Dânava. II, 409.
SOMAPADAS (Les), mondes. I, 82.
SOMAPÂS (Les), Pitris. I, 86.
SOMASÉNA, fils de Sambara. II, 162.
SOMAVARTCHAS, Gandharva. II, 481.
SOMMEIL (Le) de Vichnou. I, 233.
SOMMEIL (Le), personnifié. S'approche de Vichnou. II, 131.
SÔMYÂ, nom d'Oumâ. II, 318.
SÔMYA (Le), mont. II, 372.
SON (Le), personnifié. I, 162.
SONA (Le), rivière. I, 508; II, 400.
SÔNACA, Brahmane. I, 135; II, 269. — Saint solitaire. I, 3.
SÔNACAS (Les), descendants de Sounaca. I, 128.
SÔNANDA (Le), masse de fer de Balarâma. I, 390, 424.
SONÂSWA, fils de Soûra Râdjâdhidéva. I, 169.
SONITAPOURA, ville. I, 255; II, 191, 193.
SÔRÎ, surnom de Crichna. I, 162.
SÔSRAVAS (Les), descendants de Viswâmitra. I, 148.
SÔSROUTAS (Les), descendants de Viswâmitra. I, 123.
SOUBÂHLÎCAS (Les), peuple. II, 410.
SOUBÂHOU, Dânava. II, 409, 410. — Tué par Râma. I, 193.
SOUBÂHOU, fils de Matinâra. I, 143.
SOUBÂHOU, fils de Tchitraca. I, 160, 173.
SOUBÂHOU, Apsarâ. II, 376.
SOUBALA, prince ennemi de Crichna. II 386.
SOUBHADRÂ, épouse d'Ardjouna, fille de Vasoudéva et de Rohinî, appelée aussi TCHITRÂ. I, 151, 162; II, 50, 100. — Mère d'Abhimanyou. I, 163.
SOUBHAGÂ, Apsarâ. II, 376.
SOUBHÂNGÎ, fille de Roukmin, épouse Pradyoumna. I, 501.
SOUBHÎMÂ, épouse de Crichna et fille de Madra. II, 157. — Son palais. 143.
SOUBHRA, fils de Vasoudéva et de Rohinî. I. 162.
SOUBHRAVATÎ (La), rivière. I, 508.
SOÛCA, fils de Hrada. I, 21.
SOUCA, époux de Pîvarî et fils de Vyâsa. I, 85, 105.
SOUCÂLAS (Les), Pitris. I, 85.
SOUCANYÂ, fille de Saryâti, épouse de Tchyavana. I, 55.
SOUCHÉNA, fils de Viswagarbha. I, 404.
SOUCHÉNA, fils de Crichna et de Roukminî. I, 500; II, 157.
SOUCHMANTA, fils de Sourodha. I, 144.
SOUCLA, fils de Havirdhâna. I, 10.
SOUCLA, Saptarchi du 14e Manou. I, 42.
SOUCOUMÂRA, fils d'Ânartta, roi de Câsi. I, 134, 147.
SOUCOUMÂRADJÂTI (La), danse. II, 106.
SOUCRA, planète de Vénus. I, 336; II, 473. — Prêtre d'Hiranyacasipou. 358. — Consulté par ce prince. 399. — Avertit Bali de se défier du nain. 486. Voy. OUSANAS.
SOUCRA, Marout. II, 311.
SOUCRA, fils du 3e Manou. I, 38.
SOUCRITA, fils de Prithou. I, 92.
SOUCRITI, fils du 2e Manou. I, 38.
SOUCRITI, Saptarchi du 10e Manou. I, 41.

Soudanchtra, fils de Crichna et de Roukminî. II, 157. — Combat contre Nicoumbha. 78.
Soudanchtra, fils de Sambara. II, 162.
Soudânta, fils de Hridica. I, 169.
Soudarsana (Le), disque de Crichna. I, 424. — Disque de Vichnou. Sa description. 227.
Soudarsana, 74e roi d'Ayodhyâ. I, 72.
Soudarsana, fils d'Adjamîdha. I, 150.
Soudattâ, femme de Crichna. II, 157. Voy. Tanwî.
Souddha, canard. I, 103.
Soudechna, fils adoptif d'Asamôdjas. I, 169.
Soudechna, fils de Crichna et de Roukminî. I, 500.
Soudâsa, 47e roi d'Ayodhyâ. I, 71.
Soudévâ, femme de Crichna. II, 158.
Soudéva, fils du roi Tchantchou. I, 66.
Soudéva, héros Yâdava. I, 496. — Fils de Dévaca. 168. — Fils d'Acroûra. 173.
Soudéva, fils de Pôndra. I, 493.
Soudhâman, Mouni. II, 481. — Saptarchi du 6e Manou. I, 39.
Soudhanou, fils d'Ougraséna. I, 169.
Soudhanou, fils de Courou. I, 150.
Soudhanwan Ier, 23e roi d'Ayodhyâ. I, 62.
Soudhanwan II, 67e roi d'Ayodhyâ. I, 72.
Soudhanwan, 12e roi de la dynastie lunaire. I, 139.
Soudhanwan, fils de Courou. I, 150.
Soudhanwan, gardien de l'Orient. I, 26.
Soudharman, fils de Tchitraca. I, 160, 173.
Soudharman, fils de Dridhanémi. I, 93.
Soudharman, fils du 11e Manou. I, 42.
Soudharman, Viswadéva. II, 310.
Soûdrâ, fille de Rôdrâswa. I, 139.
Soudyoumna, fils du Manou Tchâkchoucha. I, 9.
Soudyoumna, nom d'Ilâ devenue homme. I, 54. — Ses enfants. *Ibid.*
Sougandhâ, Apsarâ. II, 376, 481.
Sougrîvâ, Apsarâ. II, 481.
Sougrîva, ami de Râma. I, 194. — Favorisé par Crichna (Vichnou). II, 227.
Sougrîva, cheval de Crichna. II, 186.
Sougrîvî, fille de Casyapa. I, 21.
Souhotra, 24e roi de la dynastie lunaire. I, 145.
Souhotra, fils de Vrihatkchétra. I, 192.
Souhotra, fils de Cântchanaprabha. I, 120.
Souhotra, fils de Soudhanwan. I, 150.
Souhotri, fils de Vitatha. I, 145.
Souhma, fils du roi Bali. I, 141.
Souhma (Le), pays. I, 385.
Souhmas (Les), peuple. II, 401.
Souhmacas (Les), peuple. I, 142.
Soûkchma, Dânava. I, 20.
Soukétou, fils de Kétoumân, roi de Câsi. I, 134.
Soukétou, fils de Sagara. I, 69.
Soukétou, prince ennemi de Crichna. I, 421.
Soukticarna, serpent. I, 507.
Souktimatî (La), montagne. I, 165.
Souktimatî (La), rivière. I, 508.
Soulotchana, cygne. I, 103.
Soulotchanâ, Apsarâ. II, 481.
Soumahâcapi, génie. I, 513.
Soumâla, veau des Râkchasas. I, 35.
Soumanas, canard. I, 103.
Soumanas, Brahmane. I, 107.
Soumanas, Asoura. II, 392.
Soumanas, fils d'Oûrou. I, 9.
Soumanâsya, serpent. I, 507.
Soumantou, Mouni. Assiste au sacrifice de Brahmadatta. II, 74.
Soumati, Asoura. II, 392.
Soumati, fils du 8e Manou. I, 41.
Soumati, fils de Soupârswa. I, 93.
Soumbha, Dânava tué par Dourgâ. I, 263; II, 172, 173, 218.

SOUMÉDHAS (Les), mondes. I, 86.
SOUMITRA, fils de Syâma. I, 162.
SOUMITRA, fils de Crichna et de Soudévâ. II, 158.
SOUMITRÂ, femme de Dasaratha, mère de Satroughna. I, 252.
SOUMOUKHA, serpent. I, 22.
SOUMOUKHA, Dânava. II, 408.
SOUMOUKHÎ, Apsarâ. II, 376.
SOUNÂBHA, frère de Vadjranâbha. II, 128. — Tué par Gada. 139.
SOUNACA, fils de Gritsamada. I, 128.
SOUNAHA, fils de Djahnou. I, 120.
SOUNAHOTRA, fils de Kchatravriddha. I, 127.
SOUNAH POUTCHHA, fils de Ritchîca. I, 122.
SOUNAH SÉPHA, fils de Ritchîca. I, 122.
SOUNAH SÉPHA, fils de Viswâmitra. I, 123, 148.
SOUNÂMAN, fils d'Ougraséna. I, 169. — Vaincu par une armée de loups. II, 151. — Tué par Balarâma. I, 371; II, 152.
SOUNÂMNÎ, épouse de Vasoudéva, fille de Dévaca. I, 162, 169. — Mère de Gada et de Vricadéva. 162.
SOUNANDÂ, femme de Crichna. Son palais. II, 143.
SOUNDA, fils de Hrada. I, 21.
SOUNDAKÎ, fille de Swaphalca. I, 160, 172.
SOUNÉTRA, canard. I, 103.
SOUNÉTRA, fils du 13e Manou. I, 42.
SOUNÎTHA, fils de Sannati, roi de Câsi. I, 134, 146.
SOUNÎTHA, nom de Sisoupâla. I, 494. — Son discours à la cour de Bhîchmaca. I, 444.
SOUNÎTHA, fils de Crichna et de Djâmbavatî. II, 158.
SOUNÎTHÂ, femme d'Anga. I, 9. — Fille de Mrityou. 28.
SOUNRITÂ, épouse d'Outtânapada. I, 8.
SOUPARNA, nom de Garouda. I, 22.
SOUPARNAS (Les), génies célestes. I, 16. — Fils de Casyapa. II, 333.
SOUPÂRSWA, fils de Crichna et de Câsî. II, 159.
SOUPÂRSWA, fils de Roukmaratha. I, 93.
SOUPÂRSWACA, fils de Tchitraca. I, 160, 173.
SOUPÂRSWATA, Sâdhya. II, 310.
SOUPARWAN, Viswadéva. II, 311.
SOUPRABHA, Dânava. II, 488.
SOUPRÂBHÂ, fille de Vasou et femme de Damaghocha. I, 404. Voyez SROUTASRAVAS.
SOUPRASÂDA, Dânava. II, 409.
SOUPRIYÂ, Apsarâ. II, 376.
SOÛRA, fils d'Ardjouna-Cârtavîrya. I, 157.
SOÛRA, fils de Bhadjamâna. I, 167.
SOÛRA, fils de Vidoûratha, surnommé Râdjâdhidéva. I, 169.
SOÛRA, fils de Dévamîdhoucha. I, 160. — Joue la comédie. II, 124.
SOURABHI, épouse de Casyapa. I, 17, 18, 22; II, 375. — Ses enfants. *Ibid.* — Renaît sous le nom de Rohinî. I, 256. — Épouse de Brahmâ; se fait vache. II, 310. — Mère des Roudras. *Ibid.*; — des Vasous. *Ibid.* — Ses autres enfants. *Ibid.*
SOURABHI, Sâdhya. II, 310.
SOURÂBHÎRAS (Les), peuple. II, 401.
SOURACALPA, fils de Vipratchitti. I, 21.
SOURÂCHTRA (Le), pays. I, 397.
SOURÂCHTRAS (Les), peuple. II, 401.
SOURÂDÉVÎ, déesse. Sa naissance. II, 357. — Nom de Dourgâ. I, 266, II, 218.
SOURAMÂ, Apsarâ. II, 376.
SOURÂRI, génie. I, 513.
SOURAS (Les). Les mêmes que les Dieux ou les Dévas, les ennemis des Asouras. I, 221, 204 *et pass.* — Vainqueurs des Dêtyas. 210, 218. Voyez DIEUX et DÉVAS.
SOÛRAS (Les), famille. I, 158.

SOURASÂ, épouse de Casyapa. I, 18; II, 309, 311, 375. — Nom de Dourgâ. I, 266.

SOURASÂ, fille de Rôdrâswa. I, 139.

SOÛRASÉNA, autrement OUGRASÉNA, roi de Mathourâ. I, 253.

SOÛRASÉNA, fils d'Ardjouna-Cârtavîrya. I, 157.

SOÛRASÉNA (Le), pays. I, 158, 384.

SOÛRASÉNAS (Les), famille. I, 158.

SOURATHA, 32e roi de la dynastie lunaire. I, 151.

SOURATHÂ, Apsarâ. II, 481.

SOURÂVIGHNA, génie. I, 513.

SOÛRAVÎRAS (Les), famille. I, 158.

SOURODHA, 20e roi de la dynastie lunaire. I, 144.

SOUROÛPÂ, Apsarâ. II, 376.

SOUROÛPA, Asoura. II, 392.

SOUROUTCHI. Trait la terre pour les Gandharvas. I, 35.

SOÛRPÂRACA, ville fondée par Parasourâma. I, 407, 413.

SOÛRYA, ou le Soleil, chef des Dévas. Sa description. I, 206. — Son char. II, 354. Voyez ÂDITYAS et VIVASWÂN.

SOÛRYÂKCHA, prince ennemi de Crichna. I, 388, 420.

SOÛRYANÂBHA, Dânava habitant Tripoura. II, 502.

SOÛRYÂPÎDA, fils de Djanamédjaya. II, 270.

SOÛRYAPRABHA (Le), palais de Lakchmanâ. II, 143.

SOÛRYAVARTCHAS, Gandharva. II, 481.

SOUSÂNTA, fils de Sambara. II, 162.

SOUSÉNA, fils de Sambara. II, 162.

SOUSILÂ, femme de Crichna. I, 500.

SOUSÎNARA, fils de Vasoudéva et de Rohinî. I, 162.

SOUSANTI, fils d'Adjamîdha. I, 148.

SOÛTA, surnom d'Adhiratha. I, 143.

SOÛTA, narrateur du Mahâbbârata. II, 269, 272. — Son fils, sous le nom patronymique de Sôti, second narrateur du Harivansa. I, 3.

SOÛTA, panégyriste. Sa naissance. I, 30.

SOUTANOU, femme de Crichna. II, 159.

SOUTANOU, fille d'Ougraséna. II, 159.

SOUTANOU, esclave, femme de Vasoudéva. I, 162.

SOUTANTRA, canard. I, 103.

SOUTAPAS, fils d'Ouchadratha. I, 141.

SOUTAPAS, fils du 4e Manou. I, 38.

SOUTAPAS, fils d'Atri, et Saptarchi du 12e Manou. I, 42.

SOUTAPAS, fils du 13e Manou. I, 42.

SOUTAPAS, fils de Vasichtha, et Saptarchi du 13e Manou. I, 42.

SOUTASOMÂ, épouse de Crichna. II, 158.

SOUTCHÂROU, Yâdava, père de Mâlinî. II, 270.

SOUTCHÂROU, fils de Viswakséna. Adopte Gandoûcha. I, 161.

SOUTCHÂROU, fils de Pratiratha. II, 159.

SOUTCHÂROU, fils de Crichna et de Roukminî. I, 500.

SOUTCHÂROU, fils adoptif d'Asamôdjas. I, 169.

SOUTCHÉTAS, fils de Pratchétas. I, 153.

SOUTCHI, fils du 3e Manou. I, 38.

SOUTCHI, fille de Casyapa. I, 21.

SOUTCHI, Saptarchi du 14e Manou. I, 43.

SOUTCHI, fils de Crichna et de Soudévâ. II, 158.

SOUTCHICÂ, Apsarâ. II, 481.

SOUTCHIMOUKHÎ, cygne. Séduit Prabhâvatî. II, 117. — Trompe Vadjranâbha. 120. — Favorise les amours de Prabhâvatî. 124.

SOUTCHHÂYÂ, épouse de Slichti. I, 8.

SOUVÂK, canard. I, 103.

SOUVAKTRA, fils de Dantavaktra. I, 492.

Souvarnavindou, surnom du Tîrtha Canacapingala. I, 509.
Souvartchas, fils du 10e Manou. I, 41.
Souvartchas, fils du 12e Manou. I, 42.
Souvennâ (La), rivière. II, 400.
Souvindou, cygne. I, 103.
Souvîra, fils de Sivi. I, 141.
Souvîra, fils de Kchémya. I, 94.
Souvîra (Le), pays. I, 385.
Souvîras (Les), peuple. I, 141.
Souvrata, fils d'Ousînara. I, 140.
Souvrittâ, Apsarâ. II, 376.
Souyadjna, fils de Prithousravas. I, 164.
Souyâmouna (Le), mont. I, 358.
Souyasâ, épouse de Divodâsa. I, 132.
Souyâti, fils de Nahoucha. I, 135.
Sôvira, prince dont Crichna enleva la fille. II, 155.
Splendeur (La), personnifiée (Prabhâ). I, 113; II, 470.
Srama, fils du Vasou Âpa. I, 16.
Sravanâ, fille de Tchitraca. I, 160, 173.
Sravanâ, fille de Soûra. I, 169.
Sravas, fils du 9e Manou. I, 41.
Srâvasta, 9e roi d'Ayodhyâ. I, 58.
Srâvastî, ville. I, 58.
Sravichthâ, fille de Tchitraca. I, 160, 173.
Sravichthâ, fille de Soûra. I, 169.
Sravichthâ, mère de Pêppalâdi et de Côlica. II, 271.
Srî, épouse de Vichnou, déesse de la prospérité et de l'abondance. I, 359, 495, 506; II, 2, 53. — Formée de la pensée de Brahmâ. 328. — Sort de la mer. 357. — Incarnée dans Roukminî. I, 457. — Apparaît à Balarâma. 416. Voyez Lakchmî.
Srîcantha, nom de Siva. II, 193.
Srîdâman, berger, ami de Crichna. I, 301.
Srîdévâ, épouse de Vasoudéva, fille de Dévaca. I, 162, 169.
Srigâla, roi de Caravîrapoura, fils de Vasoudéva. I, 409, 429. — Est tué par Crichna. 430. — Ses funérailles. 433.
Srimara, Dânava. II, 488.
Srindjaya, fils de Pratikchatra. I, 127.
Srindjaya, fils de Câlânala. I, 140.
Srindjaya, fils de Vâhyâswa. I, 148.
Srindjaya, fils de Mitrayou. I, 149.
Srindjayâ, épouse de Bhadjamâna. I, 167.
Sringâlavadana, Dânava. II, 488.
Sringârapandaca, serpent. I, 507.
Sringin, Mouni. I, 414.
Srouta, 41e roi d'Ayodhyâ. I, 71.
Sroutadévâ, épouse d'Anâdhrichti. I, 161.
Sroutadévâ, fille de Soûra. I, 160. — Mère de Sisoupâla. 161. Voyez Sroutasravas.
Sroutarwan, prince ennemi de Crichna. I, 385, 492. — Attaque Crichna. 498. — Vient au mariage d'Anirouddha. 502.
Sroutasarman, fils d'Oudâpi. I, 151.
Sroutaséna, 32e roi de la dynastie lunaire. I, 151.
Sroutaséna, fils de Sambara. II, 162.
Sroutasénâ, chargée de l'éducation d'Asrouta. II, 158.
Sroutasravâ ou Sroutasravas, fille de Soûra. I, 160; II, 50. — Épouse de Damaghocha. I, 494. Voyez Sroutadévâ et Souprabhâ.
Sroutasravas, Mouni. I, 513.
Sroutâyous, fils de Pouroûravas. I, 116, 119.
Srouti, la sainte Écriture personnifiée. II, 470.
Stabdacarna, cerf. I, 102.
Stamba, Mouni. II, 480. — Saptarchi du 2e Manou. I, 38.
Stambavana, fils de Crichna. II, 158.
Stambavatî, fille de Crichna. II, 158.
Sthaléyou, fils de Rôdrâswa. I, 139.
Sthandiléyou, fils de Rôdrâswa. I, 139.

Sthânou, Roudra. II, 481.—Nom de Siva. 239.
Sthoûlasiras, Mouni. I, 513.
Sthoûnacarna, génie. I, 513.
Swadhâ, épouse d'Agni. I, 506; II, 463. — Est Vichnou. 477.
Swadhâ, épouse de Bhrigou. I, 86.
Swâdhîna, nom de Dieu. II, 291.
Swâhâ, épouse d'Agni. II, 52, 463.—Nom de Dourgâ. I, 266.
Swâhi, fils de Vridjinîvân. I, 164.
Swani, canard. I, 103.
Swaphalca, fils de Vrichni. I, 159, 172. — Héros Yâdava. 392, 496, 497.
Swapoura, faubourg de Vadjrapoura. II, 121.
Swâpti, fille de Djaràsandha. I, 384.
Swar, Vyâhriti produite par Hiranyagarbha. II, 374, 477.
Swarbhânou, héros Dânava. I, 20, 337. — Père de Prabhâ. 124. — Chef Dêtya. 203, 220. — Surnommé Vaktrayodhin. 220.
Swarna, feu. II, 232.
Swârotchicha, 2e Manou. I, 37, 38.
Swasrima, Dânava. I, 20. — Fils de Vipratchitti. I, 21.
Swasrima, Brahmane. I, 100.
Swastica, Dânava. II, 408.
Swastyâtréya, Mouni. I, 513.
Swastyâtréyas (Les), nom d'une famille. I, 139.
Swâti, constellation. I, 336.
Swâti, fils d'Oûrou. I, 9.
Swayambhodja, fils de Pratikchatra. I, 169.
Swayambhou est Nârâyana. II, 366. — Est Vichnou. 478.—Étymologie de ce mot. I, 5.
Swâyambhouva, nom du 1er Manou. I, 8, 37. — Premier veau de la terre. 34.
Swéta, chef Dêtya. I, 203, 280.
Swéta, fils de Crichna et de Vrihatî. II, 158.
Swéta (Le), mont. II, 416.
Swétacarna, fils de Satyacarna. II, 270. — Se retire dans la forêt. *Ibid.*
Swétadwîpa (Le), pays. II, 494.
Swétakétou, Mouni. I, 513.
Swétakétou, fils de Sénadjit. I, 92.
Swétamodha, génie. I, 513.
Swétasîrcha, Dânava. II, 408.
Swétaparwata (Le), mont. I, 506.
Swétavâhana, surnom de Siva. II, 72.
Swétavâhana, fils de Soûra. I, 169.
Syala. Insulte Gargya. I, 482.
Syâma, fils de Soûra. I, 160. — A pour fils Soumitra. 161. — Héros Yâdava. 392.
Syamantaca, pierre précieuse. Son histoire. I, 170.
Syénî, fille de Casyapa. I, 21.

T

Tâdacâ, femme du Dêtya Sounda. I, 21.
Takchaca, serpent. I, 22; II, 376, 400, 481. — Sacré roi des serpents. I, 25; II, 378. — Devenu veau des serpents. I, 34. — Sauvé par Âstica. II, 285.
Tâladjangha, fils de Djayadhwadja. I, 157.
Tâladjangha, Dânava. II, 409.
Tâladjanghas (Les), famille. I, 157.
Tâladjanghas (Les), peuple. I, 66, 67, 68.
Tâloukétou, héros tué par Crichna. II, 154.
Tâmasa, 4e Manou. I, 37, 38.
Tamasâ (La), rivière. I, 508; II, 401.
Tâmasa, génie. I, 513.
Tâmrâ, épouse de Casyapa. I, 18. — Ses filles. 21.

TÂMRADJÂKCHA, fils de Crichna et de Satyabhâmâ. II, 157.
TÂMRALIPTACAS (Les), peuple. II, 401.
TÂMRAPAKCHÂ, fille de Crichna et de Satyabhâmâ. II, 157.
TÂMRAPARNÎ (La), rivière. I, 508.
TANAYA, Saptarchi du 11e Manou. I, 42.
TANGANA (Le), pays. II, 75.
TANGANAS (Les), peuple. I, 483.
TANOÛDJA, Sâdhya. II, 310.
TANSOU, 19e roi de la dynastie lunaire. I, 143.
TANTRÎDJA, fils de Canavaca. I, 162.
TANTRÎPÂLA, fils de Canavaca. I, 162.
TANWÎ, épouse de Crichna, appelée aussi Soudattâ. I, 500; II, 157.
TANWIN, fils du 4e Manou. I, 38.
TAPANA, feu. II, 231.
TAPASWIN, Saptarchi du 12e Manou. I, 42.
TAPASWIN, fils du Manou Tchâkchoucha. I, 9.
TAPASYA, fils du 4e Manou. I, 38.
TAPATÎ (La), rivière. I, 508.
TÂPÎ (La), rivière. I, 509.
TAPODA (Le), Tîrtha. I, 510.
TAPODHANA, fils du 4e Manou. I, 38.
TAPODHARMA, fils du 13e Manou. I, 42.
TAPODHRITI, Saptarchi du 12e Manou. I, 42.
TAPOMOÛLA, fils du 4e Manou. I, 38.
TAPOMOÛRTTI, Saptarchi du 12e Manou. I, 42.
TAPORATI, fils du 4e Manou. I, 38.
TAPORAVI, Saptarchi du 12e Manou. I, 42.
TAPOSANA, Saptarchi du 12e Manou. I, 42.
TARA, fils du 14e Manou. I, 42.
TARA, serpent. I, 507. — Tara garde Bali. II, 491.
TÂRA, chef Dêtya. I, 202, 220. — Description de son char. *Ibid.* — S'incarne. 254. — Écuyer de Vrichaparwan. II, 451.
TÂRÂ, femme de Vrihaspati, enlevée par Soma. I, 114. — Mère de Boudha. *Ibid.*
TÂRACA, Dânava. I, 20. — Vaincu par Vichnou. 178.
TÂRACÂ (combat de). I, 197 et suiv. 443.
TÂRACÂYANAS (Les), descendants de Viswâmitra. I, 123.
TARANGA, fils du 14e Manou. I, 42.
TAROUNA, Saptarchi du 11e Manou. I, 42.
TÂRKCHA, nom de Casyapa. II, 482.
TÂRKCHYA, nom de Garouda. II, 35, 376.
TAROÛRDJA, fils du 3e Manou. I, 38.
TATTWADARSIN, fils du 5e Manou. I, 39.
TATTWADARSIN, Brahmane. I, 107.
TCHACRA (Le) de Vichnou. Formé des rayons du soleil. I, 52.
TCHACRADÉVA, héros Yâdava. I, 476. — Combat Dantavaktra. 497.
TCHÂCRAMÔSALA ou TCHACRAMOUCHALA, nom d'une bataille, où Djarâsandha fut défait par Crichna et Balarâma. I, 410, 429.
TCHACRAVÂN (Le), mont. II, 372, 402.
TCHHÂYÂ, femme de Vivaswân. Son histoire. I, 48.
TCHÂKCHOUCHA, 6e Manou, fils de Ripou. I, 9, 37, 39.
TCHÂKCHOUCHA, fils de Cakchéyou. I, 140.
TCHAKCHOUS, Marout. II, 311.
TCHHÂGALI, prince ennemi de Crichna. 388, 421.
TCHHÂLIKYAS (Les), Gandharvas. II, 105.
TCHAMPA, fils de Prithoulâkcha. I, 142.
TCHAMPÂ, ville. I, 142.
TCHANDA, Dânava. II, 408.
TCHANDA, génie. I, 513.
TCHANDÎ, nom d'Oumâ. II, 216, 217.
TCHANDRA, nom de la lune. II, 132. Voyez SOMA.
TCHANDRA, fils de Dhoundhoumâra. I, 61.
TCHANDRABÂHOU, Asoura. I, 191.
TCHANDRABHÂGÂ (La), rivière. I, 507.

Tchandrahan, Dânava. II, 408.
Tchandrahantri, Dânava. I, 191; II, 393, 488.
Tchandralotchana, Dânava. II, 488.
Tchandramâlâ (La), rivière. I, 509.
Tchandramas, nom du dieu de la lune. I, 132. — Père de Boudha. *Ibid.*
Tchandramas, fils du Dêtya Bali. I, 19.
Tchandranâbha, Dânava habitant Tripoura. II, 508.
Tchandrâpîda, fils de Djanamédjaya, et père des Djânamédjayas. II, 270.
Tchandraprabha, fils de Gada et de Tchandravatî. II, 134. — Devient roi. 139.
Tchandratâpana, Asoura. II, 392, 409.
Tchandravatî, fille de Sounâbha. II, 128. — Épouse Gada. 129. — Son fils devient roi. 139.
Tchânoûra, autrefois le Dêtya Varâha. I, 253. — Lutteur. 355. — Son combat. 368. — Tué par Crichna. 196, 369, 444; II, 99, 152, 227.
Tchânoûra, prince présent au mariage d'Anirouddha. I, 502.
Tchantchou, 31e roi d'Ayodhyâ. I, 66.
Tchantchoulas (Les), descendants de Viswâmitra. I, 123.
Tchapala, génie. I, 513.
Tchâpadâsî (La), rivière. I, 509.
Tchâritrya, Marout. II, 311.
Tcharmanvatî (La), rivière. I, 508; II, 400.
Tchârou, fils de Crichna et de Roukminî. I, 500.
Tchâroubâhou, fils de Crichna et de Roukminî. I, 500; II, 157.
Tchâroubinda, fils de Crichna et de Roukminî. I, 500; II, 157.
Tchâroubhadra, fils de Crichna et de Roukminî. II, 157.
Tchâroudechna, fils de Crichna et de Roukminî. I, 161, 500; II, 157. — Combat contre Nicoumbha. 78. — Enchaîné. 79. — Ses jeux sur l'Océan. 101.
Tchâroudechna, fils adoptif de Gandoûcha. I, 161.
Tchâroudhichnya, Saptarchi du 11e Manou. I, 42.
Tchârougarbha, fils de Crichna et de Roukminî. II, 157.
Tchârougoupta, fils de Crichna et de Roukminî. I, 500; II, 157.
Tchâroumatî, fille de Crichna et de Roukminî. I, 500; II, 157.
Tchatouranga, fils de Lomapâda. I, 142.
Tchatourdasî, nom d'Oumâ. II, 217.
Tchatourhanou, Dânava. II, 408.
Tchatourvaktra, Dânava. II, 408.
Tchédi (Le), pays. I, 150, 385.
Tchédi, fils de Kêsica. I, 166.
Tchêdyas (Les), famille de princes. I, 166.
Tchédyouparitchara, surnom de Vasou. I, 150.
Tchékitâna, prince ennemi de Crichna. I, 388, 420.
Tchêtraratha, parc d'Indra. I, 137; II, 502.
Tchêtravatî (La), rivière. I, 508; II, 400.
Tchînas (Les), peuple. I, 68.
Tchitrâ, fille de Crichna et de Soudévâ. II, 158.
Tchitrâ, fille de Vasoudéva et de Rohinî, autrement Soubhadrâ. I, 162.
Tchitrâ, constellation. I, 336.
Tchitrabhânou, nom du soleil. Dévore le pays d'Ardjouna. I, 156.
Tchitraca (Le), bois. II, 141.
Tchitraca, fils de Vrichni. I, 159, 172. — Héros Yâdava. 392, 496, 497.
Tchitradarsana, canard. I, 103.
Tchitralékhâ, Apsarâ. II, 198, 481. — Amie d'Ouchâ. 200. — La console. *Ibid.* — Trace pour elle les portraits de tous les princes. 202. — Se rend à Dwâravatî. 204. —

Amène Anirouddha. 208. — Retourne au ciel. 268.
TCHITRÂNGADA, fils de Sântanou et de Satyavatî. I, 83.—Engage les princes à assister au sacre de Crichna. 453.
TCHITRARASMI, Marout. II, 311.
TCHITRARATHA, Gandharva. I, 25; II, 17, 378.—Devenu veau des Gandharvas. I, 35.
TCHITRARATHA (Le), bois. II, 141.
TCHITRARATHA, fils de Dharmaratha. I, 142.
TCHITRARATHA, fils de Crichna et de Soudévâ. II, 158.
TCHITRARATHA, fils d'Ousadgou. I, 164.
TCHITRASÉNA, fils du 13e Manou. I, 42.
TCHITRASÉNA, fils de Sambara. II, 162. — Sa mort, 164.
TCHITRASÉNA, Gandharva. II, 17.
TCHITRASÉNA, fils de Crichna et de Soudévâ. II, 158.
TCHITRASÉNA, héros ennemi de Crichna. I, 391.
TCHITRASÉNÂ, Apsarâ. II, 392.
TCHITRASIRAS, Gandharva. II, 481.
TCHITRAVATÎ, fille de Crichna et de Soudévâ. II, 158.
TCHOLA, fils d'Âcrîda. I, 153.
TCHOLÂ, fille de Rôdrâswa. I, 139.
TCHOLAS (Les), peuple. I, 68, 153; II, 178.
TCHYAVANA, Mouni. II, 480.—Saptarchi du 2e Manou. I, 38.—Fils de Souhotra. 150. — Mari de Soucanyâ. 55.
TÉDJASWIN, fils du 14e Manou. I, 42.
TERRE (La), personnifiée. II, 472. — Se change en vache, et est tourmentée par Prithou. I, 31.—Est aplanie et cultivée. 33.—Donne son lait aux différents êtres. 34.—Ses souffrances. 238.—Ses plaintes. 240. — Donnée à Casyapa. 242. — Submergée, et relevée par le sanglier. II, 367.—Est Dourgâ. 266. Voyez PRITHIVÎ.
TÊTTIRI, fils de Coucoura. I, 168.
TICHYA (Le), nom de l'âge Cali. I, 247.
TILOTTAMÂ, Apsarâ. I, 359; II, 106, 175, 376, 481.
TITIKCHOU, fils de Mahâmanas. I, 140.
TOCHALA, lutteur, tué par Crichna. I, 369.
TÔNDIKÉRAS (Les), famille. I, 157.
TOUCHÂRAS (Les), peuple. I, 29, 68, 483.
TOUCHER (Le), personnifié. II, 472.
TOUCHITAS (Les), espèce de dieux. I, 18. — Dieux du 2e Manwantara. 38.
TOUCHTI, le Plaisir personnifié. I, 506.
TOUMBOURAS (Les), peuple. I, 29.
TOUMBOUROU, Gandharva. II, 16, 17, 162, 481.
TOUMBOUROUS (Les). Formés du nez de Brahmâ. II, 328.
TOÛNI, fils d'Asanga. I, 161; II, 159.
TOURÎ, épouse de Crichna. II, 159.
TOURVASOU, fils d'Yayâti. I, 135, 136.
TRADITION (La), personnifiée. II, 470.
TRASADASYOU, 21e roi d'Ayodhyâ. I, 61.— Fils de Narmadâ. 86.
TRAYYÂROUNA, 25e roi d'Ayodhyâ. I, 62.
TRÊSÂNOU, fils de Gobhânou. I, 152.
TRÉSORS (Les), personnifiés. I, 204. Voyez NIDHIS.
TRÉTÂ (Le), âge. I, 44; II, 293.
TRÉTÂGNI (Le), institué par Pouroûravas. I, 119.
TRIDHANWAN, 24e roi d'Ayodhyâ. I, 62.
TRIGARTTA, prince allié de Nicoumbha. II, 78.—Enchaîné par Pradyoumna. 80.
TRIGARTTA (Le), pays. I, 385, 389, 421.
TRILOTCHANA, surnom de Siva. II, 165.
TRINAPA, Gandharva. II, 481.
TRIPOURA, ville et pays. II, 33. — Ville volante. 501.—Brûlée. 505.—Détruite par Vichnou apparaissant sous la forme d'une roche blanche. I, 330.
TRISANCOU, autrement SATYAVRATA, 26e roi

d'Ayodhyâ. Son exil, ses querelles avec Vasichtha. I, 63.

TRISÎRCHA. Trait la terre pour les Yakchas. I, 35.

TRITA, Mouni. I, 513.

TRYAMBACA, surnom de Siva. I, 133; II, 32, 42, 504.—Roudra. I, 17.

TWACHTRI, Âditya. I, 18, 51; II, 311, 375, 407, 421, 481.—Son arme. II, 354.—Fabrique les armes et les chars célestes. *Ibid.*—Père de Sandjnâ, et beau-père de Vivaswân. I, 48.—Coupe les rayons de son gendre. 50.—Le même que Viswacarman. Voyez ce mot.

V

VACHAT. Est Vichnou. II, 477.—Est Dourgâ. I, 267.

VÂCHCALA, Asoura. I, 191; II, 488.

VÂCHCALAS (Les), descendants de Viswâmitra. I, 123.

VADJRA, fils du 8e Manou. I, 41.

VADJRA, fils d'Anirouddha. II, 159.

VADJRANÂBHA, 77e roi d'Ayodhyâ. I, 72.

VADJRANÂBHA, Dânava. I, 20; II, 408.—Protégé de Brahmâ. 113.—Veut détrôner Indra. 114.—Reçoit dans sa ville les Yâdavas déguisés en comédiens. 122.—Attaque Pradyoumna. 135.—Est tué. 138.—Son royaume divisé. 139.

VADJRÂNSOU, fils de Crichna et de Soutasomâ. II, 158.

VADJRAPOURA, ville. II, 113.

VÂDJASANÉYI (Le), partie de l'Yadjour-Véda. II, 73.

VÂGDOUCHTA, Brahmane. I, 100.

VAHNI, fils de Tourvasou. I, 152.

VAHOUBÂHOU, fils de Tchitraca. I, 160, 173.

VAHOUGAVA, 13e roi de la dynastie lunaire. I, 139.

VAHOURATHA, fils de Nripandjaya. I, 94.

VAHOUROÛPA, Roudra. I, 17.

VÂHYÂSWA, fils de Pouroudjâti. I, 148.

VAKTRA, Dânava. II, 409.

VAKTRAYODHIN, surnom de Swarbhânou. I, 220.

VÂLMÎKI, auteur du Râmâyana. I, 2.

VÂMABOÛLAS (Les), peuple (mot incertain). II, 401.

VÂMADÉVA, prince ennemi de Crichna. I, 389, 421.

VÂMADÉVA, génie. I, 513.

VÂMANA, Dânava. I, 20.

VÂMANA, serpent. I, 22.

VÂMANA, Mouni. II, 480.

VÂMANA (Le), avatare de Vichnou changé en nain. I, 190; II, 479.

VANAMÂLICÂ (La), rivière. I, 508.

VANASTAMBA, fils de Crichna. II, 158.

VANAVÂSIN (Le), pays. I, 402.

VANÂYOUS, fils de Pouroûravas. I, 116.

VANÉYOU, fils de Rôdrâswa. I, 139.

VAPOUCHMÂN, Viswadéva. II, 310.

VAPOUCHTAMÂ, épouse de Djanamédjaya. Soupçonnée d'adultère. II, 286.

VAPOUHPOUCHTI, la Beauté personnifiée. II, 470.

VÂRÂHA (Le), forme de sanglier sous laquelle Vichnou tue Hiranyâkcha. I, 185, 443; II, 382.

VARÂHA, Dânava. I, 202, 220; II, 488.—Renaît sous le nom de Tchânoura. I, 253.

VÂRÂHA (Le), mont. II, 372.

VÂRANA, ville. I, 173.

VÂRANASA, ville, capitale de Satyacarna. II, 178, 270.

VARASTRÎ, mère de Viswacarman. I, 17.

VARCHAKÉTOU, fils de Kétoumân. I, 146.

Varchakétou, fils de Sagara. I, 69.
Varichads (Les), Pitris. I, 83.
Varichnou, fils du 8e Manou. I, 41.
Varichtha, Dânava. I, 191; II, 409.
Varidâsa, père du Gandharva Nârada. I, 154.
Varîvân, fils du 8e Manou. I, 41.
Varouna, Âditya. I, 18, 50; II, 311, 375, 407, 481. — Chef de l'occident. 379. — Roi des eaux. I, 24; II, 378. — Chef des Dévas; sa description. I, 205; II, 420. — Combat le feu Ôrva. I, 216. — Combat Vipratchitti. II, 425, 460. — Célèbre un Aswamédha. 275. — Se plaint à Brahmâ que Casyapa ait pris ses vaches. I, 255. — Combat Crichna pour garder les vaches de Bâna. II, 261. — Est vaincu. 154, 190. — Fléchit Crichna. 263. — Varouna est Vichnou. 405. — Crichna est Varouna. 228. Voyez Océan.
Varouna (Le), prêtre. II, 297.
Vârounî, déesse. Apparaît à Balarâma. I, 415. — Forme de Dourgâ. 510.
Vartchas, fils du Vasou Soma. I, 16. — Fils de Soma et de Rohinî. II, 377.
Vartchaswin, fils de Soma. II, 377. — Fils de Vartchas. I, 16.
Vâsava, nom d'Indra. I, 25.
Vasâti, fils d'Ikchwâcou. I, 57.
Vasichtha, Pradjâpati. I, 6, 506; II, 309, 420, 472, 480. — Saptarchi du 1er Manou. I, 38. — Saptarchi du 3e Manou. *Ibid.* — Saptarchi du 9e Manou. 39. — Fils de Varouna, maudit Ardjouna-Cârtavîrya. 157. — Mouni. 513. — Ses querelles avec Satyavrata. 63.
Vâsichthas (Les), fils de Vasichtha. II, 480.
Vasou, fils de Dhrouva. I, 8.
Vasou, fils du 1er Manou. I, 38.
Vasou, fils du 8e Manou. I, 41.
Vasou, Saptarchi du 9e Manou. I, 41.
Vasou, fils de Critayadjna. I, 150.
Vasou, roi de Tchédi. I, 494. — Tchacravarttin. II, 133. — Obtient un char divin. I, 136. — Forme l'établissement de Girivradja. 494.
Vasou, fils de Viswagarbha. I, 404. — Père de Vasoudéva. *Ibid.*
Vasou, épouse de Dharma. I, 15; II, 375. — Épouse de Manou. *Ibid.* — Ses enfants. 376.
Vasoudéva, fils de Vasou. I, 404. — Fils de Soûra et de Bhadjin. 160. — Autrefois Casyapa. 256. — Ses épouses. 162. — Ses enfants. *Ibid.* — Père de Crichna; le substitue à la fille de Nanda. I, 270. — Confie à Nanda l'éducation de Balarâma. 273. — Prend la défense d'Ougraséna. II, 150. — Combat contre Cratha. I, 393. — Ami de Brahmadatta; lui fait célébrer un Aswamédha. II, 73. — Attaqué par Nicoumbha. 83. — Surnommé Ânacadoundoubhi. I, 160; II, 147, 152.
Vasoudéva, père de Pôndra. I, 492.
Vasoudéva, père de Srigâla. I, 409, 429.
Vâsoudéva, nom de Crichna, comme fils de Vasoudéva. I, 332 *et pass.*
Vasoudhârâ (La), rivière. II, 371.
Vasoudhârâ, fille d'Aswa et de Soundarî. I, 172.
Vasoumatî, nom de Dourgâ. I, 266.
Vâsouki, serpent. I, 22, 507; II, 376, 400, 481. — Sacré roi des serpents. I, 25; II, 378. — Chef des Nâgas ou serpents. I, 348, 475; II, 265. — Sa pénitence. 350. — Sert de corde pour baratter la mer. 356.
Vasous (Les), enfants de Dharma. Leurs noms. I, 16, 506; II, 422. — Dieux du 7e Manwantara. I, 39. — Fils de Sourabhi. II, 310. — Fils de Casyapa. 333. — Fils de Manou. 376. — Leur pénitence. 352. — S'incarnent dans le sein de

Gangâ. I, 246.—Les Vasous sont Crichna. II, 268.
Vâtâpin, Dânava, fils de Vipratchitti. I, 21, 191; II, 488.
Vâtapati, fils de Satrâdjit. I, 172.
Vatsa, Brahmane. I, 106.
Vatsa, fils de Pratardana, roi de Câsi. I, 133, 146.
Vatsa, fils de Sénadjit, roi d'Avanti. I, 92.
Vatsabhoûmi, fils de Bharga, roi de Câsi. I, 134, 147.
Vatsavân, fils de Soûra. I, 160. —Adopte un Côsica. 161.
Vatsara, Sâdhya. II, 310.
Vâyou, le vent. Sacré roi des vents et des odeurs. I, 25; II, 378.—Fait faire silence dans l'assemblée des dieux. I, 239. —Chef des Dévas; sa description. 206. —Triomphe de Maya. 218.— Combat Pouloman. II, 424, 433. Voyez Marouts.
Vâyou, Asoura. I, 191; II, 488.
Vâyou, Vasou. II, 310.
Vâyoupatha (Le), voie céleste. II, 435.
Vêbhrâdja (Le), bois. I, 106.
Vêbhrâdja (Le), lac. I, 106.
Vêbhrâdjas (Les), mondes. I, 83.
Vêcalavrikchîya, Mouni. I, 513.
Vêcountha, nom de Vichnou. I, 196; II, 383.
Vêcrita, génie. I, 513.
Véda, Mouni. I, 513.
Védabâhou, Saptarchi du 5e Manou. I, 39.
Védângas (Les), personnifiés. II, 473.
Védarâta, fils de Carambha. I, 166.
Védasiras, Mouni. II, 481.—Saptarchi du 5e Manou. I, 39.
Védavyâsa, avatare de Vichnou. I, 196.— Fils de Satyavatî, divise les Vèdes en quatre parties. *Ibid.* Voyez Vyâsa.
Vèdes (Les), personnifiés. II, 478.—Leur naissance. I, 5.—Fils de Gâyatrî. II, 309. —Formés par Hiranyagarbha. 374.— Nés de Brahmâ et de Gâyatrî.—319.— Produisent le Sacrifice. *Ibid.*
Vêdikîs (Les), nom de certaines Apsarâs. II, 376.
Vêdjâyanta (Le), mont. Transporté à Dwâravatî. II, 144.
Vêdoûrya ou Vêdoûryaparwata (Le), mont. I, 506; II, 372.
Végaléyas (Les), mauvais génies. II, 403.
Végas (Les), mauvais génies. II, 403.
Vêghasa, chasseur. I, 101.
Veille (La) de la nouvelle lune, personnifiée (Sinî). I, 113.
Vémaca, roi. II, 271.
Vémakî, épouse de Vémaca. Adopte Râdjîvalotchana. II, 271.
Véna, fils d'Anga. Son histoire. I, 9, 27.
Vénâ ou Vennâ (La), rivière. I, 406, 508. —Déesse. II, 52.
Vénoudâri, ami de Crichna. II, 155.
Vénoudâri, ennemi de Crichna, prince des Âsmacas. I, 385, 388, 392, 420.— Attaque Crichna. 498.—Vient au mariage d'Anirouddha. 502.
Vénouhotra, fils de Dhrichtakétou, roi de Câsi. I, 134.
Vénouhaya, fils de Sahasrada. I, 153.
Vénoumân (Le), branche du Rêvata. II, 141.
Vénoumân (Le), bois. II, 141.
Vents (Les). Leur naissance. I, 23. Voyez Marouts.
Vêradja, patriarche. I, 9.
Vêrâdjas (Les), Pitris. I, 81.
Vertu (La), personnifiée. I, 224.
Vêsâkhî, épouse de Vasoudéva. I, 162.
Vêsampâyana, premier narrateur du Harivansa. I, 4 *et pass.*
Vêsravana, nom de Couvéra. I, 24; II, 378. Devenu veau des Yakchas. I, 35.
Vêswânara, Dânava. I, 20.

Vêswânara, nom d'Agni. I, 336.
Vêswânara, nom du cheval dans l'Aswamédha. II, 485.
Vêtandya, Mouni. I, 513.
Vêtarana, fils de Hridica. I, 169.—Combat contre Nicoumbha. II, 78.—Enchaîné. 79.
Vêtaranî (La), rivière. I, 508.—Déesse. II, 52.
Vétravatî (La), rivière. I, 508.—Forme de Dourgâ. 511.
Vétri, nom de Vichnou. II, 482.
Vêvaswata, 7ᵉ Manou. I, 37, 39.—Sa naissance. 47.
Vibhândaca, Mouni. I, 142, 513.
Vibhâvasou, Marout. II, 311.
Vibhâvasou, nom du soleil. I, 156.
Vibhâvasou, nom d'Agni. II, 462.—Détruit le monde. 294.
Vibhîchana, favorisé par Crichna (Vichnou). II, 227.
Vibhou, fils de Sambara. II, 162.
Vibhou, fils de Satyakétou, roi de Câsi. I, 134, 147.
Vibhoûti, Sâdhya. II, 310.
Vibhrâdja I, fils de Soucrita. I, 92, 103, 105.
Vibhrâdja II, fils de Brahmadatta. I, 92.
Vicadrou, Yâdava. Son discours sur l'origine des Yâdavas. I, 396.—Premier ministre des Yâdavas. 492.
Vicala, fils de Sambara. II, 162.
Vicâra, nom du dieu destructeur. II, 473.
Vicarna, fils de Carna. I, 143.
Vicatâbhi, Asoura. II, 392.
Vicatcha, Dânava. II, 408.
Vichahara, fils de Dhrichta. I, 166.
Vichnou, dieu, fils d'Aditi, roi des Âdityas. I, 18, 24, 51, 198; II, 311, 377, 407, 479, 481.—Étymologie de ce mot. I, 7.—Nature de Vichnou. 3.—Devient Dakcha. II, 330.—Crée quatre couleurs et quatre castes. *Ibid.*—Forme le système céleste. 348.—Prend la forme d'un taureau. *Ibid.*—L'Yogin par excellence. 352.—Forme l'œuf du monde. 366.—Crée les montagnes. 370.—Crée Hiranyagarbha. 373.—Combat Madhou. 341.—Chanté par les Siddhas. 342.—Se change en cheval. 344.—Description de ce cheval. *Ibid.*—Foule aux pieds Madhou. *Ibid.*—Tue Madhou et Kêtabha. I, 241.—Sa pénitence. II, 348.—Se fait Bâlâhaca. 352.—Ses armes. 354.—Son char. *Ibid.*—Se change en femme. I, 330.—Tue Râhou. II, 357.—Se change en tortue. I, 330.—Vient au secours des Dévas. 199.—Sa description. *Ibid.* 208.—Description de son char. 200.—Tue Câlanémi. 227.—Se retire au monde de Brahmâ. 228.—Son sommeil. 233; II, 131, 365.—Son réveil. 335.—Avatare du sanglier. I, 330; II, 364.—Relève la terre submergée. 367.—Combat et tue Hiranyâkcha. 383.—Prend la forme de l'homme-lion. 386.—Se rend chez Hiranyacasipou. 388.—Tue ce prince. 403.—Éloge de l'homme-lion. 404.—Avatare du nain. I, 225, 330; II, 358, 406, 482.—Disserte avec les Brahmanes de Bali. 484.—Demande à ce prince ce qu'il peut parcourir en trois pas. 486.—Remplit les trois mondes. 487.—Sa description. *Ibid.*—Donne à Bali le Pâtâla. 489.—Le délivre de ses chaînes. 393.—Sous la forme d'un pénitent extermine les Dêtyas. 26.—Secouru par Indra. 22.—Prend la forme d'une roche blanche pour détruire Tripoura. I, 330.—Se change en taureau, et secourt Siva au siége de cette ville. II, 505.—Recouvre les Vèdes. 492.—Les enseigne sous le nom d'Apân-

taratamas. 492. — Rend la vue à Dîrghatapas. 493. — Sauve un éléphant. *Ibid.* — Combat Roudra. 358. — Devient Dattâtréya. I, 192. — Parasourâma. *Ibid.* — Et se change en montagne pour se venger d'Angirasa. I, 330. — Devient Râma. 192. — Naît sous le nom de Crichna. 269. — Sacré en qualité d'Oupendra. II, 25. — Descend au Pâtâla pour y chercher les Chadgarbhas. 261. Voyez le mot Crichna. — Naît sous le nom de Calkin. 196. — Prière à ce dieu. II, 476. — Né de Siva. 43. — Vichnou est Roudra. 25. — Îswara. *Ibid.* — Oumâ. *Ibid.* — Pouroucha. *Ibid.* — Ananta. *Ibid.* — Brahmâ. 478. — Vichnou et la matière sont Brahmâ. 317. — Père d'Yadjna. 319. — Ses couleurs varient suivant les âges. 26. Voyez Nârâyana.
Vichnoupada (Le), mont. I, 142.
Vichnoupadî (La), nom du Gange. II, 41.
Vichnouyasas, surnom de Calkin, avatare futur de Vichnou. I, 196.
Vichtarâswa, 6e roi d'Ayodhyâ. I, 58.
Vicoumbhânda, Dânava. II, 408.
Vicoukchi, fils d'Ikchwâcou, 2e roi d'Ayodhyâ. I, 57. — Est exilé. 58.
Vidâlî, Mâtri. I, 511.
Vidarbha, Mouni. I, 513.
Vidarbhâ (La), rivière. I, 508.
Vidarbha (Le), pays. I, 388, 400.
Vidarbhâ, ville. I, 441. — Fondée par Vidarbha. 493.
Vidarbha, fils de Djyâmagha. I, 165, 493. — Fonde Vidarbha. *Ibid.*
Vidéha (Le), pays. I, 165, 385.
Vidéhas (Les), peuple. II, 401.
Vidhâna, Sâdhya. II, 310.
Vidhâtri, nom de Brahmâ. I, 272, 358.
Vidhou, nom de Soma. I, 113.
Vidisa (Le), pays. I, 389, 421.
Vidisas (Les), certains points de l'horizon personnifiés. II, 265.
Vidjaya, 32e roi d'Ayodhyâ. I, 66.
Vidjaya, fils de Djaya. I, 127.
Vidjaya, fils de Vrihanmanas. I, 143.
Vidjaya, fils de Vasoudéva et de Sântidévâ. I, 163.
Vidjaya, Mouni. I, 513.
Vidjaya, fils de Djayanta. II, 139.
Vidjaya (Le), nom du palais de Crichna. II, 144.
Vidjaya (Le), heure de la naissance de Crichna. I, 229.
Vidjayanta (Le), mont. II, 187.
Vidrâvana, Dânava. I, 20.
Vidoura, fils de Vitchitravîrya. I, 151.
Vidoûratha, fils du 12e Manou. I, 42.
Vidoûratha, 33e roi de la dynastie lunaire. I, 151.
Vidoûratha, prince ennemi de Crichna. I, 389, 421.
Vidoûratha, fils de Bhadjamâna, petit-fils d'Andhaca. I, 169. — Héros Yâdava. 392, 497.
Vidwân, Brahmane. I, 107.
Vidwéchas (Les), mauvais génies. II, 403.
Vidyâ, la Science personnifiée. II, 470.
Vidyoudakcha, Dânava. II, 408.
Vidyoutparnâ, Apsarâ. II, 451.
Vidyouts (Les), filles de Vahoupoutra. Les Éclairs personnifiés. I, 18.
Vidyoutwân (Le), mont. II, 402.
Vikchara, Asoura. I, 191; II, 409, 488.
Vikchobhana, Dânava. I, 20.
Vilâpana, génie. I, 513.
Vilotchana, cerf. I, 102.
Vinasana (Le), Tîrtha. I, 509.
Vinatâ, épouse de Casyapa. I, 18. — Ses fils. 22; II, 309, 311, 375, 376.
Vinatâswa, fils de Soudyoumna. I, 54.
Vinâyacas (Les), oiseaux. II, 247.

VINDHYA (Le), mont. I, 401, 506; II, 303, 345, 371. — Séjour d'Oumâ. 218, 263, 265.
VINDOUMATÎ, épouse de Mândhâtri, fille de Sasivindou. I, 61.
VIPASÂ (La), rivière. I, 507.
VIPRATCHITTI, Dânava. I, 20, 190; II, 376, 392, 488. — Ses enfants. I 21. — Sacré roi des Dânavas. 25; II, 378. — Son portrait. 416. — Combat Varouna. 425, 460.
VIPRITHOU, fils de Tchitraca. I, 160, 173. — Héros Yâdava. 392, 496. — Combat Sisoupâla. 496. — Combat contre Nicoumbha. II, 78. — Inquiet de l'absence d'Anirouddha. 221. — Honoré par les dieux. 266.
VÎRA, fils de Grindjima. I, 162.
VÎRA, fils du 1er Manou. I, 8.
VIRÂDJ, père du premier homme. I, 7. — Né de Brahmâ. II, 322.
VIRÂDJ, fils de Priyavrata. I, 8.
VIRADJA, Marout. II, 311.
VIRADJA, patriarche, père des Pitris Vêradjas. I, 81.
VIRADJÂ, Vierge des Pitris. I, 86. — Épouse de Nahoucha et mère d'Yayâti. 134.
VIRADJAS, Mouni. II, 481. — Saptarchi du 6e Manou. I, 39.
VÎRAMARDANA, Dânava. II, 409.
VÎRANA, patriarche. I, 9.
VIRÂTA, allié de Nicoumbha. II, 78. — Enchaîné par Pradyoumna. 80.
VIRODHA, ou peut-être VIRÂDHA, Râkchasa tué par Râma. I, 196.
VIROTCHANA, fils de Prahrâda. I, 19, 191; II, 375, 392, 407. — Devenu veau des Asouras. 35. — Chef Dêtya. 202; II, 413, 426. — Combat Viswakséna. 424, 439.
VIROÛPÂKCHA, Dânava. II, 392, 408, 488.
VÎRYAVÂN, fils du 10e Manou. I, 41.
VISÂKHA, nom de Cârtikéya. I, 17.
VISÂLÂKCHA, serpent. I, 507.
VISRAVAS, père de Couvéra. II, 458.
VISROUTAVASOU, 78e roi d'Ayodhyâ. I, 72.
VISRIPA, Dânava. I, 20.
VISWÂ, femme de Dharma. I, 15; II, 309. — Ses enfants. 310. — Épouse de Manou. 375. — Ses enfants. 376.
VISWA, Mouni. II, 481.
VISWACARMAN, artiste des dieux. Sa naissance. I, 17; II, 421, 473. — Appelé pour embellir Dwâravatî. I, 488; II, 141. — Fait les armes célestes. 354. — Habite le Sômanasa. 370. — Combat Maya. 424, 432. Voyez le mot TWACHTRI.
VISWACRIT, fils de Gâdhi. I, 148.
VISWADÉVAS (Les) ou VISWAS, enfants de Viswa et de Dharma. I, 15; II, 481. — Dieux du 7e Manwantara. I, 39; II, 310. — Fils de Casyapa. 333. — Fils de Manou. 376.
VISWADJIT, fils de Satyadjit. I, 92.
VISWADJIT, fils de Dridharatha. I, 142.
VISWAGARBHA, fils de Rikcha. I, 404.
VISWAKSÉNA ou VIBHRÂDJA II, fils du roi Brahmadatta. I, 92, 108. — Donne ses enfants en adoption à Gandoûcha. 161.
VISWAKSÉNA, Sâdhya. Combat contre Virotchana. II, 424, 439.
VISWAKSÉNA, fils de Sambara. II, 162.
VISWAKSÉNA, nom de Vichnou. II, 476.
VISWÂMITRA, Mouni. I, 513; II, 247, 480. — Saptarchi du 7e Manou. I, 39. — Fils de Gâdhi; sa famille. 123, 147. — Sa pénitence. 62. — Ami du roi Trisancou. 65.
VISWARATHA, fils de Gâdhi. I, 123, 147.
VISWAROÛPA, Asoura. II, 392.

VISWAS (Les), leur description. II, 422. — Font la guerre à Tripoura. 503. Voyez VISWADÉVAS.
VISWÂTCHÎ, Apsarâ. I, 137; II, 376.
VISWÂVASOU, Gandharva, fils de Mouni. II, 376. — Calme Djanamédjaya. II, 287.
VISWÂVASOU, Vasou. II, 310.
VISWÂVASOU, Viswadéva. II, 311.
VISWÂVASOU, Marout. II, 311.
VISWÂVASOU, Sâdhya. II, 310.
VISWÂYOUS, fils de Pouroûravas. I, 116, 119.
VISWÉDÉVA. Combat Viswésa. II, 425. — Nom de Vichnou. 477.
VISWÉSA, Asoura, combat Viswédéva. II, 425.
VITASTÂ (La), rivière. I, 508.
VITATHA, 23e roi de la dynastie lunaire. I, 145.
VITCHAKCHOUS. Combat contre Nicoumbha. II, 78.
VITCHITRA, fils du 13e Manou. I, 42.
VITCHITRAVÎRYA, fils de Sântanou et de Satyavatî. I, 83, 246. — 38e roi de la dynastie lunaire. 152.
VÎTIHOTRAS (Les), famille. I, 157.
VIVÂDA, Dânava. I, 20.
VIVAHA, vent. II, 398.
VIVASWÂN, Âditya. I, 18, 51; II, 407, 421, 481. — Épouse Sandjnâ. I, 48. — Son histoire avec Tchhâyâ et Aswinî. *Ibid.* — Se change en cheval. 51. — Père des douze Âdityas. 50. — Père d'Yama, de deux Manous, de Sanêstchara, d'Yamounâ. 51. Voyez SOÛRYA. — Saptarchi du 6e Manou. 39.
VÔCHAT est Vichnou. II, 477.
VOIX (La), personnifiée. II, 473.
VRADJA, fils de Havirdhâna. I, 10.
VRADJA (Le), pays sur l'Yamounâ. I, 273, 294; II, 99.
VRATINÎ, fils de Satrâdjit, épouse de Crichna. I, 172.
VRICA, 34e roi d'Ayodhyâ. I, 66.
VRICADÉVA, fils de Vasoudéva et de Sounâmnî. I, 163.
VRICADÉVÎ, épouse de Vasoudéva, fille de Dévaca. I, 162, 169. — Son fils. 163.
VRICADÎPTI, fils de Crichna et de Soubhîmâ. II, 158.
VRICÂSWA, fils de Crichna et de Soubhîmâ. II, 158.
VRICATÉDJAS, fils de Slichti. I, 8.
VRICATI, fils de Crichna et de Soubhîmâ. II, 158.
VRICALA, fils de Slichti. I, 8.
VRICHA, Sâdhya. II, 310.
VRICHA, fils de Vrichaséna. I, 143.
VRICHA, Yâdava. I, 157.
VRICHABHA (Le), mont. II, 371. Voyez RICHABHA.
VRICHABHA, Dêtya tué par Crichna. I, 196.
VRICHABHADHWADJA, nom de Siva, roi des Roudras. I, 25; II, 378.
VRICHACÂPI, Roudra. I, 17. — Nom de Vichnou. II, 364, 369, 476.
VRICHADARBHAS (Les), peuple. I. 141.
VRICHANA, fils de Madhou. I, 157.
VRICHÂNA, nom de Vichnou. II, 482.
VRICHAPARWAN, Dânava. I, 20; II, 488. — Chef Dânava. 416, 427. — Combat Nicoumbha. 425, 451.
VRICHASÉNA, fils de Carna. I, 143.
VRICHASÉNA, fils du 10e Manou. I, 41.
VRICHNI, fils de Sâtwata. I, 166.
VRICHNI, fils d'Youdhâdjita. I, 172.
VRICHNIS (Les), famille issue de Crochtou. I, 159.
VRICHNIS (Les), descendants de Vrichana. I, 157.
VRIDDHASARMAN, fils d'Âyous. I, 124, 127. — Beau-père d'Yasodâ. 85.

VRIDDHASARMAN, père de Dantavaktra. I, 161.
VRIDDHI, épouse de Dharma. II, 375. — La Prospérité personnifiée. 470.
VRIDJINÎVÂN, fils de Crochtou. I, 164.
VRIHADAGNI, Mouni. I, 513.
VRIHADASWA, 10e roi d'Ayodhyâ, fils de Srâvasta. I, 58.
VRIHADBALA, 79e roi d'Ayodhyâ. I, 72.
VRIHADCARMAN, fils du roi Bhadraratha. I, 142.
VRIHADDARBHA, fils du roi Vrihadcarman. I, 142.
VRIHADDARBHA, fils de Sivi. I, 141.
VRIHADDOURGA, Yâdava tué par Sisoupâla. I, 496.
VRIHADDHANOU, fils de Vrihadichou. I, 92.
VRIHADDHARMA, surnom de Vrihaddhanou. I, 92.
VRIHADICHOU, fils d'Adjamîdha. I, 92.
VRIHADICHOU, fils de Vâhyâswa. I, 148.
VRIHADKCHÉTRA ou VRIHATKCHÉTRA, prince ennemi de Crichna. I, 389.
VRIHADRATHA, fils de Vasou, roi de Magadha. I, 150. — Aïeul de Djarâsandha. 494.
VRIHADRATHÂ (La), rivière. I, 508.
VRIHADROÛPA, Marout. II, 311.
VRIHÂN, Marout. II, 311.
VRIHÂN, 25e roi de la dynastie lunaire. I, 147.
VRIHANMANAS, fils de Vrihaddarbha. I, 142, 143.
VRIHASPATI, Mouni, prêtre des dieux. I, 513; II, 420, 473. — Trait la terre pour les Richis. 34. — Combat Soma, qui lui enlève sa femme. 114. — Enseigne l'athéisme. 126. — Célèbre un Aswamédha pour Dakcha. II, 359. — Fait l'Oudgâtri dans le sacrifice de Brahmâ. 335. — Consulté par Indra. 28. — Se rend auprès de Casyapa. *Ibid.* — Conseille les dieux contre Andhaca. 88. — Encourage Agni. 464. — Conduit Vichnou au sacrifice de Bali. 483. — Saptarchi du 2e Manou. I, 38.
VRIHATA, fils de Djîmoûta. I, 166.
VRIHATA, fils du 9e Manou. I, 41.
VRIHATÎ, femme de Ripou. I, 9.
VRIHATÎ, fille de Sivi, épouse de Crichna. II, 158.
VRIHATKCHÉTRA, père de Souhotra. I, 92.
VRIHATKÎRTTI, Asoura. I, 190; II, 408, 488.
VRINDÂVANA (Le), pays de forêts, où s'établit Crichna. I, 283, 285.
VRITI, fils de Crichna et de Soubhîmâ. II, 158.
VRITRA, Asoura. I, 191; II, 488. — Fils d'Anâyouchâ. 378. — Chef Dânava. 414, 426. — Combat les Aswins. 424, 444. — Tué par Vritra. I, 198; II, 21.
VYÂGHRÂKCHA, Dânava. II, 408.
VYÂGHRÂKCHA, mauvais génie, redoutable pour sa force. II, 403.
VYÂHRITIS (Les), produites par Hiranyagarbha. II, 308, 374.
VYANSA, fils de Vipratchitti. I, 21.
VYÂSA, auteur du Harivansa. Sa naissance. I, 2; II, 246, 272. — Fils de Satyavatî. I, 83. — Avatare de Vichnou. 196. — Vient au sacrifice de Brahmadatta. II, 74. — Dépeint les signes de la fin du monde. 275. — Saptarchi du 8e Manou. I, 40. Voyez CRICHNA, DWÉPÂYANA et VÉDAVYÂSA.
VYAVANA, Sâdhya. II, 310.
VYOMAN, fils de Dasârha. I, 166.
VYOUCHITÂSWA, surnom du roi Sankha. I, 72.

Y

YÂDAVAS (Les), issus d'Yadou. I, 158.
YADJNA, le Sacrifice personnifié, né des Védes. Sa description. II, 319. — On le fait fils de Vichnou. *Ibid.* — Nom de Vichnou. 482.
YADJNAGIRI (L'), pic du Sahya. I, 409.
YÂDJNAVALKYA, maître de Brahmadatta. II, 73, 74. — Maître de Calkin. I, 196.
YÂDJNAVALKYAS (Les), descendants de Viswâmitra. I, 123.
YADJOURS (Les), Prières de l'Yadjour personnifiées. I, 112.
YADOU, père des Yâdavas, fils d'Yayâti. I, 135, 136, 153. — Ses enfants. 153. — Descendant de Soma. 135.
YADOU, fils de Haryaswa et de Madhoumatî, selon quelques-uns père des Yâdavas. I, 398. — Visite la ville des serpents. 399. — Épouse les cinq filles de Dhoûmavarna. 400.
YADOU, fils de Vasou. I, 151.
YADOUDHRA, Mouni. II, 480. — Saptarchi du 5e Manou. I, 39.
YAKCHAS (Les), fils de Khasâ. I, 22, 311. — Nés des pieds de Brahmâ. 328. — Fils de Casyapa. 333. — Cortége de Couvéra. 421.
YAKCHÎ, nom de Dourgâ. I, 266.
YAMA, dieu des morts. Sa naissance. I, 48. — Maudit par Tchhâyâ. 49. — Sacré roi des Pitris. 25. — Veau des Pitris. 34. — Chef du midi. II, 379. — Chef des Dévas; sa description. I, 205; II, 420. — Vaincu par Crichna. 155. — Yama est Vichnou. 405.
YÂMARATHA (L'), genre de mortification. II, 68.
YÂMADOÛTAS (Les), descendants de Viswâmitra. Portèrent le surnom de Côsica. I, 123, 148.
YÂMÎ, sœur d'Yama. I, 52.
YÂMÎ, femme de Dharma. I, 15. — Épouse de Manou. II, 375. — Sa fille. 377.
YAMOUNÂ (L'), rivière et déesse. I, 507; II, 400. — Sa description. I, 292. — Détournée de son cours. 437, 517. — Naissance d'Yamounâ. 48. — Nom de Dourgâ. 265.
YÂMAS (Les), dieux du 1er Manwantara. I, 38.
YASAS (la Gloire), enfant de Câma. II, 377.
YASODÂ, épouse de Viswamahân. I, 85.
YASODÂ, femme de Nanda, conçoit Câlî. I, 269. — Nourrice de Crichna. 270; II, 99.
YASODÉVÎ, épouse de Vrihanmanas. I, 143.
YATI, fils de Nahoucha. I, 134.
YÂTI, fils de Nahoucha. I, 135.
YATIDHARMA, fils de Swaphalca. I, 160, 172.
YAVACRÎTI, Mouni. I, 513.
YAVANAS (Les), peuple. I, 66, 67, 68, 385.
YAVÎNARA, fils d'Adjamîdha. I, 93.
YAVÎNARA, fils de Vâhyâswa. I, 148.
YAYÂTI, 5e roi de la dynastie lunaire, fils de Nahoucha. I, 134. — Subjugue la terre. 135. — Redevient jeune. 136. — Ses enfants. *Ibid.*
YOUDHÂDJITA, fils de Crochtou. I, 159, 170.
YOUDHÉYAS (Les), peuple. I, 140.
YOUDHICHTHIRA, Pândava. II, 183. — Fils de Dharma et de Countî. I, 161, 322. — Combat pour Brahmadatta. II, 81, 83. — Surnommé Dharmarâdja, et Dharma. I, 73; II, 311.
YOUDHICHTHIRA, fils de Crichna. II, 158.
YOUGA (L'), division du temps. I, 44; II, 292.

Yougandhara, fils de Bhoûmi. I, 161; II, 159.
Yougapa, Gandharva. II, 481.
Youkta, fils du 5e Manou. I, 39.
Youkta, Saptarchi du 14e Manou. I, 42.
Youvanâswa Ier, 8e roi d'Ayodhyâ. I, 58.
Youvanâswa II, 18e roi d'Ayodhyâ. I, 61.
Youyoudhâna, fils de Satyaca. I, 161, 392, 496; II, 159. — Combat Djarâsandha. I, 496.
Yogâ, nom de Pîvarî, vierge des Pitris. I, 85, 105.
Yoga, époux d'Yogâ. I, 85, 105.
Yoga, fils d'Yogâ. I, 85, 105.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

ERRATA.

Pag. 5, not. col. 2, l. 3. — दुकूलपट्ठ, *lisez* दुकूलपट्ट.

51, not. col. 1, l. 1. — Autarbhoûmi, *lisez* Antarbhoûmi.

52, l. 21. — Satabichâ, *lisez* Satabhichâ.

115, l. 24. — l'Outtacourou, *lisez* l'Outtaracourou.

191, not. col. 2, l. 5. — *Ajoutez ces mots :* J'ai trouvé depuis dans le Bhâgavata-pourâna, sect. 10, l'histoire de Nriga, et quelques autres détails que j'ignorais sur plusieurs de ces exploits de Crichna.

259, not. col. 2, l. 7. — जम्भूल, *lisez* जम्बूल.

275, not. col. 2, l. 1. — Canyâcoumbdja, *lisez* Canyâcoubdja.

313, not. col. 2, l. 3. — जत :, *lisez* जात :.

390, l. 12. — Sêlabâluoca, *lisez* Sêlabâlouca.

392, l. 2. — Poundjicasthoulâ, *lisez* Poundjicasthalâ

APPENDIX.

OBSERVATIONS CRITIQUES.

Ce n'était pas une feinte modestie qui, dans mon introduction, me faisait parler des imperfections présumées de mon travail : c'était la conscience des difficultés que j'avais été obligé d'aborder sans le secours d'aucun commentaire. En toute sincérité, je faisais un appel à l'indulgence des savants, et je comptais bien que quelques-uns d'entre eux daigneraient m'honorer de leurs bons et loyaux conseils. Mon intention a été comprise d'un homme qui a bien mérité des lettres sanscrites, et dont la science est relevée par la plus exquise urbanité. M. Wilson m'a soumis plusieurs observations que lui a suggérées la lecture des commentaires. Je n'ai pas voulu, par le moyen de cartons, m'approprier ses corrections; j'aurais cru manquer à cet illustre maître, et j'ai dû faire à la reconnaissance profonde que m'inspire sa bienveillante estime, le sacrifice de ma petite vanité. Poëte, il m'adresse les mots du poëte latin :

> . . ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
> Offendar maculis. . . .

Ce jugement est encore trop flatteur, et je m'estimerais heureux si je l'avais effectivement mérité.

Voici un extrait des observations de M. Wilson.

Tome I, page 5. Après quelques réflexions justes sur la manière dont j'ai traduit les expressions métaphysiques par lesquelles est désigné le grand Être, M. Wilson, s'appuyant sur le commentaire et les principes du Sânkhya, prouve que j'ai eu tort de regarder Brahmâ comme étant Ahancâra. Le mot महत:, quoique au génitif, doit être traduit comme un ablatif : *de Mahat vient Ahancâra; d'Ahancâra viennent les êtres.*

P. 6. Scanda et Sanatcoumâra ne doivent pas participer à la création; *ils suppriment leur énergie et restent tranquilles.* J'avais pris तिष्ठत: pour un participe au génitif, c'est un verbe au duel.

P. 38. Au lieu du *pénitent Atri*, selon M. Wilson, il faut mettre *Dattâtréya*.

Ibid. M. Wilson trouve que j'ai eu tort de distinguer les fils de Vasichtha, les fils d'Hiranyagarbha et ceux d'Oûrdja, et que ce sont les mêmes personnages. Les Vâsichthas sont, dit-il, fils de Vasichtha et d'Oûrdja, fille de Dakcha, et leur qualité de Brahmanes leur fait donner le nom de fils d'Hiranyagarbha, c'est-à-dire de Brahmâ.

P. 39. M. Wilson pense que les dieux que j'appelle ici *Prakritis* doivent être nommés *Viradjas*.

P. 65. J'ai traduit le mot पैत्र्ये par *srâddha*. M. Wilson m'avertit que c'est un adjectif qui se rapporte au mot राज्ये, et signifie *paternel*.

P. 71. Ritaparna est le même prince que Ritouparna, dont il est question dans l'épisode de Nala; ce qui explique alors le mot दिव्याक्षहृदयज्ञ. Ce passage doit donc être rectifié de cette manière : *Ritaparna connaissant à fond la science divine des dés, et puissant ami de Nala* (au lieu d'Anala).

P. 76. Lisez : *Des fils de Brahmâ existent comme Pitris dans le ciel, avec le rang de dieux.*

P. 86. *Souméthas* est le nom des Pitris, et non de leurs mondes.

Ibid. Corrigez ainsi la généalogie des Somapâs : *Fils d'Hiranyagarbha* (qui est Agni) *et de Swadhâ, fille de Cavi.*

P. 87. *Sage Mouni.....* M. Wilson fait observer que tout ce passage a rapport à l'ordre du sacrifice journalier, dans lequel les Viswadévas sont invoqués les premiers et les derniers, avant et après les Pitris.

P. 123. Sâncriti, selon M. Wilson, est aussi un fils de Viswâmitra. J'avais cru que l'*â* long indiquait ici la descendance.

P. 124. *Il avait été un des coursiers attelés au char du soleil....* Ce passage contient une grave erreur. Mes mss. portaient : हरिदश्वस्य जज्ञे तु पशुत्वे विनियोजितः।. M. Wilson corrige le mot जज्ञे en यज्ञे, et le commentaire lui apprend que Haridaswa est le même que Haristchandra; ce qui rappelle le sacrifice de Sounahsépha, raconté dans le premier livre du Râmâyana. Modifiez donc ainsi ce passage : *Il avait été employé comme victime dans le sacrifice de Haristchandra.*

P. 167. Le nombre que je compte 73,000 doit être réduit à 7,066.

अशीतिचर्म्मणायुक्तः. Ce mot a donné lieu à plusieurs commentaires passablement obscurs. Le sens le plus probable est que, *le prince est monté sur un trône que portent quatre-vingts personnes.*

Quant à la phrase suivante, où se trouve le mot असहस्रशतायुषः, M. Wilson la traduit de cette manière : *Celui qui n'a pas d'enfant, qui n'est pas libéral, qui n'a pas*

longueur de vie (*âge de patriarche*), *qui n'est pas vertueux et religieux, ne doit pas se trouver auprès de Bhodja.*

Le commentaire donne au mot *cakchâ*, qui est plus bas, la signification de *chaînes d'éléphants.*

Ici se terminent les observations de M. Wilson, et je dois regretter pour la science qu'il n'ait pu les poursuivre plus loin.



